



Kane et Abel

Jeffrey Archer

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The book cover features a high-contrast, stylized illustration of two men in profile, facing each other. The man on the left wears a wide-brimmed hat and a dark coat. The man on the right wears a patterned shirt and a dark jacket. The background is a solid, vibrant red. The title 'Jeffrey Archer' is written in white, with 'Archer' in a larger font. Below it, 'Kane & Abel' is written in yellow. A white circular badge on the left contains the text 'PRIX DES LECTEURS SÉLECTION 2012'. The 'Le Livre de Poche' logo is in the bottom right corner.

Jeffrey
Archer

Kane & Abel

**PRIX DES
LECTEURS
SÉLECTION
2012**



Kane et Abel

18 avril 1906. Dans une forêt de Pologne, une femme meurt en donnant le jour à un enfant - un enfant perdu, un bâtard, un orphelin.

Au même instant, dans une clinique de Boston, naît William Kane, le futur héritier de la banque Kane & Cabot.

Ils sont nés le même jour. Signe du destin, sans doute, car ces deux êtres que tout sépare sont de la même race, la race des bâtisseurs d'empires.

Entre le petit immigrant polonais et l'héritier de la Nouvelle-Angleterre, la lutte est inégale. Mais l'empire qu'ils bâtissent, c'est l'Amérique du XX^e siècle, où chaque homme a sa chance et ce sont finalement deux géants de la finance de la politique qui s'affronteront dans un combat sans merci.

Ce roman a paru sous le titre original :

KANE AND ABEL

REMERCIEMENTS

L'auteur tient à remercier particulièrement les deux hommes grâce à qui cet ouvrage a pu être écrit. Ils désirent tous deux rester dans l'anonymat, l'un parce qu'il écrit sa propre biographie, l'autre parce qu'il est encore une personnalité en renom aux Etats-Unis.

18 avril 1906 *Slonim, Pologne*

Elle ne cessa de crier que morte. C'est alors qu'il commença, lui, à crier.

Le jeune garçon qui chassait le lapin dans la forêt ne savait pas trop si c'était le dernier cri de la femme ou le premier du bébé qui l'avait alerté. Il s'était retourné brusquement, conscient d'un danger possible, cherchant des yeux quel animal exprimait ainsi une telle souffrance. Il n'avait jamais rencontré aucune bête qui pût pousser ce genre de cri. Il se dirigea prudemment vers le cri, qui s'était maintenant transformé en gémissement, mais toujours totalement différent de ceux de tous les animaux qu'il connaissait. Pourvu que la bête soit assez petite pour qu'on puisse la tuer! Ça changerait un peu du lapin habituel, pour le dîner.

Le garçon se rapprocha silencieusement de la rivière, d'où provenait le bruit étrange, courant d'un arbre à l'autre et sentant contre ses omoplates la protection de l'écorce, quelque chose de solide qu'il pouvait toucher.

Ne jamais rester à découvert, c'était ce que son père lui répétait toujours. Lorsqu'il arriva à l'orée du bois, il eut la vue tout à fait dégagée jusqu'au creux de la vallée, jusqu'à la rivière, et même alors il lui fallut un peu de temps pour comprendre que le cri étrange n'émanait pas d'un animal ordinaire.

Il continua de ramper en direction du gémissement, mais il était désormais tout seul, à découvert. Et tout à coup, il aperçut la femme, la robe relevée au-dessus de la ceinture, les jambes nues et largement écartées. Il n'avait encore jamais vu de femme comme ça. Il courut vers elle et lui regarda le ventre, sans trouver le courage d'y toucher. Là, entre les jambes de la femme, il y avait le corps d'un animal tout rose et tout mouillé, attaché à quelque chose qui ressemblait à une corde. Le jeune chasseur lâcha ses lapins fraîchement dépiautés et se laissa tomber à genoux à côté du petit être vivant.

Stupéfait, il le considéra un long moment, puis tourna les yeux vers la femme et regretta aussitôt sa curiosité. Elle était déjà bleue de froid; son visage de vingt-trois ans lui parut d'âge mûr. Il n'avait pas besoin qu'on lui dise qu'elle était morte. Il prit le petit corps glissant. Si on lui avait demandé pourquoi il l'avait fait, mais personne ne devait jamais le lui demander, il eût répondu que les ongles minuscules qui griffaient le visage ridé l'avaient inquiété. Il s'aperçut alors que la mère et l'enfant étaient liés ensemble par le cordon visqueux.

Il avait assisté à la naissance d'un agneau quelques jours auparavant et il essaya de se souvenir. Oui, c'était bien ça que le berger avait fait, mais allait-il oser, lui, avec un enfant ? Le gémissement avait cessé, et il se rendait bien compte qu'il allait falloir prendre une décision d'urgence. Il tira son couteau, celui avec lequel il avait dépiauté les lapins, l'essuya sur sa manche et, après une imperceptible hésitation, coupa le cordon du côté du corps de l'enfant. Le sang se mit à couler aux deux extrémités. Comment le berger avait-il fait, après la naissance de l'agneau ? Un nœud, pour arrêter le sang. Bien sûr, bien sûr ! Il arracha une poignée d'herbe et se dépêcha de la nouer autour du cordon.

Puis il prit l'enfant dans ses bras. Il s'appuya sur ses genoux, se leva, laissant derrière lui trois lapins morts et la femme morte aussi, qui venait de donner la vie à l'enfant. Avant de tourner définitivement le dos à la mère, il lui referma les jambes et lui tira la robe sur les genoux. C'était la chose à faire, pensa-t-il.

— Mon Dieu ! dit-il à haute voix.

C'étaient les premiers mots qu'il prononçait toujours quand il avait fait quelque chose de très bien, ou de très mal. Cette fois, il ne savait pas au juste si c'était l'un ou l'autre.

Puis le jeune chasseur courut à la ferme où il savait que sa mère allait préparer le dîner. Elle n'attendait que les lapins ; tout le reste était déjà prêt. Elle se demandait combien il en aurait attrapé aujourd'hui. Ils étaient huit dans la famille : il lui en fallait au moins trois. Quelquefois, il rapportait un canard, une oie ou même un faisan échappé du domaine du baron, où travaillait son père. Ce soir, il rapportait un autre genre d'animal et, en arrivant à la ferme, le jeune chasseur n'osait pas lâcher sa proie, même d'une seule main. Il cogna à la porte de son pied nu, jusqu'à ce que sa mère lui ouvre. Sans un mot, il lui tendit son offrande. Tout d'abord, elle ne fit pas un geste pour prendre le petit être, mais resta là, une main sur la poitrine, les yeux fixés sur ce spectacle désolant.

— Mon Dieu ! dit-elle en se signant.

L'enfant leva les yeux vers sa mère, pour y chercher un signe de plaisir ou d'irritation. Son regard montrait maintenant une tendresse que le garçon n'y avait jamais lue. Il sut alors que ce qu'il avait fait devait être bien.

— C'est un bébé, matka ?

— C'est un petit garçon, répondit sa mère en hochant la tête d'un air soucieux. Où l'as-tu trouvé ?

— Là-bas, au bord de la rivière, matka.

— Et la mère ?

— Elle est morte.

Elle se signa de nouveau.

— Vite, cours, va dire à ton père ce qui s'est passé. Qu'il aille chercher Urszula Wojnak au château; tu les emmèneras tous deux auprès de la mère et tu les ramèneras ici. Tu as compris?

Le jeune chasseur tendit le bébé à sa mère, trop heureux de ne pas avoir laissé tomber le petit être tout glissant. Puis, déchargé de son fardeau, il se frotta les mains sur son pantalon et partit en courant chercher son père.

La mère ferma la porte d'un coup d'épaule et appela sa fille aînée pour qu'elle mette la marmite sur le feu. Elle s'assit sur un tabouret de bois, ouvrit sa blouse et poussa un sein fatigué dans la petite bouche froncée. Sophia, la cadette, qui n'avait que six mois, se passerait de dîner, voilà tout. Le reste de la famille aussi, d'ailleurs.

— Et pour quoi faire? interrogea-t-elle tout haut en enveloppant dans un châle son bras et le bébé à la fois. Pauvre petit bonhomme... De toute façon, tu ne passeras pas la nuit, hein?

Mais elle ne répéta pas sa prévision lorsqu'Urszula Wojnak, la sage-femme, vint faire la toilette du nouveau-né, tard le soir, et arranger le bout du cordon. Son mari regardait, debout, sans rien dire.

— « Un hôte dans la maison, c'est Dieu dans la maison », déclara-t-elle, citant un vieux proverbe polonais.

Son mari cracha par terre :

— Que le choléra l'emporte! Des enfants, on en a déjà trop.

Elle fit semblant de ne rien entendre et caressa les cheveux bruns et fournis du bébé.

— Comment va-t-on l'appeler? reprit-elle en considérant son mari.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire? demanda-t-il en haussant les épaules. Il n'aura pas besoin de nom, une fois enterré !

18 avril 1906 Boston, Massachusetts

Le médecin prit le nouveau-né par les chevilles et lui donna une tape sur le derrière. Le bébé se mit à crier.

A Boston, il y a un hôpital qui s'occupe surtout de ceux qui souffrent des maladies des riches et, exceptionnellement, de la naissance d'un futur riche. Au Massachusetts General Hospital, les mères ne crient pas et n'accouchent assurément pas tout habillées. C'est une chose qui ne se fait pas.

Un homme jeune faisait les cent pas devant la porte de la salle de travail, où se trouvaient deux obstétriciens et le médecin de famille. C'était un père qui ne voulait prendre aucun risque pour son premier-né. Les deux obstétriciens seraient payés largement pour leur présence et pour suivre simplement les événements. L'un des deux, qui était en tenue de soirée sous sa longue blouse blanche, avait un dîner aussitôt après, mais il ne pouvait se permettre de ne pas assister à cette naissance entre toutes les autres. Les trois médecins avaient tiré au sort celui qui délivrerait l'enfant et c'était le Dr MacKenzie, le médecin de famille, qui avait gagné. C'est un nom bien convenable, et qui inspire confiance, se répétait le père en marchant de long en large dans le couloir. Il n'avait pourtant aucune raison d'être inquiet. Roberts avait conduit Anne, son épouse, à l'hôpital dans la voiture à cheval, le matin même, qui, selon les calculs de la jeune femme, était le vingt-huitième jour de son neuvième mois. Le travail avait commencé peu après le petit déjeuner, et on lui avait assuré que la délivrance n'aurait pas lieu avant la fermeture de sa banque. Le père était un homme organisé, qui ne voyait aucune raison pour qu'une naissance interrompît le cours régulier de sa vie. Pourtant, il continuait de faire les cent pas. Des infirmières, de jeunes médecins passaient à côté de lui et, parce qu'il était là, baissaient la voix en approchant, pour ne reparler normalement qu'une fois hors de portée. Il ne s'en apercevait pas, parce que tout le monde l'avait toujours traité de la sorte. La plupart de ceux qui passaient ne l'avaient jamais vu en personne, mais ils savaient tous qui il était.

Si l'enfant était un garçon, un fils, le jeune père ajouterait sans doute cette crèche qui manquait tellement à l'hôpital. Il avait déjà fait construire une bibliothèque et une école.

Le futur père s'efforçait de lire le journal du soir, mais il fixait les mots sans en saisir le sens. Il était nerveux, et même soucieux. Ils n'arriveraient jamais à comprendre — pour lui, tout le monde était « ils » — qu'il lui fallait un garçon, un garçon qui le remplacerait un

jour comme président de la banque. Il tournait les pages de l'*Evening Transcript*. Les « Red Sox » de Boston avaient battu les « Highlanders » de New York et il y avait de la joie — pour les autres.

Il se rappela alors la manchette de première page et y revint : Le pire tremblement de terre de l'histoire de l'Amérique. San Francisco ravagée, au moins quatre cents morts et combien d'autres en deuil? Il avait horreur de cela. Cette catastrophe porterait tort à son fils. Les gens se souviendraient d'autre chose que de sa naissance quand ils penseraient à cette date. L'idée ne l'effleurait pas une seconde que ce serait peut-être une fille.

Il passa aux pages financières pour regarder la Bourse, qui baissait nettement. Ce sacré tremblement de terre avait fait baisser son portefeuille de cent mille dollars, mais comme sa fortune personnelle dépassait encore largement seize millions de dollars, il faudrait plus d'un tremblement de terre en Californie pour l'émouvoir. Il pouvait désormais vivre des intérêts de ses intérêts et les seize millions de dollars restaient donc intacts, prêts pour son fils encore à naître. Et il continuait à faire les cent pas en feignant de lire le *Transcript*.

L'obstétricien en habit de soirée poussa la double porte de la salle de travail pour annoncer la nouvelle. Il éprouvait le besoin de faire un geste pour justifier les honoraires qu'il n'avait pas gagnés et il était en tenue pour jouer ce rôle solennel. Les deux hommes se regardèrent un instant. Le docteur était un peu nerveux, lui aussi, mais il se garda bien de le montrer devant le père :

— Mes félicitations, monsieur! déclara-t-il. Vous avez un fils. Un beau petit homme.

On en dit, des bêtises, quand un enfant vient de naître! pensa le père. Comment l'enfant pourrait-il être autrement que petit? Il n'avait pas encore assimilé la nouvelle : un fils! Il faillit rendre grâce à Dieu. L'obstétricien risqua une question pour rompre le silence :

— Avez-vous choisi les prénoms que vous allez lui donner?

Le père répondit, sans hésitation :

— William Lowell Kane.

Bien longtemps après que l'excitation se fut calmée et que le reste de la famille fut allé se coucher, la mère resta éveillée, avec le bébé dans ses bras. Héléna Koskiewicz avait foi en la vie et elle avait mis au monde neuf enfants qui en étaient la preuve. Trois étaient morts en bas âge, mais elle ne s'était pourtant pas résignée à les perdre.

Maintenant, à trente-cinq ans, elle savait que son Jasio, jadis si ardent, ne lui donnerait plus de fils ni de filles. Si Dieu lui accordait celui-là, c'est qu'il était destiné à vivre. La foi d'Héléna était simple, et c'était la foi qui lui convenait, à elle qui ne devait jamais connaître qu'une vie simple. Ses cheveux étaient gris, elle était mince, non par choix mais à cause du manque de nourriture, du surmenage et du manque d'argent. L'idée ne lui serait jamais venue de se plaindre mais les rides de son visage eussent mieux convenu à une grand-mère qu'à une mère. Elle n'avait jamais porté de vêtements neufs, fût-ce une fois dans sa vie.

Héléna pressa ses seins usés, si fort que des marques rouges apparurent, faisant perler quelques pauvres gouttes de lait.

A trente-cinq ans, à mi-chemin de la vie, nous avons tous quelque expérience utile à transmettre. Celle de Héléna Koskiewicz n'était pas exceptionnelle.

— Le tout-petit de matka, murmura-t-elle tendrement à l'enfant en faisant couler le lait dans la petite bouche pincée.

Les yeux bleus s'ouvrirent et de fines gouttes de sueur perlèrent sur le nez du bébé qui s'efforçait de téter. Finalement, la mère glissa malgré elle dans un profond sommeil.

Jasio Koskiewicz était un gros homme sans grâce, avec une moustache énorme, sa seule marque de personnalité dans une existence par ailleurs vouée à l'obéissance. Il découvrit sa femme et le bébé endormis dans le fauteuil de bois en se levant, à 5 heures. Il ne s'était pas aperçu qu'elle n'avait pas dormi dans leur lit. Il regarda le petit bougre qui, Dieu merci, avait cessé de pleurer. Était-il mort? Jasio se dit que la meilleure façon de répondre à la question était d'aller travailler sans s'occuper de l'intrus. C'était à la femme de s'occuper de la vie et de la mort. Son souci à lui, c'était d'être sur le domaine du baron à l'aube.

Il but quelques gorgées de lait de chèvre et essuya sa grosse moustache sur sa manche. Puis il prit un bout de pain d'une main et ses pièges dans l'autre, et sortit sans bruit de la maison pour ne pas réveiller sa femme, de peur d'être obligé d'intervenir. Puis il s'éloigna

à grands pas en direction de la forêt, sans plus penser à l'intrus, sinon pour se convaincre qu'il venait de le voir pour la dernière fois.

Florentyna, la fille aînée, entra alors dans la cuisine, juste avant que la vieille pendule, qui marquait son heure à elle depuis des années, ne prétende qu'il était 6 heures. Ce n'était que d'un mince secours pour ceux qui avaient besoin de savoir si c'était l'heure de se lever ou de se mettre au lit.

Parmi ses tâches quotidiennes, Florentyna avait le petit déjeuner à faire, travail tout simple en soi qui ne consistait qu'à partager un peu de lait de chèvre et un morceau de pain de seigle en huit. Cependant, c'était à chaque fois un véritable jugement de Salomon qu'il fallait rendre, pour que personne ne proteste que la part du voisin était plus grosse.

Florentyna, pour ceux qui la voyaient pour la première fois, était une jolie petite chose fragile en haillons. Il n'y a pas de justice, car elle avait beau porter la même robe depuis trois ans, à condition de la juger indépendamment de son milieu, on comprenait pourquoi Jasio était tombé amoureux de sa mère. Les longs cheveux blonds de Florentyna étaient lumineux, et ses yeux noisette étincelaient, vivant défi aux effets de sa naissance et de son alimentation.

Sur la pointe des pieds, elle s'approcha du fauteuil et regarda sa mère et le bébé, pour lequel elle avait eu le coup de foudre. A huit ans, elle n'avait jamais eu une poupée. Elle n'en avait même vu une qu'une fois, lorsque toute la famille avait été invitée à la fête de la Saint-Nicolas au château du baron. Même cette fois-là, elle n'avait pas touché cette chose magnifique, mais maintenant, elle éprouvait le besoin inexplicable de tenir le bébé dans ses bras. Elle se pencha, le prit doucement à sa mère et, fixant les yeux bleus, si bleus, se mit à fredonner. Le changement de température entre la chaleur du sein de la mère et le froid des mains de la fillette indigna le bébé. Il se mit aussitôt à pleurer, réveillant la mère, dont la seule réaction fut de se sentir coupable de s'être endormie.

— Mon Dieu, il est toujours vivant? S'exclama-t-elle. Florentyna, va faire le petit déjeuner des garçons pendant que j'essaie de le nourrir encore.

Florentyna rendit à regret le bébé à sa mère et la regarda presser ses seins douloureux. La petite fille était fascinée.

— Dépêche-toi, Florcia! Gronda sa mère. Il faut que le reste de la famille mange aussi.

Florentyna obéit et, comme ses frères descendaient du grenier où ils dormaient tous, ils embrassèrent les mains de leur mère pour lui dire bonjour, puis considérèrent le nouveau venu avec inquiétude. Tout ce qu'ils savaient, c'était que celui-là ne venait pas du ventre de leur mère. Florentyna était trop excitée pour avaler son petit déjeuner

et les garçons lui prirent sa part sans hésiter, laissant celle de leur mère sur la table. Personne ne remarqua, en allant au travail, que la mère n'avait rien mangé depuis l'arrivée du bébé.

Héléna Koskiewicz était heureuse que ses enfants sachent de si bonne heure se défendre dans la vie. Ils étaient capables de nourrir les animaux, de traire les chèvres et les vaches, de s'occuper du potager et de vaquer à toutes leurs occupations quotidiennes sans qu'elle les surveille. Quand Jasio rentra le soir, elle se rendit compte brusquement qu'elle n'avait pas préparé son dîner, mais que Florentyna avait pris les lapins de son frère Franck le chasseur et les avait déjà mis à cuire. Florentyna était fière d'être responsable du dîner, ce qui n'arrivait que lorsque sa mère était malade, un luxe que Héléna Koskiewicz se permettait rarement. Le jeune chasseur avait rapporté quatre lapins, et le père six champignons et trois pommes de terre. Ce soir, on ferait bombance.

Après le dîner, Jasio Koskiewicz s'assit dans le fauteuil, devant le feu, et regarda le bébé pour la première fois attentivement. Il le prit sous les bras, en soutenant la tête de ses deux pouces, et jeta un regard de trappeur sur le nouveau-né. Le minuscule visage ridé et édenté n'était éclairé que par les jolis yeux bleus perdus dans le vide. L'homme examina alors le petit corps et quelque chose attira aussitôt son attention. Il fronça les sourcils et frotta doucement la chair fragile de ses pouces.

— Tu as vu ça, Héléna? dit-il en pressant les côtes du bébé. Le sale petit bâtard n'a qu'un seul téton.

Sa femme fronça les sourcils elle aussi en frottant à son tour la peau avec son pouce, comme si elle espérait faire apparaître le téton manquant. Son mari avait raison : le bout de sein gauche était à sa place mais, du côté droit, la poitrine était uniformément rose et lisse.

Les penchants superstitieux de Héléna se manifestèrent aussitôt :

— C'est Dieu qui me l'a donné! s'écria-t-elle. C'est son signe !

Son mari lui rendit brutalement le bébé, furieux :

— Tu es folle, Héléna! Le gosse, il a été fait à sa mère par un homme qui a le sang pourri ! (Et il cracha dans le feu pour mieux exprimer ce qu'il pensait de la filiation du bébé.) Je n'offrirais pas une patate de sa vie, conclut-il.

Jasio Koskiewicz n'eût même pas risqué un enjeu plus modeste sur l'avenir du bébé. Il n'était pas insensible de nature, mais l'enfant n'était pas à lui et une bouche de plus à nourrir ne pouvait que lui compliquer l'existence. Mais si telle était la volonté du Tout-Puissant, ce n'était pas à lui de discuter. Sans plus songer au bébé, il sombra dans un profond sommeil, assis dans son fauteuil.

Au fil des jours, Jasio Koskiewicz lui-même commença à penser que le bébé allait peut-être survivre. S'il avait parié, il eût perdu sa

pomme de terre. Le fils aîné, le chasseur, aidé de ses frères, fit au bébé un berceau avec du bois ramassé dans la forêt du baron. Florentyna l'habilla en découpant des morceaux de tissu dans ses propres vêtements. S'ils avaient connu le nom, ils l'eussent appelé Arlequin.

Trouver un nom pour le bébé compliqua d'ailleurs la vie de la famille plus que tout autre problème depuis des mois. Seul le père n'avait pas d'avis. Finalement, on se mit d'accord sur Wladek. Le dimanche suivant, dans la chapelle du vaste domaine du baron, l'enfant fut baptisé Wladek Koskiewicz. La mère remercia Dieu d'avoir épargné cette petite vie, et le père se résigna à l'inévitable.

Ce soir-là, on fit une modeste fête en l'honneur du baptême, autour d'une oie offerte par le domaine du baron. Tout le monde mangea de bon appétit.

A dater de ce jour, Florentyna apprit à diviser par neuf.

Anne Kane avait passé une nuit paisible. Lorsque son fils William revint, après le petit déjeuner, dans les bras d'une infirmière de l'hôpital, elle eut très grande hâte de le reprendre.

— Eh bien, madame Kane, dit d'une voix énergique l'infirmière tout de blanc vêtue, on va lui donner son petit déjeuner aussi ?

Elle fit asseoir Anne, qui prit conscience de ses seins gonflés, et guida la mère et l'enfant novices pour leur première fois. Anne comprit que si elle montrait de l'embarras, on la jugerait peu maternelle. Elle regarda fixement les yeux bleus de William, plus bleus même que ceux de son père, et s'habitua à cette position nouvelle, qu'il n'était pas question de ne pas trouver agréable.

A vingt et un ans, elle n'avait jamais manqué de quoi que ce soit. Elle était née Cabot, elle avait épousé un membre de la famille Lowell et elle avait maintenant un fils aîné pour maintenir cette tradition si bien résumée par la carte qu'elle avait reçue d'une vieille camarade d'études : « A la ville de Boston, où les Cabot ne parlent qu'aux Lowell, et les Lowell qu'à Dieu. »

Anne passa une demi-heure à parler à William, sans pouvoir vraiment engager le dialogue. Il se retira pour aller dormir, de la même façon qu'il était apparu. Anne résista héroïquement aux fruits et aux bonbons qui encombraient sa table de chevet. Elle tenait à pouvoir remettre toutes ses robes l'été venu et reprendre la place qui lui revenait dans les magazines élégants. Le prince de Garonne n'avait-il pas déclaré qu'elle était la seule beauté de Boston ? Ses longs cheveux d'or, ses traits délicats, la minceur de sa silhouette avaient suscité la plus vive admiration dans les villes où elle n'était jamais allée.

Elle interrogea son miroir : pas l'ombre d'une ride incongrue. On eût à peine cru qu'elle pouvait être la mère d'un garçon plein de vie. Dieu soit loué, c'est un garçon ! pensa Anne.

Elle déjeuna légèrement et se prépara pour les visites de l'après-midi, déjà triées sur le volet par sa secrétaire.

Seuls seraient admis à la voir, les premiers jours, les membres de sa famille — ou des meilleures familles. Aux autres, on ferait savoir qu'elle n'était pas encore visible. Mais comme Boston demeurerait la dernière ville d'Amérique où chacun se tenait à sa place selon son rang dans la bonne société, il était peu probable qu'il y eût le moindre problème.

Dans la chambre où elle était seule, on eût facilement logé cinq autres lits si la pièce n'avait été envahie de fleurs.

Un observateur non prévenu eût été bien excusable de se croire dans un petit salon d'horticulture, sans la présence de la jeune mère assise bien droit dans son lit.

Anne alluma la lumière électrique, qui était encore une nouveauté pour elle. Richard et elle avaient attendu que les Cabot la fassent installer; le Tout-Boston avait alors compris que l'oracle s'était prononcé : l'induction électromagnétique était dès lors admise dans la société.

La première visite fut la belle-mère d'Anne, Mme Thomas Lowell Kane, le chef de la famille depuis la mort de son époux, l'année précédente. Dans sa maturité élégante, elle était passée maître dans la technique qui consiste à faire son entrée avec tant d'évidente satisfaction qu'il ne reste plus aux autres qu'à ravalier leur humiliation. Elle portait une longue robe-chemise qui lui cachait les chevilles. Le seul homme qui eût jamais vu ses chevilles n'était plus. Elle avait toujours été mince. Pour elle, être grosse trahissait la mauvaise nourriture et, surtout, la mauvaise éducation. Elle était maintenant la doyenne des Lowell. Et la doyenne des Kane, d'ailleurs. Elle devait donc être, et se devait d'être, la première à venir voir son petit-fils tout neuf. Au vrai, n'était-ce pas elle qui avait arrangé la rencontre entre Anne et Richard? L'amour n'avait ensuite été qu'une conséquence mineure pour Mme Kane.

Avec la fortune, le rang, le prestige, elle se trouvait toujours à l'aise. L'amour, c'est très joli sans doute, mais c'est le plus souvent une denrée périssable. Les trois autres, non.

Elle posa ses lèvres sur le front de sa bru en signe d'approbation. Anne pressa un bouton sur le mur et un bourdonnement discret se fit entendre. Le bruit prit Mme Kane par surprise : elle n'arrivait pas à croire que l'électricité allait durer. L'infirmière reparut avec l'héritier. Mme Kane l'inspecta, ébaucha un grognement de satisfaction et le renvoya d'un geste.

— Mes félicitations, Anne! déclara la doyenne, comme si sa bru venait de gagner le premier prix d'un concours. Nous sommes tous très fiers de vous.

La propre mère d'Anne, Mme Edward Cabot, arriva quelques minutes plus tard. Comme Mme Kane, elle était veuve et elle lui ressemblait tellement extérieurement qu'en les regardant toutes deux à quelque distance, on avait peine à ne pas les confondre. Mais il faut lui rendre cette justice qu'elle s'intéressa bien davantage à son petit-fils et à sa fille. Puis son regard inquisiteur passa aux fleurs.

— Comme c'est aimable de la part des Jackson de s'en être souvenu ! murmura-t-elle.

Mme Kane fit les choses de façon plus expéditive. Ses yeux effleurèrent les fleurs délicates avant de se poser sur les cartes de visite qui les accompagnaient. Elle se récitait les noms flatteurs : des Adams, des Lawrence, des Lodge, des Higginson. Les deux grand-mères ne faisaient aucun commentaire pour les noms qu'elles ne connaissaient pas. Elles avaient l'une et l'autre passé l'âge où l'on veut connaître des gens nouveaux ou des choses nouvelles. Elles se retirèrent ensemble, également enchantées.

Elles avaient un héritier et, à première vue, il était convenable. Elles considéraient l'une et l'autre que leurs ultimes devoirs envers leur famille étaient heureusement, bien que par procuration, remplis, et qu'elles allaient pouvoir, désormais, quitter peu à peu le devant de la scène.

Elles se trompaient toutes deux.

Les amis d'Anne et de Richard se succédèrent sans interruption pendant tout l'après-midi, apportant cadeaux et bons vœux, les premiers en or et en argent, les seconds ciselés dans cet accent si particulier propre à l'aristocratie de Boston.

Lorsque son mari arriva après la fermeture des bureaux, Anne était pour ainsi dire surmenée. Richard avait bu du champagne au déjeuner pour la première fois de sa vie : le vieil Amos Kerbes avait insisté et, sous les regards de tout le Somerset Club, il ne pouvait guère se dérober. Sa femme le trouva un peu plus raide que d'habitude. Debout, en habit et pantalon rayé, il faisait bien son mètre quatre-vingt-cinq. Ses cheveux bruns séparés par une raie au milieu luisaient sous l'ampoule électrique. On eût eu du mal à deviner son âge : trente-trois ans. Il paraissait davantage et la jeunesse n'avait jamais eu aucun sens à ses yeux. Tout ce qui comptait pour lui, en toute chose, c'était l'essentiel. Une fois de plus, on fit venir William Lowell Kane, on l'examina, comme si son père contrôlait le bilan de sa banque en fin de journée. Tout paraissait en ordre : l'enfant avait deux jambes, deux bras, dix doigts, dix orteils et Richard ne décelait rien qui pût le gêner à l'avenir. William fut donc renvoyé.

— J'ai télégraphié au directeur de Saint-Paul hier soir, William a sa place retenue pour la rentrée de septembre 1918.

Anne ne répondit rien, tant il était évident que Richard avait tracé à l'avance toute la carrière de William.

— Eh bien, ma chère, es-tu tout à fait rétablie? demanda-t-il, lui qui n'avait jamais passé un seul jour à l'hôpital pendant ses trente-trois ans d'existence.

— Oui... enfin... non... oui, je crois, répondit sa femme timidement.

Elle retenait une brusque montée de larmes qui, elle le savait, ne pourrait que déplaire à son mari. Sa réponse n'était pas de celles que Richard avait des chances de comprendre. Il embrassa sa femme sur la

joue et repartit dans son hansom à Red House, la maison familiale sise dans Louisburg Square. Avec le personnel, la nurse et le bébé, il y aurait bientôt neuf bouches à nourrir. Il n'y pensa pas même une seconde.

William Lowell Kane reçut la bénédiction de l'Eglise, et les prénoms que son père avait choisis dès avant sa naissance, à l'église épiscopale protestante de Saint-Paul, en présence de tout ce qui comptait à Boston, et de quelques personnes qui ne comptaient pas. L'évêque Lawrence officiait, et les parrains et marraine étaient J. P. Morgan et Alan Lloyd, banquiers de réputation indiscutable, et Milly Preston, la meilleure amie d'Anne. Sa Grâce versa l'eau du sacrement sur la tête de l'enfant, sans que celui-ci eût ne fût-ce qu'un murmure : il apprenait déjà le comportement de sa caste.

Anne remercia Dieu de la naissance heureuse de son fils, et Richard, qui considérait Dieu comme un comptable hors rang chargé de tenir les livres de la famille Kane de génération en génération, le remercia d'avoir un fils à qui léguer sa fortune. Tout de même, il se demandait s'il ne devrait pas avoir un deuxième garçon, pour plus de sûreté. A genoux à côté de sa femme, il la regarda discrètement. Décidément, il était content d'elle.

LIVRE II

Wladek Koskiewicz ne grandissait pas vite. Sa mère nourricière s'apercevait qu'il aurait toujours une santé délicate. Il attrapait toutes les maladies d'enfant habituelles, et beaucoup d'autres plus rares, et il les passait, les unes comme les autres, au reste de la famille Koskiewicz. Héléna le traitait comme tous ceux de son sang et le défendait toujours avec énergie lorsque Jasio attribuait au diable plutôt qu'à Dieu la présence de Wladek dans leur maisonnette. Florentyna, pour sa part, s'occupait de Wladek comme s'il était son propre enfant. Elle l'avait aimé dès le premier instant où elle avait posé son regard sur lui, avec une intensité qu'elle devait à la crainte que personne ne veuille jamais l'épouser, elle, la fille d'un trappeur sans le sou. Pour elle qui resterait sans enfants, Wladek serait son fils.

Le frère aîné, le chasseur, celui qui avait trouvé Wladek, le traitait comme un jouet, mais il avait trop peur de son père pour admettre qu'il aimait le bébé fragile qui commençait pourtant à marcher sur de petites jambes solides. De toute façon, le chasseur allait quitter l'école en janvier prochain pour travailler sur les terres du baron, et les enfants étaient l'affaire des femmes, c'était son père qui l'avait dit. Les trois plus jeunes frères, Stefan, Josef et Jan, ne s'intéressaient guère à Wladek et le dernier membre de la famille, Sophia, se contentait de le caresser.

Mais ni le père ni la mère ne s'étaient attendus à un caractère et un esprit aussi différents de ceux de leurs propres enfants. La différence, physique aussi bien qu'intellectuelle, sautait aux yeux. Les Koskiewicz étaient tous grands, solides, blonds aux yeux gris. Wladek était petit, rond et brun, et ses yeux étaient d'un bleu éclatant. Les Koskiewicz n'avaient guère d'ambitions scolaires et on les retirait de l'école du village aussitôt que c'était possible. Wladek, au contraire, avait marché tard, mais parlé à dix-huit mois. Il avait su lire à trois ans, mais restait incapable de s'habiller lui-même. Il avait su écrire à cinq ans, mais sans être encore propre à cet âge. Il devenait le désespoir de son père et l'orgueil de sa mère. Ses quatre premières années en ce monde ne furent qu'une longue bataille de sa part pour le quitter, à grand renfort de maladies, et, de la part de Héléna et de Florentyna, pour l'y maintenir.

Il courait pieds nus autour de la maison, un pas derrière sa mère, vêtu de son habit d'Arlequin. Quand Florentyna rentrait de l'école, il changeait de souveraine et ne la quittait plus jusqu'au moment où elle le mettait au lit. En partageant la nourriture en neuf, Florentyna sacrifiait souvent la moitié de sa part à Wladek, et même, s'il était

malade, sa part tout entière. Wladek portait les vêtements qu'elle lui faisait, chantait les chansons qu'elle lui apprenait et partageait avec elle les rares jouets, les rares cadeaux qu'on lui offrait. Comme Florentyna était à l'école presque toute la journée, Wladek eut envie de très bonne heure d'y aller avec elle. Dès qu'il y fut autorisé — la main bien serrée dans celle de Florentyna jusqu'à l'arrivée à l'école, il fit à pied les quinze kilomètres à travers les bois de bouleaux et de cyprès moussus et les vergers de citronniers et de cerisiers qui bordaient la route de Slonim, où il commença ses études.

Wladek aima l'école dès le premier jour. C'était l'évasion de la petite maison qui avait jusqu'alors été tout son univers.

C'est à l'école aussi qu'il découvrit la brutalité de l'occupation de la Pologne orientale par la Russie. Il apprit que sa langue maternelle, le polonais, ne devait se parler qu'à la maison, alors qu'à l'école il fallait n'user que du russe. Il découvrit chez les autres enfants la sauvage fierté de leur langue et de leur culture opprimées. A sa vive surprise, Wladek remarqua qu'il n'était pas écrasé par le maître, M. Kotowski, comme il l'était à la maison par son père. Il était toujours le plus jeune, comme à la maison, mais il ne fut pas long à dépasser tous les autres dans tous les domaines, excepté pour la taille. Celle-ci ne cessait de les tromper sur ses véritables possibilités : les enfants croient toujours que le plus grand est le meilleur. A l'âge de cinq ans, Wladek était le premier en toutes les matières, hormis le travail du fer.

Le soir, de retour dans la maisonnette de bois, tandis que les autres enfants s'occupaient des violettes et des diverses fleurs odorantes qui poussaient dans leur jardin au printemps, cueillaient des mûres, coupaient du bois, attrapaient les lapins ou cousaient des robes, Wladek lisait, lisait, y compris les livres que son frère aîné n'ouvrait pas, puis ceux de sa sœur aînée. Hélène Koskiewicz finit par sentir que, le jour où son jeune chasseur avait rapporté à la maison ce petit animal au lieu de trois lapins, elle s'était chargée d'un fardeau peut-être trop lourd pour elle. Déjà Wladek lui posait des questions auxquelles elle ne pouvait pas répondre. Elle comprit vite qu'elle allait être dépassée et ne sut que faire. Mais elle avait une foi inébranlable dans la destinée et ne fut donc pas surprise que la décision fût prise sans elle.

Un soir de l'automne 1911, ce fut le premier tournant de la vie de Wladek. La famille venait de dîner frugalement d'une soupe de betteraves et de boules de viande. Jasio Koskiewicz ronflait, et les autres enfants jouaient.

Wladek lisait, assis aux pieds de sa mère, lorsque, par-dessus le bruit de la dispute entre Stefan et Josef à propos des pommes de pin qu'ils venaient de peindre, quelqu'un frappa énergiquement à la porte. Tout le monde se tut. Qu'on frappât à leur porte était toujours une

surprise pour les Koskiewicz, car leur maison était à quinze kilomètres de Slonim, et à plus de huit du domaine du baron. Les visiteurs étaient plus que rares et on ne pouvait leur offrir qu'un verre de jus de fruits et la compagnie d'enfants bruyants. Tous les yeux se tournèrent vers la porte avec inquiétude. Chacun attendait qu'on frappât encore. On frappa, plus fort que la première fois. Jasio, à moitié endormi, se leva et ouvrit la porte avec prudence. En reconnaissant l'homme qui se tenait là, sur le seuil, toute la famille inclina la tête, sauf Wladek qui fixait le bel homme solide vêtu d'un confortable manteau d'ours, dont la présence dominait la petite pièce et faisait naître la peur dans les yeux du père. Un sourire cordial calma cette peur aussitôt et le trappeur invita le baron Rosnovski à entrer. Tous se taisaient. Le baron n'était encore jamais venu chez eux et personne ne savait quoi lui dire.

Wladek posa son livre, se leva, s'approcha de l'étranger et lui tendit la main avant que son père n'ait pu l'en empêcher :

— Bonsoir, monsieur, dit-il.

Le baron prit sa main, et les yeux de Wladek se posèrent sur un magnifique bracelet d'argent que le visiteur avait au poignet, gravé d'une inscription qu'il ne put déchiffrer tout à fait.

— C'est toi Wladek, sans doute?

— Oui, monsieur, acquiesça le petit, sans montrer le moindre étonnement que le baron le connaisse par son nom.

— C'est pour toi que je suis venu voir ton père.

Wladek se tenait immobile, les yeux levés vers lui. Le trappeur renvoya d'un geste ses enfants pour rester seul avec son maître. Les deux filles firent la révérence, les quatre garçons s'inclinèrent et tous les six se retirèrent en silence dans le grenier. Wladek seul demeura et personne ne donna à entendre qu'il dût en être autrement.

Le baron demeurait debout, personne ne lui ayant proposé de s'asseoir. Le trappeur ne lui avait pas offert un siège pour deux raisons : d'abord par timidité, ensuite parce qu'il supposait que le baron était venu pour une réprimande.

— Koskiewicz, commença le baron, je suis venu te demander une faveur.

— Tout ce que vous voudrez, maître, fit le père, sans imaginer un instant ce qu'il pouvait donner que le baron n'eût déjà au centuple.

— Mon fils Léon, reprit le baron, a maintenant six ans et il a deux précepteurs au château, l'un polonais comme nous, l'autre allemand. Selon eux, il est intelligent, mais il lui manque un concurrent pour le stimuler. M. Kotowski, l'instituteur de Slonim, assure que Wladek est le seul élève capable de fournir cette concurrence dont mon fils a si grand besoin. Accepterais-tu de laisser ton fils quitter l'école du village pour venir au château avec Léon et ses précepteurs ?

Wladek continuait à regarder le baron, les yeux grands ouverts sur une vision merveilleuse : de quoi boire et de quoi manger, et des livres et des maîtres bien plus savants que M. Kotowski. Il regarda sa mère. Elle aussi contemplait le baron, l'air à la fois anxieux et stupéfait. Jasio se tourna vers sa femme, et l'instant de dialogue silencieux entre eux parut une éternité à l'enfant.

— Nous serions très honorés, maître, déclara le trappeur d'un ton bourru en s'adressant aux pieds du baron.

Le baron posa un regard interrogateur sur Héléna Koskiewicz :

— La Vierge soit louée! Je ne songerais jamais à m'opposer au destin de mes enfants, dit-elle doucement. (Puis elle ajouta) : Pourtant, Elle seule sait ce que cela me coûtera !

— Mais, madame Koskiewicz, votre fils reviendra vous voir régulièrement.

— Oui, maître. Je pense qu'il le fera, au début.

Elle était sur le point de formuler une prière, mais décida de se taire. Le baron sourit :

— Bien... voilà qui est réglé. Voulez-vous amener le petit au château demain matin à 7 heures? Pendant le trimestre scolaire, il habitera chez nous et reviendra ici à Noël.

Wladek éclata en sanglots.

— Silence ! ordonna le trappeur.

— Je ne veux pas y aller! affirma Wladek résolument, tout en souhaitant le contraire.

— Silence! répéta le trappeur un peu plus fort.

— Pourquoi? interrogea le baron d'une voix pleine d'indulgence.

— Je ne veux pas quitter Florcia, jamais!

— Florcia ?

— C'est ma fille aînée, maître, expliqua le trappeur. Mais ne vous occupez pas d'elle. Le garçon fera ce qu'on lui dit.

Nul n'ajouta plus rien. Le baron réfléchit un moment. Wladek continuait à verser des larmes, sans excès.

— Quel âge a-t-elle? demanda le baron.

— Quatorze ans, répondit le trappeur.

— Est-ce qu'elle pourrait travailler à la cuisine? poursuivit le baron, soulagé de voir qu'Héléna n'allait pas fondre en larmes elle aussi.

— Sûrement, maître, fit-elle. Elle sait faire la cuisine, elle sait coudre, elle sait...

— Parfait, parfait! Alors, qu'elle vienne également. Je les attendrai tous deux demain matin à 7 heures.

Le baron, à la porte, se retourna et sourit à Wladek, qui lui rendit son sourire. Wladek avait réussi sa première affaire et se laissa serrer très fort dans les bras de sa mère sans cesser de fixer des yeux la porte

fermée.

— Ah, mon tout-petit, murmurait la mère, que vas-tu devenir?

Wladek avait hâte de le savoir. Héléna passa la nuit à préparer les affaires de Wladek et de Florentyna, alors qu'il eût suffi de quelques instants pour réunir la totalité des biens de toute la famille. Au matin, ils étaient tous réunis devant la porte pour le départ du frère et de la sœur, chacun avec sous le bras un paquet enveloppé dans du papier. Florentyna, élancée et gracieuse, ne cessait de se retourner, en larmes, pour faire de grands gestes d'adieu. Wladek, tout petit et tout gauche, ne se retourna pas une seule fois.

Florentyna se cramponna à la main de Wladek pendant tout le trajet jusqu'au château. Leurs rôles étaient désormais inversés : c'était elle, maintenant, qui allait dépendre de lui.

Manifestement, ils étaient attendus. Un homme vêtu d'une magnifique livrée verte brodée leur ouvrit la lourde porte de chêne lorsqu'ils frappèrent. Les enfants avaient admiré les uniformes gris des soldats qui gardaient la frontière russo-polonaise toute proche, mais ils n'avaient jamais rien vu d'aussi éclatant que ce serviteur en livrée qui les dominait de toute son évidente importance. Le hall du château était couvert d'un épais tapis dont Wladek contempla les dessins rouge et vert, ébloui par sa beauté, en se demandant s'il devait ôter ses souliers, tout étonné, en y posant les pieds, de ne faire aucun bruit. Le personnage éblouissant les conduisit à leurs chambres dans l'aile Ouest. Des chambres séparées. Est-ce qu'ils arriveraient à dormir? Tout de même, il y avait une porte de communication, de sorte qu'ils ne seraient jamais tout à fait séparés. Du reste, pendant les premières nuits, ils allaient dormir dans le même lit.

Lorsqu'ils eurent défait tous deux leurs paquets, Florentyna fut conduite à la cuisine, et Wladek à une salle de jeux dans l'aile Ouest du château, pour y rencontrer Léon, le fils du baron. C'était un grand garçon d'aspect agréable, qui se montra immédiatement si aimable que Wladek, soulagé, renonça aussitôt à l'attitude méfiante qu'il avait préparée. Léon avait été un enfant solitaire, sans autre compagnon de jeux que sa niania, la Lituanienne dévouée qui lui avait donné le sein et s'occupait entièrement de lui depuis la mort de sa mère. Le garçon robuste qui venait de la forêt serait une compagnie. Sur un point au moins, ils se savaient à égalité.

Léon proposa tout de suite à Wladek de lui faire faire le tour du château, ce qui leur prit le reste de la matinée.

Wladek resta stupéfait de ses dimensions, de la richesse du mobilier et des tapis dans chaque pièce. Devant Léon, il ne manifesta pourtant qu'un intérêt poli — après tout, il devait sa présence au château à son seul mérite.

— La partie principale du château date du début du gothique,

expliqua le fils du baron, comme si Wladek ne pouvait ignorer le sens du mot gothique.

Wladek acquiesça d'un signe de tête. Puis Léon conduisit son nouvel ami dans les immenses caves, le long des rangées de bouteilles couvertes de poussière et de toiles d'araignée. La pièce que préféra Wladek fut la vaste salle à manger, avec sa voûte en ogive, ses piliers et son sol dallé. Les murs étaient ornés de têtes d'animaux, des bisons, des ours, des élans, des sangliers, des loups, lui dit Léon. Au bout de la salle, resplendissantes, les armes du baron trônaient entre des cornes de cerf. Et la devise des Rosnovski : «La fortune sourit aux audacieux.»

Après le déjeuner, où Wladek mangea peu faute de savoir se servir d'une fourchette et d'un couteau, il fit la connaissance de ses deux précepteurs, qui ne l'accueillirent pas avec la même chaleur. Le soir, il grimpa dans le lit le plus haut qu'il eût jamais vu, où il raconta ses aventures à Florentyna. Le regard passionné de sa sœur ne quitta pas un instant son visage et elle resta bouche bée d'émerveillement, en particulier quand il mentionna la fourchette et le couteau. Wladek en parlait en montrant sa main droite serrée, et les doigts de la gauche écartés.

Les cours commençaient à 7 heures précises, avant le petit déjeuner, et duraient toute la journée, à l'exception de la brève interruption des repas. Au début, Léon était nettement en avance sur Wladek, mais Wladek s'acharna si bien sur les livres qu'au fil des semaines il combla peu à peu son retard.

L'amitié et la concurrence se développaient en même temps chez les deux enfants. Les deux précepteurs, le Polonais et l'Allemand, avaient du mal à traiter en égaux leurs deux élèves, le fils du baron et le fils du trappeur, mais ils avaient été bien obligés de reconnaître, non sans réticence, lorsque le baron leur avait posé la question, que M. Kotowski avait bien choisi l'élève qu'il fallait. L'attitude des précepteurs à son égard ne troublait pas Wladek, du moment que Léon le traitait toujours en égal.

Le baron faisait savoir qu'il était satisfait des progrès des deux garçons et, de temps en temps, il remerciait Wladek en lui offrant des vêtements et des jouets.

L'admiration distante et détachée de Wladek pour le baron fit place au respect, et quand le moment fut venu de retourner à la maisonnette dans la forêt, chez son père et sa mère, pour Noël, il fut désolé de quitter Léon.

Son chagrin n'était pas sans cause. Malgré la joie qu'il éprouva d'abord en revoyant sa mère, les trois mois qu'il avait passés au château du baron avaient suffi pour lui faire prendre conscience des limites de sa propre existence, auxquelles il n'avait pas été sensible jusqu'alors. Les vacances s'écoulèrent lentement. Wladek étouffait

dans la petite maison, avec sa pièce unique et son grenier; il ne se contentait plus d'une nourriture insuffisante qu'on mangeait avec ses doigts. Et on ne partageait pas tout en neuf, au château. Au bout de deux semaines, Wladek eut hâte de retrouver Léon et le baron. Tous les après-midi, il faisait les huit kilomètres jusqu'au château, et il s'asseyait par terre pour regarder, du dehors, les murs du domaine. Florentyna, qui n'avait vécu que parmi les servantes de la cuisine, s'était mieux habituée à son retour et ne comprenait pas que Wladek ne serait plus jamais chez lui dans la maison familiale.

Le trappeur ne savait plus comment traiter ce garçon qui était maintenant bien habillé, qui savait s'exprimer, qui parlait à six ans de sujets que son père adoptif était à cent lieues de comprendre, et qui, du reste, ne le souhaitait pas. Wladek perdait son temps à lire toute la journée. Que va-t-il advenir de lui ? se demandait le trappeur. Incapable de monter un piège à lapin ou de manier une hache, comment pourrait-il espérer gagner honnêtement sa vie? Le père aussi avait hâte que les vacances soient finies.

Héléna, elle, était fière de Wladek et refusa d'abord de s'avouer qu'un fossé s'était creusé entre lui et les autres enfants. Mais, finalement, il était impossible de nier l'évidence. En jouant aux soldats, un soir, Stefan et Franck, généraux des deux camps opposés, refusèrent d'enrôler Wladek dans leurs armées.

— On ne veut jamais de moi ! s'écria Wladek. Moi aussi, je veux apprendre à me battre!

— Tu n'es pas notre frère, répondit Stefan. Pas vraiment.

Il y eut un long silence, puis Franck reprit :

— Papa ne voulait pas de toi, au début. Il n'y avait que maman de ton côté.

Wladek, immobile, regardait le cercle des enfants autour de lui, à la recherche de Florentyna.

— Qu'est-ce qu'il raconte, que je ne suis pas votre frère? demandait-il.

C'est ainsi que Wladek apprit les circonstances de sa naissance et commença à comprendre pourquoi il avait toujours été tenu à l'écart par ses frères et sœurs.

Il fut peiné du chagrin de sa mère, mais son isolement désormais total et la découverte de son origine inconnue lui apportèrent une satisfaction secrète : il n'avait rien de commun avec la souche banale du trappeur, il portait en lui un germe qui rendait tout possible.

Lorsque ces tristes vacances furent terminées, Wladek retrouva le château avec joie. Léon l'accueillit à bras ouverts. Pour lui, aussi isolé par la fortune de son père que Wladek par la pauvreté du trappeur, ce Noël avait été tout aussi maussade. Dès lors, les deux garçons devinrent inséparables. Pour les vacances d'été, Léon demanda à son

père de permettre à Wladek de demeurer au château. Le baron accepta, car il avait fini par aimer Wladek. Pour sa part, celui-ci fut enthousiasmé et il ne devait plus retourner à la maison du trappeur qu'une fois dans sa vie.

Lorsque Wladek et Léon avaient fini leurs devoirs, ils passaient le temps qui leur restait à jouer, et leur jeu favori était le *chowanengo*, une sorte de cache-cache. Le château comptant soixante-douze pièces, la monotonie ne les menaçait guère. La cachette favorite de Wladek était dans les oubliettes, où la seule lumière qui pouvait vous trahir passait par une minuscule grille percée en haut d'un mur. Encore fallait-il une chandelle pour trouver son chemin. Wladek ne savait pas très bien à quoi les oubliettes pouvaient servir et les domestiques n'en parlaient pas. Elles n'avaient jamais été utilisées de mémoire d'homme.

Wladek sentait bien qu'il n'était l'égal de Léon qu'en classe et qu'il n'était de taille dans aucun jeu, excepté les échecs. La Strchara, la rivière qui bordait le domaine, devint une annexe de leur terrain de jeux. Au printemps ils y péchaient, ils s'y baignaient l'été, et l'hiver, quand la rivière était gelée, ils mettaient leurs patins de bois et se coursaient sur la glace. Florentyna, assise sur la berge, inquiète, leur montrait les endroits où la glace était mince. Mais Wladek ne l'écoutait pas et c'était toujours lui qui tombait à l'eau.

Léon grandissait vite, il courait, il nageait bien, il n'était jamais malade et n'avait jamais l'air fatigué. Wladek comprit pour la première fois l'importance d'être beau et bien fait, et prit conscience de ce qu'il ne nagerait, ne courrait, ne patinerait jamais aussi bien que Léon. Le pire, c'était ce que Léon appelait le « bouton », le nombril, qui était chez lui presque invisible, alors que celui de Wladek était horriblement protubérant au milieu de son corps replet. Wladek passait de longues heures, tout seul dans sa chambre, à étudier son physique dans la glace, à se demander pourquoi il n'avait qu'un seul sein alors que tous les autres garçons qu'il avait vus torse nu avaient les deux que la symétrie du corps humain semblait exiger. Parfois, couché dans son lit sans trouver le sommeil, il se tâta la poitrine et mouillait son oreiller de larmes. Il finissait par s'endormir en priant pour que les choses aient changé à son réveil. Mais ses prières n'étaient jamais exaucées.

Wladek se réservait chaque soir le temps de faire des exercices physiques sans témoins, pas même Florentyna. A force de volonté, il apprit à se tenir très droit pour paraître plus grand. Il développait ses bras et ses jambes, et se pendait à une poutre de sa chambre dans l'espoir de se faire grandir. Mais Léon grandissait même en dormant. Wladek fut obligé de se résigner au fait qu'il aurait toujours une tête de moins que le fils du baron, et que rien, absolument rien, ne

pourrait faire pousser un jour le sein qui lui manquait. Le dégoût qu'il éprouvait pour son propre corps lui était venu tout seul, car pas une seule fois Léon n'avait fait la moindre allusion au physique de son ami. Il ne connaissait aucun autre enfant que Wladek, et il avait pour lui une adoration sans limites.

Le baron Rosnovski aimait de plus en plus le garçon brun et sauvage qui avait remplacé le frère cadet de Léon, tragiquement disparu quand sa mère était morte en couches.

Les deux garçons dînaient avec lui tous les soirs dans le vaste hall aux murs de pierre, où les chandelles jetaient les ombres mouvantes des têtes d'animaux empaillés.

Les domestiques servaient, sur d'immenses plats d'or et d'argent, des oies, du jambon, des écrevisses et des fruits, le tout arrosé de vins fins, et parfois les *mazurek* qui étaient devenus le plat favori de Wladek. Ensuite, tandis que la nuit se faisait plus obscure encore au-delà de la table, le baron renvoyait les domestiques et racontait aux garçons des épisodes de l'histoire de la Pologne en leur permettant une gorgée de vodka de Dantzic dans laquelle brillaient quelques feuilles d'or à la lueur des chandelles. Aussi souvent qu'il l'osait, Wladek demandait l'histoire de Tadeusz Kosciuszko.

— C'était un grand patriote, un héros, répondait le baron. Le vivant symbole de notre indépendance. Formé en France...

— ... dont nous admirons, dont nous aimons les hommes, comme nous avons appris à haïr tous les Russes et les Autrichiens, complétait Wladek, dont le plaisir d'entendre l'histoire était d'autant plus vif qu'il la connaissait par cœur, mot à mot.

Le baron riait :

— Qui donc raconte l'histoire à l'autre, Wladek? Il combattit ensuite en Amérique avec George Washington, pour la liberté et la démocratie. En 1792, il commanda les Polonais à la bataille de Doubienka. Lorsque notre malheureux roi, Stanislas-Auguste, nous abandonna pour se rallier aux Russes, Kosciuszko rentra dans cette patrie qu'il aimait tant, pour y secouer le joug du tsarisme. Et il gagna quelle bataille, Léon?

— Raclawice, monsieur, puis il libéra Varsovie.

— Bien, mon enfant. Ensuite, hélas, les Russes rassemblèrent des forces importantes à Maciejowice, et il fut finalement vaincu et fait prisonnier. Mon arrière-arrière-arrière-grand-père combattit avec Kosciuszko ce jour-là, et par la suite avec les légions de Dabrowski pour le puissant empereur Napoléon Bonaparte.

— Et en récompense de ses services à la Pologne, il fut fait baron Rosnovski, titre que votre famille portera toujours en souvenir de ces jours de gloire, disait Wladek, aussi fièrement que si le titre devait un jour lui échoir.

— Ces jours de gloire reviendront, assurait tranquillement le baron. Je prie seulement de vivre assez pour les voir.

A Noël, les paysans du domaine amenaient leurs familles au château pour la messe de minuit. Pendant toute la journée, on jeûnait et les enfants guettaient par les fenêtres l'apparition de la première étoile, qui marquait le début du festin. Le baron récitait les grâces de sa belle voix profonde : « *Benedicite nobis, Domine Deus, et his donis quæ ex liberalitate tua sumpturi sumus.* »

Une fois tout le monde assis, Wladek était gêné de l'énorme appétit de Jasio Koskiewicz, qui ne manquait pas un des treize plats du menu, depuis la soupe — le *barsasz* — jusqu'aux gâteaux et aux raisins secs, et qui, comme tous les ans, vomirait le tout dans la forêt sur le chemin du retour...

Après le festin, Wladek, ravi, distribuait les cadeaux de l'arbre de Noël, garni de bougies et de fruits, aux enfants des paysans tout intimidés : une poupée pour Sophia, un couteau pour Josef, une robe neuve pour Florentyna, les premiers cadeaux que Wladek eût jamais demandés au baron.

— C'est vrai, dit Josef à sa mère en recevant son cadeau de Wladek, qu'il n'est pas notre frère, matka ?

— Non, répondit-elle, mais il sera toujours mon fils.

Tout le printemps de 1914, Wladek grandit en force et en savoir. Puis, soudain, en juillet, le précepteur allemand quitta le château sans même un au revoir. Les deux garçons s'interrogèrent en vain. Ils ne pensèrent pas à faire un rapport entre son départ et l'assassinat, à Sarajevo, de l'archiduc François-Ferdinand par un étudiant anarchiste, que leur raconta leur autre maître d'un ton inexplicablement solennel. Le baron devint renfermé, sans que les garçons comprennent pourquoi. Les jeunes domestiques commencèrent à disparaître sans que les enfants se l'expliquent non plus. Léon grandissait, Wladek devenait plus fort, et tous deux devenaient plus sages.

Un matin de l'été 1915, où les jours étaient pleins de soleil et d'oisiveté, le baron partit pour le long voyage de Varsovie, afin d'y mettre ses affaires en ordre, dit-il. Son absence dura trois semaines et demie, vingt-cinq jours que Wladek cocha un à un sur un calendrier, dans sa chambre, et qui lui parurent une éternité. Le jour où le baron devait rentrer, les deux garçons allèrent à la gare, à Slonim, pour attendre le train hebdomadaire, avec son unique wagon, et saluer le baron à son arrivée. Puis ils revinrent tous trois au château, en silence.

Wladek trouva le grand homme fatigué, vieilli, phénomène lui aussi inexplicable et, pendant la semaine qui suivit, le baron eut avec le majordome des conversations fréquentes, rapides et tendues, interrompues si Léon ou Wladek entraient, attitude ambiguë qui mettait les enfants mal à l'aise, dans la crainte qu'ils avaient d'en être

la cause. Wladek, toujours conscient d'être un étranger dans une maison étrangère, redoutait que le baron ne le renvoie chez le trappeur.

Un soir, quelques jours après son retour, le baron appela les deux enfants dans le hall. Ils arrivèrent, inquiets. Sans explications, il leur annonça qu'ils allaient faire un grand voyage. La brève conversation, incompréhensible pour Wladek sur le moment, devait rester gravée à vie dans sa mémoire.

— Mes chers enfants, commença le baron d'une voix grave, hésitante, les fauteurs de guerre allemands et austro-hongrois sont aux portes de Varsovie. Ils seront bientôt chez nous.

Wladek se rappela une phrase incompréhensible lancée par le précepteur polonais au précepteur allemand pendant la tension de leurs derniers jours ensemble.

— L'heure des peuples opprimés d'Europe est-elle enfin arrivée? demanda-t-il.

Le baron regarda tendrement le visage innocent de Wladek :

— Notre sens national n'a pas péri en cent cinquante ans d'une oppression interminable, répondit-il. Il se peut que le sort de la Pologne soit en jeu autant que celui de la Serbie, mais nous n'avons aucun moyen d'influencer l'histoire. Nous sommes à la merci des trois puissants empires qui nous entourent.

— Nous sommes forts, nous pouvons nous battre, affirma Léon. Nous avons des épées et des boucliers de bois. Les Allemands et les Russes ne nous font pas peur.

— Mon fils, tu as joué à la guerre. La bataille qui s'engage n'opposera pas des enfants. Nous allons trouver un endroit où vivre tranquillement jusqu'à ce que l'histoire décide de notre sort. Il nous faut partir immédiatement. Je ne peux que prier pour que ce ne soit pas la fin de votre enfance.

Léon et Wladek étaient à la fois intrigués et irrités par les paroles du baron. La guerre leur apparaissait comme une aventure excitante qu'ils ne connaîtraient pas s'ils devaient quitter le château. Il fallut plusieurs jours aux domestiques pour emballer les biens du baron, et Wladek et Léon furent prévenus qu'ils partiraient le lundi suivant pour leur petite maison de vacances au nord de Grodno. Les deux enfants poursuivirent leurs travaux et leurs jeux, à peu près livrés à eux-mêmes, mais ils ne trouvaient plus personne au château qui fût disposé à répondre à leurs milliers de questions.

Le samedi, les leçons n'avaient lieu que le matin. Ils traduisaient en latin *Pan Tadeusz*, d'Adam Mickiewicz, lorsqu'ils entendirent des coups de feu. Tout d'abord, Wladek pensa que ces bruits familiers ne signalaient que la présence d'un autre trappeur sur leurs terres. Et les garçons retournèrent à la poésie. Une deuxième salve, beaucoup plus

proche, leur fit lever la tête et ils entendirent alors des cris qui montaient d'en bas. Ils se regardèrent, stupéfaits; ils n'avaient peur de rien, n'ayant rien connu dans leur jeune vie qui pût leur apprendre la peur. Le précepteur s'enfuit, les laissant seuls, puis il y eut encore un coup de feu, cette fois dans le couloir devant leur porte. Les enfants étaient pétrifiés, le souffle coupé.

Soudain, quelqu'un enfonça la porte, et un homme, pas plus âgé que leur précepteur, en uniforme gris et casque d'acier, se dressa devant eux de toute sa hauteur. Léon se serra contre Wladek, qui dévisageait l'intrus. Le soldat leur cria quelque chose en allemand, pour leur demander qui ils étaient. Les enfants connaissaient tous deux l'allemand et le parlaient comme leur langue maternelle mais ni l'un ni l'autre ne répondit. Un autre soldat apparut derrière son compatriote, tandis que le premier s'avançait vers les enfants.

Il les saisit par le cou, comme on attrape des poulets, et les traîna dans le couloir, puis à travers le hall, jusque devant le château et dans les jardins, où ils retrouvèrent Florentyna qui poussait des hurlements hystériques, les yeux fixés sur le gazon devant elle. Léon n'eut pas le courage de regarder et blottit sa tête contre l'épaule de Wladek. Wladek considérait d'un air plus surpris qu'horrié une rangée de cadavres, pour la plupart des domestiques, qu'on retournait face contre terre. Il était fasciné par une moustache qu'il voyait de profil sur un fond de flaque de sang. C'était le trappeur. Florentyna continuait à pousser des cris mais Wladek n'éprouvait rien.

— Où est papa? Où est papa? S'affolait Léon.

Wladek parcourut des yeux une fois encore la rangée de corps. Il remercia Dieu de ne pas y trouver trace du baron Rosnovski. Il était sur le point d'annoncer la bonne nouvelle à Léon lorsqu'un soldat s'approcha d'eux.

— *Wer hat gesprochen ?* demanda-t-il rudement.

— *Ich*, répliqua Wladek d'un air de défi.

Le soldat leva son fusil et abattit un coup de crosse sur la tête de Wladek, qui s'effondra, le visage ruisselant de sang. Où était le baron ? Que se passait-il ? Pourquoi les traitait-on de la sorte dans leur propre maison ? Léon sauta tout de suite sur Wladek, pour essayer de le protéger du deuxième coup de crosse qui, cette fois, visait l'estomac. Lorsque la crosse s'abattit, la force du coup atteignit le crâne de Léon.

Les deux garçons étaient étendus, immobiles, Wladek parce qu'il était encore sous le choc et que Léon pesait sur lui de tout son poids. Et Léon parce qu'il était mort.

Wladek entendit un autre soldat réprimander leur tourmenteur. On ramassa Léon, mais Wladek se cramponnait à son ami. Il fallut deux soldats pour le lui arracher et le jeter sans cérémonie avec les autres, à plat ventre dans l'herbe. Wladek resta les yeux fixés sur le corps sans

vie de son seul ami, jusqu'à ce qu'on le ramène dans le château où, avec quelques survivants hébétés, il fut descendu dans les oubliettes. Personne ne parlait, de peur d'aller rejoindre les cadavres alignés dans l'herbe. Les portes des caves une fois refermées et les voix des soldats s'éloignant, Wladek murmura :

— Mon Dieu...

Dans un coin de la cave, affalé contre le mur, il avait aperçu le baron, indemne mais stupide, les yeux perdus dans le vague, épargné par les envahisseurs pour la seule raison qu'ils avaient besoin d'un responsable parmi leurs prisonniers. Wladek alla à lui, alors que les autres se tenaient le plus possible à distance de leur maître. Ils se regardèrent, ainsi qu'au jour de leur première rencontre. Wladek lui tendit la main et, comme la première fois, le baron la prit. Wladek observait les larmes qui coulaient sur le visage naguère si fier du baron. Ni l'un ni l'autre ne parlait. Ils avaient, l'un et l'autre, perdu l'être qu'ils chérissaient le plus au monde.

William Kane grandissait vite, et il était considéré comme un enfant adorable par tous ceux qui l'approchaient : pendant les premières années de sa vie, généralement des parents à genoux devant lui et des domestiques « gâteux ».

Le dernier étage de l'hôtel du XVIII^e siècle des Kane, à Louisbourg Square, sur Beacon Hill, avait été transformé en nursery, et bourré de jouets. On avait installé une chambre et un salon pour la nurse. Cet étage était assez éloigné de Richard Kane pour qu'il puisse ignorer des problèmes comme les dents qui poussent, les couches mouillées et les appels d'un petit estomac affamé. Le premier cri, la première dent, le premier pas, le premier mot, tout fut consigné dans un album par la mère de William, ainsi que les tailles et les poids successifs du bébé. Et Anne fut très étonnée de constater que ces chiffres ne différaient guère de ceux des autres enfants qu'elle approchait à Beacon Hill.

La nurse, importée d'Angleterre, élevait l'enfant selon des principes qui eussent enchanté un officier de cavalerie prussien. Le père de William venait le voir tous les soirs à 6 heures. Comme il refusait de lui parler en langage de bébé, il finit par ne plus lui parler du tout; ils se contentaient de se regarder l'un l'autre. William saisissait l'index de son père, celui qui servait à vérifier les bilans, et ne le lâchait plus. Et Richard se permettait un sourire.

A la fin de la première année, le rituel fut légèrement modifié et l'enfant fut autorisé à descendre pour aller voir son père. Richard était assis dans son fauteuil de cuir fauve à haut dossier et regardait son premier-né zigzaguer à quatre pattes entre les pieds des meubles, pour reparaître là où on l'attendait le moins, ce qui amena Richard à prédire que le garçon deviendrait certainement sénateur. William fit ses premiers pas à treize mois en se cramponnant à la queue de l'habit de son père. Son premier mot lut Dada, à la satisfaction générale, y compris celle des deux grand-mères Kane et Cabot, qui venaient régulièrement voir l'enfant. Elles ne le poussaient pas elles-mêmes dans sa voiture pour le promener dans Boston le jeudi après-midi, mais elles daignaient suivre la nurse qui le poussait, observant les autres enfants dont la suite n'avait pas la même majesté. Alors que les autres enfants nourrissaient les canards dans les jardins publics, William arrivait à séduire les cygnes dans l'étang de l'extravagant palais vénitien de M. Jack Gardner.

Au bout de deux ans, les grand-mères laissèrent entendre, par allusions et sous-entendus, qu'il était grand temps de penser à un autre petit prodige, le frère qu'il fallait à William. Anne leur donna la

satisfaction de se trouver enceinte et fut désolée de constater, en entamant son quatrième mois, qu'elle se sentait de moins en moins en forme.

Le Dr MacKenzie cessa de sourire en auscultant le ventre grossissant de la future mère, et lorsqu'elle fit une fausse couche, à la seizième semaine, il n'en fut pas surpris. Mais il ne lui permit pas de se complaire dans son chagrin. Dans ses notes, il écrivit « Pré-éclampsie? » et lui dit :

— Ma chère Anne, la raison de votre mauvais état de santé était que vous faisiez trop de tension, et que celle-ci eût encore monté à mesure que votre grossesse avançait. La médecine n'a pas encore découvert le secret de la tension artérielle et nous n'en savons à peu près rien, sinon que c'est un état dangereux pour tout le monde, et surtout pour une femme enceinte.

Anne retint ses larmes en pensant aux perspectives d'un avenir sans autres enfants.

— Mais ça ne recommencera pas pour ma prochaine grossesse? interrogea-t-elle, formulant sa question de façon à inciter le docteur à faire une réponse favorable.

— Je serais bien étonné que non, ma chère enfant, je regrette d'avoir à vous le dire, mais je vous déconseille formellement d'attendre encore un enfant.

— Mais cela ne me gênerait pas de ne pas me sentir en forme pendant quelques mois si...

— Je ne parle pas de vous sentir plus ou moins en forme. Je parle de ne pas risquer votre vie inutilement.

Ce fut un coup terrible pour Richard et pour Anne, qui avaient été l'un et l'autre enfant unique. Tous deux avaient compté créer une famille aux dimensions de leur maison et de leurs responsabilités envers la prochaine génération.

— Que reste-t-il à faire pour une jeune femme? demanda la grand-mère Cabot à la grand-mère Kane.

Dès lors, nul n'osa plus aborder la question, et William devint l'objet de toutes les préoccupations.

Richard était devenu président de la Kane and Cabot Bank and Trust Company à la mort de son père, en 1904. Il se plongea jusqu'au cou dans le travail de la banque. Le siège en était dans State Street, bastion des fortunes immobilières et financières, et elle avait des succursales à New York, Londres et San Francisco. Cette dernière avait posé des problèmes à Richard peu après la naissance de William : elle avait été anéantie, comme la Crocker National Bank, la Wells Fargo et la California Bank, non pas financièrement, mais matériellement, au ras du sol, par le grand tremblement de terre de 1906. Richard, prudent de nature, était bien assuré aux Lloyd's de Londres. Ces

gentlemen avaient scrupuleusement payé jusqu'au dernier penny et Richard avait pu reconstruire. Mais il avait passé une année fatigante à faire plusieurs fois les quatre jours de train entre Boston et San Francisco pour surveiller les travaux. Il inaugura les nouveaux bureaux, à Union Square, en octobre 1907, juste à temps pour pouvoir se consacrer à d'autres problèmes qui se posaient à l'est du pays. Les guichets des banques de New York faisaient l'objet d'une sorte de ruée, encore modérée, mais suffisante pour mettre les plus petites en difficulté face à des retraits de fonds tout de même importants. J.P. Morgan, le légendaire président de la puissante banque qui portait son nom, invita Richard à former un consortium pour traverser la crise ensemble. Richard accepta, son courage se révéla payant et la crise s'apaisa, mais non sans quelques bonnes nuits blanches pour Richard.

William, pour sa part, dormait consciencieusement, indifférent aux tremblements de terre et aux faillites bancaires. Il y avait des cygnes à nourrir et des visites à faire à Milton, à Brookline et à Beverly, pour être exhibé à tous les membres de son aristocratique famille.

Au début du printemps de l'année suivante, Richard s'offrit un nouveau jouet en échange d'un investissement prudent en faveur d'un certain Henry Ford, qui se prétendait capable de construire une voiture à moteur pour M. Tout-le-Monde.

La banque avait invité M. Ford à déjeuner et Richard fut ainsi amené à acheter un modèle T pour la somme énorme de huit cent cinquante dollars. Henry Ford avait assuré à Richard que si seulement la banque voulait bien le soutenir, le prix pourrait descendre à trois cent cinquante dollars en quelques années et tout le monde achèterait ses voitures, ce qui vaudrait de solides bénéfices à ses commanditaires.

Richard l'avait donc commandité, et c'était la première fois qu'il avait placé de l'argent chez un homme qui voulait faire baisser de moitié le prix de son produit.

Au départ, Richard craignait que sa voiture à moteur, malgré sa couleur noire, ne fût pas considérée comme un moyen de transport sérieux pour le président d'une banque, mais il fut rassuré par l'admiration qu'il lut dans les regards qui se posaient sur son engin. A quinze kilomètres à l'heure, il était plus bruyant qu'un cheval, mais il avait l'avantage de ne pas lâcher de crottin au milieu de Mount Vernon Street. Son seul désaccord avec M. Ford venait de ce que celui-ci refusait d'offrir le modèle T en différentes couleurs. M. Ford voulait s'en tenir au noir pour ne pas relever ses prix. Anne, plus sensible que son mari à l'opinion des gens convenables, refusa de monter dans la voiture jusqu'au moment où les Cabot en achetèrent une eux aussi.

William, lui, adorait l'« automobile », pour l'appeler comme la presse, et avait immédiatement estimé qu'on l'avait achetée pour lui, afin de remplacer sa voiture d'enfant sans moteur et désormais

périmée. Il préférerait aussi le chauffeur, avec ses grosses lunettes et sa casquette, à sa nurse. La grand-mère Kane et la grand-mère Cabot jurèrent qu'elles ne monteraient jamais dans le terrible engin et elles tinrent parole. La grand-mère Kane, il est vrai, devait voyager dans un véhicule motorisé le jour de son enterrement, mais sans en être informée.

Pendant les deux années qui suivirent, la banque grandit en taille et en force, comme William. Les Américains recommençaient à investir, à miser sur l'expansion, et de grosses sommes prirent le chemin de la Kane et Cabot pour être réinvesties dans des affaires en plein développement comme les tanneries Lowell à Lowell, dans le Massachusetts. Richard regardait croître sa banque et son fils avec une satisfaction sans surprise.

Pour le cinquième anniversaire de William, il reprit son fils des mains des femmes et engagea, pour quatre cent cinquante dollars par an, un précepteur, un certain M. Munro, choisi par Richard lui-même sur une liste de huit candidats établie par son secrétaire privé. M. Munro fut chargé de faire en sorte que William soit prêt à entrer à Saint-Paul à douze ans. William s'attacha immédiatement à M. Munro, qui lui paraissait très âgé et très intelligent. En réalité, il avait vingt-trois ans et possédait l'équivalent d'une licence de lettres de l'université d'Edimbourg.

William apprit très vite à lire et à écrire couramment, mais sa véritable passion était les chiffres. Son seul regret était que, sur les huit cours qu'on lui faisait chaque jour, il n'y en eût qu'un d'arithmétique. Il fit bientôt observer à son père qu'un huitième de la journée était un placement bien modeste pour quelqu'un qui serait un jour président d'une banque.

Pour compenser le manque de sens de l'avenir de son précepteur, William se mit à harceler tous les membres de la famille à sa portée pour qu'ils lui proposent des opérations à faire de tête. La grand-mère Cabot, qui n'avait jamais été convaincue que diviser un chiffre par quatre donnerait le même résultat que de le multiplier par un quart — et entre ses doigts, en effet, les deux opérations aboutissaient à des solutions différentes — se trouva rapidement dépassée par son petit-fils; mais la grand-mère Kane avait un certain sens des affaires et maniait sans erreur les fractions, les intérêts composés et les divisions de huit gâteaux par neuf enfants.

— Grand-mère, lui dit William, aimablement mais fermement, un jour qu'elle avait séché sur sa dernière énigme, tu devrais m'acheter une règle à calcul. Comme ça, je ne te dérangerai plus.

Etonnée par sa précocité, elle lui acheta la règle, non sans se demander tout de même s'il saurait vraiment s'en servir. C'était la

première fois que la grand-mère Kane éludait un problème au lieu de le résoudre.

Pour Richard, des problèmes commençaient à se poser à l'Est. Le président de sa succursale de Londres était mort à son bureau et Richard sentit que sa présence allait être nécessaire à Lombard Street. Il proposa à Anne de l'accompagner en Europe avec William, persuadé que cette expérience anglaise ne ferait que du bien à son fils. Il pourrait visiter tous les endroits dont M. Munro lui parlait si souvent. Anne, qui ne connaissait pas l'Europe, était pleine d'enthousiasme et bourra trois malles-cabines de toilettes élégantes et hors de prix pour affronter le Vieux Monde. William considéra que sa mère commettait une injustice en ne lui permettant pas d'emporter cet outil indispensable en voyage : sa bicyclette.

Les Kane allèrent en train à New York, d'où l'Aquitania partait pour Southampton. Anne fut terrorisée par les immigrants qui vendaient leur camelote sur les quais, et elle fut bien soulagée quand elle put se remettre de ses émotions dans sa cabine. William, lui, fut stupéfié par l'immensité de New York. Jusqu'alors, il s'était toujours figuré que la banque de son père était le plus grand immeuble d'Amérique, sinon du monde.

Il voulut acheter une glace rose et jaune à un vendeur tout habillé de blanc et coiffé d'un canotier, mais son père ne voulut pas en entendre parler. Du reste, Richard n'avait jamais de monnaie sur lui.

William eut le coup de foudre pour l'énorme navire et se fit vite un ami du commandant, qui lui révéla tous les secrets du paquebot vedette de la Cunard.

Richard et Anne, naturellement invités à la table du commandant, s'excusèrent, à peine le paquebot sorti du port, pour le temps que leur fils prenait à l'équipage.

— Pas du tout, répondit le marin à barbe blanche. Nous sommes déjà amis, William et moi. Simplement, je voudrais bien pouvoir répondre à toutes ses questions sur les vitesses et les distances. Il faut que je me renseigne tous les soirs auprès du chef mécanicien pour essayer de ne pas me faire coller le lendemain.

Au bout de six jours de mer, l'Aquitania remonta la Solent et jeta l'ancre à Southampton. William était désolé de le quitter, et il y eût certainement eu des larmes sans la découverte de la Rolls-Royce Silver Ghost qui attendait sur le quai, toute équipée y compris le chauffeur, prêt à les conduire à Londres. Richard décida sur-le-champ qu'il ferait envoyer la voiture à New York à la fin du voyage, et ce fut la décision la plus insolite qu'il devait prendre de sa vie. Il expliqua à Anne, sans la convaincre vraiment, qu'il voulait montrer la Rolls à Henry Ford.

Chez les Kane, on logeait toujours au Ritz quand on allait à Londres, ce qui était commode pour Richard dont le bureau dans la

City était ainsi tout proche. Tandis que son mari était à la banque, Anne montra à William la tour de Londres, Buckingham Palace et la relève de la Garde. William trouva tout « formidable », sauf l'accent des Anglais qu'il avait du mal à comprendre.

— Pourquoi ils ne parlent pas comme nous, maman? S'enquit-il.

Et il fut tout étonné d'apprendre que la question se posait plutôt en sens inverse, puisqu'« ils » étaient les premiers. La principale distraction de William était de regarder les soldats dans leur uniforme rouge éclatant, avec leurs gros boutons dorés, qui montaient la garde devant Buckingham Palace.

Il tenta d'engager la conversation avec eux, mais ils regardaient droit devant eux sans sourciller.

— Si on en remportait un ? demanda-t-il à sa mère.

— Non, mon chéri. Il faut qu'ils restent ici pour garder le roi.

— Mais il en a plein ! Pourquoi je ne peux pas en avoir juste un ?

« A titre exceptionnel », selon les propres termes d'Anne, Richard s'offrit un après-midi de congé pour emmener sa femme et son fils voir, dans le West End, une pantomime anglaise traditionnelle — *Jack and the Beanstalk* —, au théâtre de l'Hippodrome. William adore Jack et voulut aussitôt couper tous les arbres qu'il voyait, persuadé qu'ils cachaient tous un monstre. Après la séance, ils allèrent prendre le thé chez Fortnum and Mason, à Piccadilly, et Anne permit à William deux gâteaux à la crème et une nouveauté appelée *doughnut*. Dès lors, il fallut ramener William tous les jours chez Fortnum.

Les vacances passèrent trop vite pour William et sa mère, alors que Richard, satisfait de son séjour à Lombard Street et du nouveau directeur qu'il avait nommé, commençait à avoir hâte de repartir. Il recevait tous les jours des télégrammes de Boston qui lui faisaient trouver le temps long en Angleterre. Pour finir, un de ces messages lui apprit que les vingt-cinq mille ouvriers d'une filature de coton de Lawrence, où sa banque avait de gros intérêts, s'étaient mis en grève. Il fut bien aise que leurs billets de retour fussent retenus pour trois jours plus tard.

William était heureux de rentrer pour raconter à M. Munro toutes les choses passionnantes qu'il avait faites en Angleterre et pour retrouver ses deux grand-mères.

Il était sûr qu'elles n'avaient jamais rien fait d'aussi extraordinaire que d'aller dans un vrai théâtre avec tous les autres spectateurs. Anne aussi était contente de rentrer, tout en ayant été aussi heureuse que William pendant le voyage : ses toilettes et sa beauté avaient fait sensation auprès des Britanniques pourtant peu démonstratifs. Pour mettre un point final brillant à leur voyage, elle emmena William, la veille de leur départ, à un thé à Eaton Square, sur l'invitation de la femme du nouveau directeur de la succursale de Richard. Elle aussi

avait un fils, Stuart, âgé de huit ans, et durant les deux semaines où ils avaient joué ensemble, William avait pris l'habitude de le considérer comme un ami adulte irremplaçable. La réception, cependant, fut un peu guindée parce que Stuart était légèrement souffrant et William, par sympathie pour son nouvel ami, annonça à sa mère qu'il allait être malade aussi. Anne et William rentrèrent au Ritz plus tôt qu'ils ne l'avaient prévu. Elle ne le regretta pas trop car elle allait avoir un peu plus de temps pour surveiller le chargement de ses grosses malles-cabines, et elle était persuadée que William jouait la comédie pour plaire à Stuart. Lorsqu'elle eut couché son fils ce soir-là, elle constata qu'il avait tenu parole : il avait en effet un peu de fièvre. Elle le fit remarquer à Richard pendant le dîner.

— C'est sans doute l'excitation du départ, répliqua-t-il distraitemment.

— Je l'espère. Je ne tiens pas à ce qu'il soit malade pendant les six jours en mer.

— Il sera en pleine forme demain, assura Richard, sur le ton d'un ordre discret.

Mais lorsque Anne alla réveiller William le lendemain matin, elle le trouva couvert de petites taches rouges, et faisant 38°5 de fièvre.

Le médecin de l'hôtel diagnostiqua la rougeole et insista courtoisement pour que William ne prenne pas le bateau, non seulement dans son propre intérêt mais aussi dans celui des autres passagers. Il n'y avait rien d'autre à faire que de le laisser dans son lit avec une bouillotte bien chaude et d'attendre le départ du prochain bateau. Richard fut incapable de supporter ces trois semaines de retard et décida de partir comme prévu. A regret, Anne accepta de changer les réservations au dernier moment. William suppliait son père de le laisser partir avec lui : ces vingt et un jours avant le retour de l'Aquitania à Southampton paraissaient à l'enfant une éternité. Mais Richard fut inflexible et engagea une nurse pour s'occuper de lui et le convaincre de son mauvais état de santé.

Anne accompagna Richard à Southampton dans la Rolls toute neuve.

— Je vais me sentir bien seule à Londres sans toi, Richard, lui dit-elle timidement au moment de la séparation, malgré sa crainte de se voir taxer de sentimentalité bien féminine.

— Moi aussi, ma chère, je vais me sentir un peu seul à Boston sans toi, répondit-il, l'esprit tout occupé des ouvriers du coton en grève.

Anne rentra à Londres par le train en se demandant comment elle allait occuper les trois semaines à venir. William dormit bien cette nuit-là, et au matin les rougeurs paraissaient moins redoutables. Le docteur et la nurse insistèrent toutefois avec énergie pour qu'il garde encore le lit. Anne consacra ses loisirs à écrire à sa famille, tandis que

William restait dans son lit en protestant. Le jeudi matin, il se leva de bonne heure et passa dans la chambre de sa mère, ayant presque retrouvé la pleine forme. Il se glissa dans le lit contre elle et le contact de ses mains froides la réveilla aussitôt. Anne fut enchantée de le voir aussi manifestement guéri.

Elle sonna pour demander le petit déjeuner au lit pour tous les deux, une faiblesse que le père de William n'eût jamais tolérée.

On frappa doucement à la porte et un homme en livrée rouge et or entra avec un vaste plateau d'argent. Des œufs, du bacon, des tomates, des toasts et de la marmelade — un véritable festin ! William regardait le plateau avec des yeux voraces, comme s'il n'arrivait pas à se rappeler quand il avait mangé son dernier vrai repas. Anne parcourait distraitement le journal du matin. Richard lisait toujours le Times quand il était à Londres et la direction avait pensé qu'elle en aurait besoin aussi.

— Regarde, maman ! s'exclama William en voyant une photographie dans une page intérieure. Une photo du bateau de papa ! Qu'est-ce que c'est une catastrophe ?

La photo du *Titanic* occupait toute la largeur de la page. Sans se soucier de l'attitude réservée qui doit être celle d'un Lowell ou d'une Cabot en toute circonstance, Anne éclata en sanglots en pressant sur son cœur son fils unique. Ils restèrent assis dans le lit pendant un long moment, serrés l'un contre l'autre, sans que William comprenne très bien pourquoi. Anne, elle, savait qu'ils venaient de perdre l'un et l'autre l'être qu'ils chérissaient le plus au monde.

Sir Piers Campbell, le père du jeune Stuart, arriva presque aussitôt à l'appartement 107 du Ritz. Il attendit au salon que la jeune veuve eût revêtu son unique robe noire. William s'habilla lui aussi, toujours sans bien savoir ce qu'était une catastrophe. Anne demanda à Sir Piers d'expliquer à son fils toutes les implications du mot. Alors William dit seulement :

— Moi, je voulais aller sur le bateau avec papa. On ne m'a pas laissé !

Il ne pleurait pas, refusant de croire que son père pouvait mourir. Il serait sûrement parmi les survivants. Dans toute sa carrière d'homme politique, de diplomate et maintenant de président de la Kane et Cabot de Londres, jamais Sir Piers n'avait vu tant de sang-froid chez un enfant si jeune. La présence d'esprit est une qualité exceptionnelle, devait remarquer Sir Piers par la suite. Richard la possédait et il l'avait transmise à son fils unique.

Anne se mit à passer au crible les listes de survivants, qui arrivaient irrégulièrement d'Amérique. Toutes confirmaient que Richard Lowell Kane était toujours considéré comme perdu en mer, et présumé noyé. Au bout d'une semaine, William lui-même commença à

abandonner tout espoir que son père pût être parmi les survivants.

Anne n'embarqua pas sans réticence sur l'Aquitania, mais William, lui, curieusement, avait hâte de partir. Pendant des heures, il demeura sur la passerelle, regardant une mer totalement vide.

— Je le trouverai demain, promettait-il à sa mère, d'abord avec confiance, puis, peu à peu, avec un doute qu'il n'arrivait plus à dissimuler.

— Personne ne peut survivre trois semaines dans l'Atlantique, William.

— Pas même mon père?

— Pas même lui.

Lorsque Anne rentra à Boston, les deux grand-mères l'attendaient chez elle, prêtes à faire face aux devoirs qui leur incombaient désormais. Elles étaient de nouveau responsables, et Anne accepta passivement leur autorité.

Elle n'avait plus guère d'autre raison de vivre que son fils, et les grand-mères prenaient visiblement son destin en main. William se montra poli, mais sans jouer le jeu. Toute la journée, il assistait sagement à ses leçons avec M. Munro, mais, le soir, il pleurait dans les bras de sa mère.

— Ce qu'il lui faut, ce sont d'autres enfants pour lui tenir compagnie, décidèrent les deux grand-mères.

Elles remercièrent M. Munro et la nurse et envoyèrent William à la Sayre Academy, dans l'espoir que cette entrée dans la vie et la compagnie d'autres enfants le remettraient d'aplomb.

Richard avait légué à William l'essentiel de ses biens, qui seraient gérés par la famille jusqu'à ses vingt et un ans. Le testament comportait un codicille. Richard comptait que son fils deviendrait président de la banque par son seul mérite. Ce fut l'unique partie du testament qui intéressa William, le reste lui revenant de droit par sa naissance. Anne recevait un capital de cinq cent mille dollars par an nets d'impôts, qui lui serait retiré si elle se remariait. Elle héritait aussi de la maison de Beacon Hill, du manoir d'été du bord de mer, de la maison dans le Maine et d'une petite île au large du cap Cod, le tout devant revenir à William à la mort de sa mère. Les deux grand-mères héritaient chacune de deux cent cinquante mille dollars, et de lettres qui ne laissaient aucun doute sur leur responsabilité si Richard mourait avant elles. La fortune de William serait gérée par la banque, les parrains et marraine de William faisant fonction de tuteurs. Le revenu serait réinvesti chaque année dans des valeurs de « père de famille ».

Les grand-mères gardèrent le grand deuil une année entière et, bien que n'ayant encore que vingt-huit ans, Anne paraissait son âge pour la première fois de sa vie. Contrairement à Anne, les grand-mères

cachèrent leur chagrin à William, qui finit par le leur reprocher.

— Il ne vous manque pas, papa? demanda-t-il un jour à la grand-mère Kane en la regardant avec ses yeux bleus qui lui rappelaient son fils.

— Si, mon petit. Mais il n'eût pas aimé nous voir nous apitoyer sur nous-mêmes.

— Mais je veux qu'on se souvienne de lui, toujours ! dit William d'une voix étranglée.

— William, je vais te parler comme si tu étais déjà une grande personne. Nous honorerons toujours sa mémoire, et tu joueras ton rôle en devenant tout ce que ton père attendait de toi. Tu es le chef de famille et l'héritier d'une grosse fortune. Tu dois donc te préparer, en travaillant bien, à être digne de cet héritage, dans l'esprit où ton père a travaillé pour l'accroître.

William ne répondit pas. C'était là enfin la raison de vivre qui lui manquait jusqu'alors, et il suivit le conseil de sa grand-mère. Il apprit à vivre avec sa peine sans se plaindre et, dès lors, il se jeta tête baissée dans ses études à l'école, heureux seulement lorsque sa grand-mère était contente de lui. Il excellait dans toutes les matières et, en mathématiques, il n'était pas seulement premier, mais en avance de plusieurs années sur sa classe. Partout où son père avait été excellent, il s'était juré d'être meilleur encore. Il se rapprocha davantage de sa mère et se mit à se méfier de tout ce qui n'appartenait pas à la famille, de sorte qu'on le prit souvent pour un enfant solitaire et, à tort, pour un snob.

Les grand-mères, pour son septième anniversaire, décidèrent qu'il était temps de donner à William le sens de la valeur de l'argent. Elles lui allouèrent donc un dollar par semaine d'argent de poche, mais en exigeant qu'il tînt sa comptabilité, jusqu'au moindre cent dépensé.

Dans ce but, elles lui firent cadeau d'un livre de comptes relié en cuir vert, qui leur avait coûté quatre-vingt-quinze cents, qu'elles déduisirent du dollar de sa première semaine. A partir de la deuxième semaine, les grand-mères assumèrent tour à tour le versement du dollar tous les samedis matin. William, dès lors, plaça cinquante cents, dépensa vingt cents, donna dix cents à une œuvre de charité de son choix et garda vingt cents en réserve. A chaque fin de trimestre, les grand-mères contrôlaient le livre de comptes et le rapport écrit de ses opérations, de la main de William. Au bout de trois mois, William était tout prêt à tenir ses comptes lui-même. Il avait donné un dollar vingt cents aux Boy-scouts of America qui venaient d'être fondés, et économisé quatre dollars, qu'il avait demandé à sa grand-mère Kane de placer sur un compte d'épargne à la banque de son parrain, J.P. Morgan. Il avait dépensé en outre trois dollars huit cents qu'il n'avait pas à justifier et gardait un dollar en réserve. Le livre vert était une

source de vives satisfactions pour les grand-mères : le doute n'était pas permis, William était bien le fils de Richard Kane.

A l'école, William se faisait peu d'amis, notamment parce qu'il craignait de fréquenter d'autres familles que les Cabot, les Lowell ou des enfants de familles plus riches que la sienne. Cela réduisait considérablement son choix et il devint un enfant assez renfermé, ce qui donnait des soucis à sa mère. Elle eût voulu voir William mener une existence plus normale et n'approuvait pas, au fond de son cœur, les livres de comptes et les placements. Anne eût préféré voir à William une quantité de jeunes amis plutôt que des conseillers âgés; qu'il se salisse et se fasse des plaies et des bosses au lieu de rester sans taches; qu'il collectionne des grenouilles et des tortues plutôt que des actions et des bilans de société; en bref, qu'il soit un petit garçon comme les autres.

Mais elle n'avait jamais eu le courage de parler aux grand-mères de ses craintes, et du reste les grand-mères ne s'intéressaient à aucun autre petit garçon.

A son neuvième anniversaire, William présenta le livre de comptes à ses grand-mères pour leur second contrôle annuel. Le registre de cuir vert montrait, pour ses deux ans d'existence, plus de cinquante dollars d'épargne. Il fut particulièrement fier de faire remarquer aux grand-mères une mention précise : B 6, indiquant qu'il avait retiré son argent de la banque Morgan aussitôt après avoir appris la mort du grand financier parce qu'il avait constaté que les actions de la banque de son père avaient baissé brusquement après la mort de celui-ci. Il avait réinvesti la même somme trois mois plus tard, avant que le public ne s'aperçoive que la société dépassait les dimensions d'un seul homme.

Les grand-mères furent dûment impressionnées et permirent à William de vendre sa vieille bicyclette pour en acheter une neuve, après quoi il lui resta un capital de plus de cent dollars, qu'une des grand-mères plaça pour lui à la Standard Oil of New Jersey. Le pétrole, dit sagement William, ne peut que devenir de plus en plus cher. Il allait tenir son livre de comptes méticuleusement à jour jusqu'à son vingt et unième anniversaire. Si les grand-mères avaient encore été de ce monde ce jour-là, elles eussent été fières du dernier total de la colonne avoir.

Wladek était le seul des survivants qui connût bien les oubliettes. Quand il jouait à cache-cache avec Léon, il avait passé bien des moments heureux dans ces salles aux murs de pierre, sans souci, avec la certitude de pouvoir revenir au château quand il le voudrait. Il y avait quatre salles en tout, sur deux étages. Deux d'entre elles, une petite et une plus grande, étaient au niveau du sol.

La plus petite s'appuyait à la muraille du château, qui dispensait un jour parcimonieux par une grille située très haut dans la pierre. Au bas d'un escalier de cinq marches se trouvaient deux autres salles de pierre, totalement obscures et fort mal aérées. Ce fut dans la petite salle du niveau supérieur que Wladek conduisit le baron. Celui-ci ne quitta d'abord pas le coin où il s'assit, immobile et silencieux, les yeux dans le vide. Puis il désigna Florentyna pour être sa servante personnelle.

Comme Wladek était la seule personne qui osât demeurer dans la même salle que le baron, les domestiques ne devaient jamais discuter son autorité. C'est ainsi qu'à l'âge de neuf ans il assumait la responsabilité de la vie quotidienne de ses compagnons de captivité. Et que, dans les oubliettes, il devint leur maître. Il répartit les vingt-quatre domestiques restants en trois groupes de huit, s'efforçant autant que possible de ne pas séparer les familles, et il établit une permutation régulière. Pendant les huit premières heures, au niveau supérieur, où il y avait de l'air et de la lumière, on mangeait et on prenait de l'exercice. Pendant huit autres, les plus appréciées, on travaillait au château pour les occupants. Les huit dernières heures, on les passait à dormir dans l'une des salles du bas. Personne, sauf le baron et Florentyna, ne pouvait savoir avec certitude quand Wladek dormait, car il assistait toujours à chaque changement de service.

La nourriture était distribuée toutes les douze heures. Les gardes apportaient une outre de lait de chèvre, du pain noir, du millet et, de temps en temps, des noix dont Wladek faisait vingt-huit parts, pour donner toujours deux parts au baron sans qu'il s'en aperçoive.

Les nouveaux occupants des caves, dont la placidité naturelle s'était changée en un abrutissement total depuis leur incarcération, ne trouvaient rien de surprenant dans le fait qu'un enfant de neuf ans disposât ainsi de leurs existences.

Une fois chaque permutation effectuée, Wladek retournait auprès du baron dans la petite cave. Au début, il attendait de lui des conseils, mais le regard de son maître était aussi implacable et glacé, à sa manière, que les yeux de tous les gardes allemands. Le baron n'avait

plus prononcé un mot depuis l'instant où il avait été fait prisonnier dans son propre château. Sa barbe avait poussé et lui tombait sur la poitrine, et son corps solide commençait à se dessécher. Son regard naguère si fier devenait résigné. Wladek avait peine à se souvenir de la voix qu'il aimait tant, et il s'habitua à l'idée qu'il ne l'entendrait plus jamais. Au bout de quelque temps, il obéit au désir informulé de son maître et garda le silence en sa présence.

Quand il vivait en sécurité au château, Wladek n'avait jamais pensé à la veille : chaque heure de chaque jour du présent l'occupait totalement. Maintenant, il ne se rappelait même plus l'heure précédente. Rien ne changeait jamais. Les minutes se succédaient sans espoir, pour constituer des heures qui devenaient des jours pour se transformer en mois qui disparaissaient sans laisser aucune trace. Seules l'arrivée de la nourriture, l'apparition ou la disparition du jour indiquaient que douze heures venaient de s'écouler, et l'intensité de la lumière, les orages occasionnels, la glace qui givrait les murs du château pour ne fondre qu'au retour du soleil, marquaient la succession des saisons d'une façon que Wladek n'eût jamais pu apprendre dans un livre. La nuit, il prenait plus nettement conscience de la puanteur de mort qui se glissait jusqu'aux coins les plus éloignés des quatre caves, et que seuls pouvaient faire oublier un instant le soleil du matin, un peu de brise fraîche ou, surtout, insigne soulagement, le retour de la pluie.

Au soir d'une journée d'orages incessants, Wladek et Florentyna profitèrent de la pluie pour se laver dans une mare qui s'était formée sur le sol dallé de la cave supérieure. Ils n'avaient remarqué ni l'un ni l'autre que les yeux du baron avaient suivi Wladek avec intérêt lorsqu'il avait ôté sa chemise déchirée pour se rouler comme un jeune chien dans l'eau presque propre en continuant à se frotter jusqu'à ce que des traînées blanches apparaissent sur son corps. Soudain, le baron parla, d'une voix presque inaudible :

— Wladek, je ne te vois pas bien. Viens ici.

Wladek fut stupéfait du son de cette voix qu'il n'avait pas entendue depuis si longtemps et ne regarda même pas dans sa direction. Il était certain qu'elle marquait l'apparition de la folie, qui s'était déjà emparée de deux des plus vieux domestiques.

— Viens, mon garçon.

Inquiet, Wladek obéit et se plaça devant le baron, qui plissa ses yeux affaiblis, dans un intense effort de concentration. Il tendit les mains vers l'enfant, passa un doigt sur sa poitrine et le considéra d'un air incrédule :

— Wladek, peux-tu m'expliquer cette petite infirmité?

— Non, maître, rétorqua Wladek, gêné. C'est de naissance. Ma mère nourricière affirmait que c'était la marque de Dieu.

— Quelle femme stupide! C'est la marque de ton propre père, déclara doucement le baron avant de retomber dans le silence pendant plusieurs minutes.

Wladek restait debout devant lui sans bouger d'un pouce. Lorsque le baron reprit enfin la parole, sa voix était redevenue vivante :

— Assieds-toi, mon petit, dit-il.

Wladek obéit aussitôt et regarda une fois de plus le lourd bracelet d'argent qui flottait à présent autour du poignet du baron. Un rayon de lumière filtrant par une fissure du mur faisait briller la magnifique gravure des armes des Rosnovski dans l'obscurité de la cave.

— Je ne sais pas combien de temps les Allemands ont l'intention de nous garder enfermés ici. J'avais d'abord pensé que cette guerre ne durerait que quelques semaines. Je me suis trompé. Il faut maintenant envisager la possibilité qu'elle dure très longtemps. Dans cette perspective, il nous faut employer notre temps de façon plus utile, car je sais que ma vie tire à sa fin.

— Non, non ! protesta Wladek.

Mais le baron continua, comme s'il n'avait rien entendu :

— Ta vie à toi, mon enfant, n'a pas encore commencé. Je vais donc poursuivre ton éducation.

Le baron ne parla plus ce jour-là, comme s'il méditait sur les conséquences de ses paroles. C'est ainsi que Wladek eut un nouveau précepteur et, comme ils n'avaient ni plume ni papier, il lui fallut se contenter de répéter tout ce que le baron disait. Celui-ci lui enseigna de longs passages des poèmes d'Adam Mickiewicz et de Jan Kochanowski, et aussi de l'*Encide*. Dans cette salle de classe austère, Wladek apprit la géographie, les mathématiques et quatre langues : le russe, l'allemand, le français et l'anglais. Mais ses moments les plus heureux étaient ceux où il apprenait l'histoire. L'histoire de son pays partagé depuis un siècle, les espoirs déçus des Polonais en une Pologne unifiée, leur angoisse au moment de la défaite de Napoléon par les Russes en 1812.

Il apprit les récits héroïques de temps plus anciens et plus heureux, lorsque le roi Jan Casimir avait voué la Pologne à la Vierge après avoir repoussé les Suédois à Czstochowa, et comment le puissant prince Radziwill, grand propriétaire terrien et passionné de chasse, avait tenu sa cour près de Varsovie. La dernière leçon de Wladek, chaque jour, était l'histoire de la famille Rosnovski. Le baron lui répétait inlassablement — et Wladek ne se lassait jamais de l'entendre — comment un de ses illustres ancêtres, qui avait servi en 1794 sous le général Dabrowski, puis en 1809 sous Napoléon lui-même, avait été récompensé par l'empereur qui lui avait décerné une terre et le titre de baron. Il apprit aussi que le grand-père du baron avait siégé au conseil de Varsovie, et que son père avait joué un rôle dans la

naissance de la Pologne nouvelle. Wladek trouvait un bonheur sans mélange dans cette cave que le baron transformait en salle de classe.

Les gardes à la porte des caves étaient relevés toutes les quatre heures et toute conversation entre eux et les prisonniers était *strengst verboten*. Par bribes, Wladek glanait des nouvelles de la guerre — les offensives de Hindenburg et de Ludendorff, la révolution en Russie et son retrait de la guerre au traité de Brest-Litovsk.

Wladek commençait à croire que la seule issue pour les prisonniers des oubliettes était la mort. Les portes s'ouvrirent neuf fois pendant les deux années qui suivirent et Wladek en vint à se demander s'il était destiné à passer le reste de sa vie dans ce trou empesté, dans un vain combat contre le désespoir en se meublant l'esprit d'un vain savoir qui ne verrait jamais le jour de la liberté.

Le baron continuait à lui donner des leçons malgré sa vue et son ouïe qui baissaient graduellement. Wladek devait s'asseoir plus près de lui de jour en jour.

Florentyna — sa sœur, sa mère, sa meilleure amie — menait une bataille moins abstraite contre les rigueurs de leur prison. De loin en loin, les gardiens lui procuraient un seau de sable ou de paille fraîche pour recouvrir le sol crasseux, et la puanteur devenait un peu moins insupportable pendant quelques jours. Les rats s'infiltraient dans l'obscurité, à l'affût du moindre morceau de pain ou de pomme de terre, et apportaient avec eux les maladies et, plus encore, la crasse. L'odeur aigre de l'urine et des excréments humains et animaux décomposés agressait les narines et Wladek souffrait régulièrement de nausées. Il rêvait surtout de pouvoir se laver et passait des heures à regarder le plafond des oubliettes en se rappelant les bains bien chauds et le bon savon avec lesquels, tout près dans l'espace et si loin dans le temps, la *niania* les lavait, Léon et lui, après une simple journée de jeux, protestant avec indulgence contre les genoux crottés et les ongles sales.

Au printemps 1918, il ne restait que quinze survivants sur les vingt-six personnes qui avaient été emprisonnées dans les oubliettes avec Wladek. Tout le monde continuait à traiter le baron comme le maître, et Wladek était reconnu par tous comme son intendant. Wladek souffrait surtout pour sa chère Florentyna, qui avait maintenant vingt ans. Elle avait depuis longtemps abandonné tout espoir, persuadée qu'elle allait passer le reste de sa vie dans les caves. Wladek n'admettait jamais en sa présence qu'il perdait espoir lui aussi, mais, bien qu'il n'eût que douze ans, il commençait à se demander s'il fallait croire à un avenir quelconque.

Un soir, au début de l'automne, Florentyna s'approcha de Wladek dans la plus grande cave :

— Le baron veut te voir.

Wladek se leva aussitôt, laissant un domestique de confiance partager les rations, et se rendit auprès du vieil homme. Le baron souffrait beaucoup, et Wladek mesura pour la première fois une évidence éclatante : la maladie avait rongé par endroits la chair même, ne laissant que la peau sur les os, marquée de taches verdâtres. Le baron demanda de l'eau et Florentyna alla lui en chercher dans le seau à moitié plein suspendu à un bâton dans le mur de l'autre côté des barreaux. Lorsqu'il eut fini de boire, il parla, lentement, avec difficulté :

— Tu as vu tant de morts, Wladek, qu'une de plus ne te fera pas grande impression. Quant à moi, j'avoue que je n'ai plus peur de m'évader de ce monde.

— Non ! Non ! Ce n'est pas vrai ! s'écria Wladek, en s'accrochant au baron pour la première fois de sa vie. On a presque gagné ! Ne nous abandonnez pas, maître ! Les gardiens affirment que la guerre va bientôt finir et qu'on ne tardera pas à être libérés !

— Il y a des mois qu'ils nous font la même promesse, Wladek. Il ne faut plus les croire et, de toute façon, je n'ai guère envie de vivre dans le monde nouveau qu'ils nous préparent.

Il s'interrompit pour écouter l'enfant pleurer. Un instant obsédé par l'idée de recueillir les larmes pour les boire, il se rappela qu'elles sont salées et se moqua de lui-même.

— Appelle mon maître d'hôtel et mon premier valet de pied, Wladek.

Wladek obéit immédiatement, sans comprendre pourquoi on les convoquait.

Les deux domestiques, tirés d'un profond sommeil, vinrent se présenter au baron. Au bout de trois ans de captivité, le sommeil restait le seul bien disponible. Ils portaient toujours leur livrée brodée mais on n'eût pu deviner qu'elle avait jadis été aux couleurs vert et or des Rosnovski. Ils attendirent en silence que leur maître leur adresse la parole.

— Ils sont là, Wladek ? demanda le baron.

— Oui, maître. Vous ne les voyez pas ? dit Wladek, se rendant compte pour la première fois que le baron était aveugle.

— Fais-les approcher, que je puisse les toucher.

Wladek poussa les deux hommes et le baron toucha leurs visages :

— Asseyez-vous, ordonna-t-il. Vous m'entendez bien, Ludwik, Alfons ?

— Oui, maître.

— Je suis le baron Rosnovski.

— Nous le savons, maître, répondit le maître d'hôtel sans malice.

— Ne m'interrompez pas ! Je vais mourir. (La mort était devenue si banale que les deux hommes ne protestèrent pas.) Je ne peux pas

rédiger un nouveau testament : je n'ai ni papier, ni plume, ni encre. C'est pourquoi je fais mon testament en votre présence et vous serez mes deux témoins selon le droit coutumier polonais. Vous comprenez ce que je dis ?

— Oui, maître, acquiescèrent les deux hommes d'une seule voix.

— Mon fils aîné, Léon, est mort. (Le baron marqua une pause avant de reprendre) : Je lègue donc toute ma propriété, tous mes biens au garçon connu sous le nom de Wladek Koskiewicz.

Il y avait des années que Wladek n'avait pas entendu son nom de famille et il ne saisit pas immédiatement le sens des paroles du baron.

— Et comme preuve de ma volonté, poursuivit le baron, je lui donne le bracelet de la famille.

Le vieil homme leva lentement son bras droit, ôta de son poignet le bracelet d'argent et le tendit à Wladek, muet, qu'il serra contre lui en passant ses doigts sur la poitrine du garçon, comme pour s'assurer que c'était bien lui :

— Mon fils ! S'exclama-t-il, en lui passant le bracelet d'argent au poignet.

Wladek se mit à pleurer et resta dans les bras du baron toute la nuit, jusqu'au moment où il n'entendit plus son cœur et sentit ses doigts se raidir sur lui. Au matin, le corps du baron fut enlevé par les gardiens qui permirent à Wladek de l'enterrer à côté de son fils Léon, dans le cimetière de famille, contre la chapelle. Lorsqu'on descendit le corps dans la tombe peu profonde creusée par Wladek de ses mains nues, la chemise élimée du baron se déchira. Wladek regarda fixement la poitrine du mort : il n'avait qu'un seul sein.

C'est ainsi que Wladek Koskiewicz, à douze ans, hérita de vingt-cinq mille hectares de terres, d'un château, de deux manoirs, de vingt-sept fermes et d'une riche collection de tableaux, de meubles et de bijoux, alors qu'il habitait une petite salle souterraine aux murs de pierre nue. A partir de ce jour, les prisonniers le considérèrent comme leur maître légitime et il régna sur quatre caves, treize domestiques épuisés et son seul amour, Florentyna.

Il reprit ce qu'il considérait désormais comme une routine éternelle jusqu'au cœur de l'hiver 1918. Un jour où il faisait sec et doux, ils entendirent une salve de coups de fusil et le bruit d'un bref combat. Wladek fut certain que l'armée polonaise arrivait à son secours et qu'il allait pouvoir faire valoir ses droits sur son légitime héritage. Lorsque les gardiens allemands abandonnèrent la porte de fer des oubliettes, les prisonniers gardèrent un silence terrifié, tapis dans les caves du bas. Wladek se trouva seul debout à l'entrée, tripotant le bracelet d'argent à son poignet, triomphant, dans l'attente des libérateurs. Ceux qui avaient vaincu les Allemands survinrent enfin. Ils parlaient la rude langue slave que Wladek connaissait depuis l'école, et qu'il avait

appris à craindre plus encore que l'allemand. Ses compagnons et lui furent traînés sans cérémonie dans le passage. Après une longue attente, on les fouilla superficiellement avant de les rejeter dans les oubliettes. Les nouveaux occupants ignoraient que le petit garçon de douze ans était propriétaire de tout ce que leur regard pouvait atteindre. Ils ne parlaient pas sa langue et leurs ordres étaient clairs et indiscutables : tuer tous les ennemis qui résistaient au traité de Brest-Litovsk, qui leur attribuait cette partie de la Pologne, et envoyer ceux qui ne résistaient pas au camp 201 pour le restant de leurs jours. Les Allemands s'étaient docilement retirés derrière leur nouvelle frontière pendant que Wladek et sa suite attendaient, pleins d'espoir, sans se douter du sort qui leur était réservé.

Après avoir passé deux nuits encore dans les oubliettes, Wladek se résigna à l'idée que leur nouvelle captivité serait longue. Les nouveaux gardiens ne lui parlaient pas du tout, ce qui lui rappelait ce que leur vie avait été pendant trois ans : il comprit que la discipline, qui s'était relâchée sous les Allemands, redevenait stricte.

Au matin du troisième jour, à la grande surprise de Wladek, ils furent tous rassemblés sur l'herbe devant le château. Quinze corps répugnants de crasse. Deux des domestiques, qui avaient perdu l'habitude du soleil, s'évanouirent. Wladek, pour son compte, souffrit surtout de l'intensité de la lumière et dut s'abriter les yeux derrière sa main. Les prisonniers, debout dans l'herbe, attendaient en silence la prochaine décision des soldats. Les gardes leur ordonnèrent de se déshabiller et les firent descendre à la rivière pour se laver. Wladek cacha le bracelet d'argent dans ses vêtements et courut à la berge, ses jambes se dérobant presque sous lui. Il réussit à sauter dans l'eau dont la température glaciale lui coupa le souffle, mais lui fit du bien. Les autres prisonniers le suivirent et s'efforcèrent en vain d'effacer trois ans de crasse.

Lorsque Wladek, épuisé, sortit de l'eau, il s'aperçut que certains gardiens fixaient d'un œil étrange Florentyna qui se lavait dans la rivière. Ils riaient et la montraient du doigt. Les autres femmes ne semblaient pas soulever le même intérêt. L'un des gardiens, un gros homme très laid dont les yeux n'avaient pas quitté Florentyna un instant, lui saisit le bras comme elle passait près de lui en revenant de la rive et la jeta par terre. Il se mit alors à se déshabiller en hâte, non sans plier ses vêtements avec soin avant de les poser par terre. Wladek, incrédule, regardait l'énorme sexe gonflé. Puis il se précipita sur le soldat, qui maintenait Florentyna au sol et, de toutes ses forces, lui donna un coup de tête dans l'estomac. Le soldat recula. Un autre se leva d'un bond et immobilisa Wladek en lui tordant les deux mains derrière le dos. L'incident avait attiré l'attention des autres gardiens, qui s'approchèrent pour mieux voir. Celui qui tenait Wladek éclata de

rire, un gros rire du ventre qui n'exprimait aucune joie. Les propos des autres soldats ne firent qu'ajouter à l'angoisse de Wladek.

— Regardez le beau défenseur! s'exclama l'un.

— Le défenseur de l'honneur de son pays ! Railla l'autre.

— Donnons-lui un fauteuil de ring, dit celui qui le tenait.

Les rires se mêlaient aux paroles, et Wladek ne les comprit pas toutes. Il vit le corps solide, bien nourri du soldat s'avancer lentement vers Florentyna, qui se mit à crier. Wladek recommença à se débattre désespérément pour essayer de se libérer, mais il ne pouvait rien contre la force du soldat. Celui qui était nu se laissa tomber gauchement sur Florentyna et se mit à l'embrasser, et à la gifler quand elle commença de se débattre. Finalement, il la pénétra. Elle poussa alors un hurlement comme Wladek n'en avait jamais entendu de sa vie. Les gardes continuaient à rire et à parler entre eux, certains même sans regarder.

— La putain, elle était pucelle! S'esclaffa le soldat en se retirant de Florentyna.

Tous éclatèrent de rire.

— Tu m'as facilité le chemin ! s'écria le deuxième soldat.

Les rires redoublèrent. Comme Florentyna le regardait, Wladek vomit. Le soldat qui le tenait ne parut pas s'en soucier, après s'être assuré d'un coup d'œil que son uniforme et ses bottes n'étaient pas souillés. Le premier soldat, la verge pleine de sang, courut à la rivière en poussant un cri de victoire. Le deuxième se déshabilla, tandis qu'un autre tenait Florentyna à son tour. Le deuxième mit un peu plus de temps et parut prendre un plaisir tout particulier à frapper Florentyna. Lorsqu'il la pénétra enfin, elle se remit à crier, mais un peu moins fort.

— Allez, Valdi, ça suffit !

L'homme s'arracha de Florentyna d'un seul coup et courut rejoindre son compagnon d'armes dans la rivière. Wladek se força à regarder Florentyna. Elle avait des ecchymoses, et du sang entre les jambes. Le soldat qui le tenait dit alors :

— Viens t'occuper du petit salopard, Boris. C'est mon tour.

Le premier soldat sortit de la rivière et saisit fermement Wladek, qui essayait encore de se débattre. Les soldats se remirent à rire plus fort.

— Maintenant, on connaît toute la force de l'armée polonaise !

Ils continuèrent à rire, d'un rire inextinguible, cependant qu'un autre se déshabillait à son tour. Florentyna manifestait à présent une totale indifférence. Quand il eut fini, il alla se plonger dans la rivière, tandis que le deuxième revenait et commençait à se rhabiller.

— On dirait qu'elle y prend goût, remarqua-t-il en regardant son compagnon.

Le quatrième s'approcha de Florentyna. Il la retourna, écarta

brutalement ses jambes, manipulant rudement le corps fragile de ses grosses mains. Le cri qu'elle poussa quand il la pénétra se transforma en gémissement.

Wladek compta que seize soldats avaient violé sa sœur. Lorsque le dernier en eut fini avec elle, il jura, puis ajouta :

— J'ai l'impression d'avoir baisé une morte.

Et il la laissa immobile sur l'herbe.

Les autres n'en rirent que plus fort, alors qu'il allait, dégoûté, à la rivière. Celui qui le tenait lâcha enfin Wladek, qui courut vers Florentyna; les soldats, assis dans l'herbe, buvaient le vin et la vodka qu'ils avaient trouvés dans les caves du baron, et mangeaient le pain de ses cuisines.

Aidé de deux domestiques, Wladek porta le corps léger de Florentyna au bord de la rivière et, en pleurant, s'efforça de laver le sang et les écorchures qui la couvraient. C'était une peine bien inutile, car elle était rouge et bleue des pieds à la tête, insensible à tout et à jamais incapable de parler. Lorsqu'il eut fait de son mieux, Wladek recouvrit son corps avec sa veste et la prit dans ses bras. Il l'embrassa doucement sur la bouche — son premier baiser à une femme. Elle restait dans ses bras mais il savait qu'elle ne le reconnaissait plus, et tandis que ses larmes coulaient sur le corps meurtri de sa sœur, il le sentit devenir inerte. Il continua de pleurer en portant la morte vers le haut de la pente. Les soldats se turent en le regardant marcher vers la chapelle. Il déposa Florentyna sur l'herbe à côté de la tombe du baron et se mit à creuser, de ses mains nues. Lorsque le soleil couchant eut fini de projeter l'ombre du château sur le cimetière, il avait terminé. Il enterra Florentyna près de Léon et, de deux bâtons, fit une petite croix qu'il planta à sa tête. Puis Wladek s'effondra entre Léon et Florentyna et s'endormit, sans se soucier de savoir s'il se réveillerait jamais.

William retourna à la Sayre Academy en septembre et chercha aussitôt des concurrents parmi les plus âgés que lui. Il n'était jamais content avant d'exceller en tout ce qu'il entreprenait et les garçons de son âge se révélaient toujours des rivaux insuffisants. William commençait à comprendre que la plupart de ceux qui venaient de milieux aussi privilégiés que le sien n'étaient pas motivés dans leurs études, et qu'il trouverait une concurrence plus farouche de la part de ceux qui étaient issus d'un milieu moins favorisé.

En 1915, une folie s'empara de la Sayre Academy : les collections d'étiquettes de boîtes d'allumettes. William observa les événements pendant une semaine avec un vif intérêt, mais sans y participer. Au bout de quelques jours, les étiquettes courantes changeaient de mains pour un cent, alors que les plus rares atteignaient jusqu'à cinquante cents. William, ayant bien réfléchi, décida d'être non pas collectionneur, mais marchand d'étiquettes.

Le samedi suivant, il alla chez Leavitt and Pearce, l'un des plus importants marchands de tabac de Boston, et passa l'après-midi à relever les noms et les adresses de tous les grands fabricants d'allumettes du monde, en particulier dans les pays qui n'étaient pas en guerre. Il investit cinq dollars en papier à lettres, enveloppes et timbres, et écrivit au président de toutes les sociétés qu'il avait notées. Sa lettre était simple, bien qu'ayant été réécrite plusieurs fois :

« Cher monsieur le président,

Je suis un collectionneur passionné d'étiquettes de boîtes d'allumettes mais je n'ai pas de quoi payer toutes les boîtes. Je n'ai qu'un dollar d'argent de poche par mois, mais vous trouverez ci-joint un timbre à trois cents pour les frais d'envoi, pour vous prouver que je suis sérieux. Pardon de vous déranger personnellement mais je n'ai trouvé que votre nom pour adresser ma lettre.

Votre ami, William Kane, 9 ans.

P.-S. Vos allumettes sont parmi celles que je préfère. »

En trois semaines, William avait reçu cinquante-cinq pour cent de réponses, au total cent soixante-dix-huit étiquettes différentes. Presque tous ses correspondants lui avaient renvoyé aussi le timbre à trois cents, comme il l'avait prévu.

Durant les sept jours suivants, William organisa à l'école une bourse des étiquettes, s'assurant des possibilités de vente avant même de faire un achat. Il constata que certains garçons ne s'intéressaient

pas à la rareté d'une étiquette, mais seulement au dessin, et il fit avec eux de rapides échanges pour être en mesure d'offrir des raretés aux collectionneurs plus avisés. Au bout de deux semaines encore d'achats et de ventes, il sentit que le marché atteignait son plafond et que, s'il n'était pas prudent, avec la proximité des vacances, l'intérêt pour les étiquettes risquait de se calmer. Il lança une campagne de publicité, sous la forme d'un prospectus imprimé qui lui coûta un demi cent l'exemplaire, et qu'il déposa sur le bureau de tous les garçons pour annoncer qu'il mettait en vente aux enchères la totalité de sa collection, soit deux cent onze étiquettes. La vente eut lieu dans la salle de douches de l'école pendant l'heure du déjeuner, et attira plus de monde que la plupart des matches de hockey.

William fit un bénéfice brut de cinquante-sept dollars trente-deux cents, et un bénéfice net de cinquante-deux dollars trente-deux cents compte tenu de sa mise de fonds initiale.

Il mit vingt-cinq dollars en dépôt à la banque, à deux et demi pour cent, s'acheta un appareil photographique à onze dollars, donna cinq dollars à l'Y.M.C.A qui étendait ses activités pour venir en aide au flot des nouveaux émigrants, offrit des fleurs à sa mère et garda les quelques dollars qui restaient dans sa poche. Le marché des étiquettes de boîtes d'allumettes s'effondra avant même la fin du trimestre scolaire. C'était la première fois d'une longue série où William vendit au plus haut de la cote. Les grand-mères furent fières de lui : ce n'était pas si différent de la façon dont leurs maris avaient fait fortune pendant la grande panique de 1873.

Lorsque vinrent les vacances, William ne put résister à l'envie de savoir s'il était possible d'obtenir un meilleur revenu de son capital investi que les deux et demi pour cent donnés par son compte d'épargne. Pendant les trois mois suivants, il investit — cette fois encore par l'intermédiaire de la grand-mère Kane — en actions fortement recommandées par le *Wall Street Journal*. Au cours du trimestre suivant, il perdit plus de la moitié de l'argent qu'il avait gagné sur les étiquettes. Ce fut la seule fois de sa vie où il fit confiance au *Wall Street Journal*, ou aux informations qu'on peut recueillir au coin des rues.

Furieux d'avoir perdu plus de vingt dollars, William se jura de les regagner pendant les vacances de Pâques. En rentrant à la maison, il s'informa des mondanités auxquelles sa mère avait l'intention de le faire assister et découvrit qu'il ne lui restait que quatorze jours de liberté, juste assez pour sa nouvelle entreprise. Il vendit toutes les actions qui lui restaient du *Wall Street Journal*, ce qui ne lui rapporta que douze dollars. Avec cet argent, il acheta un morceau de bois plat, deux paires de roues, des essieux et un bout de corde, le tout, après marchandage, pour cinq dollars. Il s'habilla d'un vieux complet

devenu trop petit, se coiffa d'une casquette de drap et se rendit à la gare.

Il s'installa à la sortie, l'air fatigué et sous-alimenté, et choisit des voyageurs auxquels il expliqua que les principaux hôtels de Boston étaient près de la gare. Inutile, donc, de prendre un taxi ou l'un des derniers fiacres encore en service, alors que lui, William, pouvait leur porter leurs bagages sur son chariot pour vingt pour cent du prix des taxis; il ajoutait qu'un peu de marche à pied ne leur ferait pas de mal. En six heures de travail, il constata qu'il pouvait se faire à peu près quatre dollars par jour.

Cinq jours avant la rentrée du trimestre, il avait rattrapé toutes ses pertes et gagné dix dollars. Un problème se posait alors : les chauffeurs de taxi commencèrent à être agacés. William leur proposa de prendre sa retraite, à neuf ans, si chacun d'eux acceptait de lui donner cinquante cents, pour amortir le prix du chariot qu'il avait construit. Ils acceptèrent, ce qui lui rapporta huit dollars cinquante cents de plus. En rentrant chez lui, William vendit son chariot à un camarade d'école plus âgé qui s'aperçut bientôt que le marché était à la baisse; de plus, il plut toute la semaine d'après.

Le dernier jour des vacances, William mit son argent en dépôt à la banque, à deux et demi pour cent. Pendant le trimestre suivant, cette décision ne devait lui causer aucun souci et il regarda ses économies s'accroître régulièrement. Le torpillage du *Lusitania* et la déclaration de guerre de Wilson à l'Allemagne, en avril 1917, ne concernaient pas William. Personne ne pourrait vaincre l'Amérique, il en assura sa mère. Il plaça même dix dollars en «Liberty Bonds» pour donner du poids à sa prophétie.

Pour son onzième anniversaire, la colonne de crédit de son livre de comptes indiquait un bénéfice de quatre cent douze dollars.

Il avait offert à sa mère un stylo et à ses deux grand-mères des broches achetées chez un bijoutier du quartier. Le stylo était un Parker et les broches arrivèrent chez les grand-mères dans des écrins d'un grand bijoutier, qu'il avait trouvés au prix de patientes recherches dans les poubelles derrière le prestigieux magasin. Il faut lui rendre cette justice qu'il ne cherchait pas à tromper ses grand-mères. Il avait simplement appris avec ses étiquettes de boîtes d'allumettes que c'est l'emballage qui vend. Les grand-mères notèrent que l'étiquette du grand joaillier manquait, mais n'en furent pas moins très fières de porter leurs broches.

Les deux vieilles dames continuaient à suivre les moindres gestes de William et elles avaient décidé que, lorsqu'il aurait douze ans, il irait comme prévu à Saint-Paul, à Concord, dans le New Hampshire. Pour couronner le tout, il les récompensa en gagnant la première bourse de mathématiques, assurant à sa famille une économie bien

inutile de quelque trois cents dollars par mois. William accepta la bourse et les grand-mères renvoyèrent l'argent, au profit, précisèrent-elles, d'un « enfant moins fortuné ». Anne ne se résignait pas à voir William la quitter pour devenir pensionnaire mais les grand-mères y tenaient et, ce qui comptait davantage, elle savait que Richard l'eût exigé. Elle marqua le trousseau de William, son linge, ses chaussures, vérifia ses vêtements et fit sa valise, refusant toute aide des domestiques. Le moment du départ venu, elle demanda à William combien il lui fallait d'argent de poche pour le trimestre.

— Rien, répondit-il, sans autre explication.

William embrassa sa mère sur la joue. Il ne savait pas si elle allait lui manquer vraiment. Il descendit à pied leur allée, au bas de laquelle Roberts, le chauffeur, l'attendait avec la Rolls. Pour la première fois en pantalon long, les cheveux coupés court, il portait une valise. Il monta dans la voiture et ne se retourna pas lorsqu'elle démarra. Sa mère fit d'interminables gestes d'adieu et finit par pleurer. William en avait envie aussi, mais il savait que son père n'eût pas aimé.

La première chose qui étonna William dans sa nouvelle école fut que les autres élèves se moquaient éperdument de ce qu'il était. Finis les regards d'admiration et les marques silencieuses de considération. Un ancien lui demanda bien son nom, mais ne fut pas apparemment impressionné quand il l'entendit. D'autres l'appelèrent même Bill, ce qu'il fit rectifier en soulignant qu'on n'avait jamais appelé son père Dick.

Le nouveau domaine de William était une petite chambre meublée d'étagères de bois, de deux sièges, de deux lits et d'un canapé de cuir usé. L'autre siège, l'autre table et l'autre lit étaient occupés par un garçon de New York, Matthew Lester, dont le père était également dans la banque.

William s'acclimata vite au rythme de l'école. Lever à 7 heures et demie, toilette, petit déjeuner dans le grand réfectoire, tous les pensionnaires, au nombre de deux cent vingt, avalant ensemble les œufs au bacon et le porridge. Ensuite, la chapelle, puis trois cours de cinquante-cinq minutes avant le déjeuner et deux après, suivis d'une leçon de musique que William détestait parce qu'il était incapable de chanter une note juste et qu'il n'avait pas la moindre envie d'apprendre à jouer d'un instrument. Le football à l'automne, le hockey et le squash en hiver, et la rame et le tennis au printemps lui laissaient fort peu de temps libre. Boursier de mathématiques, il avait en cette matière trois leçons particulières par semaine par son professeur, G. Raglan, que les élèves surnommaient le Grincheux.

Pendant sa première année, William montra qu'il méritait sa bourse en se classant parmi les premiers dans presque toutes les matières et hors concours en mathématiques. Son seul vrai rival était

son nouvel ami Matthew Lester, et c'était sans doute parce qu'ils partageaient la même chambre. Ses succès scolaires n'empêchaient pas William de se faire aussi une réputation de financier. Bien que sa première opération eût été désastreuse, il ne renonçait pas à penser que, pour gagner vraiment de l'argent, il fallait absolument réussir en Bourse. Il continuait à lire d'un œil méfiant le *Wall Street Journal* et les rapports d'activité des sociétés et, à l'âge de douze ans, se lança dans une expérience sur un portefeuille « à blanc ». Il notait ses achats et ventes fictifs de titres, les bons et les moins bons, dans un nouveau registre de cuir qu'il avait acheté d'une autre couleur, et comparait tous les mois ses résultats avec le reste du marché. Il ne s'occupait pas des titres vedettes mais s'intéressait au contraire aux sociétés moins connues, dont il était souvent impossible d'acheter plus de quelques actions d'un coup.

Lorsqu'il arriva à battre régulièrement le Dow-Jones, il fut certain que le moment était venu de se remettre à placer son propre argent. Il commença par cent dollars et ne cessa plus de perfectionner sa méthode, qui consistait à suivre son bénéfice et à réduire ses pertes. Quand un titre avait doublé sa cote, il en vendait la moitié mais gardait l'autre, considérant les actions qu'il conservait comme un bénéfice. Certaines de ses premières découvertes, comme Eastman Kodak et I.B.M., allaient devenir des titres vedettes. Il acheta aussi des actions de la première société de vente par correspondance, persuadé que c'était une voie d'avenir. A la fin de la première année, il était devenu le conseiller de la moitié des professeurs et de plusieurs parents. William Kane était heureux à l'école.

Anne Kane, elle, était malheureuse à la maison, sans William et avec un cercle de famille composé seulement des deux grand-mères, qui ne rajeunissaient pas. Elle avait passé la trentaine, elle ne le savait que trop, et le charme aimable de sa jeunesse avait disparu sans laisser grand-chose à la place. Elle se mit à renouer, avec de vieux amis, les liens rompus depuis la mort de Richard. John et Milly Preston, la marraine de William, qu'elle connaissait depuis toujours, l'invitèrent à des dîners et au théâtre, conviant chaque fois un célibataire, dans l'espoir de remarier Anne.

Pour la plupart, les hommes que choisissaient les Preston étaient insignifiants, et Anne riait toute seule des tentatives de Milly pour la marier, lorsqu'un jour de janvier 1919, juste après que William fut reparti en pension après les vacances de Noël, Anne fut invitée une fois de plus à un dîner à quatre. Milly avoua qu'elle ne connaissait pas son autre invité, Henry Osborne, mais pensait qu'il avait été à Harvard avec John.

— La vérité, avoua Milly au téléphone, c'est que John ne le connaît pas bien, ma chère, mais il est plutôt beau garçon.

Sur ce point, Anne et Milly furent du même avis que John. Henry Osborne se réchauffait au coin du feu quand Anne arriva et il se leva aussitôt pour que Milly les présente. Il avait un peu plus d'un mètre quatre-vingts, des yeux bruns presque noirs, des cheveux bruns bien lisses. Il était mince et d'allure sportive. Anne éprouva soudain un vif plaisir à passer la soirée en compagnie de ce jeune homme énergique, alors que Milly devrait se contenter de son mari, qui trahissait déjà l'âge mûr comparé à ce camarade de promotion si plein de dynamisme. Henry Osborne avait le bras en écharpe, et sa cravate de Harvard était presque entièrement cachée.

— Blessure de guerre? demanda Anne, avec sympathie.

— Non. Je suis tombé dans l'escalier une semaine après être rentré du front, dit-il en riant.

Ce fut un de ces dîners, devenus trop rares pour Anne, où le temps s'écoule si agréablement qu'on ne le voit pas passer. Henry Osborne répondait aux questions les plus indiscretes d'Anne. A sa sortie de Harvard, il avait travaillé dans un cabinet immobilier à Chicago, sa ville natale, mais à la guerre, il n'avait pas résisté à l'envie d'en découdre avec les Allemands. Il avait toute une collection de merveilleuses histoires sur l'Europe et la vie qu'il y avait menée — celle d'un jeune lieutenant qui avait sauvé l'honneur de l'Amérique sur la Marne. Milly et John n'avaient pas vu Anne rire autant depuis la mort de Richard et ils échangèrent un sourire entendu lorsque Henry lui proposa de la raccompagner chez elle.

— Et quels sont vos projets, maintenant que vous êtes rentré dans notre pays grand ouvert aux héros? S'enquit Anne tandis que la Studbacker prenait la direction de Charles Street.

— Je ne sais pas encore très bien. Heureusement, j'ai un petit peu d'argent devant moi, de sorte que je ne suis pas tellement pressé. Je vais peut-être ouvrir mon propre cabinet immobilier ici, à Boston. C'est une ville où je me suis toujours senti chez moi, depuis mon temps à Harvard.

— Et vous ne retournerez pas à Chicago?

— Non. Il n'y a plus rien qui m'y rattache. Mes parents sont morts tous les deux, j'étais enfant unique. Je peux repartir de zéro où je veux. Où est-ce que je tourne?

— Ah... c'est la première rue à droite.

— Vous habitez sur Beacon Hill ?

— Oui, à peu près à cent cinquante mètres sur la droite après Chestnut. C'est la maison rouge au coin de Louisburg Square.

Henry Osborne arrêta sa voiture et escorta Anne jusqu'à la porte de sa maison. Il lui souhaita une bonne nuit et partit si vite qu'elle eut à peine le temps de le remercier. En regardant la voiture redescendre tout doucement de Beacon Hill, elle se dit qu'elle serait contente de le

revoir. Et elle fut ravie, mais non pas tellement surprise, qu'il lui téléphone dès le lendemain matin.

— Le Boston Symphony Orchestra, Mozart et ce nouveau bonhomme, le nommé Mahler, lundi prochain... ça vous dirait?

Anne fut un peu surprise de sa propre impatience en attendant le lundi. Il y avait longtemps qu'un homme qui lui plaisait s'était intéressé à elle! Henry Osborne arriva juste à l'heure; ils se serrèrent la main presque timidement et il accepta un scotch.

— Ça doit être bien agréable d'habiter Louisburg Square. Vous avez de la chance !

— C'est sans doute vrai, mais je n'y ai jamais beaucoup pensé. Je suis née à Commonwealth Avenue et j'y ai passé toute ma jeunesse. Tout ce que je peux dire, c'est que je trouve la maison un peu petite.

— Si je décide de m'installer à Boston, j'achèterai peut-être une maison sur la colline, moi aussi.

— Il n'y en a pas souvent à vendre. Mais vous aurez, peut-être de la chance. Nous devrions partir, je crois. Je déteste arriver en retard à un concert et marcher sur les pieds des gens pour gagner ma place.

Henry regarda sa montre :

— D'accord. Il ne faut pas rater l'entrée du chef d'orchestre. Mais ne vous inquiétez pas des pieds des gens, sauf les miens. Nous sommes au début du rang.

L'impression que leur laissa la magnifique musique aida Henry à prendre tout naturellement le bras d'Anne pour la conduire au Ritz. La seule autre personne qui avait fait le même geste depuis la mort de Richard avait été William, non sans beaucoup d'insistance de la part de sa mère car il considérait le geste comme bête. Les heures se remettaient à passer vite pour Anne : était-ce la bonne chère, ou bien la compagnie de Henry? Cette fois, il la fit rire avec ses histoires de Harvard et pleurer avec ses souvenirs de guerre. Elle avait beau très bien savoir qu'il paraissait beaucoup plus jeune qu'elle, il avait fait tant de choses dans sa vie qu'elle se sentait toujours sans expérience en sa compagnie. Elle lui parla de la mort de son mari et pleura encore un peu. Il lui prit la main et elle lui parla de son fils avec une fierté et une affection chaleureuses. Il lui confia qu'il avait toujours eu envie d'avoir un fils. Henry parla fort peu de Chicago ou de sa vie privée mais elle fut certaine que sa famille devait lui manquer. En la ramenant chez elle ce soir-là, il entra pour prendre un verre et l'embrassa doucement sur la joue en partant. Avant de s'endormir, Anne revécut la soirée minute par minute.

Le mardi, ils allèrent au théâtre, le mercredi ils allèrent voir la maison de campagne d'Anne au cap Cod; ils allèrent se promener le jeudi, firent le tour des antiquaires le vendredi, et l'amour le samedi. A partir du dimanche, ils ne se quittèrent pratiquement plus. Milly et

John Preston étaient « absolument enchantés » que leurs efforts soient enfin couronnés de succès. Milly fit le tour de Boston en racontant à tout le monde que c'était elle qui avait organisé la rencontre.

L'annonce des fiançailles, cet été-là, n'étonna personne, sauf William. Il avait détesté Henry le jour même où Anne, avec une inquiétude justifiée, les avait présentés l'un à l'autre.

La première conversation avait pris la forme d'un long interrogatoire de Henry, qui s'efforçait de se montrer aimable, et de réponses par monosyllabes de William, qui ne voulait pas de son amitié. Il ne devait jamais changer d'avis. Anne attribua l'attitude de son fils à une jalousie bien compréhensible. William avait été le centre de sa vie depuis la mort de Richard. De plus, il était parfaitement normal, du point de vue de William, que personne ne dût prendre la place de son père. Anne persuada Henry que William se ferait une raison avec le temps.

Elle devint Mme Henry Osborne en octobre de cette année-là, à Old North Church, à la saison pourpre et dorée de la chute des feuilles, un peu plus de dix mois après leur première rencontre. William se fit porter malade pour ne pas assister au mariage et resta obstinément à l'école. Les grand-mères, elles, assistèrent à la cérémonie, mais furent incapables de dissimuler leur réprobation devant ce remariage, surtout avec un garçon si nettement plus jeune.

— Cela finira mal, forcément, prédit la grand-mère Kane.

Les jeunes mariés partirent pour la Grèce le lendemain, et ne revinrent à Red House sur la colline que la première semaine de décembre, juste à temps pour y accueillir William, au début des vacances de Noël. William fut choqué de découvrir que l'intérieur de la maison avait été complètement refait. Il ne restait rien de son père. A Noël, le comportement de William envers son beau-père resta aussi rigide, bien que celui-ci lui eût offert une bicyclette, que le beau-fils considéra comme un pot-de-vin.

Henry Osborne prit cette hostilité avec amertume et résignation. Anne fut peinée que son magnifique jeune mari ne fasse pas plus d'effort pour se faire aimer de son fils.

William se sentait mal dans sa maison envahie et disparaissait pendant de longs moments de la journée. Lorsque Anne lui demandait où il allait, il répondait à peine, ou pas du tout. Ce n'était certainement pas chez les grand-mères. A la fin des vacances de Noël, William ne fut que trop heureux de retourner à son école et Henry ne fut pas triste de le voir partir. Seule Anne se sentit déchirée entre les deux hommes de sa vie.

— Debout là-dedans ! Allez, debout !

Un soldat donnait des coups de crosse dans les côtes de Wladek. Réveillé en sursaut, il s'assit et regarda la tombe de sa sœur, celles de Léon et du baron, puis se tourna vers le soldat sans une larme :

— Je vais vivre. Tu ne me tueras pas, lui dit-il en polonais. Je suis chez moi ici, c'est toi qui es sur ma terre.

Le soldat cracha sur Wladek et le traîna vers la pelouse où étaient alignés les domestiques, tous habillés d'espèces de pyjamas portant des numéros. Wladek fut horrifié en comprenant ce qui l'attendait. Le soldat le fit mettre à genoux. Il sentit un couteau qui lui grattait la tête et ses épais cheveux bruns tombèrent dans l'herbe. En dix coups, qui laissèrent quelques écorchures comme quand on tond les moutons, tout fut terminé. Le crâne une fois rasé, on lui fit enfiler son nouvel uniforme, une sorte de chemise ample et un pantalon. Wladek s'arrangea pour cacher son bracelet d'argent et rejoignit les domestiques devant le château.

Tandis qu'ils étaient tous sur l'herbe, réduits désormais à un numéro matricule, Wladek prit conscience d'un bruit lointain, menaçant, qu'il n'avait jamais entendu auparavant. Ses yeux se tournèrent vers les grandes grilles de fer forgé. Un véhicule entrait, sur quatre roues, mais qui n'était tiré ni par des chevaux ni par des bœufs.

Tous les prisonniers examinaient l'objet mouvant d'un air incrédule. Lorsqu'il fut arrêté, les soldats poussèrent vers lui les prisonniers et les y firent monter. Alors, le véhicule sans chevaux fit demi-tour, recula sur l'allée et repassa en sens inverse les grilles de fer forgé. Nul n'osait parler. Wladek s'assit à l'arrière et regarda s'éloigner son château jusqu'à ce qu'il eût perdu de vue les tours gothiques.

Le véhicule sans chevaux semblait se diriger vers Slonim. Wladek se fût demandé comment il fonctionnait s'il n'avait été plus inquiet de savoir où il les emmenait. Tout d'abord, il reconnut les chemins de l'époque où il allait à l'école, mais sa mémoire était émoussée par trois ans dans les oubliettes et il ne se rappelait plus où la route conduisait. Au bout de quelques kilomètres, le camion stoppa et on les fit tous descendre. C'était la gare. Wladek ne l'avait vue qu'une seule fois, lorsqu'ils étaient venus, avec Léon, chercher le baron à son retour de Varsovie. Il se souvint que le chef de gare les avait salués lorsqu'ils étaient arrivés sur le quai. Cette fois, il n'y avait plus de chef de gare pour les saluer. On servit aux prisonniers du lait de chèvre, de la soupe aux choux et du pain noir.

Ce fut encore Wladek qui se chargea de faire soigneusement le

partage entre les quatorze survivants. Il s'assit sur un banc de bois, dans l'idée qu'ils attendaient un train. Cette nuit-là, ils dormirent couchés par terre, à la belle étoile : le paradis en comparaison des oubliettes. Il bénit le ciel que l'hiver fût clément.

Au matin, ils attendaient toujours. Wladek fit faire aux domestiques quelques mouvements de gymnastique, mais la plupart abandonnèrent au bout d'une ou deux minutes. Il prit note mentalement des noms de ceux qui avaient survécu : onze hommes et deux femmes, sur les vingt-sept qui avaient connu les oubliettes. Qu'allaient-ils devenir?

Ils passèrent le reste de la journée à attendre un train qui ne venait jamais. Une fois, un train déchargea des soldats, qui parlaient la langue détestée, mais il repartit sans emmener la pitoyable petite troupe de Wladek, qui passa encore la nuit sur le quai.

Wladek ne dormit pas et, les yeux grands ouverts sur les étoiles, chercha un moyen de s'évader. Mais l'un des treize tenta l'aventure en courant à travers les voies et fut abattu par un garde avant même d'avoir atteint l'autre côté. Wladek regarda l'endroit où son compatriote était tombé, n'osant pas aller à son secours de peur de subir le même sort. Les gardes laissèrent le corps sur la voie, même après le lever du jour, à titre d'avertissement pour ceux qui penseraient à l'imiter.

Le lendemain, personne ne fit allusion à l'incident, mais Wladek ne quitta guère des yeux le cadavre. C'était le maître d'hôtel du baron, Ludwik, l'un des témoins des dernières volontés de son maître lorsqu'il avait fait de Wladek son héritier.

Le soir du troisième jour, un train entra en gare en cahotant, une grosse locomotive poussive traînant des wagons de marchandises portant la mention « Bétail », avec de la paille jonchée sur le plancher. Plusieurs wagons étaient déjà bourrés d'êtres humains. De quelle origine, Wladek ne pouvait en avoir la moindre idée, mais leur aspect répugnant ressemblait au sien. Avec sa petite bande on les fit monter dans un wagon et ce fut le début du voyage. Mais le train resta d'abord en gare plusieurs heures avant de prendre la direction de ce que Wladek estima, d'après la position du soleil couchant, être l'est.

Un wagon sur trois était couvert, avec un garde accroupi sur le toit. Tout au long de l'interminable trajet, une salve de fusils de loin en loin rappela à Wladek l'inutilité de toute idée d'évasion. Lorsque le train fit halte à Minsk, on leur servit leur premier repas : du pain noir, du millet et de l'eau. Et le train se remit en route. Parfois, ils roulaient trois jours pleins sans voir la moindre gare. Nombre de voyageurs moururent de faim et furent jetés du train en marche. Lorsque le train s'arrêtait enfin, il restait parfois deux jours immobilisé, pour laisser passer sur la voie unique un train allant vers l'ouest. Tous ces trains

qui retardaient le leur étaient pleins de soldats et Wladek comprit vite que les trains militaires avaient la priorité sur tous les autres. Il ne pensait toujours qu'à s'évader, mais trois choses le retenaient. D'abord, personne n'avait réussi jusque-là. Ensuite, il n'y avait, des deux côtés du chemin de fer, qu'un véritable désert. Enfin, le sort des survivants des oubliettes dépendait désormais totalement de lui. C'était Wladek qui s'occupait de partager leur nourriture et leur eau, et, surtout, qui s'efforçait de leur donner encore la volonté de vivre. Il était le plus jeune, et le seul à croire encore à la vie.

La nuit, il commença à faire très froid, parfois jusqu'à moins trente. Pour se tenir un peu chaud, ils se couchaient serrés les uns contre les autres sur le plancher du wagon. Wladek se récitait des passages de l'Énéide pour tâcher de s'endormir. On ne pouvait pas se retourner sans que tout le monde soit d'accord. Wladek couchait donc à une extrémité et, toutes les heures à peu près, en se fondant sur les relèves des gardes, il donnait un coup sur la paroi du wagon et tout le monde se tournait sur l'autre côté, comme une rangée de dominos. Parfois, un corps ne bougeait pas, parce qu'il ne bougerait plus jamais. C'est ainsi que Wladek en était averti. Il en informait alors le garde. A quatre, ils balançaient le corps du wagon en marche, après que les gardes lui avaient logé quelques balles dans la tête pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une tentative d'évasion.

Trois cents kilomètres après Minsk, ils arrivèrent à Smolensk, où on leur servit de la soupe aux choux chaude et du pain noir. Dans le wagon de Wladek, on fit monter des prisonniers qui parlaient la même langue que les gardes. Leur chef paraissait à peu près du même âge que Wladek. Wladek et ses dix derniers compagnons, neuf hommes et une femme, se méfièrent d'emblée des nouveaux arrivants et ils divisèrent le wagon en deux. Les deux groupes restèrent ainsi séparés pendant plusieurs jours.

Une nuit, alors que Wladek, éveillé, regardait les étoiles en essayant de se réchauffer, il vit le chef des gens de Smolensk ramper vers l'homme du bout de son propre rang, un petit morceau de corde à la main. Il le vit le passer autour du cou d'Alfons, le premier valet de pied du baron, qui dormait. Wladek sentit que, s'il intervenait trop vite, le garçon l'entendrait. Il reviendrait alors aussitôt de son côté du wagon, sous la protection de ses camarades. Wladek rampa donc lentement le long du rang des Polonais couchés, qui le suivaient des yeux en silence. Arrivé au bout du rang, il sauta sur l'agresseur, réveillant du coup tout le wagon. Les deux camps se rassemblèrent chacun de son côté, excepté Alfons, immobile entre les deux.

Le chef de ceux de Smolensk était plus grand et plus agile que Wladek mais la différence n'était pas si nette, à les voir se battre sur le plancher. Le combat dura plusieurs minutes, tandis que les gardes, en

riant, prenaient des paris sur les deux gladiateurs. L'un des gardes, déçu de ne pas voir couler le sang, lança une baïonnette au milieu du wagon. Les deux garçons se coulèrent vers la lame brillante et ce fut celui de Smolensk qui l'attrapa le premier. Il l'enfonça dans la jambe de Wladek, sous les acclamations de ses camarades, puis la retira, sanglante, pour frapper de nouveau. Cette fois, la baïonnette s'enfonça dans le plancher, à un doigt de l'oreille de Wladek. Comme l'autre tentait de l'arracher du bois où elle s'était plantée, Wladek lui donna un coup de pied dans l'aine de toutes les forces qui lui restaient. Du coup, l'autre lâcha la baïonnette. Wladek sauta sur le manche, se précipita sur son adversaire et lui plongea la lame dans la bouche. Il y eut un hurlement déchirant qui réveilla le train tout entier. Wladek retira la lame en la faisant tourner et la replongea dans le corps de son ennemi plusieurs fois, bien après que l'autre eut cessé de bouger. Puis Wladek s'agenouilla devant lui, le souffle court, saisit le corps et le jeta hors du wagon. Il l'entendit tomber sur le talus, salué par les coups de fusil inutiles des gardes tirant sur le cadavre.

En boitant, Wladek s'approcha d'Alfons, toujours immobile sur le plancher, et secoua le corps sans vie : son second témoin était mort. Qui croirait désormais que lui, Wladek, avait été choisi comme héritier de la fortune du baron? A quoi bon s'obstiner à vivre? Il tomba à genoux, attrapa la baïonnette à deux mains et la pointa sur son estomac. Aussitôt, un garde se précipita sur lui et lui arracha l'arme des mains.

— Non, pas de ça! grogna-t-il. Les costauds comme toi, on en a besoin au camp. Ce n'est pas à nous de faire tout le travail.

Wladek se prit la tête dans les mains et sentit pour la première fois la douleur dans sa jambe blessée. Il avait perdu son héritage et, en échange, il était devenu le chef d'une bande de gars de Smolensk sans le sou.

Le wagon tout entier redevint son domaine et il avait maintenant vingt prisonniers à sa charge. Il les divisa immédiatement, de façon qu'un Polonais dorme toujours à côté d'un gars de Smolensk, pour que toute bagarre soit impossible entre les deux groupes. Wladek passa dès lors une bonne partie de son temps à apprendre leur langue bizarre, sans comprendre, pendant plusieurs jours, que c'était en fait du russe, tant il différait du russe classique que lui avait enseigné le baron, et le vrai sens de sa découverte ne se fit jour dans son esprit que lorsqu'il se rendit compte de la direction du train.

Pendant la journée, Wladek choisissait deux gars de Smolensk pour lui donner des leçons et, dès qu'ils étaient fatigués, il en prenait deux autres jusqu'à ce qu'ils soient tous épuisés.

Peu à peu, il arriva à parler couramment avec ses nouveaux sujets. Certains étaient d'anciens soldats russes, exilés après leur rapatriement

pour avoir commis le crime d'avoir été faits prisonniers des Allemands. Le reste était des Russes blancs, paysans, mineurs, travailleurs agricoles, tous farouchement ennemis de la révolution.

Le train cahotait sur le terrain le plus désolé que Wladek eût jamais vu, traversant des villes dont il n'avait jamais entendu parler : Omsk, Novossibirsk, Krasnoïarsk, dont les noms résonnaient sinistrement à ses oreilles. Finalement, au bout de trois mois et de près de cinq mille kilomètres, ils arrivèrent à Irkoutsk, où la voie ferrée s'arrêtait brusquement.

On les fit descendre du train, on leur donna à manger, on leur distribua des chaussons de feutre, des vestes et d'épais manteaux. Il y eut des bagarres pour les plus chauds, mais les moins mauvais ne protégeaient guère contre le froid de plus en plus intense.

Des véhicules sans chevaux apparurent, un peu semblables à celui qui avait emmené Wladek du château, et on en lança de longues chaînes. Puis, sous les yeux de Wladek, incrédule et horrifié, les prisonniers furent enchaînés par une main, vingt-cinq paires de part et d'autre. Les gardes montèrent dans les camions, qui traînèrent les prisonniers. Ils marchèrent ainsi pendant douze heures avant qu'on ne leur accorde deux heures de repos, puis ils reprirent la route. Au bout de trois jours, Wladek pensait mourir de froid et d'épuisement, mais une fois sortis des régions habitées, ils ne voyagèrent plus que le jour et se reposèrent la nuit. Une cuisine roulante tenue par des prisonniers du camp servait de la soupe aux navets et du pain au lever du jour et le soir. Wladek apprit de ces prisonniers que la vie au camp était encore pire.

Pendant toute la première semaine, on ne les détacha pas de leurs chaînes, mais, par la suite, lorsqu'il fut impensable de s'évader, on les libéra la nuit pour dormir, en creusant des trous dans la neige pour avoir plus chaud. Parfois, dans les bons jours, ils trouvaient une forêt pour se coucher : le luxe commençait à prendre des formes étranges. Ils marchaient sans cesse le long de lacs immenses et traversaient des rivières gelées, toujours vers le nord, face à de terribles vents glacés et sous des chutes de neige de plus en plus épaisses. La jambe blessée de Wladek lui infligeait une douleur sourde et constante bientôt dépassée par le supplice des doigts et des oreilles gelés. Il n'y avait aucune trace de vie ou de nourriture dans toute cette blancheur infinie, et Wladek savait que tenter de s'évader la nuit ne pouvait avoir d'autre conséquence que de mourir de faim. Les vieux et les malades se mirent à mourir, tranquillement pendant la nuit s'ils avaient de la chance. Les autres, incapables de soutenir le rythme, étaient détachés de la chaîne et abandonnés dans la neige. Ceux qui survivaient marchaient, marchaient, marchaient, toujours vers le nord, et Wladek finit par perdre toute notion du temps, par n'avoir plus conscience que de

l'inexorable chaîne, sans même être certain, en creusant chaque soir son trou dans la neige pour dormir, qu'il se réveillerait le lendemain matin. Ceux qui ne se réveillaient pas avaient ainsi creusé leur propre tombe.

Après quinze cents kilomètres de marche, les survivants furent accueillis par les Ostyaks, des nomades de la steppe russe, dans leurs traîneaux attelés de rennes. Les camions, déchargés de leur cargaison, firent demi-tour. Désormais enchaînés aux traîneaux, les prisonniers poursuivirent leur marche. Un terrible blizzard les força à faire halte pendant près de deux jours et Wladek en profita pour prendre contact avec le jeune Ostyak au traîneau duquel il était attaché. Il parlait le russe classique avec l'accent polonais, et Wladek le comprenait très mal, mais il découvrit que les Ostyaks détestaient les Russes du Sud, qui les traitaient presque aussi mal que leurs prisonniers. Les Ostyaks, eux, n'étaient pas indifférents au triste sort de ces captifs sans avenir. Ils les appelaient entre eux les « maudits ».

Neuf jours plus tard, dans la pénombre de la nuit arctique commençante, ils arrivèrent au camp 201. Wladek n'eût jamais cru qu'il pût être heureux de découvrir un tel endroit : d'interminables rangées de baraques de bois dans l'espace nu. Les baraques étaient numérotées, comme les prisonniers. Celle de Wladek fut la 33. Il y avait un petit poêle noir au milieu, et, collées contre les murs, des couchettes superposées, munies d'une pailleasse et d'une mince couverture. Rares furent ceux qui réussirent à dormir la première nuit, et les cris et les gémissements dans la baraque 33 couvrirent souvent les hurlements des loups au-dehors.

Au matin, avant le lever du soleil, ils furent réveillés par le bruit d'un marteau sur un triangle de métal. Les deux côtés de la fenêtre étaient couverts d'une épaisse couche de givre et Wladek pensa qu'il allait sûrement mourir de froid. Le petit déjeuner, pris dans un vaste réfectoire, dura dix minutes : un bol de gruau tiède, où flottaient des morceaux de poisson pourri et une feuille de chou. Les nouveaux arrivants crachaient les arêtes sur la table, mais les anciens les mangeaient, ainsi que les yeux.

Après le petit déjeuner, on leur distribua leurs tâches. Wladek devint bûcheron. Il fut mené, après dix kilomètres de marche à travers la steppe, dans une forêt où il allait devoir abattre un certain nombre d'arbres par jour. Le garde l'abandonna à lui-même, avec son petit groupe de six, munis de leur ration de gruau jaune insipide et de pain. Les gardes n'avaient pas peur que les prisonniers ne s'évadent car la ville la plus proche était à près de deux mille kilomètres, et à condition d'en connaître la direction.

Chaque soir, le garde revenait et comptait le nombre de bûches qu'ils avaient coupées. Il rappelait aux prisonniers que s'ils

n'atteignaient pas la quantité imposée, il priverait le groupe de nourriture le lendemain. Mais quand il reparaissait le soir pour remmener les bûcherons, la nuit était déjà tombée et il ne voyait pas toujours au juste combien de nouvelles bûches ils avaient coupées dans la journée. Wladek apprit à ses coéquipiers à passer la fin de l'après-midi à nettoyer la neige qui recouvrait le bois coupé la veille, pour l'ajouter à celui du jour. Le procédé fonctionna toujours bien et l'équipe de Wladek ne perdit jamais un jour de nourriture. Parfois, ils arrivaient même à ramener au camp un petit bout de bois attaché à l'intérieur de leur jambe de pantalon, pour le mettre dans leur poêle pendant la nuit. Il fallait faire très attention, car l'un d'eux au moins était fouillé au départ du camp et au retour; il était souvent forcé d'ôter une botte ou même les deux et de rester pieds nus dans la neige glaciale. Celui qui était pris avec le moindre objet sur lui était privé de nourriture pendant trois jours.

Les semaines passant, la jambe de Wladek devint de plus en plus raide et douloureuse. Il espérait l'arrivée des grands froids, lorsque le thermomètre descendait à moins quarante, parce qu'alors on ne travaillait pas dehors, même s'il fallait rattraper la journée de travail perdue le dimanche, où ils avaient normalement le droit de rester couchés toute la journée.

Un soir où il avait traîné des bûches dans la steppe toute la journée, la jambe de Wladek se mit à le faire souffrir horriblement. En regardant la cicatrice que lui avait laissée le gars de Smolensk, il constata qu'elle était enflée et luisante. Le soir, il montra sa blessure à un garde, qui lui ordonna de se présenter au médecin du camp avant le jour le lendemain.

Wladek passa la nuit assis, la jambe presque collée au poêle parmi les bottes humides, mais la chaleur était trop faible pour le soulager.

Au matin, il se leva une heure plus tôt que de coutume. Si on n'avait pas vu le médecin avant le début du travail, c'était remis au lendemain. Or, Wladek n'eût pas supporté pareille douleur une journée de plus. Il se présenta au docteur par son nom et son matricule. Pierre Dubien était un vieil homme sympathique, chauve, qui boitait bas, et Wladek le trouva presque plus vieux que le baron. Il examina la jambe sans mot dire.

— Ça va aller, docteur ?

— Tu parles russe ?

— Oui, docteur.

— Tu boiteras toute ta vie, mon gars, mais ta blessure va guérir. A quoi bon, d'ailleurs ? Pour passer ta vie ici à couper du bois...

— Non, docteur. Moi, je vais m'évader et retourner en Pologne.

Le médecin le regarda plus attentivement :

— Parle moins fort, imbécile ! Mets-toi bien dans la tête qu'on ne

s'évade pas d'ici. Je suis prisonnier depuis quinze ans et je n'ai pas passé un jour sans y penser. Rien à faire. Personne n'a réussi à en sortir vivant. Rien que d'en parler, c'est dix jours de cellule, où on te donne à manger un jour sur trois, et où le poêle ne chauffe que pour faire fondre la glace sur les murs. Si tu en sors vivant, tu pourras te dire que tu as de la chance.

— Je m'élvaderai, moi. Je m'élvaderai, affirma Wladek en fixant le vieil homme.

Le docteur le scruta et sourit :

— Mon petit, ne parle plus jamais d'élvasion, sinon ils te tueront. Retourne au travail, fais fonctionner ta jambe et viens me voir tous les matins à la première heure.

Wladek retourna dans la forêt couper du bois, mais il s'aperçut qu'il n'arrivait pas à traîner les bûches plus de quelques mètres, et la douleur était telle qu'il avait l'impression que sa jambe allait tomber. Lorsqu'il revint le lendemain matin, le médecin le regarda de plus près :

— Ça va mal, remarqua-t-il. Quel âge as-tu?

— Treize ans, je crois bien. En quelle année est-on?

— En 1919.

— Alors, treize ans, c'est ça. Et vous, quel âge avez-vous ?

Le docteur regarda les yeux bleus du garçon, étonné de la question :

— Trente-huit ans, dit-il d'un ton paisible.

— Mon Dieu !

— Tu seras comme moi au bout de quinze ans de camp, petit, déclara le médecin tranquillement.

— Et pourquoi êtes-vous ici, d'abord? Pourquoi ne vous ont-ils pas libéré au bout de tout ce temps?

— J'ai été arrêté à Moscou en 1904. Je venais de passer mon doctorat et je travaillais à l'ambassade de France. Ils m'ont accusé d'espionnage et m'ont mis en prison à Moscou. J'étais déjà désespéré, mais après la révolution ils m'ont envoyé dans cet enfer. Même les Français ont oublié mon existence. Il n'y a guère d'exemples de prisonniers qui aient terminé leur peine au camp 201. Je mourrai là comme les autres, et le plus tôt sera le mieux.

— Il ne faut pas désespérer, docteur.

— Il y a bien longtemps que j'ai abandonné tout espoir. Je veux bien ne pas désespérer pour toi, mais n'en parle jamais à personne. Il y a trop de mouchards ici, pour un bout de pain ou une couverture de plus. Bon. Je vais te mettre à la cuisine pendant un mois et tu continueras à venir me voir tous les matins. C'est ta seule chance de ne pas perdre ta jambe et je ne tiens pas à être celui qui te la couperait. On ne peut pas dire que notre matériel chirurgical soit

ultramoderne, ici, ajouta-t-il en regardant un grand couteau de boucher.

Le Dr Dubien nota le nom de Wladek sur un bout de papier. Le lendemain matin, le garçon se présenta aux cuisines, où il fit la vaisselle à l'eau glacée et aida à préparer des aliments qui n'avaient pas besoin d'être réfrigérés. Après les journées passées à porter des bûches, c'était un changement bien agréable. En outre, la soupe de poisson était plus épaisse, avec des tranches de pain noir moins minces et des herbes hachées. Sans compter le droit de rester à l'abri, bien au chaud. Un jour, il partagea même un œuf avec le cuisinier, dont ils auraient été bien en peine de dire par quel oiseau il avait été pondue. La jambe de Wladek guérissait lentement, mais il boitait désormais très nettement. Le Dr Dubien n'y pouvait pas grand-chose, faute de matériel médical sérieux, sinon suivre la guérison. Les jours passaient et le docteur devenait l'ami de Wladek, et il commençait même à faire sienne sa foi juvénile en l'avenir. Ils parlaient dans une langue différente chaque matin, mais le vieil homme préférait le français, sa langue maternelle.

— Dans une semaine, Wladek, il faut que tu retournes travailler dans la forêt. Les gardes vont examiner ta jambe et je ne pourrai plus te laisser aux cuisines. Alors, écoute-moi bien, car j'ai mis au point un plan pour que tu t'évades.

— Tous les deux, docteur. Tous les deux.

— Non. Toi tout seul. Je suis trop vieux pour un si long voyage, et j'ai beau rêver d'évasion depuis quinze ans, je ne ferais que te retarder. Je me contenterai de savoir qu'un autre aura réussi, et tu es le premier qui m'ait convaincu que tu pouvais y arriver.

Wladek, assis par terre, écouta en silence le plan du docteur.

— En quinze ans, j'ai mis deux cents roubles de côté. On ne fait pas fortune quand on est prisonnier des Russes.

Wladek essaya de rire à cette plaisanterie vieille comme les camps.

— Je cache l'argent dans une bouteille de médicament. Quatre billets de cinquante roubles. Quand tu t'en iras, je te les coudrai dans tes vêtements.

— Quels vêtements?

— J'ai un costume et une chemise que j'ai achetés à un garde il y a douze ans, quand je rêvais encore de m'évader. Ce n'est pas exactement la dernière mode, mais ils te seront utiles.

Quinze ans pour économiser deux cents roubles, une chemise et un costume, et le docteur était prêt à sacrifier le tout à Wladek en un instant! De toute sa vie, Wladek ne devait jamais plus rencontrer une telle absence d'égoïsme.

— Jeudi prochain, c'est ta seule chance, reprit le docteur. Il y a une arrivée de prisonniers à Irkoutsk par le train, et les gardes

prennent toujours quatre hommes de la cuisine pour préparer le camion de ravitaillement pour les arrivants. Je me suis déjà mis d'accord avec le chef cuisinier (le mot le fit rire) pour qu'en échange de quelques médicaments tu sois sur le camion. Ça n'a pas été trop difficile. Personne n'a envie de faire ce petit voyage aller et retour... mais toi, tu ne feras que l'aller.

Wladek écoutait toujours de toutes ses oreilles.

— Quand tu seras à la gare, attends que le train des prisonniers arrive. Quand ils seront tous sur le quai, traverse la voie et monte dans le train qui va à Moscou. Il ne peut pas partir tant que le train des prisonniers n'est pas en gare puisque la ligne est à voie unique. Prie pour que les gardes, avec les milliers de prisonniers tout autour, ne te voient pas disparaître. Après, ce sera à toi de jouer. N'oublie pas que, s'ils te repèrent, ils t'abattront sans une seconde d'hésitation. Il y a encore une dernière chose que je peux faire pour toi. Il y a quinze ans, quand je suis arrivé ici, j'ai dessiné, de mémoire, une carte du chemin de Moscou à la Turquie. Elle n'est peut-être plus tout à fait à jour mais elle devrait faire ton affaire. Vérifie tout de même que les Russes n'occupent pas aussi la Turquie. Dieu sait ce qu'ils ont pu fabriquer ces derniers temps! Si ça se trouve, ils sont même déjà en France...

Le docteur alla à l'armoire à pharmacie et en sortit une grande bouteille qui paraissait pleine d'un produit marron. Il dévissa le bouchon et sortit un vieux morceau de parchemin. L'encre noire avait pâli avec les années. La carte était datée d'octobre 1904. Elle montrait un itinéraire de Moscou à Odessa, puis d'Odessa en Turquie, deux mille sept cents kilomètres jusqu'à la liberté.

— Viens me voir tous les matins cette semaine, et nous réviserons notre plan à chaque fois. Si tu échoues, ce ne sera pas faute de préparation.

Wladek ne dormait plus. Il regardait la nuit par la fenêtre, se répétant ce qu'il ferait dans chaque situation donnée, se préparant à toutes les éventualités. Au matin, il répétait inlassablement son plan avec le docteur. Le mercredi soir précédant la tentative d'évasion, le docteur plia la carte en huit, la mit dans un petit paquet avec les billets de cinquante roubles avant de coudre le paquet dans une manche de la veste. Wladek se déshabilla, enfila la veste et le pantalon, et remit son uniforme de prisonnier par-dessus. Le docteur aperçut alors le bracelet d'argent du baron, que Wladek, depuis qu'il portait l'uniforme de prisonnier, avait toujours gardé au-dessus du coude, de peur que les gardiens ne découvrent son seul trésor et ne le lui volent.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il. C'est magnifique !

— Un cadeau de mon père. Je vous le donne, pour vous remercier de tout.

Wladek fit glisser le bracelet le long de son bras et le tendit au docteur. Celui-ci regarda le bracelet d'argent un long moment et hocha la tête :

— Il n'en saurait être question, dit-il. Il n'appartient qu'à une seule personne. (Il regarda Wladek en silence.) Ton père devait être un grand homme, ajouta-t-il. (Il remit le bracelet au poignet de Wladek et lui serra la main avec chaleur.) Bonne chance, petit! J'espère que nous ne nous reverrons plus.

Ils s'embrassèrent et Wladek le quitta pour ce qu'il espérait être sa dernière nuit dans la baraque des prisonniers. Cette nuit-là, il ne parvint pas à fermer l'œil, craignant qu'un gardien ne voie le complet civil sous son uniforme. Lorsque la cloche du matin sonna, il était déjà tout habillé et se dépêcha d'aller à la cuisine, de peur d'arriver en retard. Le plus ancien des prisonniers à la cuisine poussa Wladek en avant lorsque les gardes vinrent chercher la corvée de camion. Ils étaient quatre à avoir été désignés, et Wladek était de loin le plus jeune.

— Pourquoi celui-là? S'étonna le garde en le montrant du doigt. Il n'y a pas un an qu'il est au camp.

Wladek sentit son cœur s'arrêter et un froid glacial le saisir. Le plan du docteur allait échouer et il n'y aurait plus d'autre arrivée de prisonniers au camp avant trois mois au moins. Et à ce moment-là, il ne serait plus aux cuisines.

— C'est un très bon cuisinier, décréta le prisonnier responsable. Il a été dans le château d'un baron. Rien n'est trop bon pour les gardes.

La gourmandise l'emporta sur la méfiance :

— Allez, vite, alors, dit le garde.

Tous quatre coururent au camion et le convoi s'ébranla. Le voyage était encore lent et difficile mais cette fois, du moins, Wladek ne le faisait pas à pied. D'autre part, comme c'était l'été, il ne faisait pas le même froid insupportable.

Wladek travailla dur à préparer les repas et, comme il ne tenait pas à se faire remarquer, il ne parla pour ainsi dire à personne pendant tout le voyage, sauf à Stanislaw, le chef cuisinier.

Lorsqu'ils arrivèrent enfin à Irkoutsk, le voyage avait duré seize jours. Le train à destination de Moscou attendait déjà en gare. Il était là depuis plusieurs heures, mais ne pouvait poursuivre son voyage tant que le train amenant les nouveaux prisonniers n'était pas arrivé. Wladek s'assit au bord du quai avec les autres de la cuisine. Trois d'entre eux, blasés et revenus de tout, ne s'intéressaient à rien autour d'eux, mais le quatrième observait le moindre détail et examinait avec soin le train sur l'autre voie. Il y avait plusieurs portes ouvertes et Wladek ne fut pas long à repérer celle qu'il choisirait le moment venu.

— Tu vas essayer de t'évader? lui demanda soudain Stanislaw.

Wladek se mit à transpirer mais ne répondit pas. Stanislaw ne le quittait pas des yeux :

— C'est ça, hein ?

Wladek gardait toujours le silence. Le vieux cuisinier considérait le garçon de treize ans et hocha la tête en signe d'approbation.

— Bonne chance! Souhaita-t-il. Je me débrouillerai pour qu'on ne se rende pas compte de ton absence pendant au moins deux jours.

Stanislaw lui poussa le bras et Wladek aperçut le train des prisonniers qui arrivait lentement au loin. Le cœur battant, Wladek épiait chaque geste des soldats. Il attendit que le train s'arrête en gare et regarda les prisonniers épuisés s'entasser par centaines sur le quai, silhouettes anonymes auxquelles il ne restait plus que leur passé. Lorsque la gare fut submergée par cette foule mêlée de gardes débordés, Wladek se précipita sous le wagon vers l'autre train. Personne ne fit attention à lui lorsqu'il entra dans les toilettes au bout d'un wagon. Il s'y enferma et pria pour que personne ne vienne frapper à la porte. Il eut l'impression d'avoir attendu une éternité avant que le train ne quitte enfin la gare. En réalité, il ne s'était écoulé que dix-sept minutes.

— Enfin ! Enfin ! s'écria-t-il.

Par la petite fenêtre, il vit la gare disparaître au loin, sans trop savoir ce qu'il lui fallait faire désormais. Soudain, quelqu'un cogna à la porte. Le garde? Le contrôleur? Un soldat? Une succession d'images se télescopaient dans sa tête, toutes plus terribles les unes que les autres. Maintenant, il n'était plus seulement aux toilettes pour se cacher... Et les coups continuaient sur la porte.

— Ça vient ? demanda une voix rude en russe.

Wladek n'avait guère le choix. Si c'était un soldat, il n'y avait pas d'issue possible : même un nain ne serait pas passé par la petite fenêtre. Si ce n'était pas un soldat, Wladek ne ferait qu'attirer l'attention en restant là. Il ôta ses vêtements de bagnard, en fit un ballot aussi serré que possible et le balança par la fenêtre. Puis il tira une casquette de la poche de sa veste pour cacher son crâne rasé et ouvrit la porte. Un homme horriblement pressé se rua dans les toilettes en défaisant déjà son pantalon avant même que Wladek ne se fût éloigné.

Dans le couloir du wagon, Wladek se sentit terriblement voyant, avec son complet démodé, comme une pomme posée sur une pile d'oranges. Aussitôt, il partit à la recherche d'un autre lavabo. Quand il en trouva un libre, il s'y enferma et défit rapidement la couture de sa veste pour en retirer un des billets de cinquante roubles. Il remit en place les trois autres et ressortit dans le couloir. Il chercha le compartiment le plus occupé qu'il put trouver et se cacha dans un coin. Un petit groupe d'hommes jouaient quelques roubles à pile ou

face, au milieu du wagon, pour tuer le temps. Wladek avait toujours battu Léon quand ils jouaient ensemble au château, et il eût bien voulu être de la partie, mais il avait peur de gagner et de se faire ainsi remarquer. La partie dura longtemps, et Wladek commença à se rappeler les vieux trucs. La tentation de risquer ses deux cents roubles devint irrésistible. L'un des joueurs, qui avait perdu une grosse partie de son argent, se retira et vint s'asseoir à côté de Wladek en jurant.

— La chance était contre toi, dit Wladek, pour entendre le son de sa propre voix.

— Ah, c'est un manque de pot! répondit l'autre. Ces paysans, je pourrais me les faire à tous les coups. Mais je n'ai plus d'argent.

— Tu me vends ton manteau? proposa Wladek.

Le joueur malchanceux était l'un des seuls voyageurs dans le wagon à porter un bon pardessus de peau d'ours. Il regarda Wladek :

— A voir ton costume, fiston, tu n'as pas les moyens.

Mais Wladek devina, au ton de la réponse, que l'autre espérait tout de même.

— J'en veux soixante-quinze roubles, reprit le joueur.

— Je t'en donne quarante.

— Soixante.

— Cinquante.

— Non, soixante. C'est mon dernier prix. Je l'ai payé plus de cent.

— Il y a longtemps.

Wladek réfléchit aux conséquences possibles s'il tirait de sa veste l'argent nécessaire et décida de ne pas en prendre le risque pour ne pas attirer encore davantage l'attention sur lui. Tant pis, il attendrait une autre occasion. Mais Wladek ne voulait pas montrer qu'il n'avait pas les moyens de s'offrir le manteau. Il en tâta le col et décréta, d'un ton profondément dédaigneux :

— Tu l'as payé trop cher. J'en donne cinquante roubles, pas un kopeck de plus.

Et Wladek fit mine de se lever pour s'en aller.

— Attends, attends un peu ! Rétorqua l'autre. Je te le donne pour cinquante roubles.

Wladek tira les cinquante roubles de sa poche. Le joueur ôta son manteau et l'échangea contre le billet rouge et crasseux. Le manteau était beaucoup trop grand pour Wladek. Il lui tombait aux pieds, mais c'était exactement ce qu'il lui fallait pour couvrir son costume trop voyant. Pendant quelques instants, il regarda l'autre reprendre la partie et recommencer à perdre. De ce nouveau professeur, il avait appris deux leçons : ne jamais jouer à moins d'avoir la supériorité de l'expérience du jeu, et être toujours prêt à se retirer quand on a atteint sa limite.

Wladek quitta le wagon, un peu rassuré sous son manteau neuf

usagé. Il se mit à étudier la disposition du train avec un peu plus de confiance. Les wagons semblaient de deux sortes. Ordinaires, où les voyageurs étaient debout ou assis sur des banquettes de bois, et spéciaux, où les sièges étaient rembourrés. Wladek constata que tous les compartiments étaient pleins, sauf un, où ne se trouvait qu'une voyageuse. D'un âge moyen, du moins aux yeux de Wladek, elle était un peu mieux habillée que les autres et n'avait pas seulement la peau sur les os comme la plupart des occupants du train. Elle portait une robe bleu foncé et un fichu sur la tête. Elle sourit à Wladek qui la considérait, ce qui lui donna le courage d'entrer dans le compartiment :

— Vous permettez?

— Je vous en prie, répondit-elle en le regardant attentivement.

Elle avait le teint pâle et le visage ridé, elle était un peu trop grosse, comme il est courant avec la nourriture russe. Ses cheveux bruns coupés court et ses yeux marron donnaient à penser qu'elle avait pu naguère être séduisante. Elle avait deux sacs de toile dans le filet et une petite valise à côté d'elle. Malgré le danger, Wladek prit conscience de sa terrible fatigue. Il se demandait s'il allait prendre le risque de dormir lorsque la voyageuse interrogea :

— Où allez-vous ?

La question prit Wladek par surprise et il essaya de penser vite :

— A Moscou, dit-il, à mi-voix.

— Moi aussi.

Wladek regrettait à présent l'isolement du compartiment et le renseignement qu'il avait fourni. Le docteur l'avait pourtant prévenu de ne parler à personne, de ne faire confiance à personne.

A son grand soulagement, l'inconnue ne posa plus de questions. Il commençait à se rassurer un peu lorsque le contrôleur apparut. Wladek se mit à transpirer, malgré la température de moins vingt. Le contrôleur prit le billet de la voyageuse, le déchira, le lui rendit et se tourna vers Wladek :

— Billet, camarade, fit-il simplement, d'une voix lente, monocorde. Muet, Wladek fouilla dans les poches de son manteau.

— C'est mon fils, déclara la voyageuse avec assurance.

Le contrôleur la regarda, considéra encore une fois Wladek, puis fit un signe de tête à la voyageuse et quitta le compartiment sans une parole : Wladek l'observait, stupéfait.

— Merci, souffla-t-il, sans trouver un mot de plus à dire.

— Je t'ai vu venir de sous le train des prisonniers, annonça-t-elle tranquillement.

Wladek était paniqué.

— Je ne te dénoncerai pas, reprit-elle. J'ai un jeune cousin dans un camp. C'est terrible. Tout le monde a peur d'y être envoyé un jour ou

l'autre. Qu'est-ce que tu as sous ton manteau?

Wladek hésita — ouvrir son manteau, ou sortir du compartiment? Mais pour aller où? Il ouvrit son manteau.

— Ça n'est pas si mal, remarqua-t-elle. Qu'as-tu fait de ton uniforme du camp ?

— Je l'ai jeté par la fenêtre.

— Espérons qu'ils ne le trouveront pas avant que tu n'arrives à Moscou.

Wladek ne répondit pas.

— Tu sais où aller, à Moscou?

Il réfléchit encore au conseil du docteur de ne se fier à personne. Mais il fallait bien faire confiance à la voyageuse.

— Non. Nulle part.

— Alors, viens habiter chez moi pour commencer. Mon mari est le chef de gare de Moscou, expliqua-t-elle, et le compartiment est réservé aux fonctionnaires. Si tu te trompes encore une fois, tu te retrouves à Irkoutsk.

Wladek avala sa salive :

— Il faut que je sorte du compartiment ?

— Non. Plus maintenant que le contrôleur t'a vu. Tu n'as plus rien à craindre tant que tu restes avec moi. Tu as des papiers?

— Non. Quels papiers?

— Depuis la révolution, tous les citoyens russes doivent avoir des papiers d'identité sur eux, sinon c'est la prison jusqu'à ce qu'ils puissent les montrer, et comme ils ne peuvent pas les trouver en prison, c'est la prison perpétuelle, dit-elle d'un ton paisible. Il faudra que tu restes avec moi une fois à Moscou, et surtout que tu n'ouvres pas la bouche.

— Vous êtes très gentille, fit Wladek, encore méfiant.

— A présent que le tsar est mort, personne n'est plus à l'abri. J'ai eu de la chance que mon mari soit bien placé, ajouta-t-elle, mais il n'y a personne en Russie, même dans le gouvernement, qui ne vive pas dans la peur constante d'être arrêté et envoyé dans un camp. Comment t'appelles-tu?

— Wladek.

— Bon. Et maintenant, dors, Wladek. Tu as l'air mort de fatigue. Le voyage est long et tu n'es pas encore en sécurité.

Et Wladek s'endormit.

Lorsqu'il se réveilla, plusieurs heures avaient passé et il faisait nuit au-dehors. Il regarda sa protectrice et elle lui sourit. Wladek lui rendit son sourire, priant pour qu'elle soit digne de confiance et ne le dénonce pas aux autorités... à moins qu'elle ne l'ait déjà fait, qui sait ?

Elle tira quelques provisions d'un de ses paquets et Wladek mangea en silence ce qu'elle lui offrait. Lorsqu'ils arrivèrent à la gare suivante,

presque tous les voyageurs descendirent, certains définitivement, mais la plupart à la recherche des quelques rafraîchissements disponibles, ou simplement pour se dégoûter les jambes.

La voyageuse se leva.

— Viens, commanda-t-elle.

Il la suivit sur le quai. Allait-elle le dénoncer? Elle lui tendit la main et il la prit comme un garçon de treize ans accompagnant sa mère. Elle se dirigea vers les toilettes réservées aux dames. Wladek hésitait, mais elle insista. Une fois à l'intérieur, elle ordonna à Wladek d'ôter ses vêtements. Il obéit sans discuter, ce qu'il n'avait jamais fait devant personne depuis la mort du baron. Tandis qu'il se déshabillait, elle ouvrit l'unique robinet, qui laissa couler un maigre filet d'eau rouillée. Elle avait l'air dégoûté, mais, pour Wladek, c'était un grand progrès par rapport à l'eau du camp. Elle baigna ses blessures avec un chiffon mouillé et entreprit, sans grand succès, de le laver. En découvrant la cicatrice sur sa jambe, elle sursauta. Wladek supporta sans un murmure la douleur que lui causaient des contacts qu'elle s'efforçait pourtant de rendre aussi légers que possible.

— Une fois arrivés à la maison, je tâcherai de mieux soigner tes blessures, dit-elle. Pour l'instant, je ne peux rien faire de plus.

Elle aperçut alors le bracelet d'argent, examina l'inscription et observa Wladek avec attention :

— C'est à toi? demanda-t-elle. A qui l'as-tu volé?

Wladek répondit, indigné :

— Je ne l'ai pas volé. C'est mon père qui me l'a donné avant de mourir!

Elle le regarda encore, avec une expression nouvelle, peur ou respect? Elle inclina la tête:

— Méfie-toi, Wladek. Il y en a qui te tueraient, pour un bracelet de ce prix !

Il acquiesça et commença à se rhabiller en hâte. Ils retournèrent à leur compartiment. Une heure d'arrêt dans une gare n'était pas chose rare et lorsque le train se remit en marche en cahotant, Wladek fut heureux de sentir le bruit des roues sous le plancher du wagon. Le train mit douze jours et demi pour atteindre Moscou. Chaque fois qu'un nouveau contrôleur se montrait, ils recommençaient le même manège, Wladek prenait consciencieusement l'air jeune et innocent et la voyageuse l'allure d'une mère au-dessus de tout soupçon. Et les contrôleurs s'inclinaient tous respectueusement devant la dame d'un certain âge. Wladek en vint peu à peu à penser que les chefs de gare étaient très importants en Russie.

Le temps de terminer les quelque mille six cents kilomètres du trajet jusqu'à Moscou, Wladek avait acquis une confiance totale en la dame et attendait avec impatience d'arriver chez elle. En fin d'après-

midi, le dernier jour du voyage, le train s'arrêta définitivement. Wladek, malgré ses expériences diverses, n'avait encore jamais vu une grande ville, sans même parler de la capitale de toutes les Russies. Il était paniqué, une fois de plus, au bord de l'inconnu. Tant de gens allaient et venaient en hâte dans toutes les directions! La dame devina son appréhension :

— Suis-moi, ne dis rien, et quoi qu'il arrive, ne retire pas ta casquette.

Wladek descendit du filet les sacs de la dame, enfonça sa casquette jusqu'aux oreilles — sa tête se couvrait maintenant d'un duvet noir — et la suivit sur le quai. A la barrière, une foule de gens faisait la queue pour passer par une étroite sortie et l'évacuation était lente car tous les voyageurs devaient montrer leurs papiers d'identité à un garde. Wladek sentait son cœur battre comme un tambour mais sa peur disparut instantanément quand leur tour survint. Le garde ne jeta qu'un coup d'œil aux papiers de la dame.

— Passez, camarade, dit-il en la saluant.

Puis il regarda Wladek.

— C'est mon fils, expliqua-t-elle.

— Ah bon ! Camarade, opina-t-il avec un nouveau salut.

Wladek était à Moscou.

Malgré la confiance qu'il avait maintenant dans sa compagne de voyage, sa première réaction fut de s'enfuir à toutes jambes mais, avec ses cent cinquante roubles, il n'avait pas de quoi vivre; il décida de ne rien faire pour l'instant. Il pourrait toujours s'enfuir plus tard. Un cheval et une voiture attendaient à la gare pour emmener la dame et son fils tout neuf chez elle. Le chef de gare n'était pas à la maison. La femme se mit aussitôt à faire le lit d'invité pour Wladek. Puis elle versa de l'eau, réchauffée sur un poêle, dans un tub de zinc, et lui dit de monter dedans. C'était son premier bain depuis plus de quatre ans, à moins de compter ceux de la rivière. Elle fit chauffer encore de l'eau, lui fit retrouver le contact du savon et lui frotta le dos, la seule partie de son corps qui n'était pas écorchée. L'eau commença à changer de couleur et, au bout de vingt minutes, elle était noire. Une fois Wladek séché, la dame lui frotta les bras et les jambes avec une pommade, et pensa les parties de son corps qui paraissaient particulièrement atteintes. Elle regarda son sein unique. Il se rhabilla rapidement et alla la rejoindre dans la cuisine. Elle avait déjà préparé un bol de soupe chaude et des haricots. Wladek avala avec avidité ce qui était pour lui un véritable festin. Ils ne parlaient ni l'un ni l'autre. Lorsqu'il eut fini son repas, elle lui conseilla d'aller se coucher pour dormir.

— Je ne veux pas que mon mari te voie avant que je n'aie eu le temps de lui expliquer, déclara-t-elle. Est-ce que tu voudrais habiter chez nous, Wladek, si mon mari accepte?

Wladek acquiesça avec reconnaissance.

— Alors, va te coucher, maintenant.

Wladek obéit, priant pour que le mari accepte. Il se déshabilla et se coucha aussitôt. Il était trop propre, les draps trop immaculés, le matelas trop mou. Il jeta l'oreiller par terre. Mais il était si fatigué qu'il s'endormit tout de suite, malgré le confort du lit. Il fut réveillé d'un profond sommeil quelques heures plus tard par des voix qui parlaient fort dans la cuisine. Il ne pouvait dire combien de temps il avait dormi. Il faisait déjà nuit dehors. Il se leva, alla à la porte, l'ouvrit doucement pour surprendre la conversation à l'étage en dessous.

— Tu es stupide ! disait une voix sifflante. Est-ce que tu te rends compte de ce qui te serait arrivé si tu avais été prise? C'est toi qui aurais été envoyée dans le camp !

— Mais si tu l'avais vu, Piotr! Il avait l'air d'une bête traquée !

— Alors, tu as décidé de faire de nous des bêtes traquées ! Est-ce que quelqu'un l'a vu ?

— Non. Je ne crois pas.

— Dieu soit loué! Il faut qu'il s'en aille immédiatement, pour que personne ne sache qu'il est ici. C'est notre seule chance.

— Mais qu'il s'en aille où, Piotr? Il est perdu... Il ne connaît personne! plaïda la protectrice de Wladek. Et puis, j'avais toujours voulu avoir un fils!

— Ce que tu veux et où il va, je ne veux pas le savoir.

Ce n'est pas notre affaire et il faut qu'il débarrasse le plancher, et vite.

— Mais qu'il s'en aille où, Piotr? Il est perdu... Il ne connaît personne! Il possède un bracelet d'argent avec une inscription dessus...

— Ça aggrave encore les choses. Tu sais bien ce que le nouveau gouvernement a décrété. Plus de tsars, plus de rois, plus de privilèges. On n'aurait même pas la peine d'aller dans un camp. On serait fusillés, simplement.

— Nous avons toujours voulu un fils, Piotr. On peut bien prendre un risque, une fois dans notre vie.

— Dans ta vie, si tu veux. Pas dans la mienne.

Wladek n'avait pas besoin d'en entendre davantage.

Il songea que la seule façon de remercier sa bienfaitrice était de disparaître dans la nuit sans laisser de trace. Il s'habilla rapidement et regarda le lit défait en espérant qu'il ne se passerait pas quatre ans avant qu'il n'en revoie un autre. Il était en train d'ouvrir la fenêtre lorsque le chef de gare entra, un petit homme pas plus grand que Wladek, avec un gros ventre et un crâne presque chauve gardant encore quelques longues mèches de cheveux gras. Il portait des lunettes sans monture, qui avaient creusé de légers demi-cercles

rouges sous ses yeux. Il tenait une lampe à pétrole et regardait Wladek, qui lui rendit son regard sans ciller.

— Descends ! ordonna-t-il.

Wladek le suivit avec réticence dans la cuisine, où la femme était assise devant la table, en larmes.

— Et maintenant, écoute-moi bien, mon garçon, fit-il.

— Il s'appelle Wladek, coupa la femme.

— Maintenant, mon garçon, écoute, répéta-t-il. Tu as des ennuis et moi, je veux que tu t'en ailles d'ici le plus vite possible et le plus loin possible. Je vais te dire ce que je vais faire pour toi.

Pour lui? Wladek le regarda d'un œil glacé.

— Je vais te donner un billet de chemin de fer. Où veux-tu aller?

— A Odessa, répondit Wladek.

Il ne savait pas où était cette ville, ni combien coûtait le billet. Mais c'était la prochaine sur la carte du docteur, sur le chemin de la liberté.

— Laisse-le chez nous, Piotr! Je m'occuperai de lui, je...

— Jamais! Je préférerais le payer pour qu'il s'en aille.

— Mais il n'arrivera jamais là-bas ! Gémit la femme.

— Je lui donnerai un laissez-passer pour Odessa, déclara le chef de gare en se tournant vers Wladek. Une fois que tu seras dans le train, mon garçon, si je te revois, ou si j'entends dire que tu es à Moscou, je te fais arrêter immédiatement et réexpédier à la prison la plus proche. Et tu retourneras dans un camp aussi vite que le train peut rouler, si on ne te fusille pas avant. (Il regarda la pendule de la cheminée — 11 h 5. Il se tourna vers sa femme :) Il y a un train pour Odessa à minuit. Je vais le conduire à la gare moi-même. Je veux être sûr qu'il a bien quitté Moscou. Tu as des bagages, mon garçon ?

Wladek allait dire que non, mais la femme répondit avant lui :

— Oui. Je vais les chercher.

Wladek et le chef de gare restèrent seuls à s'observer avec un égal mépris. La femme demeura absente un long moment. La pendule sonna une fois pendant son absence. Wladek et le chef de gare ne parlaient ni l'un ni l'autre, mais ce dernier ne quittait pas des yeux le garçon. Lorsque sa femme revint, elle portait un gros paquet bien ficelé. Wladek allait protester, mais il lut une telle peur dans ses yeux à elle qu'il ne dit qu'un mot :

— Merci.

— Mange! Intima-t-elle en poussant vers lui son bol de soupe froide.

Il obéit, bien que son estomac rétréci fût déjà plus que rempli. Il avala la soupe le plus vite possible, pour que la femme n'ait pas encore des ennuis par sa faute.

— Une bête ! remarqua l'homme.

Wladek lui lança un regard chargé de haine. Il plaignait celle qui était liée à cet homme pour la vie.

— Allez, viens, il est temps de partir, ordonna le chef de gare. Il ne faut pas rater le train, hein?

Wladek quitta la cuisine derrière le chef de gare. En passant devant la femme, il hésita, puis lui effleura la main, et il la sentit réagir. Les mots eussent été inutiles. Le chef de gare et le réfugié se glissèrent dans l'ombre des rues de Moscou, jusqu'à la gare. Le chef de gare prit un aller pour Odessa et donna le petit bout de papier rouge à Wladek.

— Et mon laissez-passer? Réclama Wladek sèchement.

De sa poche intérieure, l'homme tira un formulaire d'allure administrative, le signa hâtivement et le tendit furtivement à Wladek, tout en guettant autour de lui un danger éventuel. Wladek avait souvent vu ces yeux-là depuis quatre ans : c'étaient ceux de la lâcheté.

— Et que je n'entende plus jamais parler de toi ! marmonna l'homme d'un ton rogue.

Wladek avait aussi entendu souvent cette voix-là pendant quatre ans. Il leva les yeux, faillit dire quelque chose, mais le chef de gare avait déjà replongé dans les ombres de la nuit, son univers. Il regarda les yeux des gens pressés qui passaient près de lui : c'étaient les mêmes, les yeux de la peur. Restait-il un seul homme libre dans le monde entier? Wladek serra sous son bras le paquet enveloppé de papier marron, enfonça son chapeau bien droit et se dirigea vers la barrière. Cette fois, il avait davantage confiance. Il montra ses papiers à l'employé, qui le laissa passer sans la moindre réaction. Il monta dans le train.

Il n'était pas resté longtemps à Moscou, et il n'allait plus y revenir de sa vie. Pourtant, il ne devait jamais oublier la bonté de cette femme, l'épouse du chef de gare, la camarade... il ne savait même pas son nom.

Wladek demeura pendant tout son voyage dans le wagon des voyageurs debout. Odessa avait l'air moins loin de Moscou qu'Irkoutsik, à peu près la longueur d'un pouce sur la carte du docteur, mille trois cent cinquante kilomètres, en réalité. Tandis que Wladek étudiait sa carte rudimentaire, son attention fut attirée encore une fois par une partie de pile ou face dans le wagon. Il replia son parchemin, le rangea soigneusement dans la doublure de sa veste et s'intéressa de près au jeu. Il constata que l'un des joueurs ne cessait de gagner, même quand il avait toutes les chances contre lui. En l'observant mieux encore, Wladek s'aperçut qu'il trichait.

Il passa de l'autre côté du compartiment pour s'assurer qu'il pourrait toujours voir l'autre tricher une fois assis en face de lui. L'expérience ne fut pas concluante. Il s'approcha et se fit une place dans le cercle des joueurs. Chaque fois que le tricheur avait perdu

deux coups de suite, Wladek misait un rouble sur lui, doublant sa mise à chaque fois jusqu'à ce qu'il ait gagné. Le tricheur était flatté, ou bien il se disait que mieux valait ne pas faire remarquer la chance de Wladek. Quoi qu'il en soit, il ne jeta jamais un regard dans sa direction.

A l'arrivée à la gare suivante, Wladek avait gagné quatorze roubles, et il en consacra deux à s'acheter une pomme et un bol de soupe chaude. Il avait gagné assez pour tenir jusqu'à Odessa et, enchanté de savoir qu'il pouvait gagner encore davantage avec son nouveau système, il remercia du fond du cœur le joueur inconnu et remonta dans le train, prêt à recommencer.

Il avait à peine posé le pied sur la dernière marche qu'un coup de poing l'expédia dans un coin. Quelqu'un lui tordit méchamment le bras derrière le dos et lui appuya rudement le visage contre la cloison. Wladek se mit à saigner du nez et sentit la pointe d'un couteau sur le lobe d'une de ses oreilles.

— Tu m'entends, mon gars?

— Oui, répondit Wladek, pétrifié.

— Si tu reviens dans mon compartiment, je te coupe l'oreille droite. Ainsi, tu ne m'entendras plus. Vu?

— Oui, monsieur.

Il sentit le couteau lui entamer la peau derrière l'oreille, et le sang commença à lui couler dans le cou.

— Que ça te serve de leçon !

Il reçut encore un violent coup de genou dans les reins et s'effondra. Une main fouilla dans ses poches et en retira les roubles qu'il venait de gagner.

— C'est à moi, non? dit la voix.

Le sang continuait de couler du nez et de l'oreille de Wladek. Lorsqu'il eut retrouvé assez de courage pour regarder dans le couloir, il était vide; plus la moindre trace du tricheur. Wladek essaya de se remettre sur ses pieds, mais son corps refusait de lui obéir. Il resta affalé dans le coin pendant plusieurs minutes. Lorsqu'il réussit enfin à se lever, il marcha lentement jusqu'à l'autre bout du train, aussi loin que possible du wagon du joueur, boitant encore plus bas que d'ordinaire.

Il trouva un compartiment occupé surtout par des femmes et des enfants et s'endormit profondément.

A l'arrêt suivant, Wladek ne descendit pas du train. Il ouvrit son petit paquet pour en faire l'inventaire. Des pommes, du pain, des noix, deux chemises, un pantalon et même des chaussures ; un véritable trésor! Quelle femme... et quel mari !

Il mangea, dormit et rêva. Et le train, en cahotant, finit, au bout de cinq jours et six nuits, par arriver à Odessa. Un dernier contrôle à la

sortie de la gare, où l'employé regarda à peine Wladek. Ses papiers, cette fois, étaient en règle. Mais désormais, il était totalement livré à lui-même. Il avait toujours cent cinquante roubles dans la doublure de sa veste, et il était tout à fait décidé à ne pas les gaspiller.

Il passa le reste de la journée à faire le tour de la ville pour se familiariser avec la topographie mais il constata qu'il était sans cesse distrait par trop de choses nouvelles : les grands immeubles, les vitrines, les camelots et leurs éventaires colorés, les becs de gaz et même un singe juché sur un bâton. Wladek marcha jusqu'au port et, là, il s'arrêta pour contempler la mer, le large. C'était, oui, ce que le baron appelait un océan. Il contempla l'immensité bleue avec envie : c'était le chemin de la liberté, l'évasion de la Russie. La ville avait dû être le théâtre de rudes combats. Il en restait des maisons incendiées, des ruines qui paraissaient d'autant plus déplacées dans cet air marin où flottaient de doux parfums de fleurs.

Wladek ignorait si Odessa était toujours en guerre, mais il n'avait personne à qui poser la question. Quand le soleil disparut derrière les hauts immeubles, il se demanda où il allait passer la nuit. Il s'engagea dans une rue transversale. Il devait avoir une étrange apparence, avec son manteau de peau qui traînait par terre et son paquet marron sous le bras. Aucun endroit ne lui paraissait assez sûr. Il arriva enfin à une voie de garage où stationnait un vieux wagon. Il l'inspecta prudemment : rien que le silence et l'obscurité. Personne. Il jeta son paquet dans le wagon, se hissa, non sans peine, sur le plancher, se traîna dans un coin, épuisé, et s'allongea pour dormir. Sa tête avait à peine touché les planches qu'un corps l'écrasait de tout son poids; deux mains lui serraient la gorge, lui coupant le souffle.

— Qui es-tu? fit la voix d'un garçon qui, dans le noir, ne paraissait pas beaucoup plus vieux que Wladek.

— Wladek Koskiewicz.

— D'où tu viens?

— De Moscou.

Il avait failli répondre Slonim.

— T'as pas le droit de dormir dans mon wagon, Moscovite, reprit la voix.

— Je ne savais pas.

— T'as du fric?

Et les deux pouces s'enfonçaient dans sa gorge.

— Un peu, avoua Wladek.

— Combien ?

— Sept roubles.

— Amène.

Wladek fouilla dans la poche de son manteau. L'autre y plongea sa main aussi, ce qui l'obligea à desserrer un peu son étreinte.

De toutes ses forces, Wladek donna un coup de genou entre les jambes de l'autre, qui s'effondra, les mains crispées sur les testicules. Wladek lui sauta dessus et le frappa en des points auxquels son adversaire n'eût jamais pensé. Les règles venaient tout à coup de changer : le garçon n'était pas de taille face à Wladek. Dormir dans un vieux wagon était une vie d'hôtel trois étoiles comparée aux caves d'un château polonais et à un camp de travail russe.

Wladek ne s'arrêta que lorsque son adversaire, cloué au sol, paralysé, implora grâce.

— Va à l'autre bout du wagon et ne bouge plus! ordonna Wladek. Si tu fais un geste, je te tue.

— Oui, répondit l'autre, obéissant.

Wladek l'entendit se lever. Pendant quelques instants, il écouta. Rien. Pas un geste à l'autre bout du wagon. Alors, il reposa sa tête sur le plancher et, l'instant d'après, il dormait profondément.

Lorsqu'il se réveilla, le soleil brillait déjà par les fentes entre les planches du wagon. Il se mit lentement à plat ventre afin d'observer, pour la première fois, son adversaire de la nuit, qui dormait encore, recroquevillé sur lui-même, à l'autre extrémité du wagon.

— Viens ici ! Intima Wladek.

L'autre s'éveillait lentement.

— Viens ici ! répéta Wladek, plus fort.

L'autre obéit immédiatement. C'était la première fois que Wladek l'apercevait vraiment. Ils étaient à peu près du même âge, mais le garçon avait trente bons centimètres de plus, avec un visage plus juvénile et des cheveux blonds hirsutes. Dans l'ensemble, il avait l'air de considérer l'eau et le savon comme des ennemis personnels.

— Et d'abord, dit Wladek, comment est-ce qu'on mange, ici ?

— Viens avec moi, conseilla l'autre en sautant du wagon.

En boitant, Wladek monta une côte qui conduisait à la ville, où le marché du matin commençait à s'installer. Il n'avait jamais vu de telles quantités de bonne nourriture depuis les banquets du baron. Des rangées interminables de fruits et de légumes, et même des noix, qu'il adorait. L'autre lisait la stupeur dans les yeux de Wladek.

— Maintenant, écoute ce qu'on va faire, déclara-t-il d'une voix désormais assurée. Je vais à l'étalage du coin, je vole une orange et je me sauve en courant. Toi, tu cries à tue-tête : « Au voleur! » Le marchand va me courir après et, pendant ce temps-là, toi, tu te remplis les poches. Pas trop — assez pour un repas. Et puis tu reviens ici. Pigé?

— Je crois.

— Voyons si tu as compris, Moscovite.

Le garçon eut un reniflement de mépris. Wladek le vit d'un œil admiratif s'approcher, l'air désinvolte, du premier étalage, prendre une

orange en haut d'une pyramide, dire au marchand quelques mots que Wladek n'entendit pas et partir en courant sans hâte. Il se retourna vers Wladek, qui avait totalement oublié de crier : « Au voleur ! » Mais le marchand l'avait vu et se lança aussitôt aux trousses du chapardeur. Tous les yeux étaient braqués sur son complice. Wladek s'approcha et fourra vivement trois oranges, une pomme et une pomme de terre dans les vastes poches de son manteau. Lorsque le marchand parut sur le point d'attraper son complice, celui-ci lui jeta son orange. L'homme s'arrêta pour l'attraper et l'insulta en brandissant le poing, vociférant sans reprendre haleine pour alerter les autres marchands tout en retournant à son étalage.

Wladek observait la scène en riant de bon cœur lorsqu'une main solide se posa sur son épaule. Il se retourna, affolé à l'idée d'être pris.

— Tu as chipé quelque chose, Moscovite, ou bien tu es seulement là pour regarder ?

Wladek éclata de rire, soulagé, et montra les trois oranges, la pomme et la pomme de terre. L'autre se mit à rire aussi.

— Comment tu t'appelles ? interrogea Wladek.

— Stefan.

— On remet ça, Stefan ?

— Du calme, Moscovite. Il ne faut pas se croire trop malin. Si on refait mon truc, il faut aller à l'autre bout du marché et attendre au moins une bonne heure. Tu travailles avec un professionnel, maintenant. Et ça ne t'empêchera pas de te faire épingler de temps en temps.

Les deux garçons allèrent tranquillement à l'autre bout du marché. Stefan montrait une assurance que Wladek eût volontiers payée des trois oranges, de la pomme, de la pomme de terre et de ses cent cinquante roubles. Ils se mêlèrent aux clients matinaux et, lorsque Stefan estima le moment bien choisi, ils recommencèrent leur manège deux fois. Satisfaits du résultat, ils retournèrent à leur wagon pour savourer leur butin : six oranges, trois pommes de terre, une poire, des fruits secs de différentes sortes, et le gros lot — un melon. Jusqu'alors, Stefan n'avait jamais eu des poches assez vastes pour en cacher un mais le manteau de Wladek était la solution du problème.

— Pas mauvais, remarqua Wladek en plantant ses dents dans une pomme de terre.

— Tu les manges avec la peau ? demanda Stefan, sidéré.

— J'ai été dans des endroits où la peau est un luxe.

Stefan regarda Wladek avec admiration.

— Autre problème, continua Wladek. Où trouver de l'argent ?

— Il te faut tout dans la même journée, hein, patron ? Railla Stefan. Le chargement des cargos dans le port, c'est ça, la solution, si tu parles sérieusement, Moscovite.

— Montre-moi.

Ils avaient mangé la moitié des fruits et caché le reste sous la paille dans un coin du wagon. Stefan fit descendre les escaliers jusqu'au port à Wladek, qui n'en crut pas ses yeux en découvrant tant de bateaux.

Le baron lui avait parlé des grands navires qui traversaient les océans pour porter leurs chargements à des pays lointains, mais ceux-là étaient beaucoup plus grands qu'il n'avait pu l'imaginer, alignés côte à côte à perte de vue.

Stefan interrompit ses réflexions :

— Regarde celui-là, là-bas. Le gros vert. Tu n'as qu'à prendre un panier en bas de la planche, tu le remplis de blé, tu montes l'échelle, et tu verses ta charge dans la cale. Tu touches un rouble pour quatre voyages. Fais attention de bien compter, Moscovite, sinon le salopard de contremaître te raflera le pognon pour se le mettre dans la poche.

Stefan et Wladek passèrent l'après-midi à charger du blé sur le bateau et gagnèrent vingt-six roubles à eux deux. Ils dînèrent de fruits secs, de pain, d'un oignon aussi qu'ils avaient volé sans préméditation et passèrent une excellente nuit dans leur wagon.

Wladek se réveilla le premier le lendemain matin, et Stefan le trouva penché sur sa carte.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il.

— C'est le chemin pour me sortir de Russie.

— Pourquoi veux-tu quitter la Russie, alors que tu peux rester ici et faire équipe avec moi ? On pourrait s'associer...

— Non, il faut que j'aille en Turquie. Là-bas, je serai libre. Tu devrais venir avec moi, Stefan.

— Je ne peux pas quitter Odessa. Je suis chez moi, ici, dans le wagon, et avec les gens que je connais depuis toujours. Ça n'est pas parfait, mais ça pourrait être bien pire dans cet endroit que tu appelles la Turquie. Mais si tu y tiens, je vais t'aider à partir. Je connais le moyen de savoir d'où viennent tous les bateaux.

— Comment est-ce que je saurai quel bateau va en Turquie?

— C'est facile. C'est Jo-One-Dent qui va nous le dire. Il est au bout de la jetée. Ça te coûtera un rouble.

— Je parie qu'il partage avec toi !

— Moitié-moitié. Tu apprends vite, Moscovite.

Sur ce, Stefan sauta du wagon et Wladek le suivit. Il courait entre les wagons, gêné une fois de plus de voir combien les autres garçons couraient facilement, tandis que lui boitait. Au bout de la jetée, Stefan le fit entrer dans une petite pièce remplie de vieux livres et de vieux annuaires couverts de poussière. Il ne semblait y avoir personne, mais Wladek entendit une voix derrière une pile de livres :

— Qu'est-ce que tu veux, le même? Je n'ai pas de temps à perdre.

— Mon copain a besoin d'un renseignement, Jo. Quand est-ce que

le prochain paquebot de luxe part pour la Turquie?

— Montre d'abord l'argent.

La tête du vieillard apparut derrière les livres, un visage plein de rides et surmonté d'une casquette de marin. Il regardait Wladek de ses yeux noirs.

— C'était un vrai loup de mer, dans le temps, murmura Stefan assez haut pour que l'homme l'entende.

— Ça te regarde pas, petit. Où est le rouble?

— C'est mon copain qui a l'argent, expliqua Stefan. Montre-lui le rouble, Wladek.

Wladek sortit une pièce. Jo la mordit de sa dent unique, s'approcha de ses rayons d'où il tira un gros indicateur vert. La poussière volait de toutes parts. Il se mit à tousser en tournant les pages sales, puis il fit glisser son gros pouce usé par les cordages le long des colonnes de noms :

— La semaine prochaine, le Renaska arrive jeudi pour charger du charbon. Il repartira probablement le samedi. S'il charge assez vite, il pourra lever l'ancre vendredi soir, sans payer les droits de port. Il sera au quai 17.

— Merci, Une-Dent, dit Stefan. Je tâcherai de t'amener encore de mes riches associés.

Jo-Une-Dent brandit le poing vers les deux garçons qui s'enfuirent sur le quai.

Stefan et Wladek passèrent les trois jours suivants à voler de la nourriture, à porter du blé et à dormir. Lorsque le cargo turc arriva le jeudi, Stefan avait presque convaincu Wladek de rester à Odessa. Mais Wladek avait trop peur des Russes pour céder à l'attrait de sa nouvelle vie avec Stefan.

Ils virent le cargo accoster au quai 17.

— Et comment est-ce que je vais monter à bord? demanda Wladek.

— C'est simple. On se mélange avec l'équipe de débardeurs demain matin. Je me mets derrière toi, et quand la soute à charbon est presque pleine, tu sautes et tu te planques pendant que je ramasse ton panier, et je redescends de l'autre côté.

— Et tu touches ma paie, bien sûr?

— Naturellement! Il faut bien que je tire profit de mon intelligence supérieure, sinon, le moyen de croire à la libre entreprise?

Le lendemain, dès l'aube, ils prirent place parmi les dockers et ils portèrent du charbon jusqu'à épuisement. Mais cela ne suffit pas. La cale n'était pas même à moitié pleine à la tombée de la nuit. Les deux garçons, noirs de poussière, dormirent bien cette nuit-là. Ils recommencèrent le lendemain matin et, au milieu de l'après-midi, quand la cale fut presque pleine, Stefan donna un coup de pied dans la cheville de Wladek.

— A la prochaine, Moscovite! dit-il.

Quand ils arrivèrent en haut de la planche, Wladek déversa son charbon dans la cale, jeta le panier sur le pont, sauta par-dessus le bord de la soute et atterrit sur le charbon, tandis que Stefan ramassait son panier et redescendait la planche en sifflotant.

— Adieu, mon ami ! Salua-t-il. Et bonne chance avec les Turcs infidèles !

Wladek se colla dans un coin de la cale et regarda le charbon qui continuait à se déverser à côté de lui. Il avait du *poussier* partout, dans le nez, dans la bouche, dans les poumons et dans les yeux. Il se retint à grand-peine de tousser, pour que les matelots ne l'entendent pas. Juste au moment où il pensait qu'il ne pouvait plus respirer l'air de la cale, et allait retourner avec Stefan pour trouver un autre mode d'évasion, il vit l'écoutille de la cave se refermer au-dessus de lui. Alors, il s'offrit le luxe merveilleux de tousser.

Au bout de quelques instants, il sentit une morsure à sa cheville. Son sang se glaça à l'idée de ce que cela pouvait être. Il n'avait pas plus tôt lancé un morceau de charbon sur le monstre qu'un autre s'approchait de lui, puis un autre et un autre encore. Les plus braves s'attaquèrent à ses jambes. Ils avaient l'air de surgir de nulle part. Tout noirs, très gros et affamés. C'était la première fois de sa vie que Wladek constatait que les rats ont les yeux rouges. Il grimpa en haut du tas de charbon et ouvrit le panneau. Le soleil entra à flots et les rats disparurent dans leurs tunnels creusés dans le charbon. Il grimpa pour sortir mais le cargo avait déjà largement débordé du quai. Il retomba dans la cale, affolé. Si le bateau était forcé de faire demi-tour et de livrer Wladek, ce serait, il le savait, le retour au camp 201 et ses Russes blancs. Il préférerait rester avec les rats noirs. Aussitôt qu'il eut fermé l'écoutille, ils revinrent sur lui. Il avait beau leur jeter des morceaux de charbon à toute vitesse, les horribles bêtes reparaissaient de partout.

Wladek était obligé de rouvrir l'écoutille de temps en temps pour laisser entrer un peu de cette lumière qui était apparemment sa seule arme contre les rongeurs noirs.

Pendant deux jours et trois nuits, Wladek livra une bataille sans répit contre les rats, sans pouvoir dormir un seul instant. Lorsque le cargo atteignit enfin le port de Constantinople et qu'un matelot ouvrit la cale, Wladek était noir de poussier de la tête aux genoux, et rouge de sang des genoux aux pieds. Le marin le sortit de son trou et Wladek, à peine sur le pont, eut beau essayer de se tenir debout, il s'effondra.

Quand il revint à lui, il ne savait pas où il était ni combien de temps avait passé , il était couché dans une petite chambre où trois hommes en blouse blanche l'examinaient avec soin, tout en parlant

dans une langue qu'il ne comprenait pas. Combien de langues y avait-il donc dans le monde? Il se regarda, toujours noir et rouge, et quand il tenta de s'asseoir, l'un des hommes en blanc, le plus âgé des trois, celui qui avait un long visage ridé et une barbiche, le recoucha. Il s'adressa à Wladek dans sa langue bizarre. Wladek fit signe qu'il ne comprenait pas. Il essaya alors le russe, et Wladek fit encore un signe négatif : comprendre le russe eût été le meilleur moyen d'être renvoyé d'où il venait. Le médecin essaya alors l'allemand et Wladek constata qu'il le parlait mieux que ses interlocuteurs.

— Tu parles allemand?

— Oui.

— Alors, tu n'es pas Russe?

— Non.

— Et qu'est-ce que tu faisais en Russie?

— Je tâchais d'en sortir.

— Ah...

Le médecin se tourna vers ses confrères et reprit la conversation dans leur propre langue. Ils quittèrent la pièce.

Une infirmière les remplaça et fit la toilette de Wladek, sans se soucier de ses cris d'angoisse. Elle passa sur ses jambes une épaisse pommade marron et le laissa se rendormir. Quand il se réveilla pour la deuxième fois, il était seul. Il resta immobile, les yeux fixés sur le plafond blanc, se demandant ce qu'il allait faire désormais.

Il ne savait même pas encore avec certitude dans quel pays il se trouvait et il se leva pour aller à la fenêtre. Il vit un marché, assez semblable à celui d'Odessa, à cela près que les hommes avaient le teint plus foncé et portaient de longues robes blanches. Ils avaient aussi des coiffures de couleur qui ressemblaient à des pots de fleurs renversés, et ils étaient chaussés de sandales. Les femmes étaient tout de noir vêtues, et leur visage était caché, à l'exception de leurs yeux noirs.

Wladek regarda ces gens étranges marchander leur nourriture quotidienne : cela, au moins, semblait être un point commun à tous les pays.

Il observait la scène depuis plusieurs minutes lorsqu'il remarqua, sur le mur du bâtiment, une échelle de fer rouge qui descendait jusqu'au sol, un peu comme l'issue de secours de son château de Slonim. Son château... Qui le croirait, maintenant ? Il descendit de l'appui de la fenêtre, alla en silence jusqu'à la porte, l'ouvrit et jeta un coup d'œil. Des hommes et des femmes allaient et venaient dans le couloir, mais sans lui prêter la moindre attention. Il referma doucement la porte, trouva ses affaires rangées dans un placard dans un coin de la chambre, et s'habilla rapidement. Ses vêtements étaient toujours noirs de charbon, et le poussier lui gratta la peau, à présent qu'il était propre. Il retourna à la fenêtre, qui s'ouvrit sans difficulté. Il

s'accrocha à l'échelle de secours et commença à descendre vers la liberté.

La première chose qui le frappa fut la chaleur et il regretta de porter son lourd manteau. Une fois à terre, Wladek essaya de courir, mais ses jambes étaient si faibles qu'il put tout juste marcher, et lentement. Si encore il n'avait pas boité ! Il ne se retourna pour considérer l'hôpital qu'une fois perdu dans la foule du marché.

Les aliments étaient si appétissants qu'il décida d'acheter une orange et quelques noisettes. Il chercha son argent dans la doublure de sa veste, sous son bras droit. Mais il n'y était plus et, ce qui était plus grave, le bracelet d'argent avait également disparu. Les hommes en blanc lui avaient tout volé.

Il pensa un instant à retourner à l'hôpital pour rechercher son héritage perdu, mais décida d'attendre, en tout cas, d'avoir mangé quelque chose. Il restait peut-être un peu d'argent dans ses poches ? Il fouilla dans la plus grande de son manteau et retrouva aussitôt les trois billets et quelques pièces de monnaie. Tout était là, avec la carte de Russie du médecin du camp et le bracelet d'argent. Fou de joie, Wladek passa le bracelet à son poignet et le remonta jusqu'au-dessus du coude.

Il choisit la plus grosse orange et une poignée de noix. Le marchand lui dit quelque chose qu'il ne comprit pas. Il pensa que la meilleure façon de se faire comprendre était de lui montrer un billet de cinquante roubles. Le marchand le regarda, éclata de rire en levant les bras au ciel et s'écria :

— Allah !

Puis il reprit l'orange et les noix à Wladek et lui fit signe de s'en aller. Wladek se retira, désespéré. La différence de langue impliquait aussi une monnaie différente, sans doute. En Russie, il avait été pauvre. Ici, il était sans le sou.

Il allait falloir voler une orange. S'il était pris, il la lancerait au marchand. Wladek s'en alla à l'autre bout du marché en s'efforçant d'imiter la démarche de Stefan, mais il n'avait pas son assurance. Il choisit le dernier étalage et, quand il fut sûr que personne ne l'observait, il prit une orange et se mit à courir. Un hurlement éclata, comme si la moitié de la ville se lançait à sa poursuite.

Un gros homme sauta sur le petit boiteux et le jeta par terre. Six ou sept personnes attrapèrent un bout de son corps, entourées par une foule énorme qui les escortait vers l'étalage, où un policier les attendait. Ce dernier prit des notes, échangeant des réflexions avec le marchand. Le ton de leurs voix s'élevait graduellement jusqu'à des cris. Puis le policier se tourna vers Wladek en criant toujours, mais Wladek ne comprenait rien. Le policier haussa les épaules et l'emmena en le tirant par l'oreille. Les gens continuaient à hurler contre lui. Au

commissariat, Wladek fut jeté dans une petite cellule en sous-sol, où se trouvaient déjà vingt à trente prisonniers, voleurs ou assassins, il n'en savait rien. Wladek ne leur parla pas et ils ne manifestèrent aucun désir de lui parler. Il s'appuya contre un mur, immobile, silencieux, terrifié. On le laissa là toute une journée et toute une nuit, sans rien à manger, sans lumière. L'odeur des excréments était telle qu'il vomit jusqu'à ce que son estomac fût complètement vide. Il n'eût jamais cru qu'un jour les caves de Slonim lui paraîtraient presque vastes et tranquilles.

Le lendemain matin, Wladek fut tiré du sous-sol par deux gardiens qui le conduisirent dans une grande salle où il fut mis en rang avec d'autres prisonniers. On les attacha les uns aux autres par la taille et on les fit sortir en file dans la rue.

Il y avait encore foule et un cri d'enthousiasme donna l'impression à Wladek que la foule attendait les prisonniers depuis longtemps déjà. La foule les suivit en criant et en battant des mains. Pour quelle raison ? Wladek n'osait pas l'imaginer. La file s'arrêta en arrivant sur la place du Marché. Le premier prisonnier fut délié et conduit au centre de la place où se pressaient déjà des centaines de curieux, qui criaient tous à tue-tête.

Wladek contemplait la scène et n'en croyait pas ses yeux. Lorsque le premier prisonnier arriva au centre de la place, il fut jeté à genoux par le garde et sa main droite fut attachée sur un billot par un géant qui brandit un grand sabre au-dessus de sa tête et l'abattit avec une force terrible en visant le poignet du prisonnier. Mais il ne réussit à atteindre que le bout des doigts. Le prisonnier hurla de douleur.

Le sabre se leva de nouveau. Cette fois, il entama le poignet, mais sans terminer la besogne. Le poignet dansait encore au bout du bras du prisonnier et le sang giclait sur le sable. Le sabre se leva et s'abattit pour la troisième fois. Et la main du prisonnier tomba enfin, la foule rugissant de satisfaction. Alors, on détacha le prisonnier, qui s'effondra sans connaissance. Le garde, indifférent, le traîna hors de la foule. Une femme en pleurs — son épouse, pensa Wladek — noua rapidement un chiffon sale autour du moignon sanglant. Le deuxième prisonnier mourut du choc avant le quatrième coup de sabre. Pour le bourreau géant, la mort n'avait aucune importance. Il était payé pour couper des mains et il continua son travail.

Wladek regardait, terrorisé, et il eût vomi s'il avait encore eu quoi que ce fût dans l'estomac. Il cherchait dans toutes les directions un secours, ou un moyen de s'échapper. Personne ne lui avait dit qu'aux termes de la loi islamique la tentative d'évasion était punie de l'amputation d'un pied. Ses yeux passèrent en revue la masse des visages jusqu'à ce qu'il découvrit dans la foule un homme vêtu à l'européenne, d'un costume foncé.

Il était à une vingtaine de mètres de Wladek et considérait le spectacle avec un dégoût évident. Mais il ne regarda pas une seule fois dans la direction de Wladek et ne pouvait entendre ses appels au secours parmi les hurlements qui s'élevaient de la foule à chaque fois que le sabre s'abattait. Était-il français, allemand, anglais ou même polonais? Wladek n'eût su le dire, et pourtant, pour quelque raison, il était là pour voir le macabre spectacle. Wladek le fixait, dans l'espoir de l'obliger à le regarder. En vain. Wladek agita son bras libre, sans pouvoir attirer l'attention de l'Européen. On délia l'homme qui se trouvait deux places en avant de Wladek et on le poussa jusqu'au billot. Lorsque le sabre se leva, sous les acclamations de la foule, l'homme au complet noir détourna les yeux, écœuré, et Wladek lui fit encore des signaux désespérés.

L'homme regarda Wladek et se tourna pour parler à un voisin que Wladek n'avait pas encore remarqué. Le garde saisissait maintenant l'homme qui précédait Wladek. Il lui attacha la main avec la courroie, le sabre se leva et trancha la main d'un seul coup. La foule parut déçue. Wladek regarda encore les Européens, qui le regardaient maintenant tous les deux. Il leur fit signe de venir, mais ils se contentèrent de le regarder.

Le gardien se dirigea vers Wladek, jeta le manteau de cinquante roubles par terre, lui défit sa chemise et lui releva la manche. Puis il traîna Wladek, qui se débattait en vain, jusqu'au milieu de la place; le garçon n'était pas de force. En arrivant au billot, il reçut un coup derrière les genoux qui le fit tomber. La courroie fut serrée sur son poignet droit et il ne lui resta plus qu'à fermer les yeux, tandis que le bourreau levait son sabre. Il attendait, éperdu, le coup fatal, lorsque soudain un murmure se répandit parmi la foule : le bracelet d'argent du baron avait glissé sur le poignet de Wladek. Il se fit un silence étrange lorsque l'héritage du baron accrocha un rayon de soleil. Le bourreau posa son sabre pour examiner le bracelet. Wladek rouvrit les yeux. Le bourreau essaya de retirer le bracelet du poignet de Wladek, mais la courroie de cuir l'en empêchait. Un homme en uniforme se précipita pour aider le bourreau. Il considéra aussi le bracelet et l'inscription gravée, puis courut vers un autre homme, qui devait être une autorité, car il s'approcha lui aussi de Wladek, mais plus lentement. Le sabre restait par terre et la foule commençait à ricaner et à crier. L'autre fonctionnaire tenta à son tour de retirer le bracelet, mais sans plus de succès, et il semblait ne pas vouloir qu'on détache la courroie. Il cria quelque chose à Wladek qui ne comprit pas et répondit en polonais :

— Je ne comprends pas votre langue.

L'autre parut étonné et leva les bras au ciel en s'exclamant :

— Allah !

Cela doit vouloir dire « Mon Dieu ! » pensa Wladek.

Le responsable se dirigea lentement vers les deux hommes vêtus à l'européenne dans la foule, agitant les bras dans toutes les directions comme un moulin à vent détraqué. Wladek pria. Il est des circonstances où tout homme prie une divinité, Allah ou la Vierge Marie. Les Européens regardaient toujours Wladek, qui hochait toujours la tête avec vigueur. L'un des hommes en complet noir alla à la rencontre du Turc responsable qui retournait vers le billot. L'Européen s'agenouilla auprès de Wladek, examina attentivement le bracelet, puis regarda Wladek. Wladek attendait. Il parlait cinq langues couramment et pria pour que l'homme parle au moins l'une d'entre elles. Son cœur se serra lorsque l'Européen se tourna vers le responsable et lui parla dans sa langue. La foule, à présent, sifflait et jetait des fruits pourris sur le billot. Le chef fit signe qu'il était d'accord, tandis que l'étranger observait Wladek avec attention.

— Do you speak English? s'enquit-il.

Wladek poussa un soupir de soulagement :

— Oui, monsieur, dit-il en anglais. Un peu. Je suis citoyen polonais.

— Comment avez-vous trouvé ce bracelet d'argent?

— C'est à mon père, monsieur. Il est mort prisonnier des Allemands en Pologne. J'ai été pris et envoyé dans un camp de prisonniers en Russie. Je me suis évadé et suis arrivé ici par bateau. Je n'ai pas mangé depuis cinq jours. Quand le vendeur a refusé mes roubles pour l'orange, je l'ai prise parce que j'avais grand faim.

L'Anglais à genoux se releva lentement, se tourna vers le Turc et lui parla avec fermeté. Celui-ci, à son tour, s'adressa au bourreau qui prit l'air dubitatif, mais lorsque le responsable répéta l'ordre un peu plus fort, il se pencha et, à regret, défit la courroie de cuir. Cette fois, Wladek eut un vomissement.

— Venez avec moi, intima l'Anglais. Et vite, avant qu'ils ne changent d'avis.

Wladek fut pris de vertige. Il ramassa son manteau et suivit l'Anglais. La foule grondait et lui lançait des objets tandis qu'il s'éloignait et que le bourreau se hâtait de poser la main du prisonnier suivant sur le billot. Au premier coup de sabre, il ne réussit qu'à lui couper le pouce. La foule en parut calmée.

L'Anglais sortit rapidement de la place en fendant la cohue, et il fut rejoint par son compagnon.

— Que se passe-t-il, Edward?

— Ce garçon prétend qu'il est polonais et qu'il s'est évadé de Russie. J'ai dit au chef qu'il était anglais, et maintenant nous en sommes responsables. Amenons-le à l'ambassade pour voir si son histoire a le moindre rapport avec la réalité.

Wladek courut entre les deux hommes qui se hâtaient de traverser les souks pour aboutir à la rue des Sept-Rois. Il entendait encore vaguement la foule derrière lui, hurlant sa joie chaque fois que le bourreau abattait son sabre.

Les deux Anglais entrèrent dans une cour pavée devant un vaste bâtiment gris et firent signe à Wladek de les suivre. La porte était surmontée de deux mots accueillants : « British Embassy ». Une fois entré, Wladek se sentit en sécurité. Il suivit les deux hommes dans un long couloir dont les murs étaient ornés de peintures représentant des soldats et des marins étrangement vêtus. A l'autre bout, il y avait un magnifique portrait d'un vieil homme en uniforme bleu d'officier de marine, couvert de médailles — le roi George V. Sa barbe fine rappela le baron à Wladek. Un soldat surgit de nulle part et salua.

— Emmenez ce garçon, caporal Smithers, et faites-lui prendre un bain. Puis accompagnez-le aux cuisines. Quand il sera nourri et qu'il sentira un peu moins mauvais, conduisez-le dans mon bureau.

— Bien, monsieur, fit le caporal en saluant. Allez, viens, mon garçon.

Le soldat sortit, docilement suivi de Wladek, qui était obligé de courir pour ne pas être distancé. Dans les sous-sols de l'ambassade, on le laissa dans une petite pièce qui, cette fois, avait une fenêtre. Le caporal lui dit de se déshabiller et le laissa seul. Quand il revint quelques minutes plus tard, Wladek était toujours assis au bord du lit, tout habillé, tripotant machinalement le bracelet d'argent à son poignet.

— Allons, mon garçon, dépêchons! Ce n'est pas une cure de repos.

— Pardon, monsieur.

— Ne m'appelle pas monsieur. Appelle-moi caporal. Je suis le caporal Smithers.

— Je m'appelle Wladek Koskiewicz. Appelez-moi Wladek.

— Il ne s'agit pas de plaisanter. Il y a assez de plaisantins dans l'armée britannique sans que tu t'engages.

Wladek ne comprenait pas ce que le soldat voulait dire. Il se déshabilla rapidement.

— Et maintenant suis-moi, pas de gymnastique.

Encore un bain merveilleux, avec une quantité d'eau chaude et de savon. Wladek se rappela sa protectrice russe, qui eût pu devenir sa mère si son mari avait voulu. On lui donna des vêtements neufs, étrangers, mais propres et fleurant bon. Au fils de qui avaient-ils appartenu ?

Le caporal Smithers reparut à la porte. Il mena Wladek aux cuisines et le confia à une grosse cuisinière rougeoyante, qui avait l'expression la plus chaleureuse qu'il eût vue depuis la Pologne. Elle lui rappelait *niania*. Wladek ne put s'empêcher de se demander ce que

serait devenu son tour de taille après quelques semaines au camp 201.

— Et comment tu t'appelles? demanda-t-elle avec un bon sourire. (Puis, quand Wladek le lui eut dit :) J'ai l'impression que tu as besoin d'un peu de bonne nourriture anglaise. Pas de ces cochonneries turques. On va commencer par une bonne soupe et de la bonne viande de bœuf. Il va te falloir du solide, avant d'aller voir M. Prendergast. (Elle éclata de rire.) Et ne t'en fais pas. Il aboie fort, mais il ne mord pas. Il a beau être anglais, il a bon cœur.

— Vous n'êtes pas anglaise? S'étonna Wladek.

— Grand Dieu, non ! Je suis écossaise. Il y a un monde. Nous, on déteste les Anglais plus que les Allemands, répondit-elle en riant.

Elle lui servit une assiette de soupe bouillante, pleine de viande et de légumes. Wladek avait totalement oublié que la nourriture pouvait être aussi appétissante. Il mangea lentement, de peur de ne pas en avoir l'occasion avant bien longtemps. Le caporal reparut :

— Tu as eu assez, mon gars?

— Oui, merci, monsieur le caporal.

Le caporal posa sur Wladek un regard soupçonneux, mais il ne décela pas l'ombre de mauvais esprit dans l'expression du garçon.

— Bon ! Alors, en route. Il ne faut pas être en retard au rapport chez M. Prendergast.

Le caporal sortit de la cuisine. Wladek regarda la cuisinière. Il regrettait de dire adieu à quelqu'un dont il venait tout juste de faire la connaissance, surtout quelqu'un d'aussi gentil.

— Allez, file, mon gars, conseilla-t-elle. C'est ce que tu as de mieux à faire.

— Merci, madame. Je n'ai jamais rien mangé d'aussi bon.

La cuisinière lui sourit. Il boitait bas en suivant le caporal qui marchait à grands pas et se figea au garde-à-vous devant une porte contre laquelle Wladek faillit se cogner.

— Fais attention où tu mets les pieds, mon garçon !

Puis le caporal frappa discrètement à la porte.

— Entrez, dit une voix.

Le caporal ouvrit la porte et salua :

— C'est le jeune Polonais, monsieur. Lavé et nourri, comme vous avez demandé.

— Merci, caporal. Voudriez-vous être assez aimable pour demander à M. Grant de se joindre à nous?

Edward Prendergast leva les yeux de son bureau. Sans un mot, il fit signe à Wladek de s'asseoir et continua de travailler. Wladek le regardait et, de temps en temps, jetait un coup d'œil aux portraits accrochés au mur. Encore des généraux et des amiraux, et encore le vieux monsieur barbu, cette fois en uniforme kaki de l'armée. Quelques minutes plus tard entra celui que Wladek se rappelait avoir

vu sur la place du Marché.

— Merci d'être venu, Harry. Asseyez-vous, mon vieux. (M. Prendergast se tourna vers Wladek) Et maintenant, mon garçon, racontez-nous votre histoire depuis le commencement. Rien que la vérité, sans exagération. C'est bien compris?

— Oui, monsieur.

Wladek commença son histoire par la Pologne. Il chercha un peu ses mots en anglais. Tout d'abord, le visage des deux Anglais laissa apparaître une grande incrédulité. Ils l'interrompaient çà et là pour lui poser une question et se faisaient des signes de tête l'un à l'autre en entendant la réponse. Il fallut une heure pour que l'histoire de Wladek aboutisse enfin dans le bureau du second consul de Sa Majesté britannique en Turquie.

— Je crois, Harry, déclara le second consul, que notre devoir est d'informer immédiatement la délégation polonaise et de leur remettre le jeune Koskiewicz. Je pense qu'en l'occurrence c'est à eux de le prendre en charge.

— C'est mon avis, opina celui qui s'appelait Harry. Vous savez, mon garçon, vous l'avez échappé belle au marché tout à l'heure. Le Sher — l'antique loi religieuse islamique — qui punit le vol de l'amputation de la main, a été théoriquement abandonné il y a des années. C'est même un crime d'appliquer cette peine, selon le Code pénal ottoman. Mais dans la pratique, ces barbares continuent.

Il haussa les épaules.

— Pourquoi pas ma main à moi? demanda Wladek en se tenant le poignet.

— Je leur ai dit qu'ils pouvaient couper toutes les mains de musulmans qu'ils voulaient, mais pas celle d'un Anglais, expliqua Edward Prendergast.

— Dieu soit loué! fit Wladek d'une voix faible. Ou plutôt, Edward Prendergast ! Rectifia-t-il en souriant pour la première fois.

Le second consul reprit :

— Vous pouvez passer la nuit ici, et nous vous conduirons à votre propre délégation demain. Les Polonais n'ont pas une véritable ambassade à Constantinople, expliqua-t-il, avec une nuance de dédain. Mais mon homologue est un garçon convenable, pour un étranger.

Il appuya sur un bouton et le caporal parut aussitôt :

— Monsieur?

— Caporal, conduisez le jeune Koskiewicz à sa chambre. Demain matin, faites-lui prendre un petit déjeuner et amenez-le-moi à 9 heures précises.

— Bien, monsieur. Allez, mon garçon, par ici, au pas de gymnastique !

Emmené par le caporal, Wladek n'eut même pas le temps de

remercier les deux Anglais qui lui avaient sauvé la main, sinon la vie. De retour dans la jolie chambre bien propre, avec son lit bien propre tout fait, comme s'il était un hôte d'honneur, il se déshabilla, jeta l'oreiller par terre et dormit d'une traite jusqu'à ce que le jour pointe par la petite fenêtre.

— Allez, debout, mon garçon, et que ça saute !

C'était le caporal, en uniforme immaculé et impeccablement repassé, comme s'il ne s'était pas couché. Un instant, arraché au sommeil, Wladek se crut revenu au camp 201 : le caporal tapait sur le bout du sommier avec sa canne, un bruit qui ressemblait à celui auquel il avait été tellement habitué au camp. Il sauta du lit et tendit la main vers ses vêtements.

— La toilette d'abord, mon garçon ! La toilette d'abord ! Pas question que votre horrible odeur offense encore M. Prendergast à cette heure matinale.

Wladek ne savait pas quelle partie de son corps il devait laver, tant il se sentait exceptionnellement propre.

— Qu'avez-vous à la jambe, mon garçon ?

— Rien, rien du tout, répliqua Wladek en se détournant pour essayer de la cacher.

— Bon. Je reviens dans trois minutes. Trois minutes, compris ? Et tâchez d'être prêt, n'est-ce pas ?

Wladek se lava rapidement la figure et les mains et s'habilla. Il attendait au bout du lit, vêtu de son manteau de peau d'ours, lorsque le caporal revint le chercher pour le conduire au second consul. M. Prendergast le reçut avec beaucoup moins de raideur que la veille.

— Bonjour, Koskiewicz.

— Bonjour, monsieur.

— Votre petit déjeuner vous a plu ?

— Je n'ai pas eu de petit déjeuner, monsieur.

— Pourquoi ? S'étonna le second consul en regardant le caporal.

— Il s'est réveillé trop tard, monsieur. Il serait arrivé en retard chez vous.

— Alors, il faut faire quelque chose ! Caporal, voulez-vous demander à Mme Henderson de lui faire briller une pomme, ou quelque chose comme ça ?

— Oui, monsieur.

Wladek et le second consul prirent sans hâte le couloir qui conduisait à la porte principale de l'ambassade et, traversant la cour pavée, s'arrêtèrent devant une Austin, l'une des rares automobiles en Turquie et la première dans laquelle Wladek fût monté. Il regrettait de quitter l'ambassade britannique. C'était le seul endroit où il s'était senti en sécurité depuis des années. Il se demandait s'il allait pouvoir dormir plus d'une nuit dans le même lit jusqu'à la fin de ses jours. Le

caporal descendit le perron en courant pour aller s'asseoir au volant. En passant, il donna à Wladek une pomme et un morceau de pain.

— Et pas de miettes dans la voiture, mon garçon ! La cuisinière vous envoie ses compliments.

Le trajet dans les rues étouffantes et encombrées se fit au pas, car les Turcs ne croyaient pas qu'aucun véhicule puisse aller plus vite qu'un chameau et ne faisaient rien pour ouvrir la voie à l'Austin. Même avec toutes les vitres ouvertes, la chaleur lourde faisait transpirer Wladek. M. Prendergast restait, lui, parfaitement frais et rose. Wladek se cachait au fond de la voiture, de peur qu'un témoin des événements de la veille ne le reconnaisse et ne soulève de nouveau la foule. La petite Austin noire arriva enfin devant un bâtiment lépreux marqué : « Konsulat Polski », et Wladek éprouva un sentiment de curiosité et de déception mêlées.

— Où est le trognon de la pomme, mon garçon? demanda le caporal.

— Je l'ai mangé.

Le caporal eut un léger rire et frappa à la porte. Un petit homme brun à la mâchoire solide leur ouvrit la porte. Il avait l'air aimable. En manches courtes et le teint manifestement hâlé par le soleil de Turquie, il leur adressa la parole en polonais. C'était la première fois que Wladek entendait sa langue maternelle depuis le camp de travail. Rapidement, il expliqua sa présence. Son compatriote se tourna vers le second consul :

— Par ici, monsieur Prendergast, dit-il dans un anglais parfait. C'est très aimable à vous de nous amener le jeune homme vous-même.

Quelques propos diplomatiques s'échangèrent, puis Edward Prendergast et le caporal prirent congé. Wladek les regardait, cherchant en anglais une expression moins banale que merci. Edward Prendergast lui tapota la tête comme s'il eût été un cocker ou un épagneul. Le caporal, en fermant la porte, fit un clin d'œil à Wladek :

— Bonne chance, mon garçon ! Dieu sait que vous la méritez !

Le consul polonais se présenta à Wladek. Il s'appelait Pawel Zaleski. Wladek dut refaire encore une fois le récit de sa vie, ce qui lui fut plus facile en polonais qu'en anglais. Pawel Zaleski l'écouta en silence, hochant tristement la tête.

— Mon pauvre petit, dit-il gravement, vous avez porté plus que votre part des épreuves de notre patrie, pour un enfant aussi jeune. Et maintenant, qu'allons-nous faire de vous ?

— Il faut que je retourne en Pologne pour reprendre mon château.

— La Pologne? Où est-elle? Le sort de la région où vous avez vécu n'est pas encore réglé et de durs combats s'y déroulent entre Polonais et Russes. Le général Pilsudski fait de son mieux pour assurer l'intégrité territoriale de notre pays. Mais nous serions fous de nous

montrer optimistes. Vous n'avez plus grand-chose à faire en Pologne. Non, il vaudrait mieux refaire votre vie en Angleterre ou en Amérique.

— Mais je ne veux pas aller en Angleterre ou en Amérique! Je suis polonais.

— Vous resterez toujours polonais, Wladek. Personne ne peut vous le retirer, où que vous décidiez de vous fixer. Mais il faut être réaliste : votre vie n'a même pas commencé.

Wladek baissa la tête, désespéré. Il n'avait donc traversé tant d'épreuves que pour s'entendre dire qu'il ne pourrait jamais retourner dans son pays natal? Il avait peine à retenir ses larmes.

Pawel Zaleski posa son bras sur les épaules de Wladek

— N'oubliez jamais que vous êtes de ceux qui ont eu la chance de sortir vivants de l'holocauste. Pensez à votre ami, le Dr Dubien, pour vous rappeler ce que votre vie pourrait être.

Wladek se taisait.

— Maintenant, il ne faut plus penser au passé mais seulement à l'avenir, Wladek. Peut-être verrez-vous, de votre vivant, la renaissance de la Pologne. Pour moi, je n'ose pas l'espérer.

Wladek gardait le silence.

— Enfin, vous n'êtes pas obligé de prendre une décision immédiatement, ajouta gentiment le consul. Vous pouvez rester ici tout le temps qu'il vous faudra pour décider de votre avenir.

10

L'avenir était également l'un des soucis d'Anne. Les quelques premiers mois de son mariage avaient été heureux, d'un bonheur voilé seulement par son inquiétude devant l'hostilité croissante de William pour Henry, et l'incapacité apparente de son jeune mari à se mettre au travail. Henry était un peu susceptible à ce propos. Il expliquait à Anne qu'il avait été désorienté par la guerre et qu'il ne voulait pas se hâter de choisir une carrière qu'il aurait toute sa vie pour regretter.

Elle avait du mal à l'admettre, et ce fut finalement la cause de leur première dispute.

— Je ne comprends pas pourquoi tu ne lances pas cette agence immobilière qui te passionnait tellement, Henry.

— Ce n'est pas tout à fait le moment. Le marché immobilier n'est pas assez prometteur pour l'instant.

— Il y a près d'un an que tu dis cela. Je me demande si le marché finira vraiment par te sembler assez prometteur un jour.

— Sûrement. Seulement, il me faudrait un peu plus de capital pour me lancer vraiment. Evidemment, si tu acceptais de me prêter un peu d'argent, je pourrais démarrer demain.

— C'est impossible, Henry. Tu connais les clauses du testament de Richard. Ma rente a cessé le jour de notre mariage et il ne me reste plus que le capital.

— Il ne m'en faudrait qu'une petite partie pour démarrer. Et n'oublie pas que ton précieux fils possède plus de vingt millions de la fortune familiale.

— Tu as l'air d'en savoir bien long sur les comptes de William, rétorqua Anne d'un ton soupçonneux.

— Voyons, Anne, laisse-moi un peu être vraiment ton mari ! Ne me donne pas l'impression que je ne suis qu'un invité sous mon propre toit.

— Qu'as-tu fait de ton argent, Henry? Tu m'as toujours laissé croire que tu en avais assez pour lancer ton affaire.

— Tu sais bien que je n'ai jamais été dans la catégorie de Richard, financièrement parlant. Et il fut un temps, Anne, où tu jurais que cela n'avait aucune importance. « Je t'épouserais même sans le sou, Henry », conclut Henry en imitant sa femme.

Anne fondit en larmes et Henry essaya de la consoler. Elle passa le reste de la soirée dans ses bras, à parler inlassablement du même problème. Anne finit par se convaincre qu'elle devait lui donner une preuve d'amour en se montrant plus généreuse. Elle avait plus d'argent qu'il ne lui en fallait. Elle pouvait bien en confier un peu à l'homme auquel elle confiait si volontiers sa vie.

Dans cet esprit-là, elle accepta d'accorder à Henry cent mille dollars pour ouvrir son agence immobilière à Boston. En un mois, il trouva un joli bureau tout neuf dans le quartier élégant de la ville. Il engagea du personnel et se mit au travail. Très vite, il fréquenta tout ce qui comptait à Boston dans les milieux de la politique et de l'immobilier. On lui parlait du boom sur les terrains agricoles et on le flattait. Anne n'aimait pas tellement ces relations de son mari, du point de vue mondain, mais Henry était heureux et paraissait réussir dans ses affaires.

William avait maintenant quatorze ans et, dans sa classe, en troisième année, il était sixième au classement général et premier en mathématiques. Il jouait un rôle de plus en plus éminent dans la « Debating Society ». Il écrivait à sa mère toutes les semaines pour la tenir au courant de ses succès et adressait toujours les lettres à Madame Richard Kane, refusant purement et simplement de reconnaître l'existence même de Henry Osborne. Anne hésitait à lui en parler et, tous les lundis, elle prenait soin de retirer la lettre de William de la boîte aux lettres, pour s'assurer que Henry ne verrait pas l'enveloppe. Elle continua longtemps à espérer qu'avec le temps William finirait par aimer Henry, mais elle comprit que cet espoir était vain lorsque, dans une de ses lettres, il lui demanda la permission de

passer les vacances d'été avec son ami Matthew Lester.

Ce fut un coup pour Anne, mais elle choisit la solution de facilité et accepta le projet de William, qui semblait convenir également à Henry.

William détestait Henry Osborne et entretenait farouchement sa haine sans savoir au juste de quelle manière il pourrait la manifester. Il était content que Henry ne vienne jamais le voir à sa pension : il n'eût pas supporté que ses camarades voient sa mère avec cet homme. C'était déjà bien assez qu'il fût obligé lui-même de vivre sous le même toit, à Boston.

Pour la première fois depuis le mariage de sa mère, William attendit les vacances avec impatience.

La Packard silencieuse des Lester conduisit William et Matthew à leur camp de vacances dans le Vermont. Pendant le voyage, Matthew demanda incidemment à William ce qu'il avait l'intention de faire à sa sortie de Saint-Paul.

— Quand je quitterai l'école, je serai le premier de ma classe, président des anciens élèves et j'aurai gagné la bourse Hamilton de mathématiques pour l'université pour aller à Harvard, répondit William sans hésitation.

— Tout ça est tellement important? remarqua innocemment Matthew.

— Mon père a fait tout ça.

— Quand tu auras fini de courir après ton père, je te présenterai au mien.

William sourit.

Ils passèrent quatre semaines agréables et actives dans le Vermont, à jouer à tous les jeux, depuis les échecs jusqu'au football américain. Le mois écoulé, ils rentrèrent à New York pour terminer leurs vacances dans la famille Lester. Ils furent accueillis à la porte par un maître d'hôtel qui appelait Matthew Monsieur, et par une fillette de douze ans couverte de taches de rousseur qui l'appelait Fatty. Ce qui fit beaucoup rire William, parce que Lester était extrêmement maigre et que c'était la petite fille qui était grosse. Elle sourit, montrant des dents presque tout entières cachées par une prothèse.

— On ne croirait jamais que Susan est ma sœur, hein? dit Matthew dédaigneusement.

— En effet! rétorqua William en souriant à Susan. Elle est tellement plus jolie que toi !

Dès lors, Susan adora William. Quant à William, il adora dès le premier instant le père de Matthew, qui lui rappelait son propre père. Il demanda à Charles Lester de lui laisser visiter la grande banque dont il était président. Charles Lester prit largement le temps de la réflexion. Aucun enfant n'avait jamais été admis dans les locaux

austères du 17, Broad Street, pas même son propre fils. Il choisit une solution de compromis, comme font souvent les banquiers, et lui fit visiter le bâtiment de Wall Street un dimanche après-midi.

William fut passionné par les différents bureaux, les coffres, la salle des changes, la salle du conseil et le bureau du président. Comparée à la Kane et Cabot, la banque Lester était nettement moins grande, et William savait, par son petit compte d'épargne qui lui valait de recevoir une copie du bilan annuel, que leur capital était aussi beaucoup moins important que celui de la Kane et Cabot. William resta silencieux et pensif, tandis que le chauffeur les ramenait.

— Eh bien, William, demanda aimablement Charles Lester, la visite de ma banque vous a intéressé?

— Oh oui, monsieur, beaucoup! (William fit une pause avant de reprendre) J'ai l'intention d'être président de votre banque un jour, monsieur Lester.

Charles Lester se mit à rire et raconta au dîner l'histoire de la réaction du jeune Kane à la banque Lester, ce qui lui valut un beau succès devant ses convives. Mais William était le seul à ne pas plaisanter.

Anne fut stupéfaite lorsque Henry vint lui redemander de l'argent.

— C'est un placement absolument sûr, lui assura-t-il. Demande à Alan Lloyd. Il est président de la banque, il ne peut avoir que ton intérêt en tête.

— Mais deux cent cinquante mille dollars!

— C'est une occasion magnifique, chérie. Considère que c'est un placement qui doublera de valeur d'ici à deux ans.

Après une nouvelle discussion prolongée, Anne céda une fois de plus et la vie retrouva son train-train habituel. Lorsqu'elle vérifia son compte de dépôt à la banque, Anne constata qu'il était descendu à cent cinquante mille dollars, mais Henry avait l'air de voir les gens qu'il fallait et de prendre aussi les décisions qu'il fallait. Elle pensa à en parler à Alan Lloyd, à la Kane et Cabot, mais elle y renonça finalement : c'eût été manifester sa méfiance envers le mari qu'elle tenait à voir respecté partout, et Henry n'eût pas fait cette proposition s'il n'avait pas été certain qu'Alan eût approuvé son placement.

Anne consulta le Dr MacKenzie pour savoir s'il y avait quelque espoir d'avoir un autre enfant, mais il lui conseilla d'y renoncer. Sans compter l'hypertension qui avait provoqué sa fausse couche, Andrew MacKenzie considérait que trente-cinq ans n'était pas l'âge idéal pour se mettre à penser à une autre maternité. Anne évoqua l'idée devant les grand-mères, mais elles furent tout à fait d'accord avec le bon docteur. Elles n'aimaient pas beaucoup Henry ni l'une ni l'autre et ne tenaient pas du tout à voir un héritier Osborne revendiquer la fortune des Kane lorsqu'elles auraient disparu. Anne se résigna peu à peu à

l'idée que William demeurât son seul enfant. Henry manifesta une violente colère devant ce qu'il appela sa « trahison » et dit à Anne que si Richard était encore vivant, elle eût essayé encore. Comme les deux hommes sont différents! pensa-t-elle. Et elle se demanda comment elle avait pu les aimer tous les deux.

Elle tenta de calmer Henry, priant pour que ses affaires réussissent et l'occupent totalement. De fait, il travaillait très tard au bureau.

Ce fut un lundi d'octobre, le week-end après qu'ils eurent fêté leur deuxième anniversaire de mariage, qu'Anne commença à recevoir des lettres d'un « ami » anonyme, l'informant que Henry s'affichait dans Boston avec d'autres femmes, et une en particulier dont l'auteur de la lettre préférait ne pas donner le nom. Anne se hâta de brûler les lettres aussitôt reçues, et, bien que soucieuse, n'en parla pas à Henry, formant des vœux pour que chacune soit la dernière. Elle ne réussit même pas à trouver le courage d'aborder le sujet avec Henry lorsqu'il lui demanda ses cent cinquante mille derniers dollars.

— Je vais rater toute l'affaire si je n'ai pas l'argent tout de suite, Anne.

— Mais c'est tout ce que j'ai, Henry! Si je te donne tout cela, il ne me restera rien.

— La maison à elle seule doit valoir plus de deux cent mille. Tu pourrais l'hypothéquer sans difficulté.

— La maison appartient à William.

— William, William, William ! C'est toujours William qui m'empêche de réussir! s'écria Henry en quittant la pièce, furieux.

Il rentra à minuit passé, repentant, disant qu'il préférait faire faillite et qu'elle garde son argent, car, en ce cas, ils demeureraient ensemble, elle et lui. Anne fut consolée et ils terminèrent leur soirée en faisant l'amour. Elle lui signa un chèque de cent cinquante mille dollars le lendemain, tâchant d'oublier qu'elle n'avait plus un sou jusqu'à la réussite de l'affaire que Henry avait en cours. Elle ne pouvait s'empêcher de se demander si c'était seulement une coïncidence que Henry eût demandé le montant exact de ce qui lui restait de l'héritage de son premier mari.

Le mois suivant, Anne n'eut pas ses règles.

Le Dr MacKenzie en fut inquiet mais s'efforça de ne pas le montrer. Les grand-mères furent affolées et le montrèrent, elles.

Henry, pour sa part, fut enchanté et assura Anne que c'était la plus belle chose qui lui était arrivée de toute sa vie, et accepta même d'octroyer à l'hôpital l'aile nouvelle pour les enfants que Richard avait projetée de faire bâtir avant de mourir.

Lorsque William apprit la nouvelle par une lettre de sa mère, il passa toute la soirée perdu dans ses pensées, incapable de confier, même à Matthew, ce qui le préoccupait. Le samedi suivant, ayant

obtenu une permission spéciale, il prit le train pour Boston et, dès son arrivée, alla retirer cent dollars de son compte d'épargne. Puis il se rendit à l'étude de Cohen, Cohen et Yablons, dans Jefferson Street. M. Thomas Cohen, le principal des associés, un homme de haute taille, osseux, rasé de près mais le menton bleu, fut quelque peu surpris en voyant entrer William dans son bureau.

— Je n'ai jamais travaillé pour un jeune homme de seize ans, dit M. Cohen. Ce sera une grande première pour moi, monsieur... (il hésita)... monsieur Kane. Surtout quand je pense que votre père n'était pas exactement... comment dire?... connu pour sa sympathie pour mes coreligionnaires.

— Mon père, répondit William, admirait beaucoup les succès de la race hébraïque et, en particulier, il avait le plus grand respect pour votre maison lorsque vous travailliez pour ses concurrents. Je l'ai entendu citer votre nom en plusieurs occasions. C'est pourquoi je vous ai choisi, monsieur Cohen. Ce n'est pas vous qui me choisissez. Ce devrait être pour vous une garantie.

M. Cohen oublia aussitôt que William n'avait que seize ans :

— En effet. Il me semble que je peux faire une exception pour le fils de Richard Kane. Eh bien, que pouvons-nous faire pour vous ?

— J'aimerais que vous me donniez la réponse à trois questions, monsieur Cohen. Un, si ma mère, Mme Henry Osborne, avait un enfant, garçon ou fille, je veux savoir si cet enfant aurait des droits sur la fortune de la famille Kane. Deux, ai-je quelque obligation envers M. Henry Osborne du fait qu'il est marié avec ma mère ? Et trois, à quel âge puis-je obliger M. Henry Osborne à quitter ma maison de Louisburg Square à Boston ?

La plume de Thomas Cohen courait furieusement sur le papier devant lui, crachant de petites taches d'encre sur le bureau déjà taché.

William posa cent dollars sur le bureau. L'homme de loi parut surpris mais il prit les billets et les compta.

— Usez-en avec prudence, monsieur Cohen. J'aurai besoin d'un bon avocat quand je quitterai Harvard.

— Vous êtes déjà reçu à Harvard, monsieur Kane ? Toutes mes félicitations ! J'espère que mon fils y entrera aussi.

— Non, je ne suis pas encore reçu. Mais je le serai dans deux ans. Je reviendrai à Boston pour vous voir d'ici à une semaine, monsieur Cohen. Si j'entends qui que ce soit, de toute ma vie, excepté vous-même, parler de ce sujet, vous pourrez considérer que cela mettra fin à nos rapports. Je vous salue, monsieur Cohen.

Thomas Cohen lui aussi, eût volontiers salué William avec la même froideur calculée si son visiteur n'avait refermé la porte sur lui avant de le laisser dire un mot.

William reparut à l'étude de Cohen, Cohen et Yablons sept jours

plus tard.

— Ah, monsieur Kane! s'exclama Thomas Cohen, je suis heureux de vous revoir! Vous prendrez bien une tasse de café?

— Non, merci.

— Voulez-vous que j'envoie chercher du Coca-Cola?

Le visage de William était sans expression.

— Bien, parlons d'affaires, dit M. Cohen, légèrement gêné. Nous avons fait quelques recherches pour vous, monsieur Kane, avec l'aide d'un cabinet de détectives privés très respectable, pour ce qui concerne celles de vos questions qui n'étaient pas purement techniques. Je crois pouvoir affirmer que nous avons toutes les réponses. Vous vouliez savoir si l'enfant de M. Osborne et de votre mère, s'il devait y en avoir un, aurait des droits sur la fortune des Kane, en particulier sur l'héritage que vous a laissé votre père. La réponse est simple. C'est non. Mais, bien entendu, Mme Osborne peut léguer à qui bon lui semble tout ou partie des cinq cent mille dollars que lui a laissés votre père. (M. Cohen leva les yeux) Cependant, cela vous intéressera peut-être de savoir, monsieur Kane, que votre mère, au cours des dix-huit derniers mois, a retiré la totalité des cinq cent mille dollars de son compte personnel à la Kane et Cabot, mais nous n'avons pas réussi à savoir quel usage a été fait de cet argent. Il est possible qu'elle ait décidé de le déposer dans une autre banque.

William parut secoué, premier signe de manque de sang-froid qu'eût observé Thomas Cohen.

— Elle n'aurait aucune raison de le faire, dit William. Il n'y a qu'une seule personne à qui l'argent ait pu aller.

L'avocat gardait le silence, attendant la suite, mais William restait immobile et n'ajouta pas un mot. M. Cohen reprit :

— La réponse à votre deuxième question est que vous n'avez aucune obligation personnelle ou légale envers M. Henry Osborne. Aux termes du testament de votre père, votre mère administre la fortune, conjointement avec un M. Alan Lloyd et une Mme John Preston, vos parrain et marraine survivants, jusqu'à votre majorité de vingt et un ans. (De nouveau, Thomas Cohen leva les yeux. Le visage de William était sans expression.) Enfin, troisièmement, monsieur Kane, vous ne pouvez expulser M. Osborne de Beacon Hill tant qu'il reste marié à votre mère et qu'il continue à résider avec elle. Vous entrerez en possession de la propriété au décès de votre mère par droit naturel. S'il était encore en vie, vous pourriez alors l'obliger à déménager. J'espère que j'ai répondu à toutes vos questions, monsieur Kane.

— Merci, monsieur Cohen. Je vous remercie de votre efficacité et de votre discrétion dans cette affaire. Voulez-vous maintenant me faire connaître le montant de vos honoraires?

— Nos frais dépassent quelque peu les cent dollars, monsieur Kane, mais nous avons confiance en votre avenir et...

— Je ne veux rien devoir à personne, monsieur Cohen. Vous devez me traiter comme quelqu'un avec qui vous pourriez ne plus avoir aucun rapport. Cela dit, combien vous dois-je?

M. Cohen réfléchit un instant :

— Dans ce cas, nous vous aurions compté deux cent vingt dollars, monsieur Kane.

William tira six billets de vingt dollars de sa poche intérieure et les tendit à Cohen. Cette fois, l'avocat ne les compta pas.

— J'ai été très satisfait de vos services, monsieur Cohen. Je suis certain que nous nous reverrons. Je vous salue, maître.

— Au revoir, monsieur Kane. Et permettez-moi de vous dire que je n'ai jamais eu l'avantage d'être présenté à monsieur votre père, mais qu'ayant eu à traiter avec vous, je le regrette.

William sourit et se détendit un peu.

— Au revoir, monsieur, fit-il simplement.

La venue prochaine du bébé occupait complètement Anne. Elle était souvent fatiguée et se reposait beaucoup. Chaque fois qu'elle demandait à Henry comment allaient ses affaires, il trouvait toujours une réponse plausible, suffisante pour la convaincre que tout allait bien, sans lui fournir le moindre détail concret.

Jusqu'au jour où les lettres anonymes recommencèrent à arriver. Cette fois, elles donnaient davantage de détails, les noms des femmes en question et les endroits où elles se montraient avec Henry. Anne brûlait toutes les lettres avant même de pouvoir enregistrer les noms ou les lieux. Elle ne voulait pas croire que son mari pouvait la tromper pendant qu'elle se préparait à le rendre père. Les lettres étaient dictées par la jalousie. On en voulait à Henry. L'auteur des lettres, homme ou femme, devait mentir.

Les lettres continuaient d'arriver, parfois avec des noms nouveaux. Anne continuait de les détruire, mais elles commençaient à la marquer. Elle avait besoin de parler du problème à quelqu'un, mais elle ne trouvait personne à qui se confier. Les grand-mères eussent été épouvantées et elles étaient déjà, de toute façon, prévenues contre Henry. Alan Lloyd, à la banque, ne comprendrait sûrement pas, n'ayant jamais été marié, et William était beaucoup trop jeune. Personne ne semblait faire l'affaire. Anne envisagea de consulter un psychiatre, après avoir entendu une conférence de Sigmund Freud mais, en vérité, il n'était pas question qu'une Lowell discute de ses problèmes de famille avec un parfait étranger.

L'affaire finit par se régler d'une façon qu'Anne elle-même n'avait pas pu prévoir. Un lundi matin, elle reçut trois lettres. L'une était celle que William adressait habituellement à Madame Richard Kane, et où il

lui demandait s'il pourrait, cette année encore, passer les vacances d'été chez son ami Matthew Lester à New York. La seconde était une nouvelle lettre anonyme prétendant qu'Henry avait une nouvelle maîtresse — Milly Preston. La troisième était d'Alan Lloyd, lui demandant d'avoir la gentillesse de lui téléphoner pour prendre un rendez-vous avec lui. Anne se laissa tomber sur un siège, le souffle coupé, et s'obligea à relire les trois lettres. Celle de William la frappa par son détachement. L'idée qu'il préférerait passer ses vacances avec Matthew Lester lui faisait mal. Il s'écartait de plus en plus d'elle depuis qu'elle avait épousé Henry.

Anne ne pouvait pas ignorer la lettre anonyme, qui insinuait que Henry avait une liaison avec sa meilleure amie. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que c'était Milly qui lui avait fait connaître Henry et qu'elle était la marraine de William.

La seule lettre qu'elle eût reçue d'Alan avait été une lettre de condoléances à la mort de Richard. La deuxième, elle le craignait, ne pouvait guère annoncer, elle aussi, que de mauvaises nouvelles.

Elle appela la banque et la standardiste lui passa tout de suite Alan.

— Allô, Alan ! Vous voulez me voir ?

— En effet, chère amie. Je voudrais avoir avec vous une petite conversation. Quand cela vous arrangerait-il ?

— Ce sont de mauvaises nouvelles ?

— Pas exactement, mais je préférerais ne pas en parler au téléphone. Ne vous faites pas de souci. Vous ne seriez pas libre pour déjeuner, par hasard ?

— Si, Alan, je suis libre.

— Alors, disons au Ritz à 1 heure, voulez-vous ? Je suis enchanté, Anne.

1 heure. Il n'y avait que trois heures à attendre. La pensée d'Anne passa d'Alan à William, puis à Henry, pour s'arrêter sur Milly Preston. Si c'était vrai...

Anne décida de prendre un long bain bien chaud et de mettre une robe neuve. Mais ce fut en vain. Elle se sentait gonflée et commençait à en avoir l'air. Ses chevilles et ses mollets, qui avaient toujours été si minces, si élégants, étaient un peu marbrés et enflés. Elle était angoissée à l'idée que cela s'aggraverait sans doute d'ici à la naissance du bébé. Elle soupira en se regardant dans la glace où elle s'efforçait de se faire une beauté.

— Vous êtes resplendissante, Anne ! Si je n'étais pas un vieux garçon rangé, je n'hésiterais pas à vous faire la cour, lui déclara le banquier aux cheveux gris en lui donnant l'accolade comme un général français.

Il la conduisit à sa table. C'était une tradition tacite : la table du

coin était réservé au président de la Kane et Cabot s'il ne déjeunait pas à la banque. Maintenant, après Richard, c'était le tour d'Alan Lloyd. C'était la première fois qu'Anne y déjeunait. Les serveurs s'affairaient autour d'eux comme une volée de moineaux.

Ils semblaient deviner l'instant où ils devaient s'effacer pour ne pas être indiscrets, et reparaître au bon moment.

— Pour quand le bébé, Anne?

— Oh, pas avant trois mois !

— Il n'y a pas de complications, j'espère? Je crois me rappeler...

— Le médecin me voit toutes les semaines, avoua Anne, et il s'inquiète un peu de ma tension. Mais moi, je ne me fais pas de souci.

— Tant mieux, ma chère, tant mieux! dit-il en lui tapotant doucement la main comme un vieil oncle affectueux. Mais vous avez l'air un peu fatiguée. J'espère que vous ne vous surmenez pas...

Alan Lloyd leva à peine une main. Un garçon parut aussitôt et ils passèrent leur commande.

— Anne, j'ai un conseil à vous demander.

Elle avait douloureusement conscience du sens de la diplomatie d'Alan. S'il l'avait invitée à déjeuner, ce n'était pas pour lui demander conseil. Elle n'en doutait pas, il était là, au contraire, pour lui en donner. Gentiment.

— Est-ce que vous avez une idée de la façon dont marchent les projets immobiliers d'Henry?

— Non. Je ne me mêle jamais des affaires d'Henry. Vous vous rappelez que je ne me mêlais pas non plus de celles de Richard. Mais pourquoi ? Il y a des raisons d'être inquiet ?

— Non, non. Pas à notre connaissance à la banque. Au contraire, nous savons qu'Henry est candidat à l'adjudication d'un gros contrat municipal pour la construction d'un grand ensemble hospitalier. Si je vous ai posé la question, c'est qu'il a demandé à la banque un prêt de cinq cent mille dollars.

Anne en fut stupéfaite.

— Je vois que vous êtes surprise, poursuivit Alan. Nous savons, d'après votre compte de titres, que vous avez près de vingt mille dollars en réserve, et un petit découvert de dix-sept mille dollars sur votre compte courant.

Horriifiée, Anne posa sa cuiller de potage. Elle ne se doutait absolument pas qu'elle était tellement à découvert. Alan s'en aperçut.

— Ce n'est pas pour cela que je vous ai priée de déjeuner avec moi, Anne, ajouta-t-il vivement. La banque ne voit absolument aucun inconvénient à perdre de l'argent sur votre compte personnel jusqu'à la fin de vos jours. L'héritage de William rapporte plus d'un million de dollars d'intérêts par an. Votre découvert n'a donc guère d'importance, ni les cinq cent mille dollars que réclame Henry, si vous l'approuvez

en votre qualité de tutrice légale de William.

— Je ne savais pas que j'avais mon mot à dire sur l'héritage de William.

— Vous n'avez rien à dire sur le capital, mais légalement les intérêts peuvent être investis au mieux, et c'est de vous que dépendent ces investissements, de vous, de moi et de Milly Preston, parrain et marraine de William et, à ce titre, je peux fournir à Henry, avec votre accord, les cinq cent mille dollars qu'il demande. Milly m'a déjà fait savoir qu'elle est prête à donner son accord, de sorte qu'avec le vôtre mon opinion n'aurait plus aucune importance.

— Milly Preston a déjà donné son accord, Alan ?

— Oui. Elle ne vous l'a pas dit ?

Anne ne répondit pas immédiatement.

— Et vous, qu'en pensez-vous ? interrogea-t-elle enfin.

— Je n'ai pas vu les comptes d'Henry parce que sa société n'a été lancée que récemment et nous ne sommes pas sa banque ; je n'ai donc aucune idée de l'excédent des sorties sur les rentrées pour l'année en cours ni des prévisions pour 1923.

— Vous savez que, les derniers mois, j'ai donné à Henry cinq cent mille dollars sur mes propres fonds ?

— Mon chef comptable me tient au courant chaque fois qu'une grosse somme est tirée en liquide sur n'importe quel compte. Je n'ai pas su quel était l'usage que vous vouliez faire de cet argent et cela ne me regardait pas, Anne. C'est de l'argent que vous a légué Richard et vous pouvez le dépenser comme bon vous semble.

» En ce qui concerne les intérêts du compte de tutelle, c'est différent. Si vous décidiez de retirer cinq cent mille dollars pour les placer dans la société d'Henry, il faudrait que la banque examine sa comptabilité, car l'argent serait considéré comme un investissement pour le portefeuille de William. Richard n'a pas accordé au conseil de tutelle le pouvoir de consentir des prêts, mais seulement de faire des investissements au nom de William. J'ai déjà expliqué cela à Henry, et si nous prenions la décision de faire cet investissement, le conseil de tutelle aurait à fixer le pourcentage du capital de la société d'Henry qui devrait être pris en garantie des cinq cent mille dollars. William, bien entendu, est toujours au courant de l'emploi que nous faisons des revenus de son héritage car nous n'avons vu aucune raison de refuser lorsqu'il a exigé de recevoir un relevé trimestriel, comme nous le faisons pour tous les autres comptes de tutelle. Pour ma part, je suis bien convaincu qu'il aura son opinion personnelle lorsqu'il recevra le prochain relevé trimestriel.

» Cela vous amusera peut-être de savoir que, depuis son seizième anniversaire, William me fait connaître son point de vue sur chacun des investissements que nous décidons. Au début, je considérais ces

réactions avec l'attention distraite d'un tuteur bienveillant. Depuis quelque temps, je les étudie avec un véritable respect. Quand William occupera son siège au conseil d'administration de la Kane et Cabot, il se peut que notre banque se révèle trop petite pour lui.

— On ne m'a jamais demandé mon avis sur la tutelle de William jusqu'ici, dit Anne tristement.

— Chère amie, vous recevez les rapports trimestriels de la banque et vous avez toujours le droit, en tant que tutrice, de vous renseigner sur les investissements que nous faisons pour le compte de William. (Il tira un morceau de papier de sa poche et garda le silence jusqu'à ce que le sommelier eût fini de servir le Nuits-Saint-Georges. Lorsqu'il se fut éloigné, il reprit) William a plus de vingt et un millions placés à la banque à quatre et demi pour cent jusqu'à son vingt et unième anniversaire. Nous réinvestissons les intérêts tous les trois mois en actions et obligations. Jusqu'à présent, nous n'avons jamais rien placé dans des sociétés privées. Cela va peut-être vous étonner, Anne, mais nous effectuons maintenant ces réinvestissements sur la base de fifty-fifty : cinquante pour cent selon les conseils de la banque et cinquante pour cent selon les suggestions de William. En ce moment, nous sommes un peu en avance sur lui, à la grande satisfaction de Tony Simmons, notre directeur des investissements, à qui William a promis une Rolls-Royce s'il le bat de plus de dix pour cent au cours d'une année.

— Mais où William trouverait-il les dix mille dollars d'une Rolls-Royce s'il perdait le pari, alors qu'il ne peut pas toucher l'argent de son héritage avant sa majorité?

— Je ne sais pas, Anne. Mais je sais en tout cas qu'il est beaucoup trop fier pour venir nous voir et je suis certain qu'il n'eût pas fait ce pari sans être certain de pouvoir l'honorer. Auriez-vous par hasard vu son fameux livre de comptes ces derniers temps ?

— Celui que lui ont donné ses grand-mères? (Alan Lloyd acquiesça.) Non, je ne l'ai pas vu depuis qu'il est pensionnaire. J'ignorais qu'il existait encore.

— Il existe encore, et je donnerais un mois de mon salaire pour connaître le montant actuel de la colonne avoir. Je suppose que vous savez que sa banque est la Lester, de New York, et non pas la nôtre? Ils ne se chargent d'aucun compte privé de moins de dix mille dollars. Et je suis à peu près sûr qu'ils ne feraient aucune exception, même pour le fils de Richard Kane.

— Le fils de Richard Kane ! répéta Anne.

— Excusez-moi, Anne, je ne voulais pas être désagréable.

— Non, non! Il est bien le fils de Richard Kane, aucun doute là-dessus. Vous savez qu'il ne m'a jamais demandé un sou depuis l'âge de douze ans? (Anne reprit son souffle) Il faut que je vous prévienne,

Alan. Il n'aimera pas du tout qu'on lui dise de placer cinq cent mille dollars de son héritage dans la société d'Henry.

— Ils ne s'entendent pas? Risqua Alan, le sourcil levé.

— Non, malheureusement.

— C'est dommage. Cela rendrait la transaction plus compliquée si William s'opposait formellement à ces projets. Il a beau n'avoir aucune autorité sur l'héritage avant sa vingt et unième année, nous avons déjà découvert par nos propres renseignements qu'il n'hésite pas à se renseigner auprès d'un avocat indépendant sur sa situation légale.

— Mon Dieu ! C'est vrai ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, mais il n'y a pas de quoi vous faire du mauvais sang. A la banque, nous sommes tous assez impressionnés et quand nous avons compris qui était à l'origine de cette enquête, nous avons fourni des informations que nous aurions normalement gardées pour nous. Il avait évidemment ses raisons de ne pas nous poser ses questions directement.

— A la bonne heure ! Que sera-t-il à trente ans ?

— La question est de savoir s'il aura la chance de tomber amoureux d'une femme aussi ravissante que vous. C'est ce qui a toujours fait la force de Richard.

— Vous êtes un vieux flatteur, Alan ! Est-ce qu'on pourrait laisser la question des cinq cent mille dollars en suspens jusqu'à ce que je puisse en parler à Henry?

— Bien entendu, ma chère. Je vous ai dit que je voulais vous demander votre avis. (Alan commanda les cafés et prit doucement la main d'Anne dans les siennes :) Et occupez-vous bien de votre santé, Anne. C'est beaucoup plus important que le sort de quelques milliers de dollars.

De retour chez elle après le déjeuner, Anne retrouva aussitôt ses soucis à propos des deux autres lettres qu'elle avait reçues le matin. Elle était en tout cas certaine d'une chose après tout ce qu'elle avait appris d'Alan Lloyd sur son fils : il valait mieux céder de bon gré et laisser William passer les prochaines vacances avec son ami Matthew Lester.

Les relations entre Henry et Milly posaient un problème qui, lui, ne comportait pas de solution aussi simple. Assise dans le fauteuil de cuir marron qui avait été le préféré de Richard, le regard posé, par la fenêtre, sur le parterre de magnifiques roses rouges et blanches, elle ne voyait rien : elle pensait. Anne était toujours longue à prendre une décision, mais elle revenait rarement en arrière.

Henry rentra plus tôt que d'ordinaire, ce soir-là, et elle ne put s'empêcher de se demander pourquoi. Elle ne fut pas longue à le découvrir.

— J'ai appris que tu as déjeuné avec Alan Lloyd, annonça-t-il en

entrant dans la pièce.

— Qui te l'a dit, Henry?

— J'ai des espions partout, répliqua-t-il en riant.

— En effet, Alan m'a invitée. Il voulait savoir ce que je penserais si la banque plaçait cinq cent mille dollars de l'héritage de William dans ta société.

— Et qu'as-tu répondu? demanda-t-il en s'efforçant de cacher son inquiétude.

— Que je voulais t'en parler avant. Mais pourquoi diable ne m'as-tu pas dit d'abord que tu avais pris contact avec la banque? Je me suis sentie ridicule, Henry, de l'apprendre par Alan Lloyd.

— Je ne savais pas que tu t'intéressais aux affaires, chérie, et je n'ai découvert que par hasard que toi, Alan Lloyd et Milly Preston étiez les tuteurs légaux, et que vous avez chacun une voix dans les décisions concernant le placement des revenus de William.

— Et comment l'as-tu découvert, alors que je l'ignorais moi-même?

— Tu n'as pas bien lu les papiers légaux, chérie. A la vérité, moi non plus, jusqu'à une date récente. Tout à fait par hasard, Milly Preston m'a indiqué les conditions de l'héritage, et il paraît qu'elle est tutrice légale en tant que marraine de William. J'ai été tout étonné. Maintenant, reste à voir si nous pouvons tirer parti de la situation.

Le seul nom de Milly avait mis Anne mal à l'aise.

— Je ne crois pas qu'il faille toucher à l'argent de William, décréta-t-elle. Je n'ai jamais considéré que l'héritage me concernait en quoi que ce soit. Je serais bien plus tranquille si nous laissons la banque continuer à réinvestir les intérêts comme elle l'a toujours fait jusqu'ici.

— Pourquoi nous contenter du programme d'investissements de la banque alors que j'ai d'excellentes perspectives avec cette adjudication du centre hospitalier municipal? William gagnerait beaucoup d'argent avec ma société. Alan a dû te le dire, non?

— Je ne sais pas au juste ce qu'il pense. Il a été discret à son habitude. Il a précisé, il est vrai, que cette adjudication était très intéressante et que tu avais de grandes chances de l'enlever.

— En effet.

— Mais il veut voir ta comptabilité avant de se faire une idée définitive, et il se demande aussi ce que sont devenus mes cinq cent mille dollars.

— Tes cinq cent mille dollars, ma chère, se portent à merveille, tu vas le constater bientôt. Je vais envoyer mes livres à Alan demain matin pour qu'il puisse les examiner. Je te garantis qu'il en sera impressionné.

— Je l'espère, Henry, dans notre intérêt à tous les deux. Il ne nous reste plus qu'à attendre qu'il se soit fait une opinion. Tu sais que j'ai toujours fait une confiance totale à Alan.

— Moi pas.

— Oh, Henry... Non, ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Je plaisantais. Mais je pensais que c'était à ton mari que tu ferais confiance.

Anne sentit monter les larmes qu'elle avait toujours retenues devant Richard. Pour Henry, elle n'essaya même pas.

— J'espère que cette confiance est justifiée, reprit-elle. Je n'ai jamais encore eu de soucis d'argent et je ne le supporte pas, particulièrement en ce moment. C'est le bébé qui me fatigue et me déprime tellement.

Henry montra soudain une véritable sollicitude :

— Je sais, chérie, je sais. Je ne veux surtout pas que tu te fasses du mauvais sang à cause des affaires. Je m'en charge. Tiens, tu devrais aller te coucher de bonne heure, et je te monterais un plateau pour dîner. Ça me laissera le temps d'aller au bureau et d'y prendre un dossier qu'il faut montrer à Alan demain matin.

Anne accepta mais, Henry une fois parti, elle ne tenta même pas de dormir, malgré sa fatigue, et s'assit dans son lit pour lire un roman de Sinclair Lewis. Elle savait qu'il fallait à Henry à peu près un quart d'heure pour gagner son bureau. Elle attendit vingt bonnes minutes avant de téléphoner. Et elle laissa sonner en vain près d'une minute. Elle essaya encore une fois vingt minutes plus tard; toujours aucune réponse au bout du fil. Elle fit une nouvelle tentative toutes les vingt minutes, toujours sans résultat. La réflexion d'Henry à propos de la confiance commençait à prendre un goût amer.

Lorsqu'Henry finit par rentrer, à minuit passé, il manifesta quelque appréhension en trouvant Anne assise dans son lit. Elle lisait toujours Sinclair Lewis.

— Tu n'aurais pas dû veiller pour m'attendre.

Il l'embrassa tendrement. Anne eut l'impression qu'il sentait le parfum... Mais elle devenait peut-être trop méfiante.

— Il a fallu que je reste un peu plus tard que je ne le prévoyais. Je n'arrivais pas à mettre la main sur les papiers qu'il fallait à Alan. Ma secrétaire s'est bêtement trompée en les classant.

— On doit se sentir bien seul dans un bureau en pleine nuit !

— Ce n'est pas terrible du moment qu'on a un travail intéressant à faire, répartit Henry en se mettant au lit à côté d'Anne. En tout cas, il faut dire une chose c'est plus facile de travailler quand on n'est pas continuellement interrompu par le téléphone.

Il s'endormit en quelques minutes. Anne resta éveillée, désormais décidée à appliquer le plan qu'elle avait dressé l'après-midi.

Lorsque Henry fut parti à son travail après le petit déjeuner, le lendemain matin — Anne n'était plus certaine de l'endroit où il allait travailler dorénavant —, elle étudia les petites annonces du Boston

Globe. Puis elle décrocha le téléphone et prit un rendez-vous dans le sud de Boston, quelques minutes avant midi. Elle fut choquée par l'aspect misérable des bâtiments. Elle n'avait encore jamais vu les quartiers Sud de la ville et, normalement, elle eût pu ignorer toute sa vie leur existence même.

Un petit escalier de bois conduisait, d'allumettes en mégots et en détritrus divers, jusqu'à une porte à vitre dépolie portant en grosses lettres noires : « Glen Ricardo. Détective privé. » Anne frappa doucement.

— Entrez, la porte est ouverte! Cria une voix profonde et rauque.

Anne entra. L'homme, les jambes allongées sur son bureau, leva les yeux de sur ce qui était une revue polissonne. Son bout de cigare tomba presque de sa bouche quand il aperçut Anne. C'était la première fois qu'un manteau de vison pénétrait dans son bureau.

— Bonjour, madame, dit-il en se mettant vivement debout. Je suis Glen Ricardo.

Il se pencha par-dessus le bureau et tendit à Anne une main velue et tachée de nicotine. Elle la prit, heureuse de porter des gants.

— Vous aviez rendez-vous ? demanda Ricardo.

Il se moquait qu'elle en eût un ou non : il était toujours disponible pour un rendez-vous en vison.

— Oui, dit Anne.

— Alors, vous êtes madame Osborne. Donnez-moi donc votre manteau.

— J'aime mieux le garder, répondit Anne, qui ne voyait pas où Ricardo pourrait bien le ranger, sinon par terre.

— O.K., O.K.

Anne observait subrepticement Ricardo, qui se rassit dans son fauteuil et alluma un autre cigare. Le complet vert clair ne la gênait pas, ni la cravate criarde, ni les cheveux brillantinés. Si elle restait assise là, c'est qu'elle avait l'impression que ce ne serait pas mieux ailleurs.

— Eh bien, quel est votre problème? interrogea Ricardo en taillant un crayon déjà bien court avec un canif émoussé. (Les copeaux de bois tombaient partout, excepté dans la corbeille à papiers.) Qu'avez-vous perdu? Votre chien, vos bijoux, votre mari?

— Il faut d'abord que je sois certaine de votre totale discrétion, monsieur Ricardo.

— O.K., O.K., cela va sans dire, répondit Ricardo sans lever les yeux de son crayon qui s'amenuisait.

— Cela va mieux en le disant.

— O.K.

Anne pensa que si le bonhomme disait encore une fois O.K, elle allait se mettre à hurler. Elle respira profondément :

— Je reçois des lettres anonymes selon lesquelles mon mari aurait une liaison avec une de mes amies. Je veux savoir qui envoie les lettres, et s'il y a une part de vérité dans ces accusations.

Anne éprouva un prodigieux soulagement d'avoir exprimé enfin ses craintes à haute voix. Ricardo la regardait, impassible, comme s'il entendait ce genre de craintes pour la première fois. Il se passa la main dans ses longs cheveux noirs, de la même couleur que ses ongles, constata Anne qui ne l'avait pas encore remarqué.

— Bon, déclara-t-il. Le mari, ce sera facile. L'auteur des lettres, ce sera beaucoup plus difficile. Vous avez gardé les lettres, bien sûr?

— Seulement la dernière.

Glen Ricardo poussa un soupir et tendit une main lasse sur la table. Anne, à regret, tira la lettre de son sac et hésita un moment.

— Je sais bien ce que vous éprouvez, madame Osborne. Mais je ne peux pas travailler avec une main attachée derrière le dos.

— O.K., monsieur Ricardo. Excusez-moi.

Anne n'en croyait pas ses oreilles, elle avait dit O.K.!

Ricardo lut la lettre attentivement deux ou trois fois. Enfin, il dit :

— Elles étaient toutes tapées sur ce genre de papier et expédiées dans ce genre d'enveloppe?

— Je crois. Pour autant que je m'en souviene.

— Quand vous recevrez la prochaine, n'oubliez surtout pas de...

— Comment pouvez-vous être si certain qu'il y en aura une autre ? Coupa Anne.

— O.K. Mettons qu'il y en aura sans doute une. Gardez-la bien. Maintenant, donnez-moi tous les détails concernant votre mari. Vous avez une photo ?

— Oui.

Cette fois encore, Anne hésita.

— Il faut seulement que je voie son visage. Je ne tiens pas à perdre mon temps à courir après un autre, n'est-ce pas? observa Ricardo.

Anne rouvrit son sac et lui passa une photo abîmée d'Henry en uniforme de lieutenant.

— Il est bel homme, M. Osborne! fit le détective. De quand date la photo?

— Elle doit avoir cinq ans environ. Je ne le connaissais pas quand il était dans l'armée.

Ricardo interrogea Anne pendant plusieurs minutes sur les déplacements quotidiens de son mari. Elle fut surprise de constater qu'elle savait fort peu de chose sur les habitudes d'Henry et sur son passé.

— Ça ne fait pas gras comme base de travail, madame Osborne. Mais je ferai de mon mieux. Je prends dix dollars par jour, plus les frais. Je vous ferai un rapport écrit toutes les semaines. Il me faut une

avance de deux semaines, s'il vous plaît.

Il tendit la main sur la table, cette fois avec moins de désinvolture. Anne rouvrit son sac et en tira deux billets de cent dollars neufs et craquants. Ricardo les prit et les examina méthodiquement comme s'il n'était pas certain de reconnaître l'Américain célèbre dont le portrait y était gravé. Benjamin Franklin regardait imperturbablement Ricardo qui, visiblement, ne l'avait pas vu depuis longtemps. Puis Ricardo rendit soixante dollars à Anne, en billets de cinq dollars crasseux.

— Je vois que vous travaillez le dimanche, monsieur Ricardo, remarqua Anne, satisfaite du résultat de son calcul mental.

— Naturellement. La semaine prochaine à la même heure, cela vous convient, madame Osborne?

Anne acquiesça et sortit à la hâte pour éviter de serrer la main de l'homme assis derrière son bureau.

Lorsque William lut, dans son rapport trimestriel de la Kane et Cabot qu'Henry Osborne — il répéta le nom à haute voix pour bien s'en convaincre — demandait cinq cent mille dollars pour un placement personnel, il passa une mauvaise journée. Pour la première fois depuis quatre ans qu'il était à Saint-Paul, il ne fut que second à l'interrogation de maths. Matthew Lester, qui était le premier, lui demanda s'il n'était pas souffrant.

Le soir, William appela Alan Lloyd chez lui au téléphone. Le président de la Kane et Cabot ne fut pas tout à fait surpris de l'entendre dès lors qu'Anne lui avait appris les mauvais rapports qui existaient entre son fils et Henry.

— William, mon cher, comment allez-vous? Et comment cela va-t-il à Saint-Paul ?

— Tout va bien ici, monsieur, je vous remercie. Mais ce n'est pas pour cela que je vous téléphone.

Il a le tact d'un poids lourd, pensa Alan.

— Je le suppose bien, en effet, dit-il sèchement. Que puis-je faire pour vous ?

— Je voudrais vous voir demain après-midi.

— C'est dimanche, William.

— Je sais. Mais c'est le seul jour où je puisse être libre à l'école. Je vous retrouverai où et quand vous voudrez. (William parlait comme si c'était lui qui faisait une concession.) Et ma mère ne doit rien savoir de notre rencontre, sous aucun prétexte.

— Ecoutez, William...

La voix de William se fit plus ferme :

— Inutile de vous rappeler, monsieur, que l'investissement de l'argent de mon héritage dans l'entreprise personnelle de mon beau-père n'est peut-être pas strictement illégal, mais pourrait certainement être considéré comme immoral.

Alan Lloyd garda le silence pendant quelques instants, se demandant s'il devait essayer de calmer le garçon au bout du fil. Il envisagea également d'argumenter avec lui mais il était déjà trop tard.

— Parfait, William. Disons alors que vous me trouverez pour manger un morceau au Hunt Club. Mettons à 1 heure, voulez-vous ?

— C'est entendu, monsieur.

Et ce fut le dé clic du téléphone.

En tout cas, la confrontation aura lieu sur mon terrain, pensa Alan Lloyd avec un certain soulagement en raccrochant, tout en maudissant M. Bell pour avoir inventé le téléphone.

Alan avait choisi le Hunt Club parce qu'il ne voulait pas que leur rencontre fût trop discrète. La première requête de William à son arrivée au club fut de faire un parcours de golf après le déjeuner.

— Avec plaisir, mon vieux, acquiesça Alan.

Et il fixa le début de la partie à 3 heures.

Il fut surpris que William n'aborde pas la proposition d'Osborne pendant le déjeuner. Au contraire, le garçon parla avec compétence du point de vue du président Harding sur les tarifs douaniers et de l'incompétence de Charles G. Dawes, le conseiller du président en matière fiscale. Alan commença à se demander si William, la nuit portant conseil, ayant décidé de ne pas discuter de l'emprunt de Henry Osborne, laissait passer le déjeuner pour ne pas reconnaître qu'il avait changé d'avis. Si c'est cela qu'il veut, je n'y vois pas d'inconvénient, songea Alan en se préparant à un après-midi tranquillement consacré au golf. Après un agréable déjeuner, où Alan but presque toute la bouteille de vin et William un seul verre, ils entamèrent la partie.

— Votre handicap est toujours de neuf, monsieur? demanda William.

— Oui, mon vieux. Pourquoi?

— Dix dollars le trou, cela vous convient?

Alan hésita un instant. Il se rappelait que le golf était le seul jeu auquel William jouait convenablement.

— Parfait, opina-t-il.

Ils ne prononcèrent pas un mot pendant le premier trou, qu'Alan fit en quatre et William en cinq. Alan gagna aussi le deuxième et le troisième avec une avance confortable, et commença à se détendre un peu et à prendre plaisir à la partie. Au quatrième trou, ils étaient à près d'un kilomètre du départ. William attendit qu'Alan lève son club. Puis il dit :

— Vous ne prêterez en aucun cas ces cinq cent mille dollars de mon héritage à qui que ce soit, personne privée ou société, en rapport avec Henry Osborne.

La balle d'Alan alla se perdre dans le rough. Le seul avantage de ce coup maladroit fut de l'éloigner de son adversaire, qui avait réussi le

sien, et de lui donner quelques minutes pour réfléchir à la façon de traiter William et la balle. Il fallut trois coups de plus à Alan pour retrouver, sur le green, William, qui gagna le trou.

— Vous savez, William, que je n'ai qu'une voix sur trois au conseil de tutelle, et n'oubliez pas que vous n'avez aucun moyen de vous opposer aux décisions du conseil. L'argent ne sera tout à fait à vous qu'à votre vingt et unième anniversaire. Et vous devez bien comprendre que nous ne devrions même pas avoir abordé le sujet entre nous.

— Je connais parfaitement la situation du point de vue légal, monsieur, mais comme les deux autres tuteurs couchent avec Osborne...

Alan Lloyd fut choqué et le montra.

— Vous n'allez pas me dire que vous êtes la seule personne à Boston à ne pas savoir que Milly Preston a une liaison avec mon beau-père? (Comme Alan Lloyd ne répondait pas, William reprit) : Je veux être sûr de votre voix et sûr aussi que vous ferez le maximum pour influencer ma mère contre ce prêt, même s'il vous faut aller jusqu'à lui dire la vérité sur Milly Preston.

Alan manqua son coup. Celui de William fut excellent. Au coup suivant, Alan mit sa balle dans un buisson dont il n'avait jamais, jusqu'alors, remarqué l'existence et jura à haute voix, pour la première fois depuis quarante-trois ans, la première fois où la même mésaventure lui était arrivée.

— C'est un peu trop demander, déclara Alan en rejoignant William sur le cinquième green.

— Ce n'est rien, monsieur, à côté de ce que je ferais si je n'étais pas certain de votre soutien.

— Je ne crois pas, William, que votre père eût approuvé ces menaces, réprimanda Alan en regardant la balle de William voler vers la victoire.

— Il y a une chose, une seule, que mon père n'eût assurément pas approuvée — c'est Osborne. (Et, tandis qu'Alan manquait le trou en deux putts d'une distance d'un mètre, il ajouta) En tout état de cause, monsieur, vous ne devez pas oublier que mon père a inclus dans le testament une clause stipulant que les investissements décidés par le conseil de tutelle le seront à titre privé et que le bénéficiaire ne devra jamais savoir que la famille Kane y est personnellement mêlée. C'est une règle qu'il n'a jamais violée de sa vie de banquier. Ainsi, il était toujours certain qu'il n'y aurait pas de conflit d'intérêts entre les investissements de la banque et ceux du conseil de tutelle.

— Votre mère, de toute évidence, estime que cette règle peut comporter une exception en faveur d'un membre de la famille.

— Henry Osborne n'est pas membre de ma famille et quand j'aurai

touché mon héritage, c'est une règle que je respecterai sans exception, comme mon père.

— Vous aurez peut-être à regretter votre manque de souplesse, William.

— Je ne crois pas, monsieur.

— Enfin, pensez un peu à l'effet que peut avoir cette attitude sur votre mère!

— Ma mère a déjà perdu cinq cent mille dollars de son propre argent, monsieur. Est-ce que cela ne suffit pas pour un seul mari? Pourquoi faut-il que j'en perde autant, moi aussi?

— Nous ne savons pas si c'est de l'argent perdu, William. C'est un placement qui peut très bien être rentable. Je n'ai pas encore pu regarder la comptabilité d'Henry.

William fronça les sourcils en entendant Alan Lloyd appeler son beau-père Henry.

— Je peux vous assurer, monsieur, qu'il a claqué l'argent de ma mère quasiment jusqu'au dernier sou. Pour être précis, il lui reste trente-trois mille quatre cent douze dollars de cette somme. Je vous conseille de ne pas vous attarder sur les livres d'Osborne et de vous intéresser de plus près à son passé, notamment sa carrière dans les affaires et ses associés. Sans parler du fait qu'il joue, et gros.

Au huitième tee, Alan envoya la balle dans un lac, droit devant eux, un lac que les joueurs les plus novices évitaient sans difficulté. Et il perdit le trou.

— D'où tirez-vous vos renseignements sur Henry? demanda Alan, à peu près certain que c'était de l'étude de Thomas Cohen.

— J'aime mieux ne pas vous le dire, monsieur.

Alan n'insista pas. Il préférait garder cet atout dans sa manche pour la suite de la vie de William.

— Si tout ce que vous affirmez se révélait exact, William, je serais naturellement amené à déconseiller à votre mère de placer de l'argent dans la société d'Henry, et ce serait mon devoir d'en parler sans réticence à Henry aussi.

— Restons-en là, monsieur.

Le coup suivant d'Alan fut meilleur, mais il sentait la partie lui échapper. William reprit :

— Cela vous intéressera peut-être aussi de savoir, monsieur, que si Osborne a besoin de cinq cent mille dollars de mon héritage, ce n'est pas pour l'adjudication de l'hôpital, mais pour éponger une vieille dette à Chicago. Je crois comprendre que vous l'ignoriez.

Alan ne dit rien. Il l'ignorait évidemment et il perdit le trou suivant.

Lorsqu'ils arrivèrent au dix-huitième, Alan avait huit trous de retard, et il ne se souvenait pas d'avoir jamais fait une plus mauvaise

partie. Mais il n'était plus qu'à deux mètres du dernier trou, ce qui le mettrait, pour celui-là, à égalité avec William. Il demanda :

— Vous avez encore des bombes en réserve?

— Avant ou après votre coup, monsieur?

Alan éclata de rire et décida de ne pas céder au bluff :

— Avant, fit-il, penché sur son club.

— Osborne n'enlèvera pas l'adjudication de l'hôpital. Les gens qui comptent pensent qu'il a donné des pots-de-vin à de petits fonctionnaires municipaux. Rien n'apparaîtra au grand jour mais, pour éviter toute complication ultérieure, sa société a été rayée de la liste finale. Le contrat sera donné à Kirkbride et Carter. Ce dernier renseignement est confidentiel, monsieur. Même Kirkbride et Carter ne le saura que jeudi en huit, et je vous serais très obligé de le garder pour vous.

Alan manqua encore son putt. William réussit le sien, s'approcha du président et lui serra la main chaleureusement :

— Merci pour cette partie, monsieur. Je crois que vous me devez quatre-vingt-dix dollars.

Alan sortit son portefeuille et lui tendit un billet de cent dollars.

— William, il me semble que vous ne devriez plus m'appeler monsieur. Je m'appelle Alan, comme vous savez.

— Merci, Alan, répliqua William en lui rendant dix dollars.

Alan Lloyd arriva à la banque le lundi matin avec un peu plus de choses à faire qu'il ne l'avait prévu avant le week-end. Il chargea cinq de ses chefs de service de vérifier les affirmations de William. Il avait peur d'avance du résultat de leur enquête et, à cause de la position d'Anne à la banque, il s'assura qu'aucun service ne savait ce que les autres recherchaient. Ses instructions à chaque responsable étaient claires : les rapports devaient être strictement confidentiels et réservés au président. Dès le mercredi de la même semaine, il avait cinq rapports préliminaires sur son bureau. Ils semblaient tous confirmer le point de vue de William, bien que chaque directeur eût demandé plus de temps pour vérifier certains détails. Alan décida de ne pas inquiéter Anne avant d'avoir quelques preuves solides. Le mieux qu'il pouvait faire, pour l'instant, était de profiter d'une soirée donnée par les Osborne pour conseiller à Anne de ne prendre aucune décision immédiate à propos du prêt.

Il fut peiné de constater qu'Anne semblait extrêmement lasse, ce qui l'encouragea plus encore à la traiter avec prévenance. Lorsqu'il réussit à la voir en tête-à-tête, ils ne restèrent seuls que peu de temps. Si seulement elle n'attendait pas un bébé juste en ce moment! pensa-t-il.

Anne se tourna vers lui :

— Comme c'est gentil d'être venu, Alan, alors que vous devez être

tellement pris par la banque !

— Je ne pourrais me permettre de manquer une de vos soirées, ma chère. Elles sont toujours le fin du fin à Boston.

Elle sourit :

— Vous dites toujours exactement ce qu'il faut dire.

— Hélas non, Anne! Avez-vous eu le temps de réfléchir à ce prêt? S'enquit-il en s'efforçant de ne pas être trop grave.

— Non, excusez-moi. J'ai eu tant de choses à faire, Alan ! Et comment se présente la comptabilité d'Henry?

— Très bien, mais je n'ai pu voir que les chiffres d'une année. Je pense qu'il faudrait les faire vérifier par nos propres comptables. C'est classique, pour les banques, avec un client de moins de trois ans. Je suis sûr qu'Henry nous comprendrait et nous approuverait.

— Anne, ma chère, quelle merveilleuse soirée! s'exclama une voix retentissante derrière l'épaule d'Alan.

Il ne reconnut pas le visage; sans doute un ami politique de Henry.

— Et comment va la future maman? Poursuivit la voix indiscrete.

Alan s'éclipsa, espérant qu'il avait gagné un peu de temps pour la banque. Il y avait quantité d'hommes politiques à cette soirée, conseillers municipaux et même membres du Congrès, ce qui lui fit se demander si William ne se trompait pas, au bout du compte, à propos de l'adjudication. Il n'avait du reste pas besoin de la banque pour en avoir le cœur net à ce propos : l'annonce officielle serait faite la semaine suivante par la mairie. Il prit congé de son hôtesse et de son hôte, récupéra son manteau noir au vestiaire et s'en fut.

— A la même heure, la semaine prochaine, dit-il tout haut, comme pour se rassurer, en descendant Chestnut Street pour rentrer chez lui.

Pendant la soirée, Anne observa Henry chaque fois qu'il s'approchait de Milly Preston. Nul indice ne trahissait des relations intimes entre eux. Henry passait même plus de temps avec John Preston. Anne en vint à se demander si elle n'avait pas mal jugé son mari et pensa décommander son rendez-vous du lendemain avec Glen Ricardo. La soirée se termina deux heures plus tard qu'Anne ne l'avait prévu. Elle espérait que c'était la preuve que tous les invités s'étaient amusés.

— Merveilleuse soirée, Anne! Merci de nous avoir invités.

C'était la voix retentissante qui s'en allait enfin. Anne ne se rappelait pas son nom, l'homme faisait quelque chose dans les affaires municipales. Il disparut dans l'allée.

Anne monta l'escalier, non sans peine, commençant à se déshabiller avant d'arriver à sa chambre et se jurant de ne plus donner de soirée avant la naissance du bébé, attendue dix semaines plus tard. Henry était déjà en train de se déshabiller :

— Tu as pu parler un peu à Alan, chérie?

— Oui, répondit Anne. Il assure que la comptabilité est en ordre, mais que, comme la société n'a de chiffres que pour un an, il est obligé de les faire contrôler par ses propres comptables. Il paraît que c'est le processus normal de la part d'une banque.

— Processus normal, tu parles! Tu ne vois donc pas que c'est William qui est derrière tout ça? Il essaie d'empêcher le prêt, Anne.

— Tu n'as pas le droit de dire cela. Alan ne m'a pas soufflé mot de William.

— Ah non? fit Henry en élevant la voix. Il ne t'a même pas dit qu'il avait déjeuné avec lui dimanche, au club de golf, pendant que nous étions ici tout seuls?

— Comment? Mais c'est impossible! William ne viendrait jamais à Boston sans me voir! Tu dois faire erreur, Henry.

— Ma chérie, il y avait la moitié de Boston, et je ne crois pas que William ait fait quatre-vingts kilomètres simplement pour jouer au golf avec Alan Lloyd. J'ai besoin de ce prêt, Anne, sinon je ne pourrai pas tenter l'adjudication municipale. Tu vas finir par être obligée, et c'est pour bientôt, de choisir entre faire confiance à William ou à moi. Il me faut l'argent d'ici à une semaine, dans huit jours exactement, parce que si je ne peux pas prouver à la municipalité que je dispose de cette somme, je suis disqualifié. Disqualifié parce que William n'a jamais accepté que tu m'aies épousé. Ecoute, Anne, tu vas appeler Alan demain pour lui signifier de me virer l'argent.

Il parlait si fort dans sa colère qu'Anne avait la tête qui lui tournait. Elle se sentait les jambes molles.

— Non, pas demain, Henry. Est-ce que cela peut attendre vendredi? J'ai une journée chargée, demain.

Henry se calma à grand-peine, s'approcha d'elle, nue devant son miroir, et passa la main sur son ventre arrondi

— Je veux que ce petit homme ait autant de chances dans la vie que William.

Le lendemain, Anne se répéta cent fois qu'elle n'irait pas voir Glen Ricardo mais, peu avant midi, appela un taxi. En montant l'escalier de bois grinçant, elle était pleine d'appréhension : qu'allait-elle apprendre? Il était encore temps de s'en retourner. Elle hésita une dernière fois, puis frappa calmement.

— Entrez.

Elle poussa la porte.

— Je suis heureux de vous revoir, madame Osborne. Asseyez-vous, je vous prie.

Anne s'assit et ils se regardèrent un instant.

— J'ai le regret de vous dire que je n'ai rien d'agréable à vous apprendre, commença Glen Ricardo en passant la main dans ses cheveux bruns.

Anne sentit son cœur se serrer et elle faillit avoir la nausée.

— On n'a pas vu M. Osborne avec Mme Preston, ni avec une autre femme, depuis sept jours.

— Mais vous affirmiez que ce que vous aviez à me dire n'était pas agréable...

— O.K., madame Osborne. Je pensais que vous cherchiez des motifs de divorce. Les épouses en colère ne viennent généralement pas me trouver pour que je démontre l'innocence de leur mari.

— Non, non ! s'exclama Anne, inondée de joie. C'est la meilleure nouvelle que j'entends depuis des semaines !

— Tant mieux ! fit Ricardo, légèrement surpris. Espérons que la semaine qui vient ne nous apprendra rien non plus.

— Oh, vous pouvez cesser votre enquête dès maintenant, monsieur Ricardo ! Je suis certaine que vous ne découvrirez rien d'important la semaine prochaine non plus.

— Je ne crois pas que ce soit très sage, madame Osborne. Porter un jugement définitif au bout d'une semaine d'observation seulement serait, disons, prématuré.

— Soit, si vous pensez que ce sera une confirmation, mais je reste persuadée que vous ne découvrirez rien la semaine prochaine.

Glen Ricardo tira sur son cigare, qui paraissait à Anne plus gros et plus parfumé que celui de la semaine précédente.

— D'ailleurs, observa-t-il, vous avez payé deux semaines d'avance.

— Et les lettres ? demanda Anne, qui venait de s'en souvenir. Je suppose qu'elles provenaient de quelqu'un qui trouve que mon mari réussit trop bien ?

— Comme je vous l'ai dit la semaine dernière, madame Osborne, il n'est jamais facile de découvrir l'auteur de lettres anonymes. Nous avons tout de même trouvé le magasin où le papier a été acheté, car il n'était pas d'un modèle très courant, mais je n'ai rien de plus à vous apprendre pour l'instant à ce sujet. Là encore, il se peut que j'aie une piste d'ici à la semaine prochaine. Avez-vous reçu d'autres lettres ces jours derniers ?

— Non, aucune.

— Parfait. Il semblerait que tout s'arrange au mieux. Espérons pour vous que notre rendez-vous de la semaine prochaine sera le dernier.

— Espérons-le, acquiesça Anne tout heureuse. Je vous réglerai tous les frais jeudi prochain, n'est-ce pas ?

— O.K., O.K.

Anne avait presque oublié l'expression, mais, cette fois, elle s'en amusa. Dans le taxi qui la ramenait chez elle, elle décida de donner à Henry les cinq cent mille dollars, et de lui fournir ainsi l'occasion de prouver que William et Alan avaient tort. Elle ne s'était pas encore consolée de savoir que William était venu à Boston sans le lui dire.

Henry avait peut-être raison d'affirmer que William travaillait derrière leur dos.

Henry fut enchanté, ce soir-là, quand Anne lui annonça sa décision pour le prêt, et il lui présenta les documents légaux à signer dès le lendemain. Anne ne put s'empêcher de penser qu'il devait avoir préparé les papiers depuis un certain temps, d'autant plus qu'ils étaient déjà signés de Milly Preston. A moins, songea-t-elle, que je ne sois décidément trop soupçonneuse? Elle refusa d'y réfléchir davantage et signa en hâte.

Anne ne fut pas prise de court lorsqu'Alan Lloyd lui téléphona le lundi matin suivant :

— Laissez-moi au moins attendre jusqu'à jeudi, Anne, lui dit-il. Nous saurons alors à qui le contrat pour l'hôpital a été accordé.

— Non, Alan. C'est une décision qui ne peut plus attendre. Henry a besoin de l'argent tout de suite. Il faut qu'il prouve à la mairie qu'il a assez de surface financière pour remplir le contrat, et vous avez déjà les signatures de deux membres du conseil de tutelle. Votre responsabilité n'est plus engagée.

— La banque pourrait avaliser la situation de Henry sans transférer matériellement l'argent. Je suis certain que la mairie accepterait cette solution. De toute façon, je n'ai pas eu le temps de vérifier la comptabilité de sa société.

— Mais vous avez trouvé le temps de déjeuner avec William l'autre dimanche, sans m'en informer.

Il y eut un silence au bout du fil. Puis :

— Anne... je...

— Ne me dites pas que vous n'en avez pas eu l'occasion! Vous êtes venu à notre soirée mercredi, vous auriez très bien pu m'en parler. Vous avez préféré n'en rien faire, mais vous avez trouvé le temps de me conseiller de ne pas prendre tout de suite ma décision sur le prêt à Henry.

— Je suis désolé, Anne. Je comprends bien l'impression que je vous ai donnée, et pourquoi vous êtes si bouleversée, mais, croyez-moi, il y avait une raison, vraiment. Vous voulez bien que je vienne vous expliquer de vive voix ?

— Non, Alan, non! Vous faites campagne contre mon mari. Vous refusez tous de lui donner une chance de faire ses preuves. Moi, je vais la lui donner.

Anne raccrocha le téléphone, contente d'elle. Elle se sentait assez fidèle à Henry pour compenser les doutes qu'elle avait eus à son égard.

Alan Lloyd rappela, mais Anne dit à sa femme de chambre de répondre qu'elle serait sortie toute la journée. Quand Henry rentra ce soir-là, il fut enchanté d'apprendre d'Anne comment elle avait traité

Alan.

— Tout va s'arranger au mieux, mon amour, tu verras. Jeudi matin, j'aurai le contrat et tu pourras embrasser Alan et te réconcilier avec lui. Mais tu ferais bien de l'éviter d'ici là. Si cela te fait plaisir, nous pourrions fêter ça en déjeunant jeudi au Ritz. Nous lui ferions signe d'un bout à l'autre de la salle à manger...

Anne accepta avec un sourire. Elle ne pouvait s'empêcher de se rappeler qu'elle était censée revoir Ricardo à midi ce jour-là. Mais c'était assez tôt pour qu'elle puisse être à 1 heure au Ritz et fêter ses deux triomphes en même temps.

Alan tenta à plusieurs reprises de joindre Anne mais la femme de chambre avait toujours une bonne excuse toute prête. Le document étant signé par deux membres du conseil de tutelle, il ne pouvait le retenir plus de vingt-quatre heures. La formulation était typique du style juridique de Richard Kane : il ne laissait aucune échappatoire. Lorsque le chèque de cinq cent mille dollars partit de la banque, par porteur spécial, le mardi après-midi, Alan écrivit une longue lettre à William pour lui expliquer tous les événements qui avaient abouti à ce transfert de fonds, mais passa sous silence les découvertes non confirmées de ses cinq services.

Il adressa des copies de sa lettre à tous les membres du conseil de la banque, conscient, bien qu'ayant agi exactement comme il convenait, qu'il n'en prêterait pas moins le flanc à l'accusation d'avoir gardé des secrets.

William reçut la lettre d'Alan Lloyd à Saint-Paul le jeudi matin en prenant le petit déjeuner avec Matthew.

Le petit déjeuner, ce jeudi matin, à Beacon Hill, comportait comme à l'ordinaire des œufs au bacon, des toasts, des flocons d'avoine froids et du café. Henry était à la fois nerveux et primesautier, claquant des doigts pour appeler la femme de chambre, plaisantant avec un jeune fonctionnaire municipal qui téléphonait pour annoncer que le nom de la société gagnante de l'adjudication de l'hôpital serait affiché à la mairie vers 10 heures. Anne attendait presque avec impatience son dernier rendez-vous avec Glen Ricardo. Elle feuilletait Vogue en essayant de ne pas remarquer que les mains de Henry, qui serraient le Boston Globe, tremblaient.

— Que fais-tu ce matin ? demanda-t-il pour entretenir un peu la conversation.

— Pas grand-chose avant notre déjeuner de fête. Est-ce que tu pourras faire construire une aile de l'hôpital pour les enfants, à la mémoire de Richard?

— Pas à la mémoire de Richard, chérie. Mon œuvre personnelle sera en ton honneur : l'aile de Mme Henry Osborne, déclara-t-il solennellement.

— Quelle bonne idée! dit Anne avec un sourire en reposant son magazine. Mais ne me laisse pas boire trop de champagne à déjeuner. Je passe un check-up complet chez le Dr MacKenzie cet après-midi et je ne crois pas qu'il aimerait que je sois ivre neuf semaines avant la naissance. Quand seras-tu certain d'avoir le contrat ?

— J'en suis déjà certain. L'employé que je viens d'avoir au téléphone avait cent pour cent confiance. Mais ce ne sera officiel qu'à 10 heures.

— La première chose à faire sera de téléphoner à Alan pour lui annoncer la bonne nouvelle. Je commence à me sentir très gênée de la façon dont je l'ai traité la semaine dernière.

— Tu n'as pas à te sentir coupable. Il n'a même pas pris la peine de te prévenir de ce que faisait William.

— Non. Mais il a essayé de me prévenir plus tard, Henry, et je ne l'ai pas laissé m'expliquer sa version de l'affaire.

— Bien, bien. Pour te faire plaisir, je lui téléphonerai à 10 h 05 et puis tu pourras dire à William que je lui ai fait gagner un million de plus. (Il regarda sa montre.) Il faut que j'y aille. Souhaite-moi bonne chance.

— Je croyais que tu n'en avais pas besoin.

— C'est seulement une façon de parler. Alors, au Ritz, à 1 heure. (Il l'embrassa sur le front.) Ce soir, tu pourras rire d'Alan, de William, des contrats. Ce seront des problèmes du passé, fais-moi confiance. Au revoir, chérie.

— Espérons-le, Henry.

Alan Lloyd n'avait pas mangé son petit déjeuner. Dans les pages financières du Boston Globe, il lisait un petit paragraphe dans la colonne de droite, signalant que la municipalité annoncerait à 10 heures du matin à quelle société était accordé le contrat de cinq millions de dollars pour l'hôpital.

Alan Lloyd avait déjà décidé de ce qu'il ferait si Henry ne décrochait pas le contrat, si tout ce qu'avait affirmé William s'avérait. Il ferait exactement ce que Richard eût fait face aux mêmes difficultés — il agirait dans les seuls intérêts de la banque. Les derniers rapports de ses services sur les finances personnelles de Henry Osborne le troublaient beaucoup. Osborne jouait effectivement gros jeu et il n'y avait aucune preuve que les cinq cent mille dollars de l'héritage fussent allés à sa société. Alan but son jus d'orange sans toucher au reste, s'excusa auprès de sa femme de ménage et partit pour la banque. Il faisait beau.

— Tu fais une partie de tennis cet après-midi, William ?

Matthew Lester se penchait sur William qui lisait pour la deuxième fois la lettre d'Alan Lloyd.

— Tu disais?

— Tu deviens sourd, ou bien gâteux? Tu veux que je te donne une leçon sur le court, cet après-midi?

— Non, Matthew, je ne serai pas là cet après-midi. J'ai des choses importantes à faire.

— Ah, c'est vrai! J'oubliais que tu vas à un de tes mystérieux rendez-vous à la Maison-Blanche. Je sais que le président Harding cherche un autre conseiller financier et tu as exactement la carrure voulue pour remplacer cet imbécile pompeux de Charles G. Dawes. Dis-lui que tu acceptes, à condition que Matthew Lester soit le prochain ministre de la Justice.

William ne répondait toujours pas.

— Je sais que ma plaisanterie n'est pas très drôle, mais elle méritait une réaction, dit Matthew en s'asseyant à côté de son ami pour le regarder attentivement. Les œufs, tu ne les digères pas, c'est ça? On eût dit qu'ils venaient d'un camp de prisonniers russes.

— Matthew, il faut que tu m'aides, déclara William en remettant la lettre d'Alan dans son enveloppe.

— Tu as reçu une lettre de ma sœur, qui pense que tu pourrais remplacer provisoirement Rudolf Valentino?

William se leva :

— Ça suffit, Matthew! S'il y avait eu un hold-up à la banque de ton père, en ferais-tu un sujet de plaisanterie?

Le visage de William était d'une gravité qui ne trompait pas. Matthew changea de ton :

— Bien sûr que non !

— Bon. Alors, allons-nous-en d'ici et je vais tout t'expliquer.

Anne quitta Beacon Hill peu après 10 heures pour faire quelques achats avant d'aller à son dernier rendez-vous avec Glen Ricardo. Le téléphone se mit à sonner au moment où elle s'éloignait dans Chestnut Street. La femme de chambre décrocha, regarda par la fenêtre et se dit que sa maîtresse était déjà trop loin pour la rappeler. Si Anne était revenue, elle eût appris la décision de la municipalité sur l'adjudication de l'hôpital, au lieu de choisir des bas de soie et d'essayer un nouveau parfum. Elle arriva au bureau de Ricardo vers midi, souhaitant que son parfum combattait victorieusement l'odeur du cigare.

— J'espère que je ne suis pas en retard, monsieur Ricardo, fit-elle vivement.

— Asseyez-vous, madame Osborne.

Ricardo n'avait pas l'air particulièrement gai mais, pensa Anne, ce n'est jamais son cas.

Elle remarqua aussi qu'il ne fumait pas son cigare habituel. Glen Ricardo ouvrit un dossier marron tout neuf, la seule chose neuve de tout le bureau, constata Anne. Il détacha l'agrafe de quelques papiers.

— Commençons par les lettres anonymes, madame Osborne, voulez-vous ?

Le ton ne plut pas à Anne, ni le mot commençons.

— Si vous voulez, acquiesça-t-elle, non sans effort.

— Elles sont expédiées par une Mme Ruby Flowers.

— Qui cela? Pourquoi? demanda Anne, impatiente d'entendre des réponses qu'elle ne tenait pourtant pas à connaître.

— Je crois que la raison en est que cette Mme Ruby Flowers fait un procès à votre mari.

— Eh bien, il n'y a plus de mystère! Elle veut se venger. Combien dit-elle qu'Henry lui doit?

— Elle ne parle pas de dettes, madame Osborne.

— Alors, de quoi ?

Glen Ricardo s'extirpa de son fauteuil, comme si le mouvement exigeait toute la force de ses deux bras pour soulever sa carcasse épuisée. Il marcha jusqu'à la fenêtre et regarda au-dehors le port de Boston encombré.

— Elle fait un procès pour rupture de fiançailles, madame Osborne.

— Non, pas cela ! s'écria Anne.

— Il apparaît qu'ils devaient se marier à l'époque où M. Osborne vous a rencontrée. Et les fiançailles furent brusquement rompues sans raison apparente.

— C'est une chercheuse d'or ! Elle devait en vouloir à l'argent d'Henry.

— Non, je ne crois pas. Mme Flowers est déjà à son aise, vous savez. Pas de votre classe, sans doute, mais à son aise tout de même. Feu son mari était propriétaire d'une entreprise de fabrication de jus de fruits et l'a laissée à l'abri du besoin.

— Feu son mari...? Mais quel âge a-t-elle?

Le détective revint à sa table et tourna quelques feuilles de son dossier avant de faire glisser son pouce du haut en bas d'une page. Puis son pouce en deuil s'arrêta :

— Elle aura cinquante-trois ans à son prochain anniversaire.

— Mon Dieu! La pauvre femme! Elle doit me détester!

— On peut le dire, madame Osborne, mais cela ne nous avance à rien. Et maintenant, passons aux autres activités de votre mari.

Il feuilleta plusieurs autres pages, de ses doigts jaunis de nicotine. Anne commençait à avoir mal au cœur. Pourquoi était-elle venue? Pourquoi n'en était-elle pas restée à ce qu'elle avait appris de rassurant la semaine précédente? Elle n'avait pas besoin de savoir. Elle n'en avait pas envie. Elle ferait mieux de se lever et de s'en aller. Elle eût tant voulu que Richard soit avec elle! Il eût su exactement ce qu'il fallait faire. Mais elle était comme paralysée, immobilisée par Glen

Ricardo et son joli dossier tout neuf.

— A deux reprises, la semaine dernière, M. Osborne a passé plus de trois heures seul avec Mme Preston.

— Mais cela ne prouve rien, assura Anne contre toute évidence. Je sais qu'ils avaient à discuter d'un très important document.

— Dans un petit hôtel de La Salle Street.

Anne n'interrompit plus le détective.

— A deux reprises, on les a vus entrer dans cet hôtel en se tenant par la main. Ils se parlaient à voix basse en riant. Ce n'est pas une preuve, O.K., mais nous avons des photos d'eux entrant et sortant de l'hôtel.

— Détruisez-les, fit Anne d'une voix unie.

Glen Ricardo cilla. Puis :

— Comme vous voudrez, madame Osborne. Malheureusement, ce n'est pas tout. La suite de notre enquête prouve que M. Osborne n'a jamais été à Harvard et qu'il n'a pas non plus été officier dans l'armée américaine. Il y a eu un Henry Osborne à Harvard : il ne mesurait qu'un mètre soixante-sept, il était blond et il était originaire de l'Alabama. Il a été tué à bord du Maine en 1917. Nous savons aussi que votre mari est nettement plus jeune qu'il ne le dit, que son vrai nom est Vittorio Togna, qu'il a servi...

— Je ne veux pas en savoir davantage! s'écria Anne, le visage ruisselant de larmes. Je ne veux plus rien savoir !

— O.K., madame Osborne, je vous comprends.

Croyez bien que je regrette d'avoir à vous annoncer des choses aussi pénibles. Dans mon métier, il arrive...

Anne réussit à retrouver un peu de sang-froid :

— J'entends bien, monsieur Ricardo. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait. Combien vous dois-je?

— Vous avez déjà versé deux semaines d'avance, et j'ai eu pour soixante-treize dollars de frais.

Anne lui tendit un billet de cent dollars et se leva.

— Votre monnaie, madame Osborne.

Elle fit un geste d'indifférence.

— Je vous trouve un peu pâle, madame Osborne. Vous vous sentez bien? Voulez-vous un verre d'eau, quelque chose...?

— Je me sens très bien, assura Anne.

— Permettez-moi au moins de vous reconduire chez vous.

— Non, merci, monsieur Ricardo. Je rentrerai très bien toute seule. (Elle se retourna vers lui en souriant :) Mais c'est très gentil de me l'avoir proposé.

Glen Ricardo referma doucement la porte sur sa cliente, se dirigea lentement vers la fenêtre, mordit le bout de son dernier gros cigare, et le cracha en maudissant son cochon de métier.

En haut de l'escalier, Anne s'arrêta un instant, cramponnée à la rampe, au bord de l'évanouissement. Le bébé s'agitait en elle et elle avait la nausée. Elle trouva un taxi au coin de la rue, se pelotonna sur la banquette arrière et fut saisie d'une crise de larmes qui l'empêcha de penser à ce qu'elle allait faire désormais. Aussitôt arrivée chez elle, elle se réfugia dans sa chambre avant que les domestiques ne puissent la voir pleurer. Le téléphone sonnait quand elle entra dans la pièce et elle décrocha, bien plus par habitude que par curiosité.

— Je voudrais parler à Mme Kane.

Elle reconnut la voix d'Alan Lloyd, toujours précise, mais il était fatigué, et malheureux lui aussi.

— Allô, Alan ! C'est moi, Anne.

— Chère Anne, je suis désolé des mauvaises nouvelles de ce matin.

— Comment le savez-vous, Alan ? C'est impossible ! Qui vous l'a dit ?

— La mairie m'a téléphoné avec tous les détails un peu après 10 heures ce matin. J'ai voulu vous appeler tout de suite, mais votre femme de chambre m'a appris que vous étiez sortie pour faire des courses.

— Mon Dieu ! J'avais complètement oublié le contrat !

Elle se laissa tomber sur un siège, le souffle coupé.

— Vous vous sentez bien, Anne ?

— Mais oui, très bien, affirma-t-elle, tentant en vain de retenir ses sanglots. Et qu'a dit la mairie ?

— L'adjudication pour l'hôpital a été accordée à la société Kirkbride et Carter. Il paraît que Henry n'était même pas parmi les trois premiers de la liste. J'essaie de le joindre depuis ce matin mais il a quitté son bureau peu après 10 heures et il n'est pas revenu. Vous ne savez sans doute pas où il pourrait être, Anne ?

— Non. Je n'en ai pas la moindre idée.

— Voulez-vous que je vienne, chère amie ? Je peux être chez vous dans quelques minutes.

— Non, merci, Alan, rétorqua Anne, le souffle court. Je vous en prie, excusez-moi de vous avoir si mal traité ces derniers jours... Si Richard était encore en vie, il ne me l'eût jamais pardonné.

— Ne dites donc pas de bêtises, Anne ! Notre amitié est trop vieille pour qu'un petit incident ait la moindre importance.

Sa gentillesse provoqua une nouvelle crise de larmes. Puis Anne réussit à se lever :

— Il faut que je vous quitte, Alan. J'entends quelqu'un qui entre. C'est peut-être Henry.

— Soyez prudente, Anne, et ne vous inquiétez pas pour aujourd'hui. Tant que je serai président, la banque ne vous lâchera pas. N'hésitez pas à m'appeler en cas de besoin.

Anne raccrocha. Elle avait les oreilles bourdonnantes et il lui fallait faire un énorme effort pour respirer. Elle s'effondra d'un bloc et retrouva la sensation depuis longtemps oubliée d'une contraction. Un instant plus tard, la femme de chambre frappait doucement à la porte. Elle jeta un coup d'œil dans la pièce. William était derrière elle. Il n'était plus entré dans la chambre de sa mère depuis son mariage avec Henry Osborne. Ils se précipitèrent. Anne tremblait des pieds à la tête et ne s'aperçut pas de leur présence.

Sa lèvre supérieure était mouchetée de salive. Quelques secondes plus tard, la crise passée, elle se remit à gémir doucement, immobile.

— Maman, s'écria William, qu'est-ce qui se passe?

Anne ouvrit les yeux et regarda son fils d'un air égaré :

— Richard... Dieu merci, te voilà ! J'ai tant besoin de toi...

— C'est William, maman.

Le regard d'Anne vacilla :

— Je n'ai plus de force, Richard. Je paie mes erreurs. Pardon...

Sa voix devint un gémissement. Une nouvelle contraction commençait.

— Qu'est-ce qui se passe? répéta William, désespéré.

— Je crois que le bébé arrive. Avec plusieurs semaines d'avance, annonça la femme de chambre.

— Appelez immédiatement le Dr MacKenzie! (William courut à la porte et cria) Matthew! Viens vite!

Matthew grimpa l'escalier quatre à quatre. Dans la chambre, il mit un genou à terre et, avec William, porta Anne doucement jusque dans la voiture. Haletante, elle gémissait et souffrait visiblement beaucoup. William rentra dans la maison en courant et reprit le téléphone à la femme de chambre, tandis que Matthew attendait dans la voiture.

— Docteur MacKenzie?

— Oui. Qui est à l'appareil ?

— Je m'appelle William Kane. Mon nom ne vous dira rien.

— Vraiment? C'est moi qui vous ai mis au monde, jeune homme! Que puis-je faire d'autre pour vous?

— Je crois que ma mère est en train d'accoucher. Je l'amène à l'hôpital tout de suite. J'y serai dans quelques minutes.

Le Dr MacKenzie changea de ton :

— Entendu, William. Ne vous inquiétez pas. Je vous attends et tout sera prêt quand vous arriverez.

— Merci, docteur... (Puis il ajouta, après une hésitation :) Elle a eu une espèce de crise... C'est normal ?

Le docteur, inquiet, hésita à son tour :

— Pas tout à fait normal, non. Mais tout s'arrangera après la naissance. Venez le plus vite que vous pouvez.

William raccrocha, sortit en courant et sauta dans la Rolls-Royce. Il

conduisit par à-coups, sans jamais quitter la première et sans s'arrêter une seule fois jusqu'à l'hôpital. Les deux garçons portèrent Anne sur un brancard, guidés par une infirmière, jusqu'à la maternité. Le Dr MacKenzie attendait à l'entrée d'une salle d'opération. Il les pria de rester dehors.

Les deux garçons s'assirent en silence sur un banc. Des cris, des hurlements effrayants comme ils n'en avaient jamais entendus leur parvenaient de la salle d'opération, coupés de silences plus inquiétants encore. Pour la première fois de sa vie, William se sentait totalement impuissant. Ils attendirent ainsi plus d'une heure sans échanger un mot. Enfin le Dr MacKenzie apparut, épuisé. Les deux garçons se levèrent. Le médecin regarda Matthew Lester et demanda :

— C'est vous William ?

— Non, docteur. Je suis Matthew. C'est lui, William.

Le docteur se tourna vers William et lui posa sa main sur l'épaule :

— William, je suis désolé... Votre mère vient de mourir... Le bébé était mort-né. Une petite fille.

William sentit ses jambes se dérober et il se laissa tomber sur le banc.

— Nous avons fait l'impossible pour les sauver. En vain. (Le Dr MacKenzie hocha tristement la tête :) Elle n'a pas voulu m'écouter. Elle voulait cet enfant. Elle n'aurait jamais dû...

William restait muet, encore sous le coup des paroles du docteur.

— Comment est-ce possible? Articula-t-il enfin. Comment avez-vous pu la laisser mourir?

Le docteur s'assit sur le banc entre les deux garçons.

— Elle n'a pas voulu m'écouter, répéta-t-il lentement. Je l'avais avertie plusieurs fois, après sa fausse couche, de ne plus avoir d'enfants. Mais quand elle s'est remariée, elle et votre beau-père n'ont jamais pris mes avertissements au sérieux. Elle avait fait de l'hypertension pendant sa première grossesse. Je m'en étais inquiété à l'époque, bien qu'elle n'eût jamais atteint la cote d'alerte. Mais quand vous l'avez amenée ici aujourd'hui, la tension était montée, sans raison apparente, au niveau de l'éclampsie.

— L'éclampsie?

— Les convulsions. Dans certains cas, la patiente survit à plusieurs attaques. Dans d'autres, elle... elle cesse simplement de respirer.

William poussa un profond soupir en frissonnant et se prit la tête dans les mains. Matthew Lester guida doucement son ami le long du couloir. Le docteur les suivit. Lorsqu'ils arrivèrent à la porte, il regarda William :

— Sa tension artérielle est montée si brusquement... C'est très insolite. Et elle ne se défendait pas vraiment, comme si rien ne l'intéressait plus. C'est bizarre. Comme si quelque chose l'avait

bouleversée, ces derniers temps.

William leva son visage sillonné de larmes :

— Quelque chose? dit-il d'une voix chargée de haine. Non. Quelqu'un !

Alan Lloyd était assis dans un coin du salon de Red House lorsque les deux garçons rentrèrent. Il se leva :

— William, déclara-t-il aussitôt, je regrette d'avoir autorisé ce prêt.

William le regardait, sans assimiler ses paroles. Matthew Lester rompit le silence :

— Je crois que cela n'a plus d'importance, monsieur. La mère de William vient de mourir en couches.

Alan Lloyd devint couleur de cendres, se retint à la cheminée et se détourna. C'était la première fois que les deux jeunes gens voyaient un adulte pleurer.

— C'est ma faute, s'accusa le banquier. Je ne me le pardonnerai jamais ! Je ne lui ai pas dit tout ce que je savais. Je l'aimais tant que je voulais lui épargner tout souci.

Son tourment aida William à rester calme :

— Ce n'est évidemment pas votre faute, Alan, dit-il fermement. Vous avez fait tout ce que vous avez pu, je le sais, et maintenant, c'est moi qui vais avoir besoin de votre aide.

Alan Lloyd se reprit :

— Osborne a-t-il été informé de la mort de votre mère?

— Je n'en sais rien et cela m'est totalement égal.

— J'ai essayé de le joindre toute la journée à propos de cet investissement. Il a quitté son bureau peu après 10 heures ce matin, et on ne l'a plus revu.

— Il finira bien par se manifester, assura William d'un air sombre.

Après le départ d'Alan Lloyd, William et Matthew passèrent la plus grande partie de la nuit dans la pièce de devant, somnolant de temps en temps. A 4 heures du matin, William compta les coups à l'horloge et crut entendre un bruit dans la rue. Matthew regardait par la fenêtre. William, les jambes raides, alla le rejoindre et ils regardèrent ensemble Henry Osborne traverser en titubant Louisburg Square, une bouteille à moitié pleine à la main. Il fourragea un moment avec ses clés et finit par apparaître dans l'entrée, clignant des yeux, ébloui, devant les deux garçons.

— C'est Anne que je veux. Pas toi. Tu devrais être à l'école. Je n'ai pas besoin de toi, balbutia-t-il d'une voix épaisse en essayant d'écarter William. Où est Anne ?

— Ma mère est morte, annonça William d'une voix unie.

Henry Osborne le fixa un long moment, l'air égaré. L'incompréhension dans ses yeux fit voler en éclats le sang-froid de William, qui s'écria :

— Où étiez-vous, quand elle avait besoin d'un mari?

Osborne continuait à vaciller légèrement :

— Et l'enfant?

— Mort-né. C'était une petite fille.

Henry Osborne s'effondra dans un fauteuil, pleurant de grosses larmes d'ivresse :

— Elle a perdu ma petite fille?

William était submergé de chagrin et de colère. Il hurla :

— Votre fille? Cessez donc de penser à vous, pour une fois ! Vous savez bien que le Dr MacKenzie lui avait déconseillé une nouvelle grossesse !

— Ah ! Nous sommes expert dans ce domaine aussi, à ce qu'il paraît? Si vous vous étiez mêlé de vos affaires, nom de Dieu! J'aurais pu m'occuper tranquillement de ma femme!

— Et de son argent aussi, n'est-ce pas?

— L'argent, espèce de sale petit avare! C'est ce qui vous fait le plus mal, hein?

— Debout! ordonna William, les dents serrées.

Henry Osborne se dressa et cassa la bouteille sur le bras du fauteuil, faisant gicler le whisky sur le tapis. Il tituba vers William en brandissant le goulot cassé, le poing levé. William ne recula pas et Matthew enleva sans peine la bouteille à l'ivrogne.

William écarta son ami et s'avança jusqu'à toucher Henry Osborne.

— Maintenant, écoutez-moi, écoutez-moi bien! Vous avez une heure pour quitter cette maison. Si j'entends une seule fois parler de vous dorénavant, je ferai ouvrir une enquête judiciaire sur cet investissement d'un demi-million de dollars que ma mère a fait dans votre société, et je reprendrai mes propres recherches sur votre véritable personnage et votre vie passée à Chicago. Si, au contraire, je n'entends plus jamais parler de vous, jamais plus, je considérerai que les comptes sont soldés et l'affaire réglée. Et à présent, dehors avant que je ne vous tue !

Les deux garçons le regardèrent sortir, sanglotant, marmonnant des propos furieux et incohérents.

Le lendemain matin, William se rendit à la banque, où il fut aussitôt introduit dans le bureau du président. Alan Lloyd mettait des documents dans une serviette. Il leva la tête et tendit sans un mot une feuille de papier à William. C'était une courte lettre à tous les membres du conseil d'administration, leur offrant sa démission de président.

— Voudriez-vous appeler votre secrétaire? lui demanda William

— Si vous voulez.

Alan Lloyd appuya sur un bouton et une dame d'âge mûr, vêtue de façon austère, entra par une porte latérale.

— Bonjour, monsieur Kane, fit-elle en apercevant William. Je suis désolée pour votre mère.

— Merci, dit William. Quelqu'un a-t-il déjà vu cette lettre ?

— Non, monsieur. J'allais en taper douze copies pour les faire signer à M. Lloyd.

— Eh bien, ne les tapez pas et, s'il vous plaît, oubliez que ce premier jet ait jamais existé. N'en parlez jamais à personne, vous comprenez ?

Elle regarda les yeux bleus du garçon de seize ans en pensant à son étonnante ressemblance avec son père :

— Oui, monsieur Kane.

Et elle sortit, refermant silencieusement la porte sur elle. Alan Lloyd leva la tête.

— La Kane et Cabot n'a pas besoin d'un nouveau président pour l'instant, Alan. Vous n'avez rien fait que mon père n'eût fait à votre place.

— Ce n'est pas si simple.

— C'est tout simple. Nous en reparlerons au besoin quand j'aurai vingt et un ans. Pas avant. En attendant, je vous serais reconnaissant de diriger ma banque comme d'habitude, à votre façon discrète et prudente. Je ne veux pas qu'on parle ailleurs de ce qui s'est passé dans ce bureau. Vous allez détruire tous les documents que vous avez sur Henry Osborne et considérer l'affaire comme réglée.

William déchira la lettre de démission et en jeta les morceaux dans le feu. Il posa son bras sur l'épaule d'Alan.

— Je n'ai plus de famille désormais, Alan. Sauf vous. Pour l'amour de Dieu, ne m'abandonnez pas !

William fut reconduit à Beacon Hill. A son arrivée, le maître d'hôtel l'informa que Mme Kane et Mme Cabot l'attendaient au salon. Elles se levèrent toutes deux à son entrée. Pour la première fois, William se rendit compte qu'il était dorénavant le chef de la famille Kane.

Les obsèques furent célébrées deux jours plus tard à Old North Church, sur Beacon Hill. Seule la famille et quelques intimes étaient invités et l'unique absence notable fut celle d'Henry Osborne. Au moment des condoléances, les grand-mères se tinrent en retrait derrière William, comme des sentinelles, observant d'un œil approbateur son comportement plein de calme et de dignité. Puis William raccompagna Alan Lloyd à sa voiture, et le président fut enchanté de la seule requête que lui fit William :

— Vous savez, Alan, que ma mère avait toujours souhaité faire construire une aile pour les enfants au nouvel hôpital, à la mémoire de mon père. J'aimerais que ce vœu soit exaucé.

Wladek resta dix-huit mois à la délégation polonaise à Constantinople, travaillant jour et nuit pour Pawel Zaleski dont il devint un aide indispensable et l'ami intime. Rien ne le rebutait et Zaleski en vint bientôt à se demander comment il avait pu se passer de Wladek avant son arrivée. Il allait toutes les semaines à l'ambassade britannique pour manger aux cuisines avec Mme Henderson, la cuisinière écossaise, et, une fois, il déjeuna même avec le deuxième consul de Sa Majesté britannique.

Autour d'eux, l'ancien mode de vie islamique se dissolvait et l'Empire ottoman chancelait. Le nom de Mustafa Kemal était sur toutes les lèvres. Le sentiment d'un changement imminent emplissait Wladek d'impatience. Son esprit revenait sans cesse au baron et à tous ceux qu'il avait aimés au château. La nécessité de survivre au jour le jour en Russie les avait écartés de ses pensées mais, en Turquie, ils reparaissaient, en une lente et silencieuse procession.

Parfois, il les revoyait heureux, Léon nageant dans la rivière, Florentyna jouant aux osselets dans la chambre de son frère, le baron et son visage solide et fier à la lumière des chandelles. Mais, à chaque fois, les visages bien-aimés, si précis dans sa mémoire, se brouillaient. Pour finir, malgré tous les efforts de Wladek, ils se transformaient tous, et Léon mourait sur lui, Florentyna se vidait de son sang, et le baron aveugle, rendait son dernier soupir.

Wladek commençait à se rendre compte qu'il ne pourrait jamais plus retourner dans un pays peuplé de tels fantômes tant qu'il n'aurait pas réussi à faire quelque chose de son existence. C'est dans cet esprit qu'il décida de partir pour l'Amérique, comme avant lui son compatriote Tadeusz Kosciuszko, dont le baron lui avait conté tant de fois les exploits. Les Etats-Unis, que Pawel Zaleski appelait le « Nouveau Monde »... Ce nom, à lui seul, inspirait à Wladek la foi en l'avenir et l'espoir d'un retour triomphal en Pologne. Ce fut Pawel Zaleski qui lui fournit le prix d'un billet d'immigrant pour les Etats-Unis. Ce n'était pas facile, car les billets étaient toujours retenus au moins un an à l'avance. Wladek avait l'impression que toute l'Europe de l'Est cherchait à s'échapper pour repartir de zéro dans le Nouveau Monde.

Au printemps de 1921, Wladek Koskiewicz quitta enfin Constantinople à bord du Black Arrow, à destination d'Ellis Island. Il possédait une unique valise contenant tous ses biens, et des papiers fournis par Pawel Zaleski.

Le consul polonais l'accompagna jusqu'au quai et l'embrassa avec

affection.

— Allez avec Dieu, mon enfant !

La réponse polonaise traditionnelle monta tout naturellement, du fond de la petite enfance de Wladek :

— Restez avec Dieu !

En arrivant au haut de la coupée, Wladek repensa à son terrible voyage d'Odessa à Constantinople. Cette fois, il n'y avait pas de charbon en vue, rien que des hommes, partout, Polonais, Lituanais, Estoniens, Ukrainiens et d'autres au type inconnu de Wladek.

Cramponné à son bagage, il prit la queue, la première d'une longue série qui allaient rester plus tard associées dans sa mémoire à son entrée aux Etats-Unis.

Un officier examina ses papiers d'un œil soupçonneux, pensant manifestement que Wladek cherchait à échapper au service militaire en Turquie, mais les documents fournis par Pawel Zaleski étaient inattaquables. Wladek bénit en silence son habile compatriote en voyant refouler d'autres candidats.

Ce fut ensuite la vaccination et un examen médical rapide, auquel Wladek eût certainement échoué sans les dix-huit mois d'alimentation convenable qui lui avaient refait une santé à Constantinople. Enfin, ayant franchi tous les contrôles, il fut admis dans la cale des émigrants. Il y avait des locaux séparés pour les hommes, les femmes et les couples mariés. Wladek trouva rapidement celui des hommes, où les Polonais occupaient un grand ensemble de couchettes de métal, alignées deux par deux. Chaque couchette avait une pailleasse, une couverture légère mais était dépourvue d'oreiller. Cela ne gênait pas Wladek, qui n'avait jamais pu dormir dessus depuis son départ de Russie. Il se choisit un lit sous un garçon à peu près de son âge et se présenta.

— Je m'appelle Wladek Koskiewicz.

— Moi, Jerzy Nowak. Je suis de Varsovie et je vais faire fortune en Amérique, répondit l'autre en lui tendant la main.

Wladek et Jerzy passèrent le temps qui restait avant l'appareillage à se raconter l'un l'autre leur histoire, tout heureux de trouver quelqu'un avec qui partager leur solitude, et sans s'avouer leur commune ignorance de l'Amérique. Jerzy avait perdu ses parents pendant la guerre. Pour le reste, il était d'un modèle assez courant.

Il fut passionné par les récits de Wladek : fils d'un baron, élevé chez un trappeur, emprisonné par les Allemands et les Russes, évadé de Sibérie et sauvé d'un bourreau turc grâce à ce lourd bracelet d'argent dont Jerzy ne pouvait détacher les yeux. Il était arrivé à Wladek plus de choses en ses quinze ans d'existence que Jerzy n'en attendait de sa vie tout entière. Wladek parla toute la nuit de son passé, Jerzy écoutant avec passion, ni l'un ni l'autre n'ayant envie de

dormir ni de s'avouer leur appréhension devant l'avenir.

Le lendemain matin, le Black Arrow leva l'ancre. Accoudés au bastingage, Wladek et Jerzy regardèrent Constantinople disparaître à l'horizon dans le bleu du Bosphore. Après le calme de la mer de Marmara, la mer Egée, plus agitée, les secoua brutalement, comme les autres passagers. Les deux salles d'eau pour les émigrants, avec dix lavabos chacune, six W.-C. et de l'eau de mer froide aux robinets, furent très vite inondées. Au bout de deux jours, la puanteur fut insupportable.

Les repas étaient servis dans une vaste salle à manger d'une malpropreté repoussante, sur de longues tables : soupe, pommes de terre, poisson, bœuf bouilli et chou, pain de seigle ou pain noir. Wladek avait mangé pire, mais pas depuis la Russie, et il fut bien aise d'avoir apporté des provisions : du saucisson, des noix et un peu d'alcool. Il les partagea avec Jerzy, cachés dans un coin de leurs couchettes. Ils s'entendaient à demi-mot. Ils mangeaient ensemble, exploraient le navire ensemble et, la nuit, dormaient l'un au-dessus de l'autre.

Le troisième jour en mer, Jerzy amena une jeune Polonaise à leur table pour le dîner. Il dit négligemment à Wladek qu'elle s'appelait Zaphia. C'était la première fois de sa vie que Wladek regardait une femme deux fois, mais il ne pouvait détacher ses yeux de Zaphia. Elle lui rappelait Florentyna avec ses yeux gris lumineux, ses longs cheveux blonds qui lui tombaient sur les épaules et sa voix si douce. Wladek découvrit qu'il avait envie de la toucher. Elle lui souriait à l'occasion par-dessus la table, et Wladek n'avait que trop conscience d'être beaucoup moins séduisant que Jerzy. Il les suivit lorsque Jerzy raccompagna Zaphia au quartier des femmes. Jerzy se tourna vers lui, un peu agacé :

— Tu ne peux pas te trouver une fille à toi ? Celle-là est à moi.

Wladek ne pouvait guère avouer qu'il n'avait pas la moindre idée de la façon de se chercher une fille à lui.

— On aura le temps de s'occuper des filles une fois en Amérique, riposta-t-il, dédaigneux.

— Pourquoi attendre l'Amérique? J'ai bien l'intention d'en avoir autant que je pourrai à bord.

— Et comment tu vas faire? demanda Wladek, très désireux de s'instruire sans avouer son ignorance.

— Nous avons encore douze jours à passer sur cet horrible rafiot. Je vais avoir douze filles, affirma Jerzy, très fanfaron.

— Et qu'est-ce qu'on peut faire avec douze femmes?

— Les baiser, dame !

Wladek était perplexe.

— Bon sang! s'exclama Jerzy, tu ne vas pas me dire qu'un homme

qui a survécu aux Allemands et échappé aux Russes, tué un homme à douze ans et failli se faire couper la main par une bande de sauvages turs n'a jamais eu de femme?

Il éclata de rire et un chœur polyglotte venu des couchettes voisines lui intima l'ordre de la boucler.

— Alors, reprit Jerzy dans un murmure, le moment est venu de poursuivre ton éducation. Voilà enfin que je découvre quelque chose que je peux t'apprendre. (Il se pencha par-dessus le rebord de sa couchette, comme s'il voyait Wladek dans le noir.) Zaphia comprend les choses. Je crois que je pourrai lui demander de faire un peu ton éducation. Je vais arranger ça.

Wladek ne répondit pas. Ils n'abordèrent plus le sujet mais, le lendemain, Zaphia commença à s'intéresser à Wladek. Elle s'asseyait à côté de lui aux repas, et ils parlaient ensuite pendant des heures de leur passé et de leurs espérances. Originaire de Poznan, elle était orpheline et allait retrouver des cousins à Chicago. Wladek apprit à Zaphia qu'il allait à New York où il habiterait probablement avec Jerzy.

— J'espère que New York est tout près de Chicago, répondit Zaphia.

— Alors, tu pourras venir me voir quand je serai maire ! déclara Jerzy avec enthousiasme.

Elle eut une moue méprisante :

— Tu es bien trop polonais, Jerzy. Tu ne parles même pas l'anglais comme il faut, comme Wladek.

— J'apprendrai, répliqua Jerzy, plein de confiance. Et d'abord, je vais me faire un nom américain. A partir de maintenant, je m'appelle George Novak. Comme ça, je n'aurai plus de problème. Tout le monde aux Etats-Unis pensera que je suis américain. Et toi, Wladek Koskiewicz? Il n'y a pas grand-chose à faire avec un nom pareil, hein ?

Wladek regarda le George rebaptisé, éprouvant une sourde rancune contre son propre nom. Ne pouvant pas adopter le titre auquel il avait légitimement droit, il détestait Koskiewicz qui lui rappelait sans cesse son origine illégitime.

— Je me débrouillerai, dit-il. Et même je t'aiderai à apprendre l'anglais, si tu veux.

— Et je t'aiderai à trouver une fille.

Zaphia eut un petit rire :

— Ne t'inquiète pas. Il en a trouvé une.

Jerzy, ou George, comme il insistait pour qu'on l'appelle désormais, se retirait chaque soir après dîner dans un canot de sauvetage bâché, avec une fille différente. Wladek devait être fort curieux de savoir ce qu'il y faisait, bien que certaines des dames élues par George ne fussent pas seulement sales — elles l'étaient toutes —,

mais manifestement dépourvues de charmes, même si on avait pu les décrasser.

Un soir où, après le dîner, George avait encore disparu, Wladek et Zaphia s'assirent sur le pont. Elle lui passa ses bras autour du cou et lui demanda de l'embrasser. Il colla ses lèvres immobiles contre celles de la jeune fille jusqu'à faire se toucher leurs dents. Il n'avait aucune idée précise de ce qu'elle attendait de lui. A sa grande surprise et à son grand embarras, elle lui écarta les lèvres avec sa langue. Après quelques instants d'appréhension, Wladek découvrit que l'autre bouche était très savoureuse et fut gêné de se sentir soudain en érection. Il essaya de s'écarter d'elle, plein de honte, mais elle ne paraissait nullement confuse. Au contraire, elle se serra doucement contre lui et lui prit les mains pour les poser sur ses fesses. Le sexe du garçon se pressait contre elle et il en ressentait un plaisir presque insupportable. Elle retira sa bouche et lui murmura à l'oreille :

— Tu veux que je me déshabille, Wladek?

Il s'aperçut qu'il était incapable de répondre.

Elle se dégagea en riant :

— Bon, eh bien, à demain, peut-être! lança-t-elle en se levant pour le laisser sur le pont.

Il rentra à sa couchette d'un pas chancelant, comme dans un brouillard, résolu à finir le lendemain ce que Zaphia avait commencé. A peine venait-il de s'allonger en pensant à son projet qu'une grosse main l'attrapa par les cheveux et le jeta par terre de sa couchette. Son excitation s'évanouit aussitôt. Deux hommes qu'il n'avait jamais vus le dominaient de toute leur masse. Ils le traînèrent dans un coin à l'autre bout de la cale et le collèrent contre le mur. La grosse main s'écrasait sur la bouche de Wladek et un couteau s'appuyait sur sa gorge.

— Pas un mot, chuchota celui qui tenait le couteau en poussant la lame sur la peau. Tout ce qu'on veut, c'est le bracelet d'argent à ton poignet.

La perspective de perdre son bracelet fut aussi horrible à Wladek que l'avait été celle de perdre sa main. Soudain, l'un des deux hommes arracha le bracelet. Il ne voyait pas leurs figures dans l'obscurité, et il avait bien peur d'avoir perdu son bracelet à jamais lorsque quelqu'un sauta sur le dos de l'homme au couteau. Wladek en profita pour cogner celui qui le tenait collé au mur. Les émigrants endormis alentour commencèrent à s'éveiller et à s'intéresser aux événements. Les deux agresseurs décampèrent à la hâte, mais George réussit à planter le couteau dans le flanc de l'un d'eux.

— Que le choléra t'emporte! lui cria Wladek pendant qu'il s'éloignait.

— On dirait que je suis arrivé à temps ! remarqua George. Je ne crois pas qu'on les reverra de sitôt. (Il regarda le bracelet d'argent,

tombé par terre, dans la sciure.) Il est magnifique! conclut-il d'un ton solennel. Il y aura toujours des gens pour essayer de te le voler.

Wladek ramassa le bracelet et le remit à son poignet.

— Tu as bien failli le perdre pour de bon cette fois-ci, commenta George. Tu as eu de la chance que je rentre un peu en retard ce soir.

— Et pourquoi étais-tu en retard ?

— Maintenant, affirma fièrement George, ma réputation me précède. J'ai trouvé un autre idiot dans mon canot de sauvetage ce soir, il avait déjà baissé son pantalon. Je me suis vite débarrassé de lui en lui disant que la fille qui était avec lui, je l'aurais eue la semaine dernière, mais je n'étais pas sûr qu'elle n'avait pas la vérole. Je n'ai jamais vu personne se rhabiller aussi vite.

— Qu'est-ce que tu fais, dans le canot ?

— Je les baise, qu'est-ce que tu crois, connard?

Sur quoi, il se retourna et s'endormit.

Wladek regarda le plafond et, touchant son bracelet d'argent, pensant à ce que George lui avait dit, il se demanda ce que ce serait que de « baiser » Zaphia.

Le lendemain matin ils essayèrent une tempête et tous les passagers furent consignés dans la cale. Il semblait à Wladek que la puanteur, aggravée par le système de chauffage à vapeur du navire, lui pénétrait la moelle.

— Et le pire, soupira George, c'est que je ne pourrai pas compléter ma douzaine !

Quand la tempête se calma, la plupart des passagers se précipitèrent sur le pont. Wladek et George se frayèrent un chemin par les coursives encombrées, avides d'air frais. Nombre de filles souriaient à George, mais Wladek avait l'impression qu'elles ne le voyaient même pas. Pourtant, il pensait qu'elles auraient dû le remarquer, avec son manteau à cinquante roubles. Une brune, les joues rosies par le vent, sourit en croisant George. Il se tourna vers Wladek :

— Je me la paie ce soir, annonça-t-il.

Wladek considéra la fille pour bien observer la façon dont elle souriait à George.

— A ce soir! cria celui-ci quand elle passa à portée de voix.

La fille fit semblant de ne pas l'entendre et s'éloigna, d'un pas un peu trop rapide.

— Retourne-toi, Wladek, et vois si elle s'est retournée pour me regarder.

Wladek obéit.

— Oui, constata-t-il, tout étonné.

— Je me la fais ce soir! Et toi, tu l'as eue, Zaphia?

— Non. Ce soir.

— Il serait temps, non ? Tu ne la reverras plus quand on sera à New York.

George arriva pour dîner ce soir-là accompagné de la brune. Sans échanger une parole, Wladek et Zaphia les laissèrent, les bras passés autour de leurs tailles, et montèrent sur le pont où ils firent plusieurs fois le tour du bateau. Wladek regardait de côté le charmant profil de Zaphia. C'est maintenant ou jamais, décida-t-il. Il la conduisit dans un coin sombre et commença de l'embrasser comme elle l'avait embrassé la veille, la bouche ouverte. Elle recula un peu jusqu'à être collée au bastingage, et Wladek la suivit. Elle lui prit les mains et les posa doucement sur ses seins. Il les toucha timidement, surpris de les trouver si doux. Elle défit quelques boutons de sa blouse et glissa la main de Wladek sous l'étoffe. Le premier contact de la chair nue était délicieux.

— Mon Dieu, ta main est toute froide ! dit Zaphia.

Wladek se serra contre elle, la bouche sèche, le souffle court. Elle écarta un peu les jambes et Wladek se pressa contre elle maladroitement, à travers plusieurs épaisseurs de vêtements. Elle accompagna ses mouvements pendant quelques minutes, puis le repoussa.

— Pas ici, murmura-t-elle. Allons dans un canot.

Les trois premiers étaient occupés mais ils en trouvèrent enfin un vide et se faufilèrent sous la bâche. Dans l'obscurité et l'espace restreint, Zaphia apporta à son habillement quelques modifications que Wladek ne pouvait imaginer, et l'attira doucement sur elle. Il ne lui fallut pas longtemps pour ramener Wladek à son excitation du début, à travers les derniers vêtements qui les séparaient encore. Il enfonça son sexe dans la douceur complice entre ses jambes et il allait connaître l'orgasme lorsqu'elle s'écarta de nouveau.

— Défais ton pantalon ! Chuchota-t-elle.

Il se sentit stupide, mais obéit, et sentit immédiatement la tiédeur humide qui jaillissait de lui. Il restait immobile, éperdu, stupéfait par la brusquerie de l'acte, et prenant conscience en même temps, pour la première fois, des nœuds du bois du canot contre ses coudes et ses genoux.

— Tu n'avais jamais fait l'amour à une fille ? demanda Zaphia, qui eût bien voulu le sentir bouger un peu plus.

— Bien sûr que non !

— Est-ce que tu m'aimes, Wladek ?

— Oui, je t'aime. Et dès que je serai installé à New York, j'irai te chercher à Chicago.

— Ça me plairait bien, Wladek, dit-elle en se rajustant. Je t'aime, moi aussi.

— Alors, tu l'as baisée ? interrogea George dès le retour de Wladek.

— Oui.

— C'était bon ?

— Oui, répondit Wladek, sans conviction.

Aussitôt, il s'endormit.

Au matin, ils furent réveillés par les voix de tous les passagers de la cale, tout excités à l'idée que c'était leur dernière journée à bord du Black Arrow. Certains étaient montés sur le pont avant l'aube pour guetter la première apparition de la terre. Wladek rangea tout ce qu'il possédait dans sa valise neuve, enfila son unique costume, mit sa casquette et rejoignit Zaphia et George sur le pont. Tous trois scrutèrent le brouillard qui couvrait la mer, attendant en silence le premier signe visible des Etats-Unis d'Amérique.

— Ça y est ! cria un passager sur un pont au-dessus d'eux.

Des acclamations s'élevèrent à la vue de la bande grise qui était Long Island approchant dans le matin de printemps.

De petits remorqueurs pétaradants vinrent se placer contre les flancs du Black Arrow et le guidèrent entre Brooklyn et Staten Island pour entrer dans le port de New York. La colossale statue de la Liberté les contemplait avec gravité tandis qu'ils admiraient l'apparition des contours de Manhattan, comme de longs bras dressés dans le ciel printanier.

Ils finirent par s'amarrer près des bâtiments de brique rouge d'Ellis Island. Les passagers en cabines privées débarquèrent les premiers. Wladek ne les avait même pas remarqués jusqu'alors. Ils devaient avoir voyagé sur un pont spécial, avec leur salle à manger particulière. Leurs bagages étaient déchargés par des porteurs et ils étaient attendus à terre par des visages souriants. Wladek savait qu'il n'en serait pas de même pour lui. Lorsque les quelques privilégiés furent à terre, le commandant annonça par haut-parleur aux autres passagers qu'ils ne quitteraient pas le bord avant plusieurs heures. Un murmure de déception s'éleva. Zaphia s'assit sur le pont et fondit en larmes. Wladek s'efforça de la consoler. Puis un marin vint servir du café, tandis qu'un autre accrochait au cou de chacun une étiquette avec un numéro. Celui de Wladek était B 127. Cela lui rappela la dernière fois où il avait porté un matricule. Dans quelle voie s'était-il engagé ? L'Amérique ressemblait-elle aux camps russes ?

Au milieu de l'après-midi, sans avoir été nourris, sans avoir reçu le moindre renseignement, ils furent transportés à Ellis Island dans des canots à moteur. Là, les hommes furent séparés des femmes. Wladek embrassait Zaphia et ne voulait pas la lâcher, ce qui bloquait la file. Un fonctionnaire vint les séparer :

— Allons, avançons ! ordonna-t-il. Si vous continuez, on va vous marier vite fait !

Poussé en avant avec George, Wladek perdit Zaphia de vue. Ils

passèrent la nuit dans une vieille remise humide, sans pouvoir dormir car des interprètes allaient et venaient entre les rangées de couchettes surpeuplées, pour offrir aux immigrants désorientés leur aide hâtive, mais bienveillante.

Au matin, on les soumit à une visite médicale. Le premier examen était le plus difficile : on demanda à Wladek de grimper un escalier très raide. Le médecin en uniforme bleu le fit recommencer deux fois, observant son pas avec attention. Wladek s'efforça de cacher qu'il boitait, et le médecin finit par se déclarer satisfait. On fit enlever à Wladek sa casquette et son col dur pour examiner minutieusement sa figure, ses yeux, ses cheveux, ses mains et son cou. L'homme qui venait derrière Wladek avait un bec-de-lièvre. Le médecin l'arrêta immédiatement, le marqua d'une croix à la craie sur l'épaule et l'envoya à l'autre bout du hangar.

L'examen médical terminé, Wladek retrouva George dans une longue queue à la porte de la salle d'examen, où chaque personne paraissait rester environ cinq minutes. Trois heures plus tard, lorsque George entra dans la salle, Wladek se demanda quelles questions on allait lui poser.

Quand George sortit, il fit un sourire à Wladek :

— C'est facile, dit-il, tu vas faire ça sans problème.

Mais Wladek avait les paumes moites en entrant. Il suivit le fonctionnaire dans une petite salle aux murs nus. Deux examinateurs étaient assis, en train de remplir minutieusement ce qui semblait être des formulaires officiels.

— Vous parlez anglais? interrogea le premier.

— Oui, monsieur, je parle très bon, répliqua Wladek, regrettant de n'avoir pas pratiqué davantage l'anglais pendant le voyage.

— Comment vous appelez-vous ?

— Wladek Koskiewicz, monsieur.

Les hommes lui tendirent un gros livre noir :

— Savez-vous ce que c'est ?

— Oui, monsieur. C'est la Bible.

— Croyez-vous en Dieu ?

— Oui, monsieur, j'y crois.

— Posez votre main sur la Bible et jurez de répondre sincèrement à nos questions.

Wladek prit la Bible dans sa main gauche, posa la droite dessus et dit :

— Je jure je dis la vérité.

— Quelle est votre nationalité?

— Polonaise.

— Qui a payé votre passage?

— J'ai payé avec argent à moi j'ai gagné dans consulat de Pologne

à Constantinople.

L'un des fonctionnaires examina les papiers de Wladek, acquiesça et s'enquit :

— Où allez-vous habiter?

— Je vais aller chez M. Peter Novak, monsieur. Il être oncle de mon ami. Il habiter dans New York.

— Bien. Avez-vous du travail ?

— Oui, monsieur. Je travailler dans boulangerie M. Novak.

— Avez-vous déjà été arrêté?

Wladek revit brusquement la Russie. Cela ne comptait certainement pas. La Turquie? Non, il n'en parlerait pas non plus.

— Non, monsieur. Jamais.

— Etes-vous anarchiste ?

— Non, monsieur. Je détester communistes, eux tuer ma sœur.

— Etes-vous décidé à respecter les lois des Etats-Unis d'Amérique?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous de l'argent?

— Oui, monsieur.

— Voulez-vous nous le montrer?

— Oui, monsieur.

Wladek déposa sur la table une liasse de billets et quelques pièces.

— Merci, dit le fonctionnaire. Vous pouvez le remettre dans votre poche.

Le deuxième examinateur le regarda :

— Vingt et un plus vingt-quatre?

— Quarante-cinq, répondit Wladek sans hésitation.

— Combien la vache a-t-elle de pattes?

Wladek n'en crut pas ses oreilles.

— Quatre, monsieur, répliqua-t-il en se demandant si la question n'était pas un piège.

— Et un cheval ?

— Quatre, monsieur, dit Wladek, toujours stupéfait.

— Si vous étiez en mer à bord d'une barque qui a besoin d'être allégée, que jetteriez-vous par-dessus bord, le pain ou l'argent?

— L'argent, monsieur.

— Bien.

L'examineur prit un carton marqué « Admis » et le tendit à Wladek :

— Après avoir changé votre argent, montrez ce carton à l'officier d'immigration. Donnez-lui votre identité et il vous remettra une fiche d'inscription. On vous délivrera alors un certificat d'entrée. Si vous ne commettez aucun délit pendant cinq ans et si vous passez un examen facile de lecture et d'écriture, vous aurez le droit de demander votre naturalisation comme citoyen des Etats-Unis. Bonne chance, Wladek.

— Merci, monsieur.

Au comptoir de change, Wladek tendit ses économies de dix-huit mois en Turquie et les trois billets de cinquante roubles. On lui rendit quarante-sept dollars vingt cents pour l'argent turc, mais on lui apprit que les roubles n'avaient aucune valeur. Il eut une pensée pour le Dr Dubien et ses quinze ans d'épargne obstinée. La dernière étape à franchir était le fonctionnaire de l'immigration, assis derrière un comptoir à la barrière de sortie, juste sous le portrait du président. Wladek et George se présentèrent à lui.

— Nom et prénom ? demanda l'homme à George.

— George Novak, dit Jerzy sans hésiter.

Le fonctionnaire l'écrivit sur un carton.

— Votre adresse ?

— 286, Broome Street, à New York.

Le fonctionnaire tendit la carte à George :

— Voilà votre certificat d'immigration, George Novak, 21871. Soyez le bienvenu aux Etats-Unis, George. Je suis polonais, moi aussi. Vous allez vous plaire ici, vous verrez. Toutes mes félicitations, et bonne chance.

George sourit et serra la main que lui présentait le fonctionnaire, puis il s'écarta pour attendre Wladek. Le fonctionnaire regarda celui-ci, avec sa longue peau d'ours. Wladek lui tendit le carton marqué « Admis ».

— Nom et prénom ? demanda le fonctionnaire.

Wladek hésita.

— Nom et prénom ? Répéta l'autre un peu plus fort, avec un peu d'impatience, se demandant si Wladek parlait l'anglais.

Wladek n'arrivait pas à trouver ses mots. Il détestait son nom de paysan.

— Pour la dernière fois, quel est votre nom ?

George regardait Wladek, de même que tous ceux qui faisaient la queue devant le fonctionnaire de l'immigration. Wladek ne parlait toujours pas. Le fonctionnaire lui prit soudain le poignet, regarda de près l'inscription sur le bracelet d'argent, remplit un carton et le tendit à Wladek :

— Baron Abel Rosnovski, 21872. Soyez le bienvenu aux Etats-Unis. Toutes mes félicitations et bonne chance, Abel.

William retourna à Saint-Paul, pour y entamer sa dernière année, en septembre 1923, et il fut élu président des élèves de la classe terminale, exactement trente-trois ans après son père. William ne fut pas élu à la manière habituelle, parce qu'il était le meilleur sportif ou simplement le favori de ses camarades. Dans ce cas, c'est son ami intime, Matthew Lester, qui eût été élu. Simplement, William était le plus représentatif des élèves de l'école, et sur ce terrain Matthew Lester ne pouvait rivaliser avec lui.

Saint-Paul choisit William comme candidat pour la bourse Hamilton de mathématiques à Harvard et, pendant tout le trimestre d'automne, William ne pensa plus qu'à s'y préparer.

Lorsqu'il revint à Beacon Hill pour Noël, il s'apprêtait à travailler sans interruption sur les *Principia mathematica*. Mais il trouva en arrivant plusieurs invitations à des soirées et à des bals. Pour la plupart, il put s'excuser avec tact, mais il était un bal qu'il ne pouvait absolument éviter. Les grand-mères l'avaient organisé à Red House. William se demanda à quel âge il lui serait enfin possible de défendre sa maison contre l'invasion des deux grandes dames et songea que les temps n'en étaient pas encore venus. Il avait peu d'amis proches à Boston, mais cela n'avait pas empêché les grand-mères de dresser une formidable liste d'invitations.

Pour célébrer l'événement, elles offrirent à William son premier smoking, croisé, à la dernière mode. Il reçut le cadeau en affectant une certaine indifférence, mais une fois seul il se promena fièrement dans sa chambre en s'arrêtant devant la glace pour se contempler. Le lendemain, il appela New York sur l'inter, et demanda à Matthew Lester de venir pour ce week-end historique. La sœur de Matthew voulait venir aussi, mais sa mère pensa que ce ne serait pas convenable.

William alla le chercher à la gare.

— A propos, dit Matthew tandis que le chauffeur les ramenait à Beacon Hill, il serait grand temps que tu apprennes à baiser. Il ne doit pas manquer de filles totalement dépourvues de goût, à Boston ?

— Et toi, tu as déjà eu une fille, Matthew ?

— Evidemment ! L'année dernière, à New York.

— Et qu'est-ce que je faisais pendant ce temps-là ?

— Tu travaillais, naturellement !

— Mais tu ne m'en avais jamais parlé.

— Il n'y a pas grand-chose à en dire. D'ailleurs, tu avais l'air de t'intéresser beaucoup plus à la banque de mon père qu'à ma vie

amoureuse en fleur. Ça s'est passé à une soirée que mon père avait organisée pour le personnel de la banque, à l'occasion de l'anniversaire de Washington. En réalité, pour redonner aux choses leurs véritables dimensions, j'ai été violé par une secrétaire de direction, une grosse dame qui s'appelle Cynthia, avec des seins plus gros qu'elle, qui ballottaient et...

— C'était bon ?

— Oui. Mais je n'arrive pas à croire que Cynthia y ait pris du plaisir. Elle était bien trop soûle pour se rendre compte que j'étais là. Mais enfin, il faut un commencement à tout et elle était volontaire pour tendre une main secourable au fils du patron.

L'image de la secrétaire d'Alan Lloyd, un peu mûre et très digne, passa dans la mémoire de William.

— Je ne crois pas que j'aie beaucoup de chances d'être initié par la secrétaire du président, dit-il d'un air rêveur.

— Tu aurais peut-être des surprises, riposta Matthew, en homme d'expérience. Celles qui font le plus leur étroite sont souvent les plus ouvertes. Maintenant, j'accepte presque toutes les invitations, en tenue de soirée ou non. D'ailleurs, la tenue n'a pas beaucoup d'importance en la matière.

Le chauffeur parqua la voiture dans le garage tandis que les deux jeunes gens montaient quatre à quatre l'escalier de la maison de William.

— Il y a eu des changements depuis que je suis venu ici, remarqua Matthew, plein d'admiration pour les meubles de bambou et les papiers peints modernes.

Seul le fauteuil de cuir rouge restait à sa place habituelle.

— La maison avait besoin d'être rajeunie. On avait l'impression de vivre à l'âge de pierre. Et puis... je ne voulais pas me rappeler à chaque instant... Mais allons, ce n'est pas le moment de parler de décoration.

— A quelle heure arrivent les invités à cette soirée?

— A ce bal, Matthew. Les grand-mères insistent pour qu'on appelle cette soirée un bal.

— La seule chose importante à ce genre de bal, c'est la danse qu'on peut finir par danser couchés.

— Ecoute, Matthew. Une secrétaire de direction ne suffit pas à faire de toi un expert en matière de sexe.

— Mon meilleur ami est bassement jaloux! Se lamenta Matthew avec un gros soupir de comédie.

William regarda sa montre en riant :

— Le premier invité doit arriver dans deux heures à peu près. Il est temps de prendre une douche et de nous habiller. Tu as pensé à apporter ton smoking?

— Sinon, j'aurais pu mettre mon pyjama. J'oublie l'un ou l'autre, en général, mais je n'ai jamais encore réussi à oublier les deux. Je pourrais lancer une nouvelle mode en arrivant au bal en pyjama, non?

— Je ne crois pas que mes grand-mères apprécieraient la plaisanterie !

Les vingt-trois traiteurs arrivèrent à 6 heures, et les grand-mères à 7, royales, en robe longue de dentelle noire. William et Matthew vinrent les rejoindre dans la pièce de devant, quelques minutes avant 8 heures.

William s'apprêtait à prendre une cerise confite appétissante qui couronnait une magnifique pièce montée lorsqu'il entendit la voix de la grand-mère Kane derrière lui :

— N'y touche pas, William, ce n'est pas pour toi.

Il se retourna :

— C'est pour qui, alors? demanda-t-il en l'embrassant sur la joue.

— Sois poli, William ! Ce n'est pas parce que tu fais plus d'un mètre quatre-vingts que je ne pourrais plus te donner une fessée.

Matthew Lester éclata de rire.

— Grand-mère, je te présente mon meilleur ami, Matthew Lester.

La grand-mère l'examina attentivement à travers son pince-nez avant de se risquer :

— Enchantée, jeune homme.

— C'est un grand honneur de vous être présenté, madame. Vous connaissiez mon grand-père, je crois?

— Si je connaissais votre grand-père? Caleb Longworth Lester? Il m'avait demandée en mariage, il y a plus de cinquante ans! J'ai refusé. Je lui ai dit qu'il buvait trop et qu'il mourrait jeune. J'avais raison. Ne buvez pas, jeunes gens. Rappelez-vous que l'alcool embrume le cerveau.

— Nous ne sommes pas gâtés, avec la Prohibition, observa Matthew d'un air innocent.

— Elle ne va pas durer, je crois, déclara la grand-mère Kane avec une moue de regret. Le président Coolidge oublie son éducation. Il ne serait jamais devenu président si cet imbécile de Harding n'était pas mort.

William se mit à rire :

— Votre mémoire devient sélective, grand-mère. Vous ne vouliez pas entendre parler de lui pendant la grève de la police.

Mme Kane ne répondit pas.

Les invités commençaient à arriver. Bon nombre étaient tout à fait inconnus de leur hôte, qui fut enchanté de voir Alan Lloyd parmi les tout premiers.

— Vous avez l'air en forme, jeune homme, dit celui-ci, pour la première fois obligé de lever les yeux pour regarder William.

— Vous aussi, Alan. C'est gentil d'être venu.

— Gentil ? Vous avez oublié que l'invitation émanait de vos grand-mères? J'aurais peut-être le courage de refuser à l'une des deux, mais aux deux à la fois...

— Vous aussi, Alan? rétorqua William en riant. Dites, vous auriez un moment à me consacrer, en particulier? (Il guida Alan vers un coin discret.) J'ai l'intention de modifier légèrement mon plan d'investissement et d'acheter des actions de la banque Lester quand elles seront mises sur le marché. J'aimerais avoir cinq pour cent de leurs actions quand j'aurai vingt et un ans.

— Ce n'est pas facile. Les actions de la Lester ne viennent pas souvent sur le marché, car elles appartiennent à des particuliers. Mais je vais voir ce que je peux faire. Qu'est-ce que vous avez donc en tête, William ?

— Eh bien, mon véritable objectif...

— William?

C'était la grand-mère Cabot qui s'approchait en toute hâte.

— Je te trouve en train de conspirer avec M. Lloyd dans un coin et je ne t'ai pas encore vu danser avec une seule jeune invitée. Pourquoi crois-tu que nous avons organisé le bal ?

— Très juste, acquiesça Alan Lloyd en se levant. Venez me tenir compagnie, madame, et je vais renvoyer ce jeune homme dans le monde des vivants. Nous nous reposerons en regardant les danseurs et en écoutant la musique.

— La musique? Ce n'est pas de la musique, Alan. Ce n'est qu'une bruyante cacophonie sans aucune trace de mélodie.

— Ma chère grand-mère, protesta William, c'est le dernier air à succès : « Yes, We Have No Bananas. »

— Alors, l'heure est venue pour moi de quitter ce monde! décréta la grand-mère Cabot, avec un clin d'œil.

— Jamais! Dit Alan Lloyd galamment.

William dansa avec deux jeunes filles qu'il avait vaguement le souvenir de connaître, mais il fallut qu'on lui rappelle leurs noms et, lorsqu'il aperçut Matthew assis dans un coin, il saisit avec empressement cette excuse pour abandonner la piste. Il n'avait pas remarqué la jeune fille assise à côté de Matthew avant d'arriver juste devant eux. Quand elle leva les yeux vers lui, il sentit ses jambes se dérober.

— Tu connais Abby Blount ? demanda Matthew sans y attacher d'importance.

— Non, répondit William, se retenant à grand-peine de resserrer son nœud de cravate.

— Je vous présente le maître de maison, M. William Lowell Kane.

William s'assit de l'autre côté de la jeune personne, qui baissait

timidement les yeux. Matthew avait noté le regard que William avait posé sur Abby et il s'éloigna pour aller chercher du punch.

— Comment se fait-il que j'aie vécu toute ma vie à Boston et que nous ne nous soyons jamais rencontrés? dit William.

— Nous nous sommes rencontrés une fois. Ce jour-là, vous m'avez poussée dans le bassin du parc. Nous avons trois ans tous les deux. Il m'a fallu quatorze ans pour m'en remettre.

— Je vous demande pardon, déclara William après avoir cherché en vain une réplique moins banale.

— Vous avez une bien jolie maison, William.

Il y eut un nouveau silence gêné. Puis :

— Merci, fit William, embarrassé.

Il regardait Abby de côté en essayant de ne pas en avoir l'air. Elle était mince — si mince! — avec de grands yeux bruns, de très longs cils et un profil qui ravissait William. Abby avait cette coiffure gonflante que William avait détestée jusqu'alors.

— Matthew m'a dit que vous entriez à Harvard l'année prochaine, reprit-elle, pour meubler le silence.

— En effet. Et si nous dansions?

— Volontiers.

Les pas qui lui étaient venus tout naturellement quelques instants plus tôt lui échappaient maintenant. Il ne cessait de marcher sur les pieds d'Abby et de la cogner contre les autres danseurs. Il s'excusa, elle sourit. Il la serra un peu plus et ils continuèrent à danser.

— Connaissons-nous cette jeune personne qui a l'air de monopoliser William depuis une heure? demanda la grand-mère Cabot d'un ton soupçonneux.

La grand-mère Kane leva son pince-nez pour étudier celle qui, en compagnie de William, passait la porte-fenêtre grande ouverte sur la pelouse.

— Abby Blount, annonça-t-elle.

— La fille de l'amiral Blount?

La grand-mère Cabot approuva imperceptiblement de la tête.

William conduisit Abby Blount au fond du jardin et s'arrêta près d'un grand noyer qui jusqu'alors ne lui avait servi que pour des escalades.

— Est-ce que vous essayez toujours d'embrasser les filles la première fois que vous les rencontrez? S'enquit Abby.

— A vrai dire, je n'ai encore jamais embrassé de fille.

Abby éclata de rire :

— Je suis extrêmement flattée.

Elle lui offrit d'abord sa joue rose, puis ses lèvres colorées, et demanda à retourner dans la maison. Les grand-mères les virent rentrer avec soulagement.

Par la suite, dans la chambre de William, les deux garçons firent le point de la soirée :

— Ce n'était pas si mal, concéda Matthew. Ça valait presque le voyage de New York jusque dans ces provinces éloignées, bien que tu m'aies chipé ma petite amie.

— Crois-tu qu'elle va m'aider à perdre mon pucelage? interrogea William, sans s'arrêter au reproche plaisant de Matthew.

— Il te reste trois semaines pour tenter ta chance, mais j'ai bien peur que tu ne découvres qu'elle n'a pas encore perdu le sien. Je suis tellement expert en la matière que je te parie cinq dollars qu'elle ne succombera même pas aux charmes de William Lowell Kane !

William mit soigneusement au point sa stratégie. La virginité était une chose, mais parier cinq dollars avec Matthew et les perdre en était une autre. Désormais, il vit Abby Blount presque tous les jours, profitant pour la première fois de ce qu'à dix-sept ans il disposait d'une maison et d'une voiture à lui. Il commença à se dire qu'il serait plus à l'aise sans le chaperonnage discret, mais constant, des parents d'Abby, qui se trouvaient toujours à quelque distance, lui semblait-il. Et il n'avait guère avancé ses affaires au dernier jour de ses vacances.

Résolu à gagner les cinq dollars, William envoya à Abby une douzaine de roses dans la journée, lui offrit le soir un dîner coûteux chez Joseph et réussit enfin à l'amener chez lui, dans la pièce de devant.

— Où avez-vous déniché une bouteille de whisky en pleine Prohibition? S'étonna Abby.

— Oh, ça n'est pas si difficile! répondit William, tout glorieux.

La vérité était qu'il avait caché dans sa chambre une bouteille de bourbon après le départ de Henry Osborne et qu'il était bien content à présent de ne pas l'avoir vidée dans l'évier comme il en avait d'abord eu l'intention.

Il servit deux verres et ils burent. Lui-même en eut le souffle coupé, et Abby en eut les larmes aux yeux. Mais il s'assit à côté d'elle et lui passa sans hésiter le bras autour des épaules. Elle se laissa faire.

— Abby, je vous trouve extraordinairement jolie, murmura-t-il dans ses boucles auburn, à titre de préliminaire.

Elle ouvrit ses grands yeux noisette pleins de sérieux :

— Et vous, vous êtes si merveilleux, William !

Son visage de poupée était irrésistible. Elle lui permit de l'embrasser. Encouragé, William glissa une main prudente du poignet jusqu'au sein, où il la laissa immobile, comme la main d'un agent qui arrête la circulation. Elle rougit d'indignation et appuya sur le bras du garçon pour laisser repartir les voitures.

— Il ne faut pas, William !

— Pourquoi? interrogea William en s'efforçant vainement de

maintenir ses positions.

— Parce qu'on ne sait pas jusqu'où cela pourrait aller.

— Moi, je me l'imagine assez bien.

Avant qu'il n'ait pu renouveler ses avances, Abby le repoussa et se leva en hâte, rectifiant sa tenue.

— Je crois qu'il faut que je rentre, William.

— Mais vous venez juste d'arriver!

— Ma mère va me demander ce que j'ai fait.

— Vous pourrez lui dire la vérité : rien.

— Et je crois qu'il vaut mieux en rester là.

— Mais je m'en vais demain ! lui dit-il, évitant de préciser qu'il retournait à l'école.

— Vous m'écrirez, William.

William savait qu'il n'était pas irrésistible, contrairement à Rudolf Valentino. Il se leva, resserra sa cravate, prit Abby par la main et la ramena chez elle.

Le lendemain, de retour à l'école, Matthew Lester accepta les cinq dollars en levant les sourcils avec un étonnement bien imité.

— Si tu dis un seul mot, Matthew, je te flanque un coup de batte de base-ball qui t'enverra à l'autre bout du terrain !

— Je ne trouverais pas assez de mots pour t'exprimer mes sincères condoléances.

— Gare à la batte, Matthew!

William commença à remarquer l'existence de la femme de son professeur principal pendant ses deux derniers trimestres à Saint-Paul. Elle était agréable, un peu dodue peut-être à la taille et aux jambes, mais elle avait une poitrine magnifique et l'impressionnant chignon brun qu'elle portait fièrement avait juste ce qu'il fallait de fils blancs. Un samedi où William s'était foulé le poignet en jouant au hockey, Mme Raglan lui fit un pansement avec de l'eau froide, laissant le bras de William lui effleurer la poitrine pendant l'opération. Il trouva la sensation agréable. Un peu plus tard, il tomba un peu malade. Comme il était resté à l'infirmerie quelques jours, elle lui apporta elle-même ses repas et s'assit sur son lit tandis qu'il mangeait, son corps touchant les jambes du garçon à travers la mince couverture. Il y prit également plaisir.

Le bruit courait qu'elle était la deuxième épouse de Raglan-le-Grincheux. Personne n'arrivait à comprendre comment il avait pu se procurer ne fût-ce qu'une seule femme. Et Mme Raglan, par des silences et des soupirs subtils, laissait entendre à l'occasion qu'elle partageait un peu cette incrédulité.

Parmi ses devoirs de capitaine, William avait à s'assurer, chaque soir à 10 heures et demie, que toutes les lumières étaient bien éteintes et à en faire rapport à Raglan-le-Grincheux avant d'aller lui-même se

coucher. Un lundi soir, en frappant comme d'habitude à la porte du Grincheux, il fut surpris de s'entendre répondre « Entrez » par la voix de Mme Raglan. Elle était assise sur une chaise longue, vêtue d'une robe de chambre de soie d'allure vaguement japonaise.

William garda sa main serrée sur la poignée de la porte :

— Toutes les lumières sont éteintes et j'ai bouclé la grande porte, madame. Bonne nuit.

Elle se remit sur ses pieds d'un large mouvement des jambes, laissant paraître en un éclair la teinte claire de ses cuisses sous la soie.

— Vous êtes toujours tellement pressé, William ! Vous avez hâte de vous lancer dans la vie, n'est-ce pas ? (Elle s'approcha d'une petite table) Restez donc un moment. Vous prendrez bien un chocolat. J'en ai fait pour deux. J'ai oublié que M. Raglan ne rentre que samedi.

Elle avait insisté nettement sur le mot samedi. Elle apporta une tasse fumante à William et le regarda pour s'assurer qu'il avait bien compris le sens de sa remarque. Puis elle lui tendit sa tasse en effleurant sa main. Il tourna sa cuiller dans son chocolat avec attention.

Elle continua ses explications :

— Gerald est allé à une conférence.

C'était la première fois que William entendait prononcer le prénom du Grincheux.

— Fermez la porte, William, et venez donc vous asseoir ici.

William hésita. Il ferma la porte, mais il ne voulait ni prendre le fauteuil du Grincheux, ni s'asseoir trop près de Mme Raglan. Il choisit le moindre mal — le fauteuil du Grincheux.

— Non, non, dit-elle en tapotant le fauteuil juste à côté d'elle.

William s'assit à côté d'elle, tout gêné, cherchant à rassembler ses idées en contemplant sa tasse. N'ayant pas réussi, il la vida en se brûlant la langue. Il vit avec soulagement Mme Raglan se lever. Elle lui servit de nouveau du chocolat, ignorant son refus prononcé à mi-voix. Puis elle traversa la pièce, remonta le gramophone et posa l'aiguille sur le disque. Il regardait toujours le plancher quand elle revint vers lui.

— Vous n'êtes pas homme à laisser une femme danser toute seule, n'est-ce pas, William ?

Il leva les yeux. Mme Raglan ondulait doucement au rythme de la musique. Les paroles de la chanson étaient romantiques à souhait. William quitta son siège et passa un bras respectueux autour de la taille de Mme Raglan. Le Grincheux eût pu se glisser entre eux sans difficulté. Au bout de quelques mesures, elle se rapprocha de William et il regarda fixement par-dessus l'épaule droite de sa cavalière, pour bien montrer qu'il ne s'était pas aperçu qu'elle avait descendu sa main à elle, de son épaule à lui, beaucoup plus bas. Lorsque le disque fut

fini, William pensa qu'il allait pouvoir se réfugier à côté de son chocolat, mais elle retourna le disque et revint dans ses bras avant qu'il n'ait eu le temps de bouger.

— Madame Raglan, je crois que je devrais...

— Laissez-vous donc un peu aller, William...

Il trouva enfin le courage de la regarder dans les yeux. Il chercha une réponse et fut incapable de prononcer un mot. La main de Mme Raglan explora son dos, et ses cuisses se collèrent doucement contre son ventre. Il la serra un peu plus fort.

— C'est mieux, dit-elle.

Ils firent le tour de la pièce, soudés l'un à l'autre, de plus en plus lentement au rythme du disque qui touchait à sa fin. Quand elle s'éloigna pour éteindre la lumière, William eut envie qu'elle revienne tout de suite.

Il était debout, immobile, et il entendit le froissement de la soie, ne voyant rien, dans le noir, qu'une silhouette en train de se dévêtir.

Le chanteur avait terminé sa chanson et l'aiguille frottait sur le disque. Mme Raglan aida William à se débarrasser de ses vêtements et le poussa vers la chaise longue. Il la saisit dans le noir et ses doigts timides de novice rencontrèrent différentes parties de son corps, qui ne donnaient pas du tout l'impression à laquelle il s'attendait. Il les ramena vivement sur le terrain relativement familier de la poitrine. Ses doigts à elle ne manifestaient pas les mêmes réticences et il se mit à éprouver des sensations qu'il n'eût jamais cru possibles, même en rêve. Il eût voulu gémir tout haut, mais il se retint, de peur de paraître ridicule. Elle lui prit doucement le dos et le fit s'allonger sur elle.

William remuait de-ci de-là, se demandant s'il arriverait à la pénétrer sans trahir son manque total d'expérience. Ce n'était pas aussi facile qu'il l'avait cru, et il sentait son courage le quitter davantage de seconde en seconde. Puis, une fois encore, les doigts de la femme glissèrent sur le ventre de William pour le guider adroitement. Elle l'aida à la pénétrer et ce fut facile et instantané.

— Excusez-moi, murmura-t-il, sans savoir ce qu'il était censé faire ensuite.

Il resta un moment allongé sur elle, silencieux. Alors elle dit :

— Ce sera mieux demain.

Leurs oreilles prirent alors conscience du grattement de l'aiguille sur le disque.

Mme Raglan obséda William toute la journée de cet interminable mardi. Le soir même, elle soupira. Le mercredi, elle haleta. Le jeudi, elle gémit. Le vendredi, elle cria.

Le samedi, lorsque Raglan-le-Grincheux revint de sa conférence, l'éducation de William était terminée.

Le jour de l'Ascension, Abby Blount succomba enfin aux charmes

de William. Cela coûta cinq dollars à Matthew, et à Abby sa virginité. Après Mme Raglan, elle se montra décevante. Ce fut le seul événement marquant de toutes ces longues vacances, car Abby partit pour Palm Beach avec ses parents, et William passa le plus clair de son temps enfermé avec ses livres, ne recevant personne excepté les grand-mères et Alan Lloyd. Ses ultimes examens n'étaient plus qu'à quelques semaines et, comme Raglan-le-Grincheux n'avait plus de conférences, William n'avait plus d'activités extérieures.

Pendant le dernier trimestre, Matthew et lui travaillèrent des heures dans leur chambre à Saint-Paul, sans parler, sauf lorsque Matthew était vraiment incapable de résoudre un problème de math. Lorsque les examens tant attendus arrivèrent enfin, ils ne durèrent qu'une difficile semaine. Dès qu'ils furent terminés, les deux garçons se mirent à attendre impatiemment les résultats. Mais, les jours passant, leur optimisme s'émoussa. La bourse Hamilton pour Harvard était un véritable concours ouvert à tous les élèves d'Amérique. William n'avait aucun moyen d'estimer l'importance de la concurrence. Comme le temps passait sans apporter de nouvelles, William se mit à imaginer le pire.

Lorsque le télégramme arriva, il faisait une partie de base-ball avec des camarades de sa classe, pour tuer les derniers jours du dernier trimestre, ces ultimes jours d'été où certains élèves se font mettre à la porte pour s'être soûlés, ou pour avoir cassé des carreaux, ou pour avoir essayé de coucher avec la fille d'un professeur, ou même sa femme.

William était en train de déclarer d'une voix retentissante, parmi les éclats de rire, qu'il allait marquer la série de points la plus sensationnelle de sa vie et battre le record de Babe Ruth, lorsqu'on lui tendit le télégramme. Il oublia instantanément le base-ball. Il lâcha sa batte et ouvrit la petite enveloppe jaune. Son adversaire attendait, la balle dans les mains, et les autres joueurs aussi, qu'il eût fini de lire le message. Il prit son temps.

L'un des joueurs cria :

— On te propose de devenir professionnel ?

Les télégrammes sont rares, il est vrai, sur les terrains de base-ball.

Matthew s'approcha en essayant de deviner sur le visage de son ami si la nouvelle était bonne ou mauvaise. Sans changer d'expression, William lui passa le télégramme. Matthew le lut, fit un bond de joie et laissa tomber le papier pour faire en courant avec William le tour du terrain de base-ball, où personne ne tenait plus la batte. Le joueur le plus proche ramassa le télégramme, lut le message à son tour, et lança sa balle dans les gradins. Puis le bout de papier jaune passa de main en main sur tout le terrain. Le dernier à le lire fut l'élève d'une petite classe qui l'avait apporté et qui, messenger de la bonne nouvelle,

n'avait pas reçu le moindre remerciement. Il décida de le lire pour connaître enfin la cause d'un tel enthousiasme.

Le télégramme était adressé à monsieur William Lowell Kane, qui, pensa le jeune garçon, était bien le plus mauvais lanceur sur le terrain. Il lut :

« Félicitations. Vous avez été choisi pour la bourse Hamilton de Harvard. Lettre détaillée suit. Abbot Lawrence Lowell, président. »

William ne termina jamais sa partie car il fut plaqué au sol par plusieurs joueurs déchaînés. Matthew regardait le triomphe de son meilleur ami avec un ravissement attristé par la perspective de leur séparation. William éprouvait les mêmes sentiments, mais ne dit rien. Les deux garçons durent attendre encore huit jours avant d'apprendre que Matthew aussi était reçu à Harvard.

Un autre télégramme arriva encore, de Charles Lester, félicitant son fils et invitant les deux garçons pour le thé à l'hôtel Plaza de New York. Les deux grand-mères envoyèrent leurs félicitations à William, mais comme la grand-mère Kane en informa Alan Lloyd avec un rien d'acidité, « le garçon n'avait fait que ce qu'on attendait de lui et pas plus que son père avant lui ».

Au jour dit, les deux jeunes gens descendirent la Cinquième Avenue, pleins d'une immense fierté. Les regards des filles convergeaient sur eux, qui affectaient de ne pas s'en apercevoir. Ils ôtèrent leurs chapeaux de paille en entrant au Plaza par la grande porte à 3 h 59, traversèrent le salon d'un pas nonchalant et trouvèrent la famille rassemblée dans la cour aux palmiers pour les attendre. Les deux grand-mères Kane et Cabot étaient assises tout droit dans des fauteuils confortables, de part et d'autre d'une autre vieille dame qui, songea tout de suite William, devait être l'équivalent chez les Lester de la grand-mère Kane. M. et Mme Charles Lester, leur fille Susan (dont les yeux ne quittaient pas William) et Alan Lloyd complétaient le cercle, ne laissant que deux fauteuils libres, pour William et Matthew.

La grand-mère Kane appela le plus proche serveur d'un froncement de sourcils impérieux :

— Encore du thé, s'il vous plaît, avec des gâteaux.

Le serveur se précipita aux cuisines et cria :

— Du thé et encore des gâteaux pour la table 23.

— Ça vient, répondit une voix venue de l'ombre pleine de buée.

— Voilà, madame, dit le serveur à son retour, et des gâteaux à la crème !

— Ton père eût été fier de toi aujourd'hui, William, déclarait le vieil homme au plus grand des deux jeunes gens.

Le serveur se demanda ce que le jeune homme avait bien pu faire de si important pour justifier de tels compliments.

William n'eût pas remarqué du tout le serveur sans le bracelet d'argent qu'il avait au poignet. Un bijou qui eût très bien pu venir de chez Tiffany ou de n'importe quel grand joaillier. C'était insolite, et cela l'étonnait.

— William, décréta la grand-mère Kane, deux gâteaux, c'est largement suffisant. Ce n'est pas ton dernier repas avant d'aller à Harvard.

William regarda la vieille dame avec affection et oublia tout à fait le bracelet d'argent.

Ce soir-là, couché dans sa petite chambre à l'hôtel Plaza, Abel pensait à ce garçon, William, dont le père eût été fier. Et, pour la première fois, il comprit exactement ce qu'il voulait faire de sa vie : il voulait être considéré comme un égal par tous les William de ce monde.

Abel avait eu bien des difficultés à son arrivée à New York. Il habitait une chambre qui ne contenait que deux lits, et il les partageait avec George et deux de ses cousins. Il ne dormait donc que lorsque l'un des deux lits était libre. L'oncle de George n'avait pas de travail à lui donner et, au bout de quelques semaines d'angoisse pendant lesquelles, simplement pour survivre, il avait dû dépenser presque toutes ses économies, Abel avait cherché d'un bout à l'autre de New York, à Brooklyn, à Queens, partout, avant de découvrir un boucher qui le payait neuf dollars par semaine pour six jours et demi de travail, et lui permettait de coucher au-dessus du magasin. Celui-ci était situé au bout de l'East Side, dans un coin de quartier qui constituait en somme une sorte de petite Pologne autonome. Très vite, Abel fut agacé par ces compatriotes qui vivaient uniquement entre eux, et dont certains ne faisaient même aucun effort pour apprendre l'anglais.

Abel continuait à revoir George et sa succession ininterrompue de petites amies pendant les week-ends, mais il passait presque toutes ses soirées au cours du soir pour apprendre à lire et à écrire l'anglais. Il n'avait pas honte de la lenteur de ses progrès car il n'avait pas eu souvent l'occasion d'écrire depuis l'âge de huit ans, mais en deux ans il avait appris à parler couramment sa nouvelle langue, en ne conservant qu'une très légère trace d'accent. Il se sentait prêt, désormais, à quitter la boucherie, mais pour aller où? C'est alors qu'un matin, en préparant un gigot, il entendit l'un des plus gros clients de la boucherie, le directeur des achats du Plaza, se plaindre au boucher d'avoir été obligé de mettre à la porte un jeune serveur pour vol.

— Où voulez-vous que je trouve immédiatement quelqu'un pour le remplacer? dit-il.

Le boucher n'avait pas de solution à proposer. Abel, si. Il enfila son unique complet, traversa à pied une bonne partie de la ville et fut embauché.

Une fois installé au Plaza, il s'inscrivit à un cours du soir d'anglais à l'université de Columbia. Il travaillait régulièrement tous les soirs, le dictionnaire ouvert dans une main, la plume dans l'autre. Le matin, il servait le petit déjeuner et mettait le couvert du déjeuner, et trouvait

encore le temps de copier l'éditorial du New York Times en vérifiant dans le dictionnaire tous les mots dont il n'était pas certain.

Pendant trois ans, il avait gravi les échelons au Plaza jusqu'à devenir serveur dans la Salle de Chêne, pour environ vingt-cinq dollars par semaine, pourboires compris. Dans son monde à lui, il ne manquait de rien.

Son professeur à Columbia était frappé par ses progrès en anglais, au point de lui conseiller de s'inscrire à un autre cours du soir, première étape d'une licence d'économie politique.

Il passa désormais son temps libre à lire non plus de la littérature, mais des ouvrages d'économie politique, et se mit à copier les éditoriaux du Wall Street Journal au lieu de ceux du New York Times. Cet univers nouveau l'absorbait totalement et, à l'exception de George, il perdit tout contact avec ses amis polonais des premiers jours.

Lorsqu'il servait à table dans la Salle de Chêne, il observait attentivement les clients célèbres — les Baker, les Loeb, les Whitney, les Morgan, les Phelps — pour essayer de comprendre en quoi les riches sont différents. Il lisait H. L. Mencken, l'*American Mercury*, Scott Fitzgerald, Sinclair Lewis et Theodore Dreiser. Il avait une soif de savoir inextinguible. Il lisait le New York Times alors que les serveurs feuilletaient le Daily Mirror et il lisait le Wall Street Journal pendant l'heure de repos, tandis qu'ils faisaient la sieste. Il ne savait pas au juste où ses nouvelles connaissances allaient le conduire, mais il ne mit jamais en doute le principe du baron, selon lequel rien ne remplace une bonne éducation.

Un jeudi d'août 1926 — il devait toujours se souvenir de la date, parce que c'était le jour de la mort de Rudolf Valentino et que beaucoup de dames s'étaient habillées de noir pour faire leurs achats dans la Cinquième Avenue —, Abel faisait le service, comme d'habitude, à une table de coin. Les tables de coin étaient toujours réservées aux hommes d'affaires importants qui voulaient déjeuner tranquillement sans qu'on puisse entendre leurs propos. Abel aimait servir à cette table en particulier car c'était l'époque où les affaires allaient bien, et il attrapait souvent des bribes de conversation contenant des informations utiles. Le repas terminé, lorsque l'un des clients appartenait à une banque ou une société importante, Abel s'informait de sa situation financière et, selon l'orientation du déjeuner, il plaçait cent dollars dans la plus petite société, dans l'espoir qu'elle se développerait avec l'appui de la plus importante. Si le principal client avait demandé des cigares à la fin du repas, Abel allait jusqu'à investir deux cents dollars. Sept fois sur dix, la valeur des actions qu'il achetait ainsi doublait dans les six mois, le laps de temps qu'Abel se fixait pour les garder. Avec ce système, il ne perdit de l'argent que trois fois pendant les quatre ans où il travailla au Plaza.

Ce jour-là, la table de coin avait un comportement insolite : les clients avaient commandé des cigares avant même le début du repas, et ils furent rejoints, par la suite, par d'autres clients qui commandèrent eux aussi des cigares. Abel regarda dans le registre des réservations le nom de la « puissance invitante » : Woolworth. Il avait vu tout récemment ce nom dans les rubriques financières mais il n'arrivait pas à le situer. L'autre client était Charles Lester, un client régulier du Plaza, dont Abel savait qu'il était un banquier de New York très estimé. Il écouta tout ce qu'il put de la conversation, tout en faisant son service. Les convives ne prêtaient aucune attention au serveur. Abel n'entendit rien de très précis, mais il eut l'impression qu'un accord avait été conclu le matin même et serait annoncé à un public étonné dans le courant de la journée. Puis il se souvint. Il avait vu le nom dans le Wall Street Journal. Woolworth était l'homme qui allait lancer les premiers Prisunic américains. Abel décida qu'il serait acheteur. Pendant que les convives savouraient leur dessert — la plupart avaient choisi le gâteau à la fraise sur la recommandation d'Abel —, il en profita pour quitter quelques instants la salle et appeler son courtier à Wall Street.

— Où en sont les Woolworth? demanda-t-il.

Il y eut un silence à l'autre bout du fil :

— Deux et un huitième, répondit alors le courtier. Il y a eu pas mal de mouvements ces derniers temps. Mais je ne sais pas pourquoi.

Telle fut la réponse.

— Achetez jusqu'à la limite de mon compte, jusqu'à ce que vous entendiez un communiqué de la société dans le courant de l'après-midi.

— Et que dira ce communiqué? S'étonna le courtier.

— Je ne peux pas vous donner ce genre d'information au téléphone.

Le courtier fut impressionné comme il convenait. L'histoire du compte d'Abel lui avait appris à ne pas poser trop de questions sur la source d'informations de son client.

Abel regagna en hâte la Salle de Chêne, juste à temps pour servir le café. Les convives traînèrent encore un peu et Abel ne revint à leur table qu'au moment où ils se préparaient à partir. Celui qui prit l'addition remercia Abel pour son service attentif et, se tournant vers ses amis pour qu'ils puissent l'entendre, il dit :

— Voulez-vous un conseil, jeune homme?

— Volontiers, monsieur.

— Achetez des actions Woolworth.

Les convives éclatèrent de rire. Abel aussi, en empochant les cinq dollars qu'on lui tendait. Il gagna en outre deux mille quatre cent douze dollars sur les actions Woolworth pendant les six mois qui

suivirent.

Lorsque Abel fut naturalisé américain, quelques jours après son vingt et unième anniversaire, il décida de fêter l'événement. Il invita George et Monika, le dernier amour de son ami, et une fille du nom de Clara, un ancien amour de George, pour voir au cinéma John Barrymore dans *Don Juan*, avant d'aller dîner au restaurant. George était toujours apprenti dans la boulangerie de son oncle, à huit dollars par semaine, et Abel, qui le considérait encore comme son meilleur ami, mesurait bien le fossé qui se creusait entre un George sans le sou et lui-même, qui avait maintenant huit mille dollars à la banque et finissait sa dernière année de licence en économie politique à l'université de Columbia.

Abel savait où il allait, tandis que George avait cessé de dire à tout le monde qu'il deviendrait maire de New York.

A eux quatre, ils passèrent une soirée mémorable, surtout parce que Abel savait exactement ce qu'il faut commander dans un bon restaurant. Ses trois invités mangèrent beaucoup plus qu'ils n'auraient dû et, lorsque l'addition arriva, George fut abasourdi de voir que le total dépassait ce qu'il gagnait en un mois. Abel paya sans même examiner la note. Puisqu'il faut payer, il faut faire bonne figure. Si c'est trop cher, ne revenez pas dans ce restaurant mais, dans tous les cas, abstenez-vous de commentaires et n'ayez pas l'air étonné : c'était encore une chose qu'il avait apprise au contact des riches.

Quand la soirée prit fin, vers 2 heures du matin, George et Monika rentrèrent dans l'East Side. Abel pensa qu'il avait des droits sur Clara. Il la fit entrer discrètement par la porte de service du Plaza et la conduisit dans sa chambre par le monte-charge. Il n'eut pas trop de peine à l'amener dans son lit et il s'occupa d'elle en hâte, obsédé par l'idée qu'il fallait dormir un peu avant de se lever pour servir le petit déjeuner. Il fut tout heureux d'avoir rempli son devoir à 2 heures et demie, et sombra dans un sommeil sans rêves jusqu'à 6 heures, quand son réveil sonna. Il lui restait juste assez de temps pour honorer Clara encore une fois avant de s'habiller.

Clara s'assit dans le lit et regarda tristement Abel nouer son nœud papillon blanc avant de l'embrasser presque machinalement.

— Tu t'en vas par où tu es venue, sinon j'aurai des tas d'ennuis, indiqua Abel. Quand se revoit-on ?

— Jamais, dit Clara d'un ton glacial.

— Pourquoi pas ? S'étonna Abel. J'ai fait quelque chose ?

— Non. Tu n'as pas fait quelque chose.

Elle sauta du lit et se mit à s'habiller rapidement.

— Et c'est quoi, ce que je n'ai pas fait ? Continua Abel, peiné. Tu voulais bien coucher avec moi, non ?

Elle se retourna pour le regarder en face :

— Je l'ai cru jusqu'au moment où j'ai compris que tu n'as qu'un point commun avec Rudolf Valentino : vous êtes morts tous les deux. Tu es peut-être ce qui se fait de mieux au Plaza pour les années difficiles, mais au lit, je vais te dire, tu n'existes pas. (Habillée, elle s'arrêta un instant, la main sur la poignée de la porte, le temps de trouver son ultime réplique :) Dis donc, est-ce que tu as réussi à coucher avec la même fille plus d'une fois ?

Stupéfait, Abel entendit la porte claquer et passa la journée à ruminer les paroles de Clara. Il n'avait personne à qui en parler. George se contenterait d'en rire, et tous les employés du Plaza étaient persuadés de tout savoir. Il décida que c'était un problème à résoudre, comme tous ceux qu'il avait rencontrés dans toute son existence, par l'étude ou par l'expérience.

Après le déjeuner, il alla à la librairie Scribner, sur la Cinquième Avenue. Il y avait trouvé la solution à tous ses problèmes d'économie politique et de langues, mais cette fois il ne parvint pas à y découvrir quoi que ce soit de nature à lui faire espérer résoudre ses problèmes sexuels. Leur manuel de savoir-vivre était nul et non avenu et la Nature de la morale, de W. F. Colbert, se révéla totalement inutile.

Abel quitta la librairie sans rien acheter et passa le reste de l'après-midi dans un cinéma minable de Broadway, sans regarder le film, obsédé par ce que Clara lui avait dit. Le film, une histoire d'amour avec Greta Garbo qui n'arrivait à un baiser qu'à la dernière bobine, ne lui fut pas plus utile que la librairie.

Lorsqu'il quitta le cinéma, il faisait déjà nuit et un petit vent froid soufflait sur Broadway. Abel était toujours surpris qu'une ville pût être aussi éclairée et bruyante la nuit que le jour. Il se mit à marcher vers la 59^e Rue, espérant que l'air frais lui éclaircirait les idées. Il s'arrêta au coin de la 52^e Rue pour acheter un journal du soir.

— Tu viens, chéri ? fit une voix derrière le kiosque.

Abel regarda du côté de la femme. Elle pouvait avoir dans les trente-cinq ans et elle était très maquillée, avec le nouveau rouge à lèvres à la mode. Sa blouse de soie blanche avait un bouton défait et elle portait une longue jupe noire avec des bas noirs et des chaussures noires.

— Cinq dollars seulement et ça les vaut, dit-elle en roulant des hanches pour ouvrir sa jupe fendue sur le haut de ses bas.

— Où ça ?

— J'ai un petit coin à moi tout près d'ici.

Elle tourna la tête pour montrer la direction à Abel, et il vit alors clairement son visage sous le lampadaire. Elle n'était pas dénuée de charme. Abel acquiesça d'un signe de tête. Elle lui prit le bras et se mit en route.

— Si les flics nous arrêtent, tu es un vieux copain et je m'appelle

Joyce, précisa-t-elle.

Ils arrivèrent à un petit immeuble bruyant. Abel fut horrifié de la pièce crasseuse où elle vivait, avec son unique ampoule électrique toute nue, son unique chaise, son évier, son grand lit défoncé qui avait visiblement déjà servi plusieurs fois ce jour-là.

— C'est là que tu habites ? S'enquit-il, incrédule.

— Non, heureusement ! Là c'est seulement pour travailler.

— Pourquoi fais-tu ce métier ? poursuivit Abel en se demandant s'il avait toujours envie de réaliser son projet.

— J'ai deux enfants et pas de mari. Tu connais une meilleure raison ? Et maintenant, tu me veux, oui ou non ?

— Oui, mais pas comme tu crois.

Elle le regarda avec méfiance :

— Tu n'es pas cinglé, des fois ? Sadique, ou quelque chose comme ça ?

— Sûrement pas !

— Tu ne vas pas me brûler avec une cigarette, hein ?

— Rien de ce genre-là ! protesta Abel, sidéré. J'ai besoin de leçons.

— Des leçons, tu rigoles ? Tu crois que je suis quoi, chéri ? Un cours du soir pour la fourrette, ou quoi ?

— Quelque chose comme ça, répliqua Abel en s'asseyant au bout du lit. (Il expliqua comment Clara avait réagi la nuit précédente et demanda :) Tu crois que tu peux m'aider ?

La belle de nuit observa Abel attentivement, en se demandant si on n'était pas par hasard le 1^{er} avril.

— Bien sûr, déclara-t-elle enfin, mais ça va te coûter cinq dollars à chaque fois, pour une leçon d'une demi-heure.

— C'est plus cher qu'une licence d'économie politique à Columbia ! Et il me faudra combien de leçons ?

— Ça dépend si tu apprends vite, évidemment.

— Bon, eh bien, on commence tout de suite, décida Abel en tirant cinq dollars de sa poche intérieure.

Elle glissa le billet dans le haut de son bas, preuve évidente qu'elle ne les quittait jamais..

— Déshabille-toi, chéri, commanda-t-elle. Tu ne peux pas apprendre grand-chose tout habillé.

Quand il fut nu, elle le regarda d'un œil critique :

— On ne peut pas dire que tu ressembles à Douglas Fairbanks, remarqua-t-elle. Mais ne t'en fais pas. Ça n'a pas d'importance une fois la lumière éteinte. Ce qui compte, c'est ce que tu sais faire.

Abel était assis tout au bord du lit pendant qu'elle lui expliquait l'art et la manière de traiter les dames. Elle fut étonnée qu'Abel n'ait décidément pas envie d'elle, et plus surprise encore qu'il revienne effectivement tous les jours pendant deux semaines. Il finit par

demander :

— Comment est-ce que je saurai quand j'en connais assez ?

— T'en fais pas, chéri ! Si tu arrives à me faire jouir, tu pourras faire jouir une momie égyptienne.

Elle lui apprit d'abord où se trouvent les points sensibles du corps chez les femmes, puis à être patient en faisant l'amour, et les signes indiquant que ce qu'il fait est apprécié. Et comment se servir de sa langue et de ses lèvres partout ailleurs que sur la bouche de la dame.

Abel écoutait attentivement tout ce qu'elle lui disait et suivit scrupuleusement ses instructions, un peu mécaniquement au début. Elle avait beau lui affirmer qu'il faisait des progrès sensationnels, il n'avait aucun moyen de savoir si elle lui disait la vérité. Mais trois semaines environ et cent dix dollars plus tard, à son grand étonnement et à son grand ravissement, Joyce se mit enfin à vibrer dans ses bras. Elle serra la tête d'Abel contre elle alors qu'il était en train d'embrasser ses seins. Comme il la caressait entre les jambes, il la trouva moite — pour la première fois — et, lorsqu'il la pénétra, elle gémit, un son qu'il n'avait jamais entendu auparavant et qui lui donna un vif plaisir. Elle lui griffa le dos en lui ordonnant de continuer. Elle continuait, elle, à gémir, tour à tour doucement et plus fort. Pour finir, elle poussa un grand cri et les mains qui le tenaient si farouchement se détendirent.

Quand elle eut repris son souffle, elle dit :

— Chéri, tu es devenu le premier de ta classe.

Abel n'avait même pas joué.

Il célébra sa réussite à ses deux examens en invitant George, Monika et Clara — qui s'était fait beaucoup prier — au championnat de boxe des poids lourds, Gene Tunney contre Jack Dempsey. Les places lui avaient coûté les yeux de la tête. Ce soir-là, après le match, Clara se sentit moralement obligée de coucher avec Abel, qui avait dépensé tant d'argent pour elle. Au matin, elle le supplia de ne pas la quitter.

Abel ne la réinvita plus jamais.

Une fois diplômé de Columbia, Abel en eut assez de sa vie à l'hôtel Plaza mais il ne trouvait aucun moyen pour l'améliorer. Il vivait au contact des hommes les plus riches et les plus importants d'Amérique, mais il n'arrivait pas à les approcher utilement. Il savait que la moindre tentative pourrait lui coûter sa place et, au mieux, que les clients ne prendraient jamais au sérieux les ambitions d'un serveur. Abel avait depuis longtemps décidé qu'il deviendrait premier maître d'hôtel.

Un jour, M. et Mme Ellsworth Statler vinrent déjeuner au Plaza dans la Salle Edouard, où Abel faisait un remplacement d'une semaine. Il se dit que c'était sa chance qui passait. Il fit tout ce qu'il

pouvait pour faire bonne impression sur le célèbre hôtelier, et tout se passa admirablement pendant tout le repas. En partant, Statler remercia Abel et lui donna dix dollars, mais cela mit fin à leurs relations. En le voyant disparaître par la porte à tambour du Plaza, Abel se demanda s'il aurait jamais vraiment sa chance.

Sammy, le maître d'hôtel, lui administra une tape sur l'épaule :

— Qu'est-ce que tu as obtenu de M. Statler?

— Moi ? Rien !

— Il ne t'a pas donné de pourboire? s'exclama Sammy, incrédule.

— Ah si ! Dix dollars, répondit Abel en les montrant à Sammy.

— Tu vois bien ! Je commençais à me demander si tu n'essayais pas de me doubler. Dix dollars, c'est bien. Même pour M. Statler. Il faut que tu lui aies fait bonne impression.

— Non.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Ça n'a pas d'importance, murmura Abel en s'éloignant.

— Attends, Abel ! J'ai un message pour toi. Le client du 17, un certain M. Leroy, veut te parler personnellement.

— A quel sujet ?

— Comment veux-tu que je le sache? Sans doute à cause de tes yeux bleus.

Abel regarda le 17, plutôt par acquit de conscience car la table était mal placée, tout près d'une porte qui s'ouvrait sur les cuisines. Abel essayait toujours de ne pas servir les tables du fond de la salle.

— Qui est-ce? demanda-t-il. Qu'est-ce qu'il me veut?

— Je ne sais pas, dit Sammy sans prendre la peine de regarder. Je ne connais pas la vie de tous les clients, comme toi. On leur sert un bon repas, on touche un bon pourboire et on espère qu'ils reviendront. Tu penses sans doute que c'est une philosophie bien courte, mais elle me suffit. Ils ont peut-être oublié de t'enseigner les principes, à Columbia. Allez, va là-bas voir de quoi il s'agit et, si c'est un pourboire, n'oublie pas de me le rapporter.

Avec un sourire au crâne chauve de Sammy, Abel se dirigea vers la table 17. Il y avait deux clients, un homme vêtu d'une veste à carreaux de couleur qui déplut à Abel, et une jolie jeune femme aux cheveux blonds bouclés, qui attira momentanément son attention. Abel pensa aussitôt sans indulgence qu'elle était la petite amie new-yorkaise de l'homme à la veste à carreaux. Abel arbora son sourire d'excuse numéro un, persuadé que le client allait faire un scandale à cause de la porte de la cuisine, et tenter d'obtenir de changer de table pour impressionner la jolie blonde. Personne n'aimait être placé à portée des odeurs de cuisine et des incessantes allées et venues des serveurs, mais on ne pouvait pas laisser cette table inoccupée alors que, l'hôtel étant déjà complet, on considérait presque les clients de l'extérieur

comme des gêneurs. Pourquoi Sammy lui laissait-il toujours les clients difficiles?

— Vous m'avez appelé, monsieur?

— Sûr, répondit le client, avec un accent du Sud. Je suis Davis Leroy et voici ma fille, Mélanie.

Les yeux d'Abel quittèrent un instant Leroy et croisèrent des yeux d'un vert qu'il n'avait jamais vu.

— Il y a cinq jours que je vous observe, Abel, reprit M. Leroy avec son accent du Sud.

Si on lui avait posé la question, Abel eût été obligé d'avouer qu'il n'avait pas encore remarqué Leroy cinq minutes plus tôt.

— Ce que j'ai vu m'a beaucoup intéressé, Abel. Vous avez de la classe, et je suis toujours à la recherche de la classe. La vraie. Ellsworth Statler a eu bien tort de ne pas vous débaucher tout de suite.

Abel commença à mieux regarder M. Leroy. Ses joues colorées et son double menton proclamaient qu'il n'avait jamais entendu parler de la Prohibition et les plats vides devant lui expliquaient son ventre épanoui, mais ni le nom ni le visage ne disaient rien à Abel. Normalement, il savait l'essentiel sur les clients de trente-sept des trente-neuf tables de la Salle Edouard. Ce jour-là, M. Leroy faisait partie des deux autres.

Le Sudiste continua :

— Mais je ne suis pas de ces milliardaires qu'on peut placer à votre table du fond quand ils descendent au Plaza.

Abel fut impressionné. Le client courant n'avait pas conscience des mérites comparés des différentes tables.

— Moi, je ne me débrouille pas trop mal personnellement. Et mon meilleur hôtel deviendra peut-être un jour de la même classe que celui-là, Abel.

— J'en suis sûr, monsieur, acquiesça Abel pour gagner du temps.

Leroy, Leroy, Leroy... le nom ne lui disait toujours rien.

— Venons-en au fait, jeune homme. Le principal hôtel de ma chaîne a besoin d'un nouveau directeur adjoint, chargé des restaurants. Si cela vous intéresse, venez me voir dans ma chambre quand vous aurez fini votre service.

Il tendit à Abel une grande carte de visite gravée.

— Merci, monsieur, fit Abel en regardant la carte.

« Davis Leroy, groupe des hôtels Richmond, Dallas. » En dessous, une devise était inscrite : Un jour, un hôtel dans chaque Etat.

Mais le nom ne disait toujours rien à Abel.

— Je compte sur vous tout à l'heure, conclut le Texan à la veste à carreaux.

Abel sourit à Mélanie, dont les yeux verts étaient plus froids que jamais, et revint à Sammy, qui comptait toujours les pourboires.

— Tu connais le groupe des hôtels Richmond, Sammy?

— Bien sûr. Mon jeune frère y a été serveur. Il doit y en avoir huit ou neuf, tous dans le Sud. Ça appartient à un Texan un peu dingue, mais je n'arrive pas à retrouver son nom. Pourquoi tu me demandes ça? marmonna Sammy, l'air soupçonneux.

— Pour rien.

— Tu as toujours une raison. Allez, qu'est-ce qu'on te voulait, à la table 17?

— Il se plaignait du bruit de la cuisine. Je ne peux pas lui en vouloir.

— Qu'est-ce qu'il veut que j'y fasse? Que je le mette sur la véranda? Et qu'est-ce qu'il se croit? Rockefeller?

Abel laissa Sammy bougonner en faisant ses comptes et débarrassa ses tables aussi vite qu'il le put. Puis il monta dans sa chambre pour se renseigner sur le groupe Richmond. En quelques coups de téléphone, il en savait assez pour éclairer sa lanterne. Le groupe était une société privée de onze hôtels en tout, le plus important comptant trois cent quarante-deux chambres de luxe à Chicago, le Richmond Continental. Abel songea qu'il n'avait rien à perdre à aller voir M. Leroy et Mélanie. Il apprit que M. Leroy avait le numéro 85, une des plus belles petites chambres. Il arriva un peu avant 4 heures et fut déçu de découvrir que Mélanie n'était plus avec son père.

— Merci de vous être libéré, Abel. Asseyez-vous.

C'était la première fois qu'Abel s'asseyait comme client, depuis quatre ans qu'il travaillait au Plaza.

— Combien gagnez-vous? demanda M. Leroy.

La brusquerie de la question prit Abel par surprise :

— Je me fais environ vingt-cinq dollars par semaine, pourboires compris.

— Je vous prends à trente-cinq, pour commencer.

— Dans quel hôtel ?

— Si j'ai un peu de psychologie, Abel, vous avez quitté votre service vers 3 heures et demie et vous avez passé la demi-heure suivante à trouver de quel hôtel il s'agit. Exact?

Il commençait à plaire à Abel.

— Le Richmond Continental de Chicago ?

Davis Leroy se mit à rire :

— Je ne m'étais pas trompé sur votre compte !

Abel réfléchissait vite :

— Combien y a-t-il de gens au-dessus du directeur adjoint dans le personnel de l'hôtel ?

— Le directeur et moi, c'est tout. Le directeur est un homme lent, aimable et proche de la retraite. Et comme j'ai encore à me préoccuper de dix autres hôtels, je ne crois pas que vous aurez trop de

problèmes. Mais je dois avouer que Chicago est mon hôtel préféré, mon premier hôtel dans le Nord, et étant donné que Mélanie fait ses études à Chicago, j'y passe plus de temps que je ne devrais. Ne faites pas l'erreur de la plupart des New-Yorkais en sous-estimant Chicago. Ils pensent que Chicago n'est qu'un timbre-poste sur une très grande enveloppe, et qu'ils sont l'enveloppe.

Abel sourit.

— L'hôtel est un peu tombé pour l'instant, poursuivit M. Leroy, et le dernier directeur adjoint m'a quitté brusquement, sans explications. Alors, j'ai besoin de quelqu'un de sérieux pour le remplacer et pour tirer de l'hôtel ce qu'il mérite. Je vous observe attentivement depuis cinq jours et je sais que vous êtes l'homme qu'il me faut. Cela vous intéresserait de venir à Chicago?

— Quarante dollars, et dix pour cent sur tout accroissement des bénéfices, et j'accepte.

— Comment? s'écria Davis Leroy, sidéré. Mais aucun de mes directeurs n'est au pourcentage! Les autres feraient un scandale s'ils l'apprenaient !

— Ce n'est pas moi qui le leur dirai, si vous ne dites rien.

— Maintenant, je sais que vous êtes l'homme qu'il me faut, même si vous êtes plus dur en affaires qu'un Yankee père de six filles, conclut Davis Leroy en tapant sur le dossier de sa chaise. Eh bien, d'accord, Abel.

— Vous voulez des références, monsieur Leroy?

— Des références? Je connais votre histoire depuis que vous avez quitté l'Europe jusqu'à votre diplôme d'économie politique à Columbia. Qu'est-ce que vous croyez que j'ai fait, depuis cinq jours? Je ne prendrais pas pour numéro deux dans mon meilleur hôtel un homme qui a besoin de références. Quand commencez-vous?

— Dans un mois à compter d'aujourd'hui.

— Bien. A bientôt, Abel.

Abel se leva du fauteuil de l'hôtel. Il se trouva mieux debout. Et il serra la main de M. Davis Leroy, le client de la table 17 — celle qu'on ne donnait qu'aux inconnus.

Quitter New York et l'hôtel Plaza, son premier vrai domicile depuis le château près de Slonim, se révéla plus difficile qu'Abel ne l'avait prévu. Il eut plus de peine qu'il ne s'y attendait à faire ses adieux à George, à Monika et à ses quelques amis de Columbia. Sammy et les autres serveurs lui offrirent une soirée d'adieux.

— On entendra encore parler de toi, Abel Rosnovski, prédit Sammy.

Et tous les autres approuvèrent.

Le Richmond Continental de Chicago était bien situé sur Michigan Avenue, au cœur de la ville qui avait la croissance la plus rapide de

toute l'Amérique. Abel en fut content, car il ne connaissait que trop la maxime d'Ellsworth Statler — il n'y a que trois choses vraiment importantes pour un hôtel : la situation, la situation et la situation. Abel découvrit bientôt que la situation était précisément la seule chose qu'avait le Richmond. Davis Leroy avait usé d'un euphémisme en disant que l'hôtel était un peu tombé. Desmond Pacey, le directeur, n'était pas lent et aimable comme l'avait décrit Leroy : il était franchement paresseux et ne fit rien pour séduire Abel, lui assignant une petite chambre dans le bâtiment du personnel, de l'autre côté de la rue, qui le laissait à l'écart du bâtiment principal de l'hôtel. Un rapide coup d'œil sur la comptabilité du Richmond lui montra que le taux d'occupation moyen des chambres descendait à moins de quarante pour cent, et que le restaurant n'était jamais plus qu'à moitié plein, l'une des principales raisons étant que la cuisine était désastreuse. Les membres du personnel, quand ils étaient entre eux, parlaient trois ou quatre langues, dont aucune ne ressemblait à l'anglais, et il n'y eut à coup sûr pas l'ombre d'un signe de bienvenue pour le stupide Polack de New York. Il n'était pas difficile de comprendre pourquoi le précédent directeur adjoint était parti si vite. Si le Richmond était l'hôtel préféré de Leroy, Abel eut peur de ce que pouvaient être les dix autres du groupe. Même si son nouveau patron avait l'air de disposer d'une jarre d'or sans fond, à l'autre bout de son arc-en-ciel du Texas.

La meilleure nouvelle qu'entendit Abel pendant ses premiers jours à Chicago fut que Mélanie Leroy était fille unique.

William et Matthew entamèrent leur première année à Harvard à l'automne 1924. Malgré le désaccord des deux grand-mères, William accepta la bourse Hamilton et, pour deux cent quatre-vingt-dix dollars, s'offrit « Daisy », la dernière Ford modèle T, le premier grand amour de sa vie. Il peignit Daisy en jaune vif, ce qui lui fit perdre la moitié de sa valeur mais doubla le nombre des petites amies du propriétaire. Calvin Coolidge fut réélu à la Maison-Blanche par un véritable raz de marée électoral et le volume des transactions à la Bourse de New York atteignit deux millions trois cent trente-six mille cent soixante actions, chiffre record depuis cinq ans.

Les deux jeunes gens — « On ne peut plus désormais les appeler " les garçons " », décréta la grand-mère Cabot — s'étaient préparés à l'université. Après un été très actif consacré au tennis et au golf, ils étaient prêts à passer à des activités plus sérieuses. William s'attela au travail le jour même de son arrivée dans leur nouvelle chambre, beaucoup plus agréable que leur petite cellule de Saint-Paul, tandis que Matthew se mettait à la recherche du club de rame de l'université. Matthew fut élu capitaine de l'équipe de première année et William lâcha dès lors ses livres tous les dimanches après-midi pour aller regarder son ami, des berges de la Charles River. Il affectait de mépriser cette activité mais prenait un plaisir secret au succès de son ami.

— La vie, déclarait-il avec hauteur, ce ne sont pas huit grands bonshommes qui manipulent avec peine des morceaux de bois incongrus sur une eau agitée pendant qu'un neuvième leur crie dessus.

— C'est à Yale qu'il faut aller le dire, répondait Matthew.

Pour sa part, William démontra très vite à ses professeurs qu'il était en mathématiques ce que Matthew était en sport : il avait un mille d'avance sur tous les autres. Il devint également président de la « Debating Society », et réussit à convaincre son grand-oncle, le président Lowell, de lancer le premier système d'assurances universitaire : les étudiants quittant Harvard prendraient une assurance sur la vie de mille dollars dont l'université serait bénéficiaire. William estimait qu'il n'en coûterait qu'un dollar par semaine à chaque participant, et que si quarante pour cent des anciens adhéraient au plan, Harvard aurait un revenu assuré d'environ trois millions de dollars par an à partir de 1950. Le président fut séduit, donna son appui sans réserve au projet et, un an plus tard, il invita William à siéger à la commission financière de l'université. William accepta, très flatté, sans savoir que cette nomination était à vie. Le

président Lowell dit à la grand-mère Kane qu'il avait recruté gratuitement l'un des meilleurs financiers de sa génération. La grand-mère Kane répondit à son cousin en bougonnant :

— Rien n'est inutile, et cela apprendra à William à lire les petits caractères des contrats avant de signer.

Dès le début de la deuxième année ou presque, il fallut choisir (ou être choisi par eux) les clubs qui dominent la vie mondaine des étudiants riches de Harvard. William fut inscrit par le Porcellian Club, le plus ancien, le plus opulent, le plus fermé et le plus discret d'entre eux. Le siège en était dans Massachusetts Avenue, bizarrement situé au-dessus d'une cafétéria bon marché. Il s'asseyait dans un fauteuil confortable, pour discuter des problèmes de politique américaine ou étrangère, tout en regardant distraitemment la rue par le miroir convenablement orienté et en écoutant le grand poste de radio flambant neuf.

Pour les vacances de Noël, il se laissa emmener par Matthew faire du ski dans le Vermont et passa une semaine, le souffle court, à monter dans les traces de son ami, beaucoup plus en forme que lui.

— Dis-moi, Matthew, à quoi ça sert de monter pendant une heure pour redescendre en quelques secondes en risquant sa vie, ou du moins une fracture?

Matthew rétorquait en grommelant :

— En tout cas, ça m'excite davantage que la géométrie analytique. Reconnais au moins que tu n'es pas meilleur à la montée qu'à la descente.

Ils travaillèrent assez l'un et l'autre, pendant leur première année, pour suivre, mais ils donnaient chacun un sens radicalement opposé à ce mot. Durant les deux premiers mois des vacances d'été, ils travaillèrent comme stagiaires à la banque de Charles Lester à New York : le père de Matthew avait depuis longtemps renoncé à tenir William à distance. Pendant la canicule, ils sillonnèrent la Nouvelle-Angleterre avec Daisy, firent de la voile sur la Charles River avec le plus de filles différentes possible, et se firent inviter à autant de soirées que possible. En un rien de temps, ils devinrent des personnalités reconnues de l'université. On les avait baptisés le Cerveau et le Muscle. Le Tout-Boston était parfaitement convaincu que celles qui épouseraient William Kane ou Matthew Lester n'auraient pas à se faire de soucis pour leur avenir, mais dès qu'une mère apparaissait, escortée du frais minois de sa fille, la grand-mère Kane et la grand-mère Cabot les écartaient sans cérémonie.

Le 18 avril 1927, William fêta son vingt et unième anniversaire en assistant à la dernière réunion du conseil de tutelle de son héritage. Alan Lloyd et Tony Simmons avaient préparé tous les documents pour sa signature.

— Eh bien, cher William, dit Milly Preston comme si elle était soulagée d'une lourde responsabilité, je suis sûre que vous vous en tirerez tout aussi bien que nous.

— Je l'espère, madame Preston, mais si un jour j'ai besoin de perdre un demi-million de dollars, je saurai à qui m'adresser.

Milly Preston rougit jusqu'aux oreilles mais ne chercha même pas à répondre.

L'héritage se montait maintenant à vingt-huit millions de dollars et si William avait des idées très précises sur la façon de le faire fructifier, il s'était également fixé pour objectif de gagner un million de dollars par ses propres moyens avant de quitter Harvard. Ce n'était pas une grosse somme comparée au montant de son héritage, mais celui-ci avait moins d'importance à ses yeux que son compte personnel à la banque Lester.

Cet été-là, les grand-mères, redoutant une nouvelle offensive de demoiselles rapaces, envoyèrent William et Matthew faire un grand voyage en Europe, qui leur réussit très bien à tous deux. Matthew, malgré le problème de la langue, se trouva une jolie fille dans chaque capitale européenne — l'amour, dit William, est une denrée universelle. William se fit introduire chez un directeur dans la plupart des grandes banques européennes — l'argent, dit Matthew, est aussi une denrée universelle. De Londres à Berlin et à Rome, les deux jeunes gens laissèrent un sillage de cœurs brisés et de banquiers convenablement intéressés. Lorsqu'ils rentrèrent à Harvard en septembre, ils étaient prêts l'un et l'autre à rouvrir leurs livres pour leur dernière année.

Pendant le rude hiver de 1927, la grand-mère Kane mourut, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et William pleura pour la première fois depuis la mort de sa mère.

— Allez, déclara Matthew après avoir supporté la dépression de son ami pendant plusieurs jours, elle a eu une belle vie, et elle a attendu un bon bout de temps avant de savoir si Dieu est un Cabot ou un Lowell.

Les mots acides de sa grand-mère lui manquaient — il ne les avait pourtant guère appréciés de son vivant — et il lui organisa des funérailles auxquelles elle eût été fière d'assister. La seule critique de la grande dame à l'orchestration de son départ par William eût sans doute été qu'elle arriva au cimetière dans un fourgon Packard noir (« Un de ces engins nouveaux, pour ma dépouille mortelle ! »). Sa mort poussa William à travailler avec plus d'acharnement encore pendant sa dernière année à Harvard. Il s'efforça d'obtenir le premier prix de mathématiques en mémoire d'elle. La grand-mère Cabot mourut six mois plus tard, sans doute, affirma William, parce qu'elle n'avait plus personne à qui parler.

En février 1928, William reçut la visite du président du « Debating Team ». Un débat important était prévu sur le thème « Socialisme ou Capitalisme pour l'avenir de l'Amérique », et on demanda naturellement à William de défendre le capitalisme.

— Et si je vous disais que je veux parler au nom des masses exploitées? fit William à son interlocuteur un peu surpris.

Il était légèrement agacé par l'idée que les opinions qu'on lui prêtait provenaient peut-être seulement du nom célèbre et de la banque prospère dont il avait hérité.

— C'est-à-dire, William, nous avons pensé que vos préférences... euh...

— Vous aviez raison. J'accepte votre invitation. Je suppose que j'ai le droit de choisir mon coéquipier?

— Bien entendu.

— Parfait. Je choisis Matthew Lester. Puis-je savoir qui seront nos opposants?

— Vous n'en serez informés que la veille lorsque l'annonce sera affichée dans la cour.

Pendant un mois, Matthew et William transformèrent leur petit déjeuner en discussions sur les journaux de gauche et de droite, et leurs discussions nocturnes sur le sens de la vie en études de la stratégie pour ce qu'on commençait à appeler à l'université « le Grand Débat ». William décida que Matthew ouvrirait le feu. Le jour historique approchant, on se rendit compte que, les étudiants et les professeurs ayant une conscience politique, ils seraient tous là, ou presque, et même quelques notables de Boston et de Cambridge. Le matin d'avant le débat, ils allèrent se renseigner sur ceux à qui ils auraient affaire.

— Leland Crosby et Thaddeus Cohen. Ça te dit quelque chose, William? Crosby doit être de la famille Crosby, de Philadelphie, je pense.

— Naturellement. C'est le célèbre « Rouge délirant », comme sa propre tante l'a appelé un jour. C'est le révolutionnaire le plus convaincant de l'université. Il est plein de fric et il dépense tout son argent pour les causes extrémistes les plus à la mode.

J'entends d'ici son entrée en matière! (William imita son ton grinçant :) « Je suis bien placé pour connaître la rapacité et le manque total de sens social de la classe possédante américaine. » Si tous les auditeurs n'ont pas entendu ce refrain cinquante fois, il sera un adversaire redoutable.

— Et Thaddeus Cohen ?

— Jamais entendu parler de lui.

Le lendemain soir, refusant de s'avouer leur trac, ils se rendirent à pied à Boylston Hall dans la neige, emmitouflés dans leur pardessus

épais qui claquait au vent glacé, passant devant les colonnes resplendissantes de la bibliothèque, qui venait d'être achevée, et dont le fils du donateur avait péri dans le naufrage du Titanic, comme le père de William.

— Avec un temps pareil, si nous sommes écrasés, il n'y aura pas beaucoup de témoins, dit Matthew pour s'encourager.

Mais en faisant le tour de la bibliothèque, ils découvrirent toute une queue de silhouettes qui montaient, en tapant du pied dans la neige, les marches qui menaient au hall. A l'intérieur, on les conduisit à des chaises sur le podium. William resta sagement assis, mais ses yeux cherchaient des visages de connaissance parmi l'assistance : le président Lowell, discrètement assis dans la travée centrale; l'ancêtre Newbury St. John, professeur de botanique; deux bas-bleus qu'il avait vus à Red House; et, à sa droite, un groupe de jeunes gens et de jeunes filles à l'air bohème, dont certains ne portaient même pas de cravate, qui se retournèrent en commençant à applaudir lorsque leurs porte-parole — Crosby et Cohen — montèrent sur l'estrade.

Crosby était le plus frappant des deux, presque caricatural à force d'être grand et maigre, n'attachant manifestement aucune importance à sa tenue, mais arborant une chemise empesée, et précédé d'une pipe sans aucun contact avec son corps, sinon sa lèvre inférieure. Thaddeus Cohen, plus petit, portait des lunettes sans monture et un costume de laine noire d'une coupe presque trop parfaite.

Les quatre orateurs se serrèrent la main avec prudence tandis qu'on faisait les ultimes préparatifs. Les cloches de Memorial Church, pourtant à une trentaine de mètres seulement, sonnèrent sept coups qui parurent lointains, comme feutrés.

— M. Leland Crosby Junior, annonça le président du débat.

Le discours de Crosby donna à William toute raison de se féliciter. Il avait tout prévu : le ton strident, les points essentiels que Crosby soulignerait trop violemment, presque au bord de la crise de nerfs, les litanies de l'extrême gauche américaine. William estima qu'il s'était contenté de faire un numéro personnel, bien qu'il eût obtenu les applaudissements attendus de sa claque. Lorsqu'il se rassit, Crosby n'avait évidemment convaincu personne et il avait même peut-être perdu quelques-uns de ses partisans. La comparaison avec Matthew et William — tous deux riches, tous deux privilégiés, mais refusant égoïstement le martyre pour qu'arrive le règne de la justice — risquait d'être écrasante.

Matthew fut précis et séduisit ses auditeurs, vivante incarnation du libéralisme tolérant. William lui serra chaleureusement la main lorsqu'il revint s'asseoir parmi de vifs applaudissements.

— C'est gagné, je crois, quelques hurlements mis à part, murmura-t-il.

Mais Thaddeus Cohen étonna pratiquement tout le monde. Il avait des façons agréables, presque timides, qui suscitaient la sympathie. Ses références, ses citations étaient variées, utiles, lumineuses. Sans donner à l'assistance l'impression de l'avoir cherché, il émanait de lui un sens moral, un sérieux auprès duquel tout ce qui n'y atteignait pas paraissait indigne d'un être humain raisonnable. Il était prêt à reconnaître les excès de son propre camp et l'insuffisance de ses chefs, mais il laissa l'impression que, malgré les risques que comportait le socialisme, il n'y avait pas d'autre solution pour tenter d'améliorer le sort de l'humanité.

William était nerveux. Une attaque d'une logique chirurgicale contre la position politique de ses adversaires serait impuissante face au discours persuasif et courtois de Cohen. Mais il était impossible, cependant, de rivaliser avec lui au nom de l'espérance et de la foi en l'humanité. William commença par réfuter quelques-unes des accusations de Crosby, puis il s'attaqua aux arguments de Cohen en proclamant sa propre foi dans la société américaine, capable de produire les meilleurs résultats par la libre concurrence, intellectuelle et économique. Il eut l'impression d'avoir bien joué la défensive, mais sans plus, et se rassit, à peu près certain d'avoir été battu par Cohen. C'était au tour de Crosby de reprendre la parole. Il fut violent dès le début, comme s'il s'attaquait maintenant non seulement à William et à Matthew, mais aussi bien à Cohen. Il demanda aux auditeurs s'ils reconnaissaient un ennemi du peuple parmi eux ce soir. Il promena son regard tout autour de la salle pendant plusieurs longues secondes, laissant peser sur l'assistance un silence gêné, tandis que ses partisans examinaient leurs souliers. Puis il se pencha en avant et rugit :

— Il est là devant vous. Il a pris la parole parmi vous. Il s'appelle William Lowell Kane. (Brandissant une main dans la direction de William, mais sans le regarder, il hurla) Sa banque possède des mines où les travailleurs meurent pour donner aux propriétaires un million de dollars de plus de bénéfices annuels. Sa banque soutient les dictatures d'Amérique latine, sanglantes et corrompues. Sa banque paie le Congrès américain pour qu'il écrase les petits agriculteurs. Sa banque...

La tirade dura plusieurs minutes. William gardait un silence glacial, prenant de loin en loin une note sur son bloc jaune. Quelques auditeurs s'étaient mis à crier :

— Non ! Non !

Les fidèles partisans de Crosby criaient de leur côté. Les responsables de la séance commençaient à trahir de la nervosité.

Crosby arrivait au bout de son temps de parole. Levant le poing, il dit :

— Messieurs, j'affirme qu'à cinquante mètres de cette salle se

trouve la solution des difficultés que connaît l'Amérique : la bibliothèque Widener, la plus grande bibliothèque privée du monde. De pauvres intellectuels immigrés y côtoient les Américains les plus cultivés pour augmenter le savoir et la prospérité du monde. Pourquoi cette bibliothèque existe-t-elle? Parce qu'un riche play-boy a eu la malchance, voilà seize ans, d'embarquer pour une croisière de loisirs sur un navire appelé le Titanic. Mesdames et messieurs, il faudra que le peuple américain donne à chaque membre de la classe dirigeante un billet à bord du Titanic du capitalisme, pour que la fortune amassée sur ce continent soit libérée et mise au service de la liberté, de l'égalité et du progrès.

En écoutant le discours de Crosby, Matthew éprouva tour à tour de l'optimisme : c'était maladroit, la victoire reviendrait à son camp; puis de la gêne devant le comportement de son adversaire; enfin de la colère devant l'allusion au Titanic. Il n'avait pas la moindre idée de la façon dont William répondrait à cette provocation.

Lorsque le silence fut à peu près revenu, le président du débat se dirigea vers le pupitre et annonça :

— M. William Lowell Kane.

William monta sur l'estrade et regarda l'assistance. Un murmure d'attente courut dans la salle.

— J'estime que les opinions exprimées par M. Crosby ne méritent pas de réponse.

Il se rassit. Il y eut un instant de silence étonné, puis de vifs applaudissements.

Le président revint sur l'estrade, manifestement hésitant. Une voix s'élevant derrière lui mit fin à la tension

— Puis-je demander à M. Kane s'il accepte de me céder son temps de réponse ?

C'était Thaddeus Cohen.

William fit signe qu'il acceptait.

Cohen s'approcha du pupitre.

— Pendant longtemps, déclara-t-il, on a eu raison de dire que le plus grand obstacle au succès du socialisme démocratique aux Etats-Unis était l'extrémisme de certains de ses alliés. Rien ne pouvait mieux illustrer ce regrettable état de fait que le discours de ce soir de mon coéquipier. Le penchant à nuire à la cause progressiste en réclamant l'extermination physique de ses opposants pourrait se comprendre de la part d'un immigrant aux premières lignes de son combat, durci par des batailles plus rudes à l'étranger que chez nous. En Amérique, c'est navrant et c'est inexcusable. En mon propre nom, je présente mes excuses à M. Kane.

Cette fois, les applaudissements éclatèrent instantanément. L'assistance à peu près unanime était debout.

William se leva pour aller serrer la main de Thaddeus Cohen. Ni l'un ni l'autre ne fut étonné que le vote donne à William et à Matthew une majorité de cent cinquante voix. La réunion était terminée. Les spectateurs se retrouvèrent sur les allées couvertes de neige, avant de marcher au beau milieu de la rue en discutant à voix haute avec animation.

William insista pour que Thaddeus Cohen accepte de prendre un verre avec Matthew et lui. Ils traversèrent ensemble Massachusetts Avenue, trouvant leur chemin avec peine sous une averse de neige, et s'arrêtèrent devant une grande porte noire presque exactement en face de Boylston Hall. William l'ouvrit avec sa clé et tous trois entrèrent dans le vestibule.

Avant que la porte ne se referme derrière eux, Thaddeus Cohen dit :

— Je ne crois pas que je vais être très bien reçu ici.

William parut surpris un instant.

— Allons donc! Vous êtes mon invité!

Matthew lança à son ami un regard d'avertissement mais il vit bien que William était décidé.

Ils montèrent l'escalier et pénétrèrent dans une vaste pièce, meublée non pas luxueusement mais confortablement, où une douzaine de jeunes gens étaient assis dans des fauteuils ou debout, par petits groupes de deux ou trois. Dès que William apparut à la porte, des félicitations fusèrent :

— Tu as été formidable, William! C'est exactement comme ça qu'il faut traiter ces gens-là.

— C'est un triomphe, pourfendeur de bolcheviks!

Thaddeus Cohen restait en arrière, à moitié dans l'ombre, mais William ne l'avait pas oublié.

— Messieurs, permettez-moi de vous présenter mon estimable adversaire, M. Thaddeus Cohen.

Cohen fit un pas en avant hésitant. Il se fit un silence total. Plusieurs têtes se tournèrent, comme pour contempler dans la cour les ormes aux branches courbées sous le poids de la neige fraîche.

Finalement, on entendit craquer une latte du parquet : un des jeunes gens sortait par une autre porte. Puis il y eut un autre départ. Sans hâte, sans accord apparent, tous les présents se retiraient. Le dernier considéra longuement William avant de tourner lui aussi les talons.

Matthew regardait ses deux compagnons d'un air déconfit. Thaddeus Cohen avait rougi légèrement et, immobile, baissait la tête. William serrait les lèvres, saisi de la même colère froide qu'il avait montrée lorsque Crosby avait évoqué le Titanic.

Matthew toucha le bras de son ami.

— Allons-nous-en, commanda-t-il.

Tous trois se retrouvèrent dans l'appartement de William et burent un verre en silence.

Quand William se réveilla le lendemain matin, une enveloppe était glissée sous sa porte. Elle contenait une courte note, du président du Porcellian Club, espérant « que l'incident de la veille, qu'il était préférable d'oublier, ne se reproduirait plus ».

A l'heure du déjeuner, le président avait reçu deux lettres de démission.

Après des mois de longues journées studieuses, William et Matthew se trouvèrent presque prêts — personne ne se sent jamais tout à fait prêt — pour leurs examens de fin d'études. Pendant six jours, ils répondirent à des questions et noircirent des feuilles et des feuilles de papier, après quoi ils attendirent. Ce ne fut pas en vain car ils furent reçus l'un et l'autre et quittèrent l'université avec le diplôme de Harvard en juin 1928.

Une semaine plus tard, on annonça que le prix de mathématiques du président était décerné à William. Ce dernier regretta que son père n'assistât pas à la cérémonie. Matthew avait réussi à obtenir un « C », une note honorable, ce qui le soulagea beaucoup sans étonner personne. Ni l'un ni l'autre n'avait l'intention de poursuivre ses études. Ils voulaient entrer dans la vie active le plus tôt possible.

Le compte en banque de William à New York avait franchi la barre du million de dollars une semaine avant sa sortie de Harvard. C'est alors qu'il discuta plus en détail avec Matthew son plan à long terme pour prendre en main la banque Lester en la fusionnant avec la Kane et Cabot.

Matthew fut enthousiasmé par cette idée et avoua :

— C'est à peu près la seule solution pour que je fasse fructifier ce que mon père me laissera sûrement à sa mort.

Le jour de la remise officielle des diplômes, Alan Lloyd, qui était dans sa soixantième année, vint à Harvard. Après la cérémonie, William emmena son invité prendre le thé sur la place. Alan regarda le grand jeune homme avec affection.

— Et que comptez-vous faire maintenant que vous avez quitté Harvard ?

— Je vais entrer à la banque Lester à New York pour y apprendre le métier avant de revenir à la Kane et Cabot d'ici à quelques années.

— Mais vous avez vécu à la banque Lester depuis l'âge de douze ans, William. Pourquoi ne pas venir chez nous directement, dès maintenant? Nous pourrions vous nommer au conseil tout de suite.

William ne répondit pas. La proposition d'Alan Lloyd était totalement inattendue. Malgré toute son ambition, l'idée ne l'avait jamais effleuré qu'on pourrait lui proposer d'être à la direction de la

banque avant vingt-cinq ans, l'âge auquel son père avait eu cet honneur.

Alan Lloyd attendait sa réponse. Comme elle ne venait pas, il observa :

— C'est bien la première fois que je vois quelque chose vous rendre muet.

— Mais je n'aurais jamais pensé que vous me demanderiez d'entrer au conseil de la banque avant vingt-cinq ans. Mon père...

— Il est vrai que votre père a été élu à l'âge de vingt-cinq ans. Mais ce n'est pas une raison pour vous en empêcher avant cet âge, si les autres membres en sont d'accord, ce qui, je le sais, est le cas. En outre, j'ai des raisons personnelles de souhaiter vous voir parmi nous le plus tôt possible. Quand je prendrai ma retraite de la banque, dans cinq ans, il faudra que nous soyons sûrs d'élire un bon président. Vous serez mieux placé pour avoir une influence utile à ce moment-là si vous travaillez à la Kane et Cabot depuis cinq ans plutôt que comme cadre supérieur à la Lester. Eh bien, mon garçon, voulez-vous entrer au conseil?

C'était la deuxième fois de la journée que William regrettait que son père ne fût plus là.

— J'accepte très volontiers, monsieur, dit-il.

Alan le regarda :

— C'est la première fois que vous m'appellez monsieur depuis notre partie de golf. Il va falloir que je vous surveille de très près.

William sourit.

— Bien, fit Alan Lloyd. La question est réglée. Vous serez chargé des investissements, sous l'autorité directe de Tony Simmons.

— Est-ce que je peux choisir mon adjoint ?

Alan Lloyd le regarda :

— Matthew Lester, je suppose?

— Oui.

— Non. Je ne veux pas qu'il fasse dans notre banque ce que vous aviez l'intention de faire dans la leur. Thomas Cohen aurait dû vous apprendre cela.

William ne répondit pas, mais ce fut la dernière fois qu'il sous-estima Alan Lloyd.

Charles Lester rit beaucoup lorsque William lui répéta la conversation mot pour mot.

— Je regrette que vous ne veniez pas chez nous, même à titre d'espion, conclut-il aimablement. Mais je suis bien certain que vous finirez par y venir tôt ou tard, à un titre ou à un autre.

Lorsqu'il prit ses fonctions à la Kane et Cabot en septembre 1928, William eut, pour la première fois de sa vie, l'impression de faire quelque chose de vraiment utile. Il commença sa carrière dans un modeste bureau à panneaux de chêne à côté de celui de Tony Simmons, le directeur financier. Dès la semaine de son arrivée, il comprit que Tony Simmons espérait succéder à Alan Lloyd comme président de la banque.

La totalité du programme d'investissements était sous sa responsabilité. Il confia à William certaines de ses fonctions, en particulier les investissements privés dans les petites sociétés, l'immobilier rural et toutes les entreprises où la banque pouvait agir comme maître d'œuvre. Entre autres responsabilités officielles, William était chargé de fournir un rapport mensuel sur les investissements qu'il recommandait, lors d'une réunion plénière du conseil. Les quatorze membres du conseil se réunissaient une fois par mois dans une salle aux panneaux de chêne plus grande, dominée aux deux extrémités par deux portraits, celui du père de William et celui de son grand-père. William n'avait jamais connu son grand-père, mais il avait toujours été convaincu que c'était un « sacré bonhomme », pour avoir épousé la grand-mère Kane. Il restait largement assez de place sur les murs pour son propre portrait.

William manifesta beaucoup de prudence pendant ses premiers mois à la banque, et ses collègues ainsi que les autres membres du conseil apprirent bientôt à respecter son jugement et à suivre ses recommandations, à de rares exceptions près. Il se trouva que les conseils qu'ils rejetèrent furent parmi les meilleurs que William eût jamais donnés. La première fois, un certain M. Mayer demandait un prêt à la banque pour se lancer dans les « fils parlants » mais le conseil refusa d'imaginer un avenir à cette idée. Une autre fois, ce fut un certain M. Paley qui vint proposer à William un plan ambitieux pour United, le réseau de radio. Alan Lloyd, qui avait à peu près le même respect pour la télégraphie que pour la télépathie, refusa de s'y intéresser un seul instant. Le conseil lui donna raison. Louis B. Mayer créa par la suite la Metro-Goldwyn, et William Paley la société qui allait devenir C.B.S., l'énorme Columbia Broadcasting System. William, se fiant à son seul jugement, finança les deux hommes avec l'argent de son héritage et, comme son père, n'informa jamais les bénéficiaires de son placement.

L'un des aspects les moins agréables de la tâche quotidienne de William étaient les liquidations et les faillites de clients qui avaient

emprunté de grosses sommes à la banque et s'étaient trouvés par la suite dans l'incapacité de rembourser. William n'était pas naturellement un tendre, comme Henry Osborne l'avait appris à ses dépens, mais obliger de vieux clients respectables à liquider leurs titres, et même à vendre leurs maisons l'empêchait parfois de dormir. William apprit très vite que ces clients se classaient en deux catégories : ceux qui considéraient la faillite comme un aspect normal des affaires et ceux à qui le mot faisait horreur, et qui passaient le reste de leur vie à rembourser leurs dettes jusqu'au dernier sou. William trouva naturel de se montrer dur avec les premiers, et presque toujours beaucoup plus accommodant avec les seconds, avec l'approbation bougonne de Tony Simmons.

C'est dans un cas de ce genre que William viola l'une des règles d'or de la banque et intervint personnellement dans les affaires d'un client. Elle s'appelait Katherine Brookes et son mari, Max Brookes, avait emprunté un million de dollars à la Kane et Cabot pour le placer dans le boom immobilier de Floride en 1925, investissement que William n'eût jamais approuvé s'il avait été à la banque à l'époque. Max Brookes, d'autre part, avait été une sorte de héros intrépide dans le Massachusetts : l'un des premiers aérostiers et aviateurs, ami intime de Charles Lindbergh par-dessus le marché. La mort tragique de Max Brookes, aux commandes de son avion qui percuta un arbre à l'altitude de trois mètres au-dessus du sol, une centaine de mètres après le décollage, fut présentée à la une de tous les journaux américains comme un deuil national.

William, au nom de la banque, prit immédiatement en charge tous ses biens, qui étaient déjà dépassés par le passif, et réalisa le tout pour essayer de réduire les pertes de la banque. Il vendit tous les terrains de Floride, à l'exception d'un petit hectare sur lequel se trouvait la maison de famille. La banque perdait encore plus de trois cent mille dollars. Certains membres du conseil critiquèrent quelque peu la décision, prise à chaud par William, de vendre la terre, décision que Tony Simmons n'avait pas approuvée. William fit inscrire au procès-verbal le désaccord de Tony Simmons et, quelques mois plus tard, fut en mesure de montrer qu'en gardant les terrains en question la banque eût perdu plus que le million de son prêt initial. Cette preuve de son jugement ne rendit pas William excessivement sympathique à Simmons, mais le reste du conseil prit dès lors conscience de son exceptionnelle perspicacité.

Lorsqu'il eut liquidé tout ce que la banque détenait au nom de Max Brookes, il s'intéressa à Mme Brookes, qui avait donné personnellement son aval pour les dettes de son mari défunt.

William s'efforçait toujours de s'assurer cette garantie pour tous les prêts accordés par la banque, mais ce n'était pas une procédure qu'il

recommandait à ses amis, si grande que fût leur confiance dans leur entreprise, l'échec causant presque toujours de graves difficultés au donneur d'aval.

William écrivit à Mme Brookes une lettre officielle lui proposant de venir le voir pour étudier la situation. Il avait lu consciencieusement le dossier Brookes. Il savait qu'elle n'avait que vingt-deux ans, qu'elle était fille d'Andrew Higginson, le chef d'une vieille famille de Boston, et qu'elle avait une solide fortune personnelle. Il n'était pas enchanté de lui conseiller de la mettre à la disposition de la banque, mais Tony Simmons et lui, pour une fois, étaient d'accord sur la décision à prendre. Il se préparait donc à une entrevue désagréable.

Ce que William n'avait pas prévu, c'était Katherine Brookes elle-même. Toute sa vie, il garderait le souvenir, dans les moindres détails, des événements de ce matin-là. Il avait eu un échange de mots assez vifs avec Tony Simmons à propos d'un investissement important dans le cuivre et l'étain qu'il avait l'intention de recommander au conseil. L'industrie avait des besoins croissants de ces deux métaux et William était certain qu'une pénurie mondiale allait en résulter. Tony Simmons n'était pas d'accord. Il insistait pour que la banque investisse davantage à la Bourse et William ne pensait guère qu'à ce problème lorsque sa secrétaire introduisit Mme Brookes dans son bureau.

D'une esquisse de sourire, elle balaya le cuivre et l'étain et toutes les autres pénuries mondiales. Avant qu'elle n'eût eu le temps de s'asseoir, il avait fait le tour de son bureau pour lui avancer le fauteuil, simplement pour s'assurer qu'elle n'allait pas se dissiper à son approche comme un mirage. Il n'avait jamais encore rencontré une femme qu'il eût trouvée même à moitié aussi ravissante que Katherine Brookes. Ses longs cheveux blonds lui tombaient en boucles capricieuses jusqu'aux épaules, avec de petites mèches s'échappant comme par miracle de son chapeau pour friser sur ses tempes. Elle avait beau être en deuil, elle ne perdait rien de sa beauté. Sa silhouette mince, la finesse de ses attaches garantissait qu'elle serait ravissante à tous les âges de sa vie. Elle posait d'immenses yeux bruns sur William, manifestement dans l'attente anxieuse de ce qu'il allait dire.

William s'efforça de retrouver son ton professionnel :

— Puis-je vous dire, madame, combien je regrette la mort de Max Brookes et la nécessité où je me suis trouvé de vous demander de venir à la banque ce matin ?

Il y avait dans cette seule phrase deux mensonges, qui eussent encore été la vérité cinq minutes plus tôt. Il attendit qu'elle parle.

— Merci, monsieur, fit-elle, d'une voix douce et un peu grave. Je connais mes obligations envers votre banque et je tiens à vous assurer que je ferai l'impossible pour les remplir.

William ne répondit rien, espérant qu'elle allait continuer de parler. Comme elle se taisait, il résuma les dispositions qu'il avait prises concernant l'héritage de Max Brookes. Elle écoutait, les yeux baissés.

— Cela dit, madame, vous avez donné votre aval pour l'emprunt de Max Brookes, ce qui nous amène à la question de vos avoirs personnels. (Il consulta le dossier.) Vous avez environ quatre-vingt mille dollars en placements divers. De l'argent qui vous vient, je crois, de votre propre famille. Et dix-sept mille quatre cent cinquante-six dollars à votre compte personnel.

Elle leva les yeux :

— Vous avez une remarquable connaissance de ma situation financière, monsieur. Il convient cependant d'y ajouter Buckhurst Park, notre maison de Floride, qui était au nom de Max, et quelques bijoux de valeur qui m'appartiennent en propre. J'estime que je peux réaliser les trois cent mille dollars qui vous reviennent encore, et j'ai pris des dispositions pour que tout soit terminé le plus tôt possible.

Sa voix tremblait imperceptiblement. William la regardait avec admiration.

— Madame, déclara-t-il, notre banque n'a pas l'intention de vous dépouiller de vos derniers biens. Avec votre accord, nous voudrions vendre vos actions et vos obligations. Tout le reste, que vous venez de mentionner, y compris la maison, nous considérons que vous devez le conserver.

Elle hésita :

— Je vous remercie de votre générosité, monsieur. Mais je ne tiens pas à rester l'obligée de votre banque, et je veux que le nom de mon mari demeure sans tache. (Là encore, sa voix trembla très légèrement, d'un tremblement bien contenu.) D'ailleurs, j'ai décidé de vendre la maison de Floride pour revenir chez mes parents le plus tôt possible.

Le poulx de William s'accéléra en apprenant qu'elle allait revenir à Boston.

— Dans ce cas, nous pourrions peut-être nous mettre d'accord sur les formalités de la vente.

— Nous pouvons le faire tout de suite, dit-elle nettement. La totalité de la somme doit vous revenir.

William cherchait à obtenir un autre rendez-vous.

— Ne prenons pas de décision précipitée. Je crois qu'il serait sage que je consulte mes collègues pour vous en reparler par la suite.

Elle eut un léger haussement d'épaules.

— A votre gré. L'argent ne m'intéresse guère, de toute façon. Et je ne veux pas vous causer le moindre ennui.

William cligna des yeux.

— Je dois avouer, madame, que j'ai été surpris de votre largeur de

vues. Permettez-moi au moins d'avoir le plaisir de vous inviter à déjeuner.

Elle sourit pour la première fois, faisant apparaître une fossette inattendue sur la joue droite. William en fut ébloui et s'efforça de la faire reparaître pendant tout un long déjeuner au Ritz. Quand il revint à son bureau, il était 3 heures largement passées.

— Le déjeuner s'est prolongé, William, observa Tony Simmons.

— Oui. L'affaire Brookes était finalement plus compliquée que je ne l'avais cru.

— Je l'avais trouvée assez simple quand j'avais consulté le dossier. Mme Brookes ne se plaint pas de notre proposition, n'est-ce pas ? J'avais l'impression que nous nous montrions assez généreux.

— C'est également son avis. Il a fallu que je la convainque de ne pas se dépouiller jusqu'à son dernier dollar pour gonfler nos réserves.

Tony Simmons le regarda.

— Ce n'est pas du tout le William que nous connaissons tous et que nous apprécions tant. Enfin, jamais l'occasion n'a été meilleure pour la banque de se montrer magnanime.

William fit la grimace. Depuis le jour de son arrivée, Tony Simmons et lui étaient en désaccord croissant sur l'évolution de la Bourse. L'indice Dow-Jones n'avait cessé de monter depuis l'élection de Herbert Hoover à la Maison-Blanche en novembre 1928. Dix jours plus tard seulement, la Bourse de New York avait même battu tous ses records avec plus de six millions de titres échangés dans la journée. Mais William était persuadé que la hausse, alimentée par le gros apport d'argent venu de l'industrie automobile, allait amener une inflation des prix qui provoquerait une instabilité. Tony Simmons, au contraire, était convaincu que le boom allait se poursuivre, de sorte que, lorsque William recommandait la prudence au conseil, il était régulièrement mis en minorité. Cependant, pour l'argent de son héritage, il était libre de suivre son intuition, et il se mit à investir des sommes considérables en terrains, en or, en matières premières et même en toiles d'impressionnistes soigneusement sélectionnées, ne laissant que cinquante pour cent de ses disponibilités en Bourse.

Lorsque la Fédéral Reserve Bank décida de ne pas réescompter aux banques les prêts qu'elles accordaient à leurs clients dans une intention purement spéculative, William considéra qu'on venait d'enfoncer le premier clou dans le cercueil de la spéculation. Il révisa aussitôt le programme de prêts de la banque et estima que la Kane et Cabot en avait accordé pour plus de vingt-six millions de dollars. Il demanda à Tony Simmons de faire rentrer ces capitaux, certain qu'avec une telle réglementation les cours de la Bourse tomberaient inévitablement à long terme. Ils faillirent en venir aux mains à la réunion mensuelle du conseil, qui vota contre William par douze voix

contre deux.

Le 21 mars 1929, Blair et Compagnie annonça sa fusion avec la Bank of America, la troisième d'une série de fusions de ce genre, qui semblaient promettre encore des jours meilleurs. Le 25 mars, Tony Simmons envoya à William une note lui faisant observer que la Bourse venait encore de battre un record absolu, et il décida de placer encore davantage de fonds de la banque à la Bourse. A cette époque, William avait redistribué son capital, n'en laissant que vingt-cinq pour cent à la Bourse, décision qui lui avait coûté déjà plus de deux millions de dollars... et une observation inquiète d'Alan Lloyd :

— Je forme des vœux pour que vous sachiez ce que vous faites, William.

— Ecoutez, Alan, j'ai gagné en Bourse depuis l'âge de quatorze ans et toujours en précédant la tendance.

Mais les cours continuèrent de monter pendant tout l'été de 1929 et William lui-même cessa de vendre, se demandant si Tony Simmons n'avait pas finalement raison.

La date de la retraite d'Alan Lloyd approchait et l'intention de Tony Simmons de lui succéder prenait de plus en plus l'allure d'un fait accompli. Cette perspective troublait William, qui trouvait la forme d'esprit de Simmons beaucoup trop conventionnelle. Il avait toujours un temps de retard sur le marché, ce qui est tout à fait souhaitable dans les années de hausse quand tout va bien, mais peut être dangereux pour une banque dans des époques moins fastes, où la concurrence est plus rude. Un investisseur avisé, pensait William, ne suit pas la meute mais la précède à chaque tournant. William avait déjà décidé qu'il restait dangereux de faire de nouveaux placements en Bourse, alors que Tony Simmons était persuadé que l'Amérique entrait dans l'âge d'or.

L'autre problème de William était simplement que Tony Simmons n'avait que trente-neuf ans, ce qui signifiait que William ne pouvait espérer devenir président de la Kane et Cabot avant au moins vingt-six ans. Ce qui ne correspondait guère avec ce qu'on appelait à Harvard un « plan de carrière ».

Cependant, l'image de Katherine Brookes demeurait très claire dans son esprit. Il lui écrivait le plus souvent possible à propos de la vente de ses titres : des lettres officielles, dactylographiées, qui ne lui amenaient que des réponses tout aussi officielles, bien que manuscrites. Elle devait penser qu'il était le banquier le plus consciencieux du monde. Si elle avait su que son dossier devenait le plus épais de tous ceux de William, elle eût songé à cela — ou du moins à lui — avec plus d'attention. Au début de l'automne, elle écrivit pour lui dire qu'elle avait trouvé un preneur sérieux pour la propriété de Floride. William lui écrivit pour lui demander si elle lui

permettait de négocier les conditions de la vente au nom de la banque, et elle accepta.

Il descendit en Floride au début de septembre 1929. Mme Brookes vint l'attendre à la gare et il fut stupéfait de découvrir à quel point elle était plus belle encore que dans sa mémoire. Un vent léger collait sa robe noire contre son corps, lui faisant une silhouette telle que tous les hommes, sauf William, ne se contentaient pas d'un seul regard. Les yeux de William, eux, ne la quittaient jamais...

Elle était toujours en deuil et son comportement envers lui était si réservé, si convenable, que tout d'abord William désespéra d'éveiller en elle le moindre intérêt. Il fit traîner le plus longtemps qu'il put les négociations avec l'agriculteur qui achetait Buckhurst Park, et persuada Katherine Brookes d'accepter un tiers du prix de vente, la banque en gardant les deux tiers. Finalement, tous les documents officiels une fois signés, il ne trouva plus aucun prétexte pour ne pas rentrer à Boston. Il l'invita donc à dîner à son hôtel, décidé à lui avouer une partie de ses sentiments pour elle. Elle le prit par surprise, et ce n'était pas la première fois. Avant qu'il n'eût abordé la question, elle lui demanda, en tournant son verre dans sa main et sans le regarder, s'il accepterait de rester quelques jours de plus à Buckhurst Park.

— Ce seraient des vacances pour nous deux, en quelque sorte, remarqua-t-elle en rougissant un peu. (Comme William ne répondait pas, elle finit par trouver le courage de poursuivre) Je sais bien que c'est un peu bizarre, mais il faut me comprendre. J'ai été tellement seule... Ce qui est extraordinaire, c'est que j'ai vraiment été plus heureuse pendant cette dernière semaine avec vous que depuis je ne sais combien de temps. (Elle rougit encore, puis) Je me suis bien mal exprimée. Qu'allez-vous penser de moi ?

Le cœur de William se mit à battre plus vite.

— Il y a neuf mois, Kate, que j'essaie de vous dire des choses au moins aussi graves.

— Alors, vous restez quelques jours, William ?

— Bien sûr, Kate, je reste.

Le soir même, elle l'installa dans la grande chambre d'amis de Buckhurst Park. Par la suite, William garderait de ces quelques jours le souvenir doré d'un entracte dans sa vie. Ils montèrent à cheval ensemble, et elle sautait mieux que lui. Ils nagèrent ensemble, et elle était plus rapide que lui. Ils marchèrent ensemble et il se fatigua avant elle. De sorte qu'il chercha sa revanche au poker et lui gagna en trois heures et demie un million de dollars par heure.

— Vous acceptez un chèque ? demanda-t-elle noblement.

— Vous oubliez que je connais l'état de vos finances, madame Brookes. Mais j'ai une proposition à vous faire : la partie continue

jusqu'à ce que vous ayez tout regagné.

— Il peut y en avoir pour des années!

— J'attendrai.

Il se mit à lui raconter des détails de sa vie qu'il avait oubliés depuis longtemps, il parla de questions qu'il avait à peine abordées avec Matthew, de son père, de son amour pour sa mère, de sa haine aveugle pour Henry Osborne, de ses ambitions pour la Kane et Cabot. De son côté, elle lui parla de son enfance à Boston, de son école en Virginie, et de son mariage, toute jeune, avec Max Brookes.

Cinq jours plus tard, elle l'accompagna à la gare et il l'embrassa pour la première fois.

— Kate, je vais vous dire quelque chose de très présomptueux. J'espère qu'un jour vous aurez pour moi des sentiments plus profonds que ceux que vous aviez pour Max.

— C'est déjà presque fait, répondit-elle tranquillement.

William la regarda gravement.

— Ne disparaïssez pas de ma vie encore une fois pendant neuf mois.

— Je ne peux pas. Vous avez vendu ma maison !

En rentrant à Boston, William se sentit plus calme et plus heureux que jamais depuis la mort de son père. Il rédigea le brouillon de son rapport sur la vente de Buckhurst Park sans pouvoir écarter de son esprit Kate et les cinq derniers jours. Juste avant que le train n'entre en gare à South Station, il griffonna un mot de son écriture précise mais illisible :

« Kate, voilà que vous me manquez déjà. Et il n'y a que quelques heures. Ecrivez-moi s'il vous plaît pour me dire quand vous venez à Boston. Moi, je vais retourner à la banque et m'apercevoir que je peux m'empêcher de penser à vous pendant de longues périodes (de cinq minutes à un quart d'heure) sans interruption.

Tendresse, William. »

Il venait de mettre l'enveloppe dans la boîte de Charles Street lorsqu'il cessa totalement de penser à Kate. Un petit vendeur de journaux criait :

— Wall Street s'écroule!

William prit le journal et parcourut rapidement l'article de tête. La Bourse était tombée du jour au lendemain. Certains financiers considéraient qu'il ne s'agissait que d'un simple rajustement. William, lui, y vit le début du raz de marée qu'il prédisait depuis des mois. Il se hâta de retourner à la banque et alla tout de suite chez le président.

— Je suis sûr que la Bourse va finir par se stabiliser, déclara Alan Lloyd d'un ton rassurant.

— Jamais! Riposta William. La Bourse est surchargée. Surchargée de petits investisseurs qui espéraient des bénéfices rapides et qui vont

évidemment paniquer. Vous ne voyez donc pas que le ballon va éclater? Je vais tout vendre. D'ici à la fin de l'année, la Bourse sera à zéro et je vous avais prévenu en février, Alan.

— Je ne suis toujours pas d'accord avec vous, William, mais je vais convoquer le conseil pour demain, pour discuter votre point de vue plus en détail.

De retour dans son bureau, William décrocha l'interphone :

— Alan, j'ai oublié de vous dire que j'ai rencontré la fille que je vais épouser.

— Elle est au courant ? demanda Alan.

— Non.

— Je vois que votre mariage va ressembler beaucoup à votre carrière dans la banque, William. Les principaux intéressés ne seront informés qu'une fois votre décision prise.

William se mit à rire, décrocha l'autre téléphone et donna l'ordre de vendre immédiatement ses principales valeurs et d'encaisser en espèces. Tony Simmons venait d'entrer et, debout dans l'embrasure de la porte, regardait William comme si celui-ci était devenu complètement fou.

— Vous risquez de perdre votre chemise du jour au lendemain en vendant toutes ces actions dans l'état actuel du marché.

— Je perdrai bien davantage si je ne les vends pas, répliqua William.

La perte qu'il allait faire pendant la semaine suivante — plus d'un million de dollars — eût secoué tout homme moins sûr de lui.

Au conseil d'administration du lendemain, sa proposition de liquidation des valeurs de la banque fut rejetée par huit voix contre six. Tony Simmons convainquit le conseil qu'il serait déraisonnable de ne pas tenir encore un peu. La seule petite victoire de William fut de persuader ses collègues que la banque ne devait plus acheter.

La Bourse monta un peu ce jour-là, ce qui donna à William l'occasion de vendre encore quelques-unes de ses valeurs. A la fin de la semaine, l'indice ayant monté constamment pendant quatre jours de suite, William commença à se demander s'il n'avait pas été trop loin, mais toute son expérience et son instinct l'assuraient qu'il avait pris la bonne décision. Alan Lloyd ne disait rien. L'argent que William perdait était le sien, et Alan voyait venir avec impatience une retraite paisible.

Le 22 octobre, la Bourse enregistra de nouveau une forte baisse et William demanda encore à Alan Lloyd de se retirer pendant qu'il en était temps. Cette fois, Alan l'entendit et lui permit de donner l'ordre de vendre l'essentiel des valeurs de la banque. Le lendemain, la baisse s'accrut avec une avalanche de ventes, et peu importaient dès lors les titres que la banque essayait de liquider car il n'y avait plus d'acheteurs. Les petits porteurs se bousculaient pour vendre et la

panique était telle que les printers ne pouvaient plus suivre le rythme fou des transactions. Ce n'est qu'à l'ouverture, le lendemain matin, après que les boursiers eurent travaillé toute la nuit, qu'on mesura les pertes de la veille.

Alan Lloyd eut une conversation au téléphone avec J. P. Morgan, le fils du parrain de William, et accepta que la Kane et Cabot forme, avec d'autres banques, un groupe qui allait s'efforcer d'enrayer la catastrophe qui touchait les principaux titres cotés. William ne désapprouva pas cette politique, estimant que, si un effort commun était tenté, la Kane et Cabot devait y participer. Si cette tentative réussissait, toutes les banques s'en trouveraient évidemment mieux. Richard Whitney, le vice-président de la Bourse de New York, et le représentant du groupe que la banque Morgan avait créé, achetèrent le lendemain à la Bourse pour trente millions de dollars de titres. Les cours commencèrent à être plus soutenus. Douze millions huit cent quatre-vingt-quatorze mille six cent cinquante actions changèrent de mains ce jour-là et, pendant deux jours, le marché resta ferme. Tout le monde, depuis le président Hoover jusqu'à la petite clientèle des courtiers, pensait que le pire était passé.

William avait vendu presque tout son portefeuille personnel et sa perte était proportionnellement beaucoup plus légère que celle de la banque, à qui elle avait coûté plus de trois millions de dollars en quatre jours. Même Tony Simmons avait fini par suivre tous les conseils de William. Le 29 octobre, les cours recommencèrent à tomber. Seize millions six cent dix mille trente titres furent vendus. Dans tout le pays, les banques savaient la vérité : elles étaient désormais insolvables. Si tous leurs clients demandaient des espèces — ou s'ils essayaient tous de récupérer l'argent de leurs prêts, l'ensemble du système bancaire s'effondrerait autour d'eux.

Un conseil tenu le 9 novembre s'ouvrit sur une minute de silence à la mémoire de John J. Riordan, président de la Caisse des dépôts du comté, et membre du conseil de la Kane et Cabot, qui s'était suicidé d'un coup de pistolet chez lui. C'était le onzième suicide dans les milieux bancaires de Boston depuis deux semaines et il s'agissait d'un ami personnel d'Alan Lloyd. Le président annonça ensuite que la Kane et Cabot avait elle-même perdu près de quatre millions de dollars, que le groupe Morgan avait échoué dans sa tentative d'union et que dorénavant chaque banque agirait au mieux de ses propres intérêts. Presque tous les petits investisseurs de la banque étaient ruinés et la plupart des gros avaient des problèmes de trésorerie insolubles. Des foules furieuses se rassemblaient déjà devant les banques, à New York, et les effectifs des gardiens avaient dû être renforcés. Encore une semaine, dit Alan Lloyd, et nous serons tous balayés. Il offrit sa démission, mais les membres du conseil refusèrent d'en entendre

parler. Sa situation n'était pas différente de celle des présidents des autres grandes banques américaines. Tony Simmons offrit lui aussi sa démission mais elle ne fut pas non plus acceptée. Tony n'était plus le successeur probable d'Alan Lloyd, et William garda un silence magnanime. On se mit d'accord sur une solution de compromis : Simmons fut envoyé à Londres, pour diriger les investissements à l'étranger. Il est désormais inoffensif, pensa William, qui fut nommé directeur financier, chargé de tous les investissements de la banque. Il invita aussitôt Matthew Lester à devenir son bras droit, et cette fois, Alan Lloyd ne haussa même pas un sourcil.

Matthew accepta de prendre ses fonctions au début de la nouvelle année, c'est-à-dire aussitôt que son père accepterait de lui rendre sa liberté. Tous deux avaient eu également des problèmes. William dirigea donc seul le service des investissements jusqu'à l'arrivée de Matthew. L'hiver de 1929 fut une période difficile pour lui. Des sociétés, grandes et petites, dirigées par des amis de toujours, firent faillite. Il se demanda même un moment si sa propre banque survivrait.

A Noël, William passa une merveilleuse semaine en Floride avec Kate, à l'aider à emballer tout ce qu'elle possédait pour le ramener à Boston.

— Tout ce que la Kane et Cabot m'a laissé, dit-elle en plaisantant. (Les cadeaux de William remplissaient une caisse à eux seuls et Kate était confuse de tant de générosité.) Que pourriez-vous offrir de son côté une pauvre veuve sans le sou ?

— Vous, répondit William.

William rentra à Boston plein d'optimisme, espérant que sa semaine avec Kate présageait une nouvelle année meilleure. Il s'installa dans l'ancien bureau de Tony Simmons pour lire les journaux, sachant qu'il aurait à présider les deux ou trois liquidations habituelles prévues cette semaine-là. Il demanda à sa secrétaire quel était son premier rendez-vous.

— C'est malheureusement une nouvelle faillite, monsieur, dit-elle.

— Ah oui, je me rappelle! J'ai vu le dossier hier soir. Une affaire bien pénible. A quelle heure est le rendez-vous?

— 10 heures, mais votre visiteur est déjà dans le salon d'attente, monsieur.

— Faites-le entrer. Finissons-en tout de suite.

William rouvrit son dossier pour se rafraîchir la mémoire. Le nom du premier client, un certain Davis Leroy, était rayé et remplacé par celui du visiteur du matin, M. Abel Rosnovski.

William se rappelait avec précision la dernière conversation qu'il avait eue avec M. Rosnovski, et il la regrettait déjà.

Il fallut à Abel à peu près six mois pour mesurer toute l'étendue des problèmes qui se posaient au Richmond Continental et pour comprendre ce qui lui faisait perdre tant d'argent. La conclusion limpide à laquelle il arriva, après douze semaines d'observation attentive pendant lesquelles il laissa le reste du personnel croire qu'il dormait, fut que les bénéfices de l'hôtel étaient tout bonnement volés. Le personnel avait mis au point un système de coulage à une échelle que même Abel n'avait jamais rencontrée auparavant. Mais ce système ne prévoyait pas l'apparition d'un nouveau directeur adjoint qui avait dû jadis voler son pain aux Russes pour survivre. Le premier problème d'Abel consista à ne laisser entrevoir à personne l'étendue de ses découvertes tant qu'il n'aurait pas visité l'hôtel jusque dans ses moindres recoins. Il ne fut pas long à comprendre que chaque service avait peaufiné sa propre méthode de vol.

L'escroquerie commençait à la réception, où les employés n'enregistraient que huit clients sur dix et mettaient dans leur poche les versements des deux autres, ceux qui réglaient leur note en liquide. Le procédé était simple. Mais quiconque eût tenté de l'utiliser au Plaza de New York eût été découvert et mis à la porte sur-le-champ. Le chef de la réception choisissait un couple d'âge mûr qui avait réservé d'un autre Etat et pour une seule nuit. Il s'assurait ensuite que ces clients n'avaient pas de contacts d'affaires à Chicago, et il « oubliait » de les enregistrer. S'ils payaient en espèces le lendemain matin, leur argent était englouti et, comme on ne leur avait pas fait signer le registre, il ne restait aucune trace de leur passage dans l'hôtel. Abel avait toujours pensé que tous les hôtels devraient automatiquement enregistrer chacun de leurs clients. C'était déjà le cas au Plaza.

A la salle à manger, le système était encore plus perfectionné. Bien entendu, l'argent des additions réglées en nature était « avalé » : Abel s'y attendait. Mais il lui fallut un peu plus de temps pour découvrir, en épluchant les additions du restaurant, que la réception veillait à ce que le restaurant ne fit pas d'addition pour les clients qu'on avait « oublié » d'enregistrer. En outre, il existait un système de casse et de réparations imaginaires, de pertes de matériel, de disparitions de denrées, de draps perdus, et même de temps en temps, de matelas égarés. Ayant étudié sérieusement tous les services, en gardant les yeux et les oreilles grands ouverts, Abel arriva à la conclusion qu'au moins la moitié du personnel du Richmond était mêlée au complot et qu'aucun service n'était tout à fait blanc.

A son arrivée au Richmond, Abel s'était demandé pourquoi son

directeur, Desmond Pacey, n'avait pas remarqué ce qui se passait sous son nez depuis si longtemps. Il s'était d'abord dit que Pacey était paresseux et ne prenait pas la peine de donner suite aux réclamations. Abel lui-même mit du temps à comprendre que la paresse apparente du directeur cachait un cerveau bien organisé qui dirigeait toutes les opérations, ce qui expliquait pourquoi elles marchaient si bien. Pacey travaillait au groupe Richmond depuis plus de trente ans. Il avait occupé des postes importants dans tous les hôtels du groupe à une époque ou à une autre, ce qui suscitait, chez Abel, des inquiétudes quant à la rentabilité des autres hôtels. De plus, Pacey était un ami personnel du propriétaire des hôtels, Davis Leroy. Le Richmond de Chicago perdait plus de trente mille dollars par an, une situation qui pouvait s'arranger du jour au lendemain en licenciant la moitié du personnel à commencer par Desmond Pacey. Cela posait un problème, car Davis Leroy avait rarement mis quelqu'un à la porte depuis trente ans. Il vivait avec ses problèmes en espérant que le temps leur apporterait des solutions. Abel avait l'impression que les employés du Richmond volaient tranquillement jusqu'à l'heure de la retraite, qu'ils prenaient à regret.

Abel savait que le seul moyen de rétablir la situation de l'hôtel était d'avoir une explication générale avec Davis Leroy et, au début de 1928, il prit l'express pour Saint-Louis, et de là le Missouri Pacific pour Dallas. Il emportait un rapport de deux cents pages qu'il avait mis trois mois à préparer dans sa petite chambre de l'annexe de l'hôtel. Quand il eut fini de prendre connaissance de ces preuves écrasantes, Davis Leroy regarda Abel avec angoisse :

— Mais ce sont tous des amis! (Tels furent ses premiers mots en refermant le dossier.) Il y en a parmi eux qui travaillent avec moi depuis trente ans. Enfin, il y a toujours un peu de coulage dans le métier, mais vous me dites qu'ils me volent comme dans un bois!

— Et certains, à ce qu'il me semble, depuis trente ans justement, affirma Abel.

— Et que faut-il que je fasse maintenant?

— Je peux arrêter la gangrène si vous liquidez Desmond Pacey et si vous me donnez carte blanche pour vider tous ceux qui ont trempé dans l'escroquerie. On commence demain.

— Je voudrais bien que le problème soit aussi simple, Abel.

— Il est exactement aussi simple. Et si vous ne me laissez pas m'occuper des coupables, je démissionne immédiatement, parce que je ne veux pas travailler dans l'hôtel le plus pourri d'Amérique.

— Ne suffirait-il pas de rétrograder Desmond Pacey, d'en faire un directeur adjoint? Je pourrais vous prendre comme directeur et vous auriez le problème sous votre autorité.

— Jamais ! Pacey est encore à plus de deux ans de la retraite et il

tient bien en main tout le personnel du Richmond. D'ici que je le remette dans le droit chemin, vous serez mort ou en faillite, car je soupçonne que vos autres hôtels sont dirigés avec la même désinvolture. Si vous voulez que les choses rentrent dans l'ordre à Chicago, il faut prendre une décision définitive pour Pacey tout de suite, ici même. Sinon, vous vous coulerez tout seul. C'est à prendre ou à laisser.

— Nous autres Texans, nous avons la réputation de dire franchement ce que nous avons à dire, Abel, mais ce n'est rien à côté de vous. Bon, c'est entendu, je vous donne pleins pouvoirs, dès maintenant. Toutes mes félicitations, vous êtes le nouveau directeur du Richmond de Chicago. Vous allez voir, quand Al Capone apprendra votre arrivée dans sa ville, il va venir prendre sa retraite avec moi dans le calme et la paix des grands espaces du Texas. (Leroy se leva et donna une grande claque sur l'épaule de son nouveau directeur.) Ne me croyez pas ingrat, ajouta-t-il. Vous avez fait du très bon travail à Chicago et dorénavant je vous considère comme mon bras droit. Je vais être franc avec vous, Abel. J'ai fait de si bonnes affaires en Bourse que je n'ai même pas remarqué ce que je perdais avec les hôtels. Dieu merci, j'ai un ami honnête. Passez donc la nuit ici et dînez avec nous.

— Ce serait avec plaisir, monsieur Leroy. Mais je tiens à passer la nuit au Richmond de Dallas, pour des raisons personnelles.

— Vous n'allez saquer personne, Abel ?

— Non, à moins d'y être obligé.

Ce soir-là, Davis Leroy offrit à Abel un dîner merveilleux et un peu trop de whisky, l'hospitalité du Sud, rien de plus, assura-t-il. Il avoua aussi à Abel qu'il cherchait quelqu'un pour diriger le groupe Richmond tout entier afin de pouvoir prendre lui-même un peu de recul.

— Vous êtes sûr qu'un imbécile de Polonais ferait votre affaire ? demanda Abel d'une voix rendue un peu pâteuse par le verre de trop.

— C'est moi qui ai été l'imbécile, Abel. Si vous n'aviez pas si astucieusement démasqué les voleurs, j'aurais peut-être fini par faire faillite. Mais à présent que je connais la vérité, nous allons leur régler leur compte à nous deux, et je vais vous fournir l'occasion de remettre le groupe Richmond sur les rails.

Abel leva son verre d'une main incertaine.

— Je bois à ces perspectives et à notre longue collaboration.

— Allez, mon garçon, et réglez-leur leur compte.

Abel passa la nuit au Richmond de Dallas, sous un faux nom, en précisant volontairement à la réception qu'il ne resterait qu'une nuit. Au matin, il constata qu'on lui préparait sa note en un seul exemplaire et que, lorsqu'il eut réglé en espèces, cet exemplaire unique allait directement dans la corbeille à papiers. Ses soupçons étaient donc

confirmés. Mais il décida de commencer par Chicago. Il faudrait que le reste du groupe attende un peu. Il donna un coup de téléphone à Leroy, pour lui apprendre que la maladie s'étendait au groupe tout entier. Puis Abel rentra comme il était venu. Il vit, par la fenêtre de son wagon, le triste spectacle de la vallée du Mississippi dévastée par les inondations de l'année précédente. Abel pensait aux ravages qu'il allait provoquer à son retour au Richmond de Chicago.

Lorsqu'il arriva, il n'y avait pas de porteur de nuit de service, et il vit un seul employé à la réception. Il décida de leur laisser une nuit de repos avant de leur dire adieu. Un jeune coursier lui ouvrit la grande porte quand il repartit pour l'annexe :

— Vous avez fait bon voyage, monsieur Rosnovski? lui demanda-t-il.

— Oui, merci. Comment ça va, ici?

— Oh, tout est bien calme!

Ça sera sans doute encore plus calme demain à la même heure, pensa Abel, quand tu seras le seul membre du personnel qui restera.

Abel défit sa valise et sonna pour se faire monter une collation. Il attendit une heure. Quand il eut fini son café, il se déshabilla et prit une douche froide en réfléchissant à son plan pour le lendemain. Il avait bien choisi son époque de l'année pour le massacre. Au début de février, l'hôtel n'était occupé qu'à vingt-cinq pour cent environ, et Abel était sûr de pouvoir le faire marcher avec la moitié du personnel. Il se mit au lit, jeta l'oreiller par terre et dormit tranquillement, comme ses employés sans méfiance.

Desmond Pacey, que tout le monde au Richmond appelait Pacey-la-Flemme, avait soixante-deux ans. Il était beaucoup trop gros, ce qui ralentissait ses mouvements sur ses deux petites jambes. Il avait connu les sept ou huit directeurs adjoints qui s'étaient succédé au Richmond. Certains s'étaient montrés gourmands et avaient demandé une part plus importante de son gâteau. D'autres n'avaient rien compris à la marche des affaires. Le Polack, se dit-il, ne sera pas plus malin que les autres. En se dirigeant tout doucement, le lendemain matin, vers le bureau d'Abel pour leur rendez-vous quotidien de 10 heures, Pacey fredonnait à mi-voix. Il était 10 h 17.

— Excusez-moi de vous avoir fait attendre, fit le directeur, avec désinvolture.

Abel ne répondit pas.

— J'ai été retenu à la réception, vous savez ce que c'est.

Abel savait parfaitement ce que « c'était », à la réception. Il ouvrit lentement le tiroir de son bureau et en tira quarante notes d'hôtel froissées, certaines déchirées en quatre ou cinq morceaux, des notes qu'il avait récupérées dans les corbeilles à papiers et les cendriers, les notes des clients qui avaient payé en espèces et n'avaient jamais été

enregistrées. Il observait le gros petit directeur qui essayait de deviner de quoi il s'agissait en les regardant à l'envers. Desmond Pacey n'y arrivait pas tout à fait mais il ne s'inquiétait pas. Si cet imbécile de Polack s'était aperçu de quelque chose, ou bien il prendrait sa part du gâteau, ou il s'en irait, au choix. Pacey se demandait quel pourcentage il allait devoir lui donner. Peut-être une belle chambre à l'hôtel le ferait-il tenir tranquille un certain temps.

— Je vous mets à la porte, monsieur Pacey, et je veux que vous ayez quitté les lieux avant une heure.

Desmond Pacey n'enregistra pas tout à fait ces paroles parce qu'il n'arrivait pas à le croire.

— Qu'est-ce que vous dites? Je n'ai pas bien entendu.

— Mais si ! Je vous mets à la porte.

— Vous n'avez pas le droit! Je suis le directeur et je suis dans le groupe Richmond depuis plus de trente ans. Si quelqu'un met quelqu'un à la porte, c'est moi. Non mais, pour qui vous prenez-vous ?

— Pour le nouveau directeur.

— Le quoi ?

— Le nouveau directeur, répéta Abel. M. Leroy m'a nommé hier et je viens de vous mettre à la porte.

— Pour quel motif?

— Pour escroquerie à grande échelle. (Abel retourna les notes pour que son vis-à-vis, derrière ses lunettes, puisse les voir convenablement.) Tous ces clients ont payé leur note, mais pas un sou n'est arrivé dans les caisses du Richmond, et elles ont toutes un point commun : votre signature.

— Vous n'avez aucune chance de rien prouver.

— Je sais. Votre technique était excellente. Vous pourrez aller l'appliquer ailleurs parce que, pour vous, ici, c'est fini. Il y a un vieux proverbe qui dit : « Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. » Elle vient de se casser et vous êtes licencié.

— Vous n'avez aucune autorité pour me licencier! (La sueur perlait à son front malgré la fraîcheur de ce mois de février.) Davis Leroy est un ami intime et il est le seul à pouvoir me licencier. Vous n'êtes arrivé de New York qu'il y a trois mois. Il ne vous écoutera même plus quand je lui aurai parlé. Je pourrais vous faire jeter dehors d'un seul coup de téléphone.

— Allez-y, invita Abel.

Il décrocha le téléphone et demanda au standard de lui passer Davis Leroy à Dallas. Les deux hommes attendirent en se regardant. La sueur avait maintenant coulé jusqu'au nez de Pacey.

Un instant, Abel se demanda si son nouvel employeur allait tenir bon.

— Bonjour, monsieur Leroy. Ici Abel Rosnovski. Je vous appelle de

Chicago. Je viens de licencier Desmond Pacey et il veut vous dire un mot.

Pacey prit le téléphone d'une main tremblante. Il n'écoula que quelques instants :

— Mais, Davis, je... Qu'est-ce que je pouvais faire?... Je vous jure que ce n'est pas vrai... Il doit y avoir une erreur...

Abel entendit raccrocher.

— Vous avez une heure, monsieur Pacey, dit Abel. Ou bien je transmets ces notes à la police.

— Un moment! Ne nous précipitons pas. (Son ton et son attitude avaient changé d'un seul coup.) On pourrait vous mettre dans le coup. Vous vous feriez un bon petit revenu si nous dirigions l'hôtel tous les deux, et personne ne saurait rien. Vous gagneriez bien plus que comme directeur adjoint et tout le monde sait bien que Davis peut nous payer ça...

— Je ne suis plus le directeur adjoint, monsieur Pacey. Je suis le directeur. Alors, sortez d'ici avant que je ne vous jette dehors.

— Sale Polack! jura l'ex-directeur, qui comprenait qu'il venait de jouer sa dernière carte et qu'il avait perdu. Vous feriez bien de vous méfier parce que vous allez vous faire mettre au pas !

Pacey sortit. Avant le déjeuner, il fut rejoint dans la rue par le premier maître d'hôtel, le chef cuisinier, le chef de l'entretien, le chef de la réception, le chef bagagiste et dix-sept autres membres du personnel du Richmond qu'Abel estimait irrécupérables. L'après-midi, il réunit les employés restants, leur expliqua en détail pourquoi ce qu'il venait de faire était nécessaire et leur assura que leur place n'était pas menacée.

— Mais si je trouve un seul, ajouta Abel, je répète : un seul dollar égaré, l'intéressé sera licencié sur-le-champ sans certificat, sans références. C'est compris?

Personne ne dit mot.

Plusieurs autres membres du personnel quittèrent le Richmond pendant les quelques semaines qui suivirent, lorsqu'ils eurent compris qu'Abel n'avait pas l'intention de poursuivre dans la même voie que Desmond Pacey pour son propre compte, et ils furent rapidement remplacés.

A la fin de mars, Abel avait invité quatre employés du Plaza à le rejoindre au Richmond. Ils avaient trois points communs : ils étaient jeunes, ambitieux et honnêtes. En six mois, il ne restait plus au Richmond que trente-sept des cent dix employés d'origine. A la fin de sa première année, Abel ouvrit un magnum de champagne avec Davis Leroy pour célébrer l'anniversaire. Le Richmond de Chicago avait fait en un an trois mille quatre cent quatre-vingt-huit dollars de bénéfice. C'était peu, mais c'était le premier bénéfice de l'hôtel en trente ans

d'existence. Abel prévoyait plus de vingt-cinq mille dollars de bénéfice en 1929.

Davis Leroy était fort impressionné. Il venait à Chicago une fois par mois et commençait à avoir tout à fait confiance dans le jugement d'Abel. Il en arrivait même à reconnaître que ce qui avait été bon pour le Richmond de Chicago pourrait s'appliquer aux autres hôtels du groupe. Abel voulait que l'hôtel de Chicago soit tout à fait lancé avant d'envisager de toucher aux autres. Leroy approuvait, mais parlait de prendre Abel comme associé s'il réussissait avec les autres hôtels ce qu'il avait fait pour celui de Chicago.

Ils se mirent à aller au base-ball et aux courses ensemble chaque fois que Davis venait à Chicago. Un jour qu'il avait perdu sept cents dollars sans même qu'un seul de ses chevaux ne se soit placé dans les six courses, il baissa les bras et dit, écœuré :

— Pourquoi est-ce que je m'occupe de chevaux, Abel ? Le meilleur pari que j'aie jamais fait, c'est vous.

Mélanie Leroy dînait toujours avec son père lors de ces voyages. Calme, jolie, mince, avec de longues jambes qui attiraient les regards de bien des clients de l'hôtel, elle traitait Abel avec une certaine hauteur qui ne l'encourageait guère dans les aspirations qu'il commençait à formuler, et elle ne lui proposait pas non plus de l'appeler Mélanie au lieu de miss Leroy. Jusqu'au jour où elle découvrit qu'il avait une licence en économie politique de l'université de Columbia et qu'il en savait plus qu'elle sur les lois du marché. Dès lors, elle s'amadoua quelque peu et vint de temps en temps dîner à l'hôtel, seule avec Abel, pour lui demander de l'aider dans ses études de lettres à l'université de Chicago. Enhardi, il l'invita, à l'occasion, au concert ou au théâtre, et éprouva peu à peu une jalousie de propriétaire lorsqu'elle amenait d'autres hommes pour dîner à l'hôtel, bien que ce ne fût jamais le même à chaque fois.

La table d'hôtel s'était améliorée sous la poigne de fer d'Abel, au point que des gens qui habitaient Chicago depuis trente ans sans même connaître l'endroit venaient maintenant y faire des repas gastronomiques le samedi soir. Abel refit toute la décoration, pour la première fois depuis vingt ans, et fit porter au personnel de nouveaux uniformes élégants, vert et doré. Un client, qui descendait au Richmond une semaine par an, fit demi-tour en arrivant à l'entrée, croyant s'être trompé d'hôtel. Et lorsqu'Al Capone réserva un salon particulier pour seize convives, pour célébrer son trentième anniversaire, Abel sut qu'il était arrivé.

La fortune personnelle d'Abel s'accrut à cette époque, où la Bourse était prospère. Il avait quitté le Plaza, dix-huit mois plus tôt, avec huit mille dollars, et son compte chez le courtier s'élevait maintenant à plus de trente mille. Persuadé que la Bourse continuerait à monter, il

réinvestissait tous ses bénéfices. Ses besoins personnels restaient assez modestes. Il s'était acheté deux complets et sa première paire de chaussures marron. Son appartement et ses repas étaient assurés par l'hôtel et il avait peu de dépenses en liquide. Son avenir semblait ne pouvoir être que brillant. La Continental Trust Bank tenait le compte du Richmond depuis plus de trente ans, et Abel lui avait confié le sien quand il était arrivé à Chicago. Chaque jour, il allait à la banque déposer les recettes de l'hôtel de la veille. Un vendredi matin, il fut tout surpris de recevoir un message l'invitant à venir voir le directeur. Il savait que son compte personnel n'était jamais à découvert. Il pensa donc que cette invitation devait être en rapport avec le Richmond. La banque n'allait probablement pas se plaindre que le compte de l'hôtel ne fût plus au débit pour la première fois depuis plus de trente ans. Un jeune employé conduisit Abel, par un labyrinthe de couloirs, jusqu'à une jolie porte de bois. Il frappa discrètement, et Abel fut introduit chez le directeur.

Celui-ci se leva derrière son bureau et tendit la main à Abel.

— Je me présente : Curtis Fenton.

Puis il indiqua un fauteuil de cuir vert capitonné. C'était un homme solide, impeccable avec son col blanc, sa cravate noire et son costume trois-pièces, l'uniforme des banquiers.

— Merci, dit Abel, nerveux.

Les circonstances lui rappelaient des souvenirs, associés à la peur de l'inconnu.

— Je vous aurais invité à déjeuner, monsieur Rosnovski...

Les battements de cœur d'Abel se calmèrent un peu. Il ne savait que trop que les banquiers n'invitent pas à déjeuner ceux à qui ils ont des choses désagréables à dire.

— ... mais il vient de se passer quelque chose qui exige des mesures immédiates. C'est pourquoi j'espère que vous ne m'en voudrez pas d'aborder le problème avec vous sans plus attendre. Je vais aller droit au but, monsieur Rosnovski. L'une de mes plus respectables clientes, une dame d'un certain âge, miss Amy Leroy (en entendant le nom, Abel se raidit), possède vingt-cinq pour cent des actions du groupe Richmond. Elle les a offertes à plusieurs reprises à son frère, M. Davis Leroy, mais il n'a jamais manifesté le moindre intérêt pour cet achat. Je comprends le point de vue de M. Leroy. Il détient déjà soixante-quinze pour cent des actions de la société, et je crois pouvoir affirmer qu'il ne se fait aucun souci pour les vingt-cinq pour cent restants qui, soit dit en passant, ont été légués à sa sœur par leur père. Cela étant, miss Amy Leroy est toujours tout à fait disposée à vendre ses actions, qui ne lui ont jamais rapporté le moindre dividende.

Cette précision n'était pas pour surprendre Abel.

— M. Leroy nous a fait savoir qu'il ne voit aucun inconvénient à ce qu'elle vende ses actions, et elle pense qu'à son âge un peu d'argent liquide à dépenser tout de suite vaudrait mieux que l'espoir d'attendre que le groupe rapporte quoi que ce soit. Cela étant, monsieur Rosnovski, j'ai pensé que j'allais vous mettre au courant de la situation, au cas où vous connaîtriez quelqu'un qui s'intéresserait à l'hôtellerie et, par là, aux actions de ma cliente.

— Combien miss Leroy espère-t-elle tirer de ses actions?

— Oh, je crois qu'elle s'estimerait très heureuse de les céder même à soixante-cinq mille dollars !

— Soixante-cinq mille dollars, c'est bien cher pour des actions qui n'ont jamais rapporté aucun dividende et ne laissent aucun espoir, pour les prochaines années au moins.

— En effet, mais n'oubliez pas que la valeur des onze hôtels doit également entrer en ligne de compte.

— Mais le contrôle de la société resterait entre les mains de M. Leroy, de sorte que les vingt-cinq pour cent de miss Leroy ne sont que du papier.

— Allons, monsieur Rosnovski, allons! Vingt-cinq pour cent de onze hôtels font un joli capital, pour soixante-cinq mille dollars.

— Non, pas tant que M. Leroy garde le contrôle du total. Proposez à miss Leroy quarante mille dollars, monsieur Fenton, et je trouverai peut-être quelqu'un qui s'y intéressera.

— Vous ne pensez pas que cette personne pourrait monter un peu plus haut, monsieur Rosnovski? demanda M. Fenton en haussant les sourcils pour prononcer les mots plus haut.

— Pas un sou de plus, monsieur Fenton.

Le directeur de la banque joignit délicatement le bout de ses doigts, satisfait de l'impression que lui faisait Abel.

— Dans ces conditions, il ne me reste qu'à demander à miss Amy Leroy ce que serait sa réaction à une telle proposition. Je reprendrai contact avec vous aussitôt qu'elle m'aura fait connaître ses instructions.

En quittant le bureau de Curtis Fenton, Abel avait le cœur qui battait aussi vite que lorsqu'il était arrivé. Il se hâta de rentrer à l'hôtel pour faire une fois encore ses comptes personnels. Son avoir chez le courtier se montait à trente-trois mille cent huit dollars. Il essaya ensuite de vaquer à ses occupations quotidiennes. Mais il eut de la peine à se concentrer, se demandant comment miss Leroy réagirait à son offre, et rêvant à ce qu'il ferait s'il avait vingt-cinq pour cent des actions du groupe Richmond.

Il hésita à informer Davis Leroy de son offre, de peur que l'aimable Texan ne voie une menace dans ses ambitions. Mais au bout de quelques jours de réflexions sérieuses, il décida que la meilleure chose

à faire était d'appeler Davis Leroy pour lui faire part de ses intentions.

— Je tiens à vous dire pourquoi je le fais, monsieur Leroy. Je crois que le groupe Richmond a un bel avenir devant lui, et vous pouvez être certain que je n'en travaillerai que mieux pour vous si mon propre argent est dans l'affaire. (Il fit une pause. Puis) Mais si vous voulez acheter ces vingt-cinq pour cent vous-même, ajouta-t-il, je comprendrai parfaitement, bien entendu.

A sa grande surprise, Davis Leroy ne saisit pas la perche qu'il lui tendait.

— Ecoutez, Abel. Si vous avez une telle confiance dans le groupe, marchez, mon garçon, achetez les parts d'Amy. Je serai fier de vous avoir pour associé. Vous l'avez bien gagné. A propos, je viens à Chicago la semaine prochaine pour le base-ball. A bientôt.

Abel jubilait.

— Merci, Davis. Vous n'aurez jamais l'occasion de regretter votre décision.

— J'en suis sûr, cher associé.

Abel retourna à la banque la semaine suivante. Cette fois, c'était lui qui demandait à voir le directeur. Il se rassit dans le fauteuil de cuir vert capitonné et attendit que M. Fenton prenne la parole.

— J'ai été surpris, commença Curtis Fenton sans manifester la moindre surprise, que miss Leroy accepte l'offre de quarante mille dollars pour ses vingt-cinq pour cent d'actions dans le groupe Richmond. (Il s'interrompit un instant, levant les yeux sur Abel.) Désormais certain de son accord, je dois vous demander si vous pouvez me dire maintenant le nom de l'acheteur.

— Oui, répliqua Abel avec assurance. C'est moi.

— Parfait, monsieur Rosnovski, riposta Fenton sans marquer non plus le moindre étonnement. Puis-je vous demander comment vous avez l'intention de réunir les quarante mille dollars?

— Je vais liquider mes titres. Avec tout le liquide de mon compte courant, il me manquera environ quatre mille dollars. J'espérais que vous accepteriez de me prêter cette somme, puisque vous savez que les actions du groupe Richmond sont cotées au-dessous de leur vraie valeur. De toute façon, les quatre mille dollars ne représentent sans doute pas davantage que la commission de la banque sur la transaction.

Curtis Fenton cligna des yeux et fronça les sourcils. Ce genre de remarque n'était pas digne d'un gentleman, surtout dans son bureau. Et elle était d'autant plus désagréable qu'Abel avait donné le chiffre exact.

— Voulez-vous me laisser un peu de temps pour étudier votre proposition, monsieur Rosnovski? Je vous ferai signe.

— Si vous attendez le temps qu'il faut, je n'aurai pas besoin de

vosre prêt. Mes propres placements vaudront bientôt la totalité des quarante mille dollars, à en juger par la tendance actuelle du marché.

Abel dut attendre encore une semaine que la Continental Trust Bank lui annonce qu'elle était disposée à l'aider. Il liquida aussitôt ses deux comptes et emprunta un peu moins de quatre mille dollars pour compléter les quarante mille.

En six mois, Abel avait remboursé son emprunt de quatre mille dollars par des achats et des ventes de valeurs prudents entre mars et août 1929, l'une des meilleures époques que la Bourse devait jamais connaître.

En septembre, ses deux comptes commençaient à se renflouer — il avait même pu s'acheter une Buick neuve — et il était désormais propriétaire de vingt-cinq pour cent des hôtels du groupe Richmond. Abel se félicitait d'avoir ainsi un pied solide dans l'empire de Davis Leroy. Il n'en fut que plus encouragé dès lors dans ses deux ambitions : conquérir les soixante-quinze pour cent restants, et la fille de Leroy.

Au début d'octobre, il invita Mélanie à un concert Mozart au Chicago Symphony Hall. Il avait revêtu son plus beau costume, qui soulignait simplement les kilos de trop qu'il avait maintenant et, portant pour la première fois une cravate de soie, il ne doutait pas, en se regardant dans la glace, que la soirée dût être une parfaite réussite. Après le concert, Abel évita le Richmond, malgré l'excellence de sa table, et emmena Mélanie dîner au Loop. Il prit grand soin de ne parler que d'économie et de politique, deux sujets où il savait qu'elle devait lui reconnaître plus de compétence qu'elle. Finalement, il lui proposa de venir prendre un verre chez lui. C'était la première fois qu'elle y venait, et elle fut agréablement surprise par le bon goût de ses deux pièces.

Abel lui versa le Coca qu'elle demanda, y ajouta deux cubes de glace et se sentit encouragé par le sourire qu'elle lui fit quand il lui tendit son verre. Il ne pouvait s'empêcher de regarder ses longues jambes croisées plus des deux secondes que permettait la bonne éducation. Il se versa un bourbon.

— J'ai passé une délicieuse soirée, Abel, merci, dit-elle.

Il s'assit à côté d'elle et fit tourner le liquide dans son verre d'un air pensif :

— Pendant des années, je n'ai pas écouté de musique. Mais quand cela m'arrivait, c'est Mozart qui parlait à mon cœur plus que tous les autres compositeurs.

— Vous êtes terriblement Europe centrale, par moments, Abel ! (Elle tira sa jupe de soie, sur laquelle Abel s'était assis) Qui penserait qu'un directeur d'hôtel s'intéresserait à Mozart?

— L'un de mes ancêtres, le premier baron Rosnovski, rencontra un jour le maître et devint intime de sa famille. C'est pourquoi j'ai

toujours eu l'impression qu'il faisait partie de ma vie.

Le sourire de Mélanie se fit insondable. Abel se pencha sur elle et lui posa un baiser juste au-dessus de l'oreille, au ras de ses cheveux blonds rejetés en arrière. Elle poursuivit la conversation sans donner la moindre impression de s'en être aperçue.

— Frederick Stock a parfaitement senti l'esprit du troisième mouvement, n'est-ce pas?

Abel tenta un second baiser. Cette fois, elle tourna son visage vers lui et permit au baiser de se poser sur ses lèvres. Puis elle recula.

— Je crois qu'il serait temps que je rentre à l'université.

— Mais vous arrivez à peine, constata-t-il, troublé.

— Oui, je sais, mais il faut que je me lève de bonne heure demain matin. J'ai une dure journée qui m'attend.

Abel l'embrassa encore une fois. Elle se laissa aller sur le divan et Abel essaya de glisser sa main vers sa poitrine. Elle arrêta le baiser et le repoussa.

— Il faut vraiment que je m'en aille, Abel.

— Voyons, pas déjà !

Et il tenta encore de l'embrasser. Cette fois, elle le repoussa plus fermement.

— Enfin, Abel, qu'est-ce qui vous prend? Ce n'est pas parce que vous m'avez offert à dîner une ou deux fois et que vous m'avez emmenée au concert que vous avez le droit de me brutaliser !

— Mais il y a des mois que nous sortons ensemble! Je ne pensais pas vous choquer.

— Je dîne avec vous de temps en temps dans la salle à manger de mon père, Abel, mais vous auriez tort d'en conclure que nous sortons ensemble depuis des mois, comme vous dites.

— Excusez-moi. Je ne voudrais surtout pas que vous pensiez que je vous brutalisais. J'avais juste envie de vous toucher.

— Je ne permettrai jamais à un homme de me toucher; sauf celui que j'épouserai.

— Mais je veux vous épouser, dit doucement Abel.

Mélanie éclata de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle? demanda-t-il, écarlate.

— Ne dites pas de bêtises, Abel ! Il n'est pas question que je vous épouse.

— Pourquoi pas? Insista Abel, choqué par la véhémence de sa voix.

— Il n'est pas question, pour une dame du Sud, d'épouser un immigrant polonais de la première génération, répondit-elle en se redressant soudain, très raide, et en tirant sa robe de soie.

— Mais je suis baron ! affirma Abel non sans hauteur.

Mélanie éclata de rire encore une fois.

— Vous ne pensez pas que quelqu'un le croie, Abel, tout de même?

Vous ne savez donc pas que tout le personnel rit derrière votre dos quand vous parlez de votre titre?

Il était stupéfait, avait l'estomac serré, et son visage d'abord rouge de confusion pâlisait rapidement.

— Ils se moquent tous de moi derrière mon dos? murmura-t-il.

Son léger accent parut plus prononcé.

— Oui. Vous connaissez sûrement le surnom qu'on vous donne à l'hôtel ? Le baron de Chicago.

Abel était sans voix.

— Allons, ne soyez pas enfant, n'en faites pas toute une histoire ! Je sais que vous rendez de très grands services à mon père, et je sais qu'il a de l'admiration pour vous, mais je ne pourrai jamais vous épouser.

Abel restait sagement assis. Il répéta :

— Je ne pourrai jamais vous épouser.

— Bien sûr que non! Papa vous trouve très bien, mais il ne vous accepterait jamais pour gendre.

— Je vous demande pardon de vous avoir offensée.

— Je ne suis pas offensée, Abel. Je suis flattée. Mais oublions que vous avez abordé ce sujet. Auriez-vous la gentillesse de me raccompagner chez moi ?

Elle se leva et se dirigea vers la porte, tandis qu'Abel restait assis, toujours abasourdi. Il parvint, non sans peine, à se lever lentement et à aider Mélanie à passer son manteau. C'est en la raccompagnant qu'il se rappela qu'il boitait. Ils prirent l'ascenseur et rentrèrent à l'université en taxi. Il fit attendre le taxi le temps de la conduire jusqu'à l'entrée du dortoir. Il lui baisa la main.

— J'espère que cela ne nous empêchera pas d'être bons amis, déclara Mélanie. Merci de m'avoir invitée à ce concert, Abel. Je suis certaine que vous trouverez une charmante Polonaise à épouser. Bonne nuit.

Abel ne pensait pas que la Bourse de New York pût être vraiment en difficulté, jusqu'au jour où un client lui demanda s'il pouvait régler sa note en actions. Abel n'avait plus beaucoup d'actions lui-même depuis qu'il avait placé presque tout son argent dans le groupe Richmond, mais il suivit le conseil de son courtier et vendit tout ce qu'il lui restait de valeurs en perdant un peu, mais soulagé de savoir que l'essentiel de ses biens était placé en pierre et en ciment. Il n'eût pas montré davantage d'intérêt pour les fluctuations quotidiennes de l'indice Dow-Jones s'il avait laissé tout son capital à la Bourse.

L'hôtel marcha de façon fort satisfaisante pendant la première partie de l'année et Abel songea qu'il était bien parti pour remplir son programme de plus de vingt-cinq mille dollars en 1929. Il tenait Davis Leroy au courant en permanence de l'évolution de la situation. Mais

lorsque le grand krach éclata, en octobre, l'hôtel était à moitié vide. Abel téléphona à Davis Leroy le 29 octobre. Le Texan lui parut déprimé, préoccupé, et il refusa de se laisser pousser à prendre des décisions sur le licenciement de certains employés qu'Abel considérait maintenant comme urgent.

— Tenez bon, Abel, conseilla Leroy. La semaine prochaine, je viendrai et nous verrons cela ensemble... ou du moins nous essaierons.

Abel n'aima pas le ton de la dernière phrase.

— De quoi s'agit-il, Davis? Est-ce que je peux vous aider?

— Pas pour l'instant.

Abel restait intrigué :

— Pourquoi ne me donnez-vous pas l'autorité pour continuer, et je vous expliquerai le tout quand vous viendrez la semaine prochaine?

— Ce n'est pas si simple, Abel. Je ne voulais pas discuter de mes problèmes au téléphone, mais la banque me cherche un peu des histoires à cause de mes pertes en Bourse et ils menacent de m'obliger à vendre mes hôtels si je ne trouve pas l'argent pour couvrir mes dettes.

Abel se sentit glacé.

— Il n'y a pas de quoi vous faire du souci, mon vieux, ajouta Leroy, d'un ton peu convaincant. Je vous expliquerai tout en détail quand je viendrai à Chicago la semaine prochaine. Je suis sûr que je trouverai une solution d'ici là.

Abel l'entendit raccrocher et s'aperçut qu'il transpirait des pieds à la tête. Sa première réaction fut de se demander ce qu'il pouvait faire pour aider Davis. Il téléphona à Curtis Fenton et lui arracha le nom du banquier qui contrôlait le groupe Richmond, pensant que, s'il le rencontrait, il arriverait peut-être à aider son ami.

Abel appela Davis plusieurs fois pendant les quelques jours suivants pour lui dire que tout allait de plus en plus mal et qu'il fallait prendre des décisions, mais Davis avait l'air de plus en plus préoccupé et refusait toujours de prendre la moindre décision. Lorsque la situation devint presque catastrophique Abel prit, lui, une décision. Il demanda à sa secrétaire d'appeler le banquier qui contrôlait le groupe Richmond.

— Qui demandez-vous, monsieur Rosnovski? Interrogea une voix féminine un peu guindée.

Abel regarda le nom sur le papier qu'il avait sous les yeux et prononça le nom d'une voix ferme.

— Je vous le passe.

— Bonjour, monsieur, dit une voix pleine d'autorité. Que puis-je faire pour vous ?

— Je suis Abel Rosnovski, se présenta Abel, un peu nerveux. Je suis le directeur de l'hôtel Richmond de Chicago et je voudrais vous

voir à propos de l'avenir du groupe Richmond.

— Je n'ai aucun pouvoir pour traiter avec quiconque en dehors de M. Davis Leroy, répliqua sèchement la voix.

— Mais je possède vingt-cinq pour cent du groupe Richmond !

— Dans ce cas, quelqu'un pourra certainement vous expliquer que si vous ne possédez pas cinquante et un pour cent, vous n'êtes pas en mesure de traiter avec notre banque sans un mandat de M. Davis Leroy.

— Mais c'est un ami intime...

— Je n'en doute pas, monsieur Rosnovski.

— ... et j'essaie de l'aider.

— M. Leroy vous a-t-il donné pouvoir pour le représenter?

— Non, mais...

— Dans ce cas, je regrette. Ma conscience professionnelle m'interdit de poursuivre cette conversation.

— On ne peut vraiment pas dire que vous vous donniez beaucoup de peine pour rendre service, marmonna Abel, qui regretta tout de suite ses paroles.

— C'est l'impression que vous avez, bien sûr, monsieur Rosnovski. J'ai bien l'honneur, monsieur.

Je t'em... ! pensa Abel en raccrochant d'un geste furieux, sachant moins que jamais que faire pour aider Davis. Il n'eut pas à se le demander longtemps.

Le lendemain soir, Abel aperçut Mélanie dans la salle du restaurant. Elle ne montrait pas sa confiance habituelle et paraissait fatiguée, anxieuse. Il fut sur le point de lui demander si tout allait bien. Mais il renonça à lui adresser la parole et, quittant la salle à manger pour aller dans son bureau, il trouva Davis Leroy debout, tout seul, dans le hall. Il portait la même veste à carreaux que le jour où il avait abordé Abel au Plaza.

— Mélanie est dans la salle à manger?

— Oui, acquiesça Abel. Je ne savais pas que vous veniez à Chicago aujourd'hui, Davis. Je vais vous faire préparer tout de suite la Suite présidentielle.

— Pour une nuit seulement, Abel, et je voudrais vous voir seul, ensuite.

— Entendu.

Abel n'avait pas aimé le ton du mot seul. Mélanie s'était-elle plainte à son père? Est-ce pour cela qu'il n'avait pu obtenir aucune décision de Davis depuis quelques jours?

Davis Leroy se hâta vers la salle à manger et Abel alla voir à la réception si l'appartement du douzième était disponible. La moitié des chambres de l'hôtel étaient inoccupées et il ne fut pas surpris que la Suite présidentielle fût libre. Abel y inscrivit son patron et attendit

près de la réception pendant plus d'une heure. Il vit Mélanie sortir, le visage brouillé comme si elle avait pleuré. Son père sortit de la salle à manger quelques minutes après elle.

— Allez chercher une bouteille de bourbon, Abel, ne me dites pas qu'il n'y en a plus, et venez me rejoindre dans mon appartement.

Abel prit deux bouteilles de bourbon dans son armoire et alla rejoindre Leroy dans la Suite présidentielle du douzième étage, continuant de se demander si Mélanie avait parlé à son père.

— Ouvrez la bouteille et servez-vous un verre sérieux, Abel, ordonna Davis Leroy.

Une fois encore, Abel sentit la peur de l'inconnu. Il se mit à transpirer des paumes. Il n'allait tout de même pas être mis à la porte pour avoir voulu épouser la fille du patron ! Il y avait déjà plus d'un an que Leroy et lui étaient amis, amis intimes. Il n'allait pas attendre longtemps avant de découvrir ce qu'était l'inconnu, cette fois.

— Finissez votre bourbon.

Abel vida son verre d'une lampée tandis que Davis Leroy avalait le sien.

— Abel, je suis ruiné. (Il fit une pause, le temps de leur verser à chacun un nouveau verre. Puis il ajouta) Et la moitié de l'Amérique est dans le même cas, si je comprends bien.

Abel ne dit rien, surtout parce qu'il n'avait rien à dire. Ils se regardèrent en silence pendant plusieurs minutes, puis, ayant bu encore un verre de bourbon, Abel déclara :

— Mais vous avez toujours vos onze hôtels.

— Je les avais. Il faut que j'en parle au passé, maintenant. La banque en a pris également possession jeudi.

— Mais ils sont à vous ! Ils sont dans votre famille depuis deux générations !

— Ils y étaient, mais ils n'y sont plus. Désormais, ils appartiennent à une banque. Je n'ai aucune raison de ne pas vous dire toute la vérité, Abel. La même chose arrive à presque tout le monde en Amérique, les grands et les petits. Il y a une dizaine d'années, j'ai emprunté deux millions de dollars en hypothéquant les hôtels et j'ai placé l'argent tout de suite en actions et en obligations, de façon prudente et dans des sociétés solides. J'ai monté le capital jusqu'à près de cinq millions, et c'est pourquoi mes pertes avec les hôtels ne m'avaient jamais trop préoccupé : je les déduisais de mes revenus à la Bourse, pour mes impôts. Aujourd'hui, ces valeurs, personne n'en voudrait, même pour rien. On pourrait aussi bien s'en servir comme papier hygiénique dans les onze hôtels. Depuis trois semaines, j'ai vendu aussi vite que j'ai pu, mais on ne trouve plus d'acheteurs. La banque a fait jouer son hypothèque sur mon emprunt jeudi dernier.

Abel ne put s'empêcher de se rappeler que c'était le jeudi qu'il

avait eu son entretien avec le banquier.

— La plupart des gens touchés par le krach n'ont que du papier pour couvrir leurs emprunts, mais dans mon cas, la banque qui me soutenait a les hypothèques des onze hôtels. De sorte que lorsque tout s'est écroulé, ils en ont aussitôt pris possession. Les salauds m'ont fait savoir qu'ils ont l'intention de vendre le groupe le plus tôt possible.

— C'est de la folie. Ils n'en tireront rien en ce moment, alors que s'ils nous soutiennent pendant cette période, nous pourrions à nous deux leur assurer un bon rendement pour leur placement.

— Je suis sûr que vous le pourriez, Abel, mais moi, ils peuvent me jeter mon passé à la figure. Je suis allé à leur siège social pour leur proposer cela, précisément. Je leur ai parlé de vous, je leur ai dit que je consacrerai tout mon temps au groupe s'ils nous soutenaient, mais ils n'ont pas voulu m'entendre. Ils m'ont mis entre les pattes d'un jeune chien bien léché qui connaît par cœur tous les manuels sur la monnaie et les placements, les problèmes de trésorerie et l'encadrement du crédit. Bon Dieu, si je m'en sors, je les baiserais, lui et sa banque! Pour l'instant, tout ce que nous pouvons faire, c'est nous soûler à mort, parce que pour moi, c'est fini : c'est la faillite, il ne me reste plus un sou.

— Alors, à moi non plus, dit tranquillement Abel.

— Non, vous avez un bel avenir devant vous, mon petit. Personne ne pourrait reprendre le groupe et faire un pas sans vous.

— Vous oubliez que je détiens vingt-cinq pour cent du groupe.

Davis Leroy le regarda. De toute évidence, il l'avait oublié.

— Mon Dieu, Abel ! J'espère que vous n'aviez pas placé tout votre argent chez moi !

Sa voix commençait à s'embrouiller.

— Tout, jusqu'au dernier cent, déclara Abel. Mais je ne regrette rien, Davis. Mieux vaut perdre avec un sage que gagner avec un fou.

Il se versa encore un bourbon. Davis Leroy avait des larmes au coin des yeux :

— Vous savez, Abel, vous êtes le meilleur ami dont un homme puisse rêver. Vous avez remis cet hôtel sur pied, vous y placez votre propre argent, je vous ruine, et vous ne vous plaignez pas, et pour couronner le tout, ma fille refuse de vous épouser.

— Vous ne m'en avez pas voulu de le lui avoir proposé? demanda Abel, moins incrédule qu'il ne l'eût été sans le bourbon.

— Cette petite imbécile, elle ne sait pas ce qui est bon ! Elle veut épouser un gentleman du Sud, éleveur de chevaux, avec trois confédérés dans son arbre généalogique, ou bien, si elle épouse un Nordiste, il faudra que son arrière-grand-père soit venu sur le Mayflower. Si tous ceux qui prétendent avoir eu un ancêtre sur ce bateau disaient vrai, il eût coulé mille fois avant d'atteindre

l'Amérique! C'est dommage que je n'aie pas d'autre fille à vous offrir, Abel. Personne ne m'a servi aussi fidèlement que vous. J'aurais été fier de vous voir entrer dans ma famille. A nous deux, nous aurions fait une sacrée équipe, mais je suis certain que vous pouvez les battre tout seul. Vous êtes jeune, tout votre avenir est devant vous.

A vingt-trois ans, Abel se sentait soudain très vieux.

— Merci de votre confiance, Davis, dit-il. De toute façon, la Bourse, on s'en fout ! Vous savez, vous êtes le meilleur ami que j'aie jamais eu.

Il commençait à ressentir les effets de l'alcool. Mais il se versa encore un bourbon et l'avalait d'un trait. A eux deux, ils avaient vidé les deux bouteilles quand le jour se leva.

Lorsque Davis s'endormit dans son fauteuil, Abel réussit, en titubant, à redescendre jusqu'au dixième étage et à se déshabiller avant de s'écrouler sur son lit. Il fut réveillé d'un lourd sommeil par des coups violents contre sa porte. La tête lui tournait mais les coups ne s'arrêtaient pas et devenaient de plus en plus forts. Non sans peine, il réussit à descendre de son lit et à se traîner jusqu'à la porte. C'était un garçon d'étage.

— Venez vite, monsieur Abel, venez vite ! lança-t-il en repartant en courant dans le couloir.

Abel enfila une robe de chambre et des pantoufles, et prit le couloir à son tour, d'un pas chancelant, jusqu'à la porte de l'ascenseur que le garçon lui tenait ouverte en répétant :

— Vite, monsieur Abel !

— Qu'est-ce qui est tellement urgent ?

La tête continuait de lui tourner pendant que l'ascenseur descendait lentement. Il se rappela alors la conversation de la veille au soir. C'était peut-être la banque qui venait d'entrer en possession de l'hôtel?

— Il y a quelqu'un qui a sauté par la fenêtre.

Abel retrouva immédiatement toute sa tête :

— Un client ?

— Oui, je crois, mais je n'en suis pas sûr.

L'ascenseur s'arrêta au rez-de-chaussée. Abel poussa la grille et courut vers la rue. La police était déjà là. Il n'eût pas reconnu le corps sans la veste à carreaux. Un policier prenait des notes. Un autre, en civil, s'approcha d'Abel.

— Vous êtes le directeur?

— Oui.

— Vous avez une idée de l'identité de cet homme?

— Oui, bredouilla Abel. Il s'appelle Davis Leroy.

— Vous savez d'où il est et comment on peut joindre ses proches ?

Abel détourna ses yeux du corps disloqué et répondit

automatiquement :

— Il est de Dallas et son plus proche parent est sa fille, Mélanie Leroy. Elle est étudiante, elle habite à l'université de Chicago.

— Bien. Nous allons envoyer quelqu'un là-bas tout de suite.

— Non, n'en faites rien. Je vais y aller moi-même!

— Merci. C'est toujours préférable que ce ne soit pas un étranger qui annonce ce genre de nouvelles.

— Quelle chose terriblement inutile! murmura Abel, le regard de nouveau posé, malgré lui, sur le corps de son ami.

— C'est le septième à Chicago, aujourd'hui, remarqua le policier d'un ton uni en refermant son petit carnet avant de s'en aller vers l'ambulance.

Abel regarda les ambulanciers poser le corps de Davis Leroy sur une civière. Il se sentait glacé, tomba à genoux et vomit dans le ruisseau. Une fois de plus, il venait de perdre son meilleur ami. S'il avait réfléchi davantage et bu un peu moins, peut-être eût-il pu le sauver. Il se releva, retourna dans sa chambre, prit une longue douche froide et réussit, presque par miracle, à s'habiller. Il se fit apporter du café noir puis, au prix d'un effort de volonté, monta à la Suite présidentielle et ouvrit la porte. Il ne restait apparemment aucun signe du drame qui s'était produit là quelques minutes plus tôt, sinon les deux bouteilles de bourbon vides. Puis Abel aperçut les lettres, sur la table de chevet du lit qui n'avait pas été défait. La première était adressée à Mélanie, la seconde à un avocat de Dallas, la troisième à lui-même, Abel. Il l'ouvrit, mais il eut du mal à lire les dernières lignes que Davis avait écrites :

« Mon cher Abel,

J'ai choisi la seule solution après la décision de la banque. Je n'ai plus aucune raison de vivre. Je suis beaucoup trop vieux pour repartir de zéro. Je tiens à ce que vous sachiez que vous êtes le seul à pouvoir tirer encore quelque chose de cette catastrophe.

J'ai fait un autre testament où je vous lègue les soixante-quinze autres pour cent des actions du groupe Richmond. Je sais qu'elles n'ont aucune valeur, mais le tout assurera votre situation de propriétaire légal du groupe. Quand on a eu comme vous le courage d'en acheter vingt-cinq pour cent de son propre argent, on mérite d'avoir le droit de rechercher un accord avec la banque. Je laisse tout ce qui me reste d'autre à Mélanie, y compris la maison. Je vous prie d'être celui qui le lui apprendra. Il ne faut pas que ce soit la police. J'aurais été fier, monsieur mon associé, de vous avoir pour gendre.

Votre ami, Davis. »

Abel relut la lettre plusieurs fois, puis la plia soigneusement et la glissa dans son portefeuille.

Il se rendit à l'université vers la fin de la matinée et annonça la

nouvelle à Mélanie le plus délicatement qu'il le put. Assis sur le lit, il se demanda ce qu'il pourrait bien ajouter à la brutalité de la mort. Il fut étonné qu'elle prenne aussi bien la chose, presque comme si elle s'y était attendue. Elle ne pleura pas devant lui mais, peut-être, après le départ d'Abel. Pour la première fois, elle lui faisait pitié.

Il rentra à l'hôtel, décida de ne pas déjeuner et demanda au serveur de lui apporter un jus de tomate pendant qu'il jetait un coup d'œil à son courrier. Il y avait une lettre de Curtis Fenton, de la Continental Trust Bank. Fenton avait reçu un avis d'une banque de Boston : la Kane et Cabot assumait la responsabilité financière du groupe Richmond. Tout devait continuer sans changement jusqu'à nouvel ordre, jusqu'à ce que des contacts soient pris avec M. Davis Leroy pour préparer la vente des hôtels du groupe. Abel regarda longuement le texte et, après un second jus de tomate, rédigea une lettre au directeur de la Kane et Cabot, un certain Alan Lloyd. Il reçut une réponse cinq jours plus tard, lui demandant d'assister à une réunion à Boston le 4 janvier, pour mettre au point la liquidation du groupe avec le directeur du service des faillites. Dans l'intervalle, la banque aurait le temps d'envisager toutes les conséquences de la fin soudaine et tragique de Davis Leroy.

Soudaine et tragique?

— Et qui l'a provoquée, cette mort? cria Abel, brusquement saisi de rage en se rappelant tout à coup les propres paroles de Davis Leroy :

« Ils m'ont mis entre les pattes d'un jeune chien bien léché... Bon Dieu, si je m'en sors, je les baiserais, lui et sa banque ! »

— Fais-moi confiance, Davis, je le ferai pour toi ! jura Abel à haute voix.

Il administra l'hôtel Richmond pendant les dernières semaines de l'année en contrôlant sévèrement le personnel et les prix, et parvint à garder la tête hors de l'eau. Il ne pouvait s'empêcher de se demander ce qu'il advenait des dix autres hôtels du groupe, mais il n'avait pas le temps de se renseigner et, d'ailleurs, ils ne dépendaient plus de lui.

Le 4 janvier 1930, Abel Rosnovski arriva à Boston. Il se fit conduire en taxi de la gare à la Kane et Cabot, où il arriva avec quelques minutes d'avance. Il s'assit dans le salon de réception, qui était plus grand et plus luxueux que toutes les chambres du Richmond de Chicago. Il se mit à lire le Wall Street Journal, qui s'efforçait de le convaincre que l'année 1930 allait être meilleure. Il en doutait. Une dame d'âge moyen, fort guindée, parut.

— M. Kane va vous recevoir, monsieur Rosnovski, annonça-t-elle.

Abel se leva et la suivit, par un long couloir, jusqu'à une petite pièce à panneaux de chêne, meublée d'un grand bureau à dessus de cuir, derrière lequel était assis un homme séduisant, de haute taille, qui devait avoir le même âge qu'Abel. Et ses yeux étaient aussi bleus que les siens. Il y avait au mur, derrière lui, le portrait d'un homme plus âgé, auquel le jeune homme derrière le bureau ressemblait beaucoup. Je parie que c'est le papa, pensa Abel, amer. On peut être certain qu'il survivra à la catastrophe. Les banques gagnent toujours sur les deux tableaux.

Le jeune homme se leva et tendit la main à Abel.

— William Kane, dit-il. Asseyez-vous donc, monsieur Rosnovski.

— Merci.

William regarda le petit homme et son complet de mauvaise coupe, mais nota également que le regard était volontaire.

— Si vous me le permettez, je vais vous mettre au fait des derniers développements de la situation telle que je la vois, déclara le jeune homme aux yeux bleus.

— Je vous en prie.

— La mort tragique et prématurée de Davis Leroy... commença William, agacé par la solennité de ses propres paroles.

... Due à votre cynisme, songea Abel.

— ... semble vous laisser, dans l'immédiat, la responsabilité de diriger le groupe jusqu'à ce que la banque soit en mesure de trouver un acheteur pour les hôtels. Bien que cent pour cent des actions du groupe soient maintenant à votre nom, les onze hôtels, qui étaient la garantie hypothécaire des deux millions de dollars empruntés par Davis Leroy, sont légalement notre propriété. Cela ne vous laisse plus aucune responsabilité, et si vous souhaitez vous retirer tout à fait de l'affaire, nous le comprendrons parfaitement.

C'est une proposition insultante, pensa William, mais qui devait être faite.

C'est le genre de chose qu'un banquier attend de vous : s'en aller

au moment où une difficulté surgit, pensa Abel.

— Tant que les deux millions de la dette ne seront pas remboursés à la banque, reprit William, je regrette de devoir considérer feu Davis Leroy comme insolvable. Ici, à la banque, nous apprécions votre attachement personnel au groupe et nous n'avons rien fait pour disposer des hôtels avant d'avoir pu vous parler en personne. Nous avons pensé que vous connaissiez peut-être un acheteur éventuel, les immeubles, les terrains et l'affaire hôtelière ayant évidemment une valeur importante.

— Mais pas assez importante pour que vous me souteniez, rétorqua Abel en passant une main lasse dans ses épais cheveux bruns. Combien de temps me laissez-vous pour trouver un acheteur?

William hésita un moment lorsqu'il aperçut le bracelet d'argent au poignet d'Abel Rosnovski. Il l'avait déjà vu, ce bracelet, ailleurs, mais il ne se rappelait pas où.

— Trente jours, lâcha-t-il. Il faut comprendre que la banque supporte les pertes quotidiennes de dix des onze hôtels. Seul le Richmond de Chicago fait un petit bénéfice.

— Si vous me donniez le temps et votre appui, je pourrais rendre tous les hôtels bénéficiaires. J'en suis certain. Accordez-moi seulement une chance de le prouver, monsieur.

Le dernier mot lui avait pour ainsi dire écorché la bouche.

— C'est ce que Davis Leroy avait dit à la banque quand il est venu nous voir l'automne dernier, déclara William. Mais les temps sont durs. Rien n'indique que l'industrie hôtelière va se rétablir et nous ne sommes pas hôteliers, monsieur Rosnovski, nous sommes banquiers.

Abel commençait à perdre son calme face à ce banquier si élégant. Jeune, Davis avait eu raison.

— Les temps vont être durs, en effet, pour le personnel de l'hôtel, admit-il. Que vont-ils devenir, si vous vendez les toits sur leur tête? Que croyez-vous qui va leur arriver?

— Je regrette, mais nous n'en sommes pas responsables, monsieur Rosnovski. Je suis obligé d'agir au mieux des intérêts de la banque.

— Vous voulez dire dans votre intérêt à vous, monsieur Kane? fit Abel avec véhémence.

Le jeune homme rougit.

— Ce que vous dites est injuste, monsieur Rosnovski, et je vous en voudrais beaucoup si je ne comprenais pas quelle épreuve est la vôtre.

— Dommage que vous n'ayez pas mobilisé votre compréhension à temps pour Davis Leroy. Il en avait besoin. Vous l'avez tué, monsieur Kane, aussi sûrement que si vous l'aviez poussé de cette fenêtre, vous et vos vertueux collègues, vous tous, bien assis sur vos deux fesses pendant que nous nous cassons le cul pour que vous puissiez vous remplir les poches quand les affaires marchent et piétiner les gens

quand les temps sont durs.

William, lui aussi, sentait la colère monter mais, contrairement à Abel Rosnovski, il ne le montrait pas.

— Cette discussion ne nous mène nulle part, monsieur Rosnovski. Je tiens à vous avertir que si vous êtes incapable de trouver un acheteur pour le groupe avant trente jours, je serai contraint de mettre les hôtels aux enchères publiques.

— Si ça continue, vous allez me demander de solliciter un prêt d'une autre banque, lança Abel d'un ton sarcastique. Vous connaissez mes références, et vous ne voulez pas me soutenir. Alors, où voulez-vous que j'aille?

— Je dois avouer que je n'en ai aucune idée! Cela dépend uniquement de vous. Les instructions de mon conseil d'administration se bornent à liquider le compte aussi rapidement que possible, et c'est précisément mon intention. Soyez assez aimable, je vous prie, pour prendre contact avec moi au plus tard le 4 février, pour me faire savoir si vous avez réussi à trouver un acheteur. Je vous salue, monsieur Rosnovski.

William se leva derrière son bureau et tendit de nouveau la main à Abel, qui l'ignora cette fois et se dirigea vers la porte.

— Je croyais, après notre conversation téléphonique, monsieur Kane, que vous pourriez vous sentir gêné au point de me tendre une main secourable. Je me suis trompé. Vous êtes un salaud cent pour cent, et quand vous vous coucherez ce soir, monsieur Kane, n'oubliez pas de penser à moi. Quand vous vous réveillerez demain matin, pensez à moi aussi, sans faute, parce que je n'oublierai jamais, moi, de penser à mes intentions à votre propos.

William resta un instant, les sourcils froncés, à regarder la porte fermée. Le bracelet d'argent l'occupait toujours : où l'avait-il déjà vu auparavant?

Sa secrétaire reparut.

— Quel horrible petit bonhomme ! S'exclama-t-elle.

— Mais non, mais non! Il croit que nous avons tué son associé, et que maintenant nous démolissons sa société sans nous soucier un instant de ses employés, ne parlons pas de lui, qui a prouvé vraiment ce dont il est capable. M. Rosnovski a été très courtois, compte tenu des circonstances, et je dois avouer que j'ai presque regretté que le conseil ait jugé impossible de lui venir en aide. Appelez-moi M. Cohen.

Abel rentra à Chicago le lendemain matin, encore furieux, sous le coup du traitement que William Kane lui avait infligé. Il ne saisit pas exactement ce que le petit vendeur de journaux criait au coin de la rue au moment où il montait dans le taxi qu'il venait d'appeler.

— Au Richmond, s'il vous plaît.

— Vous êtes dans les journaux? lui demanda le chauffeur en se dirigeant vers State Street.

— Non. Qu'est-ce qui vous le fait croire?

— Vous allez au Richmond. Tous les reporters y sont aujourd'hui.

Abel ne voyait pas de quel événement le Richmond pouvait être le théâtre. Le chauffeur reprit :

— Si vous n'êtes pas dans la presse, je ferais peut-être mieux de vous emmener à un autre hôtel.

— Pourquoi cela? interrogea Abel, de plus en plus intrigué.

— Vous n'allez pas très bien dormir si vous avez une chambre là-bas ! Le Richmond a brûlé de haut en bas.

Comme le taxi prenait le dernier tournant, Abel découvrit d'un seul coup la carcasse fumante de l'hôtel Richmond, les voitures de police et de pompiers, les poutres calcinées et l'eau qui coulait à flots dans la rue. Il descendit du taxi et contourna les vestiges fumants de la vedette du groupe de Davis Leroy.

Il ne souffrait pas. Il était au-delà de la souffrance. Il se mit à crier :

— Bande de salauds! J'ai connu pire, moi, et c'est encore moi qui vous aurai ! Les Allemands, les Russes, les Turcs, et ce fumier de Kane, et ça, maintenant! Je vous aurai tous ! Personne n'aura la peau d'Abel Rosnovski !

Le directeur adjoint aperçut Abel qui gesticulait près du taxi et courut à lui. Abel s'efforça au calme. Il demanda

— Est-ce que le personnel et tous les clients sont sortis sains et saufs ?

— Oui, Dieu merci! L'hôtel était à moitié vide. On n'a pas eu trop de mal à l'évacuer. Il y a deux ou trois blessés ou brûlés légers, ils sont à l'hôpital pour être pansés, mais vous n'avez aucun souci à vous faire de ce côté-là.

— C'est toujours ça! Heureusement, l'hôtel était bien assuré, plus d'un million si j'ai bonne mémoire. Nous allons peut-être pouvoir tourner cette catastrophe à notre avantage.

— Pas si ce que disent les journaux du soir est vrai.

— Comment ça?

— Lisez vous-même, patron.

Abel alla au kiosque à journaux et donna deux cents pour la dernière édition du Chicago Tribune. La manchette annonçait : Incendie à l'hôtel Richmond, peut-être volontaire.

Abel hocha la tête, incrédule, relut le gros titre et murmura :

— Et maintenant?

— Vous avez des soucis? fit le petit vendeur de journaux.

— Quelques-uns, répondit Abel en revenant vers le directeur adjoint. Qui est chargé de l'enquête de police ?

— Le type, là-bas, appuyé sur la voiture de police, dit le directeur adjoint en montrant un homme grand et mince qui perdait déjà ses cheveux. C'est le lieutenant O'Malley.

— Il a bien l'air d'un Irlandais ! Installez le personnel à l'annexe, je les verrai tous demain matin à 10 heures. S'il y en a qui veulent me voir avant, je serai au Stevens jusqu'à ce que j'aie tiré les choses au clair.

— D'accord, patron.

Abel alla se présenter au lieutenant O'Malley. Le grand policier se pencha un peu pour serrer la main d'Abel.

— Ah, voici l'ex-directeur qui revient enfin à ses ruines calcinées! On vous cherchait.

— Je ne trouve pas ça drôle, monsieur!

— Excusez-moi. Ce n'est pas drôle, en effet. Mais la nuit a été longue. Venez, allons boire un verre.

O'Malley prit Abel par le bras et le conduisit, de l'autre côté de Michigan Avenue, jusqu'au café du coin. Là, il commanda deux laits frappés. Abel se mit à rire en voyant arriver les deux verres tout blancs et givrés. C'était la première fois qu'il buvait du lait depuis des années.

— Je sais. C'est curieux, mais tout le monde à Chicago boit de la bière ou du bourbon clandestins, expliqua le policier. Il faut bien qu'il y en ait un qui respecte la loi. D'ailleurs, la Prohibition ne sera pas éternelle et c'est à ce moment-là que les ennuis vont commencer, quand les gangsters vont découvrir que j'aime vraiment le lait frappé.

Abel se mit à rire pour la deuxième fois.

— Venons-en à vos problèmes, monsieur Rosnovski. D'abord, il faut que je vous dise que vous n'avez pas l'ombre d'une chance de toucher l'assurance de l'hôtel. Les experts ont passé ce qu'il en reste au peigne fin et ont découvert que tout était imbibé d'essence. On n'a même pas essayé de le cacher. Il y en avait des traces plein les caves. Une allumette, et tout a dû flamber comme une chandelle romaine.

— Vous avez une idée des coupables ?

— C'est moi qui pose les questions. Vous avez une idée de quelqu'un qui pourrait vous en vouloir, à vous ou à l'hôtel ?

Abel grogna :

— Il y en a une bonne cinquantaine. J'ai vidé une vraie poubelle en arrivant ici. Je vous donnerai une liste, si ça peut vous servir.

— Je crois que oui, peut-être. Bien qu'à en juger par la façon dont les gens parlent ici, je crois que ça pourrait ne pas être nécessaire. Mais si vous tombez sur un renseignement précis, faites-le-moi connaître, monsieur Rosnovski. Ne me cachez rien, parce que je vais vous dire une bonne chose : vous avez des ennemis par ici.

Il montra la rue.

— Que voulez-vous dire? S'étonna Abel.

— Il y en a qui prétendent que c'est vous qui avez fait le coup, parce que vous avez tout perdu dans le krach, pour toucher l'argent de l'assurance.

Abel sauta de son tabouret.

— Calmez-vous, calmez-vous! Je sais que vous avez passé toute la journée à Boston et, ce qui compte davantage, vous avez la réputation, à Chicago, de faire marcher les hôtels, pas de les brûler. Mais il y a quelqu'un qui a brûlé le Richmond et je vous fiche mon billet que je le démasquerai. Restons-en là pour le moment. (Il descendit de son tabouret.) Les verres sont pour moi, monsieur Rosnovski. Je vous demanderai un service en échange un de ces jours. (Il fit un sourire à la caissière, admirant ses chevilles et maudissant la mode qui rallongeait les jupes. Il lui donna cinquante cents.) Gardez tout.

— Merci beaucoup!

— Personne ne m'aime! Soupira le lieutenant.

Abel rit une troisième fois, ce qu'il n'eût jamais cru possible une heure plus tôt.

— A propos, ajouta le lieutenant en sortant du bar, les gens de l'assurance vous cherchent. Je ne me rappelle pas le nom du type, mais je pense qu'il finira par vous trouver. Ne le cognez pas. Vous ne pouvez pas lui en vouloir de croire que vous êtes mouillé. On va se revoir, monsieur Rosnovski. J'aurai encore besoin de vous parler.

Abel regarda le lieutenant se perdre dans la foule des badauds, puis il se dirigea sans hâte vers l'hôtel Stevens où il réserva une chambre pour la nuit. L'employé de la réception, qui avait déjà reçu la plupart des clients du Richmond, eut malgré lui un sourire à l'idée de loger aussi le directeur. Une fois dans sa chambre, Abel écrivit une lettre officielle à William Kane, où il lui donnait tous les renseignements dont il disposait sur l'incendie et où il l'informait qu'il allait profiter de ses loisirs imprévus pour faire une tournée des autres hôtels du groupe. Abel ne voyait aucune raison de rester à Chicago, à se réchauffer aux braises du Richmond, dans le vain espoir que quelqu'un viendrait lui apporter une solution.

Le lendemain matin, après un excellent petit déjeuner au Stevens

— Abel se sentait toujours bien dans un hôtel bien tenu — il alla, à pied, voir Curtis Fenton à la Continental Trust Bank pour le renseigner sur l'attitude de la Kane et Cabot — ou, plus exactement, sur l'attitude de William Kane. Et, bien que convaincu de l'inutilité de cette démarche, il annonça qu'il cherchait un acheteur pour le groupe Richmond, pour deux millions de dollars.

— L'incendie ne va pas nous faciliter les choses mais je vais voir ce que je peux faire, repartit Fenton, beaucoup plus encourageant qu'Abel ne l'eût espéré. A l'époque où vous avez acheté vingt-cinq pour cent des actions du groupe à Davis Leroy, je vous ai dit que je pensais que les hôtels du groupe étaient un placement valable et que vous faisiez sans doute une bonne affaire. Malgré le krach, je ne vois aucune raison de changer d'avis, monsieur Rosnovski. Il y a maintenant près de deux ans que je vous vois diriger votre hôtel et je vous soutiendrais si la décision ne dépendait que de moi, mais je crois, malheureusement, que ma banque n'acceptera jamais de soutenir le groupe Richmond. Nous en avons vu les résultats financiers depuis trop longtemps pour que nous gardions la moindre confiance en l'avenir, et cet incendie a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase... si j'ose m'exprimer ainsi. Pourtant, j'ai des contacts extérieurs, et je vais voir si je peux faire quelque chose pour vous aider.

Vous avez sans doute plus d'admirateurs à Chicago que vous ne le soupçonnez, monsieur Rosnovski.

Après les réflexions du lieutenant O'Malley, Abel s'était demandé s'il lui restait encore des amis dans la ville. Il remercia Curtis Fenton, retourna au guichet de la banque et prit à la caisse cinq mille dollars en liquide sur le compte de l'hôtel. Il passa le reste de la matinée à l'annexe du Richmond. Il versa à tout son personnel deux semaines de salaire et leur dit qu'ils pouvaient demeurer à l'annexe un mois au moins, ou jusqu'à ce qu'ils aient trouvé du travail ailleurs. Puis il retourna au Stevens, mit dans sa valise les vêtements qu'il avait achetés pour remplacer ceux qui avaient brûlé dans l'incendie, et s'apprêta à entamer sa tournée des dix autres hôtels Richmond.

Au volant de la Buick qu'il avait achetée juste avant le krach, il prit d'abord la direction du Sud et commença par le Richmond de Saint-Louis. La tournée de tous les hôtels du groupe lui prit près d'un mois. Ils étaient tous à bout de souffle et perdaient tous de l'argent sans exception, mais Abel ne jugea nulle part la situation désespérée. Ils étaient tous bien situés, certains même étaient les mieux placés de leur ville. Le père Leroy a dû être plus futé que son fils, pensa Abel. Il étudia de près les polices d'assurance de chaque hôtel avec soin : elles ne posaient aucun problème. Quand il arriva enfin au Richmond de Dallas, il avait acquis une seule certitude, celui qui achèterait tout le groupe pour deux millions de dollars ferait une bonne affaire. Il

espérait avoir une chance d'être celui-là, car il savait exactement ce qu'il fallait faire pour rentabiliser le groupe.

De retour à Chicago, près de quatre semaines plus tard, il descendit encore au Stevens, où plusieurs messages l'attendaient. Le lieutenant O'Malley voulait le voir, et William Kane, Curtis Fenton, et un certain Henry Osborne.

Abel commença par la police et, après une brève conversation au téléphone avec O'Malley, accepta de le rencontrer au café de Michigan Avenue. Abel s'installa sur un haut tabouret, le dos au comptoir, contemplant les ruines calcinées de l'hôtel Richmond. Le lieutenant avait quelques minutes de retard, mais ne prit pas la peine de s'excuser. Il s'assit à côté d'Abel et fit tourner son tabouret vers lui.

— Pourquoi nous rencontrer dans un bistrot ? demanda Abel.

— Vous me devez un verre, répliqua le lieutenant, et personne à Chicago n'a le droit d'être en retard d'un lait frappé avec O'Malley.

Abel en commanda deux, un simple et un double. Puis il lui passa des pailles blanc et rouge et s'enquit :

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Les pompiers avaient raison. C'est bien un incendie volontaire. On a arrêté un certain Desmond Pacey, qui a été l'ancien directeur du Richmond. C'était de votre temps, non ?

— En effet.

— Et qu'est-ce que vous en dites ?

— J'ai mis Pacey à la porte pour escroquerie sur les reçus de l'hôtel. Il m'a averti alors qu'il se vengerait même s'il devait en crever. Je n'y ai pas attaché d'importance. On m'a trop souvent menacé dans ma vie, lieutenant, pour prendre les menaces au sérieux, surtout quand elles viennent d'un individu comme Pacey.

— Je dois vous dire, moi, que nous l'avons pris au sérieux, nous et les gens de l'assurance. Il paraît qu'ils ne paieront pas un sou avant d'avoir la preuve qu'il n'y a pas l'ombre de complicité entre vous et Pacey en ce qui concerne l'incendie.

— Ça me suffit pour le moment. Comment êtes-vous si certain que c'est bien Pacey ?

Nous l'avons retrouvé aux urgences, à l'hôpital du quartier, le jour de l'incendie. Une enquête de routine. Nous avons demandé à l'hôpital de nous signaler toutes les entrées ce jour-là pour brûlures. La chance a voulu — c'est souvent le cas pour la police, nous ne sommes pas tous des Sherlock Holmes de naissance — que la femme d'un sergent ait été dans le temps serveuse au Richmond. Elle nous a signalé que c'était l'ancien directeur. Même moi, je sais que deux et deux font quatre. Le gars s'est mis à table assez vite. Il n'avait pas l'air d'être tellement désolé d'être arrêté. Il était simplement tout content d'avoir réussi sa vengeance. Jusqu'à présent ou presque, je ne

comprenais pas très bien de quoi il se vengeait, mais maintenant que j'en suis sûr, ça ne m'étonne pas tellement. Voilà l'affaire verrouillée, monsieur Rosnovski.

Le lieutenant tira sur sa paille, jusqu'à ce qu'un gargouillis lui prouve qu'il avait tout bu jusqu'à la dernière goutte.

— Un autre lait frappé?

— Non. Je reste sur celui-là. J'ai une dure journée devant moi. (Il descendit de son tabouret.) Au revoir, monsieur Rosnovski. Si vous pouvez prouver aux gens de l'assurance que vous n'êtes pas complice de Pacey, vous toucherez votre argent. Je ferai tout ce que je pourrai pour vous aider quand l'affaire viendra devant les tribunaux. Tenez-moi au courant.

Abel le regarda sortir du bar. Il donna un dollar à la serveuse et sortit à son tour sur le trottoir, les yeux dans le vide, là où l'hôtel Richmond se dressait un mois plus tôt à peine. Puis il repartit pour le Stevens, perdu dans ses pensées.

Il y trouva un autre message du nommé Henry Osborne, qui ne disait toujours pas qui il était. Il n'y avait qu'un moyen de le savoir. Abel appela Osborne, qui se révéla être inspecteur de la compagnie d'assurances Great Western, où l'hôtel était assuré. Abel prit rendez-vous pour le voir à midi. Puis il appela William Kane à Boston et lui fit un rapport sur les hôtels du groupe qu'il avait visités.

— Et permettez-moi de vous répéter, monsieur Kane, que je pourrais transformer en bénéfice les pertes de ces hôtels si votre banque me donnait le temps et son appui. Ce que j'ai fait à Chicago, je sais que je peux le faire pour le reste du groupe.

— Cela se peut, monsieur Rosnovski, mais je regrette, pas avec l'argent de la Kane et Cabot. Puis-je vous rappeler qu'il ne vous reste plus que cinq jours pour trouver un commanditaire? Je vous salue, monsieur.

— Espèce de sale snob! s'écria Abel dans le téléphone, la communication une fois coupée. Je n'ai pas la classe qu'il faut pour avoir ton argent, hein? Un de ces jours, fumier...

Le prochain rendez-vous d'Abel sur la liste était celui de l'inspecteur d'assurances, Henry Osborne. C'était un homme de grande taille, avec un visage agréable, des yeux sombres et une mèche de cheveux bruns qui tournaient au gris. Abel le trouva ouvert, aimable. Osborne n'avait pas grand-chose à ajouter à ce que le lieutenant O'Malley avait déjà dit à Abel. La Great Western n'avait pas l'intention de payer un sou de l'indemnité, alors que la police accusait Desmond Pacey d'incendie volontaire, tant qu'il ne serait pas prouvé qu'Abel lui-même n'était impliqué en aucune façon dans l'affaire. Henry Osborne se montra très compréhensif.

— Le groupe Richmond a-t-il les moyens de reconstruire l'hôtel?

demanda-t-il.

— Pas le premier sou, affirma Abel. Le reste du groupe est hypothéqué jusqu'à la corde et la banque me presse de vendre.

— Pourquoi vous ?

Abel expliqua comment il avait acquis les actions du groupe sans être en fait propriétaire des hôtels. Henry Osborne fut quelque peu surpris.

— Mais la banque doit tout de même se rendre compte que vous dirigez très bien l'hôtel! Tous les milieux d'affaires, à Chicago, savent que vous avez été le premier directeur à faire gagner de l'argent à Davis Leroy. Je n'ignore pas que les banques traversent une période difficile, mais elles devraient savoir faire une exception dans leur propre intérêt.

— Pas cette banque-là.

— La Continental Trust? Curtis Fenton est un peu vieux jeu, mais on peut en tirer quelque chose.

— Ce n'est pas la Continental. Les hôtels sont la propriété d'une banque de Boston, la Kane et Cabot.

Henry Osborne pâlit et s'assit.

— Vous n'êtes pas bien? demanda Abel.

— Si, si, je vais très bien.

— Connaissez-vous par hasard la Kane et Cabot ?

— C'est entre nous?

— Bien entendu.

— Ma société a eu affaire avec eux une fois. (Osborne parut hésiter, puis reprit) Et nous avons été obligés de leur faire un procès.

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas vous donner de détails. C'est une affaire très embrouillée. Disons seulement qu'un des directeurs n'a pas été tout à fait honnête avec nous.

— Lequel ?

— Avec lequel avez-vous traité ?

— Un certain William Kane.

Osborne parut hésiter de nouveau :

— Méfiez-vous, dit-il. C'est le roi des salauds. Je peux tout vous raconter sur lui si vous y tenez, mais que ce soit strictement entre nous.

— Je ne suis certainement pas son obligé. Il se peut que j'aie à vous revoir, monsieur Osborne. J'ai un compte à régler avec le jeune M. Kane, pour la façon dont il a traité Davis Leroy.

— Vous pouvez compter sur moi. Je vous aiderai autant que je pourrai s'il y a un William Kane dans l'affaire, déclara Osborne en se levant derrière son bureau. Mais que cela reste strictement entre nous. Et si le tribunal prouve que c'est Desmond Pacey qui a mis le feu au

Richmond, et que personne d'autre n'est impliqué, notre compagnie paiera le jour même. Alors, nous pourrons peut-être faire encore des affaires avec tous vos autres hôtels.

— Peut-être.

Abel rentra au Stevens à pied et décida de déjeuner pour juger par lui-même de la qualité du service à la salle à manger. Un nouveau message l'attendait à la réception. Un certain David Maxton lui proposait de déjeuner avec lui à 1 heure.

— David Maxton? répéta Abel à voix haute, faisant lever la tête à la réceptionniste. D'où est-ce que je connais ce nom ? demanda-t-il à la jeune femme étonnée.

— C'est le propriétaire de l'hôtel, monsieur.

— Ah oui ! Voulez-vous dire à M. Maxton que je serai ravi de déjeuner avec lui... (Abel regarda sa montre)...

Et voulez-vous lui dire que je serai peut-être en retard de quelques minutes ?

Abel monta rapidement dans sa chambre et passa une chemise blanche en se demandant ce que David Maxton pouvait bien lui vouloir.

La salle à manger était déjà pleine quand Abel y arriva. Le maître d'hôtel le conduisit à une table réservée, dans une alcôve, où le propriétaire du Stevens était seul. Il se leva pour accueillir Abel.

— Je suis Abel Rosnovski, monsieur.

— Je vous connais, dit Maxton, ou, pour être précis, je connais votre réputation. Asseyons-nous, nous allons commander.

Abel fut forcé d'admirer le Stevens. La table et le service valaient largement ceux du Plaza. S'il voulait avoir le meilleur hôtel de Chicago, il lui faudrait être meilleur que celui-là.

Le maître d'hôtel reparut avec les cartes. Abel étudia la sienne avec soin, refusa poliment une entrée et choisit le filet de bœuf, test infailible pour savoir si un restaurant a le meilleur boucher. David Maxton ne regarda pas sa carte et commanda un saumon. Le maître d'hôtel s'éloigna rapidement.

— Vous devez vous demander pourquoi je vous ai invité à déjeuner, monsieur Rosnovski.

— J'ai pensé, répondit Abel en riant, que vous alliez me demander de prendre la direction du Stevens.

— Et vous avez eu raison, monsieur Rosnovski.

Ce fut au tour de Maxton de rire. Abel était muet de stupeur. L'arrivée d'une table roulante avec une pièce de bœuf irréprochable poussée par une jeune serveuse ne le mit pas plus à l'aise. Le découpeur attendait pour trancher. Maxton passa un filet de citron sur son saumon et reprit :

— Mon directeur prend sa retraite dans cinq mois après vingt-deux

ans de bons et loyaux services, et le directeur adjoint doit se retirer lui aussi peu après. Alors, je cherche un balai neuf.

— Ça m'a l'air très propre, ici.

— J'essaie toujours de faire mieux, monsieur Rosnovski. Il ne faut jamais se contenter de ce qu'on a. Je vous ai suivi de loin, mais avec attention. Le Richmond n'avait même pas droit au nom d'hôtel avant votre arrivée. C'était un asile de nuit. Encore deux ou trois ans et vous auriez fait concurrence au Stevens si un imbécile n'y avait pas mis le feu avant qu'on ne vous ait donné votre chance.

— Des pommes de terre, monsieur?

Abel leva les yeux. Une très jolie serveuse lui souriait.

— Non merci. Vous savez, monsieur Maxton, je suis extrêmement flatté, autant de votre proposition que des réflexions qui l'accompagnent.

— Je crois que vous seriez bien ici, monsieur Rosnovski. Le Stevens est un hôtel bien tenu, et je vous offrirais volontiers cinquante dollars par semaine et deux pour cent sur les bénéfices. Vous commenceriez quand cela vous conviendrait.

— J'ai besoin de quelques jours pour réfléchir à votre offre si généreuse, monsieur Maxton, mais je dois avouer que je suis très tenté. En tout cas, j'ai encore quelques problèmes qui me restent du Richmond.

— Des haricots verts, monsieur?

C'était la même serveuse, avec le même sourire. Le visage lui paraissait familier et Abel était certain de l'avoir vu quelque part. Elle avait peut-être travaillé au Richmond?

— Volontiers.

Il la regarda s'éloigner. Elle avait quelque chose.

— Pourquoi ne demeureriez-vous pas quelques jours à l'hôtel, comme invité, poursuivit Maxton, pour voir comment nous faisons les choses? Cela pourrait vous aider à prendre votre décision.

— Ce ne sera pas nécessaire. J'ai passé un jour ici comme client et c'est assez pour savoir comment l'hôtel est tenu. Mon problème, c'est que je suis propriétaire du groupe Richmond.

Le visage de Maxton trahit sa surprise.

— Je ne m'en doutais absolument pas ! dit-il. Je pensais que c'était la fille de Davis Leroy qui devenait propriétaire.

C'est une longue histoire. (Et Abel expliqua à Maxton comment il était devenu propriétaire de toutes les actions du groupe.) Le problème est simple, monsieur Maxton. Ce que je veux, en réalité, c'est trouver moi-même les deux millions de dollars et faire du groupe quelque chose qui en vaille la peine. Quelque chose qui assurerait même un bon revenu à votre argent.

— Je comprends.

Il regardait son assiette d'un air perplexe. Une serveuse l'enleva.

— Monsieur prendra du café ?

C'était toujours la même. Décidément, il l'avait vue quelque part. Abel commençait à en être agacé.

— Et vous dites que Curtis Fenton, de la Continental Trust, cherche un acheteur pour votre propre compte?

— Oui. Il y a déjà près d'un mois qu'il s'en occupe. Je vais d'ailleurs savoir, en fin d'après-midi, s'il a trouvé quelqu'un. Mais je ne suis pas optimiste.

— C'est très intéressant. Je ne savais pas du tout que le groupe Richmond cherchait un acheteur. Voulez-vous me tenir au courant, dans les deux cas?

— Certainement.

— Combien de temps la banque de Boston vous laisse-t-elle encore pour trouver les deux millions ?

— Encore quelques jours, c'est tout. Je ne serai pas long à pouvoir vous faire connaître ma décision.

— Merci. J'ai été enchanté de faire votre connaissance, monsieur Rosnovski. Je suis certain que notre collaboration serait agréable.

Il serra chaleureusement la main d'Abel.

— Merci, monsieur, dit Abel.

La serveuse lui sourit une fois encore lorsqu'il quitta la salle à manger. Lorsqu'il passa devant le maître d'hôtel, il s'arrêta pour demander le nom de la serveuse.

— Je suis désolé, monsieur, mais nous n'avons pas le droit de donner les noms des membres du personnel à la clientèle. C'est rigoureusement contraire aux usages de la maison. Si vous avez une réclamation à formuler, je vous serais reconnaissant de me la faire connaître, monsieur.

— Aucune réclamation. Au contraire. J'ai fait un excellent déjeuner.

Avec une offre d'emploi dans sa poche, Abel se sentait plus sûr de lui au moment de rencontrer Curtis Fenton. Il était convaincu que le banquier n'aurait pas trouvé d'acheteur, et pourtant il arriva à la Continental Trust d'un pas allègre. La perspective de devenir directeur du meilleur hôtel de Chicago lui plaisait. Il parviendrait peut-être à en faire le meilleur d'Amérique. Dès son arrivée à la banque, il fut introduit dans le bureau de Curtis Fenton, toujours aussi grand, toujours aussi mince. Porte-t-il tous les jours le même complet, se demanda Abel, ou bien en a-t-il trois exactement semblables? Il invita Abel à s'asseoir avec un large sourire sur son visage habituellement si solennel :

— Je suis ravi de vous revoir, monsieur Rosnovski. Si vous étiez venu ce matin, je n'aurais rien eu à vous dire. Mais je viens tout juste

de recevoir un coup de téléphone de l'intéressé.

Le cœur d'Abel se mit à battre, de surprise et de plaisir. Après un moment de silence, il demanda :

— Pouvez-vous me dire de qui il s'agit ?

— Je regrette, non. La personne intéressée m'a donné pour consigne de respecter rigoureusement son anonymat, car cette transaction aurait pour effet de créer un conflit potentiel avec ses propres affaires.

— C'est David Maxton, murmura Abel. Quel homme!

— Je vous ai dit, monsieur Rosnovski, que je ne pouvais pas vous dévoiler son nom.

— Parfait, parfait! D'ici combien de temps pouvez-vous être en mesure de me faire connaître la décision de l'« intéressé », dans un sens ou dans l'autre?

— Je n'ai aucune certitude pour l'instant, mais j'en saurai peut-être davantage lundi. Si par hasard vous passez du côté de chez nous...

— Si je passe par hasard? Mais c'est toute ma vie qui est en jeu !

— Alors, prenons un rendez-vous ferme pour lundi matin.

Comme Abel redescendait Michigan Avenue pour rentrer au Stevens, la pluie se mit à tomber et il s'aperçut qu'il fredonnait « Chantons sous la pluie ». Il prit l'ascenseur jusqu'à sa chambre et appela William Kane. Il lui réclama un délai jusqu'au lundi suivant, lui expliquant qu'il espérait avoir trouvé un acheteur d'ici là. Kane parut réticent mais finit par accepter.

— Salaud ! jura plusieurs fois Abel après avoir raccroché. Laisse-moi seulement un petit peu de temps, Kane, et tu regretteras d'avoir tué Davis Leroy!

Abel était assis au pied de son lit, tapotant le bord du sommier du bout des doigts. Il se demandait comment il allait passer son temps jusqu'au lundi. Il redescendit, à pied, au salon de l'hôtel. La serveuse du déjeuner était encore là. Elle servait le thé dans le jardin tropical. La curiosité l'emporta chez Abel et il alla s'asseoir au fond de la salle. Elle vint à lui aussitôt.

— Monsieur prendra du thé? dit-elle, toujours avec le même sourire familier.

— Nous nous connaissons, n'est-ce pas? interrogea Abel.

— Oui, Wladek.

Abel eut un léger sursaut et rougit. Les cheveux blonds coupés court avaient été longs, et le regard maintenant discret avait été presque provocant.

— Zaphia ! Nous sommes venus en Amérique sur le même bateau ! C'est vrai, vous alliez à Chicago. Et que faites-vous ici?

— Je travaille, vous voyez. Monsieur prendra du thé?

L'accent polonais enchantait Abel.

— Voulez-vous dîner avec moi ce soir? demanda-t-il.

— Je n'ai pas le droit de sortir avec les clients, Wladek. Sinon, on vous met à la porte automatiquement.

— Je ne suis pas un client. Je suis un vieil ami.

— Un vieil ami qui devait venir me voir à Chicago aussitôt qu'il serait installé, et quand vous êtes venu, vous ne vous êtes même pas rappelé que j'étais ici.

— Je sais, je sais. Je te demande pardon, Zaphia. Allons, on dîne ensemble ce soir. Juste une fois!

— Juste une fois.

— On se retrouve chez Brundage à 7 heures. Ça te convient ?

Zaphia rougit en entendant le nom du restaurant. C'était sans doute le plus cher de Chicago. Elle y eût été intimidée comme serveuse. A plus forte raison comme cliente.

— Non, je préfère quelque chose de moins luxueux, Wladek.

— Où ça, alors ?

— Tu connais le Sausage, au coin de la 43^e Rue?

— Non, mais je trouverai. 7 heures.

— 7 heures, Wladek. Je suis ravie. A propos, tu veux du thé?

— Non, je crois que je vais m'en passer.

Elle s'éloigna avec un sourire. Il resta quelques minutes à la regarder servir le thé. Elle était beaucoup plus jolie que dans son souvenir. C'était peut-être la bonne façon de tuer le temps jusqu'au lundi.

Le Sausage rappela à Abel les pires souvenirs de ses premiers mois en Amérique. Il commanda une bière sans alcool en attendant Zaphia et regarda d'un œil critique la façon dont se faisait le service autour de lui. Il ne savait pas ce qui était pire : le service ou la nourriture. Zaphia arriva avec près de vingt minutes de retard. Elle portait une robe jaune élégante qui avait l'air d'avoir été raccourcie depuis peu pour se mettre à la dernière mode, et qui montrait un corps devenu bien séduisant. De ses yeux gris, elle chercha la table de Wladek et ses joues rosirent sous les regards des autres clients.

— Bonsoir, Wladek, fit-elle, en polonais.

Abel se leva et lui offrit son siège auprès du feu.

— Je suis si content que tu aies pu venir, dit-il en anglais.

Elle eut l'air un instant perplexe, puis elle poursuivit, en anglais :

— Pardon d'arriver en retard.

— Ah, je n'avais pas remarqué! Tu prends quelque chose ?

— Non, merci.

Ils gardèrent le silence pendant un moment, puis ils parlèrent en même temps :

— J'avais oublié que tu étais si jolie!

— Comment as-tu...?

Elle avait un sourire timide et Abel eut envie de la toucher. Il se souvenait parfaitement d'avoir eu la même réaction la première fois qu'il l'avait vue, plus de huit ans auparavant.

— Comment va George ? demanda-t-elle.

— Il y a plus de deux ans que je ne l'ai pas vu, répondit Abel avec un sentiment soudain de culpabilité. Je n'ai pas bougé de l'hôtel où je travaille, ici, à Chicago, et puis...

— Je sais. On a mis le feu à l'hôtel.

— Pourquoi n'es-tu jamais venue me voir ?

— Je pensais que tu m'aurais oubliée, Wladek, et j'avais raison.

— Alors, comment as-tu fait pour me reconnaître ? J'ai beaucoup grossi.

— Le bracelet d'argent, expliqua Zaphia avec simplicité.

Abel regarda son poignet et se mit à rire :

— Je dois déjà beaucoup à mon bracelet. Maintenant, je lui dois en plus de nous avoir réunis.

Elle évita son regard.

— Qu'est-ce que tu fais, à présent que tu n'as plus d'hôtel à diriger ?

— Je cherche du travail, répliqua Abel, pour ne pas l'intimider en lui déclarant qu'on lui avait proposé de devenir directeur du Stevens.

— Il va y avoir une place importante à prendre au Stevens. C'est mon petit ami qui me l'a dit.

— Ton petit ami te l'a dit ? fit Abel en répétant un par un les mots qui lui faisaient mal.

— Oui. L'hôtel va bientôt chercher un directeur adjoint. Tu devrais demander la place. Je suis sûre que tu as des chances, Wladek. J'ai toujours su que tu réussirais en Amérique.

— Je pourrais me présenter. C'est gentil à toi d'avoir pensé à moi. Et ton petit ami, il ne se présente pas ?

— Oh, il est beaucoup trop jeune ! Il n'est que serveur à la salle à manger, comme moi.

Sur le moment, Abel eût voulu être à sa place.

— On dîne ?

— Je n'ai pas l'habitude de dîner au restaurant, avoua Zaphia.

Elle regardait le menu d'un air hésitant. Abel comprit tout à coup qu'elle ne savait toujours pas lire l'anglais et il passa les deux commandes. Elle mangea avec appétit et ne tarit pas d'éloges sur la cuisine, qui était fort banale. Abel trouva cet enthousiasme dénué d'esprit critique bien agréable, après l'attitude snob et blasée de Mélanie. Ils se racontèrent leur histoire en Amérique. Zaphia avait commencé comme femme de ménage et était devenue serveuse au Stevens, où elle était depuis six ans déjà. Abel lui parla de sa vie à son tour, jusqu'au moment où elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Regarde l'heure qu'il est, Wladek! 11 heures passées, et je suis de service pour le petit déjeuner à 6 heures du matin !

Abel n'avait pas vu le temps passer : quatre heures avec Zaphia. Il fût volontiers resté toute la nuit avec elle, comblé par son admiration, qu'elle affichait avec tant de candeur.

— Tu veux bien qu'on se revoie, Zaphia? lui demanda-t-il en la ramenant au Stevens, bras dessus, bras dessous.

— Si tu veux, Wladek.

Ils s'arrêtèrent à l'entrée de service derrière l'hôtel.

— C'est par là que j'entre, dit-elle. Si tu devenais directeur adjoint, Wladek, tu pourrais entrer par la grande porte.

— Ça t'ennuierait de m'appeler Abel ?

— Abel ? Mais tu t'appelles Wladek !

— Avant oui. Plus maintenant. Je m'appelle Abel Rosnovski.

— C'est un drôle de nom, Abel, mais ça te va bien. Merci pour le dîner, Abel. J'ai été ravie de te revoir. Bonne nuit.

— Bonne nuit, Zaphia.

Il la vit disparaître par l'entrée de service, puis il fit lentement le tour du pâté de maisons et rentra à l'hôtel par l'entrée principale. Soudain — et ce n'était pas la première fois de sa vie — il se sentit très seul.

Abel passa le week-end à penser à Zaphia et aux images qu'elle évoquait en lui, la puanteur de l'entrepont des émigrants, la queue à Ellis Island et, surtout, leur rencontre brève mais passionnée dans le canot de sauvetage. Il prit tous ses repas au restaurant de l'hôtel pour rester près d'elle et observer son petit ami. Il arriva à la conclusion que ce devait être le plus jeune, celui qui avait des boutons. Abel pensait que le petit ami avait des boutons, il espérait qu'il avait des boutons. Oui, c'était certain, il avait des boutons. Mais c'était aussi, malheureusement, le plus joli garçon de tous les serveurs, boutons ou pas boutons.

Abel voulut sortir Zaphia le samedi, mais elle était de service toute la journée. Il s'arrangea tout de même pour l'accompagner à la messe du dimanche, et il écouta, avec un mélange de nostalgie et d'exaspération, le prêtre polonais dire la messe qu'il n'avait pas oubliée. C'était pourtant la première fois qu'Abel entra dans une église depuis le château, en Pologne. A cette époque, il n'avait pas encore été victime ou témoin de toutes ces cruautés, qui ne lui permettaient plus de croire à un Dieu bienveillant. Mais il eut sa récompense pour avoir suivi Zaphia à l'église : elle lui permit de lui tenir la main en la ramenant à l'hôtel.

— Est-ce que tu as réfléchi à la place de directeur adjoint au Stevens? demanda-t-elle.

— Je connaîtrai demain matin leur décision définitive.

— Je suis tellement contente, Abel ! Je suis sûre que tu ferais un merveilleux directeur adjoint.

— Merci, dit Abel, se rendant compte qu'ils n'avaient parlé que par malentendus.

— Est-ce que tu veux dîner ce soir chez mes cousins? Je passe toujours le dimanche soir avec eux.

— Volontiers.

Les cousins de Zaphia habitaient tout près du Sausage, au centre de la ville. Ils furent très impressionnés de la voir arriver avec un ami polonais au volant d'une Buick neuve. La famille, comme l'appelait Zaphia, se composait de deux sœurs, Katya et Tanina, et du mari de Katya, Janek. Abel offrit un bouquet de roses aux deux sœurs et s'assit pour répondre, dans la langue polonaise qu'il parlait couramment, à toutes leurs questions sur ses perspectives d'avenir. Zaphia était manifestement embarrassée, mais Abel savait qu'il en eût été de même pour n'importe quel petit ami dans n'importe quelle famille polono-américaine. Il s'efforça de minimiser sa réussite depuis ses débuts à la boucherie, car il avait remarqué le regard d'envie de Janek. Katya servit un dîner polonais tout simple, avec des *picrogi*, et des *bigos*, qu'Abel eût mangés avec plus de plaisir une quinzaine d'années auparavant. Il se désintéressa de Janek pour tenter de séduire les deux sœurs et il lui sembla qu'il y réussissait. Elles étaient sans doute séduites aussi par le jeune homme boutonneux. Non, c'était impossible : il n'était même pas polonais. Et pourquoi pas, d'ailleurs? Abel ne connaissait pas son nom et ne l'avait jamais entendu parler.

En rentrant au Stevens, Zaphia demanda, avec un éclair de cette coquetterie qu'il n'avait pas oubliée, si c'était bien prudent de conduire une voiture d'une main en tenant celle d'une dame de l'autre. Abel rit et remit sa deuxième main sur le volant jusqu'à l'arrivée.

— Tu auras le temps de me voir demain?

— J'espère, répondit-elle. D'ici là, tu seras peut-être mon patron. Bonne chance, en tout cas.

Il souriait en la regardant passer par l'entrée de service, et se demanda ce qu'elle penserait si elle connaissait les véritables conséquences de la décision du lendemain. Il attendit qu'elle eût disparu pour s'en aller.

— Directeur adjoint! S'exclama-t-il en éclatant de rire tout en se mettant au lit.

Il se demanda, en essayant de chasser Zaphia de ses pensées, quelle nouvelle lui apporterait Curtis Fenton au matin. Puis il jeta l'oreiller par terre.

Le lendemain, il se réveilla quelques minutes avant 5 heures. Il faisait encore nuit dans sa chambre quand il décrocha le téléphone pour réclamer la première édition du Chicago Tribune. Il parcourut la

rubrique financière et il était fin prêt à 7 heures pour aller prendre son petit déjeuner dès l'ouverture de la salle à manger. Zaphia n'y était pas ce matin-là, mais le petit ami boutonneux, oui. Abel y vit un mauvais présage. Après le petit déjeuner, il retourna dans sa chambre, cinq minutes avant que Zaphia ne prenne son service à la salle à manger. Mais il ne le savait pas. Il rectifia son nœud de cravate dans la glace pour la vingtième fois et consulta de nouveau sa montre. Il estimait qu'en marchant lentement il serait à la banque pour l'ouverture des portes. En réalité, il arriva avec cinq minutes d'avance et fit encore un tour, regardant les vitrines sans les voir, les bijoux chez les joailliers, et les nouveaux postes de radio, et les complets chez les grands tailleurs. Aurait-il un jour les moyens de se faire habiller chez eux ? Lorsqu'il se retrouva à la banque, il était 9 h 4.

— M. Fenton est occupé. Voulez-vous revenir dans une demi-heure, ou bien préférez-vous attendre ici ? lui demanda la secrétaire.

— Je reviendrai, répliqua-t-il pour ne pas paraître trop pressé.

Il ne se rappelait pas avoir passé une demi-heure plus interminable depuis son arrivée à Chicago. Il examina une à une toutes les vitrines de La Salle Street, même celles de vêtements pour dames, qui le firent penser agréablement à Zaphia.

A son retour à la Continental Trust, la secrétaire lui dit :

— M. Fenton vous reçoit tout de suite, monsieur.

Quand Abel entra dans le bureau directorial, il avait les mains moites.

— Bonjour, monsieur Rosnovski. Asseyez-vous, je vous prie.

Curtis Fenton sortit de son bureau un dossier dont Abel vit qu'il portait la mention « Confidentiel ».

— J'espère que ce que j'ai à vous communiquer vous conviendra, reprit-il. L'intéressé est disposé à acheter les hôtels à des conditions dont je puis dire que je les considère comme favorables.

— Mon Dieu ! murmura Abel.

Curtis Fenton fit comme s'il n'avait rien entendu et poursuivit :

— Des conditions très favorables, même. Il se charge de fournir la totalité des deux millions de dollars nécessaires pour régler la dette de Davis Leroy et, en même temps, il créera avec vous une nouvelle société dont les actions seront réparties entre lui pour soixante pour cent et vous-même pour quarante. Vos quarante pour cent seront estimés à huit cent mille dollars, qui seront considérés comme vous étant prêtés par la nouvelle société, un prêt remboursable en dix ans au maximum, à quatre pour cent, les remboursements pouvant être effectués sur les bénéfices de la société, au même taux. Ce qui signifie que si la société faisait, une année, un bénéfice de cent mille dollars, quarante mille dollars de ce bénéfice serviraient à rembourser votre emprunt, plus les quatre pour cent d'intérêts. Si vous remboursez les

huit cent mille dollars en moins de dix ans, vous aurez une option unique pour racheter les soixante pour cent restants d'actions de la société pour trois millions de dollars de plus. Ce qui donnerait à mon client un excellent rapport pour son placement, et à vous la possibilité de devenir du coup propriétaire du groupe Richmond.

» En outre, vous recevrez un traitement de trois mille dollars par an, et votre poste de président vous confèrera toute autorité, jusque dans le moindre détail, sur les hôtels du groupe. Vous ne serez tenu de me rendre compte que pour les questions de finances. J'ai été chargé moi-même de rendre compte directement à votre commanditaire, qui me demande également de le représenter au conseil du nouveau groupe Richmond. J'ai accepté cette clause avec plaisir. Mon client ne tient pas à apparaître en personne. Comme je vous l'ai dit déjà, il pourrait se produire un conflit d'intérêts dans cet accord, je ne doute pas que vous le comprendrez parfaitement. Il tient essentiellement à ce qu'en aucun cas vous ne cherchiez à découvrir son identité. Il vous accorde deux semaines pour réfléchir à sa proposition, qu'il ne saurait être question de négocier en détail, car il considère, et c'est également mon avis, que ces conditions vous sont extrêmement favorables.

Abel restait muet.

— Dites quelque chose, je vous en prie, monsieur Rosnovski !

— Je n'ai pas besoin de deux semaines pour prendre une décision, déclara enfin Abel. J'accepte les conditions de votre client. Remerciez-le pour moi, s'il vous plaît, et assurez-le que je respecterai naturellement sa volonté d'anonymat.

— Parfait, opina Curtis Fenton en se permettant un sourire blasé. Voyons maintenant quelques points de détail. Les comptes de tous les hôtels du groupe seront placés dans des banques associées à la Continental Trust, et le compte principal sera ici, sous mon contrôle direct. Je recevrai mille dollars d'honoraires par an au titre de directeur de la nouvelle société.

— Je suis heureux que cette affaire vous rapporte quelque chose.

— Pardon ?

— Je suis ravi de travailler avec vous, monsieur.

— Votre commanditaire a également déposé deux cent cinquante mille dollars à notre banque pour assurer la trésorerie des hôtels du groupe pendant les prochains mois. Cela sera également considéré comme un prêt à quatre pour cent. Vous voudrez bien m'en aviser si cette somme apparaît inférieure à vos besoins.

» Mais votre réputation serait d'autant meilleure si vous pouviez vous satisfaire de ces deux cent cinquante mille dollars.

— Je ne l'oublierai pas, promit Abel, solennellement, en s'efforçant d'imiter le parler du banquier.

Curtis Fenton ouvrit un tiroir et en tira un gros cigare.

— Vous fumez?

— Oui, affirma Abel, qui n'avait jamais touché un cigare de sa vie.

Il ne cessa pour ainsi dire pas de tousser tout le long de La Salle Street en rentrant au Stevens. Il aperçut David Maxton, très « propriétaire », dans le hall de l'hôtel. Il éteignit avec un certain soulagement son cigare dans un cendrier et se dirigea vers lui.

— Vous avez l'air d'un homme heureux, ce matin, monsieur Rosnovski.

— En effet, monsieur. Et mon seul regret est que je ne pourrai pas travailler pour vous comme directeur de cet hôtel.

— Je le regrette aussi mais, franchement, je ne peux pas dire que j'en sois surpris.

— Merci pour tout, murmura Abel en s'efforçant d'exprimer bien des choses avec ces quelques mots et le regard qui les accompagnait.

En quittant David Maxton, il alla à la salle à manger en espérant y trouver Zaphia, mais elle avait déjà fini son service. Il prit l'ascenseur pour monter dans sa chambre, ralluma son cigare, tira une bouffée prudente et appela la Kane et Cabot. Une secrétaire lui passa William Kane.

— Monsieur Kane, annonça-t-il, j'ai réussi à trouver l'argent nécessaire pour devenir propriétaire du groupe Richmond. M. Curtis Fenton, de la Continental Trust Bank, se mettra en rapport avec vous dans la journée pour vous donner tous les détails. Il n'est donc plus nécessaire de mettre les hôtels en vente.

Il y eut un court silence. Abel songea avec satisfaction que la nouvelle devait être bien humiliante pour William Kane.

— Merci de m'en avertir, monsieur Rosnovski. Permettez-moi de vous dire combien je suis heureux que vous ayez pu trouver un commanditaire. Je vous souhaite une réussite complète à l'avenir.

— Je n'en ai pas autant à votre service, monsieur Kane.

Abel raccrocha, s'allongea sur son lit, pour penser justement à l'avenir.

— Un jour, jura-t-il au plafond, j'achèterai ta banque et je te donnerai envie de sauter du douzième étage par la fenêtre d'une chambre d'hôtel.

Il décrocha de nouveau le téléphone et demanda à la standardiste de lui appeler M. Henry Osborne, à la compagnie d'assurances Great Western.

William raccrocha le téléphone, plutôt amusé qu'ennuyé par les paroles d'Abel Rosnovski. Il regrettait de n'avoir pas pu convaincre la banque de financer le petit Polonais qui était tellement persuadé de pouvoir sauver le groupe Richmond. Il mit fin à sa mission en informant la commission financière qu'Abel Rosnovski avait trouvé un commanditaire, en préparant les papiers officiels pour la prise de possession des hôtels et en refermant définitivement le dossier de la banque sur le groupe Richmond.

William fut enchanté de voir arriver Matthew de Boston quelques jours plus tard pour prendre ses fonctions de directeur du service des investissements. Charles Lester ne cachait pas que l'expérience acquise par son fils dans une maison concurrente ne pourrait que le préparer, à longue échéance, à devenir le président de la banque Lester. Les responsabilités de William furent aussitôt allégées de moitié mais il n'en fut que plus occupé. Il fut traîné, à ses moindres moments perdus et malgré ses feintes protestations, sur les courts de tennis et dans les piscines. Ce n'est que lorsque Matthew proposa d'aller faire du ski dans le Vermont que William répondit par un non résolu. Mais ces activités soudaines lui permirent au moins de meubler sa solitude et de calmer un peu son impatience de retrouver Kate.

Matthew était franchement incrédule.

— Il faut que je connaisse cette femme qui peut faire rêver William Kane en plein conseil d'administration, quand on se demande s'il faut ou non acheter encore de l'or.

— Tu vas voir, Matthew. Kate, c'est un meilleur placement que l'or.

— Je n'en doute pas. Mais je ne veux pas me charger de le dire à Susan. Elle croit encore que tu es le seul homme au monde.

William éclata de rire. C'était une idée qui ne l'avait jamais effleuré.

La pile des lettres de Kate, qui s'était accrue de semaine en semaine, était rangée dans le tiroir du bureau de William à Red House. Il les lisait et les relisait, et finit par les connaître pratiquement par cœur. Celle qu'il attendait arriva enfin.

« Buckhurst Park, 14 février 1930.

William chéri,

J'ai fini par tout boucler, tout vendre, tout donner, bref tout liquider de ce qui restait ici et j'arriverai à Boston, dans la dernière caisse, le 19. Je suis presque inquiète à l'idée de vous revoir. Et si ce miracle merveilleux éclatait comme une bulle dans le froid d'un hiver au bord de l'Atlantique

Nord? Mon Dieu, j'espère que non ! Je ne sais pas ce que je serais devenue sans vous pendant tous ces mois de solitude.

Tendrement.

Kate. »

La nuit précédant l'arrivée de Kate, William se promet de ne pas la pousser trop vite à faire ce qu'ils pourraient, l'un ou l'autre, regretter par la suite. Il lui était impossible de juger dans quelle mesure les sentiments de Kate étaient dus à cette période transitoire suivant la mort de son mari. Il l'expliqua à Matthew.

— Cesse donc de faire du mélo, répondit Matthew. Tu l'aimes. Il faut te faire une raison.

Quand il aperçut Kate à la gare, William faillit renoncer aussitôt à ses bonnes résolutions rien qu'en voyant ce simple sourire illuminer son visage. Il joua des coudes parmi la foule des voyageurs et la serra si fort dans ses bras qu'il faillit l'étouffer.

— Je suis tellement heureux de vous revoir!

Il allait l'embrasser, mais elle recula. Il en fut tout étonné.

— Je crois que vous ne connaissez pas mes parents, William.

Ce soir-là, William dîna chez les parents de Kate, et il la vit tous les jours où il pouvait échapper aux problèmes bancaires et à la raquette de tennis de Matthew, même seulement pour une heure ou deux. Lorsque Matthew eut fait sa connaissance, il offrit toutes ses valeurs-or en échange d'une seule Kate.

— Je ne vends jamais à perte, répondit William.

— Alors, dis-moi, j'insiste, où tu as trouvé l'inestimable Kate.

— Au rayon des soldes, bien sûr!

— Dépêche-toi de la capitaliser, William. Sinon, je m'en charge.

Les pertes de la Kane et Cabot à la suite du krach atteignirent plus de sept millions de dollars, ce qui, finalement, était dans la moyenne pour les banques de cette importance. Bien des banques avaient coulé, qui n'étaient pas beaucoup plus petites, et William passa toute l'année 1930 en pleine tension pour survivre.

Lorsque Franklin D. Roosevelt fut élu président des Etats-Unis avec un programme de sauvetage et de réformes, William craignit que le New Deal n'ait pas grand-chose à offrir à la Kane et Cabot. Les affaires reprenaient très lentement et William ne se risquait que très prudemment à jouer l'expansion.

Cependant, Tony Simmons, toujours responsable du bureau de Londres, avait élargi son champ d'activité et fait réaliser à la Kane et Cabot des bénéfices respectables pendant ses deux premières années. Ses résultats paraissaient d'autant meilleurs comparés à ceux de William, qui avait eu bien du mal à s'en tirer sans perte pendant la même période.

Vers la fin de 1932, Alan Lloyd rappela Tony Simmons à Boston

pour faire au conseil un rapport complet sur les activités de la banque à Londres. Simmons avait à peine reparu qu'il fit part de son intention de poser sa candidature lorsque Alan Lloyd prendrait sa retraite, quinze mois plus tard. William fut pris tout à fait par surprise, car il avait considéré que Simmons avait perdu toutes ses chances quand il était parti pour Londres dans un climat un peu défavorable. Il parut injuste à William que les nuages se fussent dissipés, non par l'activité de Simmons, mais par le seul fait que l'économie anglaise manifestait quelques éclaircies et était un peu moins paralysée que les affaires en Amérique à la même époque.

Tony Simmons retourna à Londres pour une nouvelle année et revint devant le conseil avec une auréole de gloire, proclamant que les chiffres de la troisième année pour le bureau de Londres allaient montrer un bénéfice de plus d'un million de dollars, un nouveau record. William n'eut à annoncer, pour la même période, qu'un bénéfice beaucoup plus modeste. La brutalité du retour en faveur de Tony Simmons ne laissait à William que quelques mois pour persuader le conseil de le choisir avant que l'élan de son rival ne devienne irrésistible.

Kate écoutait pendant des heures William parler de ses problèmes, lui offrant de loin en loin un commentaire compréhensif, une réplique affectueuse, voire le reproche de dramatiser les choses. Matthew, qui servait à William d'yeux et d'oreilles, prévoyait que les voix se partageraient moitié-moitié, entre ceux pour qui William était beaucoup trop jeune pour une telle responsabilité et ceux qui reprochaient toujours à Tony Simmons les lourdes pertes de la banque en 1929. Il semblait que, parmi les membres du conseil, ceux qui n'avaient pas travaillé directement avec William seraient plus sensibles à la différence d'âge entre les deux candidats qu'à tout autre argument. Matthew entendait partout répéter : « Le temps de William viendra. » Une fois, pour voir, il joua le rôle de Satan-le-tentateur devant William :

— Avec tes parts dans la banque, William, tu pourrais changer tout le conseil, y placer des hommes à toi pour te faire élire président.

William savait trop bien que cette voie, en effet, pouvait le conduire au sommet, mais il avait déjà écarté cette tactique sans avoir besoin d'y réfléchir sérieusement. Il souhaitait ne devoir son accession à la présidence qu'à son seul mérite. C'était ainsi, après tout, que son père avait accédé à ce poste, et Kate n'en attendait pas moins de lui.

Le 2 janvier 1934, Alan Lloyd adressa à tous les membres du conseil une convocation à une séance qui se tiendrait le jour de son soixante-cinquième anniversaire, avec pour unique objet l'élection de son successeur. La date cruciale approchant, Matthew en arriva à se charger presque entièrement du service des investissements, et Kate

leur faisait à dîner à tous deux pendant qu'ils refaisaient inlassablement le point de sa campagne.

Matthew ne se plaignit pas une fois du travail supplémentaire qu'il avait à faire pendant que William passait des heures à préparer son offensive pour s'assurer le fauteuil. William, convaincu que Matthew n'avait rien à y gagner puisqu'il hériterait un jour la banque de son père à New York — beaucoup plus importante que la Kane et Cabot — espérait qu'un jour viendrait où il pourrait offrir à son ami la même aide désintéressée.

L'occasion allait se présenter beaucoup plus tôt qu'il ne l'imaginait.

Le jour où l'on célébra le soixante-cinquième anniversaire d'Alan Lloyd, les dix-sept membres du conseil étaient présents. La séance fut ouverte par le président, dont le discours d'adieux ne dura que quatorze minutes mais dont William eut l'impression qu'il ne finirait jamais. Tony Simmons tapotait nerveusement de son stylo le bloc-notes placé devant lui et regardait de temps en temps William. Ni l'un ni l'autre n'écoutait le discours d'Alan Lloyd. Alan finit par s'asseoir, salué par de vifs applaudissements, ou du moins aussi vifs qu'il convient à des banquiers de Boston. Lorsque le silence fut revenu, Alan Lloyd se leva pour la dernière fois en sa qualité de président de la Kane et Cabot.

— Et maintenant, messieurs, le moment est venu d'élire mon successeur. Deux candidatures excellentes se présentent au conseil, le directeur de notre service étranger, M. Anthony Simmons, et le directeur du service des investissements américains, M. William Kane. Tous deux vous sont bien connus, et je n'ai pas l'intention d'évoquer en détail leurs mérites respectifs. J'ai préféré demander à chaque candidat d'exposer au conseil l'avenir qu'il envisagerait pour la Kane et Cabot s'il était élu président.

William se leva le premier, comme il avait été convenu la veille entre les deux candidats après avoir tiré à pile ou face.

Dans son discours, qui dura vingt minutes, il expliqua par le menu qu'il s'efforcerait d'explorer des domaines où la banque ne s'était pas risquée jusqu'alors. En particulier, il avait l'intention d'en élargir l'assise et de sortir de la Nouvelle-Angleterre en pleine dépression, pour se rapprocher du centre de gravité des banques qui, selon lui, se trouvait à New York. Il évoqua même la possibilité de créer un holding qui pourrait se spécialiser et devenir une banque d'affaires. Les membres les plus âgés du conseil eurent des hochements de tête sceptiques. Il voulait voir la banque penser davantage à son développement, affronter la nouvelle génération de financiers qui dirigeaient pour l'heure l'Amérique et entrer dans la seconde moitié du XX^e siècle à la tête des institutions financières des Etats-Unis. Quand il se rassit, il fut salué par un agréable murmure d'approbation.

Dans l'ensemble, son allocution avait été bien reçue par le conseil.

Lorsqu'il se leva à son tour, Tony Simmons exprima un point de vue beaucoup plus conservateur : il fallait consolider la position de la banque pendant quelques années en n'intervenant que dans des secteurs convenablement choisis et en restant fidèle à la tradition bancaire qui avait fait la réputation de la Kane et Cabot. Le krach lui avait servi de leçon et son principal souci, ajouta-t-il parmi les rires de son auditoire, était de faire en sorte que la Kane et Cabot existe encore pendant la seconde moitié du XX^e siècle. Tony manifestait une prudence et une autorité avec lesquelles William, il s'en rendait compte lui-même, était trop jeune pour rivaliser. Quand Tony se rassit, William n'avait aucun moyen de savoir de quel côté le conseil allait pencher, tout en croyant encore que la majorité choisirait probablement l'expansion plutôt que l'immobilisme.

Alan Lloyd fit savoir aux autres membres du conseil que ni lui-même ni les deux candidats n'avaient l'intention de voter. Les quatorze votants reçurent leurs bulletins, qu'ils remplirent selon leur choix et firent passer à Alan, qui commença à les dépouiller. William n'arrivait pas à lever les yeux de son bloc-notes, qui portait la trace de sa main droite fortement appuyée dessus.

Lorsqu'Alan Lloyd eut terminé son décompte, un murmure courut dans la salle et il annonça six voix pour Kane, six voix pour Simmons et deux abstentions. Des conversations à mi-voix s'engagèrent parmi les membres du conseil et Alan réclama le silence. On entendit William respirer très profondément.

Au bout d'un instant, Alan Lloyd dit :

— J'estime que la situation exige un second tour. En effet, si l'un des deux membres du conseil qui se sont abstenus au premier tour estime possible à présent de voter pour l'un des candidats, celui-ci pourrait obtenir la majorité absolue.

On fit repasser de petits morceaux de papier. Pour le coup, William n'eut pas la force de regarder l'opération. Tandis que les votants inscrivaient le nom de leur choix, il écoutait les plumes grincer sur le papier. On fit passer les bulletins à Alan Lloyd, qui, de nouveau, les déplia un par un, cette fois en énonçant les noms à voix haute l'un après l'autre.

— William Kane.

— Anthony Simmons, Anthony Simmons, Anthony Simmons.

Trois voix contre une pour Anthony Simmons.

— William Kane, William Kane.

— Anthony Simmons.

— William Kane, William Kane, William Kane.

Six voix contre quatre pour William Kane.

Anthony Simmons, Anthony Simmons.

William Kane.

Sept voix contre six pour William Kane.

William, retenant son souffle, eut l'impression qu'Alan Lloyd prenait un temps infini pour déplier le dernier bulletin.

— Anthony Simmons. Le résultat est sept voix partout, messieurs.

William savait que, désormais, Alan Lloyd allait être obligé de jeter sa voix dans la balance, et qu'elle serait décisive, et bien que le président n'eût jamais confié à personne quel était son favori pour le fauteuil, William avait toujours tenu pour acquise que, si l'élection était bloquée, Alan le soutiendrait contre Tony Simmons.

— Le vote ayant par deux fois abouti à un ballottage, et comme je suppose qu'aucun membre du conseil n'a l'intention de modifier son choix, je suis tenu de voter moi-même pour le candidat que j'estime devoir me succéder à la présidence de la Kane et Cabot. Je sais qu'aucun d'entre vous ne souhaiterait être à ma place, mais je n'ai pas d'autre solution que de me fier à mon propre jugement et de choisir le prochain président de la banque. Cet homme est Tony Simmons.

William n'en crut pas ses oreilles, et Tony Simmons parut presque aussi stupéfait. Il se leva sous les applaudissements, échangea son siège, juste en face de William, avec celui d'Alan Lloyd, et prit la parole pour la première fois en tant que président de la Kane et Cabot. Il remercia le conseil de sa confiance et remercia William de n'avoir jamais fait jouer en sa faveur le pouvoir financier et l'influence de sa famille pour tenter d'influencer les votes. Il proposa à William le poste de vice-président et suggéra que Matthew Lester remplace Alan Lloyd comme directeur. Ces deux propositions furent adoptées à l'unanimité.

William fixait du regard le portrait de son père, douloureusement conscient de lui avoir manqué.

Abel écrasa son Corona pour la seconde fois et se jura de ne plus jamais allumer un cigare tant qu'il n'aurait pas remboursé les deux millions de dollars pour avoir le contrôle total du groupe Richmond. Ce n'était pas l'époque des gros cigares, avec l'indice Dow-Jones au plus bas de toute son histoire et d'interminables queues de chômeurs dans toutes les villes d'Amérique. Il leva les yeux au plafond pour réfléchir aux urgences. D'abord, il fallait sauver les meilleurs employés du Richmond de Chicago.

Il sortit de son lit, s'habilla et se rendit à l'annexe de l'hôtel, où logeaient encore la plupart de ceux qui n'avaient pas trouvé de travail depuis l'incendie. Abel réengagea tous ceux en qui il avait confiance, donnant du travail dans les dix autres hôtels à tous ceux qui acceptaient de quitter Chicago. Il expliqua nettement qu'en période de chômage record leurs emplois ne seraient assurés que lorsque les hôtels commenceraient à faire des bénéfices. Il pensait que tous les autres hôtels du groupe étaient gérés aussi malhonnêtement que l'avait été le Richmond de Chicago. Tout cela allait changer, et vite. Ses trois directeurs adjoints furent mis chacun à la tête d'un hôtel, le Richmond de Dallas, celui de Cincinnati et celui de Saint-Louis. Il nomma de nouveaux directeurs adjoints pour les sept autres hôtels, ceux de Houston, Mobile, Charleston, Atlanta, Memphis, La Nouvelle-Orléans et Louisville.

Les hôtels Leroy avaient tous été situés, à l'origine, dans le Sud et le Middle West, y compris celui de Chicago, le seul que Davis Leroy avait créé lui-même.

Il fallut encore trois semaines à Abel pour installer ses bureaux dans l'annexe du Richmond et pour ouvrir un petit restaurant au rez-de-chaussée. Il était logique de rester à proximité de son commanditaire et de son banquier, plutôt que de s'installer dans l'un des hôtels du Sud. En outre, Zaphia était à Chicago et Abel était certain qu'au bout de quelque temps elle abandonnerait le jeune homme boutonneux pour tomber amoureuse de lui. C'était la seule femme qu'il eût jamais connue avec qui il se sentait sûr de lui. Lorsqu'il fut sur le point de partir pour New York où il allait recruter des spécialistes, il lui arracha la promesse de ne plus voir le boutonneux.

Toujours boutonneux, pensa Abel, mais il n'est plus son petit ami.

La veille de son départ, ils passèrent la nuit ensemble pour la première fois. Zaphia était douce, dodue, ronronnante, délicieuse. Les mille attentions tendres et l'expérience d'Abel la prirent par surprise.

— Combien de filles as-tu connues depuis le Black Arrow ? demanda-t-elle.

— Aucune qui ait vraiment compté.

— Assez tout de même pour m'oublier.

— Je ne t'ai jamais oubliée.

Il mentait. Il se pencha sur elle pour l'embrasser, convaincu qu'il n'y avait pas d'autre moyen de mettre un terme à la conversation.

En arrivant à New York, la première chose qu'il fit fut de chercher George, qu'il retrouva chômeur dans une mansarde de la Troisième Rue Est. Il avait oublié ce que pouvait être ce genre de maisons, partagées par vingt familles : l'odeur de cuisine refroidie dans toutes les pièces, les chasses d'eau en panne et les lits où dorment tour à tour trois personnes par vingt-quatre heures... La boulangerie avait fermé et l'oncle de George avait dû accepter du travail ailleurs, dans une minoterie de la banlieue de New York, qui ne pouvait pas prendre George. Celui-ci sauta donc sur l'occasion de travailler avec Abel et d'entrer dans le groupe Richmond, à n'importe quel titre.

Abel engagea trois nouveaux employés, un chef pâtissier, un chef comptable et un maître d'hôtel, avant de rentrer à Chicago avec George pour organiser sa base dans l'annexe du Richmond. Abel était satisfait des résultats de son voyage. La plupart des hôtels de la côte Est avaient réduit leur personnel au strict minimum, ce qui lui avait permis de trouver facilement des gens expérimentés, dont un au Plaza même.

Au début de mars, Abel et George partirent pour une tournée des autres hôtels du groupe. Abel avait demandé à Zaphia de les accompagner, lui proposant même une place dans l'hôtel de son choix, mais elle ne voulait pas quitter Chicago, le seul endroit d'Amérique où elle se sentait chez elle. Elle voulut bien, à titre de compromis, aller habiter, pendant son absence, l'appartement d'Abel à l'annexe du Richmond. George, qui, outre son éducation catholique, avait acquis une morale bourgeoise depuis qu'il était naturalisé américain, poussait Abel à se marier. Abel, à qui la solitude des chambres d'hôtel successives pesait, lui prêtait une oreille complaisante.

Abel ne fut pas surpris de constater que les autres hôtels étaient mal gérés, quand ils ne l'étaient pas malhonnêtement, mais le chômage généralisé dans tout le pays lui valait un accueil favorable de la part de presque tout le personnel, qui voyait en lui le sauveur du groupe. Il n'eut donc pas besoin de pratiquer des licenciements en masse comme à son arrivée à Chicago. Ceux qui connaissaient sa réputation et redoutaient ses méthodes étaient déjà partis. Il restait quelques têtes à faire tomber et elles étaient nécessairement sur les épaules de ceux qui travaillaient pour le groupe Richmond depuis très longtemps, et qui étaient incapables de renoncer à leurs méthodes

irrégulières pour la seule raison que Davis Leroy était mort. Dans plusieurs cas, Abel découvrit qu'une mutation de personnel d'un hôtel à un autre créait un comportement nouveau. A la fin de sa première année comme président, le groupe Richmond fonctionnait avec la moitié seulement du personnel antérieur et ses pertes nettes dépassaient à peine plus de cent mille dollars. Les mouvements de personnel parmi les cadres étaient rares : la confiance d'Abel en l'avenir du groupe était contagieuse.

Il se fixa pour objectif d'équilibrer en 1932. La seule façon d'atteindre rapidement le seuil de rentabilité était de laisser les directeurs prendre chacun leurs responsabilités dans chaque hôtel du groupe, avec un pourcentage sur les bénéfices, tout à fait dans le même esprit manifesté par Davis Leroy lorsque Abel était arrivé au Richmond de Chicago.

Abel allait d'hôtel en hôtel, sans répit, et sans jamais demeurer plus de trois semaines au même endroit. Il ne disait jamais à personne, excepté au fidèle George — ses yeux et ses oreilles à Chicago —, quel hôtel il visiterait la fois prochaine. Pendant des mois, il ne fit d'exception à ce rythme de vie épuisant que pour aller voir Zaphia ou Curtis Fenton.

S'étant fait une idée complète de la situation financière du groupe, il restait encore à Abel des décisions désagréables à prendre. La plus grave était la fermeture définitive de deux hôtels, ceux de Mobile et de Charleston, qui perdaient tant d'argent qu'ils lui donnaient l'impression de constituer une hémorragie incurable pour les finances du groupe. En voyant tomber le couperet, le personnel des autres hôtels n'en travailla qu'avec plus d'acharnement. Chaque fois qu'il rentrait à l'annexe du Richmond de Chicago, Abel trouvait une pile de documents exigeant des décisions immédiates, des tuyaux crevés dans les salles d'eau, des cafards dans les cuisines, des colères à la salle à manger et l'inévitable client mécontent qui menace de faire un procès.

Henry Osborne reparut dans la vie d'Abel avec une proposition — qui tombait à point — de règlement par la Great Western pour la somme de sept cent cinquante mille dollars. La compagnie d'assurances n'avait découvert aucune raison d'impliquer Abel avec Desmond Pacey dans l'incendie du Richmond de Chicago. Le témoignage du lieutenant O'Malley avait été décisif à ce sujet. Abel pensa qu'il lui devait mieux qu'un lait frappé. Il était fort satisfait de cette indemnité, qu'il considérait comme très raisonnable, mais Osborne lui conseilla de ne pas s'en contenter et de demander davantage, en lui donnant, à lui, un pourcentage sur la différence. Abel, qui avait ses défauts, mais n'était pas tenté par les malversations d'Osborne, le considéra dès lors avec une certaine méfiance. Si Osborne envisageait si facilement de trahir sa propre société, il n'était

pas douteux qu'il n'hésiterait pas à enfoncer Abel si c'était son intérêt.

Au printemps de 1932, Abel fut étonné de recevoir une lettre aimable de Mélanie Leroy, plus aimable même qu'elle ne l'avait jamais été en personne. Il en fut flatté, et même touché, et il l'appela pour l'inviter à dîner au Stevens. Il regretta son choix dès qu'ils entrèrent dans la salle à manger, car Zaphia y servait, tout à lait banale en apparence, l'air fatigué, vulnérable. Mélanie, en comparaison, était d'autant plus ravissante dans sa robe longue d'un vert éclatant, qui ne laissait aucun doute sur le corps qui s'y trouvait caché. Ses yeux, sans doute mis en valeur par la robe, paraissaient plus verts, plus séduisants que jamais.

— Je suis contente de vous voir en pleine forme, Abel! dit-elle en s'asseyant à la table du centre de la salle. Tout le monde sait que vous faites des miracles au groupe Richmond.

— Au groupe Baron, rectifia Abel.

Elle rougit légèrement :

— J'ignorais que vous aviez changé le nom.

— Si. L'an dernier.

Il mentait. Il venait de le décider à l'instant même. Il se demandait même pourquoi il n'avait pas eu plus tôt l'idée de baptiser hôtel Baron tous les hôtels du groupe.

— Exactement le nom qui convient, déclara Mélanie avec un sourire.

Zaphia servit le potage aux champignons à Mélanie avec une brutalité presque imperceptible, mais qui en apprit long à Abel. Une partie du potage faillit rejaillir sur la jolie robe verte.

— Vous ne travaillez pas? demanda Abel en griffonnant « groupe Baron » au dos de son menu.

Non, pas pour l'instant, mais j'ai des projets. Ici, à Chicago, une femme avec un diplôme de lettres doit attendre, pour trouver du travail, que tous les hommes soient casés.

— Si vous voulez un jour travailler au groupe Baron, remarqua Abel en insistant légèrement sur le nom, vous n'avez qu'un mot à dire.

— Non, non ! Je ne suis pas pressée.

Et elle parla aussitôt de musique et de théâtre. La conversation avec elle était pour Abel un jeu nouveau, excitant. Elle le taquinait, mais avec intelligence. Elle lui donnait une confiance en lui qu'il n'avait jamais éprouvée jusqu'alors. Le dîner dura jusqu'à 11 heures passées, et lorsque tout le monde eut quitté la salle à manger, y compris Zaphia, qui était partie les yeux rouges, symptôme inquiétant, il raccompagna Mélanie à son appartement et, cette fois, elle lui offrit un verre. Il s'assit au bout du divan pendant qu'elle lui versait un whisky clandestin et mettait un disque sur le phonographe.

— Je ne resterai pas longtemps, annonça Abel. J'ai une rude

journée, demain.

— En principe, c'est moi qui dois dire ça, Abel. Ne vous sauvez pas, nous avons passé une si bonne soirée, comme dans le bon vieux temps.

Elle s'assit à côté de lui et sa robe découvrit ses genoux. Il pensa que ce n'était pas tout à fait comme dans le bon vieux temps. Les jambes étaient étonnantes. Il ne fit pas un geste de résistance quand elle se pencha vers lui. L'instant d'après, il l'embrassait, à moins que ce ne fût elle qui l'embrassât? Il promenait les mains sur ses jambes, puis bientôt sur sa poitrine et, cette fois, elle ne parut pas y voir d'inconvénient. Ce fut elle, par la suite, qui le prit par la main pour le conduire à sa chambre, elle encore qui découvrit méthodiquement le lit, puis se retourna vers lui et lui demanda de lui défaire sa robe. Abel, qui n'en croyait pas ses oreilles, obéit nerveusement et éteignit la lumière avant de se déshabiller. Ce lui fut ensuite facile de mettre en pratique les méthodiques leçons de Joyce. Mélanie, pour son compte, ne manquait pas non plus d'expérience. Abel n'avait jamais trouvé autant de plaisir à faire l'amour et plongea ensuite dans un sommeil comblé.

Au matin, Mélanie lui prépara le petit déjeuner, prévenant ses moindres désirs, jusqu'au moment de son départ.

— Je vais suivre le groupe Baron avec plus d'intérêt encore, dit-elle. Mais tout le monde est sûr qu'il est promis à une réussite éclatante.

— Merci pour le petit déjeuner. Et pour une nuit inoubliable.

— J'espère que nous nous reverrons bientôt.

— J'aimerais bien.

Elle l'embrassa sur la joue comme une épouse dont le mari part pour le travail.

— Je me demande quel genre de femme vous finirez par épouser, fit-elle d'un air innocent au moment où il passait son pardessus.

Il la regarda avec un sourire aimable :

— Quand je prendrai cette décision, Mélanie, soyez sûre que je tiendrai compte de votre opinion.

— Je ne comprends pas, répondit-elle, d'un air ambigu.

— Je dis simplement que j'en tiendrai compte, répéta Abel sur le pas de la porte. Je me trouverai une gentille petite Polonaise.

Abel et Zaphia se marièrent un mois plus tard. Janek, le cousin de Zaphia, et George furent garçons d'honneur. La réception eut lieu au Stevens. On dansa et l'on but jusque tard dans la nuit. Selon la tradition, tous les cavaliers payèrent un prix symbolique pour une danse avec Zaphia, et George transpira en faisant sans répit le tour de la salle pour photographier les invités dans toutes leurs permutations. Après le souper *barszcz*, *pierogi* et *bigos* bien arrosés de vin, de cognac

et de vodka de Dantzig —, Abel et Zaphia eurent le droit de se retirer dans la chambre nuptiale, accompagnés des regards des hommes et de quelques larmes de femmes.

Abel eut la bonne surprise, le lendemain matin, de s'entendre dire par Curtis Fenton que la note de sa réception au Stevens avait été réglée par M. Maxton et qu'il devait la considérer comme un cadeau de mariage. Il employa l'argent ainsi économisé au premier versement sur une petite maison qu'il acheta dans Rigg Street.

Pour la première fois de sa vie, il avait une maison à lui.

En février 1934, William résolut de s'offrir un mois de vacances en Angleterre avant de prendre une décision définitive concernant son avenir. Il pensait même à démissionner du conseil d'administration, mais Matthew le persuada que ce n'était pas la réaction qu'aurait eue son père dans les mêmes circonstances. Matthew avait l'air de prendre l'échec de son ami plus à cœur que William lui-même. Deux fois, la semaine suivante, il arriva à la banque avec tous les symptômes d'une sérieuse gueule de bois et laissa en souffrance des affaires importantes. William décida de ne lui faire aucune observation et l'invita à dîner avec Kate ce soir-là. Matthew refusa, prétextant du travail en retard. William n'eût pas prêté attention à ce refus si Matthew n'avait pas dîné, ce soir-là, au Carlton, avec une jolie femme dont William aurait juré qu'elle était l'épouse d'un chef de service de la Kane et Cabot. Kate ne dit rien, sinon que Matthew n'avait pas bonne mine.

William, préoccupé de son prochain départ en Europe, n'accorda pas à l'étrange comportement de son ami tout l'intérêt qui eût été le sien d'ordinaire. Au dernier moment, William ne se sentit pas de taille à passer seul un mois en Angleterre et demanda à Kate de l'accompagner. Il fut tout surpris — et ravi — de la voir accepter aussitôt.

William et Kate embarquèrent sur le *Mauretania*, dans des cabines séparées. Dès qu'ils furent installés tous deux au Ritz, toujours dans des chambres séparées et même à des étages différents, William alla se présenter à la succursale londonienne de la Kane et Cabot, dans Lombard Street, et s'appliqua à ce qui constituait le but officiel de son voyage en Angleterre : l'inspection des activités de la banque en Europe. Le moral était bon et Tony Simmons avait manifestement été un patron estimé. Il ne restait plus guère à William qu'à approuver discrètement.

Il passa avec Kate deux semaines merveilleuses à Londres, dans le Hampshire et le Lincolnshire, pour visiter un terrain que William avait acheté quelques mois auparavant, près de cinq mille hectares en tout.

— Le revenu de la terre cultivée n'est jamais élevé, expliqua William à Kate. Mais elle sera toujours là si jamais les choses recommencent à aller mal en Amérique.

Quelques jours avant la date de leur retour aux Etats-Unis, Kate manifesta le désir de visiter Oxford et William accepta de l'y conduire, de bonne heure le lendemain matin. Il loua une Morris toute neuve, une voiture qu'il n'avait encore jamais conduite. Ils passèrent la journée à se promener dans la ville universitaire, d'un collège à l'autre

: Magdalen, magnifique au bord de la Cherwell; Christchurch, grandiose bien que sans cloître; et Merton, où ils s'assirent simplement sur la pelouse pour rêver.

— Il est interdit de s'asseoir sur le gazon, monsieur, dit un garde.

Ils éclatèrent de rire et s'en allèrent, la main dans la main, comme des étudiants, au bord de la Cherwell où ils regardèrent huit Matthew ramer à toute vitesse sur un bateau. William ne pouvait absolument plus imaginer de vivre sans Kate.

Ils repartirent pour Londres au début de l'après-midi et, lorsqu'ils arrivèrent à Henley-on-Thames, ils s'arrêtèrent pour prendre le thé dans une auberge dominant la Tamise. Après avoir commandé des gâteaux et du thé anglais (Kate, qui avait l'esprit aventureux, le but avec du lait seulement, mais William y ajouta de l'eau bouillante pour le rendre moins fort), Kate suggéra qu'il valait mieux partir avant la nuit pour voir le paysage. Mais William ne parvint pas à faire démarrer la voiture, malgré ses efforts désespérés. Il finit par capituler et, comme il se faisait tard, il résolut de passer la nuit à Henley. Il retourna à la réception de l'auberge et demanda deux chambres.

— Désolé, monsieur. Il ne me reste qu'une chambre pour deux personnes, lui apprit-on à la réception.

William hésita un instant.

— Bien. Nous la prenons, décida-t-il enfin.

Kate parut un peu surprise mais ne dit rien. Le réceptionniste la regarda d'un œil soupçonneux :

— Monsieur et madame... euh ?

— M. et Mme William Kane, répliqua William d'un ton assuré. Nous reviendrons un peu plus tard.

— Je vais porter les bagages dans votre chambre, monsieur.

— Nous n'avons pas de bagages, répondit William, avec un sourire.

Kate, sidérée, suivit William dans la Grand-Rue de Henley, qu'il remonta jusqu'à l'église, devant laquelle il fit halte.

— Puis-je savoir ce que nous sommes en train de faire? demanda-t-elle.

— Quelque chose que j'aurais dû faire depuis longtemps, ma chérie.

Kate ne posa plus de questions.

Ils entrèrent dans la sacristie et William trouva un bedeau occupé à ranger des livres de prière.

— Où pourrais-je trouver le curé? S'enquit William.

Le bedeau se redressa de toute sa hauteur et considéra William avec condescendance.

— Au presbytère, il me semble, rétorqua-t-il.

— Et où se trouve le presbytère?

— Monsieur est sans doute américain ?

— En effet, répondit William, un peu agacé.
— Le presbytère est à côté de l'église, forcément.
— Je suppose. Pouvez-vous rester ici pendant une dizaine de minutes ?

— Je me demande bien pourquoi, monsieur.

William tira un billet de cinq livres de sa poche intérieure et le déplia.

— Disons un quart d'heure, pour être plus sûr.

Le bedeau examina le billet avec soin.

— Vous êtes américain. Bien, monsieur.

William le laissa avec son billet de cinq livres et sortit rapidement de l'église. En passant devant le tableau d'affichage, il lut un avis : « Le desservant de cette paroisse est le révérend Simon Tukesbury, docteur ès lettres », et, à côté de cette proclamation, fixé par une seule punaise, un appel aux bonnes volontés pour refaire le toit de l'église. Il fallait cinq cents livres, et toutes les contributions seraient les bienvenues, annonçait l'avis, un peu trop discrètement peut-être. William remonta d'un pas pressé l'allée du presbytère, suivi à quelque distance par Kate, et une dame souriante au teint fleuri ouvrit la porte au premier coup qu'il frappa.

— Mme Tukesbury ? demanda William.

— Oui, opina la dame, toujours avec le sourire.

— Pourrais-je voir votre époux, madame ?

— Il est en train de prendre le thé. Pourriez-vous revenir un peu plus tard ?

— C'est assez pressé, je dois dire, insista William.

Kate, qui l'avait rattrapé, ne soufflait mot.

— Dans ce cas... entrez, je vous prie.

Le presbytère datait du début du XVI^e siècle et la petite pièce aux murs de pierre où on les fit entrer était réchauffée par un feu de bois sympathique. Le curé, un homme mince et de haute taille, mangeait des sandwiches garnis de tranches de concombre ultraminesces. Il se leva pour accueillir les visiteurs.

— Bonjour, monsieur... euh ?

— Je m'appelle Kane, monsieur. William Kane.

— Et que puis-je faire pour vous, monsieur Kane ?

— Kate et moi, nous voudrions nous marier.

— Comme c'est gentil ! s'exclama Mme Tukesbury.

— En effet, dit le curé. Etes-vous membre de notre paroisse ? Je ne vous remets pas très bien...

— Non, monsieur. Je suis américain. Ma paroisse est Saint-Paul, à Boston.

— Boston, dans le Massachusetts, je suppose. Non pas Boston dans le Lincolnshire ?

— Oui, acquiesça William, qui avait oublié l'existence d'un Boston en Angleterre.

— Parfait, fit le curé, levant les mains comme pour une bénédiction. Et quelle date avez-vous choisie pour cette union de vos âmes ?

— Tout de suite, monsieur.

— Tout de suite? répéta le curé, sidéré. Je ne suis pas au fait des traditions qui, aux Etats-Unis, entourent l'institution solennelle, sainte et irréversible du mariage, monsieur Kane, bien qu'il arrive qu'on lise des histoires fort étranges concernant certains de vos compatriotes de Californie. Je crois cependant qu'il est de mon strict devoir de vous informer que ces coutumes ne sont pas encore admises à Henley-on-Thames. En Angleterre, monsieur, vous devez avoir un mois complet de résidence dans une paroisse avant de pouvoir vous y marier, et les bans doivent être publiés par trois fois successives, à moins de circonstances tout à fait exceptionnelles. Et même si de telles circonstances pouvaient être invoquées, il me faudrait solliciter une dispense de l'évêque et je ne saurais l'obtenir en moins de trois jours.

Ainsi parla M. Tukesbury, les bras fermement collés au corps.

Kate prit la parole pour la première fois :

— Combien vous manque-t-il encore pour le toit de l'église?

— Ah, le toit... C'est une triste histoire mais je ne vais pas me mettre à la raconter maintenant. Elle commence au début du XI^e siècle, vous savez...

— Combien vous faut-il? demanda à son tour William, serrant plus fort la main de Kate.

— Nous espérons arriver à cinq cents livres. Les choses ne se présentent pas trop mal jusqu'ici : nous avons recueilli vingt-sept livres, quatre shillings et quatre pence, en sept semaines seulement.

— Mais non, chéri! Intervint Mme Tukesbury. Tu n'as pas compté les une livre onze shillings deux pence de ma braderie de la semaine dernière.

— C'est vrai, chérie ! Pardonne-moi d'avoir oublié ta contribution personnelle. Ce qui nous donne en tout...

Le révérend Tukesbury s'efforçait de faire l'addition de tête, les yeux levés à la recherche de l'inspiration.

William tira son portefeuille de sa poche intérieure, remplit un chèque de cinq cents livres et le tendit sans un mot au révérend Tukesbury.

— Je vois... je vois qu'il s'agit de circonstances très particulières, monsieur Kane, déclara le curé, surpris. (Son ton changea.) L'un de vous a-t-il été déjà marié?

— Oui, dit Kate. Mon mari a été tué dans un accident d'avion il y a plus de quatre ans.

— C'est affreux! Soupira Mme Tukesbury. Je suis désolée.

— Chut, chérie, commanda l'homme de Dieu, plus intéressé par le toit de l'église que par les sentiments de son épouse. Et vous, monsieur?

— Je n'ai jamais été marié.

— Il faut que je téléphone à l'évêque.

Après avoir pris le chèque de William, le révérend disparut dans la pièce voisine.

Mme Tukesbury les invita à s'asseoir et leur offrit le plateau de sandwiches au concombre. Elle continua à bavarder, mais William et Kate ne l'entendaient pas : ils se regardaient l'un l'autre de tous leurs yeux.

Le curé reparut trois sandwiches au concombre plus tard :

— Tout cela n'est pas réglementaire, pas réglementaire du tout, mais l'évêque accepte, à la condition, monsieur Kane, que vous confirmiez le tout demain matin à l'ambassade américaine et, par la suite, à votre propre évêque à Saint-Paul, à Boston, dans le Massachusetts, dès votre retour. (Il serrait toujours dans sa main le chèque de cinq cents livres.) Il ne nous manque plus maintenant que deux témoins, poursuivit-il. Ma femme peut être l'un d'eux, et nous pouvons espérer que le bedeau est toujours là. Il pourra être l'autre.

— Je vous assure qu'il est toujours là, affirma William.

— Comment pouvez-vous en être si certain, monsieur Kane?

— Il m'a coûté un pour cent.

— Un pour cent? murmura le révérend Tukesbury, ébahi.

— Un pour cent du toit de votre église, expliqua William.

Le curé conduisit William, Kate et son épouse le long de la petite allée qui les ramena à l'église et découvrit, tout surpris, le bedeau qui attendait.

— Je m'aperçois en effet que M. Sprogget est resté mobilisé... Il ne l'a jamais fait pour moi. Vous avez manifestement la manière, monsieur Kane.

Simon Tukesbury revêtit les vêtements sacerdotaux et un surplis, tandis que le bedeau contemplait la scène d'un œil incrédule.

William se tourna vers Kate pour l'embrasser tendrement.

— Je sais que c'est une question stupide, mais voulez-vous m'épouser?

— Bon Dieu! s'écria le révérend Tukesbury, qui n'avait jamais juré en cinquante-sept ans d'existence. Est-ce à dire que vous ne lui avez jamais proposé le mariage ?

Un quart d'heure plus tard, M. et Mme William Kane quittaient l'église paroissiale de Henley-on-Thames, dans le comté d'Oxford. Il avait fallu que Mme Tukesbury, au dernier moment, fournisse l'alliance en l'arrachant d'un rideau de la sacristie. Elle était juste de

la bonne taille. Le révérend Tukesbury avait son toit neuf et M. Sprogget une histoire à raconter au pub, où il dépensa aussitôt le plus gros de ses cinq livres.

Devant l'église, le curé tendit une feuille de papier à William :

— Deux shillings six pence, monsieur, annonça-t-il.

— Et pourquoi donc? demanda William.

— Votre certificat de mariage, monsieur Kane.

— Vous auriez dû vous mettre dans la banque, monsieur, répliqua William en tendant une demi-couronne.

Il descendit la Grand-Rue, dans un silence plein de piété, en donnant le bras à sa jeune épouse, jusqu'à l'auberge. Ils firent un dîner bien tranquille dans la salle à manger du XV^e siècle à panneaux de chêne et allèrent se coucher peu après 9 heures. Comme ils montaient le vieil escalier de bois jusqu'à leur chambre, le chef de la réception fit un clin d'œil au chef bagagiste :

— Si ces deux-là sont mariés, alors moi, je suis le roi d'Angleterre !

Et William se mit à fredonner le *God save the King*.

Le lendemain, M. et Mme Kane prirent paisiblement leur petit déjeuner tandis qu'on réparait leur voiture (son père eût dit qu'il ne lui manquait rien qu'une courroie de ventilateur neuve). Un jeune serveur leur apporta le café.

— Tu le prends noir, ou veux-tu un peu de crème? demanda William innocemment.

Un couple âgé leur sourit avec indulgence.

— Un peu de crème, s'il te plaît, répliqua Kate en caressant légèrement la main de William par-dessus la table.

Il lui rendit son sourire en s'apercevant soudain que tous les yeux étaient braqués sur eux.

Ils rentrèrent à Londres dans la fraîcheur d'un début de printemps, passant par Henley avant de traverser la Tamise pour rejoindre Londres par le Berkshire et le Middlesex.

— As-tu remarqué le regard que t'a adressé le bagagiste ce matin, chérie, interrogea William.

— Oui. Nous aurions peut-être dû lui montrer notre certificat de mariage.

— Non, non, au contraire ! Tu lui aurais gâché toutes ses illusions sur les mœurs dissolues de la femme américaine. Il n'a aucune envie de raconter à sa femme, en rentrant chez lui ce soir, que nous sommes mariés.

Ils arrivèrent au Ritz à temps pour déjeuner, et le chef de la réception fut surpris de voir William annuler la chambre de Kate. Il devait dire par la suite :

— Le jeune M. Kane avait pourtant l'air d'un vrai gentleman. Ce n'est pas son regretté père, si distingué, qui se serait conduit de la

sorte!

Avant de reprendre l'Aquitania pour rentrer à New York, William et Kate se présentèrent à l'ambassade américaine à Grosvenor Square, pour informer le consul de leur nouvel état matrimonial. Le consul leur donna un long formulaire officiel à remplir et leur prit une livre après les avoir fait attendre une heure. L'ambassadeur des Etats-Unis, à ce qu'il semblait, n'avait pas besoin d'un nouveau toit. William voulait aller chez Cartier, dans Bond Street, pour acheter une alliance en or, mais Kate ne voulut pas en entendre parler : elle ne se séparerait pour rien au monde de son précieux anneau de rideau.

A Boston, William s'aperçut qu'il n'était pas facile de s'habituer à être le subordonné de son nouveau président. Les principes du New Deal étaient traduits en loi avec une rapidité sans précédent et William et Tony Simmons n'étaient pas du tout d'accord sur les conséquences à prévoir pour les investissements.

Sur un point au moins, il devint impossible de freiner l'expansion : peu après leur retour d'Angleterre, Kate annonça qu'elle était enceinte. Ses parents et William accueillirent la nouvelle avec une joie sans mélange. William s'efforça de modifier ses heures de travail pour s'adapter à sa nouvelle situation de mari, mais fut au contraire retenu au bureau très souvent pendant les chaudes soirées d'été. Kate, bien au frais et tout heureuse dans sa robe de grossesse à fleurs, supervisait la décoration de la nursery de Red House. William découvrit, pour la première fois de sa vie, qu'il était capable, en quittant son bureau, de se réjouir de rentrer chez lui. S'il avait un travail à finir, il emportait les dossiers à la maison, solution à laquelle il resterait fidèle tout le temps qu'il serait marié.

Kate et le futur bébé, attendu aux environs de Noël, rendaient William parfaitement heureux à la maison. Mais Matthew lui rendait la vie de plus en plus difficile au bureau. Il s'était mis à boire et arrivait en retard au travail sans la moindre explication. Les mois passant, William constata qu'il ne pouvait plus compter sur le jugement de son ami.

Tout d'abord, William ne dit rien, espérant que ce n'était qu'une réaction personnelle inattendue — et qui ne durerait pas — à la fin de la Prohibition. Ce n'était malheureusement pas le cas et la situation ne fit que s'aggraver. Un matin de novembre, Matthew survint avec deux heures de retard, manifestement affligé d'une sévère gueule de bois, et fit une erreur parfaitement inexcusable en vendant des titres au nom d'un client avec une légère perte, alors qu'il eût dû faire un bénéfice substantiel. C'était la goutte d'eau qui fait déborder le vase. William savait que le moment était venu d'une mise au point pénible. Matthew reconnut son erreur et s'excusa sincèrement. William, soulagé d'échapper à une scène, s'apprêtait à l'inviter à déjeuner lorsque sa

secrétaire entra précipitamment dans son bureau, événement tout à fait exceptionnel.

— Mme Kane vient d'être emmenée à l'hôpital.

— Pourquoi cela? demanda William, étonné.

— A cause du bébé.

— Mais on ne l'attend pas avant six semaines ! dit William, incrédule.

— Je sais bien, monsieur. Mais le Dr MacKenzie avait l'air assez inquiet. Il voudrait que vous alliez à l'hôpital le plus vite possible.

Matthew qui, l'instant d'avant, avait l'air d'un roseau brisé, prit les choses en main et conduisit William à l'hôpital. Tous deux étaient obsédés par le souvenir de la mère de William qui était morte en donnant le jour à une petite fille mort-née.

— Mon Dieu, pas Kate! s'écria Matthew en entrant dans le parking de l'hôpital.

William n'avait pas besoin d'être guidé vers la maternité Anne-Kane, que Kate avait inaugurée officiellement six mois auparavant. Une infirmière, debout devant la salle d'accouchement, lui apprit que le Dr MacKenzie était toujours avec sa femme et que celle-ci avait perdu beaucoup de sang. William se mit à faire les cent pas dans le couloir, impuissant, attendant, transi, exactement comme son père plusieurs années auparavant. La scène n'était que trop familière. Quelle importance pouvait avoir la présidence d'une banque à côté de la perte de Kate? Quand lui avait-il dit : « Je t'aime » pour la dernière fois?

Matthew s'asseyait avec William, se levait avec William, allait et venait avec William, mais ne disait rien. Il n'y avait rien à dire. William regardait sa montre chaque fois qu'une infirmière entraît ou sortait de la salle d'accouchement. Les secondes devenaient des minutes, les minutes devinrent des heures. Enfin, le Dr MacKenzie parut, le front luisant de petites gouttes de sueur, le nez et la bouche couverts du masque chirurgical. William ne put déchiffrer la moindre expression sur ce visage voilé. Au bout d'un instant, le médecin ôta son masque, sourit et annonça :

— Mes félicitations, vous avez un garçon. Et Kate va très bien.

— Dieu soit loué! s'exclama William, avec un profond soupir et en serrant très fort le bras de Matthew.

— J'ai un grand respect pour le Tout-Puissant, repartit le Dr MacKenzie, mais j'ai tout de même le sentiment d'être pour quelque chose dans cette naissance.

William se mit à rire et demanda :

— Puis-je voir Kate ?

— Non, pas tout de suite. Je lui ai donné un sédatif. Elle dort. Elle a perdu un peu trop de sang. Elle ira très bien demain matin. Encore

un peu faible, peut-être, cependant, elle sera prête à vous recevoir. Mais vous pouvez très bien voir votre fils. Ne soyez pas surpris par sa taille. N'oubliez pas qu'il est prématuré.

Le docteur conduisit William et Matthew le long du couloir jusqu'à une salle où ils purent apercevoir, à travers un panneau de verre, une rangée de six petites têtes roses dans des berceaux.

— C'est celui-là, précisa le Dr MacKenzie en montrant le dernier arrivé.

William regardait d'un œil dubitatif le petit visage chiffonné qui remplaçait son idée d'un bel enfant bien d'aplomb sur ses jambes.

— Il y a une chose qu'il faut dire à son honneur, continua le Dr MacKenzie d'un ton joyeux, c'est qu'il a bien meilleure mine que vous à son âge. Et vous ne vous en êtes pas si mal tiré.

Soulagé, William éclata de rire.

— Comment allez-vous l'appeler?

— Richard Higginson Kane.

Le docteur donna une tape affectueuse sur l'épaule du jeune père :

— J'espère vivre assez longtemps pour accoucher le premier fils de Richard.

William télégraphia immédiatement au recteur de Saint-Paul, lui demandant d'inscrire le garçon pour la rentrée de 1943. Après quoi, le jeune père et Matthew passèrent la nuit à boire copieusement, de sorte qu'ils arrivèrent en retard à l'hôpital le lendemain pour voir Kate. William emmena Matthew revoir Richard.

— L'affreux petit bonhomme! S'esclaffa Matthew. Il ne ressemble pas du tout à sa ravissante mère.

— C'est bien ce que je pensais.

— Mais c'est ton portrait tout craché.

William retourna à la chambre de Kate, débordant de fleurs.

— Comment trouves-tu ton fils? demanda Kate à son mari. Il te ressemble beaucoup.

— La prochaine fois qu'on me le dit, je cogne, assura William. Je n'ai jamais rien vu d'aussi laid!

— Voyons! protesta Kate, feignant l'indignation. C'est le plus beau bébé que j'aie jamais vu!

— Il n'y a qu'une mère pour aimer cette figure! rétorqua William en embrassant Kate.

Elle se serra contre lui, tout heureuse de son bonheur à lui.

— Je me demande ce qu'eût dit grand-mère Kane en voyant notre premier fils naître moins de neuf mois après notre mariage. (Imitant la vieille dame, William poursuivit) Je ne voudrais certes pas paraître manquer de charité, mais toute personne née à moins de quinze mois doit être considérée comme d'ascendance douteuse; et à moins de neuf mois, absolument infréquentable. (Puis, reprenant son ton naturel) A

propos, Kate, j'ai oublié de te dire quelque chose avant de t'emmener à l'hôpital.

— Oui?

— Je t'aime.

Kate et le petit Richard restèrent près de trois semaines à l'hôpital. Ce n'est qu'après Noël que Kate retrouva toute sa vitalité. Richard, lui, poussait comme une mauvaise herbe, personne ne lui ayant appris qu'il était un Kane et que ce sont des choses qui ne se font pas. William fut le premier Kane à changer des couches et à pousser une voiture d'enfant. Kate se montra très fière de lui et un peu étonnée. William déclara à Matthew qu'il était grand temps pour lui de se trouver une femme convenable pour se ranger.

Matthew rit, sur la défensive :

— Tu fais de plus en plus « âge mûr ». Il va bientôt falloir que je te cherche des cheveux gris.

William en avait déjà deux ou trois, qui étaient apparus pendant la bataille pour la présidence de la banque. Mais Matthew ne les avait pas remarqués.

William n'eût su dire au juste à quel moment ses relations avec Tony Simmons avaient commencé à se détériorer. Tony opposait son veto à toutes ses suggestions, et cette attitude négative amena William à envisager de nouveau de démissionner. Matthew ne l'aidait en rien : il s'était remis à boire. Il ne s'était abstenu que pendant quelques mois, et il buvait maintenant presque davantage qu'avant. Il arrivait à la banque quelques minutes plus tard chaque jour. William ne savait pas très bien comment faire face à la nouvelle situation et se trouvait de plus en plus forcé d'assurer le travail de Matthew. Tous les soirs, William contrôlait le courrier de Matthew et répondait aux lettres négligées. Au printemps 1936, les dépôts augmentant avec la confiance, et les investissements également, William décida que le moment était venu de faire une rentrée prudente en Bourse, mais Tony y mit son veto par une note au service financier. William se précipita dans le bureau de Tony pour lui demander s'il accepterait sa démission avec plaisir.

— Certainement pas, William ! Je veux seulement que vous admettiez que ma politique a toujours été de diriger cette banque de façon prudente, et que je ne vais pas me jeter dans la Bourse la tête la première avec l'argent de nos clients.

— Mais nous laissons des affaires formidables à d'autres banques, restant sur la touche à les regarder profiter de la situation ! Des banquiers que nous n'aurions même pas considérés comme des concurrents il y a dix ans vont bientôt nous dépasser.

— Nous dépasser en quoi, William ? Pas en réputation. En matière de bénéfices rapides, peut-être. Mais pas en ce qui concerne la

réputation.

— Mais ce sont les bénéfices qui m'intéressent. J'estime que le devoir d'une banque consiste à assurer des dividendes à ses investisseurs, et non pas à marquer le pas en gentleman.

— Je préfère rester immobile que perdre la réputation de notre banque, due à plus d'un demi-siècle d'efforts de votre grand-père et de votre père.

— Oui. Mais ils cherchaient toujours des voies nouvelles pour développer l'activité de la banque.

— Quand les circonstances étaient favorables.

— Même quand elles ne l'étaient pas.

— Qu'est-ce qui vous bouleverse tant, William ? Vous avez toujours les mains libres dans votre propre service.

— On peut le dire ! Vous empêchez tout ce qui ressemble même de loin à la moindre initiative !

— Essayons un peu d'être francs, tous les deux, William. Une des raisons pour lesquelles j'ai été particulièrement prudent ces temps derniers, c'est qu'on ne peut plus faire confiance à Matthew.

— Ne parlons pas de Matthew. C'est moi que vous paralysez. C'est moi, le chef de service.

— Je voudrais bien ne pas parler de Matthew. Mais devant le conseil, en fin de compte, c'est moi qui suis responsable des activités de tout le monde, et il est le numéro deux du plus important service de la banque.

— Oui. C'est donc moi qui suis responsable de lui, puisque je suis le numéro un de ce service.

— Non, William. Vous ne pouvez pas être seul responsable de lui quand Matthew arrive ivre au bureau à 11 heures du matin, quelle que soit votre vieille amitié pour lui.

— N'exagérons pas !

— Je n'exagère pas, William. Voilà plus d'un an maintenant que la banque supporte Matthew Lester, et la seule raison pour laquelle je ne vous ai pas parlé de mes soucis plus tôt, ce sont les relations que vous avez avec lui et sa famille. Je ne verrais aucun inconvénient à ce qu'il démissionne. S'il avait plus d'envergure, il l'eût fait depuis longtemps et ses amis le lui eussent conseillé.

— Il n'en saurait être question ! S'il s'en va, je pars avec lui.

— Eh bien, d'accord, William. Je dois m'occuper d'abord de nos clients, pas de vos vieux copains d'école.

— Vous regretterez toute votre vie ce que vous venez de dire, Tony. (William sortit en trombe du bureau du président et se précipita dans le sien, furieux) Où est M. Lester ? demanda-t-il en passant devant sa secrétaire.

— Il n'est pas encore arrivé, monsieur.

Exaspéré, William regarda sa montre :

— Dites-lui que je veux le voir dès qu'il arrivera.

William allait et venait dans son bureau en jurant entre ses dents. Tout ce que Tony Simmons avait dit de Matthew était vrai, ce qui aggravait encore les choses. Il se mit à repenser au commencement de tout, en cherchant une explication simple. Ses réflexions furent interrompues par sa secrétaire :

— M. Lester vient d'arriver, monsieur.

Matthew entra dans le bureau d'un air assez gêné, avec tous les symptômes d'une nouvelle gueule de bois. Il avait beaucoup vieilli depuis un an, et son teint avait perdu son bel éclat sportif. William avait peine à retrouver celui qui était son meilleur ami depuis près de vingt ans.

— Enfin, où étais-tu, Matthew?

— Je ne me suis pas réveillé, répondit Matthew en se grattant les cheveux. Je me suis couché tard, je dois dire.

— Tu veux dire que tu as trop bu.

— Non, pas tellement. C'est une nouvelle demoiselle qui m'a empêché de dormir. Insatiable !

— Est-ce que tu vas te calmer un jour, Matthew? Tu as déjà couché avec toutes les célibataires de Boston.

— N'exagérons rien, William ! Il doit bien en rester une ou deux. Du moins, je l'espère. Et puis, n'oublie pas quelques milliers de femmes mariées aussi.

— Ce n'est pas drôle, Matthew.

— Allons, William, allons, laisse tomber!

— Laisser tomber? Je viens d'avoir Tony Simmons sur le dos à cause de toi, et, ce qui n'arrange rien, c'est que je sais qu'il a raison. Tu couches avec n'importe quel jupon qui passe, et le pire, c'est que l'alcool est en train de te tuer. Tu n'as plus ta tête. Et pourquoi, Matthew? Pourquoi, dis-moi? Il doit y avoir une raison toute simple. Il y a un an encore, tu étais le plus solide de tous les hommes que je connaisse. Que se passe-t-il, Matthew? Que veux-tu que je dise à Tony Simmons?

— Dis-lui d'aller se faire voir et de s'occuper de ce qui le regarde.

— Soyons honnêtes, Matthew. Ça le regarde. Nous dirigeons une banque, pas un bordel, et tu es entré ici comme directeur sur ma recommandation.

— Et maintenant, je ne suis pas à la hauteur de tes exigences, c'est bien ça?

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

— Alors, bon Dieu, qu'est-ce que tu veux dire?

— Mets-toi au boulot, travaille un peu pendant quelques semaines. Et tout le monde oubliera tout ça en un rien de temps.

— C'est tout ce que tu veux ?

— C'est tout.

— Il en sera selon votre désir, ô maître !

Matthew claqua les talons et quitta le bureau.

— Ah, merde ! jura William.

L'après-midi, il voulut étudier le portefeuille d'un client avec Matthew, mais personne n'arriva à mettre la main sur lui. Il n'était pas revenu au bureau après le déjeuner, et on ne le revit plus de la journée. Même le plaisir de coucher le petit Richard, le soir, ne réussit pas à faire oublier à William les soucis que lui causait Matthew.

Richard savait déjà compter jusqu'à deux et William essayait de lui faire dire trois, mais l'enfant s'obstinait à prononcer crois.

— Si tu ne sais même pas dire trois, Richard, comment veux-tu devenir banquier? demanda William à son fils lorsque Kate entra dans la chambre.

— Peut-être qu'il fera quelque chose de valable, dit-elle.

— Qu'est-ce qui peut être plus valable que la banque?

— Je ne sais pas... Il pourrait devenir musicien, ou joueur de baseball, ou même président des Etats-Unis.

— Des trois, je préférerais joueur de base-ball. C'est le seul de ces trois métiers qui paie convenablement, conclut William en bordant Richard dans son petit lit.

Le dernier mot de Richard avant de s'endormir fut crois. Décidément, William n'était pas dans un jour de chance.

— Tu as l'air épuisé, chéri, remarqua Kate. J'espère que tu n'as pas oublié que nous allons boire un verre dans la soirée chez Andrew MacKenzie.

— Bon Dieu, j'avais complètement oublié la soirée d'Andrew! A quelle heure faut-il y aller?

— Dans une heure, à peu près.

— Bon. Je vais d'abord prendre un bain très chaud, et très long.

— Je croyais que c'était le privilège des femmes.

— Ce soir, il faut que je me chouchoute un peu. J'ai eu une journée terrible.

— C'est Tony qui t'embête encore ?

— Oui, mais cette fois, malheureusement, il a raison. Il se plaint de ce que Matthew boit. Encore heureux qu'il n'ait pas parlé des filles. Quand on emmène Matthew à une soirée, il faut enfermer la fille aînée, ou même la maîtresse de maison. Tu veux bien me faire couler mon bain ?

William s'attarda dans la baignoire plus d'une demi-heure et il fallut que sa femme l'en tire au moment où il allait s'endormir. Malgré tous les efforts de Kate, ils arrivèrent chez les MacKenzie avec vingt-cinq minutes de retard, pour trouver Matthew déjà bien parti, en train

de draguer la femme d'un membre du Congrès. William allait intervenir, mais Kate l'en dissuada, à voix basse.

— Je ne vais pas rester là à le regarder se détruire, protesta William. C'est mon meilleur ami. Il faut que je fasse quelque chose.

Mais il finit par suivre le conseil de Kate et passa une mauvaise soirée à regarder Matthew s'enivrer méthodiquement. Tony Simmons, de l'autre côté de la pièce, observait William d'un air entendu. Matthew se retira assez tôt, au grand soulagement de William, bien que ce fût en compagnie de la seule célibataire de la soirée. Matthew parti, William se détendit pour la première fois de la journée.

— Comment va le petit Richard? S'enquit Andrew MacKenzie.

— Il n'arrive pas à dire trois, se plaignit William.

— Il a des chances de devenir un civilisé, finalement, déclara le Dr MacKenzie.

— C'est exactement ce que je pense, fit Kate. J'ai une bonne idée, William. Il pourrait être médecin.

— Pas de problème, rétorqua le docteur. Je ne connais pas beaucoup de médecins qui sachent compter jusqu'à trois.

— Sauf pour envoyer leur note, rectifia William.

Le Dr MacKenzie se mit à rire et demanda à Kate :

— Vous prendrez bien encore un verre ?

— Non, merci, Andrew. Il est grand temps de rentrer. Si ça continue, il ne restera que Tony Simmons et William, et comme ils savent tous deux compter jusqu'à trois, nous risquons d'entendre parler de banque toute la nuit.

— C'est vrai, reconnut William. Nous avons passé une excellente soirée, Andrew. A propos, je vous dois des excuses pour le comportement de Matthew.

— Pourquoi ?

— Voyons, Andrew! Non seulement il avait bu, mais il n'y avait pas une seule femme dans la salle qui pouvait demeurer seule avec lui sans danger.

— Je ferais peut-être comme lui si j'étais dans son cas.

— Que voulez-vous dire? Vous ne pouvez pas approuver son comportement simplement parce qu'il est célibataire?

— Non. Mais j'essaie de comprendre et je me dis que je ferais peut-être comme lui si j'avais le même problème.

— Quel problème ? S'étonna Kate.

— Vous n'allez pas me faire croire que votre meilleur ami ne vous a rien dit ?

— Dit... quoi? demandèrent-ils ensemble.

Le Dr MacKenzie les regarda tous deux d'un air incrédule.

— Allons dans mon cabinet, commanda-t-il.

William et Kate suivirent le docteur dans une petite pièce presque

totale­ment tapissée de livres médicaux, parsemés de loin en loin de photographies, parfois sans cadre, du temps de ses études à l'université Cornell.

— Asseyez-vous, Kate, je vous prie, invita-t-il. Je ne m'excuse pas de ce que je vais vous dire, William, parce que je croyais que vous saviez que Matthew est gravement malade. Incurable, à la vérité. La maladie de Hodgkin. Il y a plus d'un an qu'il le sait.

William, écrasé dans son fauteuil, fut d'abord incapable de parler.

— La maladie de Hodgkin ? Parvint-il enfin à articuler.

— Une hypertrophie des ganglions lymphatiques, expliqua le Dr MacKenzie d'un ton grave.

William hocha la tête, incrédule.

— Pourquoi ne m'a-t-il rien dit ?

— Vous vous connaissez depuis l'école. A mon avis, il est beaucoup trop fier pour imposer ses problèmes à d'autres. Il préfère mourir seul que laisser les autres se douter de ce qu'il endure. Je le supplie depuis six mois de l'apprendre à son père, et j'ai violé le secret professionnel en vous le révélant, mais je ne peux pas vous laisser le juger pour quelque chose contre quoi il ne peut rien.

— Merci, Andrew, fit William. Comment ai-je pu être aussi aveugle, aussi stupide ?

— Vous n'avez rien à vous reprocher. Vous ne pouviez absolument pas vous en douter.

— Il n'y a vraiment aucun espoir ? Il n'y a pas d'hôpitaux, de spécialistes... ? Ce n'est pas une question d'argent...

— L'argent n'arrange pas tout, William, et j'ai consulté les trois meilleurs spécialistes d'Amérique, plus un autre en Suisse. Malheureusement, leur diagnostic est le même que le mien. La science n'a pas encore découvert de traitement de la maladie de Hodgkin.

— Combien de temps lui reste-t-il à vivre ? murmura Kate.

— Six mois au maximum. Plus probablement trois.

— Et moi qui croyais avoir des problèmes ! s'exclama William en serrant très fort la main de Kate comme si c'était une bouée de sauvetage. Il faut que nous partions, Andrew. Merci de nous avoir parlé.

— Essayez de l'aider, ajouta le docteur. Mais pour l'amour de Dieu, soyez compréhensifs ! Ce sont les derniers mois de Matthew, pas les vôtres. Et qu'il ne sache jamais que je vous ai mis au courant.

William ne dit pas un mot à Kate en conduisant la voiture pour rentrer. En arrivant à Red House, il appela la dame avec laquelle Matthew avait quitté la soirée.

— Pourrais-je parler à Matthew Lester ?

— Il n'est pas ici, répondit une voix irritée. Il m'a traînée à l'In and Out Club, mais il était déjà soûl en arrivant là-bas et j'ai refusé d'y

entrer avec lui.

Sur quoi la dame raccrocha.

L'In and Out Club ? William se souvenait vaguement d'en avoir vu l'enseigne se balancer, mais il ne se rappelait pas où c'était. Il chercha dans l'annuaire, repartit en voiture vers le nord de la ville et, après s'être renseigné auprès d'un passant, il finit par trouver. William frappa à la porte. Un guichet s'ouvrit :

— Vous êtes membre du club ?

— Non, répliqua William d'un ton assuré en glissant un billet de dix dollars.

Le guichet se referma et la porte s'ouvrit. William traversa une piste de danse, se sentant un peu déplacé avec son complet trois-pièces de banquier. Les danseurs, qui s'enlaçaient de très près, s'écartaient sans s'intéresser à lui. Dans la salle enfumée, William cherchait Matthew. Finalement, il crut reconnaître une de ses dernières conquêtes éphémères, qu'il était sûr d'avoir vu sortir de chez son ami un matin de bonne heure. Elle était assise dans un coin, les jambes croisées, avec un marin. William s'approcha :

— Je vous demande pardon, mademoiselle.

Elle leva les yeux mais, manifestement, ne reconnut pas William.

— Cette dame est avec moi, maugréa le marin. Alors, du balai !

— Vous n'avez pas vu Matthew Lester ?

— Matthew ? répéta la fille. Matthew comment ?

— Je t'ai dit de dégager, fit le marin en se levant.

— Un mot de plus et je vous casse la gueule, déclara William.

Le marin avait déjà vu cette colère dans les yeux d'un homme et il avait failli perdre un œil. Il se rassit.

— Où est Matthew ?

— Je ne connais pas Matthew, chéri.

Elle commençait, elle aussi, à avoir peur.

— Un mètre quatre-vingt-cinq, blond, habillé comme moi et probablement soûl.

— Ah, tu veux dire Martin ? Ici, il s'appelle Martin, pas Matthew ! (Elle reprit un peu d'assurance.) Attends que je me rappelle. Avec qui il est parti, ce soir ? (Elle tourna la tête vers le bar et cria au barman) Terry, avec qui Martin est parti ?

Le barman ôta un mégot éteint d'un coin de sa bouche

— Jenny, lâcha-t-il.

Et il remit le mégot en place.

— Jenny, c'est ça ! Enchérit la fille. Attends... C'est une rapide. Elle ne garde jamais un homme plus d'une demi-heure. Ils devraient revenir bientôt.

William attendit près d'une heure au bar en buvant un whisky avec beaucoup d'eau, se sentant de plus en plus déplacé de minute en

minute. Enfin, le barman dit, toujours avec son mégot éteint au coin de la bouche, en désignant une fille qui passait la porte :

— Voilà Jenny.

Matthew n'était pas avec elle.

Sans un mot, le barman fit signe à Jenny de venir. Elle était petite et mince, brune, non dénuée de charme. Elle fit un clin d'œil à William et s'approcha en ondulant des hanches.

— Tu m'attendais, chéri ? Parfait. Je suis libre, mais c'est dix dollars la demi-heure.

— Non, ce n'est pas vous que j'attends, répondit William.

— Trop aimable!

— Je cherche l'homme qui était avec vous, Matthew... je veux dire, Martin.

— Martin, il était trop soûl pour bander, même avec une grue. Mais il m'a payé ses dix dollars, comme d'habitude. Un vrai gentleman.

— Et où est-il maintenant? demanda William avec impatience.

— Je ne sais pas. Il a renoncé et il est parti chez lui à pied.

William se précipita dans la rue. Le froid le saisit. Il n'avait pourtant pas besoin d'être réveillé. Il conduisit lentement, du club à l'appartement de Matthew, en examinant attentivement tous les passants. Certains pressaient le pas en se voyant observés, d'autres essayaient d'engager la conversation. En passant devant un bar ouvert toute la nuit, il aperçut à travers la fumée Matthew qui errait entre les tables, un verre à la main. William gara sa voiture, entra et s'assit à côté de lui. Matthew s'était écroulé sur la table à côté de son verre renversé. Il était tellement ivre qu'il ne reconnut même pas William.

— Matthew, c'est moi, dit William en regardant son ami effondré, et des larmes se mirent à couler sur ses joues.

Matthew releva la tête et renversa le reste de son verre.

— Tu pleures, vieux frère. Ta petite amie t'a lâché?

— Non, mon meilleur ami.

— Ça, c'est plus difficile à retrouver.

— Je sais.

— Moi, j'ai un ami, bredouilla Matthew. Il a toujours été avec moi. Mais on s'est disputés aujourd'hui pour la première fois. C'était ma faute. Je l'ai laissé tomber.

— Mais non !

— Qu'est-ce que vous en savez? Riposta Matthew, soudain en colère. Vous n'êtes même pas digne de le connaître.

— Allez, viens, Matthew. On rentre.

— Je m'appelle Martin.

— Pardon. Viens, Martin, on rentre.

— Non, je reste. Il y a une fille qui va peut-être venir tout à

l'heure. Je crois que je suis en forme, maintenant.

— J'ai un excellent whisky à la maison. Tu veux venir le goûter?

— Il y a des filles ?

— Plein.

— Bon. Je viens.

William fit lever Matthew et lui passa le bras sous une épaule pour le conduire doucement jusqu'à la porte. C'était la première fois qu'il se rendait compte du poids de Matthew. Au bout du comptoir, il entendit un agent de police dire à un autre :

— Encore deux tantes.

Il hissa Matthew dans la voiture et rentra à Beacon Hill. Kate les attendait.

— Tu aurais dû te coucher, chérie.

— Je n'arrivais pas à dormir.

— Il ne sait plus où il est.

— C'est ça, la fille que tu m'as promise? demanda Matthew.

— Oui, elle va s'occuper de toi, acquiesça William.

Aidé de Kate, il le hissa dans la chambre d'ami et le coucha. Kate commença à le déshabiller.

— Déshabille-toi aussi, chérie, ordonna-t-il. Je t'ai déjà donné tes dix dollars.

— Quand tu seras couché, répliqua Kate d'un ton désinvolte.

— Pourquoi avez-vous l'air si triste, belle dame?

— Parce que je vous aime, fit Kate, les yeux pleins de larmes.

— Ne pleure pas. Il n'y a pas de quoi pleurer. Cette fois-ci, je vais y arriver, tu vas voir.

Matthew une fois déshabillé, ils le recouvrirent du drap et de la couverture. Kate éteignit la lumière.

— Tu m'avais promis de coucher avec moi, bredouilla Matthew, à moitié endormi.

Kate ferma doucement la porte.

William dormit dans un fauteuil devant la chambre de Matthew, de peur qu'il ne se réveille et ne reparte en pleine nuit. Kate le réveilla au matin en portant son petit déjeuner à Matthew.

— Qu'est-ce que je fais ici, Kate? demanda-t-il tout de suite.

— Vous êtes revenu avec nous après la soirée chez Andrew MacKenzie hier soir, dit-elle, faute de mieux.

— Non! J'ai été à l'In and Out avec cette horrible fille, Patricia Machinchose, et elle n'a pas voulu entrer. Bon Dieu, je ne tiens pas la forme! Vous n'auriez pas un jus de tomate? Je ne veux pas être désagréable, mais le petit déjeuner, il n'en est pas question.

— Bien sûr, Matthew.

William entra. Les deux hommes se regardèrent en silence.

— Tu sais, n'est-ce pas? interrogea enfin Matthew.

— Oui, avoua William, et j'ai été stupide. J'espère que tu me pardonneras.

— Ne pleure pas, William ! La dernière fois que je t'ai vu pleurer, tu avais douze ans, quand Covington t'avait battu et que j'ai été obligé de le retenir. Tu te rappelles? Je me demande bien ce qu'il est devenu, Covington. Il tient sans doute un bordel à Tijuana. Il n'était bon qu'à ça. D'ailleurs, s'il a vraiment un bordel, ça doit marcher au doigt et à l'œil. Faudra m'y conduire. Ne pleure pas, William ! Les grandes personnes ne pleurent pas. Il n'y a rien à faire. J'ai vu tous les spécialistes, de New York à Los Angeles et à Zurich, et ils ne peuvent rien faire. Ça ne te gêne pas que je n'aille pas au bureau ce matin ? Je ne suis vraiment pas dans mon assiette. Réveille-moi si je dors trop longtemps ou si je vais plus mal, et je rentrerai tout seul chez moi.

— Tu es chez toi, ici.

Le visage de Matthew changea d'expression.

— Tu veux bien le dire à mon père, William? Je n'ose pas. Toi aussi, tu es fils unique. Tu comprends le problème.

— Promis! J'irai à New York demain pour le lui dire, si tu me promets de rester avec Kate et moi. Je ne t'empêcherai pas de te soûler si tu y tiens, ni de t'envoyer toutes les filles que tu voudras, mais il faut que tu restes ici.

— C'est la meilleure proposition qu'on m'ait faite depuis des mois, William. Maintenant, je crois que je vais encore dormir. Je me fatigue, ces temps-ci.

William regarda Matthew sombrer dans un profond sommeil et lui retira le verre à moitié plein de la main. Un peu de jus de tomate avait taché le drap!

— Ne meurs pas! fit-il d'un ton paisible. Ne meurs pas, s'il te plaît, Matthew! Tu as oublié que nous allons avoir la plus grande banque d'Amérique, tous les deux ?

William se rendit à New York le lendemain matin pour voir Charles Lester. Le vieil homme prit quelques années de plus instantanément et parut se recroqueviller dans son fauteuil lorsque William lui annonça la nouvelle.

— Merci d'être venu me le dire personnellement, William. Je me doutais qu'il y avait quelque chose, depuis que Matthew ne venait plus ici tous les mois comme avant. J'irai le voir toutes les semaines. Il doit préférer être avec vous et Kate, et je tâcherai de ne pas trop montrer à quel point j'ai été secoué. Dieu sait ce qu'il a fait pour mériter cela! Depuis la mort de ma femme, je n'ai travaillé que pour Matthew, et maintenant il ne reste plus personne à qui tout laisser. Susan ne s'intéresse pas à la banque.

— Venez à Boston quand vous voudrez, monsieur. Vous y serez toujours le bienvenu.

— Merci, William, pour tout ce que vous faites pour Matthew. (Le vieil homme leva les yeux sur lui.) Je regrette que votre père ne soit plus de ce monde. Pour voir combien vous êtes digne du nom de Kane. Si seulement je pouvais changer de place avec Matthew, et qu'il vive...

— Il faut que je retourne auprès de lui le plus tôt possible, monsieur.

— Oui, bien sûr. Dites-lui que j'ai pris la nouvelle avec stoïcisme. Rien d'autre.

En rentrant à Boston le soir même, William apprit que Matthew était resté avec Kate et s'était mis à lire le dernier best-seller, Autant en emporte le vent, assis sous la véranda. En entendant William entrer par la porte-fenêtre, il interrompit sa lecture.

— Comment le vieux a-t-il pris la chose?

— Il a pleuré.

— Le président de la banque Lester a pleuré? Il ne faut pas le dire aux actionnaires !

Matthew cessa de boire et travailla le plus possible jusqu'aux derniers jours. William était stupéfait de son énergie et il était obligé de le retenir. Matthew était toujours en avance sur ses dossiers et taquinait William en lisant son courrier en fin de journée. Le soir avant le dîner, Matthew jouait au tennis ou faisait la course à la rame contre William sur la rivière.

— Je saurai que je suis mort quand je ne pourrai plus te battre, affirmait-il ironiquement.

Il n'accepta jamais d'être hospitalisé, préférant rester jusqu'au bout à Red House. Les semaines passèrent très lentement, et pourtant si vite pour William qui se réveillait chaque matin en se demandant si Matthew serait encore vivant.

Il mourut un jeudi, quarante pages avant la fin d'Autant en emporte le vent.

L'enterrement eut lieu à New York et William et Kate restèrent avec Charles Lester. En six mois, il était devenu un vieillard et, debout devant les tombes de sa femme et de son fils, il déclara à William qu'il n'avait plus aucune raison de vivre. William ne répondit pas. Que dire à un père désespéré? Il rentra à Boston le lendemain avec Kate. Red House leur parut étrangement vide sans Matthew. Les derniers mois avaient été à la fois les plus heureux et les plus malheureux de la vie de William. La mort l'avait rendu plus proche de Matthew et de Kate que la vie n'eût jamais pu le faire.

En retournant à la banque après la mort de Matthew, il eut du mal à retrouver un rythme normal. Il se levait pour aller dans le bureau de Matthew, pour lui demander son avis, pour échanger une plaisanterie avec lui, ou simplement pour s'assurer qu'il était bien là. Mais Matthew n'était plus là. Il fallut des semaines à William pour perdre

cette habitude.

Tony Simmons se montra très compréhensif, mais cela ne faisait aucun bien à William. La banque ne l'intéressait plus, tant il était obsédé par le remords. Il avait toujours considéré comme évident que Matthew et lui partageraient la même existence, le même destin. Personne ne parut remarquer que le travail de William n'était plus du même niveau qu'auparavant. Kate elle-même se faisait du souci en le voyant passer tant d'heures tout seul.

Enfin, un matin, en se réveillant, elle le trouva assis au bord du lit, en train de la regarder. Elle le regarda elle aussi :

— Quelque chose qui ne va pas, chéri? demanda-t-elle.

— Non. Je regarde mon plus important capital pour me rappeler de ne pas le tenir pour acquis.

Vers la fin de 1932, l'Amérique était encore aux prises avec la crise économique et Abel s'interrogeait sur l'avenir du groupe Baron. Deux mille banques avaient déjà fermé depuis deux ans, et cela continuait de semaine en semaine. Il y avait encore neuf millions de chômeurs, ce qui avait pour seul avantage la certitude pour Abel de trouver toujours du personnel hautement qualifié pour ses hôtels. Mais le groupe Baron n'en perdit pas moins soixante-douze mille dollars pendant une année où il avait prévu d'équilibrer, et il finit par se demander si les moyens et la patience de son commanditaire dureraient assez longtemps pour le laisser renverser la tendance.

Abel avait commencé à s'intéresser activement à la politique pendant la campagne d'Anton Cermak, qui avait été élu maire de Chicago. Cermak réussit à convaincre Abel de s'inscrire au Parti démocrate, qui avait lancé une violente campagne contre la Prohibition. Abel se jeta à fond dans la bataille avec Cermak : la Prohibition s'était révélée très néfaste pour l'industrie hôtelière. Le fait que Cermak était lui aussi émigrant, d'origine tchécoslovaque, créait d'emblée des liens entre eux deux et Abel fut enchanté d'être choisi comme délégué à la convention démocrate, qui se tenait à Chicago cette année-là. Cermak y enthousiasma l'assistance en s'écriant :

— Il est vrai que je ne suis pas venu sur le Mayflower, mais je suis venu le plus tôt que j'ai pu.

A la convention, Cermak présenta Abel à Franklin D. Roosevelt, qui lui fit une forte impression. F. D. R. était parti pour être élu président sans difficulté et il entraîna, en effet, dans tout le pays, l'élection d'un très grand nombre de démocrates à tous les postes à pourvoir. L'un des nouveaux conseillers municipaux à Chicago fut Henry Osborne. Lorsqu'Anton Cermak fut tué, quelques semaines plus tard, à Miami, par une balle qui visait Roosevelt, Abel décida de consacrer beaucoup de son temps et de son argent à la cause des démocrates polonais de Chicago.

En 1933, le groupe Baron ne perdit plus que vingt-trois mille dollars, et l'hôtel de Chicago fit même un peu de bénéfice. Lorsque le président Roosevelt fit sa première « causerie au coin du feu » à la radio, le 12 mars, exhortant ses compatriotes à « croire, une fois encore, à l'Amérique », Abel se sentit plein de confiance et il décida de rouvrir les deux hôtels qu'il avait fermés l'année précédente.

Zaphia lui faisait des scènes à propos de ses séjours prolongés à Charleston et à Mobile, où il remettait en marche les hôtels en question. Elle n'avait jamais souhaité mieux pour Abel que le poste de

directeur adjoint du Stevens. A ce niveau, elle ne se sentait pas déplacée. Mais de mois en mois, elle se voyait dépassée par l'ambition d'Abel et elle craignait de le décevoir.

En outre, elle s'inquiétait de rester sans enfants. Elle se mit à consulter des médecins, qui la rassurèrent : il n'y avait vraiment aucune raison pour qu'elle ne finisse pas par être enceinte. L'un d'eux suggéra qu'Abel devrait peut-être se faire examiner lui aussi, mais Zaphia refusa, certaine que la moindre allusion à cette perspective lui paraîtrait une atteinte à sa virilité. Finalement, au moment où le problème était devenu si grave qu'ils ne pouvaient même plus aborder le sujet, Zaphia eut un retard de règles. Pleine d'espoir, elle attendit encore un mois avant de le dire à Abel, et même d'aller revoir le médecin. Cette fois, il lui confirma qu'elle attendait un bébé. A la grande satisfaction d'Abel, elle donna le jour à une fille, le 1^{er} janvier 1937.

Ils l'appelèrent Florentyna, comme la sœur d'Abel. Abel eut le coup de foudre dès l'instant où il posa les yeux sur le bébé et Zaphia comprit que, désormais, elle ne pourrait plus être la première dans ses amours. George et la cousine de Zaphia furent parrain et marraine, et Abel, le soir du baptême, offrit un traditionnel repas polonais de dix plats. L'enfant reçut de nombreux cadeaux, parmi lesquels un magnifique bracelet ancien, cadeau du commanditaire d'Abel. Celui-ci rendit largement le cadeau à la fin de l'année avec le bénéfice du groupe Baron : soixante-trois mille dollars. Seul le Baron de Mobile avait encore perdu de l'argent.

Après la naissance de Florentyna, Abel se mit à passer plus de temps à Chicago, et il en vint très vite à décider d'y reconstruire un hôtel Baron. L'hôtellerie à Chicago connaissait une période faste du fait de l'exposition internationale. Abel avait l'intention de faire de son nouvel hôtel la tête de file de son groupe, en mémoire de Davis Leroy. La société était toujours propriétaire du terrain de l'ancien hôtel Richmond, dans Michigan Avenue, et Abel avait toujours refusé de le vendre malgré plusieurs propositions, espérant toujours être un jour financièrement assez solide pour rebâtir l'hôtel. Le projet exigeait des capitaux et Abel décida de lancer la construction avec les sept cent cinquante mille dollars d'indemnité pour le vieux Richmond, qu'il avait touchés dans l'intervalle de la compagnie d'assurances Great Western.

Aussitôt ses plans arrêtés, il annonça son intention à Curtis Fenton, avec la seule réserve que, si David Maxton voyait là un concurrent pour le Stevens, Abel était prêt à renoncer. Il estimait que c'était le moins qu'il pût faire en l'occurrence. Quelques jours plus tard, Curtis Fenton l'avisait que son commanditaire était enchanté de l'idée d'un Baron à Chicago.

Il fallut douze mois à Abel pour le construire, avec l'appui très substantiel d'Henry Osborne, conseiller municipal, qui lui fit obtenir de la mairie les autorisations nécessaires dans les plus brefs délais possible. L'hôtel fut inauguré en 1936 par le maire, Edward J. Kelly qui, à la mort d'Anton Cermak, était devenu le principal organisateur du Parti démocrate. A la mémoire de Davis Leroy, l'hôtel n'avait pas de douzième étage, tradition qu'Abel allait maintenir dans tous les hôtels qu'il construirait désormais.

Les deux sénateurs de l'Illinois prirent également la parole devant les deux mille invités. Le Baron de Chicago était magnifique, aussi bien dans la réalisation que dans la conception. Abel avait fini par y dépenser plus d'un million de dollars, et l'hôtel était la preuve tangible que tout cet argent avait été bien employé jusqu'au dernier sou. Les salons étaient vastes et somptueux, avec de hauts plafonds de stuc et des décorations en nuances pastel vertes, agréables, reposantes. Le « B » vert foncé en relief était discret mais présent partout, depuis le drapeau qui claquait au sommet de l'immeuble de quarante-deux étages jusqu'au revers du plus modeste coursier.

— Mes amis, cet hôtel porte déjà la marque du succès, déclara Hamilton Lewis, le plus ancien sénateur de l'Illinois, parce que c'est l'homme, dorénavant, et non le bâtiment, qu'on appellera le baron de Chicago.

Abel rayonnait, sous un tonnerre d'applaudissements. Sa réponse fut bien tournée et prononcée avec assurance. Elle lui valut une ovation de toute l'assistance, debout. Il commençait à se sentir très à l'aise parmi les grands hommes d'affaires et les hommes politiques importants. Pendant l'impressionnante cérémonie, Zaphia resta à l'arrière-plan, intimidée, un peu dépassée. Elle ne mesurait pas l'ampleur de la réussite d'Abel, et elle ne s'y intéressait pas. Elle avait beau pouvoir s'offrir désormais les toilettes les plus coûteuses, elle continuait à s'habiller au mépris de la mode, trop consciente en même temps de déplaire ainsi à Abel. Elle était non loin de lui tandis qu'il bavardait avec Henry Osborne.

— Ce doit être l'apogée de votre vie, dit Henry en donnant une tape sur l'épaule d'Abel.

— L'apogée? Je n'ai que trente ans tout juste, rétorqua Abel.

Un flash de photographe le saisit au moment où il passait le bras autour de l'épaule d'Osborne. Radieux, il savourait pour la première fois le plaisir d'être en vedette.

— Je vais construire des hôtels Baron dans le monde entier, remarqua-t-il, juste assez haut pour que le reporter l'entende. Je veux être pour l'Amérique ce que César Ritz a été pour l'Europe. Restez avec moi, Henry. Le voyage en vaudra la peine.

Au petit déjeuner, le lendemain matin, Kate montra à William un petit article à la page 17 du Globe, sur l'inauguration du Baron de Chicago.

William sourit en lisant l'article. La Kane et Cabot avait eu bien tort de ne pas l'écouter quand il avait conseillé de soutenir le groupe Baron. Il était content d'avoir bien jugé Rosnovski, malgré le manque à gagner dont souffrait la banque en fin de compte. Son sourire s'accrut en lisant qu'on le surnommait le baron de Chicago. Soudain, son estomac se serra. En regardant de plus près la photo, aucune erreur n'était possible et la légende confirmait du reste sa première impression :

« Abel Rosnovski, président du groupe Baron, en conversation avec Mieczyslaw Szymczak, l'un des gouverneurs du Fédéral Reserve Board, et Henry Osborne, conseiller municipal. »

William laissa tomber le journal sur la table et réfléchit un moment. Dès son arrivée au bureau, il appela Thomas Cohen, chez Cohen, Cohen et Yablons.

— Il y a longtemps que je n'ai pas eu l'occasion de vous entendre, monsieur Kane, commença Thomas Cohen. J'ai appris avec regret la mort de votre ami Matthew Lester. Comment vont Mme Kane et votre fils... Richard, n'est-ce pas ?

William avait toujours admiré la mémoire instantanée des noms et des parentés de Thomas Cohen.

— Et que puis-je faire pour vous cette fois, monsieur Kane?

Thomas Cohen se rappelait aussi que William ne supportait pas plus d'une phrase de banalités.

— J'ai besoin de trouver, par votre entremise, un enquêteur de confiance. Je ne veux pas que mon nom apparaisse mais j'ai besoin d'une nouvelle enquête sur Henry Osborne. Tout ce qu'il a fait depuis son départ de Boston et, en particulier, je veux savoir s'il y a la moindre relation entre lui et Abel Rosnovski, du groupe Baron.

Il y eut un silence, puis l'avocat dit enfin :

— Oui.

— Pouvez-vous me donner les réponses dans une semaine?

— Deux, s'il vous plaît, monsieur Kane. Deux semaines.

— Un rapport complet sur mon bureau, à la banque, dans deux semaines, monsieur Cohen ?

— Dans deux semaines, monsieur Kane.

Thomas Cohen, sérieux comme toujours, fit porter le rapport complet sur le bureau de William au matin du quinzième jour.

William lut le dossier attentivement. Apparemment, il n'y avait pas de relations d'affaires officielles entre Abel Rosnovski et Henry Osborne. Rosnovski, semblait-il, trouvait commode de se servir des contacts politiques d'Osborne, sans plus. Osborne, pour sa part, était passé de place en place depuis son départ de Boston, pour aboutir au siège des assurances-accidents de la Great Western. C'était très probablement là qu'il était entré en relation avec Abel Rosnovski, car le vieil hôtel Richmond de Chicago avait toujours été assuré à la Great Western. Lorsque l'hôtel avait brûlé, la compagnie d'assurances avait d'abord refusé de payer l'indemnité. Un certain Desmond Pacey, l'ex-directeur, avait été condamné à dix ans de prison, s'étant reconnu coupable d'incendie volontaire, et Abel Rosnovski avait lui-même été soupçonné de complicité. Mais rien n'avait été prouvé et la compagnie avait accepté de transiger pour sept cent cinquante mille dollars.

Osborne, poursuivait le rapport, était maintenant conseiller municipal et fonctionnaire à la mairie et, de notoriété publique, avait pour ambition de se faire élire député de Chicago. Il avait récemment épousé Marie Axton, fille d'un riche fabricant de produits pharmaceutiques. Pour l'instant, le couple était sans enfants.

William relut le rapport pour s'assurer qu'il n'avait rien laissé passer, même un détail sans importance. Bien qu'il y eût, apparemment, peu de rapports entre eux, il ne pouvait s'empêcher de songer que, si disparate fût-elle, l'association d'Abel Rosnovski et de Henry Osborne, qui le détestaient tous deux, constituait pour lui un danger potentiel. Il envoya un chèque à Thomas Cohen en lui demandant de remettre le dossier à jour tous les trois mois mais, les mois passant, les rapports trimestriels n'apportant rien de nouveau, il cessa de se faire du souci, pensant qu'il avait peut-être attaché trop d'importance à la photo du Boston Globe.

Kate donna une fille à son mari au printemps de 1937, et ils la baptisèrent Virginia. William se remit à changer les couches et il était tellement fou de celle qu'il appelait la petite madame que Kate fut obligée de la lui arracher chaque soir sans quoi elle n'eût jamais pu dormir. Richard, qui avait maintenant deux ans et demi, commença par ne pas être très séduit par la petite nouvelle, mais le temps et un soldat sur un cheval de bois calmèrent sa jalousie.

A la fin de l'année, les services de William à la Kane et Cabot avaient rapporté à la banque des dividendes intéressants. Il était sorti de la léthargie où l'avait plongé la mort de Matthew et retrouvait rapidement sa réputation de fin connaisseur en Bourse. Même Tony Simmons manifestait de façon moins gênante son autorité de président. Cependant, William était au fond obsédé par l'idée de ne pouvoir devenir président de la Kane et Cabot avant la retraite de Simmons, dans dix-sept ans, et il se mit à se renseigner sur d'autres

possibilités dans une autre banque.

William et Kate avaient pris l'habitude d'aller voir Charles Lester à New York un week-end par mois. Ce dernier avait beaucoup vieilli depuis trois ans que Matthew était mort et le bruit courait, dans les milieux financiers, qu'il ne s'intéressait plus du tout à son travail et qu'on ne le voyait plus que rarement à la banque. William se demanda combien de temps le vieil homme allait survivre. De fait, Charles Lester mourut quelques semaines plus tard.

William fit le voyage de New York pour l'enterrement. Tout le monde y était, y compris le vice-président des Etats-Unis, John Nance Garner. Après la cérémonie, William et Kate reprirent le train pour Boston, prenant lentement conscience d'avoir perdu leur dernier lien avec la famille Lester.

Six mois plus tard environ, William reçut une communication de Sullivan et Cromwell, les célèbres avoués de New York, lui demandant s'il aurait la bonté d'assister à l'ouverture du testament de feu Charles Lester en leur étude de Wall Street. William s'y rendit, poussé bien plus par la fidélité à la famille Lester que par la moindre curiosité concernant ce que Charles Lester avait pu lui laisser. Il espérait un petit souvenir de Matthew dans le même genre que la « Rame d'honneur de Harvard », toujours accrochée au mur dans le salon de Red House. Il espérait également reprendre contact avec d'autres membres de la famille Lester qu'il avait pu connaître lors des vacances scolaires passées avec Matthew.

William alla à New York, dans sa nouvelle Daimler, la veille de l'ouverture du testament et descendit au Harvard Club. La réunion chez les avoués était prévue pour 10 heures du matin, et William fut surpris, en arrivant chez Sullivan et Cromwell, d'y trouver déjà plus de cinquante personnes. Nombre de regards se tournèrent vers lui à son entrée. Il salua plusieurs cousins et tantes de Matthew, qui paraissaient nettement plus vieux que dans son souvenir. Il en conclut qu'ils devaient avoir la même impression en ce qui le concernait. Il chercha des yeux Susan, la sœur de Matthew, sans l'apercevoir. A 10 heures précises, Me Arthur Cromwell fit son entrée, accompagné d'un collaborateur tenant sous son bras un porte-documents de cuir. Il se fit aussitôt un silence plein d'espérances. L'avoué commença par expliquer à l'assemblée des héritiers éventuels que le contenu du testament n'avait pas été rendu public avant six mois révolus depuis le décès de Charles Lester, conformément à la volonté formelle de celui-ci : n'ayant pas de fils à qui léguer sa fortune, il avait souhaité laisser passer quelque temps après sa mort avant que ses dernières volontés ne soient connues.

William fit des yeux le tour de la pièce. Les assistants étaient suspendus à chaque syllabe tombant de la bouche de l'avoué. Arthur

Cromwell mit près d'une heure à lire le testament. Après avoir énuméré les legs habituels aux serviteurs de la famille, aux bonnes œuvres et à l'université de Harvard, Cromwell annonça que Charles Lester avait partagé sa fortune personnelle entre tous ses parents, à peu près selon leur degré de parenté. Sa fille Susan recevait la plus grande part de l'héritage, les cinq neveux et les trois nièces recevant chacun une part égale de ce qui restait. Tout leur argent et leurs actions seraient conservés par la banque jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de trente ans. Plusieurs autres cousins, tantes et parents éloignés recevaient des legs immédiats en espèces.

William fut surpris lorsque Me Cromwell annonça :

— Ce qui dispose de tout l'actif connu de Charles Lester.

Les assistants se mirent à s'agiter sur leurs sièges et à engager des conversations nerveuses. Personne ne voulait reconnaître que ce décès regrettable venait de faire leur fortune à tous.

— Cela ne constitue cependant pas la fin du testament et des dernières volontés de Charles Lester, continua l'avoué, imperturbable.

On se rassit et le silence revint, chacun redoutant une bombe tardive et indésirable.

— Je vais maintenant citer les propres termes de Charles Lester, reprit l'avoué. « J'ai toujours considéré qu'une banque, et sa réputation, valent ce que sont les gens qui la servent. Nul n'ignorait que j'espérais voir mon fils Matthew me succéder comme président de la banque Lester, mais que sa mort tragique et prématurée en a décidé autrement. Jusqu'à ce jour, je n'avais pas divulgué mon choix pour ma succession à la banque Lester. Je tiens à faire savoir que je désire que William Lowell Kane, fils de l'un de mes plus chers amis, feu Richard Lowell Kane, actuellement vice-président de la Kane et Cabot, soit nommé président de la banque Lester à l'issue de la prochaine séance du conseil d'administration. »

Il y eut aussitôt un bourdonnement de voix. Tous les regards se tournèrent vers le mystérieux M. William Lowell Kane dont, seule ou presque, la famille Lester toute proche avait entendu parler.

— Je n'ai pas terminé, dit tranquillement Arthur Cromwell.

Le silence revint. L'assistance, s'attendant à une autre bombe, échangeait des regards anxieux.

— « Tous les legs et partages ci-dessus, poursuivit l'avoué, sont soumis à la condition expresse que les bénéficiaires votent pour M. Kane au prochain conseil annuel, et continuent de le faire pendant au moins cinq ans, à moins que M. Kane lui-même n'indique qu'il n'accepte pas la présidence. »

Le brouhaha reprit aussitôt. William eût voulu être à des millions de kilomètres, ne sachant pas s'il était fou de joie ou s'il devait se considérer comme l'homme le plus haï de la pièce.

— Ainsi s'achèvent le testament et les dernières volontés de feu Charles Lester, conclut Me Cromwell.

Seul le premier rang l'entendit.

William leva les yeux. Susan Lester venait à lui. Elle n'était plus du tout dodue, mais avait encore ses ravissantes taches de rousseur. Il lui sourit, mais elle passa devant lui sans même manifester qu'elle l'avait vu. William fronça les sourcils.

Ignorant les bavardages, un homme de haute taille, à cheveux gris, portant un complet à fines rayures et une cravate grise, s'approcha rapidement de William :

— Vous êtes bien William Kane, n'est-ce pas ?

— En effet, acquiesça William, un peu nerveux.

— Je m'appelle Peter Parfitt.

— Le vice-président de la banque ?

— C'est exact. Je ne vous connais pas, sinon de réputation, et je m'honore d'avoir connu votre père. Si Charles Lester a pensé que vous étiez l'homme qu'il fallait à la présidence de sa banque, je n'en demande pas davantage.

William n'avait jamais été plus soulagé de sa vie.

— Où êtes-vous descendu, à New York ? Enchaîna Parfitt avant que William n'ait pu parler.

— Au Harvard Club.

— Excellent ! Puis-je vous demander si vous seriez libre pour dîner ce soir, par hasard ?

— J'avais l'intention de rentrer à Boston ce soir, mais j'imagine que je vais être obligé de rester à New York quelques jours.

— Pourquoi ne pas venir dîner chez moi, disons vers 8 heures ? (Le banquier tendit à William une carte gravée avec son adresse :) Je serai ravi de bavarder avec vous dans un cadre plus accueillant.

— Merci, monsieur, dit William en mettant la carte dans sa poche.

Un petit rassemblement se créait autour de lui. Certains le regardaient avec hostilité, d'autres attendaient leur tour pour le féliciter. Lorsque William finit par s'échapper et se retrouva au Harvard Club, son premier geste fut de téléphoner à Kate pour lui annoncer la nouvelle.

— Comme Matthew serait heureux pour toi, chéri ! fit-elle calmement.

— Je sais.

— Quand rentres-tu ?

— Dieu seul le sait ! Je dîne ce soir chez un M. Peter Parfitt, qui est vice-président de la Lester. Il me rend grand service à propos de toute l'affaire. Je passerai la nuit ici au club et je te rappellerai demain pour te dire comment vont les choses.

— Entendu, chéri.

— A l'Est, rien de nouveau?

— Si. Virginia a percé une dent et elle s'imagine que cela lui donne des droits particuliers. Richard a été envoyé au lit de bonne heure pour avoir été vilain avec Nanny. Et tu nous manques à tous.

William se mit à rire :

— A demain, au téléphone.

— A demain. A propos, toutes mes félicitations. Je partage l'opinion que Charles Lester avait de toi, bien que l'idée d'habiter New York me fasse horreur.

C'était la première fois que William pensait qu'il allait en effet devoir habiter New York.

En arrivant chez Peter Parfitt ce soir-là, dans la 64^e Rue Est, à 8 heures, William découvrit avec surprise que son hôte s'était habillé pour dîner. William se trouva un peu gêné dans son complet foncé de banquier. Il expliqua en quelques mots à la maîtresse de maison qu'il avait prévu, au départ, de rentrer à Boston le soir même. Diana Parfitt, qui était la seconde femme de Peter, se montra d'une amabilité parfaite, et parut enchantée que William devienne le prochain président de la Lester. Pendant le dîner — excellent —, William ne résista pas à la curiosité et demanda à Parfitt comment il pensait que les autres membres du conseil d'administration réagiraient au testament de Charles Lester.

— Ils se feront une raison, répondit Parfitt. J'ai déjà touché la plupart d'entre eux. Il y a une réunion plénière du conseil lundi matin pour ratifier votre nomination et je ne discerne qu'un petit nuage à l'horizon.

— Mais encore? interrogea William en essayant de ne pas paraître inquiet.

— De vous à moi, l'autre vice-président, Ted Leach, espérait être nommé président. Je dirais même qu'il s'y attendait. Nous avons tous été informés qu'aucune nomination ne serait effective avant l'ouverture du testament de Charles Lester, mais ses dernières volontés ont dû secouer un peu Ted.

— Est-ce qu'il va faire de l'opposition ?

— Cela se pourrait bien. Mais il n'y a pas de quoi vous inquiéter.

— Je dois avouer, remarqua Diana Parfitt, les yeux fixés sur le soufflé qui n'avait pas beaucoup monté, qu'il n'a jamais été mon favori dans la course.

— Voyons, chérie, la réprimanda Parfitt d'un ton sévère, nous ne devons rien dire derrière le dos de Ted avant que M. Kane n'ait pu se faire une opinion par lui-même. Je ne doute pas un instant que le conseil ratifiera la nomination de M. Kane à la séance de lundi, et il n'est même pas exclu que Ted Leach démissionne.

— Je ne veux pas que quiconque se croie obligé de démissionner à

cause de moi, protesta William.

— C'est un très noble sentiment, assura Parfitt. Mais ne vous en faites pas une montagne. Je suis certain que tout ira bien. Rentrez tranquillement à Boston demain, et je vous tiendrai au courant de la situation.

— Il serait peut-être sage que je passe à la banque demain matin. Vos collègues ne trouveront-ils pas un peu curieux que je n'essaie même pas de faire leur connaissance ?

— Non. Il ne me paraît pas que ce serait sage, les choses étant ce qu'elles sont. Je crois, au contraire, que vous feriez mieux de ne pas apparaître avant la fin de la séance de lundi prochain. Ils vont tenir à faire preuve d'indépendance, de peur d'être transformés en fantoches. Croyez-moi, rentrez à Boston et je vous téléphonerai la bonne nouvelle lundi avant midi.

William se rangea, non sans réticence, au conseil de Parfitt et la soirée se passa à étudier avec ses hôtes la façon dont Kate et lui pourraient s'installer à New York en attendant de trouver à se loger définitivement. William découvrit avec quelque surprise que Peter Parfitt ne manifestait aucune envie de parler de ses idées en matière de banque. Il pensa que c'était dû à la présence de son épouse. La soirée se termina sur un petit peu trop de fine, et William ne rentra au Harvard Club qu'après 1 heure.

Aussitôt de retour à Boston, il fit un rapport à Tony Simmons sur ce qui s'était passé à New York : il ne tenait pas à ce que Simmons apprenne sa nomination par d'autres. Tony se montra étonnamment chaleureux.

— Je regretterai que vous nous quittiez, William. La banque Lester est deux ou trois fois plus importante que la Kane et Cabot, mais je ne réussirai pas à vous remplacer et j'espère que vous réfléchirez bien avant d'accepter cette nomination.

William ne parvint pas à cacher son étonnement.

— Franchement, j'aurais pensé que vous seriez tout heureux de me voir partir.

— Quand allez-vous finir par admettre, William, que mon seul souci est l'intérêt de la banque, et que je vous ai toujours considéré comme le conseiller le plus compétent d'Amérique en matière d'investissements ? Si vous quittez la Kane et Cabot, bon nombre de nos plus gros clients vont naturellement vous suivre.

— Je ne transférerai pas mon compte personnel à la Lester, et je n'attends pas davantage qu'un seul des clients de la Kane et Cabot le fasse.

— Vous ne les solliciterez pas, William, bien entendu, mais il y en aura certainement qui voudront continuer à vous confier leur portefeuille. Comme votre père et Charles Lester, ils pensent à juste

titre que la banque est une question de personnes et de réputation.

William et Kate passèrent un week-end nerveux, dans l'attente de la décision du conseil à New York. William resta dans son bureau toute la matinée du lundi, répondant lui-même au téléphone. Mais il ne se produisit rien jusqu'à midi. Il ne sortit même pas pour le déjeuner, et Peter Parfitt ne l'appela finalement qu'après 6 heures.

— Je suis désolé, Bill, mais il y a eu des difficultés imprévues, annonça-t-il d'emblée.

William sentit son cœur se serrer.

— Il n'y a pas de quoi vous faire du mauvais sang. Je crois que j'ai la situation bien en main, mais le conseil veut avoir le droit de s'opposer à votre nomination en présentant son propre candidat. Certains ont même mis en doute la validité du testament. On m'a confié la mission désagréable de vous demander si vous seriez prêt à vous présenter à une élection contre le candidat du conseil.

— Et qui serait ce candidat du conseil ?

— Personne n'a encore prononcé de nom mais je suppose que leur choix se porterait sur Ted Leach. Il est le seul à avoir manifesté la moindre intention de se présenter contre vous.

— J'aimerais avoir un peu de temps pour réfléchir. Quand aura lieu la prochaine séance du conseil ?

— Dans une semaine. Mais ne vous mettez pas martel en tête à propos de Ted Leach. Je demeure persuadé que vous serez élu facilement et je vous tiendrai au courant de ce qui pourra survenir tout au long de la semaine.

— Vous pensez qu'il faut que je vienne à New York, Peter ?

— Pas pour le moment, non. Je ne crois pas que cela faciliterait les choses.

William le remercia et raccrocha. Il prépara sa vieille serviette de cuir et quitta son bureau sérieusement déprimé. Tony Simmons, qui portait une valise, le rejoignit dans le parking privé.

— Je ne savais pas que vous partiez en voyage, Tony, dit William.

— C'est le dîner annuel des banquiers à New York. Je reviens demain après-midi. Je pense que je peux laisser la Kane et Cabot sans risques pendant vingt-quatre heures entre les mains compétentes du futur président de la Lester.

— Je suis peut-être déjà l'ex-président, répliqua William en riant.

Il expliqua à Simmons les derniers événements et, là encore, fut surpris de sa réaction.

— Il est vrai que Ted Leach avait toujours espéré être le futur président de la Lester, déclara Simmons, pensif. Tout le monde le savait dans les milieux financiers. Mais il est honnête avec la banque et je n'arrive pas à croire qu'il s'opposerait aux dernières volontés de Charles Lester.

— J'ignorais que vous le connaissiez.

— Je ne le connais pas si bien que cela. Il était dans la classe avant la mienne à Yale et je le vois de temps en temps à ces épouvantables dîners de banquiers auxquels vous devrez assister quand vous serez président. Il y sera sûrement ce soir. Je peux lui en toucher un mot, si vous voulez.

— Volontiers, mais soyez prudent, n'est-ce pas?

— Mon cher William, voilà près de dix ans que vous me reprochez d'être trop prudent.

— Pardon, Tony. C'est drôle, à quel point on peut avoir le jugement faussé par ses propres problèmes, même quand ce jugement est bon appliqué aux autres. Je m'en remets à vous et je ferai ce que vous me conseillerez.

— Bien. Fiez-vous à moi. Je vais voir ce que Leach a à dire pour sa défense et je vous appelle demain matin à la première heure.

Tony appela de New York quelques minutes après minuit et tira William d'un profond sommeil :

— Je vous ai réveillé, William ?

— Oui. Qui est à l'appareil ?

— Tony Simmons.

William alluma sa lampe de chevet et jeta un coup d'œil au réveil. Minuit dix.

— Vous m'aviez dit que vous m'appelleriez demain matin de bonne heure.

Tony se mit à rire.

— Je dois avouer que ce que j'ai à vous apprendre ne vous paraîtra pas si drôle. Votre concurrent à la présidence de la banque Lester est Peter Parfitt.

— Hein? s'écria William, soudain tout à fait réveillé.

— Il a essayé de convaincre le conseil, derrière votre dos, de voter pour lui. Ted Leach, comme je le pensais, est partisan de votre élection comme président, mais le conseil est désormais coupé en deux.

— Allons bon! D'abord merci, Tony. Et ensuite, qu'est-ce que je dois faire?

— Si vous voulez être le prochain président de la banque Lester, il faudrait que vous soyez à New York très rapidement, avant que les membres du conseil ne se demandent pourquoi vous vous cachez à Boston.

— Me cacher?

— C'est ce que Parfitt déclare aux membres du conseil depuis plusieurs jours.

— Le salaud !

— Maintenant que vous me le dites, je dois reconnaître que ce qualificatif lui va assez bien.

William éclata de rire.

— Venez ici et descendez au Yale Club. Nous pourrons faire le tour du problème demain matin à la première heure.

— J'arrive aussitôt que je peux, assura William.

— Je dormirai peut-être quand vous arriverez. Ce sera votre tour de me réveiller.

William raccrocha et regarda Kate, oubliant du coup ses nouveaux problèmes. Elle avait continué de dormir pendant toute la conversation. Il eût tant voulu pouvoir en faire autant! Mais il suffisait d'un rideau soulevé par le vent pour le réveiller. Elle, au contraire, continuerait sans doute à dormir si le Christ revenait. Il griffonna quelques mots d'explication pour elle, laissa le message sur la table de chevet, s'habilla, fit sa valise — cette fois sans oublier son smoking — et partit pour New York. Les routes étaient désertes et le voyage, avec la Daimler neuve, ne lui prit que cinq heures. Il arriva à New York au soleil levant, à l'heure des éboueurs, des facteurs, des vendeurs de journaux, et il entra au Yale Club alors que la pendule sonnait un coup. Il était 6 heures et quart. Il défit sa valise et décida de se reposer une heure avant de réveiller Tony. Il entendit soudain des coups obstinés contre sa porte. Encore à moitié endormi, il se leva pour aller ouvrir : c'était Tony Simmons.

— Vous avez une jolie robe de chambre, William, remarqua celui-ci avec un sourire.

Lui était déjà habillé.

— J'ai dû m'endormir. Si vous m'accordez une minute, je reviens.

— Non, non ! Il faut que j'attrape le train de Boston. Prenez une douche et habillez-vous pendant que nous parlerons.

William alla dans la salle de bains et laissa la porte ouverte.

— Votre vrai problème... commença Tony.

William passa la tête par la porte de la salle de bains :

— Je ne vous entends pas avec le bruit de la douche.

Tony attendit qu'elle s'arrête.

— Votre principal problème, c'est Peter Parfitt. Il se considérait déjà comme le prochain président, il croyait qu'il serait désigné par les dernières volontés de Charles Lester. Il manœuvre les membres du conseil contre vous depuis l'ouverture du testament. Ted Leach vous expliquera les détails. Il voudrait déjeuner avec vous aujourd'hui au Metropolitan Club. Il amènera peut-être deux ou trois autres membres du conseil sur lesquels vous pouvez compter. Soit dit en passant, le conseil d'administration est toujours exactement divisé en deux.

William se coupa avec son rasoir. Il jura.

— Quel club? demanda-t-il.

— Le Metropolitan, dans la 60^e Rue Est, tout près de la Cinquième Avenue.

— Pourquoi là, et non pas quelque part dans Wall Street ?

— Voyons, William... Quand on a affaire aux Peter Parfitt de ce monde, on ne téléphone pas ses intentions. Gardez votre sang-froid. Si j'en crois Leach, vous pouvez encore gagner.

William revint dans sa chambre avec une serviette nouée autour des hanches.

— Je vais essayer, déclara-t-il. De garder mon sang-froid, j'entends. Tony sourit.

— Maintenant, il faut que je rentre à Boston. Mon train part de la gare de Grand Central dans dix minutes. (Il regarda sa montre.) Bon Dieu ! Dans six minutes ! (Il s'arrêta à la porte de la chambre.) Vous savez que votre père n'a jamais fait confiance à Peter Parfitt ? Trop poli pour être honnête, disait-il. Bonne chance, William !

— Je ne pourrai jamais assez vous remercier, Tony.

— En effet. Considérez que j'essaie seulement de compenser ce que j'ai fait endurer à Matthew.

William regarda la porte se refermer tout en boutonnant son faux col et en nouant son nœud papillon. Il ne comprenait pas comment il avait pu travailler pendant tant d'années si près de Simmons sans jamais arriver à le connaître, alors qu'à présent, en quelques jours de crise dans sa vie personnelle, il se mettait à aimer et à faire confiance à un homme qu'il n'avait jamais vraiment regardé. Il descendit à la salle à manger et prit un mauvais petit déjeuner : un œuf dur, des toasts rassis, du beurre et de la marmelade venant de la table d'un autre client. Le serveur lui apporta le Wall Street Journal, qui, dans une page intérieure, laissait entendre que tout n'allait pas pour le mieux en ce qui concernait la succession de Charles Lester, après la nomination de William Kane comme président. Heureusement, le journal ne semblait pas avoir d'informations confidentielles.

William retourna dans sa chambre et demanda au standard un numéro à Boston. Il attendit la communication quelques minutes.

— Je vous prie de m'excuser, monsieur Kane. Je ne savais pas que vous étiez au bout du fil. Permettez-moi de vous féliciter pour votre nomination de président de la Lester. J'espère qu'on vous verra beaucoup plus souvent dans nos bureaux de New York.

— Cela dépendra beaucoup de vous, monsieur Cohen.

— Je ne suis pas sûr de bien comprendre.

William expliqua les événements des derniers jours et lut à l'avocat le passage important du testament de Charles Lester. Thomas Cohen en prit note mot à mot, puis relut ses notes avec soin.

— Pensez-vous que ses dernières volontés pourraient être contestées en justice ?

— Je ne sais pas. Je ne vois aucun précédent. Au XIX^e siècle, il y a eu un parlementaire qui avait légué sa circonscription par testament.

Personne n'a fait d'objection et l'héritier est même devenu Premier ministre par la suite. Mais il y a plus de cent ans, et c'était en Angleterre. Dans le cas qui nous occupe, si le conseil d'administration décidait d'attaquer le testament de Charles Lester, et que vous saisissiez la justice, je suis bien incapable de prédire de quel côté le juge pencherait. Lord Melbourne — le Premier ministre anglais — n'a pas eu à saisir la justice du comté de New York. De toute façon, c'est un joli méli-mélo juridique, monsieur Kane.

— Que me conseillez-vous ?

— Je suis juif, monsieur Kane. Je suis arrivé sur un bateau venant d'Allemagne au début du siècle et il a toujours fallu que je me bagarre dur pour gagner tout ce que je voulais. Avez-vous envie à ce point-là d'être président de la Lester ?

— Oui, monsieur Cohen. Oui.

— Alors, vous allez écouter un vieil homme qui, au fil des années, en est arrivé à vous considérer avec un grand respect et, si j'ose m'exprimer ainsi, avec une certaine affection. Je vais vous dire exactement ce que je ferais si je me trouvais dans cette situation difficile.

Une heure plus tard, William raccrochait et, comme il avait encore un peu de temps devant lui, il alla se promener dans Park Avenue. En passant, il remarqua un grand immeuble en construction. Une immense pancarte annonçait :

« Le nouvel hôtel Baron se trouvera à New York.

Quand vous y aurez été reçu une fois, vous ne voudrez plus jamais descendre ailleurs. »

William sourit pour la première fois de la matinée et marcha d'un pas plus léger en direction du Metropolitan Club.

Ted Leach, un homme de petite taille, tiré à quatre épingles, avec des cheveux bruns et une moustache plus claire, l'attendait debout dans le salon du club. Il conduisit William au bar. William admira le style Renaissance du club, bâti en 1894 par Otto Kuhn et Standford White. J. P. Morgan l'avait fondé parce que l'Union League avait refusé la candidature d'un de ses amis.

— C'est une dépense tout à fait somptuaire, même pour un ami très cher, observa Ted Leach pour engager la conversation. Que buvez-vous, monsieur Kane ?

— Un xérès, s'il vous plaît.

Un garçon en uniforme bleu élégant apporta quelques instants plus tard le xérès et un scotch à l'eau. Il n'avait pas eu besoin de demander à M. Leach ce qu'il buvait.

— Au prochain président de la Lester ! proclama Ted Leach en levant son verre.

William hésita.

— Ne buvez pas, monsieur Kane! Vous savez bien qu'il ne faut jamais boire à sa propre santé.

William se mit à rire sans savoir quoi répondre.

Quelques minutes plus tard, deux hommes plus âgés se dirigèrent vers eux, tous deux de haute taille, parfaitement sûrs d'eux, portant l'uniforme des banquiers : complet trois-pièces gris, col dur et cravate foncée unie. S'il les avait croisés à Wall Street, William ne les eût même pas remarqués. Au Metropolitan Club, il les observa avec attention. Ted Leach fit les présentations :

— M. Alfred Rodgers et M. Winthrop Davies.

William leur fit un sourire réservé, ne sachant pas encore qui était avec qui. De leur côté, les deux nouveaux venus l'examinaient tout aussi attentivement. Personne ne parla pendant un moment. Puis :

— Par quoi commençons-nous? demanda celui qui s'appelait Rodgers et dont le monocle tomba lorsqu'il prit la parole.

— Par aller déjeuner, répondit Ted Leach.

Tous trois se retournèrent, sachant manifestement où ils allaient. William suivit le mouvement. La salle à manger était au deuxième étage, vaste avec, elle aussi, un magnifique plafond. Le maître d'hôtel les plaça à côté de la fenêtre dominant Central Park, un endroit où personne ne pouvait entendre leur conversation.

— Commandons d'abord, nous parlerons ensuite dit Ted Leach.

Par la fenêtre, William apercevait l'hôtel Plaza. Il revit soudain la soirée où l'on avait fêté son succès à ses examens de sortie, avec les grand-mères et Matthew.

Il y avait aussi d'autres souvenirs qu'il voulait retrouver à propos d'un thé au Plaza.

— Mettons cartes sur table, monsieur Kane, déclara Ted Leach. La décision de Charles Lester de vous nommer président de la banque a été une surprise, pour user d'un euphémisme. Mais si le conseil ne tient pas compte de ses volontés, la banque risque de tomber en plein chaos et aucun de nous ne le souhaite. C'était un vieil homme très astucieux et il devait avoir ses raisons de vouloir vous nommer président de la banque. Cela me suffit.

William avait déjà entendu les mêmes paroles : dans la bouche de Peter Parfitt.

— Nous devons tout, tous les trois, à Charles Lester, intervint Winthrop Davies, et nous exécuterons ses dernières volontés même si c'est notre dernière décision comme membres du conseil.

— Il se peut que ce soit en effet le cas, reconnut Ted Leach, si Peter Parfitt réussit à devenir président.

— Je suis désolé, messieurs, assura William, d'avoir provoqué une telle consternation. Si ma nomination comme président vous a surpris, je puis vous assurer que ce fut pour moi un véritable coup de

tonnerre. Je m'attendais à ce que Charles Lester me laisse quelque souvenir personnel de Matthew, mais absolument pas toute la responsabilité de gérer la banque.

— Nous comprenons la situation dans laquelle vous vous trouvez, monsieur Kane, répliqua Ted Leach, et vous devez nous faire confiance lorsque nous vous disons que nous sommes ici pour vous aider. Nous savons bien que vous avez du mal à le croire, après le comportement de Peter Parfitt à votre égard et la façon dont il a tenté derrière votre dos de s'assurer la présidence.

— Je suis obligé de vous croire, monsieur Leach, parce que je n'ai pas le choix. Il faut bien que je m'en remette à vous pour m'apprendre comment vous envisagez la situation.

— Merci. La situation est très claire pour moi. La campagne de Peter Parfitt est bien organisée et il est persuadé d'être maintenant en position de force. Nous devons donc n'avoir aucun secret les uns pour les autres, monsieur Kane, si nous voulons avoir une chance de le battre. Je ne doute pas, bien entendu, que vous ayez assez d'estomac pour cette bataille

— Sinon, je ne serais pas ici, monsieur Leach. Et maintenant que vous avez successivement résumé la situation, vous me permettez peut-être de vous suggérer la façon de battre M. Parfitt.

— Je vous en prie, dit Ted Leach.

Les trois hommes écoutèrent attentivement.

— Vous avez certainement raison d'affirmer que Parfitt se sent en position de force parce qu'il a toujours été, jusqu'ici, celui qui attaque, celui qui sait toujours ce qui va se passer ensuite. Puis-je vous suggérer qu'il est temps de renverser cette tendance et de prendre nous-mêmes l'offensive, où et comme il s'y attend le moins - dans sa propre salle de conseil ?

— Comment proposez-vous de procéder, monsieur Kane? demanda Winthrop Davies, interloqué.

— Je vais vous le dire, si vous me permettez d'abord de vous poser quelques questions. Combien y a-t-il de membres du conseil ?

— Seize, répondit aussitôt Ted Leach.

— Et de quel côté penchent-ils, pour l'instant?

— Ce n'est pas une question facile, monsieur Kane, glissa Winthrop Davies. (Il tira une enveloppe chiffonnée de sa poche intérieure et en regarda le dos avant de poursuivre) Je crois que nous pouvons compter sur six voix sûres, et Peter Parfitt sur cinq. J'ai été stupéfait de découvrir ce matin que Rupert Cork-Smith, qui était le meilleur ami de Charles Lester, refuse de vous soutenir, monsieur Kane. C'est vraiment bizarre, parce que je sais qu'il n'aime pas Parfitt. Je crois que cela pourrait faire six voix de chaque côté.

— Cela nous donne jusqu'à jeudi pour découvrir la façon probable

dont les quatre autres membres du conseil vont réagir à votre nomination, ajouta Ted Leach.

— Pourquoi jeudi? demanda William.

— C'est le jour de la prochaine réunion du conseil, expliqua Ted Leach en se lissant la moustache - ce qu'il faisait toujours, William l'avait remarqué, quand il s'apprêtait à prendre la parole. Et le plus important, c'est que le premier point de l'ordre du jour est l'élection du nouveau président.

— On m'avait signifié que la prochaine séance du conseil n'aurait lieu que lundi !

— Qui cela ?

— Peter Parfitt.

— On ne peut pas dire, observa Ted Leach, qu'il ait un comportement de véritable gentleman.

— J'en ai appris assez sur ce... gentleman, rétorqua William en mettant un accent d'ironie sur le dernier mot, pour comprendre qu'il va falloir porter la bataille sur son propre terrain.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, monsieur Kane. C'est lui qui a le dessus pour le moment, déclara Winthrop Davies, et je ne vois pas très bien comment nous allons changer cela.

— Qui a le pouvoir de convoquer le conseil ?

— Tant que le conseil est sans président, les vice-présidents, répartit Ted Leach. C'est-à-dire, pratiquement, Peter Parfitt ou moi.

— Quel est le quorum du conseil ?

— Neuf membres présents, répondit Davies.

— Et si vous êtes l'un des deux vice-présidents, monsieur Leach, qui est le secrétaire général de la société?

— C'est moi, fit Alfred Rodgers, qui jusqu'alors avait à peine ouvert la bouche — la qualité première d'un secrétaire général, songea William.

— Quel est le préavis pour convoquer une séance du conseil, monsieur Rodgers?

— Tous les membres doivent être prévenus au moins vingt-quatre heures à l'avance, mais cela ne s'est jamais produit sauf pendant le krach de 1929. Charles Lester s'efforçait de donner toujours trois jours de préavis au moins.

— Mais les statuts de la banque permettent la convocation d'une séance d'urgence avec vingt-quatre heures seulement de préavis? Insista William.

— En effet, monsieur Kane, confirma Alfred Rodgers, son monocle solidement vissé à sa place et braqué sur William.

— Parfait. Donc, nous allons convoquer notre propre séance.

Les trois banquiers fixèrent William comme s'ils l'avaient mal entendu.

— Réfléchissez bien, messieurs, poursuivit William. M. Leach, en tant que vice-président, convoque le conseil et M. Rodgers, en tant que secrétaire général, avise chacun des membres.

— Quand souhaitez-vous que se tienne cette séance du conseil ? interrogea Ted Leach.

— Demain après-midi. A 3 heures.

— Ça, alors, c'est vraiment faire de la corde raide! s'exclama Alfred Rodgers... Je me demande si...

— C'est-à-dire de la corde raide pour Peter Parfitt, précisa William.

— En effet, opina Ted Leach. Mais vous savez exactement ce que vous ferez à la séance ?

— Laissez-moi la séance, je m'en charge. Assurez-vous seulement que les convocations soient faites selon les règles.

— Je me demande comment Peter Parfitt va réagir, murmura Ted Leach.

— Ne vous inquiétez pas de Parfitt ! C'est l'erreur que nous avons commise depuis le début. Laissez-le s'inquiéter à notre propos, pour changer. Du moment qu'il a bien les vingt-quatre heures de préavis et qu'il est le dernier membre au courant, nous n'avons rien à craindre. Il ne faut pas qu'il ait le temps de préparer une contre-attaque. Et ne soyez pas surpris, messieurs, de tout ce que je pourrai dire ou faire demain. Faites-moi confiance et soyez là pour me soutenir.

— Vous ne pensez pas que nous devrions savoir ce que vous avez en tête au juste ?

— Non, monsieur Leach. Il faut qu'à la séance vous ayez le comportement de membres du conseil qui assument simplement leurs fonctions.

Ted Leach et ses deux collègues commençaient à comprendre pourquoi Charles Lester avait choisi William Kane comme nouveau président. Ils quittèrent le Metropolitan Club beaucoup plus optimistes qu'ils n'y étaient venus, malgré leur totale ignorance de ce qui allait se passer à la séance du conseil qu'ils allaient convoquer.

William, pour sa part, ayant exécuté la première partie des instructions de Thomas Cohen, attendait maintenant avec impatience le moment de s'attaquer à la deuxième partie, la plus difficile. Il passa presque tout l'après-midi dans sa chambre du Yale Club, à préparer minutieusement sa tactique pour la séance du lendemain, ne s'interrompant brièvement que pour téléphoner à Kate.

— Où es-tu, mon chéri? S'enquit-elle. Tu as disparu en pleine nuit sans dire où tu allais.

— Je suis chez ma maîtresse, à New York.

— La pauvre! Elle ne sait sans doute pas la moitié des choses! Que pense-t-elle de l'horrible M. Parfitt?

— Je n'ai pas encore eu le temps de le lui demander. Nous avons

eu beaucoup d'autres choses à faire. Mais toi, pendant que je t'ai au bout du fil, que me conseilles-tu ?

— Ne fais rien que ton père et Charles Lester n'eussent fait à ta place, affirma Kate, brusquement sérieuse.

— Ils sont sans doute en train de jouer au golf au septième ciel et ils nous regardent en prenant des paris.

— Quoi que tu fasses, William, tu ne te tromperas pas beaucoup si tu penses toujours qu'ils te regardent.

A l'aube, William était déjà réveillé, n'ayant dormi que par à-coups. Il se leva vers 6 heures, prit une douche froide, alla faire une longue promenade dans Central Park pour s'éclaircir les idées et rentra au Yale Club pour avaler un petit déjeuner léger. Il y avait un message pour lui à la réception, de sa femme. Il le lut, le relut, et éclata de rire :

« Si tu n'es pas trop occupé, peux-tu acheter un gant de base-ball à Richard ? »

William feuilleta le Wall Street Journal, qui évoquait toujours les difficultés du conseil de la banque Lester pour le choix d'un nouveau président. C'était cette fois la version de Peter Parfitt, qui laissait entendre qu'il serait probablement élu à la séance du jeudi. William se demandait quelle serait la version du lendemain matin. Il eût donné cher pour pouvoir lire tout de suite l'édition du lendemain. Il passa la matinée à étudier à fond les statuts de la banque Lester. Il ne déjeuna pas mais trouva tout de même le temps d'aller acheter le gant de base-ball de son fils.

A 2 heures et demie, William prit un taxi pour aller à la banque, dans Wall Street, où il arriva quelques minutes avant 3 heures. L'employé de la réception lui demanda s'il avait rendez-vous.

— Je suis William Kane.

— Bien, monsieur. Vous allez à la salle du conseil.

Bon sang, songea William, et dire que je ne me rappelle même pas où elle se trouve ! Le garçon devina son embarras.

— Vous prenez le couloir de gauche, monsieur, et c'est la deuxième porte à droite.

William s'engagea dans le couloir avec toute la confiance qu'il put réunir. Il avait l'impression que son cœur battait plus fort que la pendule du hall d'entrée. Il n'eût même pas été étonné de l'entendre sonner 3 heures. Ted Leach était seul à l'entrée de la salle du conseil. Dès l'abord, il dit :

— Il va y avoir des difficultés.

— Parfait! C'est cela que Charles Lester aimait, et il y eût fait face.

William entra dans la salle aux panneaux de bois et n'eut pas besoin de les compter pour être certain que tous les membres du conseil étaient là. Ce n'était pas une séance à laquelle on pouvait se

permettre d'être absent. La conversation cessa à l'entrée de William, et il y eut un silence gêné quand ils se levèrent, les yeux braqués sur lui. William s'adjudgea aussitôt le fauteuil présidentiel, à la tête de la longue table d'acajou, avant que Peter Parfitt n'ait eu le temps de réagir.

— Prenez place, messieurs, je vous prie, invita William, espérant que sa voix était ferme.

Ted Leach et quelques autres membres s'assirent immédiatement. D'autres étaient réticents. Des murmures s'élevèrent.

William s'aperçut que deux membres qu'il ne connaissait pas s'apprétaient à se lever pour l'interrompre.

— Avant que quelqu'un ne prenne la parole, j'aimerais, si vous me le permettez, faire une déclaration préliminaire, après quoi vous pourrez décider de la façon dont vous voulez procéder par la suite. Je pense que c'est le moins que nous puissions faire pour respecter les désirs de feu Charles Lester.

Les deux hommes se rassirent.

— Merci, messieurs. Pour commencer, je voudrais souligner à tous les présents que je n'ai absolument aucun désir d'être président de cette banque... (William fit une pause.) ... à moins que la majorité des membres du conseil ne le souhaite.

Tous les regards étaient manifestement fixés sur William.

— Je suis actuellement, messieurs, vice-président de la Kane et Cabot, dont je possède cinquante et un pour cent des actions. La banque Kane et Cabot a été fondée par mon grand-père et j'estime qu'elle peut se comparer favorablement, pour la réputation sinon pour l'importance, avec la banque Lester. Si j'étais amené à quitter Boston pour venir à New York prendre la présidence de la Lester, conformément aux désirs de Charles Lester, je ne peux pas dire que ce serait un changement facile pour moi-même et pour ma famille. Cependant, comme c'était la volonté de Charles Lester - et il n'était pas homme à prendre une telle décision à la légère —, je suis obligé, messieurs, de prendre cette volonté au sérieux. Je voudrais encore ajouter que son fils, Matthew Lester, a été mon meilleur ami pendant plus de quinze ans et il a fallu des circonstances dramatiques pour que ce soit moi, et non pas lui, qui prenne la parole devant vous aujourd'hui comme votre éventuel président.

Certains membres du conseil manifestèrent leur approbation d'un signe de tête.

— Messieurs, si j'ai le privilège d'obtenir votre accord aujourd'hui, je sacrifierai tout ce que j'ai à Boston pour me mettre à votre service. J'espère qu'il n'est pas nécessaire de vous donner le détail de mon passé bancaire. Je considère que tous les membres du conseil qui ont lu le testament de Charles Lester ont pris la peine d'y découvrir la

raison qui l'a fait me choisir pour lui succéder. Mon propre président, Anthony Simmons, que nombre d'entre vous connaissent, m' a demandé de rester à la Kane et Cabot.

» J'avais l'intention d'annoncer à M. Parfitt hier ma décision définitive, s'il avait pris la peine de m'appeler pour s'en informer. J'ai eu le plaisir de dîner chez M. et Mme Parfitt vendredi dernier et, à cette occasion, M. Parfitt m'avait indiqué qu'il n'avait aucun désir d'être le prochain président de la Lester. Mon seul rival, selon lui, était M. Edward Leach, votre autre vice-président. J'ai alors consulté M. Leach lui-même, qui m'a assuré qu'il me soutenait. J'en ai conclu que les deux vice-présidents me sont favorables. Ayant lu le Wall Street Journal de ce matin, bien que je ne fasse plus confiance à leurs prévisions depuis l'âge de huit ans...

Il y eut quelques rires.

— ... il m'a semblé que je devais assister à la séance d'aujourd'hui pour m'assurer que je n'avais pas perdu le soutien des deux vice-présidents, et que l'article était inexact. M. Leach a convoqué le conseil et je dois maintenant lui demander s'il m'est toujours favorable en tant que successeur de Charles Lester à la présidence de la banque.

William regarda Ted Leach, qui penchait la tête. L'attente de son verdict était presque insupportable. S'il faisait défection, les parfittiens pourraient manger le chrétien.

Ted Leach leva lentement la tête et dit :

— Je soutiens M. Kane sans réserve.

Pour la première fois, William regarda Peter Parfitt. Ce dernier transpirait abondamment et il parla sans lever les yeux du bloc-notes placé devant lui.

— Certains membres de ce conseil, dit-il, pensent que je devrais descendre dans l'arène...

— Ainsi, vous avez changé d'avis? Coupa William en glissant une légère nuance de surprise dans sa voix. Vous ne me soutenez plus? Vous ne respectez plus les volontés de Charles Lester?

Peter Parfitt leva un peu la tête.

— Ce n'est pas tout à fait aussi simple, monsieur Kane.

— C'est oui, ou c'est non, monsieur Parfitt?

— C'est oui. Je me présente contre vous, déclara soudain Peter Parfitt d'une voix forte.

— Bien que vous m'ayez confié vendredi que vous n'aviez aucun désir de devenir président?

— J'aimerais pouvoir exprimer mon point de vue, rétorqua Parfitt, avant que vous n'alliez trop loin. Ce n'est pas encore votre conseil, monsieur Kane.

— En effet, monsieur Parfitt.

Jusque-là, la séance s'était déroulée exactement comme William

l'avait prévu. Sa propre intervention avait été conforme à ce qu'il avait soigneusement préparé et Peter Parfitt avait perdu l'initiative, sans compter le fait qu'il avait été publiquement traité de menteur.

— Messieurs... commença Parfitt, c'est-à-dire...

Il paraissait chercher ses mots. Tous les yeux se fixaient maintenant sur lui, donnant à William l'occasion de se détendre et de regarder les autres visages.

— Plusieurs membres du conseil ont pris contact avec moi après mon dîner avec M. Kane et j'ai estimé que c'était mon devoir de me conformer à leurs vœux en me présentant à vos suffrages. Je n'ai jamais eu l'intention de m'opposer aux désirs de Charles Lester, que j'ai toujours admiré et respecté. Naturellement, j'aurais informé M. Kane de mon intention avant la séance normale du conseil de demain, mais je dois avouer avoir été un peu pris par surprise par les événements d'aujourd'hui. (Il respira profondément avant de poursuivre) Je suis au service de la banque Lester depuis vingt-deux ans, dont six en qualité de vice-président. J'estime donc avoir le droit de poser ma candidature à la présidence. Je serais enchanté que M. Kane entre au conseil, mais je ne crois plus désormais possible d'approuver sa nomination en tant que président. J'espère que les membres du conseil estimeront possible de voter pour un homme qui a travaillé pour notre banque pendant plus de vingt ans, plutôt que d'élire un parfait inconnu choisi par le caprice d'un homme perturbé par la mort de son fils unique. Messieurs, je vous remercie.

Il se rassit.

Compte tenu des circonstances, William avait trouvé ce discours assez convaincant, mais Parfitt n'avait pas bénéficié des conseils de M. Cohen sur la puissance du dernier mot dans un débat serré. William se leva de nouveau :

— Messieurs, M. Parfitt a souligné que je suis pour vous un inconnu. Je ne veux donc pas qu'aucun de vous puisse avoir le moindre doute sur le genre d'homme que je suis. Je suis, je l'ai dit, fils et petit-fils de banquiers. J'ai été banquier toute ma vie et je mentirais si je vous déclarais que je ne serais pas enchanté d'être le prochain président de la banque Lester. Mais si, après ce que vous avez entendu, vous choisissez d'élire M. Parfitt comme président de cette banque, je retournerai à Boston, très heureux de travailler pour ma propre banque. J'annoncerai même publiquement que je n'ai aucun désir de devenir président de la Lester, ce qui vous garantira contre tout reproche de n'avoir pas respecté les clauses du testament de Charles Lester.

» Cela étant, je n'accepterai en aucun cas de participer à votre conseil sous la présidence de M. Parfitt. Je vais être très franc avec vous sur ce point. Je me présente devant vous, messieurs, avec le

lourd handicap d'être, selon le mot de M. Parfitt, un " parfait inconnu ". J'ai, en revanche, l'avantage d'être présenté par un homme qui ne peut pas être devant vous aujourd'hui. Un homme que vous respectiez, que vous admiriez tous, un homme qui n'était pas connu pour céder à des caprices ou pour prendre des décisions à la légère. Je propose donc que le conseil ne perde plus son temps précieux et choisisse le président de la Lester. Si l'un d'entre vous a le moindre doute sur ma compétence pour diriger cette banque, je ne peux que vous conseiller de voter pour M. Parfitt. Je ne voterai pas moi-même dans cette élection, messieurs, et je suppose que M. Parfitt ne votera pas non plus.

— Vous ne pouvez pas voter, rétorqua Peter Parfitt, furieux, parce que vous n'êtes pas membre du conseil. Moi, je le suis et je vais voter.

— A votre gré, monsieur Parfitt. Personne ne pourra dire que vous n'avez pas eu toutes vos chances de gagner des voix. (William attendit que ses paroles s'enfoncent bien dans les têtes, et comme un membre du conseil qu'il ne connaissait pas s'apprêtait à l'interrompre, il poursuivit) Je demande à M. Rodgers, en tant que secrétaire général de la société, de prendre la responsabilité de l'opération. Lorsque vous aurez voté, messieurs, vous voudrez bien être assez aimables pour lui faire passer votre bulletin.

Le monocle d'Alfred Rodgers n'avait cessé de jaillir de son orbite pendant toute la séance. Avec des gestes nerveux, il fit passer à tous les membres du conseil des bulletins de vote. Lorsqu'ils y eurent inscrit le nom du candidat de leur choix, ils le firent repasser à Rodgers.

— Il serait peut-être prudent, monsieur Rodgers, eu égard aux circonstances, de compter les bulletins à voix haute, pour éviter qu'une erreur par inadvertance n'oblige le conseil à demander un second vote.

— Certainement, monsieur Kane.

— M. Parfitt en est-il d'accord?

Parfitt acquiesça d'un signe sans lever la tête.

— Merci. Monsieur Rodgers, voulez-vous être assez aimable pour annoncer les voix au conseil ?

Le secrétaire général déplia le premier bulletin :

— Parfitt.

Puis le deuxième :

— Parfitt.

Le jeu n'était plus entre les mains de William. Toutes les années d'attente pour le prix qu'il avait juré à Charles Lester d'obtenir un jour allaient prendre fin dans quelques secondes.

— Kane. Parfitt. Kane.

Trois voix contre et deux pour lui. Allait-il connaître le même sort

que lors de l'élection de Tony Simmons?

— Kane. Kane. Parfitt.

Quatre voix contre quatre. Il voyait Parfitt transpirer abondamment de l'autre côté de la table et il ne se sentait pas précisément détendu lui-même.

— Parfitt.

Le visage de William ne laissait rien transparaître. Parfitt se permit un sourire.

Cinq à quatre.

— Kane. Kane. Kane.

Le sourire disparut.

Deux seulement, encore deux! priait William, presque à haute voix.

— Parfitt. Parfitt.

Le secrétaire général mit un certain temps à dépouiller un bulletin que l'électeur avait plié et replié plusieurs fois sur lui-même.

— Kane.

Huit voix contre sept en faveur de William.

On allait ouvrir la dernière feuille de papier. William guettait les lèvres d'Alfred Rodgers. Le secrétaire général leva les yeux. A cet instant, il était l'homme le plus important de la salle.

— Kane.

Parfitt se prit la tête dans les mains.

— Messieurs, le vote donne neuf voix à M. William Kane, contre sept à M. Peter Parfitt. Je déclare donc M. William Kane élu président de la banque Lester.

Un silence respectueux tomba sur la salle, et toutes les têtes, sauf celle de Peter Parfitt, se tournèrent vers William pour attendre le premier geste du nouveau président. William se vida les poumons d'un seul coup et se leva, cette fois face à son conseil d'administration.

— Je vous remercie, messieurs, de la confiance que vous me faites. C'était le vœu de Charles Lester que je sois votre prochain président et je suis heureux que vous l'ayez exaucé par votre vote. Je servirai notre banque de mon mieux, mais je ne pourrai le faire qu'avec l'appui sans réserve du conseil. Si M. Parfitt voulait être assez aimable...

Peter Parfitt adressa à William un regard plein d'espoir.

— ... pour me rejoindre dans le bureau du président d'ici à quelques minutes, je lui en serais très obligé. Après M. Parfitt, j'aimerais voir M. Leach. J'espère, messieurs, avoir demain l'occasion de vous voir chacun en tête à tête. La prochaine réunion du conseil sera la séance mensuelle. La séance est levée.

Les membres du conseil quittèrent leurs chaises en échangeant leur point de vue. William passa rapidement dans le couloir en évitant le regard de Parfitt. Ted Leach le rattrapa pour l'accompagner jusqu'au bureau du président.

— Vous avez pris un gros risque, lui dit-il, et vous ne vous en êtes tiré que de justesse. Qu'auriez-vous fait si vous n'aviez pas été élu?

— Je serais rentré à Boston, répliqua William d'un ton uni.

Ted Leach ouvrit à William la porte du bureau du président.

La pièce était exactement telle que dans son souvenir. Elle lui paraissait peut-être un peu plus vaste quand, jeune écolier, il avait déclaré à Charles Lester qu'un jour il dirigerait sa banque. Il regarda le portrait du grand homme derrière son bureau et fit un clin d'œil au président défunt. Puis il s'assit dans l'imposant fauteuil de cuir rouge et posa ses coudes sur le bureau d'acajou. Il tira de sa poche un carnet de cuir et le plaça devant lui sur le bureau. On frappa alors à la porte. Un vieux monsieur entra, s'appuyant lourdement sur une canne à pommeau d'argent. Ted Leach se retira.

— Je suis Rupert Cork-Smith, annonça le nouveau venu avec une pointe d'accent anglais.

William se leva pour l'accueillir. C'était le doyen du conseil. Ses cheveux gris, ses longs favoris et sa montre en or dataient d'une époque révolue, mais sa réputation de probité était légendaire dans les milieux de la banque. Il n'était pas utile de signer un contrat avec Rupert Cork-Smith : sa parole était d'or. Il regarda William droit dans les yeux.

— J'ai voté contre vous, monsieur, et vous pouvez naturellement avoir ma démission sur votre bureau dans une heure.

— Voulez-vous vous asseoir, monsieur? fit doucement William.

— Merci, monsieur.

— Je crois que vous avez connu mon père et mon grand-père.

— J'ai eu cet honneur. Votre grand-père et moi avons été à Harvard ensemble et je me souviens toujours avec regret de la mort tragique de votre père.

— Et Charles Lester ?

— C'était mon meilleur ami. Les clauses de son testament m'ont pesé sur la conscience. Ce n'est pas un secret que je n'aurais pas choisi Peter Parfitt. J'aurais préféré Ted Leach comme président, mais étant donné que je ne me suis jamais abstenu en rien dans ma vie, j'ai pensé que je devais voter pour le candidat qui se présentait contre vous, étant incapable de voter pour un homme que je n'avais jamais vu.

— J'admire votre honnêteté, monsieur Cork-Smith, mais, désormais, je dirige une banque. J'ai beaucoup plus besoin de vous que vous de moi en ce moment, c'est pourquoi, moi qui suis le plus jeune, je vous prie de ne pas démissionner.

Le vieil homme leva la tête et regarda William dans les yeux :

— Je ne suis pas sûr que cela marcherait bien, jeune homme. Je ne pense pas changer d'avis du jour au lendemain, riposta Cork-Smith, les deux mains posées sur sa canne.

— Accordez-moi six mois, monsieur, et si vous n'avez pas changé d'avis, je ne discuterai plus.

Ils gardèrent le silence. Enfin, Cork-Smith reprit la parole :

— Charles Lester avait raison. Vous êtes bien le fils de Richard Kane.

— Vous resterez dans notre banque, monsieur?

— Oui, jeune homme.

Rupert Cork-Smith se redressa lentement en prenant appui sur sa canne. William s'approcha pour l'aider mais il refusa d'un geste.

— Bonne chance, mon garçon ! Vous pouvez compter sur mon appui sans réserve.

— Merci, monsieur!

En ouvrant la porte, William aperçut Peter Parfitt qui attendait dans le couloir. Après que Rupert Cork-Smith se fut éloigné, Peter Parfitt éclata de rire.

— Bon ! J'ai essayé. J'ai perdu. Vous ne m'en voulez pas, Bill ?

Il lui tendit la main.

— Je ne vous en veux pas, monsieur Parfitt. Vous l'avez fort bien dit : vous avez essayé, vous avez perdu, et maintenant vous allez démissionner de votre poste à la banque.

— Je vais... quoi ?

— Démissionner.

— C'est un peu fort, non, Bill? Je n'ai pas agi pour des raisons personnelles, j'ai seulement pensé...

— Je ne veux pas de vous dans ma banque, monsieur Parfitt. Vous allez partir ce soir pour ne plus revenir.

— Et si je vous dis que je ne pars pas? J'ai un bon nombre d'actions de la banque, et j'ai toujours de nombreux amis au conseil, vous savez. En outre, je pourrais vous faire un procès.

— Alors, je vous recommanderais de bien lire les statuts de la banque, monsieur Parfitt, ce que j'ai passé beaucoup de temps à faire, pas plus tard que ce matin.

William prit le petit carnet de cuir et en tourna quelques pages. Ayant trouvé le paragraphe qu'il avait marqué le matin même, il lut à voix haute :

— « Le président a le droit de démettre de son poste tout collaborateur qui a perdu sa confiance. »(Il leva les yeux.) Vous avez perdu ma confiance monsieur Parfitt. Vous allez donc démissionner avec deux ans de salaire d'indemnité. Si cependant vous m'obligiez à vous licencier, je veillerais à ce que vous n'emportiez rien de la banque, sinon vos actions. A vous de choisir.

— Vous ne voulez pas me donner une chance ?

— Je vous l'ai donnée vendredi soir, vous m'avez menti, vous m'avez trompé. Ce ne sont pas des traits de caractère qui me

conviennent chez mon futur vice-président. Vous démissionnez, ou je vous mets à la porte monsieur Parfitt.

— Espèce de salaud ! Je démissionne.

— Parfait. Asseyez-vous et rédigez votre lettre tout de suite.

— Non. Vous la recevrez demain matin, à mon heure.

Il se dirigea vers la porte.

— Tout de suite, ou je vous mets à la porte.

Peter Parfitt hésita, puis fit demi-tour et se laissa tomber dans un fauteuil à côté du bureau de William. William lui présenta une feuille de papier à l'en-tête de la banque et un stylo. Mais Parfitt sortit le sien et commença à écrire. Lorsqu'il eut terminé, William prit la lettre et la lut soigneusement.

— Je vous salue monsieur Parfitt.

Peter Parfitt sortit sans un mot. Ted Leach entra quelques instants plus tard :

— Vous vouliez me voir monsieur le président ?

— En effet, je veux vous nommer premier vice-président, M.Parfitt a choisi de démissionner.

— Je suis très étonné j'aurais pensé...

William lui tendit la lettre. Ted Leach la lut, puis regarda William.

— Je serai enchanté d'être premier vice-président. Je vous remercie de votre confiance.

— Parfait, je vous serai reconnaissant de me faire rencontrer chacun des membres du conseil d'ici à un ou deux jours. Je prendrai mes fonctions demain matin à 8 heures.

— Bien, monsieur.

— Vous seriez très aimable de remettre la lettre de démission de M.Parfitt au secrétaire général.

— Oui monsieur le président.

— Appelez-moi William. C'est encore une erreur qu'avait faite M.Parfitt.

— Ted Leach s'efforça de sourire.

— Eh bien, à demain matin... euh, William.

Resté seul, William se rassit dans le fauteuil de Charles Lester et se mit à tourner sur lui-même jusqu'à ce que le vertige le prenne. Une explosion de joie qui ne lui ressemblait guère. Puis il regarda par la fenêtre donnant sur Wall Street, transporté par le spectacle de la foule, par la vue des autres grandes banques et cabinets de courtage. C'était tout un univers dont il faisait maintenant partie intégrante.

— Puis-je demander à qui j'ai l'honneur ? demanda une voix féminine derrière lui.

William fit pivoter son fauteuil et découvrit une femme d'âge moyen, strictement vêtue, et qui semblait fort en colère.

— Je pourrais vous poser la même question, répondit William.

—Je suis la secrétaire du président, déclara-t-elle très raide.

—Et moi, je suis le président.

Durant les semaines qui suivirent, William installa sa famille à New York ou ils trouvèrent une maison dans la 68^e Rue Est. Le déménagement leur prit plus de temps qu'il ne l'avait prévu. Pendant les trois premiers mois, William eut du mal à rompre avec Boston pour remplir ses fonctions à New York, et il eut voulu des journées de quarante-huit heures. Il s'aperçut que le cordon ombilical était difficile à couper complètement. Tony Simmons lui fut d'une aide précieuse et William en vint à comprendre pourquoi Alan Lloyd l'avait poussé comme président de la Kane et Cabot. Pour la première fois, il se dit qu'Alan avait eu raison.

Kate fut bientôt très occupée à New York. Virginia traversait déjà les pièces à quatre pattes et se glissait dans le bureau de William dès que sa mère avait le dos tourné, et Richard voulait un blouson neuf comme tous les autres petits garçons de New York. Il lui fallait organiser des cocktails et des dîners, en s'arrangeant discrètement pour que les dirigeants et les clients importants puissent avoir l'oreille de William et lui demander son avis ou lui donner le leur. Kate faisait face à toutes les situations avec un talent accompli et William resterait à jamais reconnaissant au service des liquidations de la Kane et Cabot de lui avoir fourni cet atout essentiel qu'elle était devenue pour lui. Lorsqu'elle annonça à William qu'elle attendait un troisième enfant, la seule réaction qu'il put avoir fut :

— Je me demande comment j'en ai trouvé le temps !

Virginia fut enthousiasmée de la nouvelle, sans bien comprendre pourquoi sa maman grossissait tellement. Richard, lui, refusa d'en parler.

Au bout de six mois, l'affrontement avec Peter Parfitt était oublié et William était devenu le président indiscuté de la banque Lester, une personnalité qui comptait dans les milieux financiers de New York. Encore quelques mois et il se demanda quel nouvel objectif il allait se fixer. Il avait satisfait l'ambition de sa vie en devenant président de la Lester à l'âge de trente-trois ans, bien que, comme Alexandre, il eût la certitude qu'il lui restait d'autres mondes à conquérir, et qu'il n'eût ni le temps ni l'envie de s'asseoir pour pleurer.

Kate donna le jour à leur troisième enfant à la fin de la première année de présidence de William. Une deuxième fille, qu'ils appelèrent Lucy. William apprit à Virginia, qui commençait à marcher, à balancer le berceau de Lucy; quant à Richard qui, à près de cinq ans, allait bientôt entrer au jardin d'enfants, il se servit de la nouvelle venue comme prétexte pour arracher à son père une batte de base-ball neuve.

Au cours de la première année de présidence de William, les

bénéfices de la banque Lester progressèrent sensiblement et il prévoyait une amélioration encore plus nette pour l'année suivante.

Et puis, le 1^{er} octobre 1939, Hitler envahit la Pologne.

L'une des premières réactions de William fut de penser à Abel Rosnovski et à son hôtel Baron tout neuf, sur Park Avenue, qui était déjà devenu le grand chic de New York. Les rapports trimestriels de Thomas Cohen indiquaient que Rosnovski allait de succès en succès, bien que ses projets d'expansion en Europe fussent évidemment promis à un léger retard. Cohen continuait à ne trouver aucune relation directe entre Henry Osborne et Abel Rosnovski, mais il reconnaissait qu'il était de plus en plus difficile d'obtenir tous les renseignements nécessaires.

William pensait que l'Amérique n'interviendrait jamais dans une guerre en Europe, mais il n'en maintint pas moins l'agence de la Lester ouverte à Londres, pour montrer clairement de quel côté il était, et il n'envisagea pas un instant de vendre ses cinq mille hectares dans le Hampshire et le Lincolnshire.

De Boston, Tony Simmons informa William qu'il avait l'intention de fermer la succursale londonienne de la Kane et Cabot. William saisit l'occasion des problèmes posés par la guerre à Londres pour aller voir Tony et son cher Boston.

N'ayant plus aucune raison de se considérer comme des rivaux, les deux présidents avaient maintenant des rapports faciles, amicaux. Ils en arrivaient même à se servir mutuellement de banc d'essai pour leurs idées nouvelles. Comme Tony l'avait prévu, la Kane et Cabot avait perdu quelques-uns de ses clients les plus importants quand William avait pris la présidence de la Lester, mais William informait toujours scrupuleusement Tony lorsqu'un vieux client exprimait le désir de changer de banque, et il ne les sollicitait jamais. Lorsqu'ils se rencontrèrent pour déjeuner, Tony Simmons réaffirma immédiatement son intention de fermer la succursale de la Kane et Cabot à Londres.

— Ma première raison est simple, expliqua-t-il en savourant un vieux bourgogne, et sans penser apparemment aux bottes allemandes qui allaient peut-être piétiner bientôt les vignobles français. Je crois que la banque va perdre de l'argent si elle reste en Angleterre.

— Bien entendu, vous allez perdre un petit peu d'argent. Mais nous devons soutenir l'Angleterre.

— Pourquoi ? Nous sommes une banque, pas un club de supporters.

— L'Angleterre n'est pas un club de base-ball, Tony. C'est le pays, c'est le peuple auquel nous devons tout notre héritage...

— Vous devriez faire de la politique ! Je commence à croire que vous gaspillez vos talents dans la banque. De toute façon, je pense que nous avons une raison bien plus importante de fermer la succursale de

Londres. Si Hitler pose seulement un pied sur le sol anglais, l'Amérique entrera en guerre le jour même.

— Jamais de la vie! Roosevelt a dit : Tout sauf la guerre. Et les isolationnistes pousseraient des hurlements.

— Il ne faut jamais écouter les hommes politiques. Surtout Roosevelt. Lorsqu'il dit jamais, cela veut simplement dire pas aujourd'hui ou, du moins, pas ce matin. Vous n'avez qu'à vous rappeler Wilson et ce qu'il disait en 1916.

Tony éclata de rire.

— Quand allez-vous vous présenter au Sénat, William ?

— Voilà une question à laquelle je peux vraiment répondre jamais.

— Je comprends vos sentiments, William, mais je vais fermer Londres.

— C'est votre banque. Si votre conseil vous approuve, vous pouvez fermer votre succursale demain et je ne m'opposerai jamais à la décision de la majorité.

— Jusqu'au jour où vous fusionnerez les deux banques. Et alors, ce sera vous qui prendrez toutes les décisions.

— Je vous ai déclaré un jour, Tony, que je ne tenterai jamais cette fusion tant que vous serez président. C'est une promesse que j'ai l'intention de tenir.

— Mais je pense vraiment que nous devrions fusionner.

— Comment? s'exclama William en renversant son bourgogne sur la nappe, tant il n'en croyait pas ses oreilles. Bon sang, Tony, il y a une chose qu'on peut dire de vous : vous êtes imprévisible !

— J'agis toujours dans l'intérêt de la banque, William. Soyez un instant à la situation actuelle. New York est maintenant, plus que jamais, le centre financier de toute l'Amérique, et lorsque l'Angleterre sera tombée, New York sera le centre financier du monde. C'est donc là que doit se trouver la Kane et Cabot. Qui plus est, si cette fusion se faisait, ce serait la création d'un organisme beaucoup plus vaste, car nos spécialités sont complémentaires. La Kane et Cabot a toujours fait beaucoup d'investissements dans la marine marchande et dans l'industrie lourde, alors que la Lester en fait très peu. En revanche, vous faites beaucoup d'assurances maritimes et nous pratiquement pas. Sans parler du fait que, dans nombre de villes, nous avons tous deux des succursales, ce qui est bien inutile.

— Je suis d'accord avec vous, Tony, sauf que je tiens toujours à rester en Angleterre.

— Vous apportez de l'eau à mon moulin, William. La succursale de la Kane et Cabot serait fermée, mais nous garderions celle de la Lester ouverte. Alors, si Londres connaissait des temps difficiles, cela nous toucherait moins puisque nous serions solidaires.

— Mais qu'est-ce que vous penseriez si je vous disais que les

restrictions imposées par Roosevelt aux banques commerciales ne nous permettront de travailler qu'à partir d'un seul Etat, de sorte qu'une fusion ne pourrait réussir qu'à condition de tout centraliser à New York, en traitant Boston comme une simple annexe ?

— Je vous soutiendrais. Vous pourriez même envisager de devenir banque d'affaires en abandonnant votre activité d'investissements.

— Non, Tony ! Roosevelt a rendu impossible à un honnête homme de faire les deux et, du reste, mon père croyait qu'on peut, soit servir un petit nombre de gens riches, soit un grand nombre de pauvres. La Lester restera toujours dans la ligne traditionnelle tant que je serai président. Mais si nous décidions vraiment de fusionner les deux banques, vous ne prévoyez pas de problèmes majeurs ?

— Très peu, et faciles à résoudre avec de la bonne volonté de part et d'autre. Mais il faudrait que vous réfléchissiez bien à toutes les conséquences, William, car vous perdriez certainement le contrôle total de la nouvelle banque, n'étant plus qu'un porteur de parts minoritaire, toujours sous le coup d'une offre publique d'achat.

— C'est un risque que je prendrais pour être le président de l'une des plus grandes entreprises financières d'Amérique.

William rentra à New York ce soir-là, après cette conversation, le moral au beau fixe, et convoqua une séance du conseil de la Lester pour exposer la proposition de Tony Simmons. Ayant constaté que le conseil approuvait le principe d'une fusion, il demanda à chacun des chefs de département de la banque d'étudier l'ensemble du plan plus en détail.

Les chefs de département mirent trois mois avant de fournir leurs conclusions au conseil, et elles furent unanimes : la fusion était imposée par le bon sens, tant les activités des deux banques étaient complémentaires. Avec leurs bureaux différents dans toute l'Amérique et leurs succursales en Europe, elles pouvaient s'apporter beaucoup mutuellement. De plus, le président de la Lester avait conservé cinquante et un pour cent des parts de la Kane et Cabot, ce qui faisait de la fusion un simple mariage de convenance. Certains membres du conseil se demandaient même pourquoi William n'y avait pas songé plus tôt. Ted Leach était d'avis que Charles Lester avait dû y penser lorsqu'il s'était choisi William pour successeur.

Les détails de la fusion prirent près d'un an de négociations et les juristes durent travailler jusqu'à l'aube la dernière nuit pour venir à bout de la rédaction des textes. L'échange des parts une fois effectué, William se trouva le plus gros actionnaire, avec huit pour cent des parts de la nouvelle société, et il en fut nommé président-directeur général. Tony Simmons resta à Boston avec le titre de directeur général adjoint, comme Ted Leach à New York. La nouvelle banque d'affaires fut baptisée Lester, Kane et Compagnie, mais on continua à

l'appeler la Lester.

William décida de tenir une conférence de presse à New York pour annoncer la fusion des deux banques et il choisit la date du jeudi 8 décembre 1941 pour en informer l'ensemble du monde des affaires. Mais il fallut annuler la conférence de presse parce que, le matin précédent, les Japonais avaient attaqué Pearl Harbor.

Le communiqué préparé pour la presse avait déjà été posté trois jours plus tôt, mais les pages financières des journaux du mardi matin n'accordaient à l'annonce de la fusion qu'un très petit espace. Cette absence de publicité dans la presse ne parut plus essentielle à William.

Il n'arrivait pas à trouver quand et où il allait avoir le courage d'annoncer à Kate qu'il s'engageait. Lorsqu'il le lui dit enfin, elle fut horrifiée et essaya aussitôt de le faire changer d'avis.

— Que crois-tu pouvoir faire, mieux que des millions d'autres ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas trop, répondit-il. Mais je dois faire ce que mon père ou mon grand-père auraient fait dans les mêmes circonstances.

— Ils auraient certainement fait au mieux des intérêts de la banque.

— Non, repartit aussitôt William. Ils auraient fait au mieux des intérêts de l'Amérique.

Abel lisait l'information sur la Lester, Kane et Compagnie dans la rubrique financière du Chicago Tribune. Avec toute la place consacrée aux conséquences de l'attaque japonaise sur Pearl Harbor, il n'eût pas remarqué ce court article s'il n'avait été illustré d'une photo ancienne de William Kane, si ancienne que Kane ressemblait à ce qu'il avait été lorsque Abel était allé le voir à Boston plus de dix ans auparavant.

Kane avait l'air évidemment trop jeune sur la photo pour correspondre à la description que faisait le journal du brillant président-directeur général de la banque nouvelle, la Lester, Kane et Compagnie. L'article allait jusqu'à prédire :

« La nouvelle banque, fusion de la banque Lester, de New York, et de la Kane et Cabot, de Boston, pourrait bien devenir l'un des organismes financiers les plus importants d'Amérique après la décision de M. Kane de fusionner les banques de ces deux familles éminentes. Pour autant que le Tribune ait pu s'en assurer, les actions seront dans les mains d'une vingtaine de personnes apparentées de près ou d'un peu plus loin aux deux familles. »

Abel fut enchanté de cette dernière information : Kane n'était donc plus seul maître à bord. Abel relut l'article. William Kane avait manifestement grandi depuis qu'ils avaient croisé l'épée, mais lui aussi, Abel, et il avait toujours un compte à régler avec le nouveau président-directeur général de la Lester.

Le groupe Baron avait été si prospère depuis dix ans qu'Abel avait remboursé tous ses emprunts à son commanditaire, honoré à la lettre leur accord initial et s'était assuré la propriété à cent pour cent de la société dans le délai de dix ans fixé.

Non seulement Abel avait soldé son emprunt au cours du dernier trimestre de 1939, mais les bénéfices de 1940 avaient dépassé le demi-million de dollars. Cette étape avait coïncidé avec l'ouverture de deux nouveaux Baron, l'un à Washington, l'autre à San Francisco.

Abel était devenu un mari moins attentionné pendant cette période, mais il n'eût pu se montrer un père plus affectueux. Zaphia, qui rêvait d'un second enfant, finit par le convaincre d'aller voir son médecin. Il apprit qu'il avait le sperme pauvre, sans doute à cause des privations subies en captivité sous les Allemands et sous les Russes, et que Florentyna serait probablement sa seule enfant. Résigné à n'avoir jamais de fils, il se consacra sans réserve à sa fille.

Le nom d'Abel devenait célèbre dans toute l'Amérique et la presse elle-même commençait à l'appeler le baron de Chicago. Il ne se souciait plus des plaisanteries qu'on pouvait faire derrière son dos.

Wladek Koskiewicz était arrivé, et il était solide au poste. En 1941, ses treize hôtels rapportèrent un petit peu moins d'un million de dollars et, avec son surplus de capital disponible, il décida de poursuivre son expansion.

C'est alors que les Japonais attaquèrent Pearl Harbor.

Depuis le jour terrible de septembre 1939 où les nazis avaient envahi la Pologne pour tendre la main aux Russes à Brest-Litovsk et se partager sa patrie une fois de plus, Abel avait déjà envoyé des sommes considérables à la Croix-Rouge britannique pour venir en aide à ses compatriotes. Il s'était dépensé sans compter, au sein du Parti démocrate et dans la presse, pour pousser une Amérique réticente à la guerre, bien que ce fût désormais aux côtés des Russes. Ses efforts, jusqu'alors, avaient été vains et, ce dimanche de décembre, alors que toutes les radios clamaient la nouvelle d'un bout à l'autre d'un pays incrédule, Abel comprit que l'Amérique, cette fois, allait se donner tout entière à la guerre.

Le 11 décembre, il écouta le président Roosevelt annoncer à ses compatriotes que l'Allemagne et l'Italie avaient déclaré la guerre aux Etats-Unis. Abel était décidé à s'engager, mais il voulait d'abord faire sa propre déclaration de guerre et il appela Curtis Fenton à la Continental Trust Bank. Avec le temps, il avait acquis une grande confiance dans le jugement de Fenton et il l'avait gardé au conseil du groupe Baron quand il en avait acquis la totalité, pour conserver un lien étroit entre le groupe et la Continental.

Curtis Fenton, au bout du fil, restait lui-même : courtois et officiel.

— Combien ai-je de liquide au compte de réserve du groupe? demanda Abel.

Curtis Fenton prit le dossier marqué « Compte n° 6 » et pensa au temps où toutes les affaires de M. Rosnovski tenaient en un seul dossier. Il compulsa quelques chiffres.

— Un peu moins de deux millions de dollars, répondit-il.

— Bien. Je voudrais que vous vous intéressiez à une banque qui vient de se créer, la Lester, Kane et Compagnie. Trouvez les noms de tous les porteurs de parts, et les pourcentages qu'ils contrôlent, et à quelles conditions ils accepteraient de vendre. Le tout doit se faire à l'insu du président-directeur général, M. William Kane, et sans que mon nom apparaisse.

Curtis Fenton retint son souffle et ne dit mot. Il était bien content qu'Abel Rosnovski ne lise pas la surprise sur son visage. Pourquoi Rosnovski voulait-il placer de l'argent dans une affaire en rapport avec William Kane? Fenton avait lu, lui aussi, dans le Wall Street Journal, l'annonce de la fusion des deux célèbres banques familiales. Avec Pearl Harbor et la migraine de sa femme, il avait d'ailleurs failli ne pas remarquer l'article. La demande de Rosnovski lui rafraîchissait la

mémoire. Il allait falloir envoyer un télégramme de félicitations à William Kane. Il crayonna une note au bas du dossier du groupe Baron, tout en écoutant les instructions d'Abel.

— Lorsque vous aurez fait le point complet, je veux que vous m'en teniez informé personnellement. Rien par écrit.

— Bien, monsieur Rosnovski.

Je suppose qu'il y a des gens qui savent ce qui se passe entre ces deux-là, se dit Curtis Fenton. Mais du diable si j'en ai la moindre idée!

— Je voudrais également, poursuivit Abel, que vos rapports trimestriels me fassent part de toutes les déclarations officielles de la Lester, avec la mention de toutes les sociétés avec lesquelles la banque est en rapport.

— Entendu, monsieur Rosnovski.

— Merci, monsieur Fenton. A propos, mon service de prospective me conseille d'ouvrir un Baron à Montréal.

— La guerre ne vous inquiète pas, monsieur Rosnovski ?

— Grand Dieu, non! Si les Allemands arrivent à Montréal, on pourra tout fermer, y compris la Continental Trust. De toute façon, on a battu ces salopards la dernière fois, on les battra encore ce coup-ci. Avec une seule différence : cette fois-ci, je serai dans le coup. Au revoir, monsieur Fenton.

Je me demande si je comprendrai jamais ce qui trotte dans la tête d'Abel Rosnovski! songea Curtis Fenton en raccrochant le téléphone. Puis ses pensées revinrent à l'autre demande d'Abel, les détails sur la répartition des parts de la Lester. Cela le préoccupait encore davantage. William Kane n'avait plus aucun rapport avec Rosnovski, mais il avait peur que la situation ne change si son client obtenait une participation substantielle dans la Lester. Il décida de ne pas donner son avis à Rosnovski pour l'instant, présumant que le jour viendrait où l'un des deux lui expliquerait ce qu'il y avait entre eux.

Abel se demandait lui aussi s'il devait dire à Curtis Fenton pourquoi il voulait acheter des parts de la Lester, mais il arriva à la conclusion que moins de gens seraient au courant de son plan, mieux cela vaudrait.

Il écarta provisoirement William Kane de son esprit et chargea sa secrétaire de joindre George, qui était maintenant l'un des vice-présidents du groupe Baron. Il avait grandi avec Abel et était devenu son homme de confiance. De son bureau du quarante-deuxième étage du Baron de Chicago, Abel dominait le lac Michigan, sur ce qu'on appelait la Gold Coast, la côte d'Or, mais ses pensées retournaient en Pologne. Il se demandait s'il reverrait jamais son château, qui se trouvait maintenant assez loin à l'intérieur des frontières de la Russie de Staline. Abel savait qu'il ne se fixerait plus jamais en Pologne, mais il voulait toujours qu'on lui rende son château. L'idée que les

Allemands ou les Russes occupent de nouveau sa magnifique demeure lui donnait des envies de...

L'arrivée de George interrompit le fil de ses pensées :

— Tu voulais me voir, Abel?

George était le seul membre du groupe qui appelait encore le baron de Chicago par son prénom.

— Oui. Tu crois que tu pourrais faire marcher les hôtels si je prenais quelques mois de permission ?

— Bien sûr! Tu vas finir par prendre ces vacances que tu te promets toujours?

— Non. Je pars pour la guerre.

— Hein ?

— Je vais à New York demain matin pour m'engager dans l'armée.

— Tu es fou ! Tu risques d'être tué.

— Ce n'est pas le but de l'exercice. J'y vais pour tuer des Allemands. Ces salopards ne m'ont pas eu la première fois et je n'ai pas l'intention de les laisser faire cette fois-ci.

George continua de protester que l'Amérique pouvait gagner la guerre sans Abel. Zaphia protesta également. La seule idée de la guerre lui était insupportable et la petite Florentyna, qui avait tout juste huit ans, éclata en sanglots. Elle ne savait pas très bien ce que signifiait le mot guerre, mais elle comprenait que son papa allait partir pour très longtemps.

Malgré leurs protestations, Abel prit le premier avion pour New York le lendemain. Toute l'Amérique semblait aller et venir dans toutes les directions et il trouva la ville pleine de jeunes gens en kaki, faisant leurs adieux aux parents, aux épouses, aux petites amies, et tout le monde se jurant que la guerre serait finie en quelques semaines, sans y croire.

Abel arriva au Baron de New York à l'heure du dîner. La salle à manger était pleine de jeunes gens; des jeunes filles se serraient dans les bras de soldats, de marins, d'aviateurs, tandis que Frank Sinatra distillait ses chansons sentimentales, accompagné par le grand orchestre de Tommy Dorsay. En regardant les couples sur la piste de danse, il se demandait combien d'entre eux auraient encore l'occasion de passer une pareille soirée. Il ne pouvait s'empêcher de penser à Sammy expliquant comment il était devenu maître d'hôtel au Plaza. Les trois plus anciens étaient revenus de la guerre avec une seule jambe. Aucun des jeunes danseurs ne pouvait seulement imaginer ce que c'était que la guerre. Il ne participait pas à la liesse générale et préféra aller se coucher.

Le lendemain matin, il s'habilla d'un costume foncé tout simple et se rendit au bureau de recrutement de Times Square. Il avait choisi de s'engager à New York, de peur d'être reconnu à Chicago, où il n'aurait

alors plus rien d'autre à espérer de l'armée qu'un rond-de-cuir. Le bureau de recrutement était plein de monde, encore plus que la piste de danse la veille, mais personne ne se serrait dans les bras de personne. Abel y passa toute la matinée pour remplir un formulaire, ce qui lui eût pris trois minutes dans son bureau. Il ne put s'empêcher de remarquer que toutes les autres recrues avaient l'air en meilleure forme que lui. Puis il fit la queue pendant deux heures pour être interrogé par un sergent recruteur qui lui demanda comment il gagnait sa vie.

— Directeur d'hôtel, dit Abel.

Après quoi il expliqua ce qu'il avait fait pendant la Première Guerre. Le sergent regardait le petit homme replet qui lui faisait face avec une expression d'incrédulité. Si Abel lui avait dévoilé qu'il était le baron de Chicago, le sergent n'eût pas mis en doute son histoire de captivités et d'évasions successives, mais Abel avait décidé de garder cette précision afin d'être traité comme tous ses compatriotes.

— Vous allez passer une visite médicale complète demain, fit seulement le sergent à la fin du monologue d'Abel. (Et il ajouta, comme si c'était une formule obligatoire) Merci de vous engager.

Le lendemain, Abel attendit encore des heures sa visite médicale. Le médecin ne prit pas de gants pour lui parler de son état physique. Sa réussite avait mis Abel à l'abri de cette franchise brutale. Ce lui fut un rude réveil que d'être classé 4 F.

— Vous êtes trop gros, votre vue est faible, votre cœur aussi et vous boitez. Franchement, Rosnovski, vous êtes inapte au service, c'est évident. On ne peut pas envoyer à la bataille des soldats qui ont toutes les chances d'avoir une crise cardiaque avant même de rencontrer l'ennemi. Cela ne veut pas dire que nous n'avons pas l'usage de vos talents. Il va y avoir beaucoup de paperasses à faire pendant cette guerre, si ça vous intéresse.

Abel avait envie de cogner, mais il savait que ce n'était pas le meilleur moyen d'être reconnu bon pour le service.

— Non, merci... euh, mon lieutenant, répliqua-t-il. Je veux me battre contre les Allemands, pas leur envoyer des lettres.

Il rentra à l'hôtel ce soir-là un peu découragé, mais résolu à ne pas se laisser abattre. Le lendemain, il essaya encore dans un autre bureau de recrutement, mais pour rentrer au Baron avec le même résultat. Il est vrai que le deuxième médecin avait été un peu plus poli, mais il était tout aussi ferme en ce qui concernait la santé d'Abel, à qui il avait mis la même note : 4 F. Il comprit qu'on ne le laisserait jamais faire la guerre dans son état physique actuel.

Le lendemain, il trouva une salle de gymnastique dans la 57^e Rue Ouest et paya un moniteur personnel pour tâcher d'améliorer sa condition. Pendant trois mois, il travailla chaque jour son poids et sa

forme. Boxe, lutte, course, saut, combinés avec un régime horriblement sévère... Lorsqu'il ne pesa plus que soixante-dix kilos, son moniteur lui assura qu'il ne serait jamais plus mince ni en meilleure santé. Abel retourna au premier bureau de recrutement et remplit la même formulaire sous le nom de Wladek Koskiewicz. Un autre sergent se montra plus optimiste cette fois, et le médecin militaire qui lui fit passer les derniers tests l'accepta, pour finir, à titre de renfort, c'est-à-dire qu'il fut prié d'attendre chez lui qu'on le convoque.

— Mais c'est maintenant que je veux aller à la guerre! protesta Abel. Je veux me battre contre ces salopards !

— Nous garderons le contact avec vous, monsieur Koskiewicz, assura le sergent. Restez en forme et soyez prêt à partir. Vous ne pouvez pas savoir quand on aura besoin de vous.

Abel s'en retourna, furieux de voir d'autres Américains, plus minces et plus jeunes que lui, acceptés dans le service actif. En poussant la porte, sans savoir ce qu'il allait faire désormais, il se heurta de plein fouet à un grand diable dégingandé en uniforme, portant des étoiles sur les épaules.

— Mes excuses, Sir, dit Abel en reculant, les yeux levés.

— Jeune homme...

Abel poursuivit son chemin sans penser que l'officier s'adressait à lui, personne ne l'ayant appelé jeune homme depuis... il ne voulait même plus y penser. Pourtant, il n'avait que trente-cinq ans.

— Jeune homme! répéta le général, un peu plus fort.

Cette fois, Abel fit demi-tour :

— Moi, Sir ? demanda-t-il.

— Oui, vous, monsieur.

Abel revint vers le général.

— Voulez-vous venir dans mon bureau, monsieur Rosnovski ?

Bon Dieu, pensa Abel, ce bonhomme sait qui je suis, et maintenant personne ne va plus me laisser aller faire la guerre!

Le P.C. provisoire du général se trouvait à l'arrière du bâtiment, une petite pièce à la peinture écaillée avec un bureau et deux chaises de bois. La porte était ouverte. Abel n'eût jamais toléré de faire travailler le moindre collaborateur d'un de ses hôtels dans un pareil décor.

— Monsieur Rosnovski, commença le général débordant d'énergie, je suis Mark Clark et je commande la 5^e armée. Je viens faire une tournée d'inspection d'une journée et tomber sur vous a été une surprise amusante. Je vous admire depuis longtemps. Votre histoire est de celles qui font chaud au cœur de tous les Américains. Et maintenant, dites-moi ce que vous faites dans ce bureau de recrutement.

— Drôle de question ! grommela Abel sans réfléchir. (Aussitôt, il se corrigea.) Pardon, Sir. Je ne voulais pas être insolent, c'est seulement que personne ne veut me laisser aller faire la guerre.

— Que voulez-vous faire dans cette guerre ?

— M'engager, pour me battre contre les Allemands.

— Comme fantassin ? demanda le général, incrédule.

— Oui. Vous n'avez donc pas besoin de tous les hommes disponibles ?

— Si, bien sûr. Mais je peux faire un bien meilleur usage de vos talents que comme biffin.

— Je ferai n'importe quoi ! N'importe quoi !

— Vous en êtes certain ? Et si je vous demandais de mettre votre hôtel à ma disposition pour en faire mon quartier général, quelle serait votre réaction ? Parce que je dois vous dire franchement, monsieur Rosnovski, que cela me rendrait bien plus service que si vous vous arrangiez pour tuer une douzaine d'Allemands à vous tout seul.

— Le Baron est à vous. Et maintenant, vous me donnez la permission d'aller à la guerre ?

— Vous savez que vous êtes fou ?

— Je suis polonais.

Et ils éclatèrent de rire tous deux.

— Il faut comprendre, reprit Abel, redevenant sérieux. Je suis né près de Slonim. J'ai vu ma maison prise par les Allemands, ma sœur violée par les Russes.

Par la suite, je me suis évadé d'un camp de travail russe et j'ai eu la chance de rejoindre l'Amérique. Je ne suis pas fou. C'est le seul pays au monde où vous pouvez arriver sans rien et devenir millionnaire en dollars à force de travail, quelle que soit votre origine. Et à présent, les mêmes salopards recommencent la guerre. Je ne suis pas fou, mon général. Je suis humain.

— Si vous avez tellement hâte de vous engager, monsieur Rosnovski, vous pourriez m'être utile, mais pas de la façon à laquelle vous pensez. Le général Denvers a besoin d'un responsable de l'intendance de la 5^e armée pendant qu'ils se battront sur le front. Si vous pensez, comme Napoléon, qu'une armée marche sur son estomac, vous pourriez jouer un rôle essentiel. Le job comporte le rang de major. C'est indiscutablement un moyen pour vous d'aider l'Amérique à gagner la guerre. Qu'en dites-vous ?

— J'accepte, mon général.

— Merci, monsieur Rosnovski.

Le général appuya sur un bouton et un très jeune lieutenant entra sur un salut très réglementaire.

— Lieutenant, voulez-vous conduire le major Rosnovski au bureau

du personnel ?

— Oui, Sir, acquiesça le lieutenant. (Puis, se tournant vers Abel)
Voulez-vous me suivre, major, je vous prie?

Abel le suivit et se retourna en arrivant à la porte :

— Merci, mon général !

Abel passa le week-end à Chicago avec Zaphia et Florentyna. Zaphia lui demanda ce qu'il voulait qu'elle fasse de ses quinze complets.

— Garde-les, répondit-il sans comprendre le sens de sa question. Je n'ai pas l'intention de me faire tuer à la guerre.

— J'en suis sûre, Abel ! Ce n'était pas ce qui m'inquiétait. Je voulais dire que tes complets sont beaucoup trop larges pour toi, désormais.

Abel éclata de rire et porta les complets au foyer des réfugiés polonais. Puis il retourna au Baron de New York, annula toutes les réservations et, douze jours plus tard, mit l'hôtel à la disposition de la 5^e armée. La presse salua le « geste désintéressé » d'Abel, bien digne d'un homme qui avait été réfugié lors de la Première Guerre mondiale.

Trois mois passèrent encore avant qu'Abel ne soit mobilisé. Il profita de ce délai pour organiser le Baron de New York pour le général Clark. Puis il se présenta à Fort Benning où il devait suivre un cours d'élèves officiers. Lorsqu'il reçut son ordre de mission définitif, lui enjoignant de se présenter au général Denvers à la 5^e armée, il découvrit que sa destination était l'Afrique du Nord. Et il commença à se demander s'il arriverait jamais en Allemagne.

La veille de son départ, Abel rédigea son testament. Ses exécuteurs offriraient le groupe Baron à David Maxton à des conditions très favorables et partageraient le reste de ses biens entre Zaphia et Florentyna. C'était la première fois en près de vingt ans qu'il pensait à la mort, tout en étant à peu près sûr qu'il ne risquerait pas d'être tué au foyer du soldat.

Lorsque le transport de troupes sortit du port de New York, Abel regarda la statue de la Liberté en se rappelant le jour où il l'avait vue pour la première fois, près de vingt ans auparavant. La statue une fois dépassée, il ne la regarda plus, mais dit à haute voix :

— La prochaine fois que je te reverrai, l'Amérique aura gagné la guerre !

Abel traversa l'Atlantique avec deux de ses meilleurs chefs et cinq équipes de cuisiniers. Le navire jeta l'ancre dans le port d'Alger le 17 février 1943. Abel passa près d'un an dans la chaleur et la poussière à veiller à ce que la division soit aussi bien nourrie que possible, jusqu'au dernier de ses soldats.

— On mange mal ici, remarqua le général Clark, mais on mange

drôlement mieux que tous les autres.

Abel réquisitionna le meilleur hôtel d'Alger pour en faire le quartier général du général Clark. Il voyait bien qu'il jouait un rôle utile dans la guerre, mais il brûlait de participer vraiment aux combats. Malheureusement, les majors de l'intendance sont rarement envoyés en première ligne. Il écrivait à George et à Zaphia et suivait la croissance de Florentyna sur les photos. Il reçut même un jour une lettre de Curtis Fenton, lui annonçant que le groupe Baron faisait de plus gros bénéfices que jamais grâce aux continuels mouvements de troupes et de civils. Abel regretta de n'avoir pas assisté à l'inauguration de l'hôtel Baron de Montréal, où George l'avait représenté. C'était la première fois qu'il n'inaugurait pas lui-même un de ses hôtels, mais George lui écrivit une longue lettre vantant le démarrage fulgurant du nouveau fleuron du groupe. Abel finissait par mesurer l'ampleur de sa réussite en Amérique, et il avait de plus en plus envie de rentrer dans ce qu'il considérait maintenant comme sa patrie.

Il en eut vite assez de l'Afrique et se lassa de préparer des menus standard à base de fayots, de compter des couvertures et des papiers tue-mouches. Il y avait eu quelques vraies escarmouches ici et là, ou du moins c'était ce qu'affirmaient les hommes qui en revenaient, mais lui-même ne participa à aucune opération, bien qu'il lui arrivât, en portant le ravitaillement au front, d'entendre le feu, ce qui ne l'en contrariait que davantage. Un jour, à son grand enthousiasme, le général Clark et sa 5^e armée reçurent l'ordre d'envahir le sud de l'Europe.

La 5^e armée débarqua sur la côte italienne avec des engins amphibies sous la protection tactique de l'aviation américaine. Elle se heurta à une résistance énergique, d'abord à Anzio, puis à Monte Cassino, mais Abel ne fut jamais mêlé aux opérations et il commençait à avoir peur de ne jamais voir la guerre de près avant le retour de la paix. Mais il ne réussissait pas à imaginer un moyen d'être expédié au front. Ses chances ne s'améliorèrent pas lorsqu'il fut nommé lieutenant-colonel et envoyé à Londres pour y attendre de nouveaux ordres.

Les Alliés débarquèrent en France et libérèrent Paris le 25 août 1944. Abel défila sur les Champs-Élysées, accueilli en héros avec les Américains et les Forces françaises libres derrière le général de Gaulle. Il visita la ville, toujours aussi belle et miraculeusement épargnée, et, une fois de plus, choisit l'emplacement d'un futur hôtel Baron.

Les Alliés traversèrent le nord de la France et passèrent la frontière allemande, en route pour Berlin. Abel fut muté à la 1^{re} armée du général Bradley. Le ravitaillement provenait essentiellement d'Angleterre : on ne trouvait pratiquement rien sur place, chaque ville

qu'ils atteignaient ayant été ravagée par les Allemands en retraite. Quand il arrivait, Abel n'avait besoin que de quelques heures pour réquisitionner tout ce qui restait du ravitaillement avant que d'autres intendants américains n'aient trouvé les points de chute. Les officiers britanniques et américains étaient toujours heureux de dîner à la 9^e division blindée de l'armée américaine et s'en allaient pleins d'admiration pour leurs possibilités de ravitaillement. Un soir où le général Bradley avait invité le général Patton à dîner, Abel fut présenté au célèbre chef qui conduisait toujours ses troupes à la bataille en brandissant un revolver à poignée d'ivoire.

— C'est le meilleur repas que j'aie jamais fait depuis le début de cette putain de guerre! dit Patton.

En février 1945, il y avait près de trois ans qu'il était en uniforme et il savait que la fin de la guerre n'était plus qu'une question de mois. Le général Bradley ne cessait de lui envoyer des lettres de félicitations et des décorations sans valeur pour orner son uniforme de plus en plus large. Mais rien n'y faisait. Abel suppliait le général de le laisser participer à une bataille, une seule. Mais Bradley ne voulait rien entendre.

C'était le rôle des officiers subalternes de conduire les camions de ravitaillement jusqu'au front et d'y surveiller l'alimentation de la troupe, mais Abel s'en chargeait souvent lui-même. Et, comme dans l'administration de ses hôtels, il ne laissait jamais le personnel deviner le lieu et le moment de sa prochaine apparition.

Ce fut la succession ininterrompue de civières sous des couvertures qui arrivaient au camp le jour de la Saint-Patrick qui poussa Abel à aller voir le front par lui-même. Lorsqu'il en fut au point de ne plus pouvoir supporter cette circulation de corps à sens unique, Abel rassembla ses hommes et organisa personnellement les quatorze camions de ravitaillement. Il emmena un lieutenant, un sergent, deux caporaux et vingt-huit soldats. Le trajet jusqu'au front, situé pourtant à une trentaine de kilomètres seulement, fut long et pénible ce matin-là. Abel conduisait le premier camion — ce qui le fit se sentir un peu comme le général Patton — sous une pluie battante et dans une boue épaisse. Il fallut dégager la route à plusieurs reprises pour laisser la priorité à des convois d'ambulances descendant du front. Les corps blessés avaient le pas sur les estomacs vides. Abel priait pour qu'ils soient presque tous seulement blessés, mais quand il les saluait d'un geste au passage, il recevait bien rarement une réponse. Abel comprit, à chaque kilomètre parcouru dans la boue, qu'il se passait quelque chose d'important du côté de Remagen, et il sentit son cœur battre plus vite. Quelque chose lui disait que, cette fois, il allait participer à l'action.

Lorsqu'il arriva enfin au P.C., il entendit le feu ennemi au loin, et il

se mit à taper du pied, furieux de voir les civières ramener vers l'arrière des morts et des blessés de plus en plus nombreux et qui venaient on ne savait d'où. Abel en avait assez de tout ignorer des réalités de la guerre et d'être obligé d'attendre qu'elle soit entrée dans les livres d'histoire. Il se disait que les lecteurs du New York Times en connaissaient plus que lui sur les opérations.

Abel fit stopper son convoi à côté de la cuisine roulante et sauta du camion en s'abritant de la pluie, tout honteux à l'idée qu'à quelques kilomètres les autres s'abritaient des balles. Il commença à superviser le déchargement de cinq cents litres de soupe, une tonne de corned-beef, deux cents poulets, cinq cents kilos de beurre, trois tonnes de pommes de terre et cent dix boîtes d'une livre de haricots blancs — plus les inévitables rations « K » - à l'intention de ceux qui montaient au front ou en redescendaient. Quand Abel rejoignit la tente du mess, il la trouva meublée de longues tables et de bancs vides. Il laissa ses deux chefs cuisiniers préparer le repas et les soldats éplucher les pommes de terre. Et il partit à la recherche de l'officier de jour.

Abel se présenta directement à la tente du général de brigade Léonard pour se renseigner sur les événements, dépassant sans arrêt des brancards chargés de soldats morts ou, pis encore, presque morts. Un spectacle qui eût fait vomir n'importe qui en temps normal. Mais à Remagen, cela paraissait banal. Comme Abel allait entrer sous la tente, le général Léonard, accompagné de son aide de camp, en sortait en toute hâte. Il engagea la conversation avec Abel tout en marchant :

— Que puis-je faire pour vous, colonel?

— J'ai commencé à préparer le repas de votre bataillon conformément aux ordres reçus cette nuit, Sir. Que faut-il... ?

— Ne vous occupez pas de nourriture pour l'instant, colonel. A l'aube, ce matin, le lieutenant Burrows de la 9^e a découvert un pont de chemin de fer intact au nord de Remagen. J'ai donné l'ordre de traverser aussitôt et d'établir à tout prix une tête de pont sur l'autre rive du fleuve. Jusqu'à présent, les Allemands ont réussi à faire sauter tous les ponts sur le Rhin avant notre arrivée. Il n'est pas question d'attendre en déjeunant qu'ils aient démoli celui-là.

— Et la 9^e a réussi à traverser?

— Sûr! Mais ils se sont heurtés à une forte résistance en atteignant la forêt au delà du fleuve. Les premiers pelotons sont tombés dans des embuscades et Dieu sait combien d'hommes nous avons perdus. Alors, mangez votre boustifaille vous-même, colonel, parce que tout ce qui m'intéresse, c'est de ramener vivants autant de mes hommes que je pourrai.

— Je peux faire quelque chose ?

Le général s'arrêta un instant pour regarder le gros colonel :

— Combien avez-vous d'hommes sous votre commandement

direct?

— Un lieutenant, un sergent, deux caporaux et vingt-huit hommes. Trente-trois en tout, moi compris, Sir.

— Bon. Présentez-vous avec vos hommes à l'hôpital de campagne et rendez-vous utiles en ramenant autant de morts et de blessés que vous en trouverez.

— Bien, Sir.

Abel courut tout le long du chemin jusqu'à la cuisine roulante, où ses hommes étaient assis dans un coin, la cigarette aux lèvres. Personne ne fit attention à lui.

— Debout, bande de feignants ! On va faire du travail sérieux, pour une fois.

Trente-deux hommes se mirent au garde-à-vous.

— Suivez-moi, cria Abel, pas de gymnastique.

Il fit demi-tour et se remit à courir, cette fois en direction de l'hôpital de campagne. Un jeune médecin était en train de parler à seize infirmiers lorsqu'Abel, hors d'haleine, comme ses hommes sans entraînement, pénétra sous la tente.

— Vous désirez, Sir ? lui demanda le médecin.

— C'est moi qui espère vous aider, répondit Abel. J'ai là trente-deux hommes détachés par le général Léonard pour se joindre à votre groupe.

C'était la première fois qu'ils en entendaient parler.

Le médecin considéra le colonel d'un air stupéfait :

— Oui, mon colonel.

— Ne m'appellez pas colonel. Nous sommes là pour chercher à nous rendre utiles.

— Oui, mon colonel.

Il tendit à Abel un carton de brassards de la Croix-Rouge que les cuisiniers, les aide-cuisiniers et les éplucheurs de pommes de terre se passèrent au bras tout en écoutant le docteur leur donner des détails sur l'opération dans la forêt de l'autre côté du pont Ludendorff.

— La 9^e a subi de lourdes pertes, expliqua-t-il. Vos soldats ayant une certaine expérience médicale resteront dans la zone des combats, mais les autres ramèneront le plus de blessés possible à notre hôpital de campagne.

Abel était ravi de cette occasion de faire enfin quelque chose d'utile. Le docteur, qui commandait maintenant une équipe de quarante-neuf hommes, leur fit donner dix-huit brancards, et chaque soldat reçut une trousse médicale complète. Il conduisit alors sa petite bande hétéroclite vers le pont Ludendorff. Abel n'était qu'à un mètre derrière lui. Ils se mirent à chanter en marchant sous la pluie et dans la boue, mais se turent en arrivant au pont où ils furent accueillis par une succession de brancards où l'on distinguait nettement la forme de

corps sous les couvertures.

A la file indienne, le long de la voie de chemin de fer, ils traversèrent le pont qui portait les traces de l'explosion par laquelle les Allemands avaient en vain tenté d'en détruire les fondations. En montant vers la forêt et le bruit de la bataille, Abel découvrit qu'il était excité à l'idée d'être si près de l'ennemi, et horrifié par la découverte de ce que l'ennemi était capable d'infliger à ses frères d'armes. Partout, il entendait les cris d'angoisse de ses camarades. Des camarades qui, jusqu'à ce jour, avaient pensé avec une pointe de regret que la fin de la guerre était proche. Pas si proche...

Il voyait le jeune médecin s'arrêter auprès de chaque blessé et faire de son mieux pour les sauver tous. Quelquefois, il achevait l'un d'eux lorsqu'il ne restait plus aucun espoir. Abel courait de soldat en soldat pour installer sur les brancards ceux qui n'étaient plus capables de se suffire à eux-mêmes et il guidait vers le pont Ludendorff les blessés qui pouvaient encore marcher. En arrivant à la lisière de la forêt, il ne restait plus du groupe de départ que le docteur, un des éplucheurs de pommes de terre et lui-même. Tous les autres rentraient au camp en portant les morts et les blessés.

En s'enfonçant dans la forêt, ils perçurent plus nettement le vacarme des armes ennemies. Abel distingua la forme d'un gros canon, caché sous le couvert et toujours braqué sur le pont, mais détruit. Puis il entendit une salve de balles si forte qu'il comprit pour la première fois que l'ennemi n'était qu'à une centaine de mètres de lui. Il s'appuya sur un genou, les nerfs tendus, aux aguets. Soudain, il y eut une nouvelle salve. Il sauta sur ses pieds et courut droit devant lui, suivi par le docteur et l'éplucheur de pommes de terre, hésitants. Ils coururent encore pendant quelques centaines de mètres, jusqu'à une magnifique étendue d'herbe verte dans un creux, couverte de crocus blancs et jonchée de corps de soldats américains. Abel et le docteur allèrent de l'un à l'autre.

— Ça a dû être un vrai massacre ! s'écria Abel, fou de colère, attentif aux coups de feu qui s'éloignaient.

Le médecin ne fit aucune réflexion. Il y avait trois ans qu'il ne criait plus.

— Ne vous occupez pas des morts, dit-il simplement. Regardez seulement si vous trouvez un vivant.

— Ici ! s'exclama Abel, agenouillé à côté d'un sergent couché dans la boue allemande, avec deux trous à la place des yeux.

— Il est mort, mon colonel, décréta le médecin sans même donner un dernier regard.

Abel courut au corps suivant, puis encore au suivant, mais c'était toujours la même chose et seule la vue d'une tête coupée dressée tout droit dans la boue arrêta Abel dans sa course. Il ne pouvait s'empêcher

de la regarder, tel le buste d'un dieu grec soudain paralysé. Abel récita, comme un enfant, des mots qu'il avait appris aux pieds du baron :

— « Le sang et la destruction seront si communs et les horreurs si familières que les mères se contenteront de sourire en voyant leurs enfants écartelés par les griffes de la guerre. » Rien ne change donc jamais ? murmura-t-il, écoeuré.

Lorsqu'il eut regardé de près trente hommes - ou bien était-ce quarante? - il retourna une fois de plus vers le médecin qui s'efforçait de sauver la vie d'un capitaine déjà entièrement couvert de pansements imprégnés de sang, à l'exception de la bouche et d'un œil fermé. Abel, debout à côté du docteur, regardait, impuissant, l'insigne sur l'épaule du docteur — la 9^e division blindée — et pensait à la remarque du général Léonard : « Dieu sait combien d'hommes nous avons perdus aujourd'hui ! »

— Fumiers de Fritz! jura Abel.

— Oui, mon colonel, acquiesça le docteur.

— Il est mort ?

— Ça vaudrait mieux, répondit le docteur, machinalement. Il perd tellement de sang que ce n'est plus qu'une question de temps. (Il leva les yeux et reprit) Ce n'est plus la peine que vous restiez ici, mon colonel. Vous feriez mieux de ramener le seul survivant à l'hôpital tant qu'il lui reste un peu de vie. Vous direz au commandant de la base que je vais tenter d'atteindre les premières lignes et que j'ai besoin de tous les hommes qu'il peut avoir sous la main.

— Entendu, opina Abel en aidant le docteur à déposer doucement le capitaine sur un brancard.

Puis Abel et l'éplucheur de pommes de terre rentrèrent lentement au camp. Le docteur l'avait prévenu que la moindre secousse du brancard aggraverait la perte de sang. Abel n'accorda pas un seul instant de repos à l'éplucheur de patates pendant les trois kilomètres du trajet jusqu'à la base. Il voulait donner au blessé une chance de survie et retourner ensuite auprès du docteur dans la forêt.

Pendant plus d'une heure, ils pataugèrent dans la boue et sous la pluie; Abel était certain que le capitaine était mort. Quand ils arrivèrent enfin à l'hôpital de campagne, ils étaient tous deux épuisés, et Abel remit le brancard à une équipe médicale.

Au moment où l'on poussait lentement le brancard sur un chariot, le capitaine ouvrit son œil unique et fixa Abel. Il essaya de lever un bras. Abel le salua. Il eût voulu sauter de joie à la vue de l'œil ouvert et de la main qui bougeait. Dieu, comme il priait que celui-là vive !

Il sortait de l'hôpital en courant, dans sa hâte de retourner dans la forêt avec sa petite troupe, lorsqu'il fut arrêté par l'officier de jour :

— Mon colonel, je vous ai cherché partout ! Il y a plus de trois

cents hommes qui ont besoin de manger. Enfin, quoi, bon Dieu, où étiez-vous passé?

— J'ai fait quelque chose d'utile, pour une fois.

Abel pensait au jeune capitaine en redescendant lentement vers les cuisines. Pour tous deux, la guerre était finie.

Les porteurs posèrent doucement le brancard sur une table d'opération. Le capitaine William Kane aperçut une infirmière qui le regardait tristement mais il ne comprit pas un mot de ce qu'elle disait et il ne savait pas si c'était parce que sa tête était couverte de bandages ou bien s'il était devenu sourd. Il regardait les lèvres de la jeune femme bouger, mais elles ne lui apprenaient rien. Il ferma son œil pour réfléchir. Il pensait beaucoup au passé et très peu à l'avenir. Il pensait vite, pour le cas où il devrait mourir. Il savait que, s'il survivait, il aurait beaucoup de temps pour penser. Son esprit revint à Kate, à New York. Elle avait refusé d'accepter sa décision de s'engager. Il savait qu'elle ne comprendrait jamais et qu'il ne pourrait jamais lui expliquer ses raisons et il avait cessé d'essayer. Le souvenir du visage désespéré de Kate le hantait. Il n'avait jamais sérieusement envisagé la mort — personne n'y pense —, et maintenant, il voulait vivre pour retrouver simplement sa vie d'avant.

William avait laissé la Lester à Ted Leach et à Tony Simmons jusqu'à son retour. Son retour... Il ne leur avait donné aucune instruction pour le cas où il ne reviendrait pas. Tous deux lui avaient demandé de ne pas partir. Encore deux qui ne comprenaient pas. Lorsqu'il avait signé son engagement quelques jours plus tard, il n'avait pas osé regarder les enfants en face. Richard, à dix ans, était venu tout seul à la gare. Il avait retenu ses larmes jusqu'au moment où son père lui avait dit qu'il ne pouvait pas l'emmener se battre contre les Allemands.

On l'avait d'abord envoyé dans une école d'officiers dans le Vermont. La dernière fois qu'il y était allé, c'était pour faire du ski avec Matthew. Les montées lentes et les descentes rapides... À présent, le voyage était lent dans les deux sens. Le cours avait duré trois mois et l'avait remis en pleine forme pour la première fois depuis sa sortie de Harvard.

Il avait d'abord été affecté, dans un Londres plein de Yankees, comme officier de liaison entre les Américains et les Britanniques. Il était logé à l'hôtel Dorchester, réquisitionné par le gouvernement britannique et prêté à l'armée américaine. William avait lu quelque part qu'Abel Rosnovski en avait fait autant pour le Baron de New York et il l'avait approuvé sans réserve à l'époque. Le black-out et les alertes aériennes lui donnaient à penser qu'il participait bien à une guerre, mais il se sentait bizarrement détaché de ce qui se passait à quelques centaines de kilomètres seulement de là. Toute sa vie, il avait pris l'initiative, il n'avait jamais été spectateur. Or, faire la navette

entre l'état-major d'Eisenhower et les services d'opérations militaires de Churchill, à quelques centaines de mètres l'un de l'autre, n'était pas l'idée que William se faisait de l'initiative. Il paraissait bien peu probable qu'il eût l'occasion de rencontrer un soldat allemand face à face pendant toute la guerre, à moins que Hitler n'envahisse Trafalgar Square.

Lorsqu'une partie de la 1^{re} armée fut envoyée en Ecosse pour s'entraîner avec les Black Watch, unité d'élite britannique, William suivit le mouvement à titre d'observateur, avec prière de ramener un rapport sur ce qu'il aurait vu. L'interminable voyage aller et retour entre Londres et l'Ecosse, dans un train qui ne cessait de s'arrêter, lui fit toucher du doigt qu'il devenait de plus en plus un garçon de courses de luxe et il en vint à se demander pourquoi il s'était engagé. William découvrit que l'Ecosse était un autre pays. Là, au moins, on avait l'air de se préparer à la guerre et, dès son retour à Londres, William avait demandé sa mutation immédiate à la 1^{re} armée. Son colonel n'était pas de ceux qui gardent dans un bureau un homme qui veut se battre : il le laissa partir.

Trois jours plus tard, William retournait en Ecosse pour rejoindre son nouveau régiment, et commençait à Inveraray, avec les Américains, son entraînement pour le débarquement qui, tout le monde le sentait, était proche. L'entraînement était poussé et pénible. Les nuits passées dans les montagnes d'Ecosse à des semblants de batailles contre les Black Watch ne ressemblaient guère aux soirées au Dorchester, consacrées à rédiger des rapports.

Trois mois plus tard, ils étaient parachutés dans le nord de la France pour renforcer l'armée d'Omar N. Bradley qui traversait l'Europe. Le parfum de la victoire était dans l'air, et William voulait être le premier Américain à Berlin.

La 1^{re} armée avançait le long du Rhin, prête à franchir le premier pont qu'elle trouverait. Ce matin-là, le capitaine Kane avait reçu les ordres de sa division : traverser le pont Ludendorff et attaquer l'ennemi à un kilomètre et demi au nord-est de Remagen dans une forêt de l'autre côté du fleuve. Il se tenait au sommet d'un mouvement de terrain et regardait la 9^e division traverser le pont, s'attendant à le voir sauter d'un moment à l'autre.

Son colonel suivait juste derrière eux, avant-garde de la division avec les cent vingt hommes sous son commandement direct, dont la plupart, comme William, allaient se battre pour la première fois. Ce n'étaient plus des exercices avec des Ecossais astucieux. Il ne s'agissait plus de faire semblant de se tuer avec des cartouches à blanc pour déjeuner ensemble après, bien tranquillement. Cette fois, c'étaient des Allemands, de vraies balles et peut-être plus jamais d'après.

Lorsque William atteignit la lisière de la forêt, lui et ses hommes ne

rencontrèrent aucune résistance. Ils décidèrent alors de pousser plus avant, jusque dans les bois. La marche était lente et monotone, et William finit par penser que la 9^e devait avoir fait un tel travail que sa division n'aurait qu'à la suivre. C'est alors qu'ils furent soudain assaillis par des salves d'armes automatiques et de mortiers, venues de partout, semblait-il. Les hommes de William se jetèrent à plat ventre en essayant de se mettre à l'abri derrière les arbres, mais il avait perdu plus de la moitié de son peloton en quelques secondes. La bataille, si l'on peut l'appeler ainsi, avait duré moins d'une minute et il n'avait même pas vu un Allemand. William resta quelques secondes encore accroupi sur le sol humide, et il aperçut, horrifié, la division suivante qui s'enfonçait dans la forêt. Il quitta l'abri de son arbre et courut les prévenir de l'embuscade. La première balle le toucha à la tête et, tandis que tombé à genoux dans la boue, il continuait à faire des gestes désespérés à ses camarades, il fut touché une deuxième fois au cou et une troisième à la poitrine. Il attendit alors la mort, immobile dans la boue, sans même avoir distingué l'ennemi - une mort sale et sans héroïsme.

Quand il reprit connaissance, on le portait sur un brancard, mais il ne voyait ni n'entendait rien et se demandait s'il faisait nuit ou s'il était aveugle.

Le voyage lui parut long. Lorsqu'il ouvrit son unique œil, il était fixé sur un petit colonel replet qui sortait d'une tente en boitant. Il lui rappelait quelqu'un, mais qui? Les brancardiers le portèrent dans la tente qui servait de salle d'opération et le posèrent sur la table. Il tenta de résister au sommeil, de peur de ne jamais se réveiller. Mais il s'endormit.

Il s'éveilla. Deux personnes s'efforçaient de le remuer. On le retournait aussi doucement que possible et on lui enfonça une seringue. William rêva qu'il voyait Kate, puis sa mère, puis Matthew qui jouait avec son fils Richard. Il se rendormit.

Il se réveilla. Il sentit qu'on l'avait changé de lit. Un timide espoir remplaça la pensée de la mort inévitable. Il était couché, immobile, son œil unique fixé sur la toile de la tente, incapable de remuer la tête. Une infirmière entra, examina tour à tour un graphique et lui-même. Puis il se rendormit.

Il se réveilla. Combien de temps s'était-il écoulé? Une autre infirmière. Cette fois, il voyait un peu mieux et — ô joie! — il réussit à bouger la tête, même au prix d'une vive douleur. Il resta éveillé le plus longtemps qu'il put. Il voulait vivre. Puis il se rendormit.

Il se réveilla. Quatre médecins l'examinaient. Pour décider quoi? Il ne les entendait pas et ne put rien apprendre. On le remua de nouveau. Il se rendit compte qu'on le transportait à l'intérieur d'une ambulance. Les portes se refermèrent sur lui, le moteur se mit en route

et l'ambulance démarra sur un sol inégal. Une autre infirmière était assise à côté de lui pour le maintenir en place. Le voyage lui parut durer une heure, mais il n'avait plus le sens du temps. L'ambulance roula enfin sur un sol plus égal et s'arrêta. On le remua encore une fois. Cette fois, on marchait sur une surface plane, puis on monta quelques marches avant d'entrer dans une salle obscure. On attendit encore, puis la pièce parut se déplacer, une autre voiture sans doute. La salle décolla. L'infirmière lui fit une nouvelle piqûre, et il ne se rappela plus rien jusqu'à ce qu'il sente un avion atterrir et rouler avant de s'immobiliser. Encore une ambulance, encore une infirmière, une autre odeur, une autre ville. New York, ou du moins l'Amérique, pensa-t-il. Une odeur unique au monde. La nouvelle ambulance le transporta sur un autre sol uni, s'arrêtant et repartant pour s'arrêter et repartir encore, pour arriver finalement où elle devait aller. On le sortit encore une fois et, après quelques marches, on le fit entrer dans une petite chambre aux murs blancs. On le coucha dans un lit confortable. Il sentit sa tête s'appuyer sur l'oreiller et quand il se réveilla la fois suivante, il se crut seul. Puis son œil accommoda et il vit Kate debout devant lui. Il essaya de lever la main pour la toucher, il tenta de parler, mais sans pouvoir prononcer une parole. Elle sourit mais il savait qu'elle ne verrait pas son sourire à lui, et quand il se réveilla, Kate était toujours là, mais elle portait une robe différente. A moins qu'elle ne fût allée et venue plusieurs fois. Elle lui sourit encore. Combien de temps s'était-il écoulé? Il s'efforça de remuer un peu la tête, et vit son fils Richard, si grand, si beau. Il voulait voir ses filles, mais il ne pouvait pas tourner la tête davantage. Elles se placèrent dans son champ de vision. Virginia, comment pouvait-elle avoir tellement grandi? Et Lucy? Ce n'était pas possible! Où donc étaient passées les années? Il s'endormit.

Il se réveilla. Moins de pansements. Kate était encore là, avec ses cheveux blonds plus longs, qui lui tombaient maintenant sur les épaules, avec ses yeux noisette, son inoubliable sourire. Et belle, si belle! Il l'appela. Elle sourit. Il s'endormit.

Il se réveilla. Encore moins de pansements. Cette fois, son fils parla :

— Bonjour, papa.

Il l'entendit et répondit :

— Bonjour, Richard.

Mais il ne reconnut pas le son de sa propre voix. L'infirmière l'aïda à s'asseoir pour recevoir sa famille. Il la remercia. Un médecin lui posa la main sur l'épaule :

— Le pire est passé, monsieur Kane. Vous irez bientôt mieux et vous pourrez rentrer chez vous.

Il sourit à Kate qui entra dans la chambre, suivie de Virginia et de

Lucy. Il avait tant de questions à leur poser! Par où commencer? Il y avait des trous à combler dans sa mémoire. Kate lui apprit qu'il avait frôlé la mort de bien près. Il le savait, mais il n'avait pas eu conscience que plus d'un an s'était écoulé depuis que sa division était tombée dans une embuscade dans la forêt de Remagen.

Où avaient fui ces mois d'inconscience, ces mois de vie perdue qui ressemblait à la mort? Richard avait près de douze ans, il pensait déjà à aller à Harvard. Virginia avait neuf ans et Lucy presque sept. Leurs robes lui paraissaient un peu courtes. Il allait falloir refaire tout à fait connaissance.

Kate, en un sens, était encore plus belle que dans le souvenir de William. Elle lui dit qu'elle n'avait jamais pu réussir à croire qu'il pourrait mourir. Elle lui raconta que Richard travaillait très bien à Buckley et ajouta que Virginia et Lucy avaient besoin d'un père. Elle prit son courage à deux mains pour lui parler des cicatrices qu'il garderait sur le visage et la poitrine, et remercia Dieu : les médecins étaient certains que le cerveau n'était pas touché, et que sa vue redeviendrait normale. Maintenant, elle ne pensait plus qu'à l'aider à se rétablir. Il était pressé. Elle, non.

Tous les membres de la famille jouaient leur rôle dans sa convalescence. D'abord entendre, puis voir, enfin parler. Richard aida son père à marcher jusqu'à ce qu'il fût capable de se passer de béquilles. Lucy l'aida à manger jusqu'à ce qu'il fût capable de le faire seul comme avant, et Virginia lui lut Mark Twain. William ne savait pas au juste si elle lisait pour lui faire plaisir ou se faire plaisir à elle-même, mais ils étaient enchantés tous deux. Enfin, après Noël, on lui permit de rentrer chez lui.

Lorsque William fut revenu à la 68^e Rue, il se rétablit plus rapidement et les médecins lui prédirent qu'il serait en mesure de reprendre son travail à la banque d'ici à six mois. Un peu inquiet, mais se sentant bien en vie, il put commencer à recevoir des visites.

La première fut celle de Ted Leach, qui se montra impressionné par l'aspect de William. Il allait aussi falloir apprendre à vivre avec cela. Ted Leach lui apportait de bonnes nouvelles. La Lester s'était bien développée en son absence, et ses collègues se réjouissaient de le voir reprendre ses fonctions de président-directeur général. Tony Simmons, lui, était porteur de tristes nouvelles. Alan Lloyd et Rupert Cork-Smith étaient morts l'un et l'autre. Leur prudence lucide allait lui faire défaut. Thomas Cohen vint lui dire toute sa joie d'avoir appris sa guérison et pour lui prouver, s'il en était besoin, que le temps avait passé, il informa William qu'il avait pris une demi-retraite et que nombre de ses clients avaient été repris par son fils Thaddeus, qui avait ouvert un bureau à New York. William observa que l'un et l'autre portaient des noms d'apôtre. Thomas Cohen éclata de rire et

exprima l'espoir que M. Kane continuerait d'avoir recours aux services de sa maison. William lui en donna l'assurance.

— A propos, j'ai un renseignement qui vous sera utile.

Et William écouta le vieil avocat en silence. Et il sentit monter en lui une très violente colère.

Le général Alfred Jodl signa la reddition sans conditions du Reich nazi à Reims le 7 mai 1945, au moment où Abel rentrait dans un New York qui se préparait pour les cérémonies de la victoire et de la fin de la guerre. Cette fois encore, les rues furent envahies de jeunes gens en uniforme, mais cette fois leur visage exprimait la joie et non plus la peur. Abel regardait avec tristesse tant de jeunes hommes amputés d'un bras ou d'une jambe, ou aveugles, ou couverts de vilaines cicatrices. Pour eux, la guerre ne serait jamais finie, malgré les papiers qui venaient d'être signés à des milliers de kilomètres de là. Lorsqu'Abel entra au Baron, vêtu de son uniforme de colonel, personne ne le reconnut. Quoi d'étonnant? La dernière fois qu'ils l'avaient vu, en civil, quatre ans auparavant, son visage encore juvénile était sans une ride. Le visage qu'ils retrouvaient portait plus que ses trente-neuf ans et les sillons sur son front montraient que la guerre avait laissé sa marque sur lui. Il prit l'ascenseur jusqu'au quarante-deuxième étage et un gardien de sécurité lui signala fermement qu'il se trompait d'étage.

— Où est George Novak? demanda Abel.

— Il est à Chicago, mon colonel.

— Eh bien, appelez-le au téléphone.

— De la part de qui ?

— Abel Rosnovski.

Le gardien partit en toute hâte. La voix familière de George au téléphone était pleine d'amitié. A cet instant précis, Abel mesura combien il était bon d'être de retour. Il décida de ne pas rester à New York ce soir-là, mais de prendre l'avion pour faire les quelque mille trois cents kilomètres jusqu'à Chicago. Il emporta les derniers rapports de George pour les lire dans l'avion. Il apprit ainsi tous les détails sur les progrès du groupe Baron pendant la guerre : il était évident que George avait très bien réussi à le maintenir d'aplomb pendant l'absence d'Abel. Celui-ci n'avait pas l'ombre de critiques à formuler. Les bénéfices étaient demeurés élevés, une partie importante du personnel ayant été mobilisée alors que les hôtels étaient restés pleins, du fait des déplacements continuels des Américains d'un bout du continent à l'autre. Abel décida qu'il allait falloir embaucher immédiatement du personnel avant que la concurrence n'engage les meilleurs de ceux qui rentraient du front.

Lorsqu'il arriva à Midway Airport, au terminal 11 C, George l'attendait à la sortie des voyageurs. Il n'avait pas beaucoup changé — un peu plus de kilos peut-être, un peu moins de cheveux — et, au bout

d'une heure d'échanges de propos pour se mettre au courant mutuellement des événements des quatre dernières années, Abel eut presque l'impression de n'être jamais parti. Il serait toujours reconnaissant au Black Arrow de l'avoir présenté à son vice-président...

George ne montra pourtant aucune indulgence pour Abel qui boitait, semblait-il, plus nettement que lorsqu'il était parti pour la guerre. Il se moqua même impitoyablement de son ami :

— Tu ne vas plus savoir sur quel pied danser, disait-il, par exemple.

Et Abel répondait :

— Toi et tes plaisanteries stupides...

Abel ne résista pas au plaisir de faire le tour du Baron de Chicago avant de rentrer chez lui. Le luxe de l'ensemble s'était un peu écaillé du fait des restrictions de temps de guerre. Il y avait des choses qui demandaient à être remises à neuf mais il faudrait bien qu'elles attendent : tout ce qu'Abel voulait maintenant, c'était voir sa femme et sa fille. Et ce fut le premier choc. George avait assez peu changé en quatre ans, mais Florentyna avait maintenant onze ans et elle s'était épanouie. Zaphia, au contraire, bien qu'elle n'eût que trente-huit ans, avait grossi; elle se laissait aller et faisait nettement femme mûre.

Au premier abord, ils ne surent pas très bien quelle attitude prendre l'un envers l'autre et il ne fallut que quelques semaines à Abel pour comprendre que leurs rapports ne redeviendraient plus jamais comme ceux d'avant la guerre. Zaphia ne faisait guère d'efforts pour inspirer Abel et elle ne se sentait pas flattée de son intérêt. Abel, découragé par son indifférence, s'efforça de la refaire participer à son existence, mais elle ne réagissait pas à ses suggestions. Elle ne semblait heureuse que chez elle et quand elle n'avait que le strict minimum de rapports avec le groupe Baron. Il finit par se résigner à l'idée qu'elle ne changerait plus jamais et se demanda combien de temps il pourrait lui rester fidèle. Florentyna l'enchantait, mais Zaphia, toute sa beauté évanouie, le laissait décidément froid. Lorsqu'ils partageaient le même lit, il évitait de lui faire l'amour et lorsqu'ils le faisaient, rarement, il pensait à d'autres femmes. Bientôt, il se mit à se trouver des excuses pour quitter Chicago et le visage silencieux, déprimé et accusateur de Zaphia.

Il commença par de longs séjours dans ses autres hôtels, emmenant Florentyna lorsqu'elle était en vacances. Il passa les six premiers mois de son retour en Amérique à visiter tous les hôtels du groupe Baron de la même façon que lorsqu'il avait pris en main la société à la mort de Davis Leroy. En un an, ils avaient retrouvé le niveau qu'il entendait exiger d'eux, mais Abel voulait davantage. Il informa Curtis Fenton, lors de la séance trimestrielle du conseil du groupe, que son équipe de

prospective lui conseillait de bâtir un hôtel à Mexico et un autre au Brésil, et qu'ils recherchaient des terrains pour construire de nouveaux Baron :

— Le Baron de Mexico et le Baron de Rio, dit Abel.

Il aimait la musique de ces noms.

— Vous avez assez de trésorerie pour payer le coût des constructions, rétorqua Curtis Fenton. Vous avez fait de grosses économies en votre absence. Vous pourriez construire un Baron pratiquement où vous voulez. Dieu sait où vous vous arrêterez, monsieur Rosnovski !

— Un jour, monsieur Fenton, je construirai un Baron à Varsovie et c'est alors seulement que je penserai à m'arrêter. J'ai flanqué la raclée aux Allemands, mais j'ai encore un compte à régler avec les Russes.

Curtis Fenton se mit à rire. Ce n'est que le soir, en répétant l'histoire à sa femme, qu'il se rendit compte qu'Abel Rosnovski ne plaisantait pas et qu'il avait vraiment l'intention de bâtir un Baron à Varsovie.

— Et où en suis-je avec la banque de Kane ?

Le brutal changement de ton inquiéta Fenton. Abel Rosnovski, visiblement, tenait toujours Kane pour responsable de la mort prématurée de Davis Leroy. Fenton ouvrit le dossier spécial.

— Les parts de la Lester, Kane et Compagnie sont réparties entre quatorze membres de la famille Lester et six employés en activité ou à la retraite. M. Kane lui-même est le plus gros porteur de parts, avec huit pour cent du capital.

— Y a-t-il des membres de la famille Lester disposés à vendre leurs parts ?

— Peut-être, si nous proposons un prix suffisant. Miss Susan Lester, la fille de feu Charles Lester, nous a donné à penser qu'elle pourrait envisager de se séparer de ses actions, et M. Peter Parfitt, un ancien vice-président de la Lester, a manifesté quelque intérêt pour nos propositions.

— Quel pourcentage des actions possèdent-ils ?

— Susan Lester, six pour cent. Et Peter Parfitt seulement deux pour cent.

— Combien demandent-ils pour leurs actions ?

Curtis Fenton se pencha de nouveau sur son dossier tandis qu'Abel parcourait le dernier rapport annuel de la Lester. Son regard s'arrêta sur l'article 7.

— Miss Susan Lester veut deux millions de dollars pour ses six pour cent et M. Parfitt un million de dollars pour ses deux pour cent.

— M. Parfitt est gourmand ! Nous attendrons donc qu'il ait faim. Achetez les actions de miss Lester immédiatement, sans dire qui vous représentez, et tenez-moi au courant si M. Parfitt change d'avis.

Curtis Fenton toussa.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, monsieur Fenton? demanda Abel.

Curtis Fenton hésita :

— Non, rien, répliqua-t-il, sans conviction.

— A partir de maintenant, je donne à quelqu'un la responsabilité de ce compte, quelqu'un que vous connaissez, au moins de réputation : Henry Osborne.

— Le député?

— Oui. Vous êtes en relation avec lui ?

— Non. Je ne le connais que de réputation, fit Fenton, la tête baissée, d'un ton vaguement réprobateur.

Abel ignore le sous-entendu. Il connaissait trop bien la réputation de Henry, mais puisqu'il avait la possibilité de court-circuiter tous les intermédiaires bureaucratiques pour s'assurer des décisions politiques rapides, il considérait que le risque en valait la peine. Pour ne rien dire du lien que créait entre eux leur commun mépris pour Kane.

— Je propose également à M. Osborne d'entrer au conseil du groupe Baron, avec la responsabilité particulière du compte Kane. Cette information doit être, comme d'habitude, considérée comme absolument confidentielle.

— Comme il vous plaira, acquiesça Fenton, sans joie, en se demandant s'il devait exprimer sa méfiance à Abel ou non.

— Faites-moi savoir immédiatement la conclusion de l'accord avec miss Lester.

— Oui, monsieur Rosnovski, opina Fenton sans lever les yeux.

Abel retourna déjeuner au Baron, où Osborne l'attendait.

— Monsieur le député, le salua Abel en le retrouvant au salon.

— Monsieur le baron, répondit Henry.

Tous deux éclatèrent de rire et se dirigèrent, bras dessus, bras dessous, vers la salle à manger où ils s'installèrent à la table du coin.

Abel fit une remontrance à un serveur qui portait une veste à laquelle manquait un bouton.

— Comment va votre femme, Abel ?

— Très bien. Et la vôtre, Henry?

— Très bien aussi, merci.

Ils mentaient l'un et l'autre.

— Et à part ça, quoi de neuf?

— Cette concession que vous recherchiez à Atlanta, on s'en est occupés, déclara Osborne d'un ton de conspirateur. Les documents nécessaires seront établis dans les jours qui viennent. Vous pourrez commencer à bâtir le Baron d'Atlanta aux environs du 1^{er} du mois.

— Nous ne faisons rien de trop illégal, dites-moi ?

— Rien de plus que vos concurrents, je vous le promets, riposta

Osborne en riant.

— Tant mieux, Henry. Parce que je ne veux pas d'ennuis avec la loi.

— Mais non, mais non! Il n'y a que vous et moi à être au courant de tout.

— Parfait. Vous m'avez rendu beaucoup de services depuis quelques années, Henry, et j'ai une petite récompense à vous offrir. Vous aimeriez entrer au conseil du groupe Baron ?

— Je serais très flatté, Abel.

— Ne me parlez pas de ça. Vous savez que vous avez été irremplaçable pour ce qui concernait les permis des Etats et des municipalités. Je n'aurais jamais eu le temps de m'occuper de tous ces fonctionnaires et de ces élus nationaux ou locaux. Et puis, de toute façon, ils préfèrent avoir affaire à un ancien de Harvard, même si au lieu d'ouvrir simplement les portes, il les enfonce un peu.

— Vous m'avez très généreusement récompensé, Abel.

— Vous le méritez bien, Henry. Maintenant, je voudrais vous charger d'une mission de confiance, plus importante encore pour moi personnellement. Elle comporte le secret le plus absolu mais elle ne devrait pas vous réclamer tellement de temps et elle nous permettrait de prendre une petite revanche sur notre ami commun de Boston, M. William Kane.

Le maître d'hôtel arrivait avec deux grands steaks saignants. Henry écouta attentivement Abel exposer son plan concernant William Kane.

Quelques jours plus tard, le 8 mai 1946, Abel alla à New York pour célébrer le premier anniversaire de la victoire en Europe. Il avait organisé un dîner de mille anciens combattants polonais à l'hôtel Baron, et invité comme hôte d'honneur le général Kazimierz Sosnkowski, commandant en chef des troupes polonaises en Europe pendant la guerre. Abel se faisait une joie de cette cérémonie depuis plusieurs semaines et il emmena Florentyna à New York, laissant Zaphia à Chicago. Le soir du dîner, la salle des banquets du Baron de New York était magnifique, chacune des cent dix tables décorée du drapeau étoilé américain et de rouge et blanc, aux couleurs polonaises. D'énormes photographies d'Eisenhower, de Patton, de Bradley, de Hodges, de Paderewski et de Sikorski ornaient les murs. Abel présidait la table d'honneur, avec le général à sa droite et Florentyna à sa gauche.

Lorsque le général Sosnkowski se leva pour s'adresser à l'assistance, il annonça que le lieutenant-colonel Rosnovski avait été nommé président à vie de l'Association des anciens combattants polonais, en reconnaissance de ses sacrifices à la cause polonaise et américaine, et en particulier du don généreux qu'il avait fait en prêtant le Baron de New York pendant la durée de la guerre. Un

convive qui avait un peu trop bu se mit à crier, au bout de la salle :

— Il a fallu résister aux Allemands, mais aussi à la cuisine d'Abel !

Les mille anciens combattants réagirent par un joyeux tapage, levèrent leur verre de vodka de Dantzig à la santé d'Abel et firent enfin silence pour écouter le général évoquer les épreuves de la Pologne, depuis la fin de la guerre, aux mains de la Russie de Staline, et presser ses compatriotes en exil de ne jamais relâcher leur campagne pour obtenir l'indépendance totale de leur pays. Abel voulait croire que la Pologne serait un jour libérée et que son château lui serait même restitué, mais il se demandait tout de même si cet espoir était raisonnable après le succès de Staline à la conférence de Yalta.

Le général rappela à son auditoire que les Américains d'origine polonaise avaient eu plus de pertes en vies humaines, proportionnellement, que tous les autres groupes ethniques des Etats-Unis.

— Combien d'Américains imaginent que la Pologne a perdu six millions de vies humaines, pour cent mille Tchécoslovaques seulement? Selon certains, nous aurions été fous de ne pas capituler alors que nous devons savoir que nous serions vaincus. Mais comment un pays qui charge à cheval contre les chars nazis peut-il se croire jamais vaincu? Mes amis, je vous le dis aujourd'hui, nous ne sommes pas vaincus.

Tous les Polonais applaudirent le général.

Abel était désolé de penser que la plupart des Américains continuaient à ne pas prendre au sérieux l'effort de guerre polonais. Le général attendit que le silence complet fût revenu pour raconter à ses auditeurs passionnés comment Abel avait conduit ses hommes à la recherche des morts et des blessés de la bataille de Remagen. Lorsque le général eut terminé son discours et se fut rassis, les anciens combattants se levèrent pour applaudir les deux hommes à tout rompre. Florentyna était très fière de son père.

Abel fut tout étonné de découvrir son histoire dans les journaux du lendemain car les nouvelles à la gloire des Polonais n'étaient en général évoquées que dans le Dziennik Zwiazkiwy. Il se demandait si la presse s'en serait occupée s'il n'avait pas été le baron de Chicago. Il savourait sa gloire toute neuve de héros américain inconnu et passa presque toute la journée à se laisser photographier et à donner des interviews.

Le soir, il se retrouva très seul. Le général avait pris l'avion pour Los Angeles où l'appelaient d'autres obligations. Florentyna était retournée à sa pension de Lake Forest, George était à Chicago et Henry Osborne à Washington. L'hôtel paraissait vaste et vide et il n'avait aucune envie de rentrer à Chicago pour retrouver Zaphia. Il

décida de dîner de bonne heure et d'examiner les rapports hebdomadaires des autres hôtels du groupe avant de regagner son luxueux appartement à côté de son bureau. Il dînait rarement seul chez lui, préférant se faire servir dans l'une des salles à manger chaque fois qu'il le pouvait : c'était l'un des meilleurs moyens de garder le contact avec la vie de l'hôtel. Plus il achetait ou construisait d'hôtels, plus il avait peur de perdre le contact avec son personnel de base.

Il prit l'ascenseur et descendit à la réception pour demander combien il y avait de clients ce soir-là, mais il fut distrait par une femme qui était en train de signer une fiche d'entrée. Il eût juré qu'il reconnaissait ce profil remarquable, mais il était difficile d'en être certain. Trente ans et quelques peut-être. Quand elle eut fini d'écrire, elle se tourna vers lui.

— Abel ! S'exclama-t-elle. Comme c'est merveilleux de vous retrouver!

— Mélanie! Et dire que j'ai failli ne pas vous reconnaître !

— Personne ne pourrait ne pas vous reconnaître, Abel.

— Je ne savais pas que vous étiez à New York.

— Pour la nuit seulement. Je suis ici pour mon magazine.

— Vous êtes journaliste? demanda Abel avec une pointe d'incrédulité.

— Non. Je suis le conseiller économique d'un groupe de magazines dont le siège est à Dallas et ils m'ont envoyée faire une étude de marché à New York.

— Ça m'a l'air très sérieux.

— Je peux vous jurer que non, mais ça m'occupe. L'oisiveté est la mère de tous les vices.

— Vous ne seriez pas libre pour dîner, par hasard ?

— Quelle bonne idée, Abel! Mais il faudrait que j'aie prendre un bain et que je me change, si vous avez un peu de patience.

— Bien sûr. Je vous attends dans la grande salle à manger quand vous serez prête. Venez à ma table, disons d'ici à une petite heure.

Elle lui sourit. Comme elle se dirigeait vers l'ascenseur, Abel remarqua son parfum.

Il passa l'heure suivante d'abord à la salle à manger, pour s'assurer qu'il y avait des fleurs sur sa table, puis à la cuisine pour choisir leur menu. Finalement, n'ayant plus rien à faire, il fut bien obligé de s'asseoir. Il ne cessait de surveiller sa montre et de regarder la porte de la salle à manger toutes les deux minutes pour guetter l'arrivée de Mélanie. Elle mit un peu plus d'une heure à venir, mais le jeu en valait la chandelle. Lorsqu'elle apparut enfin, dans une robe longue collante qui étincelait sous les lumières, elle était éblouissante. Le maître d'hôtel la conduisit à la table d'Abel. Comme il se levait pour

l'accueillir, le serveur ouvrit une bouteille de champagne.

— Soyez la bienvenue au Baron, Mélanie! déclara Abel.

— Je suis très heureuse d'y être. En particulier aujourd'hui.

— Pourquoi cela?

— Je viens de lire dans le New York Post l'histoire de votre banquet et comment vous avez risqué votre vie pour sauver les blessés de Remagen. Je n'ai pas pu m'arracher du magazine tout le long du chemin depuis la gare. Vous aviez l'air, dans l'article, d'un mélange de Buffalo Bill et du Soldat inconnu.

— N'exagérons rien!

— C'est bien la première fois que je vous vois faire le modeste, Abel ! D'où je conclus que tout est vrai de la première à la dernière ligne.

Il lui versa une seconde coupe de champagne.

— A la vérité, vous m'avez toujours un peu impressionné, Mélanie.

— Le baron impressionné? Je n'arrive pas à le croire!

— Vous savez, je ne suis pas un gentleman du Sud. Vous me l'avez déjà signifié clairement une fois, ma chère.

— Et vous ne vous êtes jamais plus fait faute de me le rappeler. (Elle sourit) Et vous avez épousé une gentille petite Polonaise?

— Oui.

— Et ça a marché?

— Pas très bien. Elle a grossi, elle a quarante ans et elle ne m'intéresse plus du tout.

— Et vous allez me dire qu'elle ne vous comprend pas, ajouta Mélanie, d'un ton qui trahissait sa satisfaction.

— Et vous, vous vous êtes trouvé un mari ?

— Oh oui ! J'ai épousé un vrai gentleman du Sud, avec les meilleures références.

— Toutes mes félicitations !

— J'ai divorcé l'année dernière... à mon profit.

— Je suis désolé, fit Abel, enchanté. Encore un peu de champagne?

— Vous ne seriez pas en train d'essayer de me séduire, Abel ?

— Pas avant que vous n'ayez fini le potage, Mélanie. Même les immigrants polonais de la première génération ont quelques principes. Mais il est vrai que c'est mon tour de jouer les séducteurs.

— Alors, il faut que je vous prévienne, Abel. Je n'ai pas connu d'autre homme depuis mon divorce. Non par manque de propositions, mais aucun ne me plaisait. Trop de mains baladeuses et pas assez d'affection.

Après le saumon fumé, la côte d'agneau et le mouton-Rothschild, ils avaient fait le point de leurs deux existences depuis qu'ils s'étaient perdus de vue.

— On prend le café chez moi, Mélanie?

— Après un dîner aussi délicieux, je n'ai guère le choix.

Elle vacillait très légèrement sur ses hauts talons en entrant dans l'ascenseur. Abel appuya sur le bouton du quarante-deuxième étage.

— Pourquoi pas le douzième? demanda Mélanie innocemment.

Abel ne trouva rien à répliquer.

— La dernière fois que j'ai pris le café dans votre chambre... insista-t-elle.

— Ne m'en parlez plus! Coupa Abel en se remémorant sa propre maladresse d'alors.

Comme ils sortaient de l'ascenseur, le garçon d'étage leur ouvrit la porte.

— Mon Dieu ! s'écria Mélanie en découvrant l'appartement d'Abel, je dois dire que vous avez maintenant tous les dehors d'un milliardaire! Je n'ai jamais vu un tel luxe de ma vie.

On frappa à la porte au moment où Abel allait se rapprocher d'elle. Un jeune serveur entra avec du café et une bouteille de cognac.

— Merci, Mike. Ce sera tout pour ce soir, dit Abel.

— Vraiment? Railla Mélanie avec un sourire.

Si le serveur n'avait pas été noir, il eût rougit. Il sortit en hâte.

Abel servit le café et l'alcool à Mélanie. Elle but à petites gorgées, assise par terre, les jambes croisées. Abel en eût bien fait autant mais il n'y arrivait pas. Il s'allongea à côté d'elle. Elle lui caressa les cheveux et il se risqua à monter sa main le long de la jambe. Comme il se les rappelait, ces jambes! Quand ils échangèrent leur premier baiser, Mélanie enleva un de ses souliers et renversa son café sur le tapis persan.

— Mon Dieu ! J'ai taché votre beau tapis !

— Ça ne fait rien, répliqua Abel en la prenant dans ses bras.

Et il commença à défaire la fermeture de sa robe. Mélanie lui déboutonna sa chemise et Abel essaya de l'enlever sans cesser de l'embrasser, mais il fut arrêté par ses boutons de manchettes. Alors, il aida Mélanie à se déshabiller. Elle était toujours aussi bien faite, exactement comme dans le souvenir d'Abel, sinon peut-être encore plus épanouie et plus séduisante. Les seins fermes, les jambes longues... Il abandonna sa bataille à ne main contre les boutons de manchettes et rendit sa liberté à Mélanie le temps de se déshabiller lui-même, conscient du contraste brutal que devait faire son propre corps avec celui, si gracieux, de Mélanie. Il espérait que tout ce qu'il avait lu sur les femmes séduites par les hommes gros était vrai. Elle ne fit pas la grimace en le voyant tout entier. Il lui caressa doucement les seins et commença à lui écarter les jambes. Le tapis persan était décidément plus commode qu'un lit. C'était elle qui essayait maintenant de se déshabiller tout à fait en continuant de l'embrasser. A la demande d'Abel elle garda sa gaine et ses bas.

Quand elle se mit à gémir, il mesura tout le temps qui s'était écoulé depuis qu'il avait éprouvé une telle extase et ensuite, combien cette extase s'évanouissait vite. Ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre pendant un bon moment, respirant profondément tous les deux.

Puis Abel partit d'un éclat de rire.

— Qu'est-ce qui vous amuse? interrogea Mélanie.

— Rien.

Il venait de penser à la vieille formule, selon laquelle la position est ridicule et le plaisir fugitif.

Abel se remit sur le dos et Mélanie posa sa tête sur son épaule. Il fut surpris de découvrir qu'il n'avait plus envie d'être tout contre Mélanie et, comme il se demandait comment il allait pouvoir se débarrasser d'elle sans être grossier, elle dit :

— Je suis désolée, Abel, mais je ne pourrai pas rester toute la nuit. J'ai un rendez-vous de bonne heure demain matin et il faut vraiment que je dorme un peu. Je ne veux pas avoir l'air d'avoir passé toute la nuit sur votre tapis persan.

— Vraiment? Il faut que vous partiez? fit Abel, d'un ton à peine navré.

— Oui, vraiment, chéri. Excusez-moi.

Elle se leva pour passer dans la salle de bains.

Abel la regarda s'habiller et l'aida à remonter la fermeture de sa robe. Comme c'était plus facile de la fermer sans se presser que de l'ouvrir en hâte!

— J'espère que nous allons nous revoir bientôt, déclara-t-il sans en penser un mot.

— Je l'espère aussi, rétorqua-t-elle, certaine qu'il mentait.

Il referma la porte sur elle et revint décrocher le téléphone à son chevet.

— Quelle était la chambre réservée pour miss Mélanie Leroy? demanda-t-il.

Il y eut un silence, pendant lequel il entendit le bruit du fichier consulté. Il tapotait des doigts sur la table.

— Personne n'a réservé sous ce nom, monsieur, répondit enfin le réceptionniste. Nous avons une Mme Mélanie Seaton, de Dallas, au Texas. Elle est arrivée ce soir, monsieur, et elle repart demain matin.

— Oui, ce doit être ça. Portez sa note à mon compte.

Abel raccrocha et prit une longue douche froide avant de se mettre au lit. Il se sentait très détendu en allant à la cheminée pour éteindre la lampe qui avait illuminé son premier adultère et remarqua que la tache de café avait déjà séché sur son tapis persan.

— Sale pute ! jura-t-il à voix haute avant d'éteindre la lumière.

Après cette nuit, au cours des mois suivants, Abel vit apparaître plusieurs autres taches de café sur le tapis persan, certaines dues aux

femmes de chambre, certaines à d'autres visiteuses nocturnes, tandis que Zaphia et lui s'éloignaient de plus en plus. Ce qu'il n'avait pas prévu, c'était qu'elle louerait un détective privé pour le suivre et demander le divorce. Le divorce était pour ainsi dire inconnu dans le milieu de ses amis polonais, la séparation ou l'abandon étant beaucoup plus fréquents. Abel essaya même de convaincre Zaphia de renoncer à son projet. Il savait trop bien que cela n'améliorerait pas sa cote au sein de la communauté polonaise et ne faciliterait certainement pas les ambitions mondaines ou politiques qu'il commençait à nourrir. Mais Zaphia était résolue à aller jusqu'au bout, quoi qu'il dût leur en coûter. Abel fut surpris que cette femme naguère encore si simple, sans façons, dans l'ombre de ce mari à qui tout réussissait, pût devenir, pour citer George, un « petit démon de la vengeance ».

Lorsqu'Abel consulta son avocat, il retrouva le compte exact des serveuses qu'il avait connues et des clientes de l'hôtel qui n'avaient pas payé leur note au cours des dernières années. Alors, il capitula et ne se battit plus que pour une chose : la garde de Florentyna, qui avait maintenant treize ans et qui était en fait le premier amour vrai de sa vie.

Zaphia la lui accorda après une longue bataille, accepta cinq cent mille dollars, la propriété de leur maison de Chicago et le droit de voir Florentyna pendant le dernier week-end de chaque mois. Abel installa son domicile permanent à New York et George le baptisa le baron de Chicago en exil. Il se mit à parcourir l'Amérique du nord au sud pour créer de nouveaux hôtels, ne retournant à Chicago que lorsqu'il avait besoin de voir Curtis Fenton.

La lettre était ouverte sur une table à côté de la chaise de William dans le living. En robe de chambre, il la lut pour la troisième fois, essayant de comprendre pourquoi Abel Rosnovski pouvait vouloir acheter tant de parts de la banque Lester, et pourquoi il avait fait entrer Henry Osborne au conseil du groupe Baron. William se dit qu'il ne pouvait plus prendre le risque de deviner et décrocha le téléphone.

Le jeune M. Cohen, qu'il découvrit au bout du fil, était décidément une copie rajeunie, mais fidèle, de son père. Lorsque l'avocat arriva à la 68^e Rue, il n'eut pas besoin de se présenter. Ses cheveux commençaient à grisonner et à se clairsemer exactement aux mêmes endroits, et son corps à prendre de l'ampleur dans le même genre de complet. C'était peut-être même le complet paternel. William le regarda, et non pas seulement à cause de sa ressemblance avec son père.

— Vous ne vous souvenez plus de moi, monsieur Kane? dit l'avocat.

— Mon Dieu ! Le Grand Débat, à Harvard, en 1920 et quelques.

— 28. Vous avez gagné le débat et sacrifié votre qualité de membre du Porcellian Club.

William éclata de rire.

— Nous allons peut-être mieux réussir dans la même équipe, si votre conception du socialisme vous permet de représenter un capitaliste sans complexes.

Il se leva pour serrer la main de Thaddeus Cohen. Un instant, ils ressemblèrent aux étudiants qu'ils avaient été. William déclara en souriant :

— Vous n'avez jamais bu le verre auquel vous aviez droit au Porcellian. Qu'est-ce que vous prenez?

— Je ne bois jamais, répondit-il en clignant des yeux de la même façon désarmante que William se rappelait si bien. Et, ajouta-t-il, je dois avouer que je suis devenu, moi aussi, un capitaliste sans complexes.

Il avait la tête de son père sur les mêmes épaules, non seulement physiquement, mais intellectuellement, et il avait évidemment étudié le dossier Rosnovski-Osborne dans les moindres détails avant de venir chez William. Celui-ci expliqua exactement ce qu'il attendait de son avocat.

— Un rapport immédiat, d'abord, et une mise à jour tous les trois mois, comme par le passé. Le secret reste d'une importance capitale, mais je veux savoir tout ce que vous pouvez apprendre. Pourquoi Abel

Rosnovski achète-t-il des actions de la banque? Me rend-il toujours responsable de la mort de Davis Leroy? Est-ce qu'il se considère toujours en guerre contre la Kane et Cabot, même maintenant que la banque fait partie de la Lester? Quel est le rôle de Henry Osborne là-dedans? Une rencontre entre Rosnovski et moi arrangerait-elle les choses, surtout si je lui dis que c'est la banque, et non pas moi à titre personnel, qui a refusé de commanditer le groupe Richmond?

La plume de Thaddeus Cohen griffait le papier aussi furieusement que, jadis, celle de son père.

— Il me faut toutes les réponses à ces questions le plus tôt possible, pour pouvoir décider si j'avertis mon conseil.

Thaddeus eut le même sourire timide que son père en fermant sa serviette :

— Je suis désolé que vous ayez ces soucis pendant votre convalescence. Je reviendrai vous voir aussitôt que j'aurai les réponses. (Il s'arrêta à la porte.) J'ai beaucoup d'admiration pour ce que vous avez fait à Remagen.

Au cours des quelques mois qui suivirent, William retrouva rapidement sa vitalité et les cicatrices sur son visage et sa poitrine devinrent presque invisibles. Le soir, Kate restait assise à côté de lui jusqu'à ce qu'il s'endorme. Puis elle murmurait :

— Merci, mon Dieu, de nous avoir épargnés!

Les terribles maux de tête, les moments d'amnésie disparurent et la force revint dans son bras droit. Kate ne voulut pas lui permettre de reprendre son travail avant qu'ils n'eussent fait une longue croisière reposante dans les Antilles. William se détendit avec Kate, comme il ne l'avait jamais fait depuis leurs deux semaines à Londres. Elle se félicitait chaque jour qu'il n'y eût pas de banques sur le paquebot, tout en craignant que, s'ils restaient encore une semaine à bord, il n'en vienne à acheter la flotte tout entière, pour réorganiser les équipages, les horaires et même leur façon de naviguer. Lorsque le paquebot jeta l'ancre à New York, William était bronzé et impatient, et Kate ne réussit pas à le dissuader d'aller tout de suite à la banque.

Il se replongea très vite dans les problèmes de la Lester. Les banques américaines étaient maintenant dirigées par une nouvelle race d'hommes, durcis par la guerre, entreprenants et expéditifs, sous l'œil attentif du président Truman, qui avait été réélu à la Maison-Blanche contre toute attente, alors que le monde entier était certain de la victoire de Dewey. Comme si cette prédiction ne suffisait pas, le Chicago Tribune avait annoncé que Dewey avait effectivement été élu, mais ce fut Truman qui resta à la Maison-Blanche. William ne savait pas grand-chose sur le petit sénateur du Missouri, sinon ce qu'il lisait dans les journaux. Et, en tant que républicain, il espérait que son parti trouverait le bon candidat pour la campagne de 1952.

Le premier rapport qui lui parvint fut celui de Thaddeus Cohen. Abel Rosnovski cherchait toujours des actions de la banque Lester et avait contacté tous les autres légataires du testament mais il n'avait pu conclure qu'un seul accord. Susan Lester avait refusé de voir l'avocat de William, si bien que celui-ci n'avait pu connaître ses raisons de vendre ses six pour cent d'actions de la banque. Tout ce qu'il avait pu apprendre était qu'elle n'avait aucune raison financière de le faire.

Le document était admirablement complet. Henry Osborne avait été nommé au conseil du groupe Baron en mai 1947, et chargé spécialement du compte Lester.

Point plus important, Abel Rosnovski avait acquis les actions de Susan Lester sans qu'il soit possible de le voir apparaître, lui ou Osborne, dans la transaction. Rosnovski possédait donc maintenant six pour cent de la Lester et semblait prêt à payer encore sept cent cinquante mille dollars pour acheter les deux pour cent de Parfitt. William savait trop bien ce qu'Abel Rosnovski pourrait faire lorsqu'il posséderait huit pour cent des actions. Ce qui l'inquiétait plus encore était le fait que le taux de croissance de la Lester était bien inférieur à celui du groupe Baron, qui rattrapait déjà ses principaux concurrents, les groupes Hilton et Sheraton. William commençait à se demander s'il ne serait pas sage d'informer son conseil de ce qu'il venait d'apprendre, et même s'il ne devrait pas contacter Abel Rosnovski directement. Après plusieurs nuits sans sommeil, il demanda conseil à Kate.

— N'en fais rien, dit-elle, tant que tu ne seras pas certain que ses intentions sont aussi menaçantes que tu ne le crains. Il se peut que toute l'affaire se révèle n'être qu'une tempête dans un verre d'eau.

— Avec Henry Osborne comme homme de main, tu peux être sûre que la tempête débordera le verre d'eau. Rien n'est jamais tout à fait innocent. Je ne vais pas rester sans rien faire en attendant de voir ce qu'il me prépare.

— Il a peut-être changé, William. Il doit bien y avoir vingt ans que tu as été en rapport avec lui.

— Al Capone eût peut-être changé si on l'avait laissé faire son temps en prison. On ne le saura jamais mais je ne prendrais pas les paris.

Kate n'ajouta rien, mais William se laissa persuader et ne fit rien ou presque, sinon lire avec attention les rapports trimestriels de Thaddeus Cohen, et prier pour que l'intuition de Kate ne l'ait pas trompée.

Le groupe Baron profita considérablement de la rapide expansion de l'économie américaine après la guerre. Il n'avait jamais été plus facile de gagner de l'argent aussi vite depuis les années 20. Au début des années 50, on en vint à croire que, cette fois, le boom allait durer. Mais Abel ne se contentait pas de sa réussite financière. Avec l'âge, il commençait à s'intéresser au rôle de la Pologne dans le monde d'après-guerre et à penser que sa réussite ne lui permettait plus de rester simple spectateur à six mille kilomètres de là. Pavel Zaleski, le consul de Pologne en Turquie, lui avait dit :

— Vous verrez peut-être le renouveau de la Pologne de votre vivant.

Abel faisait tous ses efforts pour convaincre le Congrès des Etats-Unis de montrer plus de fermeté face à la mainmise russe sur les satellites d'Europe de l'Est. En voyant les gouvernements fantoches prendre le pouvoir les uns après les autres, Abel avait de plus en plus l'impression d'avoir risqué sa vie pour rien. Il se mit à fréquenter les hommes politiques et les journalistes de Washington, à organiser des dîners à Chicago, à New York et dans d'autres grandes villes où se trouvaient des communautés polonaises, au point que le baron de Chicago devint synonyme de la cause polonaise. Le Dr Teodor Szymanowski, ancien professeur d'histoire à l'université de Cracovie, écrivit un article passionné sur la lutte d'Abel « pour la reconnaissance » dans le journal *Freedom*, ce qui amena Abel à prendre contact avec lui pour voir ce qu'il pouvait encore faire. Le professeur avait vieilli et, lorsqu'Abel fut introduit dans son bureau, il fut surpris de son apparence fragile, qui contrastait avec la vigueur de ses opinions. Il reçut Abel avec chaleur et lui offrit un verre de vodka de Dantzig.

— Baron Rosnovski, déclara-t-il, j'admire depuis longtemps la façon dont vous travaillez pour notre cause et dont vous ne semblez jamais perdre la foi bien que nous ne fassions que peu de progrès.

— Pourquoi perdrais-je la foi alors que j'ai toujours cru que tout est possible en Amérique?

— Mais j'ai bien peur, baron, que les hommes que vous cherchez à influencer ne soient ceux-là mêmes qui ont permis à ces choses d'exister. Ils ne feront rien de positif pour libérer notre peuple.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, professeur. Pourquoi ne nous aideraient-ils pas ?

Le professeur se carra dans son fauteuil.

— Vous n'êtes pas sans savoir, baron, que les armées américaines avaient reçu des ordres formels pour ralentir leur avance vers l'est,

afin de permettre aux Russes d'occuper autant d'Europe orientale qu'ils le pouvaient. Patton eût pu arriver à Berlin bien avant les Russes mais Eisenhower l'a retenu. Ce sont nos chefs à Washington — les mêmes qui essaient de nous pousser à renvoyer des canons et des soldats américains en Europe — qui ont donné ces ordres à Eisenhower.

» Mais ils ne pouvaient pas savoir ce que l'U.R.S.S. deviendrait. La Russie était alors notre alliée. Je veux bien admettre que nous avons été trop faibles, trop conciliants avec eux en 1945, mais ce ne sont pas les Américains qui ont directement trahi les Polonais. (Avant de poursuivre, Szymanovski s'appuya encore à son dossier et ferma les yeux un instant, épuisé.) J'aurais aimé que vous puissiez connaître mon frère, baron Rosnovski. J'ai appris la semaine dernière qu'il est mort il y a six mois, dans un camp soviétique du même genre que celui d'où vous vous êtes évadé.

Abel fit un mouvement de sympathie vers son vis-à-vis, mais Szymanovski l'arrêta d'un geste de la main :

— Non, ne dites rien ! Vous avez vous-même connu les camps. Vous devriez être le premier à comprendre que la sympathie ne suffit plus. Il faut changer le monde, baron, pendant que les autres dorment. (Szymanovski reprit son souffle.) Mon frère avait été envoyé en Russie par les Américains.

Abel le regarda, stupéfait.

— Par les Américains ? Mais comment est-ce possible ? Si votre frère a été pris en Pologne par les troupes russes...

— Mon frère n'a jamais été fait prisonnier en Pologne. Il a été libéré d'un camp allemand près de Francfort. Les Américains l'ont gardé dans un camp de personnes déplacées pendant un mois, puis l'ont livré aux Russes.

— C'est impossible ! Pourquoi auraient-ils fait cela ?

— Les Russes voulaient rapatrier tous les Slaves. Les rapatrier, pour pouvoir les exterminer ou les réduire en esclavage. Ceux qui avaient échappé à Hitler n'échappèrent pas à Staline. Et je peux prouver que mon frère s'est trouvé dans le secteur américain pendant plus d'un mois.

— Mais a-t-il été une exception, ou bien y avait-il de nombreux cas comme le sien ?

— Il n'était pas une exception et il y en a eu des quantités comme lui, déclara Szymanovski, sans émotion apparente. Des centaines de milliers. Peut-être même un million. Je ne crois pas que nous connaîtrons jamais les chiffres exacts. Il est très peu probable que les autorités américaines aient jamais gardé des traces précises de l'opération Kee Chanl.

— L'opération Kee Chanl ? Mais pourquoi n'en parle-t-on jamais ? Si

les gens savaient que nous, les Américains, nous avons envoyé des prisonniers libérés mourir en Russie, ils seraient horrifiés !

— Il n'existe aucune preuve, aucun document probant concernant l'opération Kee Chanl. Le général Clark, Dieu le bénisse, a désobéi à ses ordres; quelques prisonniers de guerre ont été avertis par des militaires américains compatissants, et ils ont réussi à s'enfuir avant que les Américains ne les envoient dans les camps. Mais aujourd'hui ils s'en cachent, ils ne le reconnaîtront jamais. Mon frère a été parmi les malchanceux. Et de toute façon, il est trop tard à présent.

— Mais il faut que le peuple américain sache ! Je vais créer une commission, imprimer des tracts, prendre la parole. Le Congrès nous écouterait si nous lui disons la vérité.

— Baron Rosnovski, vous vous attaquez cette fois à trop forte partie, même pour vous.

Abel se dressa.

— Mais non, mais non, je ne vous sous-estime pas mon bon ami ! Mais vous ne comprenez pas la mentalité des dirigeants de ce monde. L'Amérique a accepté de livrer ces pauvres diables parce que Staline l'exigeait. Je suis sûr que personne n'a imaginé qu'il y aurait des tribunaux, des camps de travail, des exécutions. Mais maintenant, nous allons entrer dans les années 50, et personne ne voudra jamais reconnaître une part même indirecte de responsabilité. Jamais. Et tout le monde oubliera, sauf quelques historiens, que la Pologne a eu plus de pertes pendant la guerre que tous les autres pays du monde, y compris l'Allemagne. J'aurais cru que vous arriveriez à une seule conclusion : vous devez jouer un rôle politique plus important.

— J'y ai déjà réfléchi. Mais sous quelle forme ?

— J'ai mon opinion sur ce point baron. Gardons le contact. (Le vieil homme se leva lentement et serra Abel dans ses bras) Pour l'instant, faites ce que vous pourrez pour notre cause mais ne vous étonnez pas de trouver bien des portes closes.

De retour au Baron, Abel demanda au standard de lui appeler le bureau du sénateur Douglas. Paul Douglas était le sénateur démocrate de l'Illinois, grâce à l'appui du parti de Chicago, et il avait toujours aidé Abel à chaque fois que celui-ci s'était adressé à lui – il n'oubliait jamais que sa circonscription comptait la communauté polonaise la plus importante d'Amérique. Son collaborateur, Adam Tomaszewicz, s'occupait en permanence des électeurs polonais.

— Allo, Adam ? Ici Abel Rosnovski. J'ai une question très grave à aborder avec le sénateur. Pouvez-vous m'avoir un rendez-vous d'urgence ?

— Malheureusement, il n'est pas en ville aujourd'hui. Je sais qu'il sera très heureux de vous voir dès son retour, jeudi. Je lui demanderai de vous appeler lui-même. Est-ce que je peux lui dire ce dont il s'agit ?

_ Oui. Vous êtes polonais, cela vous concerne. Je tiens de source digne de foi que les autorités américaines en Allemagne ont participé à au rapatriement, en territoire occupé par l'Union soviétique, de polonais déplacés que bon nombre de ces citoyens polonais ont été envoyés dans des camps de travail russes et qu'on n'a plus jamais entendu parler d'eux.

Il y eut un silence au bout du fil puis Adam Tomaszewicz dit :

_ J'aviserai le sénateur, Monsieur Rosnovski. Merci de nous avoir appelés.

Le sénateur n'appela pas Abel le jeudi. Ni le vendredi, ni pendant le week-end. Le lundi matin Abel appela encore son secrétariat et ce fut Adam Tomaszewicz qui répondit :

_ Ah, monsieur Rosnovski...

Abel eut presque l'impression de l'entendre rougir.

_... le sénateur a laissé un message pour vous, Il a été très pris, vous comprenez avec tous les projets de lois à voter d'urgence avant les vacances parlementaires. Il m'a prié de vous dire qu'il vous appellera aussitôt qu'il aura un moment de libre.

_ Vous lui avez bien transmis mon message ?

_ Bien sûr. Il m'a dit de vous assurer qu'il est certain que les bruits qui vous sont parvenus ne sont que de la propagande antiaméricaine. Il a ajouté que l'un des chefs d'état-major lui a confié personnellement que les troupes américaines avaient eu ordre de ne livrer aucune des personnes déplacées sous leur contrôle.

Tomaszewicz avait l'air de lire une déclaration soigneusement préparée et Abel comprit qu'il venait de se heurter à la première des portes closes dont lui avait parlé Szymanovski. Jusque-là le sénateur Douglas ne lui avait jamais fait faux bond.

Abel raccrocha et appela un autre sénateur qui faisait beaucoup parler de lui et n'avait pas peur de braver l'opinion.

Au secrétariat du sénateur Joseph McCarthy, une voix de jeune femme écouta Abel expliquer l'objet de son appel et répondit :

_ Je vais essayer de joindre le sénateur.

McCarthy approchait du sommet de sa puissance et Abel se rendait bien compte de la chance qu'il aurait s'il obtenait quelques instants de conversation au téléphone.

— Je vous écoute, monsieur Rosenevski, fit le sénateur.

Abel se demanda s'il avait déformé le nom volontairement, ou par une mauvaise transmission de sa secrétaire.

— Puis-je connaître ce problème dont vous vouliez me parler d'urgence et personnellement ? demanda le sénateur.

Abel hésita. Cette conversation personnelle avec McCarthy le prenait un peu de court. Le sénateur sentit son hésitation :

— Je sais garder un secret, assura-t-il.

— Dans ce cas... (Abel fit une pause, puis) Vous êtes un peu le porte-parole de ceux qui, comme moi, souhaitent voir les pays d'Europe de l'Est libérés du joug communiste.

— En effet, en effet. Et je suis heureux que vous vous en rendiez compte, monsieur Rosenevski.

Cette fois, Abel eut la certitude que le sénateur déformait son nom volontairement, mais il décida de ne pas rectifier.

— Quant à l'Europe orientale, poursuivit le sénateur, vous devez bien comprendre que c'est seulement une fois les traîtres chassés de notre propre gouvernement que nous pourrons prendre des mesures sérieuses pour libérer votre pays.

— C'est exactement de cela que je voudrais vous parler, sénateur. Vous avez fait sensation en dénonçant les traîtres au sein de votre gouvernement. Mais jusqu'à ce jour, l'un des plus grands crimes des communistes attend encore d'être rendu public.

— A quel grand crime au juste faites-vous allusion, monsieur Rosenevski ? J'en ai trouvé tant, depuis mon arrivée au Sénat !

— Je parle... (Abel se redressa sur son siège.) ... je parle du rapatriement forcé par les autorités américaines, après la fin de la guerre, de milliers de citoyens polonais déplacés. D'innocents anticomunistes renvoyés en Pologne, et de là en U.R.S.S., puis réduits en esclavage et parfois assassinés.

Abel attendit une réponse, d'abord en vain. Il entendit un déclic et se demanda si la conversation était sur table d'écoute. Puis :

— Ecoutez-moi bien, Rosenevski, espèce de crétin ! Vous osez me dire au téléphone que des Américains, des soldats disciplinés de l'armée des Etats-Unis, ont envoyé des milliers de Polonais en Russie et que personne n'en a jamais entendu parler ? Vous me demandez de croire ces balivernes ? Même un Polack ne peut être aussi stupide ! Et je me demande comment on peut accepter ce genre de mensonge sans l'ombre de preuve ! Vous voulez aussi me faire croire que des soldats américains peuvent désobéir ? C'est cela que vous cherchez ? Mais qu'est-ce que vous avez, vous autres Polonais ? Vous n'êtes pas capable de reconnaître la propagande communiste quand elle vous saute aux yeux, Rosenevski ? Et vous faites perdre son temps à un sénateur américain surmené avec un faux bruit concocté par la Pravda pour bouleverser les immigrants d'Amérique ?

Abel était pétrifié par cette explosion. Avant même la moitié de cette tirade mélodramatique, il comprit qu'aucun argument ne servirait de rien. Il attendit la fin, heureux que le sénateur ne puisse pas voir son expression stupéfaite.

— Sénateur, dit-il alors d'un ton tranquille, je suis certain que vous avez raison et je suis désolé de vous avoir fait perdre votre temps. Je n'avais jamais vu les choses de cette façon.

— Ça prouve qu'on ne se méfie jamais assez de ces salauds de cocos, déclara McCarthy d'un ton radouci. Il faut tout le temps être sur le qui-vive. J'espère que vous serez plus vigilant dorénavant sur le danger permanent auquel le peuple américain doit faire face.

— Je serai vigilant, sénateur. Merci encore pour avoir pris la peine de me l'expliquer vous-même. Au revoir, sénateur.

— Au revoir, Rosenevski.

Abel l'entendit raccrocher et il constata que c'était le même bruit qu'une porte qu'on claque.

William se rendit compte qu'il avait vieilli lorsque Kate se mit à le taquiner à propos de ses cheveux qui grisonnaient, et que Richard commença à amener à la maison les filles qu'il trouvait à son goût. William approuvait presque toujours le choix de Richard en matière de jeunes personnes, comme il disait, sans doute parce qu'elles ressemblaient toutes un peu à Kate qui, selon lui, était encore beaucoup plus belle dans sa maturité.

Ses filles, Virginia et Lucy, qui devenaient aussi des demoiselles, lui faisaient la joie immense de ressembler à leur mère. Virginia faisait de la peinture, et les chambres des enfants et la cuisine étaient toujours couvertes de ses derniers chefs-d'œuvre, comme les appelait Richard ironiquement. La vengeance de Virginia arriva lorsque Richard décida d'apprendre le violoncelle et que même les domestiques se permirent des réflexions désagréables à chaque fois que l'archet touchait les cordes. Lucy les adorait tous les deux, sans l'ombre de sens critique, et considérait Virginia comme le nouveau Picasso et Richard comme le nouveau Pablo Casals. William finissait par se demander ce que l'avenir leur réserverait à tous les trois, lorsqu'il ne serait plus là. Aux yeux de Kate, les trois enfants évoluaient comme il convient. Richard était à Saint-Paul, et il avait fait assez de progrès au violoncelle pour jouer dans un concert à l'école, et Virginia peignait assez bien pour qu'un de ses tableaux soit accroché dans la salle de séjour. Mais toute la famille prit conscience que Lucy allait être une beauté lorsqu'elle commença, à onze ans, à recevoir des mots d'amour griffonnés par des garçons qui jusqu'alors ne s'intéressaient qu'au base-ball.

En 1951, Richard fut admis à Harvard et, bien qu'il ne fût pas reçu premier au concours de la bourse de mathématiques, Kate souligna aussitôt, à l'intention de William, qu'il avait joué du violoncelle et au base-ball pour Saint-Paul, deux réussites dont son père n'avait même pas rêvé à son âge. William, au fond, était très fier des succès de Richard mais il grommela qu'il ne connaissait pas beaucoup de banquiers joueurs de violoncelle ou de base-ball.

Les banques entraient dans une période d'expansion maintenant que les Américains croyaient à une paix durable. William fut aussitôt surmené, et la menace d'Abel Rosnovski et les problèmes qu'elle posait durent passer au second plan.

La suite des rapports trimestriels de Thaddeus Cohen indiquait que Rosnovski n'avait pas l'intention de changer de voie : il avait fait connaître par un tiers l'intérêt qu'il portait aux actions de la banque

Lester, à tous les porteurs de parts excepté William. Celui-ci se demandait si Abel cherchait un face à face avec lui. Il sentait le moment approcher où il lui faudrait informer le conseil de la Lester du comportement de Rosnovski, et peut-être même proposer sa démission si la banque paraissait menacée, décision qui aboutirait à la victoire totale d'Abel Rosnovski : une raison suffisante à elle seule pour que William n'envisage pas cette solution. Il décida que s'il lui fallait défendre sa peau, il le ferait, et s'il fallait que l'un des deux disparaisse, il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour que ce ne soit pas William Kane.

Pour finir, le problème de ce qu'il convenait de faire, face au programme d'investissements d'Abel Rosnovski, passa en d'autres mains que celles de William.

Au début de 1951, on avait proposé à la banque la clientèle de l'une des plus jeunes compagnies aériennes américaines, Interstate Airways, à laquelle la Fédéral Aviation Agency avait accordé le droit d'exploiter des lignes entre la côte Est et la côte Ouest. La compagnie prit contact avec la banque Lester pour obtenir les trente millions qu'il lui fallait pour le dépôt de garantie exigé par les règlements en vigueur.

William considérait la compagnie aérienne et son projet comme parfaitement valables et il passa à peu près tout son temps à préparer un emprunt public pour réunir les trente millions. La banque, jouant le rôle de commanditaire du projet, mit toutes ses ressources dans l'aventure. Ce fut bientôt le plus vaste projet de William depuis son retour à la Lester, et il se rendait bien compte qu'il jouait sa réputation en lançant sur le marché cet emprunt de trente millions de dollars. En juillet, lorsque les conditions en furent publiées, les titres s'enlevèrent en quelques jours. William reçut des compliments chaleureux de toutes parts pour la façon dont il avait conduit l'opération jusqu'au succès final. Il n'eût pu être plus heureux du résultat mais il apprit, par le rapport trimestriel suivant de Thaddeus Cohen, que dix pour cent des actions de la compagnie aérienne avaient été achetés par l'une des sociétés qui servaient de prête-nom à Abel Rosnovski.

William comprit que le moment était venu de faire part à Ted Leach et à Tony Simmons de ses craintes. Il demanda à Tony de venir à New York et il réunit les deux vice-présidents dans son bureau, où il leur conta la saga d'Abel Rosnovski et de Henry Osborne.

— Pourquoi ne pas nous en avoir parlé plus tôt ?

Telle fut la première réaction de Tony Simmons.

— J'ai eu affaire à une centaine de sociétés comme le groupe Richmond quand j'étais à la Kane et Cabot, Tony, et je ne pouvais pas deviner à l'époque qu'il prenait sa vengeance tellement au sérieux. Je n'ai été convaincu de son obsession que quand Abel Rosnovski a

acheté dix pour cent d'Interstate Airways.

— Je pense que vous prenez peut-être l'affaire trop au sérieux, observa Ted Leach. Il y a une chose dont je suis certain : ce serait une erreur que de mettre tout le conseil au courant. Quelques jours après le lancement d'une nouvelle société, le pire serait de déclencher la panique.

— Sûrement, enchérit Tony Simmons. Pourquoi ne pas voir ce Rosnovski et mettre les choses au point avec lui ?

— Je pense que c'est précisément ce qu'il espère que je vais faire, répondit William. Ainsi, il serait convaincu que la banque se sent dans une situation difficile.

— Vous ne pensez pas que son attitude pourrait changer si vous lui expliquiez tout le mal que vous vous êtes donné pour convaincre la banque de commanditer le groupe Richmond, mais qu'elle n'a pas voulu vous écouter et...

— Je n'ai aucune raison de penser qu'il n'est pas déjà au courant de tout cela. Il a l'air de savoir tout le reste.

— Alors, que pensez-vous que la banque doit faire de Rosnovski? demanda Ted Leach. Nous ne pouvons certainement pas l'empêcher d'acheter nos actions s'il trouve un vendeur. Si nous rachetions nos propres actions, loin de l'arrêter, nous jouerions son jeu en faisant monter ses valeurs et en mettant en danger notre propre situation financière. Je crois que vous pouvez être certain qu'il serait enchanté de nous voir en difficulté en ce moment. Rien ne ferait plus plaisir aux démocrates qu'un scandale banquier en période électorale.

— Je me rends bien compte que je ne peux pas faire grand-chose, avoua William. Mais il fallait que je vous parle d'Abel Rosnovski, au cas où il nous préparerait une autre surprise.

— Je suppose qu'il reste une petite chance, reprit Tony Simmons, que toute l'affaire soit innocente et qu'il ait simplement de l'admiration pour votre flair en matière d'investissements.

— Comment pouvez-vous dire cela, Tony, quand vous savez que mon ex-beau-père est dans le coup? Croyez-vous que Rosnovski a engagé Henry Osborne pour faciliter ma carrière bancaire? Vous ne connaissez évidemment pas Rosnovski aussi bien que moi. Il y a plus de vingt ans maintenant que je le vois fonctionner. Il n'a pas l'habitude de perdre. Il jette les dés, sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'il gagne. Je ne le connaîtrais pas mieux s'il était de ma famille. Il va...

— Ne devenez pas parano, William ! Il me semble...

— Ne pas devenir parano, Tony? Vous vous rappelez les pouvoirs que donnent les articles de nos statuts à quiconque met la main sur huit pour cent des actions de la banque? Un article que j'ai moi-même ajouté pour garantir ma position. Or, il a déjà six pour cent des actions et, comme si ce n'était pas un assez mauvais présage, n'oubliez pas

que Rosnovski pourrait balayer notre Interstate Airways du jour au lendemain rien qu'en mettant ses actions en vente toutes ensemble.

— Mais cela ne lui rapporterait rien! protesta Ted Leach. Au contraire, il risquerait de perdre beaucoup d'argent.

— Croyez-moi, vous ne comprenez pas le fonctionnement du cerveau d'Abel Rosnovski. Il a un courage de lion et cette perte ne signifierait rien pour lui. Je suis de plus en plus persuadé que son seul but est de faire jeu égal avec moi. Sans doute, oui, il perdrait de l'argent s'il vendait ces actions en bloc, mais il a toujours ses hôtels pour assurer ses arrières. Il en a vingt et un maintenant, figurez-vous, et il doit bien savoir que si les actions d'Interstate s'effondrent du jour au lendemain, nous en souffrirons nous aussi. En tant que banquiers, notre crédibilité dépend de la confiance changeante du public, qu'Abel Rosnovski peut désormais ébranler à son gré au moment qu'il choisira.

— Calmez-vous, William ! Conseilla Tony Simmons. Nous n'en sommes pas encore là. Nous connaissons maintenant le but de Rosnovski. Nous pouvons donc suivre de près ses activités et le contrer quand ce sera nécessaire. La première chose dont nous devons nous assurer est que personne d'autre ne vende ses actions de la Lester, avant de nous les proposer d'abord à nous. La banque vous soutiendra dans toutes vos décisions. Mais je continue à penser que vous devriez parler à Rosnovski personnellement en jouant cartes sur table avec lui. De cette façon, nous saurons du moins si ses intentions sont sérieuses, et nous pourrions nous préparer en conséquence.

— C'est également votre opinion, Ted? interrogea William.

— Oui. Je suis d'accord avec Tony. Je pense qu'il faut que vous preniez contact avec notre homme directement.

William garda un instant le silence. Puis :

— Si c'est votre avis à tous deux, je vais faire une tentative. Je dois dire que je ne suis pas d'accord avec vous, mais il se peut que je sois mêlé personnellement de trop près à cette affaire pour avoir un jugement lucide. Donnez-moi quelques jours, le temps de réfléchir à la meilleure façon de le joindre, et je vous tiendrai au courant du résultat.

Lorsque les deux vice-présidents eurent quitté son bureau, William demeura seul à réfléchir à la démarche qu'il s'était engagé à faire. Il restait persuadé qu'il avait très peu de chances de succès auprès d'Abel Rosnovski, du moment que Henry Osborne était mêlé à l'affaire.

Quatre jours plus tard, William s'enferma dans son bureau. Il avait donné l'ordre de ne le déranger sous aucun prétexte. Il savait qu'Abel Rosnovski était, lui aussi, dans son bureau, à l'hôtel Baron de New York; il y avait posté un homme à lui toute la matinée, avec pour seule mission de le prévenir quand Abel Rosnovski apparaîtrait.

L'homme avait téléphoné : Abel Rosnovski était arrivé à 8 h 27 ce matin-là, il était monté aussitôt à son bureau du quarante-deuxième étage et on ne l'avait plus revu. William décrocha son téléphone et demanda au standard d'appeler l'hôtel Baron.

— M. Rosnovski, s'il vous plaît, dit William, nerveux.

On lui passa une secrétaire.

— M. Rosnovski, s'il vous plaît, répéta-t-il, d'une voix un peu plus assurée.

— C'est de la part de qui ? S'enquit la secrétaire.

— William Kane.

Il y eut un long silence, ou bien parut-il seulement très long à William ?

— Je ne sais pas s'il est arrivé, monsieur Kane. Je vais me renseigner.

Encore un long silence.

— Allô, monsieur Kane?

— Monsieur Rosnovski ?

— Que puis-je faire pour vous, monsieur Kane? demanda une voix très calme, avec un léger accent.

William avait beau avoir préparé ses premières phrases avec soin, il sentit qu'il parlait d'une voix tendue.

— Je me pose quelques questions sur vos actions de la banque Lester, monsieur Rosnovski, attaqua-t-il. Et sur la position solide que vous vous êtes faite dans l'une des sociétés que nous représentons. Je me suis dit que le moment était peut-être venu de nous rencontrer pour parler de vos intentions. Il y a aussi une question personnelle dont je voudrais vous entretenir.

Il y eut, de nouveau, un long silence. Pourtant, la communication n'était pas coupée.

— Il n'est absolument pas question que je vous rencontre, monsieur Kane. J'en sais déjà assez à votre sujet pour n'avoir pas besoin d'entendre vos excuses concernant le passé. Si vous gardez les yeux ouverts, vous connaîtrez trop bien mes intentions, et elles sont très différentes de celles que vous trouverez dans le livre de la Genèse, monsieur Kane. Un jour, vous aurez envie de sauter par la fenêtre du douzième étage d'un de mes hôtels, parce que vous aurez de graves ennuis à la banque Lester à cause de vos propres titres. Il ne me manque plus que deux pour cent d'actions pour faire jouer l'article 7, et vous savez aussi bien que moi ce que cela signifie, n'est-ce pas? Alors, vous comprendrez peut-être pour la première fois ce qu'a éprouvé Davis Leroy, qui s'est demandé pendant des mois ce que la banque allait faire de sa vie. Maintenant, vous allez avoir des années pour vous demander ce que je ferai de la vôtre quand j'aurai ces huit pour cent.

Glacé par les paroles de Rosnovski, William parvint à conserver son calme, tout en donnant cependant un grand coup de poing furieux sur la table.

— Je comprends vos sentiments, monsieur Rosnovski, mais je persiste à penser qu'il serait sage de nous rencontrer pour faire le tour du problème. Il y a quelques aspects de cette affaire dont je sais que vous ne pouvez pas être au courant.

— Comme la façon dont vous avez escroqué cinq cent mille dollars à Henry Osborne, monsieur Kane?

William fut momentanément réduit au silence et faillit exploser, mais il réussit cette fois encore à se contrôler.

— Non, monsieur Rosnovski, ce dont je voulais vous entretenir n'a rien à voir avec M. Osborne. C'est une affaire personnelle qui ne concerne que vous. Cependant, je vous affirme solennellement que je n'ai jamais fait aucun tort à Henry Osborne, ne fût-ce que d'un centime.

— Ce n'est pas ce que dit Henry. Il affirme que vous êtes responsable de la mort de votre propre mère, parce que vous avez tout fait pour ne pas honorer une dette envers lui. Après la façon dont vous avez traité Davis Leroy, je n'ai aucune peine à le croire.

William n'avait jamais eu plus de mal à garder son sang-froid et il lui fallut plusieurs secondes pour répondre

— Puis-je vous proposer d'éclaircir tout ce malentendu une fois pour toutes en nous rencontrant sur un terrain neutre de votre choix, où personne ne nous reconnaîtrait ?

— Il n'y a qu'un endroit où personne ne vous reconnaîtrait, monsieur Kane.

— Où cela ?

— Au ciel ! (Abel raccrocha.) Appelez-moi Henry Osborne immédiatement, ordonna-t-il à sa secrétaire.

Celle-ci mit près d'un quart d'heure à joindre le député Osborne qui, par hasard, faisait visiter le Parlement à quelques électeurs. Pendant ce temps, Abel tambourinait sur son bureau.

— Allô, Abel ?

— Oui, Henry. J'ai pensé que vous deviez être le premier à apprendre que Kane sait tout. Maintenant, la bataille est engagée à ciel ouvert.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, qu'il sait tout? Il sait que je suis mêlé à l'affaire, vous pensez? S'inquiéta Henry.

— Sûrement. Et il a l'air aussi d'être au courant de mes comptes spéciaux à la banque Lester et à Interstate Airways.

— Comment pourrait-il savoir tant de choses en détail? Il n'y a que vous et moi qui soyons au courant des comptes spéciaux.

— Plus Curtis Fenton.

— C'est vrai. Mais il n'en aurait jamais parlé à Kane.

— Il faut bien qu'il l'ait fait. Ce ne peut être que lui. N'oubliez pas que Kane a traité directement avec Curtis Fenton quand j'ai acheté le groupe Richmond par l'intermédiaire de sa banque. Je suppose qu'ils ont dû garder quelques contacts depuis ce temps-là.

— Mon Dieu...

— Vous avez l'air inquiet, Henry.

— Si William Kane sait tout, cela change tout. Je vous préviens, Abel, il n'a pas l'habitude de perdre.

— Moi non plus. Et William Kane ne me fait pas peur. Pas tant que j'ai tous les atouts en main. Quelle est ma situation dans les avoirs de Kane?

— De mémoire, vous avez six pour cent de la banque Lester et dix pour cent d'Interstate Airways, et de petites participations dans diverses sociétés où sa banque intervient. Il ne vous manque encore que deux pour cent de la Lester pour pouvoir invoquer l'article 7, et Peter Parfitt est toujours partant.

— Excellent! Je ne vois pas comment la situation pourrait être meilleure. Gardez le contact avec Parfitt, en vous rappelant que je ne suis pas pressé tant que Kane ne peut même pas le contacter. Pour l'instant, laissons Kane se demander ce que nous préparons. Et surtout ne faites rien avant mon retour d'Europe. Après ma conversation au téléphone avec M. Kane ce matin, je peux vous assurer, pour parler poliment, qu'il est dans la mélasse. Mais moi, pour ne rien vous cacher, je n'y suis pas. Il peut y rester, car j'ai l'intention de ne rien faire tant que je ne suis pas absolument prêt.

— Bravo! Je vous tiendrai au courant s'il se passe quoi que ce soit d'inquiétant ici.

— Enfoncez-vous bien dans la tête, Henry, que nous n'avons aucune inquiétude à avoir, ni vous ni moi.

Nous tenons votre ami à la gorge et j'ai l'intention de serrer très, très lentement.

— Je prendrai plaisir au spectacle, commenta Henry, un peu rassuré.

— Il y a des moments où j'ai l'impression que vous détestez Kane encore plus que moi.

Henry eut un rire nerveux.

— Bon voyage en Europe, souhaita-t-il.

Abel raccrocha, les yeux dans le vague, réfléchissant déjà à sa prochaine décision, et ses doigts continuaient de tapoter sur son bureau. Sa secrétaire entra.

— Appelez-moi M. Curtis Fenton à la Continental Trust Bank, dit-il sans la regarder. (Il continuait de tambouriner et de fixer le vague. Quelques instants plus tard, le téléphone sonna.) Fenton ?

— Bonjour, monsieur Rosnovski. Comment allez-vous?

— Je veux que vous fermiez tous mes comptes dans votre banque.

Il y eut un silence au bout du fil.

— Vous m'entendez, monsieur Fenton ?

— Oui, acquiesça le banquier, stupéfait. Et puis-je vous demander pourquoi, monsieur Rosnovski?

— Parce que mon apôtre préféré n'a jamais été Judas, Fenton, voilà. A compter de maintenant, vous ne faites plus partie du conseil du groupe Baron. Vous allez prochainement en recevoir la confirmation écrite, vous précisant à quelle banque les comptes doivent être transférés.

— Mais... je ne comprends pas, monsieur Rosnovski. Qu'est-ce que je...

Abel raccrocha à l'instant où sa fille entrait dans son bureau.

— Tu n'avais pas l'air très aimable, papa!

— Je n'en avais pas l'intention, mais ça ne doit pas te troubler, ma chérie, répliqua Abel, changeant de ton immédiatement. Tu as trouvé tous les vêtements dont tu auras besoin en Europe?

— Oui, merci, papa. Mais je ne suis pas très sûre de ce qui se porte à Londres et à Paris. J'espère seulement que je ne me suis pas trompée. Je ne tiens pas à avoir l'air trop paysanne.

— Tu ne risques rien, chérie. Les Anglais n'auront rien vu de plus charmant depuis des années. Ils se douteront bien que tu n'as pas acheté tes vêtements avec leurs tickets de rationnement, mais avec ton goût naturel et ton sens des couleurs. Les jeunes Européens vont être fous de toi, mais je serai là pour te servir de chaperon. Et à présent, allons déjeuner pour parler un peu de ce que nous allons faire à Londres.

Dix jours plus tard, Florentyna venant de passer un long week-end avec sa mère — Abel ne s'informait jamais de son ex-femme —, ils partirent tous deux, son père et elle, de l'aéroport d'Idlewild, à New York, pour celui de Heathrow, à Londres. Le vol, en Boeing 377, dura quatorze heures et, malgré leurs couchettes particulières, leur seul désir, en arrivant au Claridge de Londres, dans Brook Street, fut de dormir encore un long moment.

Abel se rendait en Europe pour trois raisons. D'abord, confirmer les contrats des nouveaux hôtels Baron à Londres, à Paris et peut-être à Rome. Deuxièmement, offrir à Florentyna sa première impression d'Europe avant d'aller à l'université de Radcliffe pour y étudier les langues vivantes. Et troisièmement — et c'était la raison la plus importante pour lui -, revoir son château en Pologne pour saisir la moindre chance de prouver son titre de propriété.

Leur séjour à Londres fut très réussi, aussi bien pour le père que pour la fille. Les conseillers d'Abel avaient trouvé un terrain à Hyde

Park Corner et il pria les notaires de commencer immédiatement les formalités foncières et de demander les permis de construire, indispensables avant que Londres ne puisse s'enorgueillir d'un hôtel Baron. Florentyna jugea pénible l'austérité de l'Angleterre d'après-guerre en comparaison de l'abondance américaine, mais les Londoniens gardaient fière allure dans leur ville abîmée par la guerre et se croyaient toujours une puissance mondiale. Elle fut invitée à des déjeuners, à des dîners, à des bals, et elle constata que son père avait eu raison de lui prédire du succès, grâce à son élégance, auprès des jeunes Européens. Elle rentrait tous les soirs, les yeux brillants, avec le récit de ses nouvelles conquêtes oubliées dès le lendemain. Elle n'arrivait pas à choisir, comme futur mari, entre un officier des grenadiers de la Garde, ancien élève d'Eton, qui ne cessait de lui faire la cour, et un membre de la Chambre des lords et de la suite du roi. Elle ne savait pas au juste ce que signifiait la suite du roi mais, en tout cas, il savait se tenir avec les dames.

A Paris, le rythme ne ralentit pas et, comme ils parlaient l'un et l'autre le français, ils se firent tous deux autant de relations qu'à Londres. Abel, en règle générale, s'ennuyait au bout de deux semaines de vacances et commençait à compter les jours qui le séparaient de son retour à son travail. Mais pas en compagnie de Florentyna : depuis qu'il était séparé de Zaphia, sa fille était devenue le centre de sa vie, en même temps que son unique héritière.

Lorsque le moment fut venu pour Abel de quitter Paris, ils n'en avaient envie ni l'un ni l'autre. Ils restèrent donc quelques jours de plus, sous prétexte qu'Abel poursuivait des négociations pour racheter un hôtel célèbre, mais tombé bien bas, sur le boulevard Raspail. Il ne dit pas au propriétaire, un certain M. Neuffe, qui avait l'air tombé encore plus bas que son hôtel, qu'il avait l'intention de démolir l'immeuble pour tout reconstruire à neuf. Lorsque M. Neuffe signa l'acte de vente quelques jours plus tard, Abel donna l'ordre de raser l'hôtel, tandis qu'avec Florentyna, n'ayant plus aucune excuse pour rester à Paris, il partait à regret pour Rome.

Après l'accueil amical de Londres et la joie de vivre de Paris, la Ville éternelle, triste et délabrée, leur sapa le moral, car les Romains estimaient qu'ils n'avaient rien à fêter. Londres et Paris leur paraissaient au bout du monde. A Londres, ils s'étaient proménés ensemble dans les parcs royaux, ils avaient admiré les monuments historiques, et Florentyna avait dansé jusqu'au petit matin. A Paris, ils étaient allés à l'Opéra, ils avaient déjeuné au bord de la Seine, vu Notre-Dame en bateau-mouche et soupé au Quartier latin. A Rome, Abel ne trouva qu'une hypertrophie du sens commercial et de l'instabilité financière, et il renonça à son projet de construire un hôtel Baron dans la capitale italienne. Florentyna sentit la hâte de son père

d'aller revoir son château en Pologne et elle lui proposa de quitter l'Italie un jour plus tôt.

Abel avait eu plus de mal à obtenir un visa d'entrée dans un pays du rideau de fer, pour Florentyna et pour lui, qu'à Londres le permis de construire d'un hôtel de cinq cents chambres tout neuf. Un voyageur moins obstiné eût probablement renoncé, mais, une fois leurs passeports munis des visas nécessaires, Abel et Florentyna s'installèrent dans une voiture de location à destination de Slonim. Les deux voyageurs furent retenus des heures à la frontière polonaise, et la seule chose qui les aida un peu fut qu'Abel parlait la langue du pays. Si les douaniers avaient su pourquoi il connaissait si bien le polonais, ils eussent sans aucun doute réfléchi à deux fois avant de le laisser rentrer au pays. Abel changea cinq cents dollars en zlotys — ce qui, du moins, parut plaire aux Polonais — et poursuivit son chemin. Plus ils approchaient de Slonim, plus Florentyna mesurait l'importance que son père attachait à ce voyage.

— Tu sais, papa, je ne t'ai jamais vu te passionner autant pour quelque chose.

— C'est ici que je suis né, expliqua Abel. Après tant d'années en Amérique, où les choses changent tous les jours, c'est presque incroyable de revenir là où tout a l'air de n'avoir pas changé depuis que je suis parti.

En arrivant aux abords de Slonim, Abel ne se tenait plus d'impatience tout en s'indignant de voir dévastée la campagne jadis si soignée, avec ses petites maisons si coquettes. Par-delà les quarante ans écoulés, ou presque, il entendait sa voix d'enfant demander au baron si l'heure des peuples conquis d'Europe avait sonné et s'il pourrait y tenir son rôle, et les larmes lui venaient aux yeux en pensant à la brièveté de cette heure et à la modestie du rôle qu'il y avait joué.

Lorsqu'ils arrivèrent au dernier tournant et aperçurent les hautes grilles de fer forgé du portail, Abel éclata d'un rire enthousiaste.

— Tout est exactement comme je m'en souvenais! Rien n'a changé. Viens. Commençons par aller voir la maison où j'ai passé les cinq premières années de ma vie. Je ne crois pas qu'elle soit encore habitée. Après, nous irons voir mon château.

Florentyna suivit son père. Il marchait d'un pas assuré sur un étroit sentier, dans une forêt de bouleaux et de chênes couverts de mousse qui ne changerait pas d'ici à un siècle. Après avoir marché pendant une vingtaine de minutes, ils atteignirent une petite clairière où se trouvait la maison du trappeur. Abel s'arrêta, le regard fixe. Il avait oublié que la première maison de sa vie avait été aussi minuscule : était-il possible que neuf personnes y aient vécu? Le toit de chaume s'abîmait et la maison donnait l'impression d'être inhabitée, avec ses

pierres usées et ses vitres brisées. Le potager jadis si soigné avait disparu sous les mauvaises herbes.

La maison était-elle inhabitée? Florentyna prit son père par le bras et le conduisit lentement vers la porte. Comme Abel demeurait là, immobile, elle frappa doucement. Ils attendirent en silence. Florentyna frappa de nouveau, cette fois un peu plus fort, et ils entendirent quelque chose bouger à l'intérieur.

— On vient, on vient ! Maugréa une voix désagréable.

Quelques instants plus tard, la porte s'entrebâilla sur une vieille femme, courbée en deux et décharnée, toute de noir vêtue. Des mèches de cheveux blancs hirsutes s'échappaient de son fichu. Elle posa sur ses visiteurs des yeux gris au regard vague.

— Ce n'est pas possible ! murmura Abel en anglais.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda la femme d'un air soupçonneux.

Elle n'avait plus de dents et la ligne de son nez, de sa bouche et de son menton formait un arc de cercle parfaitement concave.

Abel répondit en polonais :

— Voulez-vous nous laisser entrer pour bavarder un peu?

Elle les regardait tous deux tour à tour d'un œil craintif :

— La vieille Héléna n'a rien fait de mal, chuchota-t-elle enfin.

— Je sais, répondit doucement Abel. Je vous apporte de bonnes nouvelles.

Non sans hésitation, elle les laissa entrer dans la pièce nue et froide, mais ne les fit pas asseoir. La pièce n'avait pas changé : deux chaises, une table... et Abel se rappela qu'avant d'avoir quitté cette maison il n'avait jamais su ce qu'était un tapis. Florentyna frissonna.

— Je n'ai pas de quoi faire du feu, souffla la vieille en remuant, du bout de sa canne, une bûche à peine rougie qui refusait de prendre. (Elle fouilla en vain dans sa poche.) Faudrait du papier. (Puis elle regarda Abel avec, pour la première fois, une lueur dans les yeux) Vous auriez pas du papier?

Abel la regardait attentivement :

— Vous ne vous souvenez pas de moi ? demanda-t-il enfin.

— Non. Je ne vous connais pas.

— Mais si, Héléna. Je m'appelle... Wladek.

— Vous connaissiez mon petit Wladek?

— Je suis Wladek.

— Non, fit-elle d'un ton lointain et définitif. Il était trop parfait pour moi. Le signe de Dieu était sur lui. Le baron me l'a pris pour en faire un ange, oui, il a pris le tout-petit de sa maman...

Sa voix se brisa. Elle s'assit, mais ses mains noueuses continuaient de s'agiter sur son giron.

— Je suis revenu, insista Abel.

Mais la vieille ne l'écoutait pas et sa voix brisée continuait de parler comme si elle était seule dans la pièce.

— Ils ont tué mon mari, mon Jasio, et ils ont emmené tous mes beaux enfants dans les camps, sauf la petite Sophia. Je l'ai cachée et ils sont partis.

Sa voix était unie et résignée.

— Et qu'est devenue la petite Sophia ?

— Les Russes l'ont emmenée pendant la Deuxième Guerre, répliqua-t-elle d'un ton morne.

Abel frissonna. La vieille s'arracha à ses souvenirs :

— Qu'est-ce que vous voulez ? Pourquoi vous posez toutes ces questions ?

— Je vous présente ma fille, Florentyna.

— J'avais une fille qui s'appelait Florentyna. Mais maintenant, je suis toute seule.

— Mais moi... dit Abel en commençant à déboutonner sa chemise.

Florentyna l'arrêta.

— Nous savons, déclara-t-elle en souriant à la vieille.

— Comment vous pouvez le savoir ? Vous étiez pas née.

— On nous l'a dit au village, assura Florentyna.

— Vous avez pas du papier ? J'en ai besoin, pour le feu.

Abel interrogea vainement Florentyna du regard.

— Non, répondit-il enfin. Nous n'en avons pas apporté.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez ? demanda la vieille, redevenue hostile.

— Rien, affirma Abel, désormais résigné à ce qu'elle ne le reconnaisse jamais. Nous sommes seulement venus vous dire bonjour.

Il sortit son portefeuille, en retira tous les billets neufs qu'il avait changés à la frontière et les lui tendit.

— Merci, merci ! S'exclama-t-elle en prenant les zlotys, les yeux humides de plaisir.

Abel se pencha pour embrasser sa mère nourricière, mais la vieille femme recula. Florentyna prit son père par le bras pour sortir de la chaumière et reprendre jusqu'à leur voiture le sentier dans la forêt. Héléna les regarda par la fenêtre jusqu'à ce qu'elle fût certaine qu'ils étaient bien partis. Puis elle ramassa les billets neufs, les chiffonna, les roula en boule l'un après l'autre et les posa doucement dans l'âtre où ils s'enflammèrent aussitôt. Elle ajouta des brindilles et des branchages sur les zlotys enflammés et s'assit lentement à côté de son feu, le meilleur depuis des semaines, en frottant ses mains enfin réchauffées.

Abel resta silencieux pendant leur retour à la voiture. Lorsqu'ils aperçurent de nouveau les grilles du château, il s'efforça d'oublier la chaumière.

— Tu vas voir le plus beau château du monde ! annonça-t-il.

— Tu exagères toujours, papa.

— Oui, du monde, répéta tranquillement Abel.

Florentyna se mit à rire :

— Je te dirai demain ce qui reste de Versailles en comparaison...

Ils remontèrent en voiture. Abel, en passant les grilles, se souvint du véhicule dans lequel il les avait franchies pour la dernière fois. Puis il remonta l'allée, longue de plus d'un kilomètre, qui conduisait au château. Les souvenirs lui revenaient en foule : les jours heureux de son enfance, avec le baron et Léon, les jours de malheur lorsqu'il avait été arraché au château par les Russes, alors qu'il pensait ne jamais le revoir... Mais il était revenu, Wladek Koskiewicz, il revenait en triomphe pour réclamer son bien.

La voiture cahotait en montant la côte, et ils se taisaient l'un et l'autre, dans l'attente du dernier tournant d'où ils découvriraient la demeure du baron Rosnovski. Abel arrêta la voiture et regarda son château. Ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre, mais ils regardaient, incrédules, les ruines bombardées de ce qui avait été son rêve. Ils descendirent lentement de la voiture. Ils ne disaient toujours rien.

Florentyna serrait très fort la main de son père. Abel pleurait, à grosses larmes qui ruisselaient sur ses joues. Seul un mur était encore debout, fragile évocation de la splendeur passée. Le reste n'était qu'un tas de gravats et de briques rouges. Il ne put s'empêcher de parler à sa fille des salles immenses, des ailes du château, des cuisines, des chambres et se dirigea vers les trois tertres, maintenant couverts d'une herbe épaisse, qui étaient les tombes du baron, de son fils Léon et de l'autre Florentyna tant aimée. Il s'arrêta devant chacune, et ne put s'empêcher de penser que Léon et Florentyna auraient pu être vivants. Il se mit à genoux, revivant avec acuité leurs terribles derniers instants.

Sa fille était à son côté, silencieuse, la main posée sur l'épaule de son père. Un long moment s'écoula, puis Abel se releva lentement. Alors, ils se remirent en marche parmi les décombres. Des dalles de pierre marquaient les contours des pièces qui avaient jadis résonné de rires joyeux. Abel ne disait toujours rien. Main dans la main, ils atteignirent les oubliettes. Abel s'assit sur le sol de la petite pièce humide près de la grille, ou, du moins, de la moitié de la grille qui existait encore. Il jouait interminablement avec le bracelet d'argent à son poignet...

— Voilà l'endroit où ton père a passé quatre années de sa vie.

— Ce n'est pas possible! s'écria Florentyna, qui ne s'était pas assise.

— Et c'est mieux maintenant qu'alors. Au moins, il y a de l'air frais, des oiseaux, du soleil, une impression de liberté. A cette époque, il n'y avait rien, que l'obscurité, la puanteur de la mort et, le pire de tout, l'espoir de la mort.

— Allons, papa, viens ! Allons-nous-en. Demeurer davantage ici ne te fera que du mal.

Florentyna poussa presque son père vers la voiture et prit le volant jusqu'au bas de la longue allée. Abel ne se retourna même pas pour regarder les ruines du château quand ils passèrent pour la dernière fois les grilles de fer forgé.

Il parla à peine pendant le retour à Varsovie et Florentyna renonça à entretenir la conversation. Lorsque son père déclara qu'il lui restait une dernière chose à accomplir dans sa vie, elle se demanda ce qu'il pouvait vouloir dire mais ne lui posa aucune question. Elle réussit, en revanche, à lui faire accepter, au retour, de passer encore un week-end à Londres, persuadée qu'il y reprendrait quelque goût à la vie et arriverait même peut-être à oublier sa mère nourricière et les ruines de son château en Pologne.

Ils reprirent l'avion pour Londres le lendemain. Abel fut heureux de se retrouver dans un pays d'où il pouvait communiquer facilement avec l'Amérique. Une fois installés au Claridge, Florentyna partit à la recherche de ses vieux amis et des nouveaux qu'elle espérait se faire. Abel passa son temps à lire tous les journaux qu'il put trouver, dans l'espoir de se mettre à jour des événements survenus en Amérique pendant son absence. Il n'aimait pas l'impression qu'il pouvait se passer quelque chose quand il n'était pas là. Cela ne lui rappelait que trop que le monde pouvait vivre sans lui.

Un entrefilet dans une page intérieure du Times du samedi attira son regard. Il s'était décidément passé quelque chose pendant son absence. Un Vickers Viscount d'Interstate Airways s'était écrasé à Mexico le matin précédent aussitôt après son décollage. Les dix-sept passagers et membres de l'équipage avaient tous été tués. Les autorités mexicaines n'avaient pas tardé à mettre en cause Interstate Airways, qu'elles accusaient d'avoir mal entretenu l'appareil. Abel décrocha le téléphone et demanda Tinter.

Samedi, il est sans doute rentré à Chicago... pensa Abel. Il feuilleta son carnet d'adresses pour trouver le numéro personnel d'Osborne.

— Il y a environ une demi-heure d'attente, annonça une voix anglaise précise, non dépourvue de charme.

Abel s'allongea sur le lit, le téléphone à côté de lui, perdu dans ses pensées. La sonnerie retentit au bout de vingt minutes.

— Votre inter, monsieur, fit la même voix précise.

— C'est vous, Abel ? Où êtes-vous ?

— Oui. C'est moi, Henry. Je suis à Londres.

— Terminé ? demanda l'opératrice.

— J'ai à peine commencé ! protesta Abel.

— Pardon, monsieur. C'est parce que vous êtes en ligne avec l'Amérique, et...

— Bien sûr, bien sûr. Merci. Bon sang, Henry, ils ne parlent pas la même langue, ici !

Henry Osborne éclata de rire.

— Maintenant, écoutez, Henry, intima Abel. Vous avez lu dans les journaux cette information sur le Vickers Viscount d'Interstate Airways qui s'est écrasé à Mexico?

— Oui. Mais vous n'avez aucun souci à vous faire. L'avion était bien assuré, la compagnie est parfaitement couverte et elle n'a subi aucune perte. Les actions se sont maintenues.

— L'assurance est le dernier de mes soucis ! Mais c'est peut-être l'occasion d'un petit essai pour connaître la résistance de M. Kane.

— Je ne comprends pas très bien, Abel. Que voulez-vous dire au juste?

— Ecoutez-moi bien et je vais vous expliquer ce que j'ai l'intention de faire lundi matin à l'ouverture de la Bourse. Je serai de retour mardi pour orchestrer moi-même le crescendo final.

Henry Osborne écouta attentivement les instructions d'Abel Rosnovski. Vingt minutes plus tard, Abel raccrochait.

Il avait terminé.

William se rendit compte qu'il lui fallait s'attendre à d'autres ennuis de la part d'Abel Rosnovski le matin où Curtis Fenton lui apprit que le baron de Chicago fermait tous les comptes du groupe à la Continental Trust et accusait Fenton lui-même de comportement contraire à l'éthique professionnelle.

— Je croyais avoir bien fait en vous écrivant pour vous prévenir que M. Rosnovski avait acheté des actions de la Lester, déclara le banquier, très gêné, et voilà que cela me coûte l'un de mes meilleurs clients. Je ne sais pas ce que mon conseil va dire.

William s'excusa et calma Fenton du mieux qu'il put. A la vérité, il était plus préoccupé de ce qu'allait bien pouvoir être la prochaine initiative d'Abel Rosnovski.

Il devait l'apprendre moins d'un mois plus tard. Il parcourait le courrier de la banque un lundi matin lorsque son courtier lui téléphona que quelqu'un avait mis en vente pour un million de dollars d'actions d'Interstate Airways. William prit immédiatement la décision d'acheter les actions à son propre compte. A 2 heures de l'après-midi, le même jour, un autre million de dollars d'actions était mis en vente. Avant que William n'eût le temps de les racheter, la cote avait commencé de tomber. A l'heure de la fermeture de la Bourse de New York, à 3 heures, les actions d'Interstate Airways avaient perdu un tiers de leur valeur.

A 10 heures le lendemain matin, son courtier, très nerveux, rappela William. Un autre million de dollars d'actions avait été mis en vente à l'ouverture. Le courtier expliquait que ce dumping avait produit des effets en chaîne : les ordres de vente d'Interstate arrivaient maintenant de tous les côtés et les actions se liquidèrent à quelques cents, alors qu'elles cotaient la veille encore quatre dollars cinquante.

William fit convoquer le conseil le lundi suivant par Alfred Rodgers, le secrétaire général de la compagnie. Le mercredi, il avait abandonné tout espoir de sauver Interstate en rachetant lui-même l'ensemble des actions mises sur le marché. A la fermeture, ce jour-là, la commission des opérations de Bourse annonça qu'elle ouvrait une enquête sur toutes les transactions d'Interstate. William savait que le conseil de la Lester allait avoir à décider de soutenir la compagnie aérienne pendant les trois à six mois que durerait l'enquête de la commission, ou bien de l'abandonner. Le choix paraissait catastrophique, aussi bien pour l'intérêt personnel de William que pour la réputation de la banque.

William ne fut pas étonné d'apprendre le lendemain par Thaddeus

Cohen que la société qui avait jeté sur le marché les trois millions de dollars d'actions d'Interstate était l'une de celles qui servaient de prête-nom à Abel Rosnovski, la Guaranty Investment Corporation. Un porte-parole de cette société avait publié un petit communiqué plausible expliquant leur raison de vendre : ils étaient inquiets de l'avenir de la compagnie après le communiqué digne de foi du gouvernement mexicain accusant Interstate d'avoir un service d'entretien insuffisant.

— Communiqué digne de foi! s'exclama William, scandalisé. Le gouvernement mexicain n'a pas publié un seul communiqué digne de foi depuis celui où il affirmait que Speedy Gonzales gagnerait le cent mètres aux jeux Olympiques d'Helsinki.

Les médias accordèrent une grande importance au communiqué de la Guaranty Investment et, le vendredi, la Fédéral Aviation Agency interdit de vol tous les avions de la compagnie jusqu'à la conclusion d'une enquête approfondie sur ses services d'entretien.

William était certain qu'Interstate n'avait rien à craindre d'une telle enquête, mais cette seule annonce eut des effets désastreux sur les réservations à court terme des passagers. Une compagnie d'aviation ne peut pas se permettre de laisser ses appareils au sol. Ils ne rapportent que lorsqu'ils volent.

Pour ajouter aux problèmes de William, d'autres sociétés importantes représentées par la Lester reconsidéraient leurs engagements. La presse n'avait pas tardé à souligner que la Lester était aval d'Interstate Airways. Chose étonnante, les actions commencèrent à remonter le vendredi en fin d'après-midi et il ne fallut pas longtemps à William pour comprendre pourquoi, ce que Thaddeus Cohen confirma un peu plus tard : c'était Abel Rosnovski qui achetait. Il avait vendu ses actions d'Interstate au plus haut, et les rachetait par petits paquets au plus bas. William, à contrecœur, hocha la tête d'admiration.

Rosnovski était en train de ramasser une jolie fortune en ruinant William, non seulement du point de vue financier, mais également de réputation.

William calcula que le groupe Baron avait risqué plus de trois millions de dollars, mais qu'il avait des chances de s'en tirer avec un énorme bénéfice. De plus, il était évident que Rosnovski n'était pas gêné par une perte temporaire, qu'il pourrait, en tout état de cause, déduire de sa feuille d'impôts. Son seul objectif était de discréditer la banque Lester.

Lorsque le conseil se réunit le lundi, William expliqua toute l'histoire de son affrontement avec Rosnovski et présenta sa démission. Elle ne fut pas acceptée, et on ne la mit même pas aux voix, mais il y eut quelques murmures, et William comprit que, si

Rosnovski attaquait encore, ses collègues ne réagiraient pas nécessairement une seconde fois avec la même compréhension.

Le conseil se posa ensuite la question de savoir s'il convenait de continuer à soutenir Interstate. Tony Simmons les convainquit que la conclusion de l'enquête officielle serait favorable à la banque et qu'Interstate finirait par rentrer dans son argent. Tony dut reconnaître, face à face avec William après la séance, que leur décision ne pourrait être que favorable à Rosnovski à longue échéance, mais que la banque n'avait pas d'autre solution pour préserver sa réputation.

La suite allait lui donner raison sur les deux points. Lorsque la commission d'enquête publia ses conclusions, elle déclara que la banque Lester « ne méritait aucun reproche », mais son communiqué comportait quelques passages fort sévères pour la Guaranty Investment Corporation. Quand la Bourse reprit la cote des actions d'Interstate ce matin-là, William fut étonné de les voir monter régulièrement. Elles retrouvèrent rapidement leur cote de quatre dollars cinquante.

Thaddeus Cohen informa William que le principal acheteur était, là encore, Abel Rosnovski.

— Je n'en demande pas plus pour l'instant, dit William. Non seulement il fait un gros bénéfice sur l'ensemble de l'opération, mais il peut recommencer maintenant quand il en aura envie.

— En somme, déclara Thaddeus Cohen, c'est exactement ce qu'il vous faut.

— Que voulez-vous dire, Thaddeus? Vous ne parlez pas par énigmes, d'habitude.

— M. Abel Rosnovski a commis sa première faute : il a violé la loi et il va falloir qu'il essaie de s'en sortir. Il n'a probablement même pas encore compris qu'il a été mêlé à une opération illégale, parce qu'il a été poussé par de mauvaises raisons.

— Mais de quoi parlez-vous ?

— C'est très simple. Il semble que votre obsession de Rosnovski — et la sienne de vous — vous a fait oublier l'essentiel : si vous vendez des actions avec la seule intention de faire baisser le marché pour racheter ces actions au plus bas et faire un bénéfice certain, vous violez l'article 10 b-5 du règlement des opérations de Bourse, et vous êtes coupable de fraude. Je suis convaincu que M. Rosnovski n'avait pas l'intention de faire un bénéfice rapide. Nous savons au contraire qu'il visait seulement à vous gêner personnellement. Mais qui croira Rosnovski s'il explique qu'il a fait s'écrouler les cours parce qu'il estimait que la compagnie n'était pas digne de confiance, alors qu'il a racheté la totalité des mêmes actions quand elles étaient au plus bas? Réponse : personne. Et certainement pas la commission des opérations

boursières. Je vous enverrai un rapport complet demain, William, avec tous les détails sur les aspects légaux du problème.

— Merci. Je suis enchanté de ces bonnes nouvelles.

Le rapport de Thaddeus Cohen était sur le bureau de William à 9 heures le lendemain matin et, lorsque William en eut pris minutieusement connaissance, il convoqua une nouvelle séance du conseil. Celui-ci accepta les mesures que William voulait prendre. Thaddeus Cohen fut prié de préparer très soigneusement un communiqué à la presse pour le publier le soir même. Le Wall Street Journal le publia en première page le lendemain matin :

« M. William Kane, président de la banque Lester, a quelques raisons de penser que les ordres de vente donnés par la Guaranty Investment Corporation pour des actions d'Interstate Airways, compagnie avalisée par la banque Lester, l'ont été dans le seul but de faire un bénéfice illégal.

» Il apparaît que la Guaranty Investment Corporation a mis en vente pour un million de dollars d'actions d'Interstate à l'ouverture du marché le lundi 12 mai. Un million de dollars a encore été mis sur le marché six heures plus tard. Un troisième million de dollars a encore été offert par la Guaranty Investment Corporation le mardi 13 mai. Ce qui a provoqué la chute des actions à un minimum sans précédent.

» L'enquête de la commission des opérations boursières ayant démontré que la banque Lester et Interstate Airways n'avaient commis aucune irrégularité, les cours ont remonté à partir de la cote la plus basse. La Guaranty Investment a commencé aussitôt à racheter les actions au cours le plus bas possible. Elle a continué à racheter jusqu'à récupérer les trois millions de dollars d'actions qu'elle avait mis sur le marché au départ.

» Le président et les membres du conseil de la banque Lester ont adressé des copies des documents en cause au service des fraudes de la commission en lui demandant de procéder à une enquête complète. »

L'article qui suivait le communiqué publiait intégralement l'article 10 b-5 en soulignant qu'il s'agissait là exactement du cas type que recherchait le président Truman. Un dessin humoristique sous l'article représentait Harry S. Truman attrapant un homme d'affaires, la main dans un bocal de bonbons.

William sourit en lisant le journal, persuadé qu'il n'entendrait plus jamais parler d'Abel Rosnovski.

Abel fronça les sourcils mais ne dit rien quand Henry Osborne lui lut le communiqué. Abel leva les yeux en pianotant sur le bureau avec irritation.

— Les gars de Washington, prévint Osborne, sont décidés cette fois à aller au fond du problème.

— Mais, Henry, vous savez très bien que je n'ai pas vendu les

actions d'Interstate pour rafler rapidement de l'argent en Bourse! Le profit ne m'intéressait absolument pas.

— Je sais bien, mais essayez de convaincre la commission des Finances du Sénat que le baron de Chicago ne cherchait pas le profit, qu'il ne cherchait en réalité qu'à régler une querelle personnelle avec un certain William Kane! Ils vous riront au nez et vous serez ridiculisé au tribunal, ou au Sénat, pour être plus précis.

— Bon Dieu ! Mais alors, qu'est-ce que je vais faire?

— D'abord, vous allez faire le mort tant que l'affaire ne sera pas mûre. Priez pour qu'un plus gros scandale éclate pour occuper Truman, ou pour que les hommes politiques soient tellement occupés par l'élection présidentielle qu'ils n'aient pas le temps de demander une enquête. Avec un peu de chance, le nouveau président des Etats-Unis peut très bien tout enterrer. Quoi que vous fassiez, Abel, n'achetez plus d'actions ayant le moindre rapport avec la Lester, sinon le moins qu'il puisse vous arriver est une lourde amende. Laissez-moi tirer ce que je pourrai des démocrates à Washington.

— Rappelez aux gens de Harry Truman que j'ai donné cinquante mille dollars pour sa dernière campagne électorale, et que j'ai l'intention d'en faire autant pour Adlai.

— C'est déjà fait. Mais je vous conseillerais de donner également cinquante mille dollars aux républicains.

— On est en train de faire une montagne avec une taupinière! Une taupinière dont Kane va faire une montagne, si nous lui en donnons l'occasion.

Et il continua à pianoter sur son bureau.

Le rapport trimestriel suivant de Thaddeus Cohen montra qu'Abel avait cessé d'acheter ou de vendre des actions de la Lester ou de ses filiales. Il avait l'air de concentrer maintenant toute son énergie à bâtir de nouveaux hôtels en Europe. L'opinion de Cohen était que Rosnovski faisait le mort jusqu'à ce que la commission eût pris une décision sur l'affaire Interstate.

Les représentants de la commission étaient venus voir William à la banque à plusieurs reprises. Il avait été parfaitement franc avec eux, mais ils ne lui dirent jamais comment marchaient les choses. La commission finit par terminer son enquête et remercia William de sa collaboration. Et il n'entendit plus jamais parler d'eux.

L'approche de l'élection présidentielle, et le fait que Truman paraissait consacrer tous ses efforts à dissoudre le trust Dupont de Nemours, firent craindre à William qu'Abel Rosnovski n'eût été oublié.

Il ne pouvait s'empêcher de penser que Henry Osborne avait dû faire jouer ses relations au Congrès.

Il se rappelait que Cohen avait, dans une de ses notes, attiré son attention sur un don de cinquante mille dollars du groupe Baron au fonds électoral de Truman, et fut étonné de lire dans le dernier rapport de Cohen que Rosnovski avait fait le même don à Adlai Stevenson, ainsi que cinquante mille dollars au fonds républicain d'Eisenhower. Cohen avait souligné le paragraphe.

William n'avait jamais envisagé de soutenir aucun autre candidat que républicain, et souhaitait la victoire du général Eisenhower, le candidat choisi au premier tour par la convention républicaine, sur Adlai Stevenson, tout en sachant très bien qu'un gouvernement républicain ne poursuivrait pas l'enquête sur le trafic en Bourse avec autant de zèle qu'un gouvernement démocrate.

Lorsque le général Eisenhower fut élu trente-quatrième président des Etats-Unis, le 4 novembre 1952, William pensa qu'Abel Rosnovski échapperait à toute poursuite et se borna à espérer que cette expérience l'amènerait dorénavant à ne plus se mêler des affaires de la banque Lester. La seule petite consolation que William tira de l'élection fut que Henry Osborne, battu par le candidat républicain, perdit son siège de député. Thaddeus Cohen était porté à penser que Henry Osborne n'exerçait plus tout à fait la même influence qu'auparavant sur Abel Rosnovski. On disait à Chicago que depuis qu'il était divorcé de sa riche épouse, Osborne devait beaucoup d'argent à Rosnovski et s'était remis à jouer gros.

William était plus heureux et plus décontracté qu'il ne l'avait été

depuis longtemps et envisageait avec optimisme l'ère de paix et de prospérité qu'Eisenhower avait promise dans son discours d'entrée en fonction.

Pendant les premières années de la présidence d'Eisenhower, William en vint à oublier peu à peu les menaces de Rosnovski. Il confia même à Thaddeus Cohen qu'il pensait qu'on n'entendrait plus jamais parler de lui. Cohen ne fit aucun commentaire. Il est vrai qu'on ne lui en demandait pas.

William consacra tous ses efforts à développer la banque Lester, aussi bien en dimension qu'en réputation, en prenant de plus en plus conscience de le faire désormais non seulement pour lui, mais pour son fils. A la banque, certains commençaient à l'appeler le Vieux.

— Alors, pourquoi ne t'appelle-t-on pas la Vieille? demanda-t-il à sa femme.

Kate sourit :

— Je comprends maintenant pourquoi tu as fait tant d'affaires avec des gens vaniteux !

William se mit à rire.

— Et avec ma jolie femme.

Richard allait avoir vingt et un ans l'année suivante et William révisa son testament. Il mit de côté cinq millions de dollars pour Kate et deux millions pour chacune des filles, et laissa le reste de la fortune familiale à Richard, en notant à regret que le fisc en prendrait une bonne part au passage. Il légua également un million à Harvard.

Richard n'y avait pas perdu ses quatre ans. Au début de sa dernière année d'université, non seulement il paraissait bien parti pour une mention « Très bien », mais il jouait aussi du violoncelle dans l'orchestre de l'université et tenait une place de vedette dans l'équipe de base-ball, ce qui forçait l'admiration de William.

Kate demandait volontiers combien d'étudiants passaient leur samedi après-midi à jouer au base-ball contre Yale et leur dimanche à jouer du violoncelle dans le quartette à cordes de l'université.

La dernière année passa vite et, lorsque Richard quitta Harvard, docteur en mathématiques et porteur d'un violoncelle et d'une batte de base-ball d'honneur, il ne lui manquait plus que de bonnes vacances avant d'entrer à l'Ecole de commerce de l'autre côté de la rivière. Il prit l'avion pour la Barbade avec une certaine Mary Bigelow, dont ses parents ignoraient heureusement l'existence. Miss Bigelow avait étudié, entre autres, la musique à Vassar et lorsqu'ils rentrèrent deux mois plus tard, presque aussi foncés de teint que les indigènes, Richard la ramena chez elle pour lui faire faire la connaissance de ses parents.

William trouva miss Bigelow acceptable. Et puis, elle était la petite-nièce d'Alan Lloyd.

Richard entra à l'Ecole le 1^{er} octobre 1955 pour poursuivre ses études supérieures. Il s'installa à Red House, se débarrassa des meubles de rotin de William et du papier peint que Matthew Lester avait jadis trouvé si moderne, et installa une moquette dans le living, une table de chêne dans la salle à manger, un lave-vaisselle dans la cuisine et, assez régulièrement, miss Bigelow dans sa chambre.

Abel rentra d'un voyage à Istanbul en octobre 1952, immédiatement après avoir appris la crise cardiaque fatale de David Maxton. Il assista aux funérailles à Chicago avec George et Florentyna, et dit ensuite à Mme Maxton qu'elle serait chez elle jusqu'à la fin de ses jours dans tous les hôtels Baron du monde entier. Et elle ne comprit pas la raison de ce geste généreux.

Lorsqu'Abel rentra à New York le lendemain, il fut ravi de trouver sur son bureau, au quarante-deuxième étage, un rapport de Henry Osborne signalant que l'affaire se tassait. Selon Henry, il n'était pas probable que le gouvernement Eisenhower poussât l'enquête sur l'accident d'Interstate Airways, d'autant plus que les actions se soutenaient depuis maintenant près d'un an.

Il n'y avait pas eu de nouveaux motifs de relancer le scandale. Le vice-président d'Eisenhower, Richard M. Nixon, paraissait plus intéressé par la chasse aux cryptocommunistes que Joseph McCarthy n'avait pas attrapés.

Abel passa les deux années suivantes à construire des hôtels en Europe. Il ouvrit le Baron de Paris en 1953 et le Baron de Londres à la fin de 1954. Il y avait également des Baron en cours de construction à Bruxelles, à Rome, à Amsterdam, à Genève, à Bonn, à Edimbourg, à Cannes et à Stockholm, le tout selon un plan général de dix ans.

Abel était tellement surchargé de travail qu'il n'avait guère le temps de s'intéresser à la prospérité continue de William Kane. Il n'avait plus essayé d'acheter d'actions de la banque Lester ou de ses filiales, tout en conservant celles qu'il possédait déjà, dans l'espoir qu'une nouvelle occasion se présenterait de porter un nouveau coup à William Kane, dont celui-ci ne se relèverait pas si aisément. La prochaine fois, se promettait Abel, il prendrait soin de ne pas enfreindre la loi.

Pendant les voyages de plus en plus fréquents d'Abel à l'étranger, George dirigeait le groupe Baron et Abel espérait que Florentyna entrerait au conseil dès sa sortie de Radcliffe, en juin 1955. Il avait déjà décidé qu'elle prendrait en main toutes les boutiques de ses hôtels pour en centraliser les achats, car elles devenaient rapidement un Etat dans l'Etat.

Florentyna était très tentée par cette perspective mais elle tenait à faire son apprentissage ailleurs avant d'entrer dans le groupe de son père. Elle ne considérait pas que ses dons pour le design, la couleur, l'organisation pouvaient remplacer l'expérience. Abel lui proposa d'aller à la célèbre Ecole hôtelière de Lausanne. Florentyna montra

peu d'enthousiasme, expliquant qu'elle préférerait travailler deux ans dans un magasin de New York avant de se sentir de taille à prendre la responsabilité des boutiques du groupe. Elle était résolue à être « valable, disait-elle, et non pas seulement la fille de papa ».

— Un magasin de New York, c'est assez facile, rétorqua Abel. Je téléphone à Walter Hoving chez Tiffany, et tu commences en haut de l'échelle.

— Non, décréta Florentyna, montrant soudain toute l'obstination de son père. Qu'est-ce qui équivalait au job de jeune serveur à l'hôtel Plaza ?

— Vendeuse dans un grand magasin, dit Abel en riant.

— C'est cela que je veux faire.

Le rire d'Abel s'arrêta.

— Tu plaisantes? Avec ton diplôme de Radcliffe et tout ce que tu as rapporté de tes voyages en Europe, tu veux être une vendeuse de grand magasin comme des milliers d'autres?

— Ça ne t'a pas fait de mal d'être un serveur anonyme au Plaza, ça ne t'a pas empêché, le moment venu, de mettre sur pied l'un des groupes d'hôtels les plus prospères du monde.

Abel savait s'incliner. Il lui suffit de regarder les beaux yeux gris acier de sa fille pour comprendre qu'elle avait pris sa décision et que rien, aucune pression, si tendre fût-elle, ne la ferait changer d'avis.

Après être sortie de Radcliffe, Florentyna passa un mois en Europe avec son père, à suivre les progrès des derniers hôtels Baron. Elle inaugura officiellement le Baron de Bruxelles, où elle fit la conquête du séduisant directeur, qui parlait français et qu'Abel accusa de sentir l'ail. Elle dut renoncer à lui trois jours plus tard quand il en vint à l'embrasser, mais elle refusa d'avouer à son père que l'ail y était pour quelque chose.

Florentyna rentra à New York avec son père et posa sa candidature à une place de « vendeuse stagiaire » chez Bloomingdale. Lorsqu'elle remplit le formulaire de candidature, elle donna le nom de Jessie Kovats, sachant bien qu'elle n'aurait jamais la paix si on savait qu'elle était la fille du baron de Chicago.

Malgré les protestations de son père, elle quitta également son appartement à l'hôtel Baron et se mit à chercher un logement personnel. Là encore, Abel capitula et offrit à Florentyna un appartement petit, mais élégant, en copropriété dans la 57^e Rue, près de l'East River, pour son vingt-deuxième anniversaire.

Florentyna connaissait déjà New York et y avait fait des connaissances, mais elle avait depuis longtemps décidé de ne pas dire à ses amis qu'elle allait travailler chez Bloomingdale. Elle avait peur qu'ils ne viennent la voir, et qu'au bout du compte son incognito si bien préparé ne soit percé, ce qui l'empêcherait d'être traitée comme

une simple stagiaire.

Lorsque ses amis se montrèrent curieux, elle se borna à leur dire qu'elle travaillait dans les boutiques des hôtels de son père. Personne ne posa davantage de questions.

Jessie Kovats — il lui avait fallu quelque temps pour s'habituer à ce nom — fit ses débuts dans les produits de beauté. Au bout de six mois, elle était capable de tenir son propre magasin. Les filles, chez Bloomingdale, travaillaient par deux, ce dont Florentyna tira immédiatement avantage en choisissant de travailler avec la plus paresseuse de tout le service, ce qui les arrangea bien l'une et l'autre. Maisie était une blonde magnifique et stupide qui ne s'intéressait qu'à deux choses dans la vie : la pendule quand elle marquait 6 heures du soir, et les hommes. Pour la pendule, c'était une fois par jour. Pour les hommes, toute la journée.

Les deux filles devinrent vite camarades, sans être exactement amies. Florentyna apprit beaucoup de sa coéquipière sur les moyens de ne pas travailler sans se faire repérer par le chef de rayon, et sur la façon de se faire remarquer par un homme.

Le chiffre d'affaires du rayon des produits de beauté monta nettement au bout de six mois de leur collaboration, bien que Maisie passât le plus clair de son temps à essayer les produits plutôt qu'à les vendre. Elle pouvait consacrer deux heures rien qu'à vernir ses ongles. Florentyna, au contraire, avait le don de la vente, qui ne s'apprend pas au cours du soir. Et elle apprenait vite. De sorte qu'au bout de quelques semaines seulement ses employeurs eurent l'impression qu'elle avait toujours travaillé chez eux.

L'association avec Maisie convenait parfaitement à Florentyna et, lorsqu'elle fut mutée à la confection, Maisie la suivit d'un commun accord, et passa son temps à essayer les robes que Florentyna vendait. Maisie attirait l'attention des hommes — escortés de leur femme ou de leur petite amie — sans qu'il soit encore question de vente, en les regardant, simplement. Lorsqu'ils étaient ferrés, Florentyna pouvait apparaître et vendre. L'association n'eût logiquement pas dû fonctionner aussi bien à la confection, mais Florentyna faisait acheter les victimes de Maisie et rares étaient ceux qui s'en tiraient avec un portefeuille intact.

Au bout de six mois, le chiffre d'affaires avait encore augmenté et le chef d'étage constata que, décidément, l'équipe était efficace. Florentyna ne dit rien qui pût mettre en doute cette impression. Alors que les autres vendeuses se plaignaient sans cesse que leur équipière ne faisait rien, Florentyna ne cessait de faire l'éloge de Maisie, la partenaire idéale, qui lui avait tout appris sur le fonctionnement d'un grand magasin. Elle ne parlait pas des conseils utiles de Maisie sur la façon de se débarrasser des hommes trop entreprenants.

La plus grande preuve d'estime qu'on pût donner à une vendeuse chez Bloomingdale consistait à la placer en face de Lexington Avenue, en vue de tous les clients arrivant à l'entrée principale. Travailler à ce comptoir était considéré comme une petite promotion, rarement accordée avant cinq ans dans la maison. Maisie était chez Bloomingdale depuis l'âge de dix-sept ans, cinq années révolues, et Florentyna venait tout juste de finir son douzième mois. Mais leurs résultats étaient si probants que le directeur décida de mettre les deux filles à l'essai au rez-de-chaussée, au rayon de la papeterie. Personnellement, Maisie n'avait rien à tirer de la papeterie, n'ayant aucun goût pour la lecture et encore moins pour l'écriture. Florentyna n'était même pas sûre, au bout d'un an, qu'elle sût lire et écrire. Mais sa nouvelle affectation plut à Maisie parce qu'elle adorait attirer l'attention. De sorte que l'association des deux filles continua de fonctionner à la perfection.

Abel avoua à George qu'il s'était glissé un jour chez Bloomingdale pour voir Florentyna au travail, et il devait reconnaître qu'elle était remarquable. Il assura à son vice-président qu'il attendait avec impatience qu'elle eût terminé ses deux ans de stage pour pouvoir l'engager lui-même. Ils s'étaient mis d'accord pour que Florentyna, en quittant Bloomingdale, fût nommée vice-présidente du groupe, particulièrement chargée des boutiques des hôtels. On s'en apercevait chez Bloomingdale, elle avait vraiment de qui tenir, et Abel était tout à fait certain qu'elle assumerait sans difficulté les responsabilités qu'il lui destinait.

Florentyna passa ses six derniers mois chez Bloomingdale au rez-de-chaussée, chargée de six comptoirs avec le titre de chef de rayon adjoint. Elle était responsable des stocks, des caisses et de dix-huit vendeuses. Et on avait déjà choisi Jessie Kovats pour devenir acheteuse par la suite.

Florentyna n'avait pas encore annoncé à ses employeurs qu'elle allait bientôt les quitter pour devenir vice-présidente dans le groupe de son père. Vers la fin des six derniers mois, elle commença à se demander ce qu'il adviendrait de la pauvre Maisie quand elle serait partie. Maisie — comme tout le monde — ne doutait pas que Jessie fût chez Bloomingdale pour le restant de ses jours, et ne se posait même jamais la question. Florentyna songea qu'elle pourrait offrir à sa camarade un job dans une des boutiques du Baron de New York. Du moment que c'était derrière un comptoir où les hommes dépensaient de l'argent, Maisie était rentable.

Un après-midi où elle servait un client — elle vendait maintenant les gants, les écharpes et les bonnets de laine —, elle prit Florentyna à part et lui montra un jeune homme qui fouillait parmi les moufles.

— Comment le trouves-tu? demanda-t-elle avec un petit rire.

Florentyna regarda la dernière trouvaille de Maisie avec son indifférence habituelle mais il lui fallut reconnaître qu'il était plutôt séduisant et, pour une fois, elle se surprit à envier Maisie.

— Ils sont tous les mêmes, lui dit-elle. Il n'y a qu'une chose qui les intéresse.

— Je sais, opina Maisie. Et je ne lui refuserai rien.

— Ça lui fera sûrement plaisir de le savoir! S'esclaffa Florentyna.

Et elle se tourna vers un autre client que l'indifférence de Maisie commençait à impatienter. Maisie en profita pour se précipiter sur le jeune homme sans gants. Florentyna les observait tous deux du coin de l'œil, amusée du regard inquiet que posait sur elle le chef de rayon. Mais quand, avec un petit rire, Maisie laissa partir le jeune homme, il emportait une paire de gants de cuir bleu marine.

— Alors, il y a de l'espoir? demanda Florentyna, reconnaissant en elle-même qu'elle était un peu jalouse de la nouvelle conquête de sa camarade.

— Pas pour l'instant, répliqua Maisie en souriant. Mais il reviendra sûrement.

Elle avait raison car il revint le lendemain, fouillant toujours parmi les gants, l'air encore plus gêné que la veille.

— Il faudrait que tu ailles t'occuper de lui, conseilla Florentyna.

Maisie obéit aussitôt. Et Florentyna faillit éclater de rire lorsqu'au bout de quelques minutes le jeune homme repartit avec une deuxième paire de gants bleu marine.

— Deux paires ! S'exclama-t-elle. Je crois pouvoir dire, au nom de Bloomingdale, qu'il t'a bien méritée.

— Mais il ne m'a pas encore invitée, remarqua Maisie.

— Comment? s'écria Florentyna avec une incrédulité comique. Alors, c'est un fétichiste, un collectionneur de gants.

— C'est dommage. Parce que je le trouve très bien.

— C'est vrai, il n'est pas mal.

Le lendemain, lorsque le jeune homme arriva, Maisie se précipita, abandonnant une vieille dame au beau milieu d'une phrase. Florentyna la remplaça aussitôt et se remit à guetter Maisie du coin de l'œil. Cette fois, elle paraissait en pleine conversation et le jeune homme finit par s'en aller avec une nouvelle paire de gants de cuir bleu marine.

— Ça a l'air sérieux, risqua Florentyna.

— Oui, je crois, mais il ne m'a pas encore proposé de rendez-vous. Florentyna était stupéfaite.

— Ecoute, dit Maisie, découragée. S'il revient demain, tu veux bien t'occuper de lui? Je crois qu'il n'ose pas me le demander à moi. Il trouvera peut-être plus facile de le faire par ton intermédiaire.

Florentyna se mit à rire :

— Tu veux que je sois ton Cyrano?

— Ton quoi?

— Peu importe. Je me demande si je réussirai à lui vendre une paire de gants.

En tout cas, il a de la suite dans les idées, se dit Florentyna quand il poussa la porte le lendemain, exactement à la même heure, et se dirigea aussitôt vers le comptoir des gants. Maisie donna un coup de coude à Florentyna, qui décida de s'amuser un peu.

— Bonjour, monsieur.

— Ah, bonjour, mademoiselle! répondit le jeune homme surpris — ou déçu.

— Vous désirez?

— Euh... je voudrais une paire de gants, annonça-t-il sans conviction.

— Certainement, monsieur. Est-ce qu'une paire bleu marine vous conviendrait? Du cuir, peut-être? Je suis certaine que nous avons votre taille... si nous n'avons pas tout vendu.

Le jeune homme la regarda d'un air soupçonneux quand elle apporta les gants. Il les essaya : ils étaient un peu trop grands. Florentyna lui en proposa une autre paire, légèrement trop petite. Il regarda vers Maisie pour trouver l'inspiration, mais elle était plongée dans un océan de clients. Pourtant, elle ne s'y noyait pas car elle trouva le temps de lancer un regard au jeune homme et de lui sourire. Il lui rendit un sourire gêné. Florentyna lui tendit une autre paire de gants, qui lui allait parfaitement.

— Je crois que c'est ce qu'il vous faut, assura-t-elle.

— Non, pas tout à fait, répliqua le garçon, mal à l'aise.

Florentyna pensa qu'il était temps de rendre sa liberté au malheureux et, à mi-voix, elle dit :

— Je vais aller délivrer Maisie. Vous devriez l'inviter à sortir. Je suis sûre qu'elle accepterait.

— Mais non ! protesta le jeune homme. Vous n'avez pas compris. Ce n'est pas elle que je voudrais inviter. C'est vous.

Florentyna sembla décontenancée. Le jeune homme parut prendre courage.

— Vous voulez bien dîner avec moi ce soir?

Et elle s'entendit répondre :

— Volontiers.

— Vous voulez que j'aille vous prendre chez vous?

— Non ! Riposta Florentyna, un peu trop nettement. (Il n'était pas question qu'il voie son appartement, qui ne correspondait pas, de toute évidence, au train de vie d'une vendeuse.) Retrouvons-nous plutôt dans un restaurant.

— Où voulez-vous aller?

Florentyna essayait de penser rapidement à un endroit pas trop luxueux quand il proposa :

— Chez Allen, au coin de la 73^e Rue et de la Troisième Avenue ?

— Parfait, acquiesça Florentyna, pensant que Maisie, à sa place, aurait eu la situation beaucoup mieux en main.

— Vers 8 heures ?

— Vers 8 heures.

Le jeune homme repartit avec le sourire. Florentyna le vit disparaître dans la rue et s'avisa seulement alors qu'il s'en allait sans sa paire de gants.

Florentyna mit longtemps à choisir ce qu'elle porterait pour sa soirée. Il ne fallait pas qu'elle fût visiblement habillée par une grande maison. Elle avait acheté une petite garde-robe exprès pour travailler chez Bloomingdale mais c'étaient des tenues de jour qu'elle n'avait jamais portées le soir. Si le jeune homme — et dire qu'elle ne connaissait même pas son prénom ! — la prenait pour une vendeuse, il ne fallait pas le détromper. Et elle se rendait bien compte qu'elle attachait déjà à cette soirée plus d'importance qu'elle ne l'eût cru.

Elle quitta son appartement dans la 57^e Rue Est un peu avant 8 heures et elle attendit plusieurs minutes avant de pouvoir arrêter un taxi vide.

— Chez Allen, commanda-t-elle au chauffeur.

— Dans la Troisième Avenue ?

— Oui.

— D'accord.

Florentyna arriva au restaurant avec quelques minutes de retard. Aussitôt, elle chercha des yeux son jeune homme. Il était debout au bar et lui fit un signe de la main. Il portait un pantalon de flanelle grise et un blazer bleu. Très étudiant de bonne famille, mais très chic, pensa Florentyna.

— Pardon d'être en retard, s'excusa-t-elle.

— Aucune importance. Du moment que vous êtes là...

— Vous aviez peur que je ne vienne pas ?

Il sourit.

— Je ne savais pas trop. A propos, je ne connais même pas votre nom.

— Jessie Kovats, répondit Florentyna, décidée à ne pas donner son vrai nom. Et vous ?

— Richard Kane, dit le jeune homme en lui tendant la main.

Elle la prit et il garda la sienne un peu plus longtemps qu'elle ne s'y attendait.

— Et que faites-vous dans la vie quand vous n'achetez pas des gants chez Bloomingdale ? demanda-t-elle.

— Je suis à l'Ecole de commerce de Harvard.

— Et on ne vous a pas appris, là-bas, que la plupart des gens n'ont que deux mains ?

Il rit d'abord, puis il lui fit un sourire si confiant, si amical qu'elle regretta de ne plus pouvoir repartir de zéro et lui dire qu'ils auraient pu se rencontrer à Cambridge quand elle était à Radcliffe.

— Si nous faisons notre menu? proposa-t-il en la prenant par le bras pour la conduire à une table.

— Un « Salisbury steak », qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle.

— C'est un hamburger incognito.

Ils se mirent à rire ensemble, comme on rit quand on ne se connaît pas mais qu'on voudrait faire connaissance.

Florentyna s'était rarement sentie aussi bien, tant Richard parlait avec aisance de New York, de théâtre, de musique — manifestement sa vraie passion. Il la prenait peut-être pour une vendeuse mais il la traitait comme si elle venait d'une très ancienne famille aristocratique. Il espérait qu'il ne montrait pas trop sa surprise de trouver en elle les mêmes passions. Quand il lui avait posé la question, elle lui avait dit simplement qu'elle était polonaise et qu'elle habitait à New York chez ses parents. A mesure que le temps passait, le mensonge devenait de plus en plus insupportable. Enfin, pensait-elle, nous ne nous reverrons peut-être jamais et tout cela n'aura plus aucune importance.

Quand la soirée fut vraiment terminée et qu'ils furent incapables, l'un comme l'autre, d'avalier un café de plus, ils sortirent de chez Allen et Richard chercha un taxi, mais tous ceux qui passaient étaient occupés.

— Où habitez-vous?

— Dans la 57^e Rue, fit-elle sans avoir eu le temps de réfléchir.

— Alors, allons-y à pied, décréta Richard en prenant la main de Florentyna.

Elle accepta avec un sourire. Ils marchaient lentement, s'arrêtant pour regarder les vitrines, riant ensemble, échangeant des sourires. Ni l'un ni l'autre ne remarquait les taxis vides qui se succédaient maintenant. Ils mirent près d'une heure à faire le court trajet et Florentyna faillit bien lui dire la vérité. Quand ils arrivèrent à la 57^e Rue, elle s'arrêta devant un vieil immeuble à quelques centaines de mètres de chez elle.

— C'est là que mes parents habitent, annonça-t-elle.

Il parut hésiter, puis lâcha sa main.

— J'espère que nous nous reverrons.

— Volontiers, répondit Florentyna d'un ton poli, à peine encourageant.

— Demain? demanda Richard timidement.

— Demain ?

— Oui. On pourrait aller à l'Ange Bleu voir Bobby Short. (Il lui

reprit la main) Il y a un petit peu plus d'atmosphère que chez Allen.

Florentyna se sentit prise de court. Ses projets avec Richard ne comportaient pas de lendemain.

— Bien sûr, si vous n'y tenez pas... commença-t-il avant qu'elle n'eût trouvé quoi dire.

— Je serai enchantée, répliqua-t-elle d'un ton paisible.

— Je dîne avec mon père. Je peux vous prendre à 10 heures ?

— Non, non ! Retrouvons-nous là-bas. C'est tout près.

— Entendu. 10 heures.

Il se pencha et l'embrassa gentiment sur la joue :

— Bonne nuit, Jessie!

Et il disparut dans la nuit.

Florentyna rentra lentement à son appartement en regrettant d'avoir proféré tant de mensonges sur son compte. Mais tout cela serait sans doute terminé dans quelques jours.

Elle espérait pourtant que non...

Maisie, qui ne lui avait pas encore pardonné, passa une bonne partie de la journée du lendemain à lui poser un tas de questions sur Richard. Florentyna essaya en vain de changer de sujet. Elle quitta Bloomingdale au moment de la fermeture, avant Maisie pour la première fois depuis près de deux ans. Elle prit un long bain, mit la plus jolie robe qu'elle estima pouvoir se permettre, et alla à pied à l'Ange Bleu. Lorsqu'elle arriva, Richard l'attendait déjà devant le vestiaire. Il lui prit la main pour entrer dans la salle où Bobby Short chantait : « Dites-moi la vérité... ne me dites pas encore des mensonges... »

Comme Florentyna entra, Short la salua d'un geste. Elle fit semblant de ne pas s'en apercevoir. Short avait chanté au Baron à deux ou trois occasions et Florentyna n'eût jamais pensé qu'il la reconnaîtrait. Richard eut d'abord l'air intrigué, puis songea que le chanteur avait sans doute salué quelqu'un d'autre. Quand ils s'assirent à une table dans la lumière tamisée, Florentyna s'installa le dos au piano, pour être sûre d'éviter tout autre incident du même genre.

Richard commanda une bouteille de champagne, sans lâcher la main de Florentyna, et lui demanda comment s'était passée sa journée. Elle ne voulait pas en parler. Elle avait envie de lui dire la vérité.

— Richard, il y a quelque chose que je...

— Salut, Richard !

Un grand et beau garçon était apparu à côté de Richard.

— Salut, Steve ! Steve Mellon, avec qui j'ai été à Harvard. Jessie Kovats...

Florentyna les écouta parler de base-ball, de handicap d'Eisenhower (au golf) et encore de base-ball. Steve finit par s'en aller.

— Ravi de vous connaître, Jessie, déclara-t-il gentiment.

L'occasion était passée.

Richard se mit à lui parler de ses projets pour après sa sortie de l'école. Il avait l'intention de venir à New York et d'entrer dans la banque de son père, la Lester. Le nom disait quelque chose à Florentyna, mais elle ne se rappelait pas où elle l'avait entendu. Et elle s'en inquiétait un peu, sans savoir pourquoi. Ils passèrent une longue soirée à rire, à parler, à se tenir les mains en écoutant Bobby Short. En rentrant, toujours à pied, Richard s'arrêta au coin de la 57^e Rue et l'embrassa pour la première fois. Elle n'avait jamais attaché autant d'importance à un premier baiser. Lorsqu'il l'eut quittée, elle le laissa avec ses pieux mensonges. Cette fois, il n'avait pas parlé du lendemain. Dans l'ensemble, elle se sentait un peu mélancolique.

Elle fut surprise du plaisir que lui fit Richard en lui téléphonant chez Bloomingdale le lundi, pour l'inviter le vendredi soir.

Ils passèrent finalement presque tout le week-end ensemble : un concert, un film... Le week-end terminé, Florentyna fit le point : elle avait fait tant de pieux mensonges sur son propre compte qu'ils n'allaient pas très bien ensemble et que Richard avait plusieurs fois été surpris de ses contradictions. Ce qui rendait encore plus impossible, pensait Florentyna, le fait de lui raconter maintenant une autre histoire totalement différente, même si c'était la vraie. Lorsque Richard rentra à Harvard le dimanche soir, elle voulut se persuader que la tromperie n'aurait plus d'importance quand ils auraient cessé de se voir. Mais Richard téléphona tous les jours de la semaine et passa les week-ends suivants avec elle. Elle commença alors à comprendre que cela ne cesserait pas si facilement.

Elle était en train de tomber amoureuse. Cela une fois admis, elle songea qu'il allait falloir lui dire la vérité au prochain week-end.

Richard rêva pendant tout son cours, ce matin-là. Il était si amoureux de Jessie qu'il ne pouvait même pas se concentrer sur le krach de 1929. Il essayait désespérément de trouver un moyen de dire à son père qu'il avait l'intention d'épouser une Polonaise qui travaillait au rayon des écharpes, des gants et des bonnets de laine chez Bloomingdale. Richard ne comprenait pas qu'elle fût aussi dépourvue d'ambition alors qu'elle était de toute évidence fort brillante. Il était certain que si elle avait eu les chances dont il avait bénéficié, elle n'eût pas fini chez Bloomingdale. Richard décida que ses parents devraient apprendre à vivre avec celle qu'il avait choisie car il allait, pendant le week-end, demander à Jessie de devenir sa femme.

Lorsque Richard rentrait chez ses parents à New York le vendredi soir, il quittait la maison de la 68^e Rue pour aller acheter quelque chose chez Bloomingdale, en général un objet tout à fait banal et inutile, simplement pour que Jessie sût bien qu'il était revenu en ville : il avait déjà offert une paire de gants à toutes ses relations.

Ce vendredi-là, il dit à sa mère qu'il allait acheter des lames de rasoir.

— Ne te dérange pas, chéri, prends celles de ton père.

— Non, non ! Je vais m'en acheter. Ce n'est pas la même marque que lui, assura-t-il sans grande conviction. Je reviens dans cinq minutes.

Il courut presque sans arrêt jusque chez Bloomingdale et réussit à y être avant la fermeture. Il savait qu'il verrait Jessie à 7 heures et demie, mais il ne pouvait pas résister à la moindre occasion de bavarder un peu avec elle. Steve lui avait déclaré un jour que l'amour est fait pour les andouilles. Il avait écrit sur la buée de son miroir, ce matin-là : « Je suis une andouille. »

Mais quand il arriva au comptoir de Jessie, elle n'y était plus. Maisie, dans un coin, se faisait les ongles, et il lui demanda si Jessie était encore au magasin. Maisie le regarda comme s'il l'avait interrompue dans l'occupation la plus importante de sa journée.

— Non, Richard, elle est déjà repartie chez elle. Il y a juste quelques secondes. Elle ne doit pas être bien loin. Mais je croyais que vous deviez la voir ce soir ?

Richard courut dans Lexington Avenue sans répondre. Il chercha le visage de Jessie parmi tous les gens qui rentraient chez eux à la même heure, et l'aperçut de l'autre côté de la rue, qui se dirigeait vers la Cinquième Avenue. Elle ne rentrait pas chez elle, manifestement, et il décida de la suivre. Elle entra bientôt à la librairie Scribner. Si elle

cherchait de la lecture, elle l'eût trouvée facilement chez Bloomingdale. Il était intrigué. En regardant par la vitrine, il la vit parler à un vendeur, qui la quitta un instant et revint avec deux livres : *The Affluent Society*, de John Kenneth Galbraith, et *Inside Russia Today*, de John Gunther. Jessie les paya d'une signature - ce qui étonna Richard et sortit au moment où Richard tournait le coin.

Mais qui est-elle donc? se demanda-t-il en la voyant entrer chez Bendel.

Le portier la salua respectueusement, et visiblement comme une vieille connaissance. Là encore, Richard regarda par la fenêtre et vit les vendeuses papillonner autour de Florentyna avec une considération évidente. Une dame plus âgée parut avec un paquet que Florentyna, selon toute apparence, était venue chercher. Elle l'ouvrit et en tira une robe du soir d'une simplicité impressionnante. Florentyna approuva d'un signe de tête et la vendeuse mit la robe dans un carton marron et blanc. Les lèvres de Florentyna articulèrent un merci et elle se dirigea vers la porte sans même signer son achat. Tout occupé de ce qu'il avait vu, Richard l'évita de justesse quand elle sortit en courant pour sauter dans un taxi. Il en attrapa un aussi et dit au chauffeur de la suivre. Lorsqu'il passa devant le petit immeuble au coin duquel elle et lui se séparaient d'habitude, il commença à se sentir mal à l'aise.

Il comprenait maintenant pourquoi elle ne lui avait jamais demandé d'entrer. Le taxi devant lui continua sa route pendant encore une centaine de mètres et s'arrêta devant un immeuble tout neuf. Un portier en uniforme ouvrit la portière à la jeune fille pour qu'elle descende.

Avec un mélange de colère et de stupéfaction, Richard descendit de son taxi et se dirigea vers la porte derrière laquelle elle avait disparu.

— C'est quatre-vingt-quinze cents, mon petit père, dit une voix derrière lui.

— Oh, pardon ! S'excusa Richard en lui donnant cinq dollars sans se soucier de la monnaie.

— Merci, dit le chauffeur. Il y a des gens heureux, quand même!

Richard courut à la porte de l'immeuble et réussit à rattraper Florentyna devant l'ascenseur. Elle regarda la porte s'ouvrir et se tourna vers lui, muette.

— Qui êtes-vous ? demanda Richard.

— Richard, commença-t-elle en cherchant ses mots, j'avais l'intention de tout vous dire ce soir. Je n'avais jamais trouvé le bon moment jusqu'ici.

— Vous parlez, que vous alliez tout me dire! S'exclama-t-il en la suivant dans son appartement. Il y a trois mois que vous me menez par le bout du nez avec un tas de mensonges. Maintenant, c'est la

minute de vérité.

Florentyna n'avait encore jamais vu Richard en colère et sentit que c'était extrêmement rare. Il l'écarta d'un geste brusque pour examiner l'appartement. Au bout d'une grande entrée, il découvrit un vaste living, avec un somptueux tapis persan. Une magnifique pendule ancienne faisait face à une console d'angle portant un vase rempli de fleurs fraîches. L'ensemble était somptueux, même comparé à la maison où vivait Richard lui-même.

— Joli petit coin, pour une vendeuse! Je me demande lequel de vos amants vous entretient sur un tel pied !

Florentyna le gifla, si fort qu'elle en eut mal à la paume de la main.

— Vous n'avez pas honte ? Allez, sortez de chez moi tout de suite !

Et ce disant, elle se mit à pleurer. Elle ne voulait pas du tout qu'il s'en aille. Jamais...

Richard la prit dans ses bras.

— Excusez-moi, je vous en prie ! Implora-t-il. Je n'aurais pas dû dire ces horreurs. Je vous demande pardon. C'est seulement parce que je vous aime tant, et je croyais vous connaître si bien, et maintenant je m'aperçois que je ne sais rien de vous.

— Moi aussi, Richard, je vous aime. Je regrette de vous avoir giflé. Je ne voulais pas vous mentir. Et il n'y a pas d'autre homme dans ma vie. Je vous le jure.

Sa voix se brisa.

— Je l'avais mérité, admit-il en l'embrassant.

Serrés dans les bras l'un de l'autre, ils se laissèrent glisser sur le divan, où ils restèrent quelques instants silencieux. Doucement, il lui caressa les cheveux jusqu'à ce que ses larmes cessent. Elle eût voulu lui dire de l'aider à ôter ses vêtements, mais elle gardait le silence, les doigts glissés entre deux boutons de la chemise de Richard. Et lui ne paraissait pas décidé à faire le prochain geste.

— Tu veux dormir avec moi? demanda-t-elle doucement.

— Non. Je veux rester éveillé avec toi toute la nuit.

Sans parler, ils se déshabillèrent et firent l'amour, tendrement, timidement, craignant toujours de se faire mal l'un à l'autre, pleins du désir de bien faire. Finalement, la tête de Florentyna sur l'épaule de Richard, ils parlèrent.

— Je t'aime, déclara Richard. Je t'aime depuis le premier instant. Veux-tu être ma femme? Parce que je me moque bien de ce que tu fais, Jessie, et de ce que tu es, mais je sais que j'ai besoin de passer le reste de ma vie avec toi.

— Moi aussi, je veux t'épouser, Richard, mais il faut d'abord que je te dise la vérité.

Florentyna étendit la veste de Richard sur leurs deux corps nus et lui apprit tout sur elle, et pour finir, comment elle se trouvait

travailler chez Bloomingdale. Lorsqu'elle eut terminé son histoire, Richard resta silencieux.

— Tu ne m'aimes déjà plus, interrogea-t-elle, maintenant que tu sais qui je suis vraiment ?

— Chérie, expliqua Richard d'un ton très uni, mon père déteste ton père.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant la vérité. La seule fois où j'ai entendu prononcer le nom de ton père en présence du mien, il a complètement perdu son sang-froid; il a assuré que le seul but de ton père dans la vie semblait être de ruiner la famille Kane.

— Comment ? Pourquoi ? Balbutia Florentyna, stupéfaite. Je n'ai jamais entendu parler de ton père. Et comment se connaissent-ils l'un l'autre, d'ailleurs?

Ce fut au tour de Richard de raconter tout ce que sa mère lui avait appris de la querelle entre son père et celui de Florentyna.

— Mon Dieu ! s'exclama Florentyna. C'est sans doute pour cela que mon père a changé de banque au bout de vingt-cinq ans! Qu'allons-nous faire?

— Leur dire la vérité. Que nous nous sommes rencontrés sans nous connaître, que nous sommes tombés amoureux en toute innocence, que nous allons nous marier et qu'ils ne pourront pas nous en empêcher.

— Attendons quelques semaines !

— Pourquoi? Tu penses que ton père pourrait te convaincre de ne pas m'épouser?

— Non, Richard ! affirma-t-elle en reposant doucement sa tête sur son épaule. Jamais, mon chéri. Mais cherchons d'abord un moyen de les mettre au courant doucement, avant de les placer devant le fait accompli. Et puis, il se peut qu'ils ne réagissent pas avec autant de violence que tu l'imagines. Après tout, tu dis toi-même que l'histoire de la compagnie aérienne date d'il y a près de cinq ans.

— Ils l'ont toujours en travers de la gorge, je t'assure. Mon père s'estimerait insulté s'il nous voyait ensemble, même sans qu'il soit question de mariage.

— Raison de plus pour laisser un peu les choses aller quelque temps avant de leur annoncer la nouvelle. Cela nous donnera le temps de réfléchir à la meilleure façon de le faire.

Il l'embrassa de nouveau.

— Je t'aime, Jessie!

— Florentyna.

— C'est encore une chose à laquelle il va falloir que je m'habitue !
Je t'aime, Florentyna !

Durant les quatre semaines qui suivirent, Florentyna et Richard se

renseignèrent de leur mieux sur l'hostilité entre leurs parents, Florentyna en posant à sa mère et à George Novak une série de questions soigneusement préparées, Richard en consultant les archives de son père. La gravité de cette haine mutuelle les consterna. Chaque nouvelle information qu'ils découvraient démontrait davantage qu'il n'y avait aucun moyen d'annoncer sans drame la nouvelle de leur amour. Pendant quatre autres semaines, ils passèrent ensemble chacun de leurs instants de liberté. Richard était toujours plein d'attentions et de tendresse, rien ne lui coûtait trop. Il se donnait une peine extrême pour distraire Florentyna du problème auquel, ils le savaient, ils auraient à faire face. Ils allaient au théâtre, au patinage et, le dimanche, faisaient de longues promenades dans Central Park, pour finir au lit bien avant la tombée de la nuit. Florentyna accompagnait même Richard au base-ball, auquel elle ne « comprenait rien », et aux concerts du New York Philharmonie, qu'elle « adorait ». Elle refusa de croire que Richard jouait du violoncelle, jusqu'à ce qu'il lui donne un récital pour elle toute seule. Elle applaudit avec enthousiasme quand il termina sa sonate favorite de Brahms, sans remarquer qu'il la regardait au fond de ses yeux gris.

— Il faut leur dire, déclara-t-il en posant son archet et en la prenant dans ses bras.

— Je sais. Mais je ne veux pas blesser mon père.

Ce fut au tour de Richard de dire :

— Je sais.

Florentyna détourna les yeux.

— Vendredi prochain, papa revient de Washington.

— Alors, ce sera vendredi prochain, décida Richard en la serrant si fort qu'il lui coupa presque le souffle.

Richard rentra à Harvard le lundi matin et ils se téléphonèrent tous les soirs, sans faiblir, résolus à ne se laisser arrêter par rien.

Le vendredi, Richard arriva à New York plus tôt que d'habitude et passa une heure seul à seule avec Florentyna, qui avait demandé une demi-journée de congé. En arrivant au carrefour de la 57^e Rue et du Parc, ils s'arrêtèrent au rouge, et Richard se tourna vers Florentyna pour lui demander encore une fois de l'épouser. Il tira de sa poche un petit écrin de cuir fauve, l'ouvrit et glissa un anneau au médius de sa main gauche, un saphir serti de diamants, si beau que les yeux de Florentyna s'emplirent de larmes. L'anneau lui allait à merveille. Les passants, intrigués, les considéraient, serrés l'un contre l'autre au coin de la rue, ignorant le feu passé au vert. Lorsqu'ils finirent par le remarquer, ils s'embrassèrent avant de se séparer pour aller, chacun de son côté, affronter ses propres parents.

Ils avaient décidé de se retrouver chez Florentyna dès que l'épreuve serait terminée. Elle s'efforçait de sourire à travers ses

larmes.

Florentyna alla à pied vers l'hôtel Baron, regardant de temps en temps l'anneau à son doigt. Il était neuf, insolite, et il lui semblait que les yeux de tous les passants étaient attirés par le magnifique saphir tant il paraissait beau à côté de la bague ancienne qu'elle avait portée jusqu'alors. Elle avait été stupéfaite lorsque Richard le lui avait passé au doigt. Le problème de l'hostilité de leurs parents lui avait fait oublier les anneaux et tous les autres pièges qui guettent les fiançailles heureuses. Elle toucha le saphir serti de diamants et s'aperçut qu'il lui donnait du courage, tout en se rendant compte que son pas se ralentissait à mesure qu'elle se rapprochait de l'hôtel.

Lorsqu'elle arriva, le réceptionniste lui apprit que son père était dans son appartement avec George Novak. Il appela pour annoncer l'arrivée de Florentyna. L'ascenseur atteignit beaucoup trop vite le quarante-deuxième étage au gré de Florentyna, et elle hésita avant de quitter cet ultime abri. Elle mit le pied sur la moquette verte du couloir et entendit la porte de l'ascenseur se refermer doucement derrière elle. Elle resta là un moment avant de frapper doucement à la porte de son père. Abel ouvrit aussitôt.

— Florentyna! Quelle bonne surprise tu me fais là! Entre, entre, ma chérie! Je ne t'attendais pas aujourd'hui.

George Novak était debout près de la fenêtre, regardant Park Avenue. Il se retourna pour saluer sa filleule, qui le supplia du regard de se retirer. S'il demeurait, elle savait qu'elle perdrait son sang-froid. « Va-t'en. Va-t'en. Va-t'en... » disait-elle en silence. George comprit son angoisse.

— Il faut que je retourne travailler, Abel. Nous attendons un maharajah ce soir.

— Dis-lui de faire coucher ses éléphants au Plaza, railla Abel, très décontracté. Florentyna est là. Reste avec nous et prends encore un verre.

George regarda Florentyna.

— Non, vraiment, Abel. Il faut que je m'en aille. Le bonhomme a retenu tout le trente-troisième étage. Le moins qu'il puisse attendre, c'est que le vice-président vienne l'accueillir. Bonsoir, Florentyna, fit-il en l'embrassant sur la joue et en lui serrant rapidement le bras, comme s'il sentait qu'elle avait besoin de force. Il sortit et, soudain, Florentyna regretta qu'il ne fût plus avec eux.

— Comment vont les choses chez Bloomingdale? demanda Abel en dépeignant tendrement les cheveux de sa fille. Est-ce que tu leur as annoncé qu'ils vont bientôt perdre le meilleur chef d'étage qu'ils aient eu depuis des années? Ils vont sûrement être étonnés d'apprendre que Jessie Kovats va inaugurer le Baron de Cannes.

Il se mit à rire fort.

— Je vais me marier, déclara Florentyna en étendant timidement sa main gauche.

Et comme elle ne trouvait rien à ajouter, elle attendit simplement la réaction de son père.

— C'est un peu rapide, non? rétorqua Abel, tout à fait pris de court.

— Pas tellement, papa. Je le connais depuis un certain temps.

— Et moi, je le connais? Je l'ai déjà rencontré?

— Non, papa.

— Et d'où sort-il ? De quelle famille ? Il est polonais ? Et pourquoi avoir été tellement secrète, Florentyna ?

— Il n'est pas polonais, papa. Son père est banquier.

Abel pâlit et prit son verre, qu'il vida d'un trait. Florentyna savait exactement ce qu'il était en train de penser. Il se versa un autre verre. Alors elle dit, tout de suite, la vérité :

— Il s'appelle Richard Kane, papa.

Abel fit brusquement volte-face.

— Le fils de William Kane?

— Oui.

— Et tu as l'intention d'épouser le fils de William Kane? Sais-tu ce qu'il m'a fait? Il est responsable de la mort de mon meilleur ami. Oui, c'est lui qui a poussé Davis Leroy au suicide et, qui plus est, il a essayé de m'acculer à la faillite. Si David Maxton ne m'avait pas tiré d'affaire juste à temps, Kane m'eût pris mes hôtels et les eût vendus sans l'ombre d'une hésitation. Et où en serais-je maintenant si William Kane avait réussi? Tu aurais eu de la chance de trouver un job chez Bloomingdale. Tu y as réfléchi, Florentyna?

— Oui, papa. Je ne pense plus guère qu'à cela depuis quelques semaines. Richard et moi sommes horrifiés de la haine qui existe entre toi et son père. Il est en face de lui en ce moment.

— Je peux te dire comment son père va réagir. Il va être fou de rage. Il ne permettra jamais à son précieux fils, protestant et grand bourgeois, de t'épouser. Tu ferais mieux d'oublier toute cette histoire ridicule, ma petite demoiselle.

Il avait fini par crier.

— Je ne l'oublierai pas, papa, répliqua-t-elle calmement. Nous nous aimons, et nous avons tous deux besoin de ta bénédiction, pas de ta colère.

— Ecoute-moi bien, Florentyna ! Tonna Abel, écarlate de rage. Je te défends de revoir le fils Kane. Tu m'entends ?

— Oui, je t'entends. Mais je le reverrai. Je ne me laisserai pas séparer de Richard parce que tu détestes son père.

Elle s'aperçut qu'elle serrait son anneau d'une main qui tremblait légèrement.

— Il n'en est pas question ! hurla Abel. Je ne permettrai jamais ce mariage ! Ma fille ne me trahira pas pour le fils de ce salaud de Kane ! Je te dis que tu ne l'épouseras pas.

— Je ne te trahis pas. Sinon, je me serais enfuie avec lui. Mais je ne voulais pas faire ça derrière ton dos. J'ai vingt et un ans passés et je vais épouser Richard. Je passerai le reste de ma vie avec lui. Aide-nous, papa, je t'en prie ! Tu ne veux pas le voir ? Tu commencerais à comprendre ce que j'éprouve pour lui.

— Il n'entrera jamais chez moi ! Je ne veux pas connaître les enfants de William Kane. Jamais, tu m'entends ?

— Alors, je vais être obligée de te quitter.

— Florentyna, si tu me quittes pour épouser le fils Kane, je te coupe les vivres. Pas un sou, tu m'entends ? (La voix d'Abel s'adoucit.) Essaie de réfléchir un peu, petite, et tu l'oublieras. Tu es jeune, il y a des tas d'autres garçons qui donneraient leur main droite pour t'épouser.

— Je ne veux pas des tas d'autres garçons. J'ai rencontré l'homme que je veux épouser, et ce n'est pas sa faute s'il est le fils de son père. Nous n'avons pas choisi nos pères, ni lui ni moi.

— Si ma famille n'est pas assez bonne pour toi, alors, va-t'en ! Et je te jure que je n'accepterai plus jamais qu'on prononce ton nom devant moi. (Il se tourna pour regarder par la fenêtre.) Pour la dernière fois, je te le dis, Florentyna, n'épouse pas ce garçon !

— Papa, nous allons nous marier. Nous avons tous deux passé l'âge d'avoir besoin de ton consentement, mais nous te demandons ton accord.

Abel se détourna de la fenêtre et revint vers sa fille.

— Tu es enceinte ? C'est cela, la raison ? Tu es obligée de te marier ?

— Non, papa.

— Tu as déjà couché avec lui ?

La question bouleversa Florentyna mais elle n'hésita pas :

— Oui. Souvent.

Abel leva la main et la gifla en pleine figure. Le bracelet d'argent la toucha au coin des lèvres et elle faillit tomber. Le sang se mit à couler le long de son menton. Elle quitta la pièce en courant et s'effondra sur le bouton de l'ascenseur, la figure dans les mains. La porte s'ouvrit et George sortit de la cabine. Elle aperçut son expression stupéfaite et se précipita dans l'ascenseur où elle pressa le bouton sans interruption. George la vit debout, en pleurs, puis les portes de la cabine se refermèrent lentement.

Une fois dans la rue, Florentyna prit un taxi pour rentrer tout droit chez elle. En chemin, elle épongea sa lèvre coupée avec un Kleenex. Richard l'attendait, sous la marquise de l'entrée, la tête basse, l'air découragé.

Elle sauta du taxi et se précipita vers lui. Une fois qu'ils furent montés, elle ouvrit sa porte, la referma derrière eux et se sentit enfin en sûreté.

— Je t'aime, Richard.

— Moi aussi, je t'aime, dit Richard en la prenant dans ses bras.

— Je n'ai pas besoin de te demander comment ton père a réagi, dit Florentyna en se serrant désespérément contre lui.

— Je ne l'avais jamais vu si en colère! Il a traité ton père de menteur et d'escroc, d'immigrant polonais sorti de rien. Il m'a demandé pourquoi je n'épousais pas une fille de mon milieu.

— Et qu'as-tu répondu?

— Qu'une fille merveilleuse comme toi ne pouvait pas être remplacée par une famille de grands bourgeois. Il est devenu fou de rage.

Florentyna ne perdait pas un mot de Richard.

— Et puis, il m'a menacé de me couper les vivres si je t'épousais. Quand se rendront-ils compte que nous nous foutons éperdument de leur argent ? J'ai essayé de m'appuyer sur ma mère, mais elle-même n'arrivait pas à le calmer. Il lui a ordonné de quitter la pièce. Je ne l'avais jamais vu la traiter comme ça. Elle pleurait, ce qui n'a fait que me renforcer dans ma résolution. Je l'ai laissé au beau milieu d'une phrase. J'espère qu'il ne va pas se venger sur Virginia et Lucy. Et toi, que s'est-il passé quand tu es partie ?

— Mon père m'a giflée, annonça Florentyna très calmement. Pour la première fois de ma vie. S'il nous trouve ensemble, je crois qu'il te tuera. Richard, mon chéri, il faut partir d'ici avant qu'il ne te trouve. C'est ici qu'il va te chercher pour commencer. J'ai si peur...

— Il n'y a pas de quoi avoir peur, Florentyna. Nous allons partir ce soir aussi loin que possible, et qu'ils aillent se faire voir tous les deux !

— Il te faut longtemps pour faire ta valise?

— Je ne peux pas, je ne peux plus rentrer à la maison. Tu fais tes bagages et nous partons. J'ai à peu près cent dollars sur moi. Tu te sens toujours de taille à épouser un mari de cent dollars ?

— Une vendeuse ne peut guère prétendre à mieux, j'imagine. Et dire que j'avais rêvé d'être une femme entretenue! Bientôt, tu vas me demander ma dot, ajouta Florentyna en fouillant dans son sac. Tiens, j'ai deux cent douze dollars et une carte de l'American Express. Tu me dois cinquante-six dollars, Richard Kane. Mais je te fais crédit, à un dollar par an.

En une demi-heure, elle avait fait ses bagages. Elle s'assit ensuite à son bureau, griffonna un mot et laissa l'enveloppe sur la table de chevet à côté de son lit.

Richard appela un taxi. Florentyna fut ravie de découvrir à quel point Richard était efficace en période de crise et elle se sentit plus

décontractée.

— A Idlewild, commanda-t-il en mettant les trois valises de Florentyna dans la malle du taxi.

A l'aéroport, il prit deux billets pour San Francisco. Ils avaient choisi la ville du Golden Gâte simplement parce qu'elle paraissait la plus éloignée sur le sol américain.

A 7 heures et demie, le Super-Constellation 1049 des American Airlines prit sa piste et décolla pour sept heures de vol.

Richard aida Florentyna à attacher sa ceinture. Elle lui sourit :

— Est-ce que vous savez combien je vous aime, monsieur Kane?

Et il répondit :

— Oui, je crois... madame Kane.

Abel et George arrivèrent chez Florentyna, dans la 57^e Rue, quelques minutes après qu'elle en fut partie pour l'aéroport avec Richard. Abel, déjà plein de remords, regrettait d'avoir frappé sa fille. Il ne se demandait pas encore ce que pourrait être sa vie sans son unique enfant. Mais il pensait que s'il la rattrapait avant qu'il ne soit trop tard, il pourrait, à force de tendre persuasion, la convaincre de ne pas épouser le fils Kane. Il était prêt à tout lui offrir pour empêcher le mariage.

George sonna à la porte. Pas de réponse... George sonna encore, et ils attendirent un certain temps avant qu'Abel ne se serve de la clé que Florentyna lui avait confiée pour les cas d'urgence. Ils fouillèrent l'appartement, sans espérer trouver quoi que ce soit.

— Elle est sûrement déjà partie, remarqua George en rejoignant Abel dans la chambre.

— Oui. Mais où?

Alors il aperçut une enveloppe avec son nom sur la table. Il se rappela la dernière lettre qu'il avait trouvée à son intention à côté d'un lit qui n'avait pas été défait. Il déchira l'enveloppe :

« Mon cher papa,

Pardonne-moi de m'en aller mais j'aime Richard et je ne renoncerai pas à lui à cause de ta haine pour son père. Nous allons nous marier tout de suite et rien de ce que tu pourras faire ne nous en empêchera. Si tu essaies de lui faire du mal, c'est à moi que tu en feras. Nous n'avons pas l'intention de revenir à New York tant que tu n'auras pas mis fin à cette guerre sans raison entre notre famille et les Kane. Je t'aime plus que tu ne le sauras jamais et je te serai toujours reconnaissante de tout ce que tu as fait pour moi.

Je prie pour que ce ne soit pas la fin de nos relations, mais tant que tu n'auras pas changé, " Ne cherche pas le vent dans les champs. Inutile de chercher ce qui est parti ".

Ta fille qui t'aime, Florentyna. »

Abel s'effondra sur le lit et passa la lettre à George, qui dit, après l'avoir lue :

— Je peux faire quelque chose?

— Oui, George. Je veux retrouver ma fille, même s'il faut traiter directement avec ce fumier de Kane. Il n'y a qu'une chose dont je sois certain : il va tout faire pour empêcher le mariage, quoi que cela puisse lui coûter. Appelle-le au téléphone.

Il fallut quelque temps à George pour trouver le numéro de William Kane, qui n'était pas dans l'annuaire. A la banque Lester,

l'homme de permanence accepta de le lui donner quand George lui eut dit que c'était une urgence familiale. Abel était assis en silence au bord du lit, la lettre de Florentyna dans la main, et il se rappelait le jour où, quand elle était petite, il lui avait appris le proverbe polonais qu'elle lui citait dans sa lettre.

Lorsque George eut enfin la résidence des Kane, une voix d'homme lui répondit.

— Puis-je parler à M. William Kane? demanda George.

— De la part de qui ? S'enquit la voix, imperturbable.

— M. Abel Rosnovski.

— Je vais voir si Monsieur est là, monsieur.

— Je crois que c'est le maître d'hôtel des Kane. Il est allé le chercher, déclara George en passant l'appareil à Abel.

Abel attendit en tapotant la table de chevet du bout des doigts.

— Ici William Kane.

— Je suis Abel Rosnovski.

— Ah oui? fit William Kane d'un ton glacial. Et puis-je savoir quand l'idée vous a pris de mettre votre fille dans les bras de mon fils ? Au moment, sans doute, où vous avez si bien échoué dans vos efforts pour acculer ma banque à la faillite?

— Ne soyez donc pas si... (Abel se contint.) Je veux empêcher ce mariage tout autant que vous. Je n'ai jamais tenté de vous prendre votre fils. Je n'ai appris son existence qu'aujourd'hui. J'aime ma fille encore plus que je ne vous déteste et je ne veux pas la perdre. Ne pourrions-nous pas nous rencontrer pour tâcher d'arranger les choses entre nous?

— Non ! Je vous ai fait la même proposition un jour, monsieur Rosnovski, et vous m'avez dit très clairement où et quand vous comptiez me rencontrer. Je peux attendre, parce que je suis certain que vous n'y serez pas.

— A quoi bon remuer le passé, Kane? Si vous savez où ils sont, nous pouvons peut-être les arrêter. C'est ce que vous voulez comme moi. Ou bien êtes-vous si vaniteux que vous préféreriez regarder votre fils épouser ma fille sans rien faire?

On raccrocha et Abel s'effondra, en larmes, le visage dans les mains. George le ramena au Baron.

Toute la nuit et le jour suivant, Abel essaya par tous les moyens de retrouver sa fille. Il téléphona même à Zaphia, qui reconnut que Florentyna lui avait tout dit de Richard Kane.

— Il a l'air plutôt bien, ajouta-t-elle d'un ton acide.

— Tu sais où ils sont maintenant? S'impatienta Abel.

— Oui.

— Où ça?

— Tu n'as qu'à les trouver toi-même.

Et elle raccrocha.

Abel fit passer des avis dans les journaux et même à la radio. Il réussit à mobiliser la police, qui put seulement passer un avis, Florentyna et Richard étant tous deux majeurs. Finalement, il lui fallut se résigner : quand il la retrouverait, elle serait certainement mariée avec le fils Kane.

Il relut la lettre à plusieurs reprises et décida de ne s'en prendre au garçon d'aucune manière. Le père, c'était une autre affaire. Lui, Abel Rosnovski, s'était mis à genoux, il avait supplié, et le salaud ne l'avait même pas écouté ! Abel se jura que, lorsqu'il en aurait l'occasion, il en finirait avec William Kane une bonne fois pour toutes. George en venait à redouter la rage de son vieil ami.

— Faut-il annuler ton voyage en Europe ? lui demanda-t-il.

Abel avait complètement oublié qu'il devait accompagner Florentyna en Europe après ses deux ans chez Bloomingdale, à la fin du mois. Elle devait inaugurer le Baron d'Edimbourg et celui de Cannes.

— Je ne peux pas annuler, répondit Abel. Il va falloir que j'aie à faire moi-même l'ouverture des hôtels, mais pendant que j'y serai, George, tu vas me dénicher l'endroit où est Florentyna à son insu. Il ne faut pas qu'elle croie que je l'espionne, elle ne me le pardonnerait jamais. C'est peut-être Zaphia le meilleur point de départ, mais sois prudent parce qu'elle cherchera sûrement à tirer profit de tout ce qui se passe. Elle a évidemment raconté à Florentyna tout ce qu'elle peut savoir des Kane.

— Tu veux qu'Osborne fasse quelque chose à propos des actions de Kane ?

— Non, pas pour l'instant. Ce n'est pas le bon moment pour liquider Kane. Ce jour-là, je veux être sûr que ce sera définitif. Laissons Kane où il est pour le moment. Il sera toujours temps de revenir à lui. Cherchons d'abord Florentyna.

George promit qu'il l'aurait retrouvée avant le retour d'Abel.

Abel inaugura le Baron d'Edimbourg trois semaines plus tard. L'hôtel avait fière allure, dressé sur la hauteur dominant l'« Athènes du Nord ». C'étaient toujours les petites choses qui agaçaient le plus Abel lorsqu'il ouvrait un nouvel hôtel et il les vérifiait toujours dès son arrivée : la légère secousse électrique lorsqu'on touche un interrupteur, à cause de la moquette de nylon ; le service dans les chambres qui tarde quarante minutes ; le lit trop étroit si l'on est plus grand ou plus gros que la moyenne. La presse ne manqua pas de souligner que c'était Florentyna Rosnovski, la fille du baron de Chicago, qu'on attendait pour l'inauguration. L'un des échos, celui du Sunday Express, fit allusion à une querelle de famille, et souligna qu'Abel ne s'était pas montré aussi exubérant, aussi pétulant qu'à son

ordinaire. Abel démentit, mais sans grande conviction, répliquant qu'il avait cinquante ans passés, que ce n'était pas l'âge de la pétulance et de l'exubérance, ce que son chargé des relations publiques lui avait conseillé de dire. La presse ne fut pas convaincue et, le lendemain, le Daily Mail publia la photo d'une plaque de bronze qui n'avait pas servi, retrouvée sur un tas d'ordures ; Le Baron d'Edimbourg a été inauguré par Florentyna Rosnovski le 17 octobre 1957.

Abel prit l'avion pour Cannes. Autre hôtel magnifique, dominant la Méditerranée. Mais cela ne suffit pas à lui faire oublier Florentyna et une autre plaque de bronze inutile, cette fois en français. Les inaugurations sans elle avaient un goût de cendres.

Abel finissait par avoir peur de passer le reste de sa vie sans revoir sa fille. Pour tuer sa solitude, il coucha avec quelques femmes très chères, et avec d'autres très faciles. En vain. Le fils de William Kane possédait maintenant le seul être au monde qu'il aimât vraiment.

La France ne le séduisait plus et, une fois ses affaires réglées, il la quitta pour Bonn, où il acheva les négociations pour le terrain où il construirait le premier Baron d'Allemagne. Il gardait en permanence le contact avec George par téléphone, mais Florentyna n'était toujours pas retrouvée et il y avait des nouvelles très déplaisantes concernant Henry Osborne.

— Il recommence à faire de grosses dettes chez les bookmakers, annonça George.

— Je l'ai bien prévenu la dernière fois que j'en avais assez de payer sa caution pour le tirer de prison ! Il ne sert plus à rien depuis qu'il a perdu son siège au Congrès. Il va falloir que je m'occupe sérieusement du problème en rentrant, décidément.

— Il menace.

— Ce n'est pas nouveau. Je ne m'en suis jamais inquiété jusqu'ici. Dis-lui que, quoi qu'il demande, il faudra qu'il attende mon retour.

— Tu comptes rentrer quand ?

— Dans trois semaines, quatre au plus tard. Je veux voir quelques terrains en Turquie et en Egypte. Hilton a déjà commencé de construire là-bas, je veux me rendre compte sur place. A propos, George, on m'a dit que tu ne pourrais plus me joindre une fois que j'aurai atterri au Moyen-Orient. Ces cochons d'Arabes n'ont même pas réussi à installer des communications entre eux, alors, tu penses, pour les visiteurs étrangers !... Surveille bien tout ici jusqu'à ce que je te donne des nouvelles.

Abel passa plus de trois semaines à chercher des terrains pour de nouveaux hôtels dans tous les Etats arabes. Ses conseillers étaient légion, la plupart se prétendant princes, chacun assurant Abel qu'il avait une influence réelle sur un ami très intime du ministre influent, qui était du reste un cousin éloigné. Mais il apparaissait finalement

que c'était le mauvais ministre ou un cousin trop éloigné. La seule conclusion à laquelle arriva Abel après vingt-trois jours dans la poussière, le sable et la chaleur, avec du soda, mais sans whisky, fut que si les pronostics de ses conseillers sur les réserves de pétrole du Moyen-Orient étaient exacts, les Etats du Golfe allaient avoir besoin, à long terme, de nombreux hôtels, et le groupe Baron devait se préparer s'il ne voulait pas être en retard.

Abel réussit à trouver plusieurs terrains pour ses hôtels, grâce à ses divers princes, mais il n'eut pas le temps de découvrir lequel avait vraiment le pouvoir de faire pression sur les officiels. Il n'était contre les pots-de-vin que lorsqu'ils tombaient dans de mauvaises mains. Au moins, en Amérique, Henry Osborne avait toujours connu les gens puissants qu'il fallait soigner. Abel ouvrit un petit bureau à Bahreïn, en disant nettement à son représentant que ce que le groupe Baron cherchait dans le monde arabe c'étaient des terrains, non pas des princes ou des cousins de ministre.

Il partit alors pour Istanbul, où il découvrit presque immédiatement l'endroit idéal pour bâtir un hôtel, dominant le Bosphore, à une centaine de mètres seulement de l'ambassade britannique. Debout sur le sol nu de sa dernière acquisition, il rêva à la dernière fois où il s'était trouvé là. Il serra très fort le bracelet à son poignet. Il entendait encore les hurlements de la foule, qui le faisaient toujours frissonner, plus de trente ans après.

Epuisé par ses voyages, Abel reprit l'avion pour New York. Pendant l'interminable trajet du retour, il ne pensa guère qu'à Florentyna, se demandant si George l'avait retrouvée. Comme toujours, George l'attendait, debout à la grille de la douane. Son visage n'exprimait rien.

— Alors? Quoi de neuf? demanda Abel en montant à l'arrière de la Cadillac, tandis que le chauffeur mettait ses valises dans la malle.

— Du bon, du moins bon, répondit George en appuyant sur un bouton. (Une vitre s'éleva, isolant l'avant de l'arrière de la voiture.) Florentyna a contacté sa mère. Elle habite un petit appartement à San Francisco.

— Elle est mariée?

— Oui.

Ils gardèrent un moment le silence.

— Et le fils Kane? interrogea Abel.

— Il a trouvé une place dans une banque. Il paraît qu'il a eu du mal, quand on a su qu'il n'avait pas terminé l'Ecole de commerce de Harvard, et que son père ne voulait pas lui donner de références. Il n'y a pas beaucoup de gens qui soient prêts à l'employer, de peur de perdre la clientèle de son père. Il a finalement été engagé comme caissier à la Bank of America. Bien en-dessous de ce qu'il eût pu

espérer avec ses compétences.

— Et Florentyna?

— Elle est directrice adjointe d'une boutique de mode appelée " Loin de Christophe Colomb ", près du parc du Golden Gâte. Elle a essayé d'emprunter de l'argent à différentes banques.

— Pourquoi ? Elle a des ennuis ? S'inquiéta Abel.

— Non. Elle cherche des capitaux pour ouvrir son propre magasin.

— Combien lui faut-il ?

— Trente-quatre mille dollars seulement, pour le bail d'un petit immeuble sur Nob Hill.

Abel réfléchit en silence à ce que George lui avait dit, tapotant de ses petits doigts sur la vitre de la voiture.

— Arrange-toi pour qu'elle ait son argent, George. Fais en sorte que ça ait l'air d'un prêt bancaire normal, sans aucune trace de mon intervention. (Il pianotait toujours.) Que ça reste entre nous, George.

— Bien sûr, Abel.

— Et tiens-moi au courant de tout ce qu'elle fait, même le moindre détail.

— Et lui aussi ?

— Non. Il ne m'intéresse pas. Et les mauvaises nouvelles?

— Encore des ennuis avec Henry Osborne. On dirait qu'il doit de l'argent au monde entier. Et je suis à peu près certain que tu es maintenant sa seule source de revenus. Il commence à faire des menaces voilées à propos de pots-de-vin sur lesquels tu aurais fermé les yeux les premiers temps, quand nous avons créé le groupe. Il assure qu'il a gardé tous les papiers depuis le premier jour où il t'a connu, quand, prétend-il, il t'a fait verser une indemnité plus forte après l'incendie du Richmond de Chicago. A l'en croire, il a maintenant un dossier de dix centimètres d'épaisseur.

— Je m'occupe de Henry dès demain matin.

George passa le reste du trajet jusqu'à Manhattan à mettre Abel au courant des affaires du groupe, qui étaient toutes prospères, à l'exception du Baron de Lagos, après un nouveau coup d'Etat. Ce genre de nouvelles ne causait jamais aucun souci à Abel.

Le lendemain matin, Abel vit Henry Osborne. Celui-ci avait l'air vieux et fatigué; son visage naguère lisse et séduisant était à présent profondément ridé. Il ne fit aucune allusion au dossier de dix centimètres d'épaisseur.

— J'ai besoin d'un peu d'argent pour me sortir d'un passage difficile. Je n'ai pas eu de chance, plaida-t-il.

— Encore, Henry? Vous devriez être plus prudent, à votre âge. Les femmes et les chevaux vous ont toujours coûté très cher. Combien vous faut-il, cette fois?

— Je m'en tirerai avec dix mille dollars.

— Dix mille dollars! Vous me prenez pour quoi, une mine d'or? La dernière fois, c'était seulement cinq mille.

— L'inflation, riposta Henry en affectant d'en rire.

— C'est la dernière fois, c'est bien compris? avertit Abel en prenant son carnet de chèques. Si vous venez encore mendier une seule fois, Henry, je vous renvoie du conseil et je vous mets à la rue sans un sou.

— Vous êtes un vrai ami, Abel ! Je vous promets que je ne recommencerai plus. Jamais, je le jure ! (Il choisit un cigare dans l'humidificateur posé sur la table devant Abel et l'alluma.) Merci, Abel ! Vous ne le regretterez jamais.

Henry Osborne se leva juste au moment où George entrait. George attendit que la porte se referme.

— Que s'est-il passé avec Henry?

— J'ai donné. Pour la dernière fois. Je ne sais pas pourquoi. Ça m'a coûté dix mille dollars.

— Bon sang, j'ai l'impression d'être le frère du fils prodigue ! Je parierais tout ce qu'on voudra qu'il reviendra!

— Il vaudrait mieux que non, parce que j'en ai assez de lui. Il a pu me rendre service dans le passé, mais maintenant, nous sommes quittes. Quoi de neuf pour Florentyna ?

— Florentyna va très bien. Mais tu avais raison à propos de Zaphia. Elle va régulièrement tous les mois sur le Pacifique pour les voir.

— Quelle sacrée bonne femme !

— Mme Kane y est allée aussi deux ou trois fois.

— Et Kane?

— Aucun signe de fléchissement.

— C'est un point que nous avons en commun.

— J'ai fait en sorte que la Crocker National Bank de San Francisco lui facilite les choses. Elle a pris un premier contact avec le chef du service des prêts il y a moins d'une semaine. Elle aura l'impression qu'il s'agit d'un prêt normal de la banque, sans faveur particulière. Il est vrai qu'ils lui demandent un demi pour cent d'intérêt supplémentaire, pour qu'elle ne se pose pas de questions. Ce qu'elle ne saura jamais, c'est que cet emprunt est couvert par ta garantie.

— Merci, George. C'est parfait. Je te parie dix dollars qu'elle aura remboursé son emprunt d'ici à deux ans et qu'elle n'en aura jamais besoin d'un autre.

— Je te demande cinq contre un pour ce pari. Tu devrais plutôt parier avec Henry. C'est le genre de poire qu'il te faut.

Abel rit.

— Tiens-moi au courant, pour Florentyna, conclut-il. Tout ce qu'elle fait, George, absolument tout !

William eut l'impression d'être au courant de tout en étudiant le rapport trimestriel de Thaddeus Cohen. Une seule chose le gênait. Pourquoi Abel Rosnovski ne faisait-il rien de son gros paquet d'actions de la Lester? William ne pouvait s'empêcher de se rappeler que son ennemi possédait toujours six pour cent de la banque et qu'avec deux pour cent de plus, il pourrait invoquer l'article 7 des statuts. Il avait peine à croire que Rosnovski craignait encore la commission des opérations boursières, d'autant moins que le gouvernement Eisenhower entamait son deuxième mandat à la Maison-Blanche et n'avait jamais manifesté le moindre intérêt pour l'enquête initiale.

William apprit avec intérêt que Henry Osborne avait de nouveau des difficultés financières et que Rosnovski continuait à le tirer d'affaire. William se demandait combien de temps cela allait durer et quelle pression Henry pouvait bien exercer sur Rosnovski. Était-il possible que Rosnovski eût de graves problèmes auxquels il ne voulait pas ajouter William Kane? Le rapport de Cohen passait en revue l'évolution des huit nouveaux hôtels que Rosnovski construisait un peu partout dans le monde. Le Baron de Londres perdait de l'argent et le Baron de Lagos était hors service. Pour le reste, tout continuait de progresser. William relut la coupure du *Sunday Express* jointe au rapport, signalant que Florentyna Rosnovski n'avait pas inauguré le Baron d'Edimbourg, et il se mit à penser à son fils. Puis il ferma le dossier et le déposa dans son coffre, persuadé qu'il n'y avait rien là pouvant le concerner personnellement. Son chauffeur le ramena chez lui.

William regrettait de s'être mis en colère contre Richard. Il ne voulait pas voir la fille Rosnovski entrer dans sa vie, mais il eût préféré ne pas avoir tourné le dos aussi irrévocablement à son fils unique. Kate avait plaidé au nom de Richard et elle avait eu avec William une longue et pénible discussion — ce qui était fort rare dans leur vie commune — sans aucun résultat. Kate avait tout essayé, de la tendresse persuasive jusqu'aux larmes, sans parvenir à émouvoir William. A Virginia et Lucy, leur frère manquait aussi.

— Il n'y aura plus personne pour faire la critique de mes toiles, soupirait Virginia.

— Tu veux dire : pour les descendre en flammes? rétorquait Kate. Virginia s'efforçait de sourire.

Lucy s'enfermait dans la salle de bains, ouvrait les robinets et écrivait en secret à Richard, qui ne comprenait pas pourquoi les lettres de sa sœur étaient toujours un peu humides. Personne dans la maison

n'osait prononcer le nom de Richard devant William, mais c'était la cause d'une faille terrible dans la famille.

William avait essayé de passer plus de temps à la banque, dans l'espoir d'arranger les choses. En vain. La banque, du reste, recommençait à exiger beaucoup de lui, au moment même où il aurait eu besoin de repos. Il avait nommé six nouveaux vice-présidents au cours des deux dernières années, espérant qu'ils le soulageraient quelque peu. C'est le contraire qui s'était produit. Ils avaient créé davantage de travail et davantage de décisions à prendre pour lui, et le plus brillant d'entre eux, Jake Thomas, paraissait déjà le candidat le plus probable pour remplacer William comme président si Richard ne renonçait pas à la fille Rosnovski. Les bénéfices de la banque augmentaient certes chaque année, mais William constatait qu'il ne s'intéressait plus à l'argent pour l'argent. Il découvrait peut-être le problème qu'avait connu Charles Lester : il n'avait pas de fils à qui léguer sa fortune et la présidence de la banque, maintenant qu'il avait exclu Richard de sa vie et refait son testament.

L'année de leurs noces d'argent, William décida d'emmenner Kate et leurs filles passer de longues vacances en Europe, afin de les aider à oublier Richard. Ils voyagèrent en Boeing 707 jusqu'à Londres et descendirent au Ritz. L'hôtel rappela à William de bons souvenirs de son premier voyage en Europe avec Kate. Ils firent un pèlerinage à Oxford et montrèrent à Virginia et à Lucy la ville universitaire; puis ils allèrent à Stratford-on-Avon voir Richard III de Shakespeare, avec Laurence Olivier. Ils auraient préféré un roi portant un autre prénom...

Sur le chemin du retour de Stratford, ils s'arrêtèrent à l'église de Henley-on-Thames, où William et Kate s'étaient mariés. Ils auraient bien voulu descendre à l'auberge surplombant la Tamise, mais cette fois encore il ne restait qu'une chambre de libre. William et Kate se lancèrent, pendant le trajet du retour, dans une discussion pour savoir si le curé qui les avait mariés s'appelait Tukesbury ou Dukesbury. Ils arrivèrent au Ritz sans être parvenus à une conclusion. Mais ils se mirent au moins d'accord sur un point : le toit neuf de l'église avait bien tenu.

William embrassa tendrement Kate en se couchant ce soir-là :

— Je n'ai jamais fait un meilleur placement que ces cinq cents livres, déclara-t-il.

Une semaine plus tard, ils s'envolèrent pour l'Italie, ayant visité tout ce que le touriste américain digne de ce nom se doit de voir, et d'autres endroits encore que la plupart négligent. A Rome, les deux filles burent trop de mauvais vin italien et furent malades le jour de l'anniversaire de Virginia, et William mangea trop de bonnes pâtes, ce qui lui fit prendre plus de trois kilos. Ils auraient tous été beaucoup plus heureux s'ils avaient pu parler du sujet interdit : Richard. Virginia

pleura ce soir-là et Kate s'efforça de la consoler.

— Pourquoi est-ce que personne ne dit à papa qu'il y a des choses plus importantes que l'orgueil? répétait sans cesse Virginia.

Kate ne savait que répondre.

Lorsqu'ils rentrèrent à New York, William était reposé, et pressé de se replonger dans son travail à la banque. Il perdit ses trois kilos de trop en sept jours.

Les mois passant, il retomba dans la routine. Mais la routine disparut lorsque Virginia, qui sortait à peine du collège, annonça qu'elle allait épouser un étudiant en droit de l'université de Virginie. William en fut très ému.

— Elle est trop jeune! protesta-t-il.

— Virginia a vingt-deux ans, riposta Kate. Elle n'est plus une enfant, William. Quel effet cela te fait-il d'être grand-père? ajouta-t-elle, regrettant ses paroles aussitôt.

— Que veux-tu dire? demanda William, horrifié. Virginia n'est pas enceinte, j'imagine?

— Non, Dieu merci ! (Mais elle reprit, d'une voix plus douce) Richard et Florentyna ont eu un bébé.

— Comment le sais-tu?

— Richard m'a écrit pour m'annoncer la bonne nouvelle. Tu ne crois pas le moment venu de lui pardonner William ?

— Jamais! s'exclama William en sortant de la pièce, furieux.

Kate poussa un profond soupir. Il n'avait même pas demandé si son petit-enfant était un garçon ou une fille.

Le mariage de Virginia eut lieu à l'église de la Trinité à Boston, par un bel après-midi de printemps, à la fin du mois de mars de l'année suivante. William trouvait tout à fait à son goût David Telford, le jeune avocat avec lequel Virginia avait choisi de passer le reste de sa vie.

Elle eût voulu Richard comme garçon d'honneur, et Kate avait supplié William de l'inviter au mariage, mais il s'y était refusé obstinément. Il eût souhaité accepter, mais il savait que Richard refuserait de venir sans la fille Rosnovski. Le jour du mariage, Richard envoya un cadeau et un télégramme à sa sœur. William interdit qu'on lise le télégramme à la réception qui suivit le mariage.

Abel était seul dans son bureau du quarante-deuxième étage du Baron de New York, attendant la visite d'un collecteur de fonds pour la campagne électorale de Kennedy, qui avait déjà vingt minutes de retard. Il tapotait des doigts impatiemment sur son bureau lorsque sa secrétaire entra.

— M. Vincent Hogan, monsieur.

Abel sauta de son fauteuil.

— Bonjour, monsieur Hogan, dit-il en donnant une tape sur l'épaule du jeune visiteur, qui avait bonne allure. Comment allez-vous ?

— Très bien, merci, monsieur Rosnovski, répondit le visiteur avec l'accent de Boston. Excusez-moi d'être un peu en retard.

— Je n'avais pas remarqué. Vous prenez quelque chose, monsieur Hogan ?

— Non, merci, monsieur Rosnovski. J'essaie de ne pas boire quand j'ai beaucoup de gens à voir dans la journée.

— Vous avez bien raison ! Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je prenne un verre, moi ? Je n'ai pas beaucoup de visiteurs à recevoir, aujourd'hui !

Hogan rit comme un homme qui s'apprête à entendre beaucoup de plaisanteries du même genre dans sa journée.

Abel se versa un whisky.

— Bien. Que puis-je faire pour vous, monsieur Hogan ?

— Nous espérons, monsieur Rosnovski, que le parti, une fois de plus, pourra compter sur votre appui.

— Je suis un démocrate de toujours, comme vous le savez, monsieur Hogan. J'ai soutenu Franklin D. Roosevelt, Harry Truman et Adlai Stevenson. Et pourtant je ne comprenais pas ce que disait Adlai, la moitié du temps.

Les deux hommes eurent un rire artificiel.

— J'ai aussi aidé mon vieil ami Dick Daley à Chicago et j'ai soutenu le jeune Ed Muskie — fils d'un émigrant polonais, comme vous savez — depuis sa campagne pour le fauteuil de gouverneur du Maine en 1954.

— Vous avez toujours été un fidèle soutien du parti, monsieur Rosnovski, sans aucun doute, fit Vincent Hogan, d'un ton qui indiquait que le temps réglementaire des banalités était écoulé. Nous savons aussi que les démocrates, parmi lesquels notamment l'ex-député Henry Osborne, vous ont rendu quelques menus services. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je rentre dans les détails de ce petit épisode

déplaisant.

— C'est bien vieux!

— Certes. Et il est vrai que la plupart des milliardaires ne pourraient guère supporter qu'on jette un coup d'œil trop curieux dans leurs affaires. Mais vous serez le premier à admettre que nous devons être particulièrement prudents. Notre candidat, vous le comprenez, ne peut pas se permettre de prendre le moindre risque aussi près de l'élection. Nixon serait trop content d'un scandale à ce stade de la course.

— Nous nous entendons parfaitement, monsieur Hogan. Et ce point maintenant réglé, combien attendez-vous de moi pour la campagne ?

— J'ai besoin du moindre sou que je peux gratter, répliqua Hogan, avec son accent de l'aristocratie de Boston. Nixon trouve des soutiens partout dans le pays et nous allons avoir quelques difficultés à faire entrer notre candidat à la Maison-Blanche.

— Moi, je soutiendrai Kennedy s'il me soutient. C'est aussi simple que ça.

— Il est enchanté de vous soutenir, monsieur Rosnovski. Nous savons tous que vous êtes devenu un pilier de la communauté polonaise, et le sénateur Kennedy est personnellement au courant de la position courageuse que vous avez prise en faveur de vos compatriotes qui sont encore dans les camps de travail forcé derrière le rideau de fer. Sans parler de vos services du temps de guerre. Je suis autorisé à vous faire connaître que notre candidat est déjà d'accord pour inaugurer votre nouvel hôtel de Los Angeles pendant sa tournée électorale.

— C'est excellent !

— Notre candidat est également au fait de votre désir de voir la Pologne obtenir le statut de la nation la plus favorisée dans ses relations commerciales avec les Etats-Unis.

— C'est le moins que nous méritions après nos services pendant la dernière guerre. (Abel fit une pause, avant de demander) Et notre autre petite affaire?

— Le sénateur Kennedy travaille l'opinion chez les Polono-Américains en ce moment, et nous n'avons jusqu'ici rencontré aucune objection. Mais il ne pourra évidemment prendre la décision définitive qu'une fois élu.

— Naturellement. Deux cent cinquante mille dollars l'aideraient-ils à prendre cette décision ?

Vincent Hogan ne répondit pas.

— Alors, entendu pour deux cent cinquante mille dollars, conclut Abel. La somme parviendra à votre quartier général électoral à la fin de la semaine, vous avez ma parole. (L'affaire était réglée. Abel se leva.) Transmettez, je vous prie, mes meilleurs vœux au sénateur

Kennedy, en ajoutant évidemment que j'espère le voir devenir président des Etats-Unis. J'ai toujours détesté Richard Nixon et, en tout état de cause, j'ai des raisons personnelles de ne pas vouloir de Henry Cabot Lodge comme vice-président.

— Je transmettrai votre message avec le plus grand plaisir, et je vous remercie pour votre fidèle soutien au Parti démocrate, et en particulier à notre candidat.

L'homme de Boston tendit la main à Abel, qui la serra en disant :

— Ne m'oubliez pas, monsieur Hogan. Je ne me sépare pas d'une pareille somme sans espérer quelque chose en retour de mon investissement.

— Je vous comprends parfaitement.

Abel reconduisit son visiteur jusqu'à l'ascenseur et rentra dans son bureau avec le sourire. Il se remit à pianoter sur son bureau. Sa secrétaire reparut.

— Faites venir M. Novak, ordonna-t-il.

George arriva de son bureau quelques instants plus tard.

— Je crois que c'est dans la poche, George.

— Bravo, Abel ! Je suis ravi. Si Kennedy devient président, l'un de tes rêves les plus chers deviendra réalité. Et comme Florentyna sera fière de toi !

Abel sourit en entendant le prénom.

— Tu sais ce que cette petite futée vient de faire ? remarqua-t-il en riant. Tu as lu le Los Angeles Times la semaine dernière, George ?

George fit signe que non et Abel lui passa un exemplaire du journal. L'un des articles était entouré de rouge. George le lut à haute voix :

— « Florentyna Kane ouvre sa troisième boutique, à Los Angeles. Elle en possède déjà deux à San Francisco et elle espère en ouvrir une autre à San Diego avant la fin de l'année. " Chez Florentyna " est en train de devenir en Californie ce que Balenciaga est à Paris. »

George reposa le journal en riant.

— Elle doit avoir écrit l'article elle-même ! fit Abel. J'ai hâte de la voir ouvrir un " Florentyna " à New York. Je parie qu'elle y arrive d'ici à cinq ans, dix au maximum. Tu prends le pari, George ?

— Je n'ai pas pris le premier, si tu te rappelles, Abel. Sinon, j'aurais déjà perdu dix dollars.

Abel le regarda et dit, un ton plus bas :

— Tu crois qu'elle viendrait voir le sénateur Kennedy inaugurer le nouveau Baron à Los Angeles, George ? Tu crois qu'elle viendrait ?

— Pas si le fils Kane n'est pas invité aussi.

— Le fils Kane n'existe pas ! J'ai tout lu dans ton dernier rapport, George. Il a quitté la Bank of America pour travailler avec Florentyna. Il n'est même pas capable de garder un bon job ! Il s'est mis à la

remorque de Florentyna.

— Tu commences à ne lire que ce que tu veux bien lire, Abel ! Tu sais parfaitement que ça ne s'est pas passé comme ça. J'ai pourtant tout expliqué clairement. Le fils Kane s'occupe des finances, tandis que Florentyna dirige les boutiques, et c'est une association idéale. N'oublie jamais qu'une grande boutique a offert à Kane la direction de son service en Europe et que c'est Florentyna qui l'a supplié de venir avec elle, parce qu'elle n'arrivait plus à tenir les finances en main. Il faut que tu te fasses une raison, Abel. Leur mariage est une réussite. Je sais que c'est dur à avaler, mais pourquoi ne descends-tu pas de tes grands chevaux pour rencontrer ce garçon ?

— George, tu es mon meilleur ami. Personne au monde n'oserait me parler comme ça. Et personne ne sait mieux que toi pourquoi je ne peux pas descendre de mes grands chevaux, comme tu dis, tant que ce salaud de Kane ne sera pas disposé à faire la moitié du chemin. Je ne me mettrai plus jamais à plat ventre tant qu'il sera vivant pour me regarder.

— Et si tu mourais le premier, Abel ? Tu as exactement le même âge.

— Alors, j'aurais perdu, et Florentyna hériterait de tout.

— Tu m'avais dit qu'elle n'aurait rien. Tu voulais modifier ton testament en faveur de ton petit-fils.

— Je n'ai pas pu, George ! Au moment de signer les papiers, je n'ai pas pu ! C'est un monde, mais ce sacré petit-fils va finir par avoir nos deux fortunes.

Abel tira un portefeuille de sa poche, fouilla parmi plusieurs vieilles photos de Florentyna et en sortit une toute récente de son petit-fils, qu'il tendit à George.

— C'est un joli petit bonhomme ! Apprécia George.

— Sûr ! Le portrait de sa mère tout craché.

George rit.

— Tu ne céderas jamais, Abel ?

— Comment tu crois qu'ils l'appellent ?

— Je ne comprends pas... Tu connais très bien son nom.

— Je veux dire, comment ils l'appellent vraiment.

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Renseigne-toi ! J'y tiens.

— Et de quelle façon veux-tu que je m'y prenne ? En les faisant suivre pendant qu'ils poussent le landau dans le parc du Golden Gâte ? Tu as donné des instructions strictes pour que Florentyna ne découvre jamais que tu t'intéresses encore à elle ou au fils Kane.

— Ce qui me rappelle que j'ai encore une petite affaire à régler avec le père.

— Que vas-tu faire de tes actions de la Lester ? Parce que Parfitt a

l'air plus tenté de vendre ses deux pour cent ces derniers temps, et je ne me fiera pas à Henry pour les négociations. Avec ces deux-là sur l'affaire, tout le monde y trouvera son compte, sauf toi.

— Je ne fais rien. J'ai beau détester Kane, je ne veux rien faire contre lui avant de savoir si Kennedy est élu. Je laisse la situation en l'état pour l'instant. Si Kennedy échoue, j'achète les deux pour cent de Parfitt et j'applique le plan dont nous avons déjà parlé. Et ne t'inquiète pas pour Henry. Je lui ai déjà enlevé le dossier Kane. A partir de maintenant, c'est moi qui m'en occupe.

— Si, je me fais du mauvais sang, Abel. Je sais qu'il a refait des dettes chez la moitié des bookmakers de Chicago et je ne serais pas étonné qu'il arrive à New York d'un moment à l'autre pour te taper.

— Henry ne viendra pas ici. Je lui ai clairement fait comprendre la dernière fois que je l'ai vu qu'il n'aurait plus un sou de moi. S'il venait encore mendier, il perdrait son siège au conseil, sa dernière source de revenus.

— Ça m'inquiète encore davantage. Et s'il avait décidé d'aller voir Kane directement pour avoir de l'argent ?

— Impossible, George ! Henry est le seul homme au monde qui déteste Kane encore plus que moi.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— La mère de William Kane était la deuxième femme de Henry, et le jeune William, qui n'avait alors que seize ans, a mis Henry à la porte de chez lui.

— Bon sang ! Et comment as-tu appris ça ?

— Il n'y a rien que j'ignore de William Kane. Ni de Henry, du reste. Absolument rien, à commencer par le fait que nous sommes nés le même jour. Et je parierais ma jambe qu'il n'ignore rien de moi, de sorte qu'il faut que nous soyons prudents pour l'instant, mais tu n'as aucune raison d'avoir peur que Henry ne tourne au mouchard. Il préférerait mourir plutôt que de reconnaître que son vrai nom est Vittorio Togna et qu'il a fait de la prison.

— Bon sang ! Et Henry sait-il que tu es au courant de tout ça ?

— Non. J'ai gardé ça pour moi pendant des années en n'oubliant jamais, George, que si tu penses qu'un homme peut te menacer un jour, tu dois garder un ou deux atouts dans ta manche. Je n'ai jamais fait confiance à Henry depuis le jour où il m'a proposé cette escroquerie à l'assurance contre la Great Western, alors qu'il travaillait encore pour eux. Mais je suis le premier à reconnaître qu'il m'a été très utile dans le passé, et je suis certain qu'il ne me fera aucun ennui à l'avenir parce que, privé de son salaire de directeur, il se retrouverait sans un sou du jour au lendemain. Alors, ne pense plus à Henry et soyons un peu précis. A quelle date le Baron de Los Angeles sera-t-il terminé ?

— A la mi-septembre.

— Parfait. Six semaines avant l'élection. Lorsque Kennedy inaugurerà l'hôtel, ça fera la une de tous les journaux d'Amérique.

Lorsque William rentra à New York après une conférence de banquiers à Washington, il trouva un message lui demandant d'appeler Thaddeus Cohen immédiatement. Il ne lui avait pas parlé depuis fort longtemps, Abel Rosnovski n'ayant posé aucun problème depuis le coup de téléphone interrompu à la veille du mariage de Richard et de Florentyna, près de trois ans auparavant. Les rapports trimestriels successifs avaient simplement confirmé que Rosnovski ne cherchait ni à vendre ni à acheter aucune action de la banque. William appela pourtant Thaddeus Cohen sur-le-champ, non sans appréhension. L'avocat annonça à William qu'il avait une information trop importante pour la confier au téléphone. William le pria de venir à la banque le plus vite possible.

Thaddeus Cohen arriva quarante minutes plus tard et William l'écouta dans un silence attentif.

Lorsque Cohen eut terminé sa révélation, William dit :

— Votre père n'eût jamais approuvé ces méthodes sounoises.

— Le vôtre non plus répondit Thaddeus Cohen. Mais ils n'avaient pas affaire à des Abel Rosnovski.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que votre plan va marcher?

— Regardez l'affaire Bernard Goldfine et Sherman Adams. Il ne s'agissait que de mille six cent quarante-deux dollars de notes d'hôtel et d'un manteau de fourrure, mais le président fut terriblement gêné quand Adams fut accusé de favoritisme parce qu'il était l'un de ses collaborateurs. Nous savons que M. Rosnovski vise beaucoup plus haut. Ce devrait être par conséquent plus facile de l'abattre.

— Jeu, set et match. Et combien cela va-t-il me coûter?

— Vingt-cinq mille dollars, à première vue, mais il se peut que je règle toute l'affaire pour moins que cela.

— Comment pouvez-vous être sûr que Rosnovski ne se rendra pas compte que je suis personnellement mêlé à l'affaire ?

— Je pourrai me servir d'un intermédiaire qui ne saura même pas votre nom.

— Et si vous réussissiez, que me conseilleriez-vous de faire ensuite ?

— D'envoyer tous les détails au bureau du sénateur Kennedy. Et je vous garantis que ce sera la fin définitive des ambitions d'Abel Rosnovski, parce qu'une fois sa crédibilité ébranlée il ne sera plus en mesure d'invoquer l'article 7 des statuts de la banque - même s'il mettait la main sur huit pour cent des actions de la Lester.

— Peut-être, si Kennedy est élu président. Mais si c'est Nixon? Il

est nettement en tête des sondages et je crois qu'il a plus de chances que Kennedy. Vous imaginez vraiment un catholique à la Maison-Blanche ? Moi pas. Mais il est vrai qu'un investissement de vingt-cinq mille dollars est peu de chose s'il y a plus qu'une petite chance d'en finir avec Abel Rosnovski une fois pour toutes, et que je sois enfin tranquille à la banque.

— Si Kennedy devient président...

William ouvrit le tiroir de son bureau, sortit un grand chéquier marqué « Compte personnel » et écrivit cinq chiffres : deux, cinq, zéro, zéro, zéro.

Quand Abel avait prédit que l'inauguration du Baron ferait la une de tous les journaux, il s'était un peu trompé. Le candidat inaugura effectivement l'hôtel, mais il assista à des douzaines d'autres cérémonies à Los Angeles ce jour-là et il avait un face à face télévisé avec Nixon le lendemain soir.

Cependant, l'inauguration du dernier Baron fut convenablement rapportée par toute la presse américaine, et Vincent Hogan assura personnellement Abel que Kennedy n'avait pas oublié l'autre petite affaire. La boutique de Florentyna n'était qu'à quelques centaines de mètres de l'hôtel, mais le père et la fille ne se rencontrèrent pas.

Lorsque les résultats de l'Illinois furent connus et qu'il parut certain que John F. Kennedy serait le trente-cinquième président des Etats-Unis, Abel but à la santé du maire Daley et de la victoire démocrate, au quartier général du parti à Times Square. Il ne rentra se coucher qu'à 5 heures du matin.

— J'ai eu plein de choses à arroser, dit-il à George. Je vais être le prochain...

Il s'endormit sans finir sa phrase. George sourit et le mit au lit.

William suivit les résultats de l'élection présidentielle dans le calme de son bureau de la 68^e Rue. Après les résultats de l'Illinois, qui ne furent confirmés que le lendemain matin à 10 heures (William n'avait jamais fait confiance au maire Daley), Walter Cronkite déclara que c'était réglé, et William décrocha son téléphone pour appeler Thaddeus Cohen à son domicile.

— Les vingt-cinq mille dollars ont été un bon placement, Thaddeus, déclara-t-il seulement. Maintenant, assurons-nous qu'il n'y aura pas de lune de miel pour M. Rosnovski. Mais ne faites rien avant qu'il ne parte pour son voyage en Turquie.

William raccrocha et alla se coucher. Il était déçu que Richard Nixon n'ait pas réussi à battre Kennedy et que son cousin éloigné Henry Cabot Lodge ne soit pas vice-président, mais...

Lorsqu'Abel reçut son invitation pour l'un des bals d'entrée en fonctions du président Kennedy à Washington, il n'y avait qu'une personne avec laquelle il eût voulu partager cet honneur. Il en parla à George et dut reconnaître que Florentyna n'accepterait jamais de l'accompagner, à moins d'être certaine que la guerre avec le père de Richard pouvait se terminer. Il comprit qu'il devrait y aller seul.

Pour être à Washington au moment des cérémonies, Abel avait dû retarder de quelques jours son dernier voyage en Europe et au Moyen-Orient. Il ne pouvait pas se permettre de manquer l'inauguration du

président, alors qu'il pouvait toujours remettre la date de celle du Baron d'Istanbul.

Abel se fit faire, pour la circonstance, un costume bleu foncé assez strict, et retint la Suite présidentielle du Baron de Washington pour le grand jour. Il suivit avec plaisir le discours inaugural du dynamique jeune président, plein d'espoir et de promesses d'avenir :

« Une nouvelle génération d'Américains, nés dans le siècle — Abel en était, de justesse —, trempés par la guerre - Abel en était, et comment ! - durcis par une paix dure et amère — Abel en était aussi.

» Ne demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous, mais demandez-vous ce que vous pouvez faire pour votre pays. »

La foule se leva comme un seul homme, indifférente à la neige qui ne réussit pas à refroidir l'atmosphère après le brillant discours de John F. Kennedy.

Abel rentra au Baron de Washington enthousiasmé. Il prit une douche avant de passer pour le dîner son habit blanc, commandé lui aussi pour la circonstance. Lorsqu'il regarda son ample silhouette dans la glace, Abel dut s'avouer qu'il n'avait rien d'une gravure de mode. Son tailleur avait fait de son mieux et ne se plaignait pas d'avoir dû couper à Abel trois nouveaux smokings, de plus en plus larges, au cours des trois dernières années. Florentyna l'eût tancé pour ces « centimètres de trop », comme elle disait, et il eût consenti un effort pour lui faire plaisir. Pourquoi ne cessait-il de penser à Florentyna ? Il vérifia ses décorations. D'abord la croix des anciens combattants polonais, puis les commémoratives d'Afrique du Nord et d'Europe, puis ce qu'il appelait sa batterie de cuisine, pour services distingués dans l'intendance...

Des sept bals donnés à Washington ce soir-là pour l'entrée en fonctions du président, Abel était invité à celui de l'Arsenal. Il était à une table de démocrates polonais de New York et de Chicago, et ils avaient bien des choses à fêter. Edmund Muskie était élu sénateur, et dix autres démocrates polonais étaient élus députés. Personne ne fit allusion aux deux républicains polonais élus eux aussi. Abel passa une excellente soirée avec deux vieux amis, comme lui membres fondateurs de l'Association des Polonais d'Amérique. Tous deux demandèrent des nouvelles de Florentyna.

Le dîner fut interrompu par l'entrée de John F. Kennedy et de sa ravissante épouse, Jacqueline. Ils restèrent environ un quart d'heure, échangèrent quelques mots avec des invités soigneusement sélectionnés, puis repartirent. Abel ne parla pas personnellement au président, bien qu'il eût quitté sa table pour se placer à un point stratégique du trajet présidentiel. Mais il réussit à échanger quelques mots avec Vincent Hogan au moment où celui-ci sortait avec la suite du président.

— Monsieur Rosnovski ! Quel heureux hasard !

Abel eût voulu expliquer au jeune homme qu'avec lui rien n'était dû au hasard, mais ce n'était ni le moment ni l'endroit. Hogan prit Abel par le bras et l'attira vivement derrière une colonne de marbre :

— Je ne peux pas vous en dire trop pour l'instant, monsieur Rosnovski, parce qu'il faut que je suive le président, mais je pense que vous pouvez vous attendre à un coup de fil de notre part dans un proche avenir. Naturellement, le président a une quantité de rendez-vous pour le moment.

— Naturellement ! Acquiesça Abel.

— Mais j'espère que, pour votre affaire, la confirmation devrait arriver fin mars ou début avril. Puis-je être le premier à vous présenter mes félicitations, monsieur Rosnovski ? Je suis convaincu que vous servirez bien le président.

Abel regarda Vincent Hogan s'en aller à toutes jambes pour ne pas risquer de perdre la suite de Kennedy, qui commençait déjà à monter dans une véritable flotte de voitures aux portières grandes ouvertes.

— Vous avez l'air bien content, dit à Abel l'un de ses amis polonais quand il revint à sa table pour attaquer un steak coriace qui n'eût jamais franchi les portes d'un Baron. Kennedy vous a-t-il proposé d'être secrétaire d'Etat ?

Tous éclatèrent de rire.

— Pas encore, rétorqua Abel. Mais il m'a confié que la Maison-Blanche n'est pas aussi confortable que le Baron.

Abel reprit l'avion pour New York le lendemain matin, après avoir visité la chapelle polonaise de la Vierge de Czestochowa. Ce qui le fit penser aux deux Florentyna.

A l'aéroport de Washington, c'était la pagaille, et Abel finit par arriver au Baron de New York trois heures plus tard que prévu. George dîna avec lui et comprit que tout s'était bien passé lorsqu'Abel commanda un magnum de dom Pérignon.

— Ce soir, on arrose ! s'exclama Abel. J'ai vu Hogan au bal et ma nomination va être confirmée d'ici à quelques semaines. L'annonce officielle sera faite peu après mon retour du Moyen-Orient.

— Je te félicite, Abel. Je ne connais personne qui mérite mieux cet honneur.

— Merci, George. Je peux t'assurer que tu ne seras pas récompensé seulement au ciel. Quand ce sera officiel, je te nommerai président par intérim du groupe Baron pendant toute mon absence.

George but encore une coupe de champagne. Ils avaient déjà vidé la moitié du magnum.

— Combien de temps penses-tu être parti cette fois, Abel ?

— Trois semaines, pas plus. Je veux m'assurer que les Arabes ne me volent pas comme au coin d'un bois. Après, j'irai en Turquie

inaugurer le Baron d'Istanbul. Je pense que je passerai par Londres et par Paris.

George leur versa encore du champagne.

Abel dut passer trois jours de plus que prévu à Londres, pour essayer de résoudre les problèmes de l'hôtel, avec un directeur qui rendait les syndicats responsables de tout. Le Baron de Londres était décidément l'un des seuls échecs d'Abel, car il n'arrivait jamais à comprendre pourquoi l'hôtel continuait à perdre de l'argent. Il eût bien envisagé de le fermer, mais le groupe Baron devait être présent dans la capitale anglaise. De sorte qu'Abel licencia une fois de plus le directeur et en nomma un autre.

A Paris, c'était tout à fait différent. L'hôtel était l'un des plus prospères d'Europe et Abel avait un jour reconnu devant Florentyna, avec autant de réticence qu'un père avouant qu'il a un enfant préféré, que le Baron de Paris était son hôtel favori.

Il trouva tout parfaitement organisé boulevard Raspail, et ne demeura que deux jours à Paris avant de prendre l'avion pour le Moyen-Orient.

Abel avait maintenant des terrains dans cinq des Etats du golfe Persique mais seule la construction du Baron de Riyad avait commencé. S'il avait été plus jeune, Abel serait resté un ou deux ans au Moyen-Orient pour apprendre à connaître les Arabes. Mais il ne supportait pas le sable, la chaleur et l'incertitude permanente quant à la possibilité de commander un whisky. Il se dit qu'il devait prendre de l'âge, parce qu'il ne supportait pas non plus les indigènes. Il les laissa à un jeune collaborateur, lui disant qu'il ne rentrerait pour diriger les infidèles d'Amérique que lorsqu'Abel serait sûr de sa réussite avec les croyants du Moyen-Orient.

Il abandonna le pauvre vice-président adjoint dans l'enfer privé le plus luxueux du monde et prit l'avion pour la Turquie.

Abel avait visité la Turquie plusieurs fois depuis quelques années, pour y suivre la construction du Baron d'Istanbul. Pour lui, cette ville ne serait jamais comme les autres. Il allait ouvrir un Baron dans le pays d'où il était parti à la conquête de l'Amérique.

Alors qu'il défaisait sa valise dans une autre Suite présidentielle, Abel trouva quinze invitations qui l'attendaient. Il y en avait toujours au moment de l'ouverture d'un hôtel : une foule de pique-assiettes apparaissait comme par miracle, espérant se faire inviter à toutes les soirées d'inauguration. Cette fois, pourtant, deux des invitations à dîner furent une agréable surprise pour Abel. Elles émanaient de deux hommes qu'il ne pouvait certes pas considérer comme des pique-assiettes : les ambassadeurs d'Amérique et de Grande-Bretagne. L'invitation à l'ambassade britannique était particulièrement bien venue : il n'y était pas retourné depuis près de quarante ans...

Ce soir-là, Abel dîna chez sir Bernard Burrows, ambassadeur de Sa Majesté en Turquie. A sa grande surprise, il découvrit qu'on l'avait placé à la droite de l'ambassadrice, privilège qu'Abel ne s'était jamais vu réserver jusqu'alors dans aucune ambassade. A la fin du dîner, on respecta la bizarre tradition anglaise selon laquelle les dames quittent la salle à manger, laissant les messieurs seuls entre eux pour fumer le cigare et boire du porto ou de la fine. Abel fut invité avec l'ambassadeur américain, Fletcher Warren, à prendre le porto dans le bureau de sir Bernard. Celui-ci reprochait à l'ambassadeur américain de l'avoir laissé inviter le baron de Chicago avant lui.

— Les Britanniques ont toujours été une race présomptueuse, affirma l'ambassadeur américain en allumant un cigare cubain.

— Je dirais une chose en faveur des Américains, répliqua sir Bernard. Ils ne se rendent jamais compte qu'ils sont battus.

Abel écoutait la querelle plaisante des deux diplomates en se demandant pourquoi on l'avait convié à cette réunion privée. Sir Bernard lui offrit un vieux porto et l'ambassadeur américain leva son verre :

— A Abel Rosnovski ! s'écria-t-il.

Sir Bernard aussi leva son verre :

— Je crois savoir que les félicitations sont de saison.

Abel rougit et jeta un coup d'œil rapide vers Fletcher Warren, espérant qu'il viendrait à son secours.

— Ai-je vendu la mèche, Fletcher? demanda sir Bernard, tourné vers l'ambassadeur américain. Vous m'aviez dit que la nomination était le secret de Polichinelle, mon vieux.

— Presque! Riposta Fletcher Warren. Mais les Britanniques ne savent pas garder bien longtemps un secret.

— C'est sans doute pourquoi vous avez mis si longtemps à découvrir que nous étions en guerre contre l'Allemagne?

— Et pourquoi nous y sommes entrés pour assurer la victoire ?

— Et en partager la gloire?

L'ambassadeur américain se mit à rire :

— Je crois savoir que la nomination sera annoncée officiellement d'ici à quelques jours.

Les deux diplomates s'aperçurent qu'Abel gardait le silence.

— Eh bien je serai donc le premier à féliciter Votre Excellence, déclara sir Bernard. Je vous souhaite bonne chance dans vos nouvelles fonctions.

Abel rougit de s'entendre donner tout haut le titre qu'il s'était décerné à mi-voix depuis des mois devant son miroir en se rasant.

— Il faudra vous habituer à ce qu'on vous appelle Votre Excellence, poursuivit l'ambassadeur britannique, et à bien d'autres choses bien pires encore, notamment toutes ces sacrées cérémonies

auxquelles vous serez condamné. Si vous avez un problème de poids maintenant, ce n'est rien comparé à celui que vous aurez quand vous aurez terminé vos fonctions. Vous en viendrez peut-être à vous féliciter de la guerre froide. C'est la seule chose qui puisse maintenir votre vie mondaine dans certaines limites.

L'ambassadeur américain sourit :

— Bravo, Abel! Et puis-je ajouter mes meilleurs vœux de succès ? Quand êtes-vous allé pour la dernière fois en Pologne ?

— Je n'y suis allé que pour une courte visite il y a quelques années. Je n'ai jamais cessé de souhaiter y retourner.

— Eh bien, vous allez y retourner en triomphe, assura Fletcher Warren. Vous connaissez notre ambassade à Varsovie ?

— Non, reconnut Abel.

— Ce n'est pas une vilaine maison, apprécia sir Bernard, quand on se rappelle que vous autres barbares n'avez réussi à prendre pied en Europe qu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Mais la table y est épouvantable. Il faudra changer cela, monsieur Rosnovski. Mais j'ai bien peur que la seule solution ne consiste à faire bâtir un hôtel Baron à Varsovie. C'est le moins qu'on puisse attendre d'un ambassadeur qui est un ancien Polonais.

Abel se sentait en pleine euphorie. Il riait aux plaisanteries faciles de sir Bernard. Il s'aperçut qu'il buvait un petit peu plus de porto qu'à son ordinaire et se sentait en paix avec lui-même et avec le monde. Il avait hâte de rentrer aux Etats-Unis pour apprendre la nouvelle à Florentyna, maintenant que sa nomination paraissait officielle. Elle allait être fière de lui ! A cet instant précis, il décida qu'en arrivant à New York il prendrait l'avion de San Francisco pour tout arranger avec elle. Il en avait toujours eu envie et, cette fois, il en tenait l'occasion. Il se forcerait même à aimer le fils Kane. D'ailleurs, il fallait cesser de l'appeler le fils Kane. Comment s'appelait-il, déjà? Richard? Oui, Richard.

Abel éprouva un brusque soulagement après avoir pris sa décision.

En retrouvant les dames dans le grand salon, il toucha l'épaule de l'ambassadeur britannique :

— Il faut que je me retire, Votre Excellence.

— Vous rentrez au Baron? S'enquit sir Bernard. Permettez-moi de vous accompagner à votre voiture, cher ami.

L'ambassadrice lui souhaita une bonne nuit à la porte.

— Bonne nuit, lady Burrows, et merci de cette inoubliable soirée.

Elle sourit :

— Je sais que je ne suis pas censée être au courant, monsieur Rosnovski. Mais permettez-moi de vous féliciter de votre nomination. Vous devez être si fier de rentrer dans votre pays natal comme premier représentant de votre pays d'élection !

— Je suis très fier en effet, répondit Abel simplement.

Sir Bernard le raccompagna en bas de l'escalier de marbre de l'ambassade britannique jusqu'à sa voiture. Le chauffeur ouvrit la portière.

— Bonne nuit, Rosnovski, dit sir Bernard, et bonne chance à Varsovie. A propos, j'espère que vous avez apprécié votre premier repas à l'ambassade britannique?

— Mon second, plus exactement, sir Bernard.

— Vous êtes déjà venu ici, mon vieux? Nous n'avons pas trouvé votre nom dans le livre des invités.

— Et pour cause! La dernière fois que j'ai dîné à l'ambassade britannique, c'était dans les cuisines. Je ne crois pas qu'on y tenait un livre des invités mais c'était mon meilleur repas depuis des années.

Abel souriait en s'installant à l'arrière de sa voiture.

Il avait bien vu que sir Bernard n'avait pas su s'il devait le croire ou non. Sur le chemin du retour au Baron, Abel se mit à tambouriner sur la vitre en fredonnant. Il eût voulu pouvoir rentrer aux Etats-Unis dès le lendemain, mais il ne pouvait annuler l'invitation à dîner chez Fletcher Warren, à l'ambassade américaine, le lendemain soir. « Ce n'est pas une chose à faire pour un futur ambassadeur, mon vieux », eût déclaré sir Bernard.

Le dîner à l'ambassade américaine fut également fort agréable. On demanda à Abel d'expliquer aux convives comment il avait dîné dans les cuisines de l'ambassade britannique. Lorsqu'il raconta la vérité, tous les regards se teintèrent d'admiration. Il ne savait pas très bien si tout le monde croyait la façon dont il avait failli perdre sa main, mais tout le monde admira le bracelet d'argent et, ce soir-là, tout le monde l'appela Votre Excellence.

Le lendemain, Abel se leva de bonne heure, pour prendre l'avion à destination de l'Amérique. Le DC 8 se posa d'abord à Belgrade où il fut retenu au sol pendant seize heures pour une vérification technique : il y avait quelque chose à revoir dans le train d'atterrissage, lui dit-on. Il tua le temps dans la salle d'attente de l'aéroport en buvant un café yougoslave imbuvable. Le contraste entre l'ambassade britannique et le snack d'un pays communiste ne fut pas tout à fait perdu pour Abel. Enfin, l'avion décolla, pour prendre de nouveau du retard à Amsterdam. Cette fois, il fallut changer d'avion.

Lorsqu'il atterrit enfin à Idlewild, le voyage avait duré près de trente-six heures. Abel était si fatigué qu'il arrivait tout juste à marcher.

En quittant la douane, il fut soudain assailli par les journalistes, les caméras et les flashes de photographes. Aussitôt, il se mit à sourire. Il pensa que l'annonce officielle avait dû être faite. Il se redressa autant qu'il le put et marcha, d'un pas lent et digne, en dissimulant sa

claudication. Il n'y avait pas trace de George. Les photographes se bousculaient sans cérémonie pour avoir un meilleur cliché.

Alors, il aperçut George, debout à l'écart de la foule. Il avait le visage de la mort. Le cœur d'Abel cessa de battre une fraction de seconde quand il passa la barrière. Et un journaliste, loin de lui demander quel effet cela faisait d'être le premier Polono-Américain nommé ambassadeur à Varsovie, lui cria :

— Qu'avez-vous à répondre aux accusations ?

Les flashes des photographes continuaient, en même temps que les rafales de questions :

— Ces accusations sont-elles fondées, monsieur Rosnovski ?

— Combien exactement avez-vous payé le député Osborne ?

— Vous récusiez les accusations ?

— Vous êtes rentré en Amérique pour vous présenter devant le tribunal ?

Et ils notaient des réponses d'Abel alors qu'il n'avait rien dit.

Il cria à George, par-dessus la foule :

— Sors-moi d'ici!

George se fraya un chemin jusqu'à lui et parvint à le pousser jusqu'à la Cadillac. Abel se baissa, cacha sa tête dans ses mains, sous les flashes, et George cria au chauffeur de rouler.

— On va au Baron, monsieur? demanda celui-ci.

— Non. A l'appartement de miss Rosnovski, dans la 57^e Rue.

— Pourquoi ? interrogea Abel.

— Parce que le Baron grouille de journalistes.

— Je ne comprends pas! A Istanbul, on me traite comme un futur ambassadeur, et quand je rentre en Amérique, je découvre que je suis un criminel. Enfin, George, que se passe-t-il ?

— Tu veux que je te le dise moi-même, ou bien tu attends d'avoir vu ton avocat ?

— Oui as-tu engagé pour me défendre ?

— H.Trafford Jilks, le meilleur d'Amérique

— Et le plus cher.

— Je ne pensais pas que tu compterais tes sous en ce moment, Abel.

— Tu as raison George. Excuse-moi. Où est-il pour l'instant ?

— Je l'ai laissé au tribunal, mais il m'a dit qu'il viendrait à l'appartement dès que ce sera fini.

— Je n'attendrai pas si longtemps, George. Enfin je t'en prie, mets-moi au courant ! Apprends-moi le pire.

George respira profondément :

— Il y a un mandat d'arrêt contre toi, déclara-t-il.

— Et pour quel chef d'accusation ?

— Corruption de fonctionnaire.

— Je n'ai jamais été en relations directes avec un fonctionnaire de toute ma vie! protesta Abel.

— Je sais. Mais il se trouve que Henry Osborne a été tout le temps dans le coup, et que tout ce qu'il a fait a l'air de l'avoir été en ton nom ou pour ton compte.

— Bon Dieu! Je n'aurais jamais dû l'utiliser. Je me suis laissé tromper par le fait que nous détestions tous deux Kane. Mais j'ai tout de même du mal à croire que Henry a raconté toutes ces saloperies à quelqu'un en sachant qu'il serait impliqué lui aussi.

— Mais Henry a disparu. Brusquement, mystérieusement; et toutes ses dettes sont réglées.

— C'est William Kane! Siffla Abel.

— Nous n'avons rien trouvé qui le donne à penser. Rien ne prouve que Kane soit mêlé le moins du monde à tout ça.

— Pas besoin de preuves. Dis-moi seulement comment la justice a appris tous les détails.

— Nous ne le savons pas encore. Il semble qu'un paquet anonyme, contenant un dossier, soit parvenu directement au ministère de la Justice, à Washington.

— Posté à New York, bien sûr?

— Non. A Chicago.

Abel garda le silence un moment.

— Ça ne peut pas être Henry qui leur a envoyé les preuves, assurait-il enfin. Ça ne ressemblerait à rien.

— Comment peux-tu en être si sûr?

— Parce que tu m'as dit que toutes ses dettes ont été réglées, et le ministère de la Justice ne paierait pas des sommes pareilles à moins d'espérer coincer Al Capone. Henry doit avoir vendu son dossier à quelqu'un. Mais à qui? La seule chose dont nous pouvons être sûrs, c'est qu'il n'aurait jamais donné aucune information directement à Kane.

— Directement?

— Directement! Il ne les a peut-être pas vendues directement. Kane s'est sans doute arrangé pour mener toute l'affaire par un intermédiaire, s'il savait déjà que Henry avait de lourdes dettes et qu'il était harcelé par les bookmakers.

— Tu pourrais bien avoir raison, Abel, et il n'y aurait sûrement pas eu besoin du roi des détectives pour découvrir l'étendue des dettes de Henry. Tout le monde le savait dans tous les bars de Chicago. Mais n'en tire pas trop de conclusions. Attendons de savoir ce que ton avocat va nous dire.

La Cadillac s'arrêta devant l'ancien immeuble de Florentyna, qu'Abel avait gardé et entretenu en parfait état dans l'espoir que sa fille y reviendrait un jour. George ouvrit la porte et ils y trouvèrent

Trafford Jilks. Une fois assis, George servit un grand whisky à Abel, qui le but d'un trait et tendit le verre vide à George, qui le remplit de nouveau.

— Dites-moi le pire, monsieur Jilks. Finissons-en.

— Je suis désolé pour Varsovie, monsieur Rosnovski. M. Novak m'en a parlé.

— C'est fini, tout ça. Oublions Votre Excellence! Vous pouvez être certain que si on posait la question à Vincent Hogan, il ne se rappellerait même pas mon nom. Alors, monsieur Jilks, qu'est-ce qui m'attend?

— Vous êtes sous le coup de dix-sept inculpations pour corruption de fonctionnaire dans quatorze Etats différents. J'ai passé un accord provisoire avec le ministère de la Justice. Vous serez arrêté demain matin dans cet appartement, et ils ne font pas d'objection à votre mise en liberté sous caution.

— Tant mieux ! s'exclama Abel. Et s'ils font la preuve des accusations ?

— Oh ils vont bien arriver à en prouver quelques-unes ! affirma tranquillement Trafford Jilks. Mais tant que Henry Osborne reste introuvable, ils auront beaucoup de mal à vous coincer pour la plupart. Seulement, il va falloir vous résigner, monsieur Rosnovski, à l'idée que le plus gros des dégâts est déjà fait, que vous soyez condamné ou non.

— Je ne le vois que trop bien, répondit Abel en regardant sa photo à la une du Daily News. Donc, il faut savoir, monsieur Jilks, qui a acheté ce sacré dossier à Henry Osborne. Mettez dessus tout le monde qu'il vous faut. Peu m'importe le prix. Mais trouvez, et trouvez vite, parce que si c'est décidément William Kane, j'en finis avec lui une bonne fois pour toutes.

— Ne vous créez pas de nouveaux ennuis. Vous en avez déjà assez comme ça ! protesta Trafford Jilks.

— Ne vous en faites pas! Quand j'en aurai fini avec Kane, ce sera parfaitement légal et sans bavures.

— Ecoutez-moi bien, monsieur Rosnovski! Oubliez William Kane pour l'instant et occupez-vous de votre procès, parce que ça va être l'événement le plus important de votre vie si vous ne tenez pas à passer les dix prochaines années en prison. Nous ne pouvons plus faire grand-chose ce soir. Alors, allez vous coucher et essayez de dormir. Pendant ce temps-là, je vais faire une brève déclaration à la presse pour démentir les accusations et affirmer que nous avons une explication complète qui vous mettra totalement hors de cause.

— Et c'est vrai ? demanda George, plein d'espoir.

— Non, mais ça me donnera le temps de réflexion dont j'ai bien besoin. Lorsque M. Rosnovski aura eu l'occasion de voir cette liste de

noms, je ne serais pas étonné de constater qu'il n'a jamais eu le moindre contact avec aucun d'entre eux. Il est possible que Henry Osborne ait toujours agi en intermédiaire, sans même mettre en jeu M. Rosnovski directement. Dans ce cas, mon rôle consistera à prouver qu'Osborne commettait des excès de pouvoir par rapport à ses fonctions dans le groupe. Mais si vous avez connu l'un des personnages mentionnés dans le dossier, je vous en conjure, dites-le-moi, car vous pouvez être certain que le ministère de la Justice le citera comme témoin à charge contre nous. Mais nous nous en occuperons demain. Allez vous coucher et dormez. Vous devez être épuisé, après ce voyage. On se revoit demain matin à la première heure.

Abel fut arrêté sans incident dans l'appartement de sa fille à 8 heures et demie, et conduit par un commissaire au tribunal fédéral du district Sud de New York. Les boutiques étaient brillamment décorées pour la Saint-Valentin et Abel ne s'en sentit que plus seul. Jilks avait espéré que ses précautions avaient été suffisantes pour que la presse ne les retrouve pas, mais quand Abel arriva au tribunal, il fut de nouveau assailli par les photographes et les reporters. Il entra comme on descend dans l'arène, avec George devant lui et Trafford Jilks derrière. Ils s'assirent en silence dans une salle d'attente, jusqu'à ce que leur affaire soit appelée.

La lecture de l'acte d'accusation ne dura que quelques minutes dans une atmosphère étrangement dépourvue de tension. Le greffier lut le texte. Trafford Jilks répondit : « Non coupable » à chaque accusation au nom de son client, et demanda la libération sous caution. Le procureur, comme convenu, ne fit pas d'objection. Jilks requit du juge Prescott au moins trois mois pour préparer sa défense. Le juge fixa la date de l'audience au 17 mai et, apparemment indifférent, passa à l'affaire suivante.

Abel se retrouva libre, libre de faire face à la presse et aux flashes des photographes. George avait fait attendre la voiture au bas des marches du Palais, avec les portières ouvertes, moteur en marche. Le chauffeur d'Abel dut faire des prodiges pour échapper aux reporters acharnés qui couraient encore après leur article. Il ne rentra tout droit à l'appartement de la 57^e Rue qu'une fois certain de les avoir tous semés. Abel ne dit rien pendant toute la poursuite. Lorsqu'ils arrivèrent enfin à destination, il se tourna vers George et lui posa la main sur l'épaule.

— Ecoute-moi bien, George. Il va falloir que tu diriges le groupe pendant au moins trois mois, le temps que j'organise ma défense avec M. Jilks. Espérons que tu n'auras pas à le diriger encore après, ajouta Abel en essayant de rire.

— Bien sûr que non, Abel! M. Jilks va te tirer d'affaire, tu verras.

(George prit son porte-documents et posa sa main sur le bras d'Abel.)
Gardons le sourire recommanda-t-il.

Et il sortit.

— Je ne sais pas ce que je ferais sans George, confia Abel à son avocat en s'installant dans la pièce de devant. Nous sommes arrivés sur le même bateau il y a près de quarante ans, et nous en avons connu de vertes et de pas mûres depuis. Maintenant, on dirait qu'il va y avoir encore du vilain, alors, allons-y, monsieur Jilks. Est-ce qu'on a des nouvelles d'Osborne?

— Non. Mais j'ai six hommes dessus et je crois savoir que le ministère de la Justice en a au moins six de son côté, de sorte que nous pouvons être à peu près sûrs de le retrouver. Mais il vaudrait mieux que ce soit nous qui le retrouvions les premiers.

— Et à propos de l'homme à qui Osborne a vendu le dossier?

— J'ai envoyé des hommes de confiance à Chicago sur ce problème.

— Bien. Il est temps, à présent, de voir cette liste de noms que vous m'avez laissée hier soir.

Trafford Jilks lut l'acte d'accusation avec Abel puis passa chaque chef d'accusation en détail.

Au bout de près de trois semaines de rencontres constantes, lorsque Jilks fut convaincu que son client n'avait plus rien à lui dire, il le laissa se reposer. Ces trois semaines n'avaient fourni aucune indication sur la cachette de Henry Osborne, ni par les hommes de Trafford Jilks, ni par ceux du ministère de la Justice. Les hommes de Jilks n'avaient rien trouvé, pas le moindre indice, sur la personne à laquelle Henry avait vendu ses informations, et commençaient à se demander si Abel avait bien deviné.

La date du procès approchant, Abel en vint à envisager l'éventualité d'aller effectivement en prison. Il avait maintenant cinquante-cinq ans et il avait peur, et honte, de passer les quelques dernières années de sa vie comme il avait passé les premières.

Trafford Jilks l'avait souligné, le dossier d'Osborne était assez lourd pour envoyer Abel au trou pour fort longtemps si l'accusation pouvait en apporter les preuves.

Abel était irrité par ce qui lui paraissait injuste dans toute cette épreuve. Les irrégularités commises par Henry Osborne en son nom étaient certes importantes, mais non pas exceptionnelles. Abel pensait qu'aucune affaire nouvelle n'aurait pu se créer ni aucune fortune s'édifier sans le genre de pots-de-vin qu'on trouvait maintenant exposés avec une précision écœurante dans le dossier de Trafford Jilks. Il revoyait avec amertume le visage lisse, impassible, du jeune William Kane, tant d'années auparavant, assis dans son bureau de Boston sur le tas d'argent de son héritage, dont les origines

probablement douteuses étaient désormais enterrées sous des générations de respectabilité.

Florentyna lui adressa une lettre touchante, accompagnée de photos de son fils, lui disant qu'elle l'aimait et le respectait, et qu'elle croyait en son innocence.

Trois jours avant l'ouverture du procès, le ministère de la Justice retrouva Henry Osborne à La Nouvelle-Orléans. On l'eût certainement laissé échapper s'il n'avait été hospitalisé avec les deux jambes cassées. Un policier zélé découvrit que Henry avait été blessé alors qu'il levait le pied avec des enjeux. Ce sont des choses qu'on n'aime pas à La Nouvelle-Orléans. Le policier savait que deux et deux font quatre, et le soir même, lorsque les deux jambes d'Osborne eurent été plâtrées à l'hôpital, le ministère de la Justice le fit transporter sur un avion des Eastern Airlines à destination de New York.

Le lendemain, Henry Osborne était inculqué d'escroquerie, et la liberté sous caution lui était refusée. Trafford Jilks demanda au tribunal l'autorisation de l'interroger. Le tribunal accorda l'autorisation, mais Jilks n'en tira guère avantage. Il était manifeste qu'Osborne avait déjà passé un accord avec le gouvernement, en promettant d'être témoin à charge contre Abel en échange d'une atténuation des inculpations retenues contre lui.

— Il est évident que M. Osborne va trouver les inculpations retenues contre lui étonnamment légères, observa l'avocat.

— C'est donc cela, le jeu! s'écria Abel. Je me fais taper sur les doigts, et lui, il s'en tire. Et nous ne saurons jamais à qui il a vendu ce sacré dossier, à présent.

— Là, vous vous trompez, monsieur Rosnovski. C'était la seule chose qu'il était prêt à dire. Il a affirmé que ce n'était pas à William Kane. Il n'eût jamais vendu le dossier à Kane en aucune circonstance. Un certain Harry Smith, de Chicago, a payé M. Osborne comptant pour le dossier et, tenez-vous bien, Harry Smith se révèle un nom d'emprunt, parce qu'il y a des douzaines de Harry Smith dans la région de Chicago et pas un seul qui corresponde au signalement.

— Il faut pourtant le trouver! Et le trouver avant le début du procès.

— Nous nous en occupons déjà. Si cet homme habite encore Chicago, nous le trouverons dans la semaine. Osborne a ajouté aussi que ce soi-disant Smith l'a assuré qu'il ne voulait le dossier qu'à des fins personnelles. Il n'avait aucune intention d'en révéler le contenu à aucune autorité officielle.

— Alors, pourquoi le Smith en question voulait-il tous ces renseignements?

— Il devait s'agir de chantage. C'est pourquoi Henry Osborne a disparu. Pour vous éviter. Si vous y réfléchissez, monsieur Rosnovski,

il disait peut-être la vérité. Après tout, ces révélations lui étaient extrêmement préjudiciables, et il doit avoir été aussi désespéré que vous en apprenant que le dossier était entre les mains du ministère de la Justice. Rien d'étonnant s'il a décidé de se cacher et s'il a accepté d'être témoin de l'accusation une fois qu'il a été pris.

— Vous savez, la seule raison pour laquelle j'ai employé cet homme, c'est parce qu'il détestait William Kane autant que moi. Et maintenant, Kane nous a eus tous les deux.

— Il n'y a pas de preuves que M. Kane soit mêlé à cette affaire.

— Je n'ai pas besoin de preuves.

Le procès fut remis à la demande du gouvernement. Le ministère public avait besoin de plus de temps pour interroger Henry Osborne, qui était devenu son principal témoin. Trafford Jilks s'y opposa vigoureusement, et fit savoir au tribunal que la santé de son client, qui n'était plus un jeune homme, pâtissait de ces accusations fallacieuses. Le juge Prescott n'en fut pas ému et accorda le délai demandé par le ministère public en retardant encore le procès de quatre semaines. Le mois parut long à Abel et, deux jours avant le procès, il se résignait à l'idée d'être condamné à une longue peine de prison. C'est alors que l'enquêteur de Trafford Jilks à Chicago découvrit le nommé Harry Smith, un détective privé qui avait pris un nom d'emprunt conformément aux strictes instructions de son client, une étude d'avoués de New York. Il fallut à Jilks mille dollars et vingt-quatre heures de plus pour que Harry Smith révèle que l'étude en question était Cohen, Cohen et Yablons.

— C'est l'avoué de Kane, dit Abel aussitôt qu'il l'apprit.

— Vous en êtes sûr? demanda Jilks. J'aurais pensé, d'après tout ce que nous savons de William Kane, qu'il serait le dernier à employer des avoués juifs.

— Il y a bien longtemps, quand j'ai acheté les hôtels à la Kane et Cabot, une partie des paperasses a été préparée par un certain Thomas Cohen. Pour une raison ou pour une autre, la banque avait deux avoués pour cette transaction.

— Et que veux-tu que je fasse? demanda George à Abel.

— Rien, décréta Trafford Jilks. Je ne veux aucune histoire avant le procès. Vous m'avez compris, monsieur Rosnovski?

— Oui, maître. Je m'occuperai de Kane après le procès. Maintenant, monsieur Jilks, écoutez-moi, écoutez-moi bien. Vous allez revoir Osborne immédiatement et lui dire que le dossier a été vendu par Harry Smith à William Kane, et que Kane s'en est servi pour se venger de nous deux. Et soulignez bien le : nous deux. Je vous assure que lorsque Osborne entendra ça, il ouvrira toute grande la bouche à la barre des témoins, quelles que soient les promesses qu'il a faites au ministère de la Justice. Henry Osborne est le seul homme vivant qui

déteste Kane plus que moi.

— Comme vous voudrez, concéda Jilks, qui n'était manifestement pas convaincu, mais je crois devoir vous avertir, monsieur Rosnovski, qu'il continue à vous faire porter la responsabilité et, jusqu'ici, il ne nous a aidés en aucune façon.

— Faites-moi confiance sur ce point, monsieur Jilks. Son attitude va changer dès qu'il connaîtra le rôle de Kane.

Trafford Jilks obtint la permission de passer dix minutes avec Henry Osborne dans sa cellule avant de rentrer chez lui ce soir-là. Osborne l'écouta mais ne dit rien. Jilks était sûr que la nouvelle qu'il apportait n'avait fait aucune impression sur le témoin numéro un de l'accusation et il décida d'attendre le lendemain avant de l'apprendre à Abel Rosnovski. Il préférait que son client essaie de bien dormir avant l'ouverture du procès le lendemain matin.

Quatre heures avant le début de l'audience, Henry Osborne fut découvert dans sa cellule par le gardien qui lui apportait le petit déjeuner, pendu avec une cravate aux couleurs de Harvard.

Quand le procès s'ouvrit, l'accusation était donc privée de son témoin numéro un. Elle demanda une nouvelle remise. Après avoir entendu une déclaration véhémement de Trafford Jilks sur l'état de santé de son client, le juge Prescott refusa de remettre le procès. L'opinion suivit tous les détails du « procès du baron de Chicago » à la télévision et dans les journaux, et, à la profonde horreur d'Abel, Zaphia s'installa dans la galerie du public, où elle eut l'air de prendre plaisir à toutes ses difficultés.

Après neuf jours d'audience, l'accusation comprit qu'elle n'était pas tellement bien partie et elle proposa un compromis à Trafford Jilks. Pendant une suspension de séance, Jilks expliqua cette proposition à Abel :

— Ils abandonneront toutes les principales accusations de corruption de fonctionnaire, à condition que vous plaidiez coupable sur deux points mineurs pour tentatives de pression sur un fonctionnaire.

— Quelles sont, selon vous, mes chances de m'en sortir tout à fait blanc si je refuse leur proposition?

— Fifty-fifty, je dirais.

— Et si je ne m'en sors pas ?

— Le juge Prescott est un dur. Il ne vous condamnera pas à moins de six ans.

— Et si j'accepte le compromis et que je plaide coupable pour les deux accusations mineures ?

— Une lourde amende. Je serais bien étonné que cela aille plus loin.

Abel réfléchit pendant quelques instants :

— Je plaide coupable. Et finissons-en avec toute cette histoire.

Les représentants de l'accusation informèrent le juge qu'ils abandonnaient quinze chefs d'accusation contre Abel Rosnovski. Trafford Jilks se leva de sa place pour déclarer que son client plaidait désormais coupable pour les deux autres chefs d'accusation. Le jury fut prié de se retirer et le juge Prescott, selon la procédure, résuma l'affaire. Il fut très dur pour Abel, rappelant que la liberté des affaires n'autorise pas la corruption de fonctionnaire. C'était un acte criminel, d'autant plus grave lorsqu'il était accompli par un homme intelligent et compétent, qui ne devrait pas avoir besoin de s'abaisser à de telles pratiques. Dans d'autres pays -le juge le reconnut à dessein, et Abel se sentit ainsi ramené au rang d'immigrant de fraîche date —, la corruption pouvait faire partie des usages admis, mais ce n'était pas le cas aux Etats-Unis. Le juge Prescott condamna Abel à six mois de prison avec sursis et à vingt-cinq mille dollars d'amende, plus les frais de justice.

George ramena Abel au Baron et ils montèrent dans ses appartements où ils burent du whisky pendant une heure avant qu'Abel ne prononce un mot.

— George, je veux que tu prennes contact avec Peter Parfitt et que tu lui donnes le million de dollars qu'il a demandé pour ses deux pour cent des actions de la Lester, parce qu'une fois que j'aurai huit pour cent de cette banque, j'invoquerai l'article 7 de leurs statuts et je descendrai William Kane en flammes dans son propre conseil.

George acquiesça sans joie.

Quelques jours plus tard, le Département d'Etat annonça que les Etats-Unis accordaient à la Pologne le statut de nation la plus favorisée dans leurs relations commerciales et que John Moors Cabot était nommé ambassadeur à Varsovie.

Par un soir glacial de février, William relisait le rapport de Thaddeus Cohen. Henry Osborne avait donné toutes les informations nécessaires pour en finir avec Abel Rosnovski, il avait pris ses vingt-cinq mille dollars et il avait disparu. Cela lui ressemble bien, pensa William en replaçant la copie déjà bien usée du dossier Rosnovski dans son coffre-fort. L'original avait été envoyé au ministère de la Justice à Washington quelques jours auparavant par Thaddeus Cohen.

Lorsque Abel Rosnovski était rentré de Turquie et avait été arrêté, William s'était attendu à ce qu'il riposte en jetant d'un coup toutes ses actions d'Interstate sur le marché. Cette fois, William était prêt. Il avait déjà prévenu son courtier qu'Interstate pourrait prendre cette décision presque sans avertissement. Ses instructions étaient claires. Il fallait acheter immédiatement, pour ne pas laisser les cours s'effondrer. William était disposé à fournir l'argent en le prenant sur sa fortune personnelle, première réaction, à court terme, pour éviter toute réflexion désagréable à la banque. William avait également fait circuler une note parmi tous les actionnaires de la Lester, leur demandant de ne vendre aucune action d'Interstate sans le consulter.

Les semaines passant et Abel Rosnovski ne se manifestant pas, William commença à croire que Thaddeus Cohen avait eu raison de penser qu'on ne pourrait pas remonter jusqu'à lui. Rosnovski devait certainement rendre Osborne seul responsable.

Thaddeus Cohen était certain qu'avec les preuves d'Osborne, Abel Rosnovski finirait en prison sous peu, ce qui lui interdirait à jamais d'invoquer l'article 7 et de menacer la banque ou William Kane. William espérait que le verdict pourrait rendre à Richard son bon sens et le faire rentrer à la maison. Ces dernières révélations sur Abel Rosnovski ne pouvaient à coup sûr que lui faire détester sa fille et lui faire comprendre que son père à lui avait eu raison dès le début.

William eût accueilli Richard à bras ouverts. Il y avait maintenant un vide au conseil de la Lester, depuis la retraite de Tony Simmons et la mort de Ted Leach. Il faudrait que Richard rentre à New York avant le soixante-cinquième anniversaire de William, dans dix ans, sinon ce serait la première fois en plus d'un siècle que le conseil ne compterait pas un Kane parmi ses membres. Cohen avait signalé que Richard avait brillamment réussi des achats de magasins dont Florentyna avait besoin. Mais l'occasion de devenir le prochain président de la banque Lester vaudrait mieux aux yeux de Richard que la vie avec la fille Rosnovski.

Un autre sujet de préoccupation pour William était qu'il n'était pas

très satisfait de la nouvelle génération de cadres de la banque. Jake Thomas, le nouveau vice-président, était considéré comme le successeur le plus probable au poste de président. Il avait certes fait des études brillantes à Princeton mais il était voyant, trop voyant, pensait William, et beaucoup trop ambitieux, pas du tout le genre d'homme à devenir le prochain président de la Lester. Il allait donc falloir que William leste en poste jusqu'à son soixante-cinquième anniversaire et s'efforce de convaincre Richard d'entrer à la Lester avant cette date. William savait trop bien que Kate accepterait de voir revenir Richard à n'importe quelle condition mais, les années passant, il trouvait de plus en plus difficile de céder à la raison.

Par chance, le mariage de Virginia était heureux, et elle attendait un bébé. Si Richard refusait de rentrer dans la famille en renonçant à la fille Rosnovski, il pourrait toujours faire de Virginia sa légataire universelle, si seulement elle lui donnait un petit-fils.

William était à son bureau à la banque lorsqu'il eut sa première crise cardiaque. Pas très grave. Les médecins lui conseillèrent de prendre un peu de repos et lui assurèrent qu'il vivrait encore vingt ans. Il dit à son médecin - encore un jeune homme brillant... et comme Andrew MacKenzie lui manquait ! — qu'il n'avait besoin que de dix ans de survie pour finir son temps de président-directeur général à la banque.

Pendant les quelques semaines de convalescence à domicile, William confia, non sans réticence toute la responsabilité de la banque à Jake Thomas, mais dès qu'il y revint, il reprit rapidement son poste, de peur que Thomas n'ait acquis trop d'autorité en son absence. De temps en temps, Kate trouvait le courage de lui demander de la laisser contacter directement Richard, mais William restait obstiné :

Il sait qu'il peut revenir quand il veut, répliquait-il. Il lui suffit de cesser toute relation avec cette ambitieuse.

Le jour où Henry Osborne se suicida, William eut une deuxième attaque. Kate passa la nuit entière à son chevet, craignant le pire, mais le procès d'Abel Rosnovski le maintint en vie. William suivait le procès attentivement chaque jour et il savait que le suicide d'Osborne ne pouvait que renforcer considérablement la position de Rosnovski.

Lorsque celui-ci s'en tira finalement avec six mois avec sursis et vingt-cinq mille dollars d'amende, l'indulgence de la condamnation ne surprit pas William. Il n'était pas difficile de comprendre que le gouvernement avait dû passer un compromis avec le brillant avocat d'Abel.

Pourtant, William fut étonné de se sentir légèrement coupable, et un peu soulagé qu'Abel Rosnovski n'ait pas été envoyé en prison.

Le procès terminé, William ne se soucia pas que Rosnovski vende ou non ses actions d'Interstate. Il était prêt. Mais rien ne se produisit

et, les semaines passant, William commença à se désintéresser du baron de Chicago pour ne plus penser qu'à Richard, qu'il avait une envie désespérée de revoir. Il avait jadis lu cette phrase : « La vieillesse et la peur de la mort provoquent de brusques modifications de sentiments. »

Un matin de septembre, il informa Kate de son vœu. Elle ne lui demanda pas pourquoi il avait changé d'avis. Il lui suffisait que William eût envie de revoir son fils unique.

— Je vais appeler Richard à San Francisco et les inviter tous les deux, décida-t-elle.

Et elle eut l'agréable surprise que son mari ne soit pas choqué par l'expression : tous les deux.

— Ce sera parfait, acquiesça tranquillement William. Dis à Richard, s'il te plaît, que je voudrais le revoir avant de mourir.

— Ne dis pas de bêtises, chéri! Le docteur affirme que, si tu es prudent, tu as encore vingt ans à vivre.

— Je tiens seulement à aller jusqu'à ma retraite comme président de la banque et à voir Richard prendre ma place au conseil. C'est tout. Pourquoi ne reprends-tu pas l'avion pour aller expliquer cela à Richard, Kate?

— Comment cela, « reprendre » l'avion? Demanda Kate, un peu nerveuse.

William sourit :

— Je sais que tu es déjà allée plusieurs fois à San Francisco, ma chérie. Ces dernières années, quand j'avais un voyage d'affaires, tu me racontais toujours que tu allais voir ta mère. Depuis qu'elle est morte, l'an dernier, tes prétextes sont devenus bien minces. Il y a vingt-huit ans que nous sommes mariés et je crois connaître maintenant toutes tes habitudes. Tu es aussi ravissante que le jour où je t'ai connue, ma chérie, mais je crois improbable qu'à cinquante-quatre ans tu aies un amant. Ce n'était donc pas si difficile de conclure que tu allais voir Richard.

— C'est vrai, je suis allée le voir. Pourquoi ne pas m'avoir dit plus tôt que tu le savais ?

— J'en étais heureux, au fond. J'avais horreur de le voir perdre tout contact avec nous deux. Comment va-t-il ?

— Ils vont très bien tous les deux, et tu as une petite-fille maintenant, après ton petit-fils.

William répéta :

— Une petite-fille après mon petit-fils ?

— Oui. Elle s'appelle Annabel.

— Et mon petit-fils? fit William, qui posait la question pour la première fois.

Lorsque Kate lui dit son nom, il fut obligé de sourire. Elle ne lui

avait menti qu'à demi.

— Bien, rétorqua William. Eh bien, va à San Francisco, vois ce que nous pouvons faire et dis-lui que je l'aime.

Il avait déjà entendu un vieil homme prononcer ces mots alors qu'il allait perdre son fils.

Kate fut plus heureuse ce soir-là qu'elle ne l'avait été depuis des années. Elle appela Richard pour lui annoncer qu'elle allait venir passer avec eux la semaine suivante, et qu'elle apportait de bonnes nouvelles.

Lorsque Kate rentra à New York trois semaines plus tard, William fut enchanté d'apprendre que Richard et Florentyna pourraient venir les voir à la fin de novembre, la première occasion qu'ils avaient de quitter San Francisco ensemble. Kate était intarissable sur leur réussite à tous les deux, sur le petit William qui était l'image même de son grand-père, et sur leur hâte de revenir à New York en visite.

William écouta avec attention, et s'aperçut qu'il était tout heureux aussi, et en paix avec lui-même. Il avait commencé à craindre que Richard ne revînt jamais à la maison s'il n'y venait pas bientôt. Alors, la présidence de la banque tomberait entre les mains de Jake Thomas, et William ne voulait même pas y penser.

William retourna au bureau le lundi suivant, plein d'optimisme après une assez longue absence. Il s'était bien rétabli de sa deuxième crise cardiaque et sentait qu'il avait désormais une raison de vivre.

— Il faut ralentir un peu votre allure, lui avait déclaré le jeune et brillant médecin.

Mais il était résolu à reprendre la présidence de la banque pour préparer la place à son fils unique. A son arrivée, il fut salué par le portier, qui lui dit que Jake Thomas le cherchait et avait déjà essayé de le joindre chez lui. William remercia le plus ancien employé de la banque, le seul qui y fût depuis plus longtemps que le président lui-même.

— Il n'y a rien de si important que ça ne puisse pas attendre, fit-il.

— Non, monsieur.

William alla lentement jusqu'au bureau présidentiel. Lorsqu'il ouvrit la porte, il trouva trois de ses chefs de service déjà en conférence et Jake Thomas solidement assis dans le fauteuil de William.

— J'ai donc été absent si longtemps? s'exclama William en riant. Je ne suis donc plus président du conseil d'administration ?

— Mais si, mais si! répliqua Jake Thomas. Soyez le bienvenu, William.

Et il quitta le fauteuil présidentiel.

William n'avait jamais pu s'habituer à entendre Jake Thomas l'appeler par son prénom. Les jeunes générations étaient vraiment trop

familiales. Ils se connaissaient mutuellement depuis quelques années seulement, et Thomas ne devait pas avoir plus de quarante ans.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-il.

— D'Abel Rosnovski, expliqua Thomas, avec un visage sans expression.

William sentit son estomac se serrer et s'assit dans le plus proche fauteuil de cuir.

— Qu'est-ce qu'il veut encore, cette fois-ci ? S'enquit-il d'un ton las. Il ne va donc pas me laisser finir mes jours en paix ?

Jake Thomas se leva et s'approcha de William :

— Il veut invoquer l'article 7 et participer par procuration à une séance ayant pour seul objet de vous retirer votre fauteuil.

— Il ne peut pas. Il n'a pas les huit pour cent nécessaires et les statuts de la banque stipulent clairement que le président doit être informé immédiatement si quiconque hors de la banque s'assure huit pour cent des actions.

— Il prétend qu'il aura les huit pour cent demain matin.

— Mais non, mais non ! J'ai tenu un compte précis des actions. Personne ne vendrait à Rosnovski Personne.

— Peter Parfitt, lâcha Jake Thomas.

— Non riposta William avec un sourire triomphant. J'ai acheté ses actions il y a un an par intermédiaire.

Jake Thomas eut l'air stupéfait et personne ne parla pendant un moment. William comprit pour la première fois à quel point Thomas voulait être le prochain président de la Lester.

— Bon, reprit enfin Jake Thomas. Il y a le fait qu'il affirme avoir huit pour cent des actions d'ici à demain ce qui lui permettrait d'introduire trois membres dans le conseil et de bloquer toute décision essentielle pendant trois mois. Ce sont les clauses mêmes que vous avez ajoutées aux statuts pour assurer la durée de votre mandat. Il a également l'intention d'annoncer sa décision par des placards dans la presse de tout le pays. Et pour faire bon poids, il menace de faire une offre publique d'achat de la Lester en se servant du groupe Baron si quelqu'un s'oppose à son plan. Il a clairement indiqué qu'il n'y a qu'un moyen de le lui faire abandonner.

— Et c'est... ? demanda William.

— Votre démission de président de la banque

— Mais c'est du chantage !

— Peut-être, mais si vous n'avez pas démissionné d'ici lundi à midi, il a l'intention de publier son communiqué aux actionnaires. Il a déjà retenu les emplacements dans quarante journaux et magazines.

— Il est devenu fou ! s'écria William.

Il sortit son mouchoir et s'essuya le front.

— Et ce n'est pas tout ce qu'il a dit, ajouta Jake Thomas. Il veut

aussi exiger qu'aucun Kane ne vous remplace au conseil pendant dix ans et que votre démission soudaine ne soit pas attribuée à des raisons de santé, et même qu'aucune explication n'en soit donnée.

Et il tendit un assez long document portant l'en-tête du groupe Baron.

— Il est fou! répéta William en parcourant rapidement le texte.

— Quoi qu'il en soit, j'ai convoqué le conseil pour demain. A 10 heures. Je pense qu'il nous faudra discuter ses exigences à ce moment-là, William.

Les trois hommes laissèrent William seul dans son bureau et personne ne vint le voir de la journée. Il essaya de joindre quelques autres membres du conseil mais il n'arriva qu'à échanger quelques mots avec deux ou trois d'entre eux, sans être assuré de leur appui. Il comprit que la séance allait être serrée mais, tant qu'il était le seul à avoir huit pour cent des actions, il ne risquait rien. Et il commença à préparer sa stratégie pour conserver le contrôle de son conseil. Il pointa la liste des actionnaires : autant qu'il pouvait le savoir, aucun d'eux n'avait l'intention de vendre ses titres, rit tout seul : Abel Rosnovski avait manqué son coup d'Etat. Il rentra chez lui de bonne heure ce soir-là, se bornant à demander à Kate d'annuler la visite prévue de Richard, et se retira dans son bureau pour revoir une dernière fois sa tactique contre Abel Rosnovski. Il ne se coucha qu'à 3 heures du matin mais, à cette heure tardive, sa décision était prise. Il fallait exclure Jake Thomas du conseil et mettre Richard à sa place.

William arriva de bonne heure pour le conseil le lendemain matin et attendit dans son bureau en compulsant ses notes, certain de la victoire. Il estimait que son plan ne négligeait aucun élément. A 10 heures moins cinq, sa secrétaire l'appela sur l'interphone :

— Un M. Rosnovski vous demande au téléphone, annonça-t-elle.

— Comment ?

— M. Rosnovski.

— M. Rosnovski? répéta William, incrédule. Passez-le-moi, ajouta-t-il d'une voix tremblante.

— Monsieur Kane?

C'était bien la pointe d'accent que William ne pourrait jamais oublier.

— Oui. Que me voulez-vous, cette fois?

— En vertu des statuts de la banque, je dois vous informer que je possède désormais huit pour cent des actions de la Lester et que j'ai l'intention d'invoquer l'article 7, à moins que mes demandes ne soient satisfaites avant lundi à midi.

— Comment avez-vous obtenu les deux derniers pour cent ? interrogea William d'une voix hésitante.

L'autre raccrocha. William étudia rapidement la liste des

actionnaires en essayant de deviner celui qui l'avait trahi. Il tremblait encore lorsque le téléphone se remit à sonner :

— La réunion du conseil va commencer, monsieur.

William entra dans la salle du conseil comme 10 heures sonnaient. En regardant les jeunes membres du conseil, il constata qu'il en connaissait bien peu personnellement. Lors de la dernière bataille qu'il avait livrée dans la même salle, il ne connaissait personne et il avait gagné. Il se sourit à lui-même, encore raisonnablement sûr de vaincre Rosnovski. Et il se leva pour s'adresser au conseil :

— Messieurs, le conseil a été convoqué parce que la banque a reçu une demande de M. Rosnovski, du groupe Baron, un homme qui a été condamné en justice et qui a le front de rendre publique une menace directe contre moi, à savoir qu'il se servira des huit pour cent d'actions qu'il possède dans ma banque pour nous embarrasser. Si cette tactique échoue, il tentera une prise de pouvoir, à moins que je ne démissionne sans explication de mon poste de président-directeur général.

» Vous savez tous qu'il ne me reste que neuf ans à passer à la banque avant ma retraite et que, si je me retirais avant cette date, ma démission serait tout à fait mal interprétée dans les milieux financiers. (William jeta un coup d'œil sur ses notes et décida de jouer son atout d'entrée de jeu) Je suis prêt, messieurs, à mettre à la disposition de la banque toutes les actions que je possède, plus dix millions de dollars qui m'appartiennent en propre, pour vous permettre de vous opposer à toute initiative de M. Rosnovski en garantissant la Lester contre toute perte financière. Je compte sur votre appui sans réserve dans ma bataille contre Abel Rosnovski et je suis certain que vous n'êtes pas hommes à céder à un vulgaire chantage.

Le silence était total. William était persuadé d'avoir gagné lorsque Jake Thomas demanda si le conseil pouvait interroger William sur ses relations avec Abel Rosnovski.

La demande prit William par surprise, mais il accepta sans hésitation. Jake Thomas ne lui faisait pas peur.

— Cette vendetta entre vous et Abel Rosnovski dure depuis plus de trente ans. Croyez-vous que, si nous adoptons votre plan, on en verra la fin?

— Que peut-il faire d'autre ? Que peut-il faire ? répondit William d'une voix indécise en cherchant du regard des appuis autour de la table.

— Nous n'en savons rien avant qu'il n'agisse mais, avec huit pour cent des actions de la banque, il a exactement autant de pouvoir que vous, déclara le nouveau secrétaire général de la société.

Ce n'était pas William qui l'avait choisi. Il parlait trop.

— Et tout ce que nous savons, poursuivit-il, c'est que ni lui ni vous-

même ne paraissent capables de renoncer à cette bataille personnelle. Vous avez proposé dix millions pour garantir notre situation financière, mais si Rosnovski devait s'opposer à toutes nos décisions, convoquer des séances par procuration, lancer des offres publiques d'achat, cela provoquerait à coup sûr la panique. La banque et ses filiales, vis-à-vis desquelles nous avons des obligations, seraient fort gênées et, au pire, pourraient finir par être menacées de faillite.

— Non, non! protesta William. Avec mon soutien personnel, nous pouvons lui faire face.

— La décision qu'il nous faut prendre aujourd'hui, continua le secrétaire général, est de savoir si le conseil a l'intention de s'opposer à M. Rosnovski. Et si nous ne risquons pas d'être perdants à longue échéance.

— Pas si j'en couvre le prix de mes propres fonds, affirma William.

— Vous pouvez le faire, accorda Jake Thomas, mais nous ne parlons pas seulement d'argent. Nous discutons des problèmes beaucoup plus importants qui pourraient se poser à la banque. A présent que Rosnovski peut invoquer l'article 7, il peut faire de nous tout ce qu'il veut, quand il le veut. La banque risque de passer tout son temps à essayer de prévoir chaque décision d'Abel Rosnovski. (Jake Thomas attendit que ce qu'il venait de dire produise son effet. William gardait le silence. Thomas posa son regard sur lui et reprit) J'ai maintenant à vous poser, monsieur le président, une question personnelle très sérieuse qui trouble chacun des membres de ce conseil, et j'espère que vous serez tout à fait franc en y répondant, si désagréable qu'elle puisse être pour vous.

William attendait en se demandant ce que pouvait être cette question. De quoi avaient-ils discuté derrière son dos? Pour qui ce diable de Jake Thomas le prenait-il ? William sentit qu'il perdait l'initiative.

— Je répondrai à toutes les questions du conseil, assura William. Je n'ai peur de rien ni de personne, fit-il, les yeux fixés sur Jake Thomas.

— Merci, répliqua celui-ci. Monsieur le président, avez-vous été pour quelque chose dans l'envoi au ministère de la Justice à Washington d'un dossier qui a provoqué l'arrestation d'Abel Rosnovski et son inculpation pour fraude, alors que vous saviez qu'il était actionnaire majoritaire de notre banque?

— C'est lui qui vous l'a dit?

— Oui. Il affirme que vous avez été la seule cause de son arrestation.

William garda le silence quelques instants, réfléchissant à sa réponse en parcourant ses notes. Cela ne servait à rien. Il n'avait pas prévu la question mais il n'avait jamais menti au conseil en plus de

vingt-trois ans. Il n'allait pas commencer aujourd'hui.

— C'est exact, admit-il, rompant le silence. L'information est passée entre mes mains et j'ai considéré que c'était le moindre de mes devoirs de la transmettre au ministère de la Justice.

— Comment l'information est-elle parvenue entre vos mains?

William ne répondit pas.

— Je crois que nous connaissons tous la réponse à cette question, monsieur le président, conclut Jake Thomas. De plus, vous avez mis les autorités au courant sans prévenir le conseil de votre geste, ce qui nous mettait tous en danger. Nos réputations, nos carrières, tout ce que cette banque représente, menacé à cause d'une vendetta personnelle !

— Mais Rosnovski essayait de me ruiner !

William avait crié et s'en rendit compte.

— De sorte que pour essayer de le ruiner vous avez mis en jeu la stabilité et la réputation de la banque.

— C'est ma banque.

— Non ! Vous possédez huit pour cent des actions, comme M. Rosnovski, et pour l'instant vous êtes président-directeur général de la Lester, mais vous n'avez pas le droit de vous servir de la banque à des fins personnelles sans consulter le conseil.

— Dans ces conditions, je vais demander un vote de confiance au conseil, décréta William. Je vais vous demander de me soutenir contre M. Rosnovski.

— Ce ne serait pas l'objet du vote de confiance, intervint le secrétaire général. L'objet du vote serait de savoir si vous êtes l'homme qui convient pour diriger cette banque dans les circonstances actuelles. Vous le comprenez bien, n'est-ce pas, monsieur le président ?

— J'accepte, dit William en détournant les yeux. Le conseil va devoir décider s'il souhaite mettre un point final déshonorant à ma carrière au bout d'un quart de siècle, pour céder aux menaces d'un homme condamné en justice.

Jake Thomas fit signe au secrétaire, qui fit passer des bulletins aux membres du conseil. William avait l'impression que tout avait été décidé avant la séance.

Il regarda les vingt-neuf hommes siégeant autour de la table. Il en avait choisi lui-même un bon nombre mais il ne connaissait pas aussi bien tous les autres. Il avait un jour entendu dire qu'un petit groupe d'entre eux était ouvertement du côté du parti démocrate et de John Kennedy. Certains le regardaient, d'autres non. Ils allaient certainement le soutenir, ils n'allaient pas laisser Rosnovski le vaincre ! Pas maintenant ! Laissez-moi terminer ma présidence, pria-t-il en lui-même, et puis je m'en irai tranquillement, sans histoire. Mais pas

comme ça !

Il observait les membres du conseil tandis qu'ils passaient leurs bulletins de vote au secrétaire général qui les dépliait lentement. Le silence régnait dans la salle et tous les regards étaient tournés vers lui, qui notait méticuleusement les oui et les non sur une feuille de papier divisée en deux colonnes. William voyait que une des deux était nettement plus longue que l'autre mais sa vue baissait et il ne pouvait pas savoir laquelle. Il n'arrivait pas à accepter l'idée que le jour était venu ou son propre conseil allait voter pour lui ou pour Abel Rosnovski.

Le secrétaire général prit la parole. William n'en crut pas ses oreilles. Par dix-sept voix contre douze, il avait perdu la confiance du conseil. Il parvint à se lever. Abel Rosnovski avait gagné la dernière bataille. Personne ne souffla mot tandis que William quittait la salle du conseil. Il rentra dans le bureau du président et prit son manteau, s'arrêtant un bref instant pour considérer le portrait de Charles Lester une dernière fois. Puis il passa lentement dans le long couloir et sortit enfin par la grande porte.

— Ça fait plaisir de vous revoir, monsieur le président ! affirma le portier. A demain matin.

William se rendit compte qu'il ne le reverrait plus jamais. Il se retourna et serra la main de l'homme qui lui avait indiqué la salle du conseil vingt-trois ans auparavant.

Etonné, le portier lui souhaita le bonsoir et le regarda monter dans sa voiture pour la dernière fois.

Son chauffeur le ramena chez lui. Arrive à la 68^e Rue Est, William s'écroula devant sa porte. Le chauffeur et Kate l'aidèrent à entrer. Kate vit qu'il pleurait et passa son bras autour de lui.

— Que se passe-t-il, William ? Qu'est-ce qui arrive ?

— J'ai été mis à la porte de ma propre banque, répondit-il en sanglotant. Mon propre conseil m'a retiré sa confiance. Au moment crucial, ils ont soutenu Abel Rosnovski.

Kate réussit à le mettre au lit et passa la nuit à son chevet. Il ne dit pas un mot. Et il ne dort pas non plus.

Abel lut l'annonce de la démission de William Kane dans le Wall Street Journal le jour même. Il décrocha le téléphone, composa le numéro de la banque Lester et demanda le nouveau président. Quelques secondes plus tard, il avait en ligne Jake Thomas.

— Bonjour, monsieur Rosnovski.

— Bonjour, monsieur Thomas. Je vous appelle simplement pour vous confirmer que je vais vendre ce matin à la banque toutes mes actions d'Interstate Airways au cours du marché, et que je vous offre mes huit pour cent d'actions de la banque, à vous personnellement, pour deux millions de dollars.

— Merci, monsieur Rosnovski. C'est extrêmement généreux de votre part.

— Inutile de me remercier, monsieur le président, c'est exactement ce dont nous étions convenus lorsque vous m'avez vendu vos deux pour cent d'actions de la Lester.

Abel fut surpris de constater à quel point son triomphe final lui apportait peu de satisfaction. George essaya de le persuader d'aller à Varsovie pour chercher le terrain du nouveau Baron, mais Abel refusa. Avec l'âge, il commençait à avoir peur de mourir au loin et de ne plus revoir Florentyna, et pendant des mois il ne s'intéressa pas aux activités du groupe. Lorsque John F. Kennedy fut assassiné, le 22 novembre 1963, la dépression d'Abel en fut aggravée. Il avait peur pour l'Amérique. Par la suite, George réussit à le convaincre qu'un voyage à l'étranger ne lui ferait pas de mal, et que les choses lui paraîtraient un peu plus faciles à son retour.

Abel se rendit à Varsovie, où il obtint un accord très confidentiel pour bâtir le premier Baron dans le monde communiste. Sa maîtrise de leur langue impressionna les Polonais et il fut très fier de battre ses concurrents, Holiday Inn et Intercontinental, derrière le rideau de fer. Il ne pouvait s'empêcher de penser... Et cela n'arrangea rien lorsque le président Johnson nomma John Gronovski premier ambassadeur polono-américain à Varsovie. Plus rien ne semblait lui faire plaisir. Il avait battu Kane et perdu sa fille, et il se demandait si Kane éprouvait les mêmes sentiments pour son fils. Après Varsovie, il parcourut le monde, descendant dans ses hôtels et suivant la construction des nouveaux. Il inaugura le Baron du Cap, en Afrique du Sud, et tout de suite après celui de Dusseldorf, en Allemagne.

Puis il passa six mois dans son Baron favori, à Paris, se promenant dans les rues le jour, allant à l'Opéra le soir, dans l'espoir de revivre les heures heureuses du temps de Florentyna.

Il finit par quitter Paris pour rentrer en Amérique, après ce long exil. Quand il descendit l'escalier de fer d'un 707 d'Air France à l'aéroport Kennedy, le dos courbé, sa calvitie cachée sous un chapeau noir, personne ne le reconnut. George l'attendait, le fidèle, l'honnête George, l'air nettement plus vieux. En allant au Baron de New York, George, comme toujours, le mit au courant des affaires du groupe. Les bénéfices avaient encore augmenté, avec ses jeunes directeurs dynamiques dans tous les grands pays du monde. Soixante-douze hôtels, vingt-deux mille employés... Abel ne semblait pas écouter. Il ne voulait que des nouvelles de Florentyna.

— Elle va bien, dit George. Elle vient à New York au début de l'année prochaine.

— Pourquoi ? demanda Abel, soudain intéressé.

— Elle ouvre une de ses boutiques sur la Cinquième Avenue.

— Sur la Cinquième Avenue ?

— La onzième « Florentyna ».

— Tu l'as vue?

— Oui, avoua George.

— Elle va bien ? Elle est heureuse ?

— Ils vont bien et ils sont heureux tous les deux. Et ils réussissent très bien. Tu devrais être fier d'eux. Ton petit-fils est déjà un grand garçon et ta petite-fille est ravissante. Tout le portrait de Florentyna à son âge.

— Voudra-t-elle me voir?

— Tu verras son mari?

— Non, George. Je ne rencontrerai jamais ce garçon, pas tant que son père sera vivant.

— Et si tu meurs le premier?

— Il ne faut pas croire tout ce que tu lis dans la Bible.

Abel et George roulèrent en silence jusqu'à l'hôtel et Abel dîna seul dans sa chambre ce soir-là.

Pendant six mois, il n'allait plus quitter son appartement.

Lorsque Florentyna Kane ouvrit sa nouvelle boutique sur la Cinquième Avenue, en mars 1967, tout le monde à New York était là, ou presque, excepté William Kane et Abel Rosnovski.

Kate et Lucy avaient laissé William au lit, bougonnant tout seul, pour aller à l'inauguration de Florentyna.

George laissa Abel seul dans son appartement pour aller à la réception. Il avait essayé de le convaincre de l'accompagner, mais Abel avait répondu en grommelant que Florentyna avait ouvert dix boutiques sans lui et qu'une de plus ne faisait pas de différence. George lui déclara qu'il était un vieil imbécile entêté et se rendit seul à la Cinquième Avenue. Lorsqu'il arriva à la boutique, magnifique et moderne avec d'épais tapis et des meubles suédois dernier cri - cela lui rappela la façon dont Abel faisait les choses -, il trouva Florentyna, portant une robe longue bleue avec le « F » désormais célèbre sur le col montant. Elle offrit à George une coupe de champagne et le présenta à Kate et à Lucy Kane qui bavardaient avec Zaphia. Kate et Lucy furent visiblement très heureuses et elles étonnèrent George en lui demandant des nouvelles d'Abel Rosnovski :

— Je lui ai dit qu'il était un vieil imbécile entêté de ne pas venir à une si belle réception. Est-ce que M. Kane est là?

George fut enchanté de la réponse joyeuse de Kate Kane.

William continuait à bougonner en lisant le New York Times, à propos de Johnson qui manquait de courage au Viêtnam. Puis il replia le journal et se leva. Il commença à s'habiller, lentement, et se regarda dans la glace quand il eut terminé. Il avait bien l'air d'un banquier. Il fit la grimace. Mais de quoi d'autre pourrait-il avoir l'air? Il enfila un épais pardessus noir, prit son vieux chapeau et la canne noire à pommeau d'argent que lui avait léguée Rupert Cork-Smith, et réussit à sortir dans la rue. C'était la première fois qu'il sortait seul depuis près de trois ans, depuis sa dernière crise cardiaque sérieuse. La femme de chambre fut étonnée de le voir sortir sans être accompagné.

C'était une soirée de printemps exceptionnellement tiède, mais William se sentit frissonner après tant de temps passé entre quatre murs. Il lui fallut longtemps pour arriver au coin de la Cinquième Avenue et de la 56 Rue, et quand il y fut enfin, il y avait une telle foule devant. « Chez Florentyna » qu'il ne se sentit pas la force de s'y aventurer. Il resta sur le trottoir à regarder les gens s'amuser. Jeunes, heureux, excités, jouant des coudes pour entrer dans la somptueuse boutique de Florentyna. Il y avait quelques filles en minijupes. Où cela va-t-il s'arrêter ? se demanda William.

Alors il aperçut son fils qui parlait à Kate. C'était maintenant un bel homme, grand, sûr de lui, décontracté, avec un air d'autorité qui rappela à William son propre père. Mais parmi la foule en mouvement perpétuel, il n'arriva pas à identifier Florentyna à coup sûr. Il resta là près d'une heure, prenant plaisir à ces allées et venues, regrettant les années qu'il avait gaspillées par son entêtement.

Le vent commençait à souffler sur la Cinquième Avenue. William avait oublié combien le vent de mars peut être froid. Il releva son col. Il fallait rentrer à la maison : ils venaient tous dîner ce soir et William allait faire la connaissance de Florentyna et de ses petits-enfants. Son petit-fils et la petite Annabel, et leur père, son fils chéri. Il avait dit à Kate qu'il avait été stupide et lui avait demandé pardon. Tout ce qu'il se rappelait, c'est qu'elle lui avait répondu :

— Je t'aimerai toujours.

Florentyna lui avait écrit. Une lettre si généreuse, si compréhensive, si indulgente pour le passé. Elle terminait par ces mots : « J'ai hâte de vous connaître. »

Il fallait rentrer. Kate serait mécontente de lui si elle s'apercevait qu'il était sorti tout seul par ce vent froid. Mais il avait voulu assister à l'inauguration de la boutique et, du reste, il serait avec eux tous, ce soir. Il fallait partir maintenant et les laisser à leur cérémonie. On lui raconterait toute l'inauguration au dîner. Il ne leur dirait pas qu'il y était allé. Ce serait son secret.

Il se tourna en direction de sa maison et aperçut un vieil homme debout à quelques mètres de lui, en pardessus noir, avec un chapeau baissé sur le visage et un foulard autour du cou. Il avait froid, lui aussi. Ce n'est pas une nuit pour les vieux, songea William en se dirigeant vers lui. Alors, il aperçut le bracelet d'argent au poignet, juste sous la manche. D'un seul coup, tout lui revint, chaque détail se mettant en place pour la première fois. D'abord l'hôtel Plaza, puis Boston, puis l'Allemagne, et maintenant la Cinquième Avenue. L'homme se retourna et s'approcha lui aussi. Il devait être là depuis longtemps parce que son visage était rougi par le vent. Il regarda William de ses yeux d'un bleu unique. Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres l'un de l'autre. Comme ils se croisaient, William tira son chapeau devant le vieil homme. Celui-ci lui rendit son salut et ils poursuivirent chacun son chemin, sans un mot.

Il faut que je rentre à la maison avant eux, se disait William. La joie de voir Richard et ses deux petits-enfants lui rendait goût à la vie. Il apprendrait à connaître Florentyna, il lui demanderait pardon, il espérait qu'elle comprendrait ce qu'il ne comprenait pas lui-même encore tout à fait. Elle était si bien, tout le monde le lui disait.

En arrivant à la 68^e Rue, il fouilla dans sa poche, trouva sa clé et ouvrit la grande porte. Il faut allumer toutes les lumières, pensa-t-il et

pousser le feu, pour qu'ils se sentent bien en arrivant. Il était très heureux et très, très fatigué.

— Tirez les rideaux, ordonna-t-il à la femme de chambre, et allumez les chandelles sur la table de la salle à manger. C'est fête, ce soir.

William attendait avec impatience leur retour à tous.

Il s'assit dans le vieux fauteuil de cuir rouge devant le feu crépitant en songeant avec joie à la soirée qui commençait. Ses petits-enfants autour de lui, ces années de bonheur perdues... Quand son petit-fils avait-il su dire trois? L'occasion d'enterrer le passé et de gagner son pardon pour l'avenir... Il faisait si bon, si chaud après le vent froid du dehors! Mais le voyage en valait la peine.

Quelques minutes plus tard, il entendit des bruits de voix gaies au rez-de-chaussée et la femme de chambre vint le prévenir que son fils était là. Il était dans le hall avec sa mère, et sa femme, et les deux plus jolis petits enfants qu'elle eût jamais vus. Puis elle courut s'assurer que le dîner serait prêt à temps pour M. Kane. Il fallait que tout fût parfait ce soir.

Lorsque Richard entra dans la pièce, Florentyna était avec lui, radieuse :

— Père, dit-il, j'aimerais vous présenter ma femme.

William Lowell Kane eût bien voulu se tourner vers eux pour les accueillir. Mais il était mort.

Abel posa l'enveloppe sur sa table de chevet. Il n'était pas encore habillé. Maintenant, il se levait rarement avant midi. Il essaya d'ôter le plateau du petit déjeuner de ses genoux pour le poser par terre. Un mouvement qui l'obligeait à se plier en deux, et son vieux corps trop raide rechignait. Fatalement, le plateau tomba avec un grand bruit. Comme tous les jours. Mais il s'en moquait désormais. Il reprit encore une fois l'enveloppe et lut, pour la deuxième fois, la note d'accompagnement :

« Nous avons reçu pour instruction de feu Curtis Fenton, ex-directeur de la Continental Trust Bank, La Salle Street, à Chicago, de vous adresser la lettre ci-jointe lorsque certaines circonstances se seraient produites. Veuillez nous accuser réception de la présente en signant la copie ci-jointe et en nous la retournant dans l'enveloppe timbrée également jointe. »

— Sacrés hommes de loi ! s'exclama Abel.

Et il déchira l'enveloppe.

« Cher monsieur Rosnovski,

La présente lettre est restée confiée à mes avoués jusqu'à ce jour pour des raisons qui vous apparaîtront dans la suite du texte.

En 1951, lorsque vous avez fermé vos comptes à la Continental Trust au bout de plus de vingt ans dans cette banque, j'ai naturellement été très désagréablement surpris. Mon désagrément avait pour cause non seulement la perte du client le plus estimé de la banque, si regrettable que cela pût être, mais la certitude qu'à vos yeux j'avais agi de façon malhonnête. Ce que vous ignoriez était que j'avais à l'époque des instructions formelles de votre commanditaire pour ne pas vous révéler certains faits.

Lorsque vous êtes venu me voir pour la première fois à la banque en 1929, vous cherchiez une aide financière pour liquider la dette de Davis Leroy et vous permettre d'entrer en possession des hôtels qui constituaient alors le groupe Richmond. Je ne parvins pas à trouver de commanditaire, bien qu'ayant sollicité moi-même plusieurs financiers de premier plan. J'y avais pris un intérêt personnel, car j'avais apprécié votre flair exceptionnel dans la carrière que vous vous étiez choisie. J'ai éprouvé la vive satisfaction de constater, sur mes vieux jours, que ma confiance n'avait pas été mal placée. Je pourrais ajouter dès maintenant que je me sentais une certaine responsabilité, vous ayant conseillé d'acheter à ma cliente, miss Amy Leroy, vingt-cinq pour cent des actions du groupe Richmond, alors que j'ignorais les difficultés financières que connaissait alors Davis Leroy. Mais trêve de digression.

Je ne parvins pas à trouver de commanditaire et j'avais perdu tout

espoir lorsque vous êtes venu me voir. Je me demande si vous vous souvenez de ce matin-là. Une demi-heure à peine avant votre rendez-vous, je reçus un coup de téléphone d'un financier qui était prêt à fournir la somme nécessaire et qui, comme moi, avait une grande confiance en vous personnellement. Sa seule exigence était, comme je vous en informai alors, qu'il tenait à rester anonyme en raison d'une possibilité de conflit entre ses intérêts professionnels et privés. Les conditions qu'il proposait, et qui vous permirent par la suite de prendre le contrôle du groupe Richmond, me parurent à l'époque extrêmement favorables, et vous les avez acceptées, à juste titre. En fait, votre commanditaire fut enchanté lorsque, par votre habileté, vous avez pu rembourser son placement intégral.

J'ai perdu contact avec lui et avec vous-même à partir de 1951, mais après avoir pris ma retraite de la banque, j'appris dans les journaux une pénible affaire concernant votre commanditaire, ce qui me fit me hâter d'écrire cette lettre pour le cas où je viendrais à mourir avant l'un ou l'autre d'entre vous.

Je n'écris pas pour prouver mes bonnes intentions dans toute cette affaire, mais pour que vous ne continuiez pas à penser que votre commanditaire et bienfaiteur était David Maxton, des hôtels Stevens. David Maxton avait une grande admiration pour vous mais il n'a jamais contacté la banque à ce sujet. Celui qui a rendu possible la création du groupe Baron par son sens de l'avenir et sa générosité personnelle était William Lowell Kane, le président de la banque Lester, de New York.

Je demandai alors à M. Kane de vous informer de son intervention personnelle, mais il refusa de rompre la clause de son acte de prêt stipulant que le bénéficiaire devait ignorer l'intervention de sa fortune familiale. Lorsque vous avez remboursé le prêt et qu'il apprit par la suite le rôle personnel de Henry Osborne dans le groupe Baron, il devint encore plus formel dans son exigence de ne jamais vous informer de ces faits.

J'ai laissé des instructions pour que cette lettre soit détruite si vous mouriez avant M. Kane. Dans ce cas, il recevrait une lettre précisant que vous avez toujours ignoré sa générosité à votre égard.

Quel que soit celui d'entre vous qui reçoive une lettre de moi, je considère comme un privilège de vous avoir servis l'un et l'autre.

Je reste votre fidèle serviteur, Curtis Fenton. »

Abel décrocha le téléphone à son chevet :

— Appelez-moi George, dit-il. Il faut que je m'habille.

Les funérailles de William Lowell Kane furent fort suivies. Richard et Florentyna étaient d'un côté de Kate; Virginia et Lucy de l'autre. La grand-mère Kane eût approuvé l'arrangement des obsèques. Trois sénateurs, cinq députés, deux évêques, la plupart des présidents des principales banques et l'éditeur du Wall Street Journal étaient là, ainsi que Jake Thomas et les membres du conseil de la banque Lester, la tête penchée pour prier ce Dieu en lequel William n'avait jamais vraiment cru.

Personne ne remarqua deux vieux messieurs, debout au dernier rang, la tête également penchée, qui n'avaient pas l'air d'appartenir à la même assemblée. Ils étaient arrivés quelques minutes en retard et sortirent rapidement dès la fin du service. Florentyna crut reconnaître la claudication du plus petit comme il s'éloignait en hâte. Elle le confia à Richard, mais ils ne firent pas part de leur soupçon à Kate Kane.

Quelques jours plus tard, le plus grand des deux hommes vint voir Florentyna à sa boutique à la Cinquième Avenue. Il avait appris qu'elle rentrait à San Francisco et il avait besoin de son aide avant son départ. Elle écouta attentivement ce qu'il avait à dire et souscrivit avec joie à sa demande.

Richard et Florentyna Kane arrivèrent au Baron le lendemain après-midi. George Novak les accueillit pour les conduire au quarante-deuxième étage. Au bout de dix ans, Florentyna reconnut à peine son père, allongé dans son lit, portant des lunettes à demi-verres sur le nez, toujours sans oreiller, mais avec un sourire de défi. Ils parlèrent des jours heureux, rirent un peu et pleurèrent beaucoup.

— Il faut nous pardonner, Richard, pria Abel. Les Polonais sont une race sentimentale.

— Je sais. Mes enfants sont à moitié polonais, répondit Richard.

Ils dînèrent ensemble, d'un rôti de veau somptueux, comme il convenait pour le retour de la fille prodigue, dit Abel.

Il parla de l'avenir et du développement qu'il prévoyait pour son groupe.

— Il va nous falloir une « Florentyna » dans chaque hôtel, déclara-t-il.

Elle approuva en riant.

Il parla à Richard de son chagrin à propos de son père, lui révélant en détail toutes les erreurs qu'il avait commises au fil de tant d'années, et comment l'idée ne l'avait jamais effleuré qu'il pouvait être son bienfaiteur, et comment il eût aimé avoir l'occasion de le remercier personnellement.

— Il eût compris, affirma Richard.

— Nous nous sommes rencontrés le jour de sa mort, vous savez, ajouta Abel.

Florentyna et Richard le regardèrent, sidérés.

— Mais oui! Nous nous sommes croisés sur la Cinquième Avenue. Il était venu voir l'inauguration de ta boutique. Il m'a tiré son chapeau. C'était assez. Tout à fait assez.

Abel ne demanda qu'une chose à Florentyna. Elle et Richard l'accompagneraient à Varsovie, neuf mois plus tard, pour l'inauguration du dernier Baron.

— Vous imaginez, le Baron de Varsovie! S'exclama-t-il, retrouvant tout son enthousiasme, tambourinant des doigts sur la table. Un hôtel qui ne pouvait vraiment être inauguré que par le président du groupe Baron.

Au cours des mois suivants, les Kane vinrent voir Abel régulièrement et Florentyna redevint très proche de son père. Abel appréciait de plus en plus Richard et son bon sens, qui tempérait les ambitions de sa fille. Il adorait son petit-fils. Et la petite Annabel était « quelqu'un » ! Abel avait rarement été aussi heureux de toute sa vie et il commença à tirer des plans pour son retour triomphal en Pologne et l'inauguration du Baron de Varsovie.

Le président du groupe Baron inaugura le Baron de Varsovie six mois plus tard que prévu : les dates de construction n'étaient pas honorées davantage à Varsovie que dans les autres parties du monde.

La présidente du groupe dit à ses invités qu'à sa fierté d'inaugurer ce magnifique hôtel se mêlait le chagrin que son père n'eût pas pu inaugurer lui-même le Baron de Varsovie.

Dans ses dernières volontés, Abel léguait tout ce qu'il avait à Florentyna, à l'exception d'un seul objet, que son testament décrivait comme un lourd bracelet d'argent gravé, rare, mais de valeur inconnue, et portant ces mots : « Baron Abel Rosnovski ».

Le bénéficiaire de son legs était son petit-fils, William Abel Kane.